

H. TURABIAN (P. Vardan)

EN MÉMOIRE DE
MA TRÈS CHÈRE FEMME
MARIE-FRANÇOISE BUZANNE

LE PEUPLE ARMÉNIEN

L'ARMÉNIE ET LE PEUPLE ARMÉNIEN

*L'origine du Peuple Arménien
Son glorieux passé
Ses services à l'Europe
et à la Civilisation.*

C'est à propos de ce peuple, qui a
été l'un des premiers à se civiliser,
et qui a été le berceau de l'humanité,
et qui a été le plus important des peuples
de l'Asie Mineure.

CHATELAIN SCHEMCHIAN

Paris, chez l'éditeur, 10, rue de la Harpe,
à l'angle de la rue de la Harpe et de la rue de la Harpe.

PARIS

A LA MEMOIRE DE
MA TRÈS CHÈRE FEMME
MARIE-FRANÇOISE SUZANNE.

L'ARMÉNIE
ET LE PEUPLE ARMÉNIEN

H. TURABIAN (P. Varazdat)

L'ARMÉNIE
ET
LE PEUPLE ARMÉNIEN

*L'origine du Peuple Arménien
Son glorieux passé
Ses services à l'Europe
et à la Civilisation.*

*« C'est à peine, si en Occident, quelques
érudits connaissent les origines arméniennes,
les époques de l'antiquité et du Moyen Age, du-
rant lesquelles cette race, alors si belliqueuse,
a joué le rôle le plus important dans l'arrière-
Orient romain puis chrétien. »*

Gustave SCHLUMBERGER.

*« Servir l'Arménie c'est servir la Civi-
lisation. »*

W. E. GLADSTONE.

PARIS

1962

Dépositaire :

Katcherian, 227, Bld. Raspail, Paris (14^e)

PRÉFACE

Je dédie ce livre à la mémoire
immortelle de tous les héros Armé-
niens qui ont sacrifié leur vie pour
la libération de leur patrie du régime
criminel Turc, ainsi qu'aux milliers
d'hommes, femmes et enfants sans dé-
fense qui ont été massacrés sauvage-
ment pendant la guerre de 1914-1918.



Je dédie ce livre à la mémoire
immortelle de tous les héros Armé-
niens qui ont sacrifié leur vie pour
la libération de leur patrie du régime
cruel Turc, ainsi qu'aux milliers
d'hommes, femmes et enfants sans dé-
nombrement qui ont été massacrés sauvage-
ment pendant la guerre de 1914-1918.



PRÉFACE

L'un des professeurs de l'Université de Cambridge, A. Hatton, dans son étude archéologique sur l'Anthropologie, en parlant de l'origine et du passé des Arméniens, a dit entre autre : « *Combien les Arméniens auraient raison d'être fiers, s'ils connaissaient la grandeur de leur passé. Malheureusement ils ne le connaissent pas* ».

Notre but est donc de faire connaître ce passé aux Français ainsi qu'aux Arméniens résidant en France, particulièrement à la nouvelle génération, le meilleur moyen étant de lui donner une éducation nationale et l'enseignement de glorieux passé de l'Arménie.

D'où sont venus les Arméniens et comment se sont-ils installés en Arménie ? Quelle est l'origine du nom « Arménien » et de « l'Arménie » ?

A ce point de vue historiens, linguistes, savants, tant Européens, Américains qu'Arméniens émettent des opinions différentes.

Le savant allemand Lenson, qui identifie les Arméniens aux Khetes habitant entre l'Euphrate et le Taurus, suppose que le nom « Arménien » est né du nom de « Hat ».

L'historien G. Aslan partage ce point de vue dans son livre « *Etude Historique sur le peuple Arménien* » en disant que les Arméniens sont un mélange d'Armènes, venus de Thrace et de Hatis ou de Khetes.

Tandis que l'illustre linguiste H. Adjarian émet l'opinion que la langue des « Hadis » appartenait à l'une des langues indo-européennes. Une forte poussée des Hadis, obligés de quitter le pays, s'est ruée vers l'Orient sur la nation Khald (anciens habitants de l'Arménie). Les Hadis ont exterminé la nation Khald dans la Khaldie, ont changé le nom du pays en l'appelant « Hadi », nom de leur ancienne patrie ;

le nom de Hadi, à la longue, changeant de forme, est devenu « Haï » (Arménien) et de là le nom de l'Arménie « Haïastan ».

D'autres savants et linguistes n'acceptent pourtant pas ce point de vue déclarant que le mot « Haï » a une origine indo-européenne et signifie « Chef », « Prince ».

Les autres sources importantes de la critique historique sont, comme le savent la plupart des lecteurs, les inscriptions, les enregistrements, la numismatique, la philologie, l'éthnologie, l'anthropologie, la géographie et la crânologie. Le professeur Minassian, puisant à cette dernière source, prouve que les ancêtres des Arméniens étaient les « Khets », qui avaient fondé un vaste empire s'étendant jusqu'en Cilicie, Syrie et Cappadoce.

Ils avaient souvent combattu victorieusement contre les rois d'Egypte et d'Assyrie, comme le constatent les inscriptions qui existent ; mais l'historien Mesrop fait remarquer que dans les inscriptions égyptiennes et assyriennes les noms de « Khets » qu'on y trouve ne sont pas des noms indo-européens ; les habitudes et les mœurs des Khets font supposer qu'ils appartiennent à une race mongole.

Pour être fixé sur l'origine des Arméniens, il faut donc préciser la qualité de la langue arménienne.

Quelques historiens européens et arméniens considèrent la langue arménienne comme une langue sémitique, touranienne, iranienne et indo-européenne.

Le savant allemand Hübschmann auquel se sont joints Bucklé, Meillet, Barthélemy, Guard, Peterson, Liddon, ainsi que d'autres savants allemands, français, anglais ont émis l'opinion décisive en ce qui concerne la parenté de la langue

arménienne avec un groupe de langues indo-européennes.

Le père Ménévichian, dans son ouvrage intitulé «*La Linguistique Contemporaine*», classe les groupes des langues indo-européennes de la manière suivante :

1. Hindou ; 2. Iranien ; 3. Arménien ; 4. Grec ; 5. Ligurien ; 6. Balte ; 7. Slave ; 8. Italien ; 9. Celte ; 10. Allemand ; 11. Goth ; 12. Scandinave.

Il est donc clair qu'une nation parlant une langue indo-européenne, comme les Arméniens, ait eu comme patrie un pays où habitent des races sœurs indo-européennes.

Quel fut donc le pays d'où émigrèrent ces races ?

Selon l'opinion du savant allemand Schlegel, la mère-patrie des Indo-Européens fut l'Inde ; c'est de là que partirent les Aryens, qui avaient, comme langue maternelle, le sanscrit.

Mais, selon d'autres savants et linguistes allemands, la mère-patrie des races indo-européennes furent les plateaux de la Médie, de l'Arménie et de la Géorgie.

Il s'est trouvé aussi des savants qui ont cherché le berceau des peuples indo-Européens en Europe orientale et occidentale, en Allemagne, en Angleterre et en Asie Centrale ; du Turkestan ces races se sont séparées et se sont répandues de l'Inde jusqu'en Europe.

Des savants tels que Rhodes, Auguste Pott, Lassen, Adolphe Bictet, Virchow, Sayce, Muller, Meillet et autres partagent cet avis. Tandis que, selon Schrader, Taylor, Huxley, Tomaschek, Penka et d'autres savants, la mère-patrie des peuples indo-européens, comme celle des Arméniens, a été le Sud-Est de l'Europe.

Quelques passages d'Hérodote, dit Jacques de Morgan (ancien délégué général en Perse du ministère de l'Instruction Publique française), clairs et précis, comme toutes les lignes tracées par le roseau du grand historien, apportent sur les débuts du peuple arménien de précieuses assurances et permettent de tirer bon parti des indications que fournissent les écrivains postérieurs, ou qui nous sont données soit par l'archéologie, soit par la connaissance des faits historiques généraux.

Dans le dénombrement qu'il nous a trans-

mis de l'armée perse, alors que le grand Roi passait sous l'Hellespont pour marcher vers l'Attique, Hérodote s'exprime ainsi, quant aux contingents fournis à Xerxès par l'Arménie :

« Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens, dont ils sont une colonie » (1)

« Suivant les Macédoniens, les Phrygiens se nommaient Briges tant que ces peuples restèrent en Europe et demeurèrent avec eux, mais étant passés en Asie, ils changèrent de nom en changeant de pays et prirent celui de Phrygiens. »

La précision avec laquelle Hérodote s'exprime au sujet des Arméno-Phrygiens montre toute sa confiance dans les souvenirs qui lui avaient été transmis par les Macédoniens, qui avaient connu chez eux les Phrygiens avant leur départ pour l'Asie et bien certainement conservaient des relations avec ces gens qui, tout porte à le croire, leur étaient apparentés. Les Arméniens n'étaient alors qu'une division, une tribu des Briges et, suivant la destinée de la nation tout entière, ils émigrèrent avec elle. Phrygiens, Arméniens et Macédoniens appartenaient tous à la grande famille aryenne.

*

CONQUETE DE L'ARMENIE PAR HAIK

Nous avons vu que les Arméniens sont venus dans la Thrace en même temps que d'autres branches de la famille aryenne et que tous ces peuples arrivaient de l'Orient par les steppes de la Russie. Des nations appartenant au même groupe ethnique remontèrent, vers la même époque, la vallée du Danube pour gagner l'Occident, tandis que d'autres se répandaient dans les contrées de l'Europe Centrale. Les Ligures, les Gaulois, nos ancêtres, faisaient vraisemblablement partie de l'une de ces marées humaines, car ils étaient déjà fixés depuis longtemps dans l'Occident du vieux monde quand, six cents ans avant notre ère, les Grecs entrèrent en contact avec eux sur la côte méditerranéenne.

Pendant les bouleversements qui sévirent en Asie, les Arméniens, fixés dans leur patrie nouvellement conquise, demeuraient inébranla-

(1) Hérodote (VII) 78.

bies et, par leur courage, devaient conserver jusqu'à nos jours leur nationalité, leur langue, leurs mœurs, alors que peu à peu presque toutes les peuplades qu'ils avaient connues dans leur enfance disparaissaient de la face du monde. Leurs frères, les Phrygiens, ne sont plus aujourd'hui qu'un vague souvenir. Seuls, parmi leurs contemporains, les Hellènes, les Italiotes et les Gaulois ont surmonté les cataclysmes, non sans avoir cependant subi bien des mélanges, abandonné beaucoup de leurs coutumes d'antan ; mais, en dehors des Grecs, ce n'est pas dans les peuples modernes qu'il convient de chercher les parentés des Arméniens, c'est dans ces nations qui furent apportées des steppes du Nord vers les plages méditerranéennes par cette même marée qui poussa les ancêtres de Haïk vers la Thrace. Or, ces peuples, pour la plupart, sont malheureusement entrés depuis des siècles et des siècles dans les ténèbres de l'oubli.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les débuts de la nation arménienne. Si notre documentation permet de retrouver de façon satisfaisante les principales phases de l'évolution de ce vieux peuple, elle ne nous autorise pas à entrer dans les détails. Toutefois, il n'en demeure pas moins certain que les titres de noblesse de la race remontent à plus de trois mille ans avant nous et qu'ils sont de beaucoup plus anciens que ceux de la plupart des peuples européens. L'Inde et la Chine, en dépit de leurs légendes fantaisistes, offrent à peine des origines aussi reculées. Seuls, les débris des vieilles nations de l'Asie Antérieurs, Syriens, Chaldéens, Kurdes (Mèdes) et de l'Afrique du Nord, les Egyptiens, possèdent de plus antiques souvenirs de leurs aïeux ; quant aux Perses, ils n'ont commencé leur vie politique que vers les temps où l'Arménie se constituait elle-même en Etat. C'est aussi vers le moment où la tribu de Haïk quittait la Cappadoce que Rome le fonda (l'Histoire du Peuple Arménien, M. 49-50).

Le savant allemand Docteur Paul Rohrbach qui il y a quelques années, avait confirmé devant le jury de Portland (U.S.A.) la parenté des Arméniens avec les *Alpins*, a fait la déclaration suivante :

« Sans aucun doute, les Arméniens appar-

tiennent à la race blanche, à cette grande race qui a pris naissance sur le territoire s'étendant de la Mer Noire à la Mer du Nord et qui, deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ, s'est dispersée en Europe et en Asie Mineure ».

Docteur Paul Rohrbach écrivait encore dans le numéro de juillet-août 1924 de la Revue Arméno-Allemande « Mesrop », les lignes suivantes sur la race arménienne.

« Les Arméniens sont, parmi les peuples d'Orient, l'élément le plus actif tant au point de vue moral et intellectuel qu'au point de vue matériel et industriel. On peut même dire qu'ils sont le seul peuple qui ait des qualités nationales innées. L'Arménie est douée d'une telle activité qu'il contredit l'opinion que nous avons sur le caractère d'un oriental ».

« L'Allemagne, comme puissance ayant des intérêts essentiels en Orient doit s'attirer la sympathie des Arméniens. Ce n'est pas seulement par des chemins de fer et des mémoires militaires que l'Allemagne réussira en Orient ; elle doit donner une importance égale aux relations intellectuelles et morales avec les nations habitant la Turquie, et aucune, à ce point de vue, ne peut nous être plus utile que l'Arménie. »

D'autres savants allemands, tels que Lehmann-Haupt, Marquart, Strjgovsky, ont publié des livres pleins d'éloges pour la race Aryenne Arménienne.

Tandis que, selon Schrader, Taylor, Huxley, Tomaschek, Penka et d'autres savants, la mère-patrie des peuples indo-européens, comme celle des Arméniens, a été le Sud Est de l'Europe.

Le savant *Printon* divise les Aryens en deux types : blond et brun, lesquels, dit-il, se sont dirigés de l'Europe vers l'Orient en deux grands courants et sont entrés en Asie, particulièrement par l'Hellespont et le Bosphore.

Comme on le voit, l'avis des savants est donc partagé en deux : les uns soutiennent que la mère-patrie des Indo-Européens est l'Asie Centrale, les autres affirment que c'est l'Europe. Pour concilier ces deux points de vue, on choisit un point intermédiaire qui est le suivant :

Les peuples indo-européens ont vécu d'abord en Asie Centrale, puis une importante

« masse » s'est dirigée vers le Sud et s'est séparée en deux branches, l'une allant vers les plateaux de l'Iran et l'autre vers l'Inde. Ceux restés en Asie Centrale se sont dirigés vers l'Europe Occidentale, tandis que les Liguriens et les Arméniens ont traversé la Thrace et la Marmara, et ont pénétré en Asie-Mineure qui depuis est devenue la mère-patrie des Arméniens.

En effet, quel est l'Arménien qui ne sentirait son cœur rempli d'orgueil en lisant « L'Histoire de la presqu'île balkanique », du professeur *Schevel*, de l'Université de Chicago, et dans laquelle il déclare que la sauvegarde de l'Europe de la domination islamique est autant l'œuvre de Léon Haïgazn et de ses généraux que celle de Charles Martel et de ses Francs. L'illustre professeur, après avoir décrit la situation désespérée de Byzance, réduite à un état chaotique, période qui dans l'Histoire est connue sous le nom d'« Anarchie de vingt ans », ajoute :

« Une pareille époque semblait être aux Arabes une occasion fournie par Allah lui-même pour écraser une fois pour toutes le seul grand Etat pouvant faire obstacle à leur domination universelle. En 717, les Arabes décidèrent donc de faire une incursion sur Constantinople avec des plans de très grande envergure, de beaucoup supérieurs à toutes les attaques entreprises jusque là. Ce fut dans ce moment d'angoissante menace que parut l'homme qu'il fallait et ce sauveur fut un admirable militaire : Léon. Les Arabes, après avoir, une année durant, assiégé Constantinople par terre, par mer, tant par l'Europe que par l'Asie, exterminés par le froid, la famine et les épidémies, désespérés par la résistance héroïque des soldats de Léon l'Arménien, monté sur le trône impérial la même année, durent battre en retraite avec les restes pitoyables de leur flotte et de leur armée ; et grâce à cette résistance héroïque de Léon, non seulement Constantinople fut sauvée de la domination islamique, mais encore toute l'Europe occidentale.

Le professeur *Schevel* fait ressortir la valeur historique de cet acte courageux de Léon dans les lignes suivantes :

« Il est évident que Constantinople ait sa-
lué joyeusement cette délivrance et que l'Eu-

rope entière, aujourd'hui encore, se réjouisse au souvenir de l'insuccès de ce siège ; parce que si les forces islamiques parvenaient à écraser l'obstacle grec et avaient pu s'avancer jusqu'au Danube, elles auraient probablement pris tout l'Occident sous leur joug ; cette probabilité devient presque certitude si, élargissant notre horizon, nous jetons un regard sur tout de monde méditerranéen. Mais nous voyons qu'en ce temps, plus précisément en 711, les Arabes ayant franchi l'Afrique arrivent au Sud-Ouest de l'Europe en traversant le célèbre cap qui depuis a pris le nom d'un de leurs chefs et qui est connu sous le nom de Gibraltar (Djébal el Tarik, colline de Tarik) ; à la suite de cette invasion, ils conquièrent l'Espagne et la dominent ; ils auraient sans doute poussé leur invasion jusque sur les bords du Rhin et de là joindre leur armée à celle venant du Danube ; l'Europe n'avait jamais vu se dresser devant elle un si grand danger venant de ses ennemis d'Asie ; mais, en 717, la défense héroïque de Léon, sauvant la capitale, a brisé l'élan de l'Armée arabe, dont l'autre partie occidentale s'avançait jusque vers Poitiers et subissait une sanglante défaite infligée par Charles Martel et ses Francs (732). Les Arabes durent se retirer jusque dans les Pyrénées ; la victoire de Poitiers est due au courage d'un des nouveaux Etats germaniques fondé sur les ruines de l'Empire romain ; mais cette victoire leur a été assurée en partie par la défaite qu'avait eu à subir l'armée arabe en Orient se battant contre l'empereur Léon ».

Il est des batailles qui décident de la destinée du monde ; ces deux batailles de Constantinople et de Poitiers liées fortement l'une à l'autre comme deux anneaux ont une signification universelle : « le grand projet de conquête islamique ».

Les Arabes vaincus et chassés de Constantinople ne retrouvèrent jamais plus leur élan primitif.

L'un des professeurs de l'Université d'Oxford, *Bussell*, dans son livre intitulé « L'Empire Romain », parle comme suit de l'influence catégorique des Arméniens sur la vie de l'Empire byzantin :

« Depuis Justinien (540 av. J. C.), les meil-

leurs soldats de l'armée romaine sont les Arméniens ; c'est dans la race arménienne que sont choisis les prétendants de l'Empire de Byzance, les croyances, les us et coutumes des Arméniens jouissent de la plus grande faveur ; ce sont les militaires arméniens qui enseignent l'art de se battre et de se défendre ; c'est encore l'élément militaire arménien qui occupe les postes des anciens Teutons et autres races qui auparavant composaient le centre des armées impériales ; c'est des Arméniens que l'esprit combatif et militaire est rentré à nouveau dans la maison de Basile ; enfin c'était aux Arméniens de l'Orient, entrés dans l'armée et les familles des Byzance, que fut confié le rôle de défenseur de l'Empire romain, rôle auquel auparavant prétendaient les Teutons en Occident ». Le professeur *Bussell* continue :

« Au moment de l'invasion arabe, en 705 et 706, sont arrivés d'Arménie un grand nombre de soldats et généraux pour se joindre aux armées romaines ; les forces supérieures de l'armée romaine étaient dirigées par les généraux arméniens qui en 717, élirent comme empereur un grand général de Marache : Léon. C'était une personnalité fort connue et aimée en Arménie, où avant son avènement au trône, l'empereur Justinien l'avait envoyé pour soutenir Sembad Bakratouni dans sa lutte contre les Arabes ; c'était ce vaillant général, stratège et brave, qui avec ses soldats se joignit aux armées de Bakratouni. Dans une lutte sanglante devant les fortifications de Vartanaguerde, il broya l'armée arabe et contraignit le tyran, le prince de Damas, chargé de faire la garde sur l'Arménie, à prendre la fuite.

« Le règne de Léon et de son fils Constantin (717-775) fut sans nul doute l'époque la plus décisive de la destinée de Byzance, voire de l'Europe ; ces deux empereurs supérieurs aux autres ont retardé de sept siècles l'entrée triomphale de l'islamisme à Constantinople, Byzance, gardienne devant la porte de l'Europe, n'a jamais aussi fidèlement accompli son devoir qu'au huitième siècle et pour cet éminent service rendu par Léon et son fils, tous deux animés d'un esprit courageux et viril, nous devons remercier Byzance. » (Tome III, pp. 40-43).

L'illustre historien français J. de Morgan, dans son livre intitulé « Histoire du Peuple Arménien », décrit comme suit le rôle important joué par les Arméniens dans l'Empire d'Orient :

« Les étrangers étaient extrêmement nombreux à Constantinople, des légions entières en étaient composées et l'on en rencontrait dans les fonctions les plus élevées de l'Empire. Beaucoup de ces hommes parvinrent au trône, mais aucune nation ne fournit autant d'empereurs que le peuple arménien et ce serait négliger l'une des phases les plus glorieuses de l'histoire des fils de Haïk que de passer sous silence les noms de ces princes qui, pendant plus de trois siècles, ont occupé le souverain pouvoir dans l'Empire d'Orient, c'est-à-dire durant le tiers environ de son existence (395-1453).

« La période arménienne de Byzance ne fut certes pas l'une des moins glorieuses pour l'Empire des Césars ; de grands noms surgissent, de grandes actions illustrent ce terrible choc qui alors avait lieu entre la civilisation et la barbarie des Perses et des Arabes. Nées dans les pays exposés plus que tous autres aux coups des ennemis de la chrétienté, ces familles princières arméniennes disposant, avec la pourpre impériale, de moyens puissants, ont, pendant des siècles, poursuivi la lutte contre l'envahisseur, œuvre qui, dans leur patrie, se trouvait malheureusement être souvent entravée par l'insuffisance des ressources matérielles comme par la position des lieux.

« Certainement ces empereurs ne pouvaient se soustraire aux querelles qui troublaient leur capitale et par la force des choses se trouvaient être obligés de sacrifier au caractère de leurs sujets grecs, d'écouter, dans leur politique intérieure, les conseils de la prudence ; mais ils n'en ont cependant pas, pour cela, perdu de vue le grand rôle de champions de la civilisation qui leur avait été dévolu par le destin. »

Gustave Schlumberger, l'éminent byzantiniste, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa préface pour « L'Histoire du Peuple Arménien », écrit :

« Je nourris l'espoir que beaucoup de Français, beaucoup d'alliés liront cet admirable exposé si clair, si intelligemment présenté de

l'histoire d'Arménie, cette histoire de vaillance, d'énergie et de souffrance, durant des siècles, à l'ombre des deux Ararat, les géants de cette contrée. Pour moi, j'estime que de toutes les diverses périodes où les annales de ce peuple furent constamment belles et tragiques, il n'en est aucune offrant un plus vif intérêt que celle qui concerne la nation arménienne à l'époque des Croisades et l'action si considérable de ses valeureux souverains aux côtés des princes Francs de Terre Sainte pour le plus grand bien des intérêts chrétiens d'outre-mer. »

Parmi le grand nombre des Arméniens qui ont joué dans l'Empire des rôles considérables comme fonctionnaire de l'Etat, il faut citer en première ligne l'eunuque Narsès, général de la plus haute valeur qui, en écrasant les forces des Goths et des Francs, rendit Rome à Justinien I. De 542 à 568 il gouverna l'Occident reconquis ; puis de 625 à 643 nous voyons Isaac l'Arménien, exarque de Ravenne, présider aux destinées de l'Italie.

Dans l'armée, les noms arméniens fourmillent et l'influence de ces étrangers ne se faisait pas seulement sentir au point de vue militaire, mais aussi dans les diverses branches de l'Administration, de même que dans les Sciences, les arts et le commerce, et s'étendait jusque chez les barbares qui, parfois, choisirent des Arméniens pour les gouverner : Samuel (de Terdjan) fut, au dixième siècle, roi de Bulgarie.

Dans tous les pays de la Transcaucasie, parmi les peuples barbares, les Arméniens avaient su faire reconnaître leur supériorité. Chez les Géorgiens il n'exista pas de cohésion politique, jusqu'aujourd'hui l'empereur arménien Maurice plaça sur le trône de l'Ibérie le premier souverain bagratide de ce pays, Gouram (575-600). Des lors la Géorgie, l'Aghouanie, la Mingrelie et tous les petits Etats Karthwéliens du versant méridional du Caucase furent gouvernés par des princes arméniens, et le dernier des rois de Géorgie Ereklé II était encore un Bagratide.

LE PAPE GREGOIRE XIII LES CROISES ET LES ARMENIENS

En 1584, le pape Grégoire XIII, dans sa bulle *Ecclesia Romana*, rend une éclatante justice aux Arméniens. Cet hommage du Souverain Pontife ne doit pas être oublié : « Parmi les autres mérites de la nation arménienne envers l'Eglise et la République chrétienne, écrit le pape, il en est un qui est éminent et digne de particulière mémoire : c'est que lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre Sainte, nulle nation et nul peuple plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens ne leur prêta son aide, en hommes, en chevaux, en subsistances, en conseils ; avec toutes leurs forces et avec la plus grande bravoure et fidélité, ils aidèrent les chrétiens en ces saintes guerres. »

Quoi qu'il en soit, conclut J. de Morgan, ce petit royaume fondé par des gens venus de bien loin vers l'Orient, européanisé par son contact avec les Croisés, eut une belle page dans la grande épopée du moyen âge. En dépit des troubles et des guerres, au milieu des plus grands dangers, les Arméniens de Cilicie s'adonnèrent aux lettres et aux arts, construisirent des églises, des couvents, des châteaux, des forteresses, se livrèrent au commerce et, malgré les circonstances, cette principauté montra, même au milieu des horreurs de la guerre, une suprenante vitalité. Sa ruine fut la conséquence du désastre des Croisés, mais les Latins se retirèrent dans leur pays de l'Occident, alors que les Arméniens durent se courber pour des siècles sous le joug de leurs vainqueurs. Du jour où le domaine des Occidentaux fut réduit à l'île de Chypre, le découragement s'empara des chrétiens de l'Asie et le drame qui termina l'agonie de la ville de Sis, aujourd'hui que nous l'envisageons avec un recul de cinq siècles, doit être jugé moins sévèrement qu'il l'a été par le contemporain Dardel. Des fautes ont été commises, mais si l'on compare l'héroïque résistance des Arméniens, durant deux siècles, à la lâcheté avec laquelle la plupart des chrétiens de l'Orient se sont inclinés

devant le yatagan de l'Islam, on est pris d'admiration pour cette poignée de braves et leurs fautes disparaissent devant le courage dont ils ont fait preuve jusqu'à la dernière minute, jusqu'à ce que tout espoir fût perdu.

L'Arménie a eu un passé glorieux, elle a donné à l'Europe des personnalités respectables, mais elle n'a cessé d'être piétinée par ses ennemis.

Mais il n'y a rien de durable, d'éternel tant qu'il y aura la vie et le mouvement, l'hiver le plus rigoureux prend fin et le soleil radieux du printemps vient réchauffer le monde. Les souffrances du peuple Arménien prendront fin et sur notre ciel voltigera plus brillamment que jamais l'Esprit invincible de l'indépendance arménienne.

H. TURABIAN



H. TURABIAN (*P. Varazdat*)
Rédacteur en chef du journal *Artzakank Parisi*

LES FRONTIÈRES DE L'ARMÉNIE ANCIENNE

Avant l'apparition des Arméniens dans l'« Arménie » des historiens classiques, ce pays était habité par d'autres peuples ; les inscriptions cunéiformes des Assyriens l'appellent le royaume d'Ourartou, — le pays et le royaume d'« Ararat » de la Bible (1) — le royaume de Naïri et celui de Manna ; ce dernier correspond au royaume de « Minni » de la Bible (2).

Au commencement, les limites de ces trois états étaient très restreintes, et se plaçaient aux alentours du lac de Van ; mais peu à peu ces états se développèrent et reculèrent leurs limites jusqu'au lac d'Ourmia à l'Est, jusqu'à Erzeroum et Malatia à l'Ouest, aux monts Gordyènes au Sud, et jusqu'aux bords du lac de Goektchaï et aux sources de la rivière Arpa-Tchaï au Nord.

Pendant des siècles, la principale résidence de l'empire confédéré était la ville de Van qui s'appelait dans les inscriptions cunéiformes indigènes : Toushpa, le « Tospia » des auteurs grecs et le « Tosp » des auteurs arméniens. Le pays et l'empire étaient appelés dans ces mêmes inscriptions : Biaïna — « Van ».

Un de ces royaumes, celui de Naïri, fut envahi une première fois au XIV^e siècle avant Jésus-Christ par Salmanassar I^{er} roi d'Assyrie.

Après plusieurs siècles d'existence, cet empire disparut au VII^e siècle avant Jésus-Christ, cédant la place aux Cimmériens et aux Scythes, auxquels succédèrent les Arméniens, vers 600 avant Jésus-Christ, venant de Phrygie.

On ne sait au juste quelles étaient les frontières de l'Arménie entre le VII^e et le VI^e siècle avant Jésus-Christ. Nous savons seulement que le nom « Arménie » apparaît pour la première fois dans des textes et des documents incontestables, tels les inscriptions des Achéménides, sous l'appellation d'Armina.

Les inscriptions cunéiformes de Darius I^{er} (521-485 avant Jésus-Christ) prouvent que l'Arménie formait déjà en 520 avant Jésus-Christ un état fort et indépendant, et que Darius à plusieurs reprises, a été obligé d'envoyer ses meilleurs généraux contre les Arméniens pour les punir de leurs attaques continuelles contre les Persans.

Après la conquête de leur pays par l'armée de Darius, les Arméniens devinrent tributaires des Achéménides, et l'Arménie forma la 13^e satrapie de l'empire Persan.

Hérodote nous dit formellement jusqu'où se prolongeaient les limites de l'Arménie.

D'après cet historien, la frontière Nord de la 13^e satrapie ou Ome arrivait jusqu'au Pont-Euxin, c'est-à-dire jusqu'à la Mer Noire (1) ; au Sud elle touchait à la partie supérieure du Tigre, c'est-à-dire entre Diarbékir et Djéziret-Ibn-Ome (2) ; à l'Ouest elle arrivait à l'Euphrate, vers Malatia (3) ; et l'Etat était borné par la 18^e satrapie, c'est-à-dire la frontière actuelle qui sépare la Turquie de la Perse.

Un peu plus tard, l'Arménie s'étendit et s'appropriâ la 18^e satrapie, c'est-à-dire une par-

(1) *Gen. VIII, 4 ; II Rois, XIX, 37 ; Isaïe XXXVII, 38 ; Jérém. LI, 27.*

(2) *Géréme, LI, 27.*

(1) *Hérodote, III, 93.*

(2) *Hérodote, V, 52.*

(3) *Hérodote, V, 52.*

tie de l'Azerbaïdjan actuel jusqu'aux bords de l'Araxe vers le Nord.

Environ en l'an 400 avant Jésus-Christ, l'Arménie fut divisée en deux satrapies : Orientale, gouvernée par Orontés, et Occidentale, gouvernée par Tiribazos. Cet état de chose dura jusqu'à la conquête de l'Arménie par Antiochus III, dit le grand, roi des Séleucides (222-186), qui la partagea entre ses deux généraux : Artaxias et Zariadrès. Ces deux territoires se composaient des provinces de la Quatrième Arménie, d'Aghdznîq, de Touroubéran et d'Aïrarat, actuellement les vilayets de Mamouret-ul-Aziz, de Diarbékîr, de Bitlis, et des provinces de Kars et d'Erivan. Mais après la défaite d'Antiochus par les Romains à la bataille de Thermopyles (en 191) et surtout à celle de Magnésie (en 190), Artaxias et Zariadrès secouèrent le joug de leur maître et se proclamèrent « rois » indépendants, en 190 avant Jésus-Christ (4). Ces deux souverains conquièrent de nouveaux territoires au dépens des nations voisines et agrandirent l'Arménie qui, après l'an 190, était composée des provinces suivantes : Outî, Artsakh, Païtakaran, Siuniq, Aïrarat, Gougarq, Taïq, Haute-Arménie, Touroubéran, Quatrième Arménie, Aghdznîq, Mokq, Vaspourakan et une partie de Kortchaïq, c'est-à-dire toute l'Arménie russe, — les provinces actuelles d'Elisabethpol (y compris le Karabagh et le Moughan), de Kars et d'Erivan, — et une grande partie de l'Arménie turque, — les vilayets de Van, de Bitlis, d'Erzeroum, de Mamouret-ul-Aziz et de Diarbékîr. Une autre partie de Kortchaïq et la Persarménie ont été annexées plus tard à l'Arménie.

En l'an 93 av. J. C. ; Tigrane le Grand, roi d'Arménie 94-95 av. J. C.) mit fin à ce double royaume et réunit en un seul état tous les territoires arméniens dont les limites s'étendaient à l'infini. Tigrane régnait en maître absolu du Caucase jusqu'à la Mésopotamie, de la Mer Caspienne jusqu'à la Méditerranée, sur la Cilicie, la Syrie et la Phénicie. Mais Tigranocerte, ville fondée par ce monarque, fut détruite par Lucullus, en l'an 69 av. J. C. Puis une

grande partie de l'Arménie tomba en la possession des Romains, et l'Arménie devint une de leurs provinces. Alors les Romains firent d'abord de l'Arménie Mineure un état indépendant, sous la suzeraineté romaine, ensuite ils l'annexèrent à Rome, en la rattachant à la Cappadoce.

Pendant plus de trois siècles, l'Arménie fut disputée par Rome et la Perse. La guerre prit un caractère perpétuel entre ces deux états rivaux ; chacun cherchait à imposer son influence et sa suzeraineté sur l'Arménie.

Sous l'empereur Théodose Le Grand (379-395 après J. C.), l'Arménie Mineure fut d'abord divisée en deux parties : 1) Première Arménie, dont les villes principales sont : Sebastea (Sivas) et Satala (Sadagh), et 2) Deuxième Arménie ayant comme principale ville : Melitene (Malatia) ; puis, en 536 l'empereur Justinien (527-565) décomposa l'Arménie Mineure en quatre parties : 1) Première Arménie, villes principales : Satala, Nicopolis (Purk), Colonia (Chabine Kara-Hissar), Trapezus (Trébizonde) et Cerasus (Kiressoun) ; chef-lieu : Justianopolis (Erzindjan). 2) Deuxième Arménie, villes principales : Comana in Pontus (Gumenek) et Zela (Zilé) ; chef-lieu : Sabastea ; 3) Troisième Arménie, villes principales : Arabisos (Yarpouze), Comana in Cappadocia (Hierapolis) et Cocusus (Goeksun) ; chef-lieu : Melitene. 4) Quatrième Arménie, villes principales : Balabitenne (Palou) et Martyropolis (Meiafarkin) ; chef-lieu : Carcathiocerta (Kharpout). Quant à la Grande Arménie, pour mettre un terme aux dissensions des deux prétendants, elle fut partagée entre les Romains et les Persans, en l'an 387 de notre ère.

En 591, l'Arménie est encore une fois partagée entre les Romanis-Byzantins et Persans. A cette date, Khosrou II Parviz, ayant obtenu aide et assistance de l'empereur Mourice pour monter sur le trône de Perse, céda à ce dernier une partie de l'Arménie persane. C'est après cette cession que fut composée la fameuse Géographie de l'Arménie attribuée à tort à Moïse de Khorène ; Anania de Chirak en est probablement l'auteur.

Voici, d'après cette Géographie, l'énuméra-

(4) Strabon, XI, XIV, 15.

tion des provinces arméniennes au VII^e siècle :

I. Haute Arménie, II. Quatrième Arménie, III. Aghdznik, IV. Tourouberan, V. Mocuq, VI. Kortchêq, VII. Persarménie, VIII. Vaspourakan, IX. Siuniq, X. Artsakh, XI. Païtakaran. XII. Outi, XIII. Gougarq, XIV. Taïq, X. Aïrat. Ces provinces comprennent 189 cantons.

Il ressort de ce dénombrement qu'au VII^e siècle, les limites de la Grande Arménie étaient les suivantes : au Nord, la Géorgie et le Pont ; à l'Est, les abords de la mer Caspienne et la Perse ; au Sud, l'Assyrie et la Mésopotamie ; à l'Ouest, l'Euphrate occidental.

Au IX^e siècle, les Arméniens fondèrent une nouvelle dynastie, celle des Bagratides. Le Royaume, avec ceux de Kars, de l'Albanie arménienne (Aghvanq) et de Vaspouraken (Van), formait une étendue correspondant actuellement à l'Arménie russe, et au sandjak de Van, en Arménie turque.

A côté de la Grande-Arménie, le royaume des Arméniens comprenait encore l'Arménie Mineure et la Petite Arménie qui est la Cilicie.

L'Arménie Mineure, comme nous l'avons déjà vu, était limithrophe de la Grande Arménie. Les monts Anti Taurus formaient la frontière de l'Ouest. Tandis que la Cilicie — qui formait, à partir de l'an 1080 jusqu'à l'an 1375, un état arménien et qui se dévoua maintes fois pendant les Croisades pour la cause européenne — touchait au Nord à l'Arménie Mineure et au vilayet de Konia ; à l'Est elle était séparée de la mer Méditerranée, depuis Alaya jussu'au cap Ras-el-Khanzyr, au sud d'Alexandrette.

(1) *Strabon, loc. cit.*

Bibliographie : H. Hubschmann, *Die Altarmenischen Ortsnamen*. Strasburg, 1904 — J. Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*. Paris, P. Arsène Soukry, *Géographie de Moïse de Corene d'après Plotémée*, Venise, 1881.

LE ROLE ANCIEN DE L'ARMÉNIE

Il y avait une fois un célèbre roi d'Arménie qui s'appelait Tigrane, et un plus criébre roi de Pont qui s'appelait Mithridate Eupator (132-63 avant J. C.). Tigrane était plus âgé que Mithridate, mais il n'en était pas moins son gendre. Pour que le Pont devint la tête d'un grand empire, il avait fallu à Mithridate l'appui de l'Arménie, et il avait voulu consacrer cette alliance des royaumes par une alliance de famille : sa fille Cléopâtre avait épousé Tigrane.

Il y avait aussi un très célèbre général romain qui s'appelait Pompée ; il brigua la gloire de succéder à Lucullus et de devenir le général vainqueur assurant à la domination de Rome toute l'Asie antérieure avec les ports du Pont, avec la splendide citadelle naturelle d'Arménie ; il connaissait l'art des « communiqués » tendancieux ; son rapport officiel au Sénat, épistola lauréata, écrit après la mort de Mithridate est du style hyperbolique d'une affiche électorale ; le prestige que lui valurent ses succès en Asie arménienne et pontique fut tel que lors de son triomphe à Rome, il prononça devant la populace du forum une harangue qui est restée le modèle du genre ; une tablette, dédiée à Minerve et à nous conservée par Diodore de Sicile, nous permet d'en deviner les exagérations puérides jusqu'à l'extrême précision : Pompée déclare « qu'il a soumis tous les peuples qui habitent entre la mer Noire et la mer Rouge, et reculé les frontières de l'empire romain jusqu'aux bornes de la terre » ; il se vante d'avoir emporté d'assaut 1538 forteresses, coulé 846 navires, vaincu, tué ou fait prisonniers 2.178.000 hommes.

Il y avait une fois un grand géographe nommé Strabon ; né dans l'arrière-pays montagneux du pont à Amassie en 63 avant J. C. l'année même du suicide de Mithridate, il apprit, contempla et décrivit de cet observatoire oriental la terre entière ; et celui dont les Commentaires, malheureusement perdus portaient le

titre Ta Meta Polubion, la Suite de Polybe, mérite comme géographe d'être jugé plus grand que son maître Polybe comme historien...

Des émouvants souvenirs que nous évoquons il est aisé de tirer bien des leçons : Strabon démontre quel centre d'informations intellectuelles et économique était le pays contigu à l'Arménie proprement dite ; Pompée et sa gloire de triomphateur nous prouvent qu'au Ier siècle avant Jésus-Christ, on saisissait à Rome la signification décisive de l'extrême « front oriental » des légions romaines ; et par-dessus tout l'histoire de Mithridate illustre l'importance de l'Arménie et les étroites connexions de l'arrière-pays de hautes montagnes avec tous les territoires et Etats des bords du Pont-Euxin, Pont proprement dit, Colchide qui est vallée du Rion avec Koutaïs et Batoum — Chersonèse Taurique, qui est aujourd'hui Crimée.

J'étais jeune et élève de l'Ecole Normale Supérieure lorsque Théodore Reinach soutint en Sorbonne sa thèse pour le doctorat sur Mithridate Eupator, Roi de Pont (1890) ; je me rappelle à quel point son livre m'enchantait ; il m'avait laissé l'impression dominante d'une rare perception et d'une habile et pittoresque description de tout le cadre géographique de cette presque fabuleuse histoire...

Après toutes les premières guerres de l'Euxin qui aboutirent au protectorat sur la Crimée et à la conquête de la Colchide, Mithridate Eupator voulut compléter l'unité et la continuité géographiques de son royaume en s'assurant la maîtrise de la Petite Arménie qui sépare la Colchide du Pont, c'est-à-dire « le quadrilatère profondément raviné qui se dresse entre les vallées du Lycos, du haut Euphrate et du haut Halys, dessinant comme le bastion nord-est de la péninsule anatolienne ». La renommée de Mithridate était déjà si brillante que le dynaste arménien Antipater abdiqua en sa faveur. La gloire du Pont et de son chef rayonna en vérité le jour où, par la possession de la Petite-Arménie, la frontière du royaume fut portée jusqu'à l'Euphrate.

Mithridate trouva parmi les Arméniens des sujets et des soldats fidèles, notamment des ca-

valiers et des archers d'élite. Les Arméniens d'aujourd'hui doivent se souvenir que l'illustre chef de guerre, qualifié par Cicéron de *Rex post Alexandrum maximus*, a mérité d'être désigné, comme l'a fait Europe, du double titre de roi de Pont et d'Arménie, *Ponti et Armeniae rex*.

Mithridate fut dès lors jeté dans toutes les complications politiques de l'intérieur de l'Asie antérieure ; voisin de la Cappadoce, il la conquiert puis il la perdit ; voisin de la Grande-Arménie, il s'allia avec Tigrane, lui donna l'une de ses filles, et le poussa à prendre lui-même une revanche sur la Cappadoce. Cette extension des ambitions de Mithridate et de Tigrane les mirent en face de la puissance romaine ; et Rome envoya contre eux un jeune général Sylla, qui rétablit en Cappadoce Ariobarzane et planta pour la première fois en 92, les aigles romaines victorieuses sur les rives de l'Euphrate. Or qui pose le problème du haut-Euphrate, et met en jeu les destinées de l'Arménie.

Les guerres ou plutôt la grande guerre contre Rome dans laquelle Mithridate après de si valeureux succès devait être vaincu avait donc commencé. Elle parut d'abord grandir Mithridate Eupator au delà de toute espérance.

Après une première période de victoires, en 88, le roi, établi à Pergame, gouverne tout l'Orient, non seulement l'Asie Mineure, mais l'Archipel (sauf Rhodes) et la Grèce continentale jusqu'à Thessalie. Le monarque prépare une expédition pour conquérir la Thrace et la Macédoine. La mer Egée est presque aussi « pontique » que la mer Noire ; et tout cela n'est devenu possible que parce que le roi de Pont appuie sa force au retranchement formidable que constitue le massif arménien.

Cependant les Romains sentent tout l'Occident menacé par la puissance nouvelle qui se lève à l'Orient ; moyennant de très coûteux et de très longs efforts, finalement ils l'emportent.

Après le désastre de Cysique, en Bithynie (hiver 73-72), Mithridate avait essayé de tenter la victoire sur la mer, sur la mer Noire ; puis il s'était retiré dans la montagne du Pont, sur

le Lycos; affluent de l'Iris, autour de Cabira, et y avait réorganisé une armée capable de résister au général romain Lucullus (71); cette armée vainquit même d'abord le Romain; elle le paralysa durant plusieurs mois; mais après un désastre partiel et une panique, Mithridate dut s'enfuir vers son gendre Tigrane, vers l'Arménie, suprême refuge et espoir.

L'Arménie, sous Tigrane, était devenue un très vaste empire, et sous la prééminent influence de la fille de Mithridate, Cléopâtre, intelligente et virile, l'hellénisme y pénétrait. Tigrane avait fondé ex nihilo une capitale Tigranacerte, en cette zone-limite entre la montagne et le désert qui a été de tout temps et qui est encore la bande fertile suivie par les caravanes; il en avait fait en quelques années, une cité de 300, 000 habitants.

Pourquoi fallut-il que Tigrane, vieilli, grisé par trop de succès, mis en défiance contre son beau-père, ne comprit pas en cette année 31, que le sort de l'Arménie était lié à celui du Pont? Il accorda misérablement l'hospitalité au grand roi réfugié, et lui assigna comme résidence forcée un château-fort dans un district écarté et malsain.

La réconciliation de Tigrane et de Mithridate ne se fit que vingt mois plus tard, trop tard. Lucullus avait déjà franchi le Tigre occidental non loin de sa source et marchait droit sur les défilés du Taurus et sur Tigranacerte. Le 6 octobre 69 fut le jour de la grande défaite de Tigrane et des Arméniens. Tigrane en fuite rejoignit alors Mithridate.

« Les deux princes, dit Théodore Reinach, se revoyaient dans des circonstances très différentes de celles où s'était produite leur première entrevue; la scène fut pathétique. Mithridate descendit de cheval dès qu'il aperçut Tigrane, l'embrassa les larmes aux yeux, lui donna un habit royal, ses gardes, ses officiers. Mithridate s'ingénia à reconforter cette âme écrasée, à lui communiquer un peu de cette virilité dont il débordait lui-même. Tigrane se laissa faire comme un vieil enfant; il rendit un tardif hommage à la clairvoyance de son beau-père, et se livra, cette fois sans réserve, à la direction poli-

tique et militaire de Mithridate. »

Le résultat de cette union fut, au bout de deux années, la reconquête du Pont et de la Cappadoce par Mithridate, la défaite des Romains, le remplacement de Lucullus.

Ce dut en effet, en 96, après les échecs de Lucullus, que Pompée fut désigné comme général en chef. Et les revers suprêmes de Mithridate commencèrent. Toujours ces revers furent en connexion avec les défiances haineuses du vieux roi d'Arménie. Lorsque, de nouveau vaincu, le roi de Pont atteignit la frontière de la Grande-Arménie, une tragédie domestique l'avait fait soupçonner d'une trahison, et sa tête était mise à prix pour cent talents (600.000 frs.)

Mithridate se fraya un passage jusqu'à la mer, puis de là il longea la côte inhospitalière jusqu'en Colchide, et alla demander l'aide des tribus indépendantes du Caucase.

Les malheurs personnels de Mithridate avaient d'ailleurs entraîné du même coup la ruine de l'Arménie: Pompée l'occupait sans coup férir, et les légions prirent leurs quartiers d'hiver, après l'avoir, tout entière traversée, à l'extrême frontière de l'Arménie, sur les bords du Cyros, qui n'est autre que la Koura (la Koura, la rivière encaissée de la belle Tiflis). Au printemps suivant, Pompée remontant la vallée de la Koura, puis passant en Colchide, avait essayé de surprendre Mithridate.

Mais lui, avait fui encore plus loin et avait réalisé le tour de force, mi par terre, mi par mer, de gagner le Bosphore Cimmérien (détroit de Kertch-Yénikalé) et de se réinstaller dans sa vieille capitale de la Méotide, Pantécapée (sur l'emplacement de la ville actuelle de Kertch, que domine le mont Mithridate). « En quelques semaines, l'autorité du roi fut rétablie sur tout le territoire bosporan aussi solidement que dix ans auparavant. Pour la seconde fois, la fortune avait, comme par miracle, rendu un royaume à Mithridate (65 av. J. C.) ».

Cependant, « du fond de sa citadelle du Bosphore, le vieux roi, inexpugnable, mais paralysé, apprit avec une rage impuissante, la chute de ses dernières forteresses, la confiscation de ses trésors, la trahison de sa femme, la

mort de sa fille préférée, le morcellement de ses provinces héréditaires.»

C'est alors qu'il leva et organisa une nouvelle armée et conçut le projet de marcher sur la Pannonie, puis de là sur l'Italie, comptant sur le concours des Sarmates, des Bastarnes et des Gaulois...

Mais le malheur entraîne la défiance et engendre le malheur. De ses propres troupes la révolte surgit ; la trahison tramée dans sa propre famille et la révolte provoquée parmi ses troupes firent proclamer roi son fils Pharnace. « Mithridate se retrouva tout entier pour mourir. » Et comme le poison n'avait pas réussi à le terrasser, il demanda à un de ses gardes fidèles, le gaulois Bituit, de l'achever d'un coup d'épée (63 av. J. C.).

Je suis monté un soir d'automne sur le mont Mithridate qui fut jadis la forteresse d'où le roi de Pont suivit les péripéties de l'émeute déchaînée et appela lui-même la mort. Devant les yeux quel panorama lumineux ; le détroit, le port gorgé de bateaux, la ville en amphithéâtre, la péninsule basse aux tons blonds parsemée de minuscules volcans de boue. Et devant l'esprit quel panorama d'histoire.

Si l'Arménie avait été tout entière dé-

vouée à Mithridate, ce prince séduisant et terrible, orateur et soldat, Perse par ses origines et Grec par son éducation, rénovateur et propagateur de l'hellénisme, aurait été capable de tenir tête à la plus solide domination qu'ait connue le vieux monde méditerranéen.

Du temps de Mithridate, la suprême puissance occidentale, la puissance romaine a perçu la portée des événements qu'un grand génie développait sur les rivages du Pont et dans les montagnes de l'Arménie. Le grand génie de Mithridate avait d'autre part pressenti cette double vérité : un royaume de Pont devait être intimement lié à un royaume d'Arménie, le rivage à la montagne, les ports de Sinope, d'Amisos, de Tripolis (Tripoli), et de Trapézonte (Trébizonde) à la région des lacs ainsi qu'aux cônes volcaniques du Grand et du Petit Ararat, haut dressée sur les plateaux de laves, face au Caucase ; et ce double royaume ne pouvait atteindre ses fins asiatiques qu'en assurant, par la conquête ou par l'alliance ou par l'amitié, des relations politiques et pacifiques s'étendant à toute la Méditerranée.

Jean BRUNHES,

Professeur au Collège de France

« V. A. »

LA LANGUE ARMÉNIENNE

Il y a nation là où un ensemble d'hommes a le sentiment et la volonté de former un groupe à part, ayant ses traditions, ses usages et ses aspirations d'avenir. Rien ne marque plus nettement l'existence d'une nation que la possession d'une langue qui lui soit propre.

Aucune nation n'a depuis deux mille ans montré plus fortement sa volonté d'être que la nation arménienne. Aucune nation n'a maintenu avec plus de ténacité ni cultivé avec plus de soin une langue qui lui soit plus particulière.

L'arménien n'a pas été écrit avant le temps où l'église chrétienne a eu besoin, pour son apostolat, d'une traduction des Livres Saints et des rituels. Mais depuis que, au Vème siècle d'après la tradition, un peu plus tard peut-être, les premiers traducteurs ont constitué une langue littéraire arménienne, cette langue n'a cessé d'être écrite et les textes déjà écrits n'ont cessé d'être transmis, même aux moments les plus sombres de l'histoire du peuple arménien.

L'arménien fait partie du grand groupe des langues indo-européennes auxquels appartiennent,

avec les langues aryennes de l'Inde et les langues de l'Iran, presque toutes les langues parlées en Europe.

Parmi ces langues, il forme un groupe spécial, qui ne dépend d'aucune autre et n'a de liens particulièrement étroits avec aucune autre. Il est à part, tout autant que des groupes parlés par des sujets plus nombreux, comme le germanique et le slave.

Chaque langue indo-européenne a pris avec le temps un aspect propre, qui tient à ce que le fonds identique hérité de la période de communauté indo-européenne a été modifié de manières diverses suivant les circonstances. L'arménien est de l'indo-européen transporté dans les vallées et les hauts plateaux de l'Arménie et adopté par des populations qui parlaient antérieurement de toutes autres langues. L'indo-européen ainsi transporté a pris par là même un aspect nouveau : ce n'est sans doute pas un hasard que les consonnes de l'arménien soient presque identiques aux consonnes géorgiennes, et que les voyelles arméniennes se distinguent très peu des voyelles géorgiennes.

Tout en conservant beaucoup de traits de l'indo-européen commun et en se dénonçant, au premier coup d'œil, pour une langue apparantée au sanskrit, au grec, au latin, au slave; etc... l'arménien a pris ainsi un aspect original qui le différencie profondément de toutes les autres langues de la famille indo-européenne.

Tel est le premier grand fait que révèle au linguiste l'examen de la langue arménienne sous la forme où elle a été fixée par les premiers traducteurs.

Il y a un autre fait non moins curieux.

Les premiers linguistes qui ont examiné l'arménien ont eu l'impression que cette langue appartient à l'un des deux dialectes du groupe indo-iranien, le dialecte iranien. On sait maintenant que cette première impression était fautive et que l'arménien n'est pas une langue iranienne, que ses origines sont indépendantes de celles du persan. Mais il faut expliquer les données qui avaient occasionné cette erreur.

On rencontre en arménien une foule de mots qui sont évidemment iraniens, ainsi « azat » (libre), « ambar » (grenier), etc... La présence

de ces mots appelle une explication. Or, l'histoire en prend compte immédiatement.

L'Arménie a été gouvernée par des chefs parthes, durant les siècles qui ont immédiatement précédé et suivi le début de l'ère chrétienne, à peu près comme l'Angleterre a été dominée par des chefs franco-normands après l'expédition de Guillaume le Conquérant. De même que les Anglais ont emprunté à la noblesse normande une infinité de mots français et ont donné ainsi un caractère à demi français à leur vocabulaire, les Arméniens ont emprunté un grand nombre de mots iraniens à la noblesse parthe qui dominait chez eux.

Et en effet les mots iraniens qu'on trouve en arménien ne sont pas des mots persans ; ce sont des mots parthes fixés sous la forme qu'ils avaient au moment où ils ont été empruntés. Les mots ont été parfaitement assimilés par la langue, ils se distinguent difficilement des mots indigènes, et l'on n'a presque pas le moyen de décider si tel ou tel mot est indigène ou emprunté au dialecte iranien des Parthes.

En somme, les rapports entre l'arménien et le persan sont exactement comparables à ceux qu'on observe entre l'anglais et le français.

Avant la date où des missionnaires ont répandu le christianisme en Arménie, il ne semble pas que l'arménien ait fait d'emprunts notables ni au grec ni au syriaque. Les emprunts au grec et au syriaque, qui ne sont ni très nombreux ni surtout très importants, ont le caractère d'emprunts à la langue religieuse. La Grèce ancienne n'a exercé sur l'Arménie aucune action, et il n'y a pas en arménien un mot qui puisse passer pour avoir été emprunté directement au grec avant l'ère chrétienne.

L'action directe de la civilisation occidentale sur l'Arménie ne commence pas avant l'époque où le pays a subi l'influence du christianisme.

Il suffit donc d'observer la langue telle qu'elle a été écrite par les premiers traducteurs pour tirer de cet examen des conclusions précieuses sur l'histoire de la nation arménienne.

La nation arménienne se rattache directement à la nation indo-européenne dont la plupart des peuples de l'Europe ont conservé la

langue en la transformant chacune à leur manière.

Les éléments indo-européens qu'elles comprennent ont subi un mélange avec des éléments caucasiens, dont la structure de la langue manifeste l'influence profonde.

La nation arménienne ainsi constituée est, dans le groupe indo-européen, une nation autonome, qui n'a de liens particuliers avec aucune autre.

La domination de la noblesse parthe, sans exercer une action sur le système de la langue, a provoqué l'emprunt d'un très grand nombre

de mots iraniens par l'arménien ; ces emprunts montrent combien grand a été en Arménie le prestige de la noblesse parthe ; mais le fond de la nation n'a pas changé pour cela.

Quant à l'action de la civilisation occidentale, elle ne se traduit dans le vocabulaire qu'à partir de la christianisation du pays. Jusque là, les Arméniens sont demeurés à l'écart du monde hellénique et italique. Ils ont reçu la civilisation occidentale à peu près dans les mêmes conditions que les peuples de langue germanique et de la langue slave.

A. MEILLET

(V. A.)

Professeur au Collège de France



LEON HAIGAZN *de Marach*,
qui a brisé l'armée Arabe et sauvé
non seulement Constantinople mais la
civilisation mondiale.

(Voir pages 12, 13 et 14)

LES LÉGENDES ARMÉNIENNES

DAVID DE SASSOUN

Les légendes sont des sources précieuses pour étudier et connaître les mœurs, les coutumes et le caractère d'un peuple. Elles sont parfois les images fidèles et saisissantes des épisodes historiques d'une nation. Elles reflètent aussi les défauts, les mérites, la manière de vivre, en un mot, les traits originaux des peuples.

Les légendes de l'époque de la chevalerie, ne nous donnent-elles pas une idée juste, une notion claire de la noblesse et de la grandeur d'âme du peuple de France, qui nous a accueilli si généreusement au moment même où nous nous perdions dans l'immensité de nos malheurs.

Les légendes arméniennes sont nombreuses et ont des significations différentes.

La légende d'Ara le Beau est la glorification de la fidélité conjugale. Il suffisait au prince arménien d'accepter la proposition de la Reine de Ninive, la célèbre et puissante Sémiramis (Chamiram) de devenir son amant ou son mari, pour posséder une belle femme et un vaste empire.

Cependant, Ara le Beau reste fidèle à son épouse Nevarte, et résiste courageusement lorsqu'on essaie de l'enlever par force, et tombe sans regret sur le champ de bataille.

La légende des héros de Sassoun, incarne indiscutablement la volonté ferme du peuple arménien de vivre, son énergie farouche de résistance, son amour ardent de liberté et d'indépendance, sa fidélité inébranlable au principe du progrès et d'humanité, son attachement au sol ancestral, son patriotisme profond, enfin son dévouement admirable aux intérêts collectifs de la nation.

La lutte, âpre et inégale, se livre entre le fort qui représente la tyrannie et le faible qui est le porte-drapeau du droit, de l'équité et de la justice. Le faible se dresse contre les oppresseurs, les méprise comme il méprise la mort. Il combat courageusement et sans défaillance, finalement il remporte la victoire,

Les Héros de Sassoun.— c'est le titre d'une légende populaire qui a quatre parties principales.

Les personnalités marquantes de l'épopée sont les suivantes :

I.- Adramélec et Sanassar. II.- Meher le Grand. III.- David de Sassoun. IV.- Meher le Petit.

Le plus grand, le plus sympathique et le plus populaire de tous, c'est David de Sassoun. Souvent c'est son nom qui est employé comme titre de la légende.

Certains des auteurs ont voulu donner une origine biblique à la légende. Les autres lui ont donné une couleur plutôt nationale.

Adramélec et Sanassar.— D'après la Bible, Sennachérib (Sénékérin) était prosterné dans la maison de Nisroc, son dieu, qu'Adramélec et Sçarestser (Sanassar), ses fils, le tuèrent avec l'épée, puis ils se sauvèrent au pays d'Ararat; et Essar-Haddon, son fils régna à sa place (1)

Moïse de Khorène, le célèbre historien arménien, ajoute à cette histoire que le prince arménien régnant à l'époque, installa Sanassar dans la partie sud du pays, et Adramélec dans celle du sud oriental.

Le peuple arménien lui-même qui a créé et enrichi, à travers les âges, la légende, est resté attaché à cette conception. Cependant, ses récits ont une forme distincte, un caractère tout à fait différent, des nuances délicates et charmantes.

Par exemple, d'après ces récits, le roi Sénékérin n'est pas le père d'Adramélec et de Sanassar, mais leur père adoptif. Leur mère (Dsovinar), se trouvait un jour devant une source pure et fraîche. Elle a bu de son eau. La conception en a résulté. C'est ensuite que le Roi l'épousa. Ainsi la naissance de deux frères a un caractère surnaturel. Leur mère n'est pas une simple femme. Son origine et sa personne sont mystérieuses et extraordinaires.

(1) *Esaïe*, chapitre XXXVI, page 38.

Sanassar plus tard aura un cheval, sorti de l'eau, qui court plus vite que le vent, qui vole plus haut que les nuages. Il possédera une épée à laquelle rien ne pourra résister.

Sénékérîm, le roi d'Assyrie, part à la conquête de la ville de Jérusalem. Il l'assiège sept ans. La famine et les maladies s'y déclarent. Le roi et la population de la ville se donnent à la prière qui est exaucée. La peste fait son apparition dans l'armée assyrienne. Les anges, à leur tour, viennent la frapper et l'exterminer.

Sénékérîm s'enfuit. Sur le chemin du retour, il sollicite l'assistance de son dieu et promet de lui sacrifier Adramélec et Sanassar.

En arrivant à Ninive, il les fait appeler, mais leur mère, étant au courant du projet du roi, les prévient, leur donne une somme importante et les engage à partir immédiatement vers d'autres pays.

Ils suivent le conseil de leur mère et arrivent à Jérusalem, dont le roi refuse de leur donner asile, ne voulant pas mécontenter et provoquer Sénékérîm. Ils cherchent ailleurs, chez d'autres rois, l'hospitalité. Partout ils se heurtent au refus. Ne sachant où aller et à qui s'adresser, ils se mettent en marche, vers une direction inconnue, en se confiant à la protection du Créateur. Ils arrivent devant un ruisseau qui descend de la montagne et traverse un fleuve. La puissance du ruisseau leur inspire autant d'étonnement que d'admiration. Ils pensent que celui qui boit l'eau de ce ruisseau doit être invincible. Aussi, ils cherchent la source et construisent à côté d'elle une tour. Ils sont déjà en Arménie.

Seuls au sommet de la montagne, ils s'ennuient. Ils se dirigent vers le centre du royaume. Le Roi les reçoit convenablement et leur donne toute les facilités de vie et de tranquillité. Ils vivent un an pour le compte du roi. L'intendant royal trouve que les deux frères sont une charge aussi lourde qu'inutile. Il conseille donc au roi de les mettre à l'épreuve pour savoir ce qu'ils peuvent faire, afin d'utiliser au mieux leurs capacités.

Alors le roi fait recruter une armée et ordonne aux deux frères de se battre contre elle.

Ils massacrent tous les soldats.

Effrayé, le roi veut les éloigner de son palais, mais il cherche à les éloigner aimablement. Aussi, il leur demande ce qu'ils désirent recevoir comme récompense à leur bravoure. Ils sollicitent les domaines environnants de la tour qu'ils avaient construite, ainsi que cinquante familles pour fonder un bourg. Ils obtiennent satisfaction et construisent la ville de Sassoun.

Les deux frères mènent une vie mouvementée et aventureuse. Ils mènent surtout des guerres contre les païens. Finalement Adramélec se rend à Ninive, tue le roi Sénékérîm et occupe le trône de l'Assyrie.

Sanassar reste en Arménie et continue sa vie de lutte et de gloire. Il épouse une princesse arménienne. De cette union naquit Meher le Grand.

Meher le Grand.— Meher le Grand succède à Sanassar. Il hérite de son père non seulement sa beauté, sa force et son courage, mais aussi une épée-éclair miraculeuse, un cheval de feu, une belle et puissante cuirasse ainsi qu'une richesse importante.

Avant d'arriver à la tête de la direction des affaires publiques et nationales, Meher le Grand avait déjà gagné une célébrité de courage et de ténacité.

A quinze ans, il est d'une puissance ébep-tionnelle et irrésistible. Cette puissance se révèle dans une lutte âpre, incroyable.

Un beau jour, un lion monstre vient s'étaler sur la seule route de la ville. Il dévore tous ceux qui osent chercher un passage. Personne ne peut parvenir à la ville, personne ne peut en sortir. Elle est privée de provisions. Elle est condamnée à la famine et à la mort.

Une foule armée, la mort dans l'âme, se dirige vers l'endroit où se trouve le lion. Meher arrive, écarte la foule, marche tout seul sur le monstre et le dépèce de ses mains.

En raison de cet exploit remarquable, on le surnomme Meher le Lion.

L'écho de cet acte splendide se répercute partout. A cette époque, un géant régnait sur un état voisin. Lorsqu'on lui raconte l'exploit

de Meher, un frisson passe à travers son corps. Instinctivement il a peur. Il pressent un danger. Aussi, il décide de tuer Meher. Pour l'abatre moralement, pour le désoler et l'affaiblir, il coupe perfidement l'eau de la ville.

Meher est de ceux qui ne connaissent ni l'angoisse, ni le désespoir. Son moral reste intact, inébranlable. Il accepte le défi sans hésiter. Il marche sur le géant, jetant à tous les vents cette devise de courage et de fierté : « Nous, notre peuple, n'avons peur que de Dieu, nous n'avons peur de personne. »

Le combat est terrible. Finalement le géant expire, noyé dans une mare de son sang.

Pour parachever l'œuvre de son père, Meher refuse de payer les contributions exigées par le roi d'Egypte (1).

Celui-ci prend la décision de châtier Meher, mais il est battu impitoyablement dans un duel. Alors, il renonce à toutes sortes d'exigences. Ainsi, le pays et le peuple sont libérés des rançons et des oppresseurs.

Meher fait le voyage de Ninive. Il reste quelque temps chez le roi Adramelec, son oncle. De retour à Sassoun il épousa la très belle Sinam Khatoun qui lui donne trois fils ; l'un de ces fils, c'est David de Sassoun.

Sous la direction et la protection de Meher le Grand, le peuple mène une vie de paix, de tranquillité et de prospérité.

Malheureusement cette période de bonheur ne dure pas longtemps. Meher meurt prématurément. Sassoun reste sans défense capable. Les oiseaux de proie rôdent autour. Le joug étranger va de nouveau s'appesantir sur lui.

David de Sassoun.— La mort de Meher cause une joie immense au roi d'Egypte qui devient plus insolent que jamais. A la tête d'une

grande armée, il marche sans aucun préavis contre l'Arménie, pour lui imposer sa volonté, ses lois et son joug.

Dans le but d'éviter la destruction du pays, Ohan à la voix forte, l'oncle de David, va au devant du despote, le supplie d'épargner les horreurs d'une guerre au peuple paisible, lui promet de verser des contributions et de satisfaire ses exigences.

Le monarque accepte la proposition et demande, entre autres, que toute la population de Sassoun s'incline devant son épée. Tout le monde accède au caprice du tyran, excepté David qui est encore un enfant. Lorsque les gens s'approchent de lui, en vue de l'amener à la raison, il les pousse et les jette par terre. Au moment de la bousculade, l'auriculaire de David touche à un rocher d'où jaillit tout de suite des étincelles. Le roi y voit un signe précurseur de malheur. Il a peur. Il veut le faire assassiner sur place. L'assistance le supplie de prendre en considération l'âge de David et de lui pardonner.

— Je n'insiste pas, mais cet enfant terrible a quelque chose qui ne me plaît pas. A l'avenir il peut être un ennui, même un danger pour nous.

A l'âge de huit ans, David possède déjà la force de plusieurs colosses. Sa tante ne veut plus qu'il reste à la maison sans rien faire, on lui cherche un travail ; on trouve qu'il a toutes les qualités pour être un bon berger.

On lui confie d'abord les agneaux, mais ensuite tous les animaux du village.

Pendant la journée, quand le troupeau pâit. David chasse. Il ramasse toutes sortes de bêtes sauvages. Le soir venu, il les conduit, avec le troupeau, au village. Les villageois, pris de peur et de panique, se retirent précipitamment chez eux et ferment solidement leurs portes. Cette scène se renouvelle plusieurs fois, malgré les conseils reiterés de son oncle d'être prudent, d'éviter les bêtes sauvages et surtout de ne les conduire jamais au village.

Alors, son oncle le décharge du devoir de berger et, pour lui assurer une occupation, lui donne tout ce qu'il faut pour devenir chasseur.

(1) *L'enchaînement des événements précédents nous incite à supposer qu'il s'agit plutôt du roi de Ninive. Dans la langue arménienne Mesra signifie d'Egypte et Mesla veut dire de Ninive. Ainsi le changement ou la prononciation confuse d'un seul caractère peut changer le nom du pays qu'on veut désigner,*

Un jour, poursuivant des oiseaux, David piétine le champ d'une veuve et lui cause beaucoup de dégâts.

— Que le diable t'emporte, crie la veuve. Es-tu bien le fils de ton père si vaillant, si généreux ? Si tu a assez de force et de courage, qu'attends-tu ? Au lieu de mener une vie de fainéant, vas réclamer et reconquérir les domaines paternels.

Les paroles de la veuve, paroles pleines de reproches, mais aussi d'indications, secouent fortement David. Il baisse la tête devant la vieille femme, il a honte, mais il court sur-le-champ trouver son oncle, lui demander des renseignements.

Où sont-ils, mon oncle, les domaines de mon père, lui demande-t-il ?

— Mon enfant, lui répond l'oncle, le roi d'Egypte les a occupés. Il a coupé même les cotteaux de la chasse.

Sur son insistance, l'oncle consent d'aller à la montagne et lui donner sur place les explications nécessaires. Ils y arrivent quand il fait déjà nuit. Ils y restent.

Tandis que l'oncle dort, David monte au sommet de la montagne. Il y voit un rocher entr'ouvert d'où sort une flamme.

A sa descente, il raconte à son oncle ce qu'il avait vu.

— C'est l'emplacement du couvent de la Sainte Vierge, lui dit l'oncle. Le roi d'Egypte l'a détruit. Le rocher s'appelle Hauteur de Maroute. Le couvent se nommait Tcharkhapan (qui élimine le mal).

David est très ému. Il est soucieux, un chagrin immense bouleverse son âme. Quelques pensées roulent dans sa tête.

— Je suis orphelin, dit-il à son oncle, sois mon père, bénis-moi, soutiens-moi, aide-moi. Je ne descendrai plus de la montagne de Maroute, tant que le couvent ne sera reconstruit. Je te supplie, donne-moi 500 maçons et 5000 travailleurs. Il faut que je réalise mon dessein, il faut que la prospérité revienne à cet endroit, il faut que les cantiques et les chants religieux retentissent de nouveau sous les coupes du couvent,

aux pieds de la mère de Notre-Seigneur. C'est alors seulement que je quitterai cette contrée.

L'oncle donne satisfaction au neveu. Le neveu exécute son projet. Les coupes du couvent s'élancent vers les cieux plus belles, plus splendides qu'auparavant.

Les émissaires du roi portent à la connaissance de leur maître que David a reconstruit le couvent, qu'il refuse de payer impôt, qu'il se déclare maître de Sassoun.

Furieux, le roi envoie une forte armée, sous le commandement de trois célèbres généraux, en vue de châtier l'insoumis, de détruire le couvent, d'encaisser les contributions, d'emmenner 40 belles vierges et 40 fortes femmes ; les vierges pour lui ; les femmes pour moudre du blé, de l'orge et autres grains.

Lorsque l'armée égyptienne fait son apparition, Ohan, l'oncle de David, se dépêche au devant d'elle. Il présente au commandement du pain et du sel (1). Il sollicite la pitié des généraux. Il promet de remplir toutes les obligations, de satisfaire toutes les exigences.

On arrache 40 vierges, les plus belles, des bras de leurs parents affolés, on cherche 40 femmes, les plus fortes, on les place dans une étable. Elle sont sous une surveillance sévère. On apporte le trésor de Meher ; on commence à mesurer l'or.

David de Sassoun arrive comme le vent. Il voit l'air piteux de son oncle. Il voit l'insolence des généraux égyptiens.

Allez-vous-en, scélérat, crie-t-il aux généraux. Il n'est pas écrit que nous vous serons soumis, que nous vous serons tributaires. L'or de Meher n'appartient qu'à son fils. Comment osez-vous nous imposer des contributions ? N'avez-vous donc pas appris que nous ne courbons jamais la tête devant personne ? Si vous nous croyez des cadavres ou des ombres, voici ce que peuvent faire les cadavres et les ombres.

Ceci dit, il brise avec une telle force la mesure sur la tête du principal général que celui-ci

(1) *Présenter du pain et du sel signifie se soumettre, solliciter la paix et l'amitié,*

tombe inanimé, les morceaux de la mesure percent les murs, et volent dans l'air.

David défonce la porte de l'étable et crie aux femmes et aux filles :

— Partez. Allez vivre libres et sans peur. Sassoun est libre, restera libre.

David disperse l'armée égyptienne, châtie les chefs, dit aux soldats :

— Allez raconter à votre maître ce que vous avez vu.

Cela se passe avec la rapidité de l'éclair. Ohan ne peut donc prononcer de parole que quand tout est déjà fini. Il gronde son neveu sévèrement.

— Que vas-tu faire, fou, lui dit-il, si le roi lui même vient contre nous à la tête de son armée ? Qui va lui répondre ?

— Sois sans inquiétude, mon oncle, lui répond David, si le roi vient en personne contre nous, je suis ici pour l'affronter et lui donner toutes les explications appropriées.

Le roi d'Égypte est un colosse extraordinaire, inimaginable. Quand il se couche, il dort 7 jours et 7 nuits consécutifs. Il mange de quoi nourrir une cité. Lorsqu'il respire, on voit s'échapper son souffle comme la fumée d'une cheminée. Quand il souffle fort, les hommes s'en vont comme des feuilles sèches. Son aspect même terrorise les gens.

Ce roi ne peut se contenir, il bouillonne. L'aspect lamentable, les récits horribles des survivants de son armée, le mettent hors de lui-même. Il se souvient de la scène, lorsque David ne voulut pas s'incliner devant son épée. Il avait déjà une haine contre lui. Cette haine dépasse maintenant toutes les limites.

Il invite immédiatement chez lui ses 7 rois vassaux. Il recrute sans retard une armée innombrable et puissante. Il marche sur l'Arménie.

La plaine de Sassoun est devenue toute blanche, comme s'il avait neigé plusieurs semaines. Ce sont les tentes qui abritent les soldats égyptiens. Lorsque ceux-ci commencent à boire, la rivière se sèche et Sassoun reste sans eau, tellement ils sont nombreux.

Sauvez-vous, le roi vient, le roi est arrivé crie Ohan. Le malheur va tomber sur notre tête. Le malheur va frapper notre pays. Allons préparer et lui offrir des belles filles et tout l'or que nous possédons. Sollicitons sa miséricorde. Peut-être il aura pitié de nous.

David arrive. Il voit l'affolement de son oncle et lui dit :

— Allez chez vous et restez tranquille. Je vais trouver le roi, je vais m'entendre avec lui.

David n'a que 14 ans. Il jette un regard sur la plaine et, sans rien perdre de sa sérénité, ne peut s'empêcher de s'adresser au Créateur :

— Dieu bénit, dit-il, ils sont plus nombreux que les étoiles des cieux. S'ils étaient des agneaux et si je devenais un loup de printemps, je ne pourrais les dévorer. S'ils étaient le coton et moi la flamme, je ne pourrais les incendier. S'ils étaient le feu et moi le torrent printanier, je ne pourrais les éteindre. Cependant ma foi est ardente et ma confiance entière, car je lutte pour une cause juste. Vous êtes la justice même, mon Dieu.

Tout à coup, il se souvient des paroles d'une vieille femme, qui lui avait dit un jour :

— Ton père avait un cheval de feu. Il avait aussi une épée plus tranchante et meurtrière que l'éclair, une cuirasse invulnérable et une massue d'acier.

Il réclame à son oncle qui les lui donne en pleurant, parce qu'il est certain de les perdre avec David.

L'adieu de l'oncle et du neveu est touchant, pathétique. Le neveu embrasse la main de l'oncle et le console. L'oncle le bénit et lui donne des conseils.

David descend vers la plaine. Arrivé à la hauteur de la dernière colline, il crie :

— Eveillez-vous. Mettez-vous debout. Courez aux armes. Montez aux chevaux. Soyez avertis. Je viens vous combattre. Je ne veux pas qu'on dise « nous dormions quand David est venu et parti comme un voleur. »

C'est par cette proclamation que David de Sassoun a commencé sa lutte. Il frappe impi-

toyablement. Il frappe à gauche, il frappe à droite. Le sang coule comme un torrent emportant les morts et les vivants.

Tout à coup, un vieillard se dresse devant lui :

— Ce sont des pauvres malheureux, lui dit-il. Ils ne sont aucunement coupables. Ils ne vous ont rien fait. Le roi les a recrutés par force. Votre ennemi c'est le roi. Si vous le tuez, ces soldats vous béniront et chacun ira avec joie dans son foyer. Ils vous seront reconnaissants.

David, immédiatement laisse les soldats et s'élançe vers la tente du roi. Le despote dort; on veut le réveiller. Il ne bouge pas. Alors, on met des broches dans le feu. Après les avoir rougies, on les place sous ses pieds, on les pose sur son dos. Le colosse ouvre les yeux, mais il croit que ce sont les puces qui l'ont mordu.

Il voit David en face de lui. Avec un rugissement il souffle dans la direction de David dans le but de le chasser comme une mouche. David ne bouge pas.

Quand il sent le regard de David fixé sur lui, il perd la force de dix buffles. Un frisson passe en lui, une peur atroce l'enveloppe.

Le roi avait fait creuser des puits sous sa tente. Ils les avait couverts de tapis. Lorsqu'il ne pouvait pas vaincre quelqu'un, il l'invitait à l'intérieur de la tente et le faisait tomber dans le piège.

Il emploie le même procédé, la même lâcheté contre David. Il l'invite avec douceur à venir s'asseoir auprès de lui pour s'entretenir sur diverses questions.

Aussi naïf qu'enthousiaste, aussi confiant que courageux, David avance et tombe dans les puits.

La ruse triomphe. Le despote rit avec éclat. Afin de le faire périr plus sûrement, il fait poser une énorme pierre sur la bouche du puits.

Ohan voit dans son rêve que le soleil d'Égypte brille, tandis que de noirs et épais nuages s'amoncellent sur Sassoun. Il devine que David est victime d'une machination. Il monte le cheval noir qui l'amène en un clin d'œil sur la colline. Pour que la poitrine ne se brise pas par

l'effort surhumain qu'il doit faire, il se la couvre des cuirs de sept buffles et crie de toute sa force :

— David, où est tu ? Souviens-toi de la croix attachée à ton bras droit. Appelle à ton secours la Vierge Sainte. Délivre-toi.

David entend la voix de son oncle. Il se lève et donne un coup formidable à la pierre en criant :

— Au secours, la Croix Sainte. Au secours, Sainte Vierge de Maroute.

La pierre se brise. La voie s'ouvre. David se libère. Il se dresse devant le despote avec une résolution farouche de le combattre.

Le duel commence.

Chacun aura trois coups à donner.

Le roi exige la priorité de l'attaque. David accepte généreusement et sans aucune formalité.

Le roi s'arme de son arc de mille cordes. Il monte son cheval favori. Il charge trois fois et avec toute sa force.

David reste indemne et inébranlable.

A son tour David passe à l'attaque. Il donne deux coups épouvantables, l'entourage du roi s'affolle. Il supplie David de lui épargner la vie. D'ailleurs le roi s'est enfui. Il se cache dans un puits profond. Il se fait couvrir de multiples feutres. Il fait boucher le puits par 40 grosses pierres.

Le coup de David est formidable. L'épée miraculeuse brise toutes les pierres, déchire tous les feutres et coupe en deux le corps du despote.

Alors, David s'avance vers les soldats égyptiens et leur dit :

— Je ne convoite ni richesse ni territoire. Je désire que tout le monde soit libre et prospère. Vous êtes des innocents. Allez dans votre pays. Vivez par vos travaux. Soyez heureux. Sassoun est libre.

Les trouvères chantent la beauté d'une princesse lointaine. Khandout Khatoun, ils font sa louange. David se rend auprès d'elle qui le charme par ses grâces. Il l'épouse. Il a un garçon, on le nomme Meher,

Meher le Petit.— On l'appelle Meher le Petit pour le distinguer de Meher le Grand, son grand-père. Par la suite on l'appellera aussi Meher le Juste. Par ses actions et par ses tentatives, il a bien mérité ce titre.

Meher naît la main droite fermée. Le père l'ouvre par force. On y voit alors du sang coagulé. On en devine que le fils versera encore plus de sang que le père.

Après la naissance de son fils, David désire se rendre à Sassoun. Il le confie à son beau-père et il part avec sa femme. Il doit traverser les terres de la Sultane Tchmilguer avec qui il a été autrefois en relation sentimentale. Même il a eu un enfant d'elle.

La Sultane veut l'attaquer. David, avant d'engager la lutte, se baigne. A ce moment, une flèche vénéneuse vient le blesser. Il pousse un cri si épouvantable que l'écho va jusqu'à Sassoun. Son oncle et quelques proches parents courent à son secours. Il lui demandent le nom de l'agresseur. Il a à peine la force de montrer une touffe de roseaux. Ils font des recherches et ils trouvent la fille de la Sultane Tchmilguer. Effrayée du cri de David, elle est morte sur place.

David ne survécut pas à sa blessure. Sa femme se précipite alors dans un abîme et se suicide.

Ohan et ses compagnons ne savent pas si David a un enfant. Ils examinent les seins de Khandout Khatoun et trouvent des traces d'allaitement. Ils supposent que l'enfant se trouve chez son grand-père. Ils se présentent à lui et réclament l'enfant.

— Il est mort, répond le roi.

— Montrez-nous son tombeau, ripostent les gens de Sassoun qui ne sont pas dupes.

On leur montre un tombeau quelconque.

— Ce n'est pas un tombeau arménien, les nôtres sont plus vastes, plus grands, clament-ils.

Cependant, le roi ne veut pas donner son petit-fils. Il le cache dans une grotte et devant son entrée il fait battre des tambours et fait sonner des clairons. afin que les cris de réclamation n'arrivent pas jusqu'à l'oreille de l'en-

fant. Mais Ohan lance un appel si fort que l'enfant l'entend. Il bouscule les gens qui le retiennent et sort de la grotte.

On le conduit à Sassoun. On lui offre les habits, les armes, le casque et la cuirasse de son père ainsi que le cheval de feu et l'épée miraculeuse.

Meher est beau, élégant, fort. Il fait des exploits magnifiques. Il est invincible. Il est partout où il y a un tyran et un malheureux. Il punit les coupables, il aide les pauvres. Il est le fléau des méchants, il est le soutien des faibles. Son nom répend la terreur pour les uns, le bienfait pour les autres. On l'appelle Meher le Juste.

L'ambition de Meher est plus grande. Il cherche à tarir les sources de la méchanceté des éléments. Il veut lutter contre les forces terrestres et célestes qui sont à la base du malheur humain.

Avant d'engager la lutte, il désire consulter le destin.

Meher porte les vêtements, le casque et la cuirasse de son père. Il est sur le cheval de feu. Il a en main l'épée miraculeuse. Il s'arrête devant un rocher.

— Si le rocher s'entr'ouvre, dit-il, j'en raison, j'entreprends la lutte. S'il ne s'entr'ouvre pas, je n'ai pas de la place sur cette terre, tant que l'ancien ordre n'est pas renversé, tant que n'est pas créé le nouveau monde où les grains de blé seront gros comme les noisettes et ceux de l'orge gros comme des noix.

Il donne alors un coup d'épée. Le rocher s'ouvre. Meher y entre avec son armure et son cheval. Le rocher se ferme.

D'après la tradition populaire, Meher y restera tant que n'a pas sonné l'heure du droit et de la justice. Seulement, de temps à autre, il sort de son cachot, pour se rendre compte si ce moment est arrivé.

Dans les environs de Van, il y a un rocher. On y a sculpté une énorme porte, sud laquelle sont tracées 80 lignes d'écriture cunéiforme. Cette porte s'appelle porte de Meher. La population croit que Meher se trouve, avec son cheval, derrière cette porte. Une fois tous les ans,

lorsque le Saint Esprit fait son apparition à Jérusalem, cette porte s'ouvre pour laisser entrer la manne que les cieux envoient pour le chevalier et sa monture.

S. K.

En 1939, le peuple et les autorités arméniens organisèrent partout, soit en Arménie, soit dans les pays où résident des colonies arméniennes, diverses solennités pour fêter le millénaire de David de Sassoun. La légende fut tra-

duite en plusieurs langues. Les héros de Sassoun revêtirent ainsi un caractère national et même international. La colonie arménienne en France a eu sa part dans ces manifestations. Les journaux et les périodiques arméniens publièrent des articles et comptes rendus. Le très beau poème, tant épique que lyrique David de Sassoun de M. H. Toumanian, l'un des plus grands poètes arméniens contemporains a connu à cette époque un nouveau succès.

N. D. L. R.

L'ART ET L'ARMÉNIE

L'ART DANS L'ARMENIE ANCIENNE

Les Arméniens, aujourd'hui, comptent dans toutes les branches des Beaux Arts, plusieurs artistes dont le talent est hautement apprécié sur le plan international. Mais quelle place tenaient les Beaux Arts dans l'Arménie Ancienne, quel était son importance, y avait-il un art arménien proprement dit. C'est ce que nous allons examiner rapidement, puisant aux sources des auteurs arméniens et étrangers.

L'Arménie Ancienne, fait remarquer à juste titre K. J. Pasmadjian a plusieurs reprises piétinée et dévastée par des hordes — les Persans, les Arabes, les Tartares et les Turcs, — a été perpétuellement obligée de défendre son existence, par conséquent, elle n'a pas trouvé le loisir pour la production de chefs d'œuvre artistiques, mais, dès qu'elle put se ressaisir et trouver un instant de tranquillité, elle sut se distinguer dans l'enluminaire, dans l'architecture religieuse. Plusieurs centaines de couvents arméniens, semés sur toute l'étendue de l'Arménie, étaient de glorieux foyers littéraires et scientifiques, des centres d'études dans lesquels les moines arméniens travaillaient nuit et jour, inlassablement, produisant des vélins, des manuscrits, des miniatures innombrables dont une certaine partie, échappée aux pillages des bar-

bares, est arrivé heureusement jusqu'à nous.

Depuis quelques années, la miniature arménienne a attiré l'attention des savants européens. Le Professeur Strzygowski s'est spécialement occupé de cette branche arménienne peu connue par les occidentaux.

Quant à l'architecture arménienne, elle est actuellement l'objet de l'admiration d'éminents spécialistes. Les murs de Sainte Sophie à Constantinople, qui s'étaient lézardés à la suite de tremblement de terre de 899, ont été restitués par l'architecte arménien Tiridade, qui fut renommé par la construction des édifices d'Ani.

D'après le Professeur Strzygowski, les coupoles de Sainte Sophie et de la mosquée Meh-médié, ainsi que de nombreuses mosquées de Constantinople, ont été bâties par les artistes arméniens, dont le plus illustre fût l'architecte Sinan. L'art de la construction des coupole vint d'Arménie en Europe. L'architecte du tombeau de Théodorie le Grand à Revenne, Daniel, est arménien, et le style même de Sainte Sophie à Constantinople est *arménien*. L'Arménie n'est redevable en rien à l'architecture grecque et à l'art gothique.

Dans une étude approfondie sur les Anciennes Eglises d'Arménie, Professeur Frédéric Macler met en relief l'originalité de l'architecture religieuse Arménienne.

LE CHRISTIANISME EN ARMÉNIE

D'après certains historiens modernes, l'Arménie n'est devenue chrétienne qu'en même temps que l'Empire Romain.

Les annalistes arméniens affirment que les Arméniens ont été les premiers, de tous les peuples, à adopter officiellement le Christianisme.

Une autre version traditionnelle celle-là remonte la propagation du Christianisme en Arménie plus avant encore, par les apôtres Thaddée, Barthélemy et Jude, qui y prêchèrent. Il est certain en tout cas, que le Christianisme fit son apparition en Arménie peu de temps après la mort du Christ.

Ci-dessous la version traditionnelle par Mgr. M. Ormanian, patriarche des Arméniens de Turquie :

LES DEBUTS DU CHRISTIANISME EN ARMÉNIE

La tradition nationale arménienne veut que les premiers adorateurs de Jésus, les Mages qui lui offrirent des présents, aient été des Arméniens du canton des « Moks ». Aujourd'hui encore on montre le tombeau de Saint Gaspar au couvent d'Akndacht, près du village Moks. L'historien Laboubna, originaire d'Edesse, Eusèbe, le grand historien de Césarée, ainsi que notre grand historien Moïse de Khorène, parlent clairement des relations du roi arménien Abgar avec Jésus.

Affligé d'un mal incurable et informé des miracles du Christ en Palestine, Abgar lui envoya des ambassadeurs pour l'inviter à se rendre auprès de lui, afin de le guérir. Trop absorbé par sa mission divine et en raison du peu de temps qui le séparait de la Passion, Jésus déclina l'invitation, mais assura les envoyés du roi que bientôt un de ses apôtres irait guérir leur souverain et prêcher l'Évangile. Un peintre qui accompagnait la délégation, voulut fixer sur la toile les traits de Jésus. Le Christ s'en saisit et en couvrit son visage. Ses traits s'y étant fixés aussitôt, Jésus remit la toile aux ambassadeurs afin qu'ils la portassent à leur roi. Pendant longtemps, cette relique, conservée à Edesse, fut l'objet de la vénération des Chrétiens. En



SANDOUKHT

Première vierge martyre du Christianisme

944 les Byzantins réoccupèrent Edesse et ils en profitèrent pour emporter à Constantinople la précieuse relique. Pendant les Croisades, probablement sous l'empire latin, époque où les Génois étaient très influents, elle fut transportée à Gênes. Elle y est exposée à l'église Saint-Barthélemy. Une toile identique se trouve à l'église de Saint-Sylvestre à Rome.

L'APOTRE SAINT THADDEE

Après la résurrection de Jésus, ses apôtres se séparèrent pour aller évangéliser les diverses parties du monde, Saint Thaddée, chef des

soixante-douze disciples, appelé aussi Jude, le Zele, qui avec Jacques le Mineur était frère ou cousin germain de Jésus, se rendit à Edesse, où, conformément à la promesse de Jésus, il guérit le roi Abgar, qui l'autorisa à prêcher ouvertement la vérité et à baptiser les néophytes.

La nouvelle religion se répandit rapidement. Bientôt furent ordonnés des évêques, des prêtres et des diacres. Des églises sont fondées. Le saint apôtre ne borne pas son action à la capitale et ses alentours. A l'exemple de son maître, il visite toute la Mésopotamie arménienne, passe en Mélitène et en Cappadoce. A Césarée, Théophile est sacré évêque. Ayant, durant de longues années, évangélisé la Cappadoce, l'Arménie Mineure et la IV^{ème} Arménie, Saint Thaddée passe en Arménie Majeure et va jusqu'aux frontières de la Perse. Il s'arrête dans la province arménienne d'Artaz. Admis à la cour du roi Sanatrouk, il réussit à convertir sa fille, la princesse Sandoukht, ainsi que de nombreux dignitaires du palais.

Une extension aussi rapide de la nouvelle religion ne manqua pas d'exciter la colère du grand prêtre du culte païen et du roi Sanatrouk, prince dur et cruel, qui proféra les plus terribles menaces. Il ne put obtenir l'abjuration de sa fille Sandoukht ni celle des autres convertis. Furieux, le roi en fit emprisonner un grand nombre, y compris sa propre fille. Devant cette persistance à ne pas renier la foi du Christ, Sanatrouk les fit décapiter. Ainsi la princesse Sandoukht devint la première martyre arménienne, comme Etienne était devenu premier martyr chrétien. La sainte est fêtée par notre église en même temps que l'apôtre Thaddée.

En dépit de toutes les persécutions, le saint apôtre continua à prêcher l'Evangile, à opérer des miracles et à conférer des ordres. Il subit finalement le martyre en 43. Son tombeau se trouve près de la ville de Makou, dans la province d'Artaz, dans un couvent qui lui est consacré (*Azkabadoum, tome I, P. 32*).

L'APÔTRE SAINT - BARTHELEMY

La mission de Saint-Barthélemy en Arménie est presque contemporaine de celle de Saint Thaddée. Il a évangélisé plusieurs pays orientaux. Entré en Arménie par la Mésopotamie, la

Perse et l'Atropatène, Saint-Barthélemy s'est arrêté d'abord dans la province de Sunik, plus spécialement en la région de Goghtn (Zankezour), d'où il a poussé jusqu'à la capitale, Artichat, où il devait rencontrer Thaddée (en l'an 41), qui était parti d'Artaz pour le pays de l'Ararat. Les faits sont rapportés par de nombreux écrits basés sans doute sur des traditions profondément enracinées.

Saint-Barthélemy poursuit sa mission dans les provinces de Her, Zaréwand et Andzewan-tzid. Il subit le martyre entre 60 ou 66, à Aghbak. Jusqu'à ce jour on y montre son tombeau au couvent qui porte son nom.

Les Arméniens reçurent, immédiatement après la crucifixion de Jésus, deux de ses Apôtres, qui les évangélisèrent et furent martyrisés chez eux. De ce fait, ces deux Apôtres de Jésus sont les premiers illuminateurs des Arméniens. Thaddée est le fondateur du siège épiscopal d'Artaz, Barthélemy du siège de Sunik.

Beaucoup d'encre a coulé des plumes étrangères pour contester à la Sainte Eglise d'Arménie le caractère apostolique. On a voulu resserrer l'action des dits apôtres dans les limites de l'Arménie Mineure, partie de l'Empire et annexe de la Cappadoce. Or, les historiens anciens, toutes les fois qu'ils parlent de l'Arménie, entendent parler d'un pays qui avait son propre système gouvernemental, que cet Etat fut parfois, de façon directe ou indirecte, soumis aux Romains ou aux Persans, ou qu'il fut gouverné par plusieurs rois arméniens.

Outres les tombeaux des apôtres, l'Eglise arménienne est fière de posséder d'autres reliques de grande valeur. En premier lieu, la toile portant l'effigie de Jésus, la sainte lance avec laquelle un soldat romain perça le flanc du Christ ; Saint Thaddée l'avait apportée en Arménie où elle fût conservée durant des siècles au couvent de la Sainte-Lance (canton de Garni). De là on la transporta à Etchmiadzine, où elle se trouve actuellement. On possédait également l'image de la Sainte Vierge, peinte sur bois, apportée aussi par Thaddée. (Les autres apôtres la lui avaient remise, Thaddée, ayant été absent lors de la mort et de l'enterrement de la Vierge). Elle se trouvait dans un couvent, le couvent de Hokik : Hokotz Vank,

d'où elle disparut ; enfin une partie de l'huile que Jésus avait remise aux Apôtres alors qu'ils prêchaient en Palestine et en Galilée (Marc, VI. 13) et qui a été également apportée par Thaddée. Cette huile, bénie par le Sauveur, est parvenue grâce à notre usage, en préparant le Saint-Chrême, de mélanger, l'huile ancienne à la nouvelle.

Dans une publication destinée à exposer l'histoire du peuple arménien, depuis les temps les plus reculés de ses annales jusqu'à nos jours (Paris, 1919), M. Jacques de Morgan imprimait (p. XI) : « Quant aux matériaux archéologiques, ils sont pour ainsi dire inexistant, car dans l'Arménie russe, les fouilles commencées par moi-même en 1887-1888, et depuis interdites par l'Administration impériale n'ont été qu'à peine reprises par une commission russe et, dans l'Arménie turque, par suite des difficultés sans nombre soulevées par le gouvernement ottoman, aucune recherche n'a été tentée en dehors de quelques fouilles de peu d'importance pratiquées à Van. Nous en sommes donc réduits, pour les temps les plus anciens, aux dires des auteurs classiques grecs et latins, sans contrôle archéologique ».

Il est vrai que le sous-sol de l'ancienne Arménie n'a pas été exploré d'une façon méthodique comme ce fût le cas pour l'Égypte et l'Assyrie. A l'instar de la Syrie, l'exploration archéologique de l'Arménie s'est vue limitée aux recherches à fleur de terre, avec, simplement, quelques sondages, pratiqués d'une façon tout à fait sporadique.

Mais l'archéologie n'embrasse pas exclusivement les temps païens, et l'étude de monuments et des ruines de l'époque chrétienne constitue une des branches les plus importantes de l'archéologie. Sous ce rapport, il convient de rappeler les recherches travaux et publications des Dubois de Montpéreux, des Brosset, de Victor Langlois pour la Cilicie, des Belck et Lehmann-Haupt dans la Petite Arménie, de Schulz dans la région de Van à l'époque de Sémiramis, de Jensen essayant de rapprocher par voie philologique les Hittites et les Arméniens.

Dans cet ensemble archéologique déjà fort respectable, les anciennes églises d'Arménie forment un bloc à part qui a donné naissance à des études intéressantes et à des publications

importantes. Ce bloc compact des églises d'Arménie constitue un des cantons les mieux délimités de l'art chrétien oriental, mais aussi l'un des moins étudiés. Pendant longtemps, on a rangé cette architecture arménienne sous la rubrique « byzantine », et on ne la traitait que comme une des branches issues du tronc de la capitale de l'empire romain d'Orient.

L'exploration archéologique ne date que du XIX^e siècle. Dubois de Montpéreux, Texier, Brosset, Grimm, Chosy, Stszygowski, Charles Diehl, Gabriel Millet sont parmi les Européens qui ont le plus contribué à faire connaître ce groupement important de l'art religieux oriental.

A côté d'eux et leur suite, des savants et des artistes arméniens ont fourni une importante contribution à la connaissance des vieux monuments de leur patrie. Le P. Alichan, Ervand Lalayan ont consacré de nombreuses monographies aux principaux couvents arméniens. Les travaux de l'architecte Toramanian jettent un jour tout nouveau sur les origines de l'art arménien, sur les influences qu'il a subies soit du côté byzantin, soit du côté syrien, soit enfin, tout à l'origine, du côté romain. L'artiste Archak Fetvadjian a élevé un véritable monument à l'art de sa patrie en consacrant vingt ans de sa vie à dessiner les motifs ornementaux qu'il rencontrait dans les ruines qu'il visitait, à peindre d'admirables aquarelles qui fixeront d'une manière définitive des églises et des monastères qu'il vit encore debout et qui, depuis, ont été à jamais ruinés.

Enfin, M. le professeur Marr a pu, à l'aide des subventions que lui fournissait une société arménienne, pratiquer des fouilles méthodiques et nombreuses à Ani, la capitale des Bagratides arméniens aux IX^e, X^e et XI^e siècles.

Grâce aux recherches multiples et variées de ces savants et de ces artistes, l'archéologie de l'Arménie chrétienne a été pour ainsi dire renouvelée sinon créée, et l'on peut désormais proposer un essai de classification des principaux monuments anciens de l'Arménie. Cette classification ne saurait présenter un caractère rigoureux ; elle permettra à tout le moins de poser des jalons ; et ces points de repère une fois établis l'enquête se poursuivra suivant une méthode plus rationnelle et plus scientifique.

Ces vieilles églises, ces antiques monastères s'étagent sur une période allant grosso modo du VI^e au XIII^e siècle de notre ère. On ne saurait, à l'heure actuelle, prétendre à remonter plus haut. M. Toramanian semble avoir établi d'une façon définitive que les plus anciens sanctuaires arméniens étaient, en partie ou en totalité, construits en bois. Ils disparurent rapidement, du fait des incendies, et les quelques églises que l'on suppose dater du IV^e ou du V^e siècle sont d'une attribution douteuse. Les vieilles églises de Tékou et de Erérouq datent plus vraisemblablement de la fin du V^e ou du début du VII^e siècle, que d'une époque antérieure.

Trois types principaux sont facilement reconnaissables dans les vieilles églises d'Arménie.

C'est d'abord le type de la basilique, représenté par les monuments de Tékou et de Erérouq ou Kisil-Koulé. Ce type rappelle celui de la basilique syrienne, telle qu'on la trouve à Tourmanin et ailleurs.

Le second type est constitué par la rotonde, reposant sur une base circulaire ou polygonale. Les représentants classiques de ce genre architectural sont l'église, actuellement en ruines, de Zwartnotz ou Saint-Grégoire, sur la route allant d'Etchmiadzine à Erivan, l'église de Saint-Grégoire à Ani, et la chapelle de Saint-Grégoire des Aboughamrents, également à Ani.

Enfin, le troisième type, peut-être le plus fréquent en Arménie, est celui du carré ou du rectangle presque carré, flanqué ou non de quatre absides demi-circulaires, faisant saillie à l'extérieur. Les meilleurs témoins de ce type sont la cathédrale d'Etchmiadzine, l'église des saints apôtres à Ani, et la cathédrale d'Ani.

*

Le grand évangéliste de l'Arménie fut Saint Grégoire Loussavoritch, c'est-à-dire l'Illuminateur, que les chroniqueurs nomment aussi Grigor Partev (Grégoire le Parthe).

Grégoire, né vers 257, était de sang princier arsacide. Son père, le prince Anak, ayant été assassiné à la chasse Tiridate II à l'instigation du roi de Perse, à qui la puissance et l'autorité de ce souverain, allié des Romains, portaient ombrage, Tiridate II, à son lit de mort ordonna d'exterminer Anak et toute sa famille. Ses der-

nières volontés furent respectées ; seul, Grégoire échappa et fut emmené à Césarée de Cappadoce, où le frère de sa nourrice, un chrétien, le recueillit et l'éleva dans les croyances évangéliques. Cependant sa retraite et son origine n'étaient point inconnues, car, parvenu à l'âge d'homme, il épousa la fille d'un prince arménien qui était chrétienne. De cette union naquirent deux enfants ; puis les époux se séparèrent pour embrasser la vie monacale, et Grégoire se rendit en Arménie, espérant réparer le crime de son père en évangélisant sa patrie.

Depuis la mort de Tiridate II, les Perses s'étaient emparés de l'Arménie (238-250) ; toutefois, grâce à l'appui des Romains, Tiridate III était monté sur le trône. Ce prince, qui avait été élevé à Rome, était d'un esprit fort éclairé, très versé dans les langues de l'Occident et dans leur littérature ; il se faisait une juste idée des devoirs d'un prince. Au dire de la légende, il était, paraît-il, d'une force herculéenne, « son souffle, dit Agathange, rompaient les digues des fleuves et arrêtait le tourbillon des eaux », et maintes fois il donna des preuves de sa vaillance et de son ardeur guerrières ; mais, dans les débuts de son règne, il professait les mêmes sentiments que ses éducateurs de Rome à l'égard des chrétiens qui, alors encore, bien que le christianisme eût fait d'immenses progrès, étaient considérés comme des perturbateurs de l'ordre social. Dévoué au paganisme, il se montra tout d'abord très hostile à la foi nouvelle et, pour couper court à la propagande de Grégoire, qui chaque jour faisait de nouveaux prosélytes, il fit saisir le prédicateur qui resta pendant douze ou quatorze ans enfermé dans un cachot de la citadelle d'Artaxata, soumis aux traitements les plus cruels.

Sur ces entrefaites, disent les chroniqueurs, le Roi étant tombé malade, s'adressa non seulement aux médecins les plus réputés de son temps, mais aussi aux divinités des ancêtres, et n'ayant obtenu aucun secours, il fit sortir de prison Grégoire qui le guérit. Tiridate, ému par la reconnaissance, touché par l'imperturbable foi du martyr, se convertit au christianisme, lui-même ainsi que toute sa cour, et, de son prisonnier de la veille, fit son ministre,

CONVERSION DE L'ARMENIE
AU CHRISTIANISME

Grégoire, qui n'était encore qu'un simple moine, se rendit alors à Césarée de Cappadoce, où l'exarque Léonce lui donna la double consécration sacerdotale et épiscopale ; puis il revint en Arménie et, après avoir baptisé son roi, commença l'évangélisation officielle du pays.

La conversion de l'Arménie au christianisme ne se fit pas sans difficultés, car les prêtres païens, possesseurs d'immenses fortunes, étaient aussi fort puissants. Ils avaient profité, depuis les temps les plus anciens, de toutes les circonstances heureuses pour les rois d'Arménie, et, bien que leurs temples eussent été souvent dévastés par la guerre, ils n'en possédaient pas moins de grands trésors et des domaines immenses dont les paysans, leurs serfs, devenaient leur soldats en cas de besoin.

Grégoire, soutenu par Tiridate, convertit pacifiquement plusieurs districts dont les habitants se prêtèrent à ce changement ; mais dans d'autres, l'évêque, accompagné des principaux satrapes et d'un corps d'armée, parcourt le pays en ravageant les sanctuaires païens, brisant les idoles et tuant impitoyablement les prêtres qui s'opposaient par la force à sa mission. Suivant Zénob de Glask, la résistance fut d'une violence extrême dans le district de Taron entre autres et sur le territoire de Palounik. Dans le grand bourg de Kisané, il y eut une bataille entre l'armée des prêtres païens et celle de Grégoire. L'évêque victorieux donna l'ordre d'abattre l'idole de Kisané, qui était de cuivre et haute de douze coudées. Lorsque les personnes chargées de cette mission entrèrent dans le temple, les ministres du sanctuaire, en les voyant venir, se précipitèrent au-devant d'eux et les attaquèrent en disant : « Mourrons avant que le grand Kisané soit détruit ». Les soldats cernèrent les prêtres et en tuèrent six, après quoi ils renversèrent les portes de la mort. Alors les démons élevant la voix crièrent : « Quoique vous nous chassiez d'ici, il n'y aura jamais de repos pour ceux qui voudront y habiter ». Cela est incroyable ; semblable aux portes des villes par où pénètrent des masses de soldats, cet endroit était la porte des démons, dont le nombre était aussi considérable à Kisané que dans les pro-



ՀՐԻՓՍԻՄԷ

HRIPSIMÉ

La deuxième vierge martyre du Christianisme

fondeurs de l'abîme, et malheureusement la prophétie des démons de Kisané s'est réalisée : car jamais l'Arménie n'a encore trouvé le repos.

Mais si l'expédition de Grégoire avait pour but la conversion des peuples et l'anéantissement du paganisme, les satrapes ne dédaignaient pas les richesses accumulées des temples.

Le lendemain, poursuivit Zénob, on amena un prêtre païen au prince de Siounie ; ils (les chrétiens) le pressèrent de leur indiquer le lieu où les trésors étaient cachés et de leur découvrir l'endroit où se trouvait la porte du souterrain. Il refusa et mourut sur le gibet dans les tortures. Il fut impossible dès lors de découvrir ces trésors.

Quant aux territoires qui appartenaient aux sanctuaires païens, les nouvelles églises les reçurent en partage. Après avoir jeté les fondements de l'église et y avoir déposé les reliques, Saint Grégoire éleva le signe en bois de la croix du Seigneur, à la porte même, sur l'emplace-

ment de l'idole Kisané et laissa pour administrer l'église Antoine et Gronites. Il établit Epiphane supérieur du couvent sous sa propre direction, lui donna quarante-trois moines et lui assigna douze vilages pour les besoins du monastère.

Tous ces villages avaient été, dès le principe, affectés au service des idoles. Les princes en confirmèrent la cession en faveur des églises. Ainsi l'a réglé Saint-Grégoire.

Après cela, dit Korioun, ont entrepris de combattre la secte téméraire et insolente des Borborides (qui parut au deuxième siècle et niait le jugement dernier), et ceux qui ne se rendaient pas à la parole de vérité étaient livrés à de terribles supplices : la prison, les chaînes et toutes sortes de tourments. Lorsque après cela ces hommes haïs de Dieu refusaient de marcher vers leur délivrance, on les brûlait, on les enfermait et on les chassait du pays, chargés de toute sorte d'ignominie.

Son œuvre accomplie, Grégoire confia le patriarcat à son fils Aristakès devenu son sufragant depuis 318 et, comme tel, ayant, en 325, assisté au célèbre Concile de Nicée, dont les décisions forment la base de la foi arménienne. Puis il se retira dans la grotte du mont Sépouh, en Haute-Arménie, et mourut peu de temps après.

De la part du Roi, la conversion de l'Arménie au christianisme était une mesure politique. En lui donnant une religion nationale, Tiritade l'affranchissait de l'influence étrangère, car Rome, au dire des auteurs indigènes, était encore païenne pour quelques années et la Perse avait restauré la religion de Zoastre. C'était donc affirmer la nationalité arménienne : donner au peuple de Haïk un caractère personnel de plus, capable de concourir à la conservation de la race, partant, de son indépendance.

Cependant la conversion de Tiridate, puis de Constantin, au christianisme inspirait aux Perses des craintes pour l'avenir. Afin de prévenir le danger, car ils pressentaient une alliance des princes adorateurs du Christ contre l'Iran mazdéen, ils entraînent, par leurs émissaires, un grand nombre de princes et de hauts dignitaires arméniens dans un complot dont le but était de rétablir le paganisme dans le pays de l'Ararat. Suivant Agathange, Tiridate fut

assassiné dans une partie de chasse, probablement à l'instigation des Perses ; mais ce meurtre fut sans effet quant à la restauration des anciens cultes, car la mort du Roi fut considérée dans tout le pays comme un deuil national.

C'était donc dans un but politique que le Gouvernement sassanide tentait de réagir contre la foi chrétienne. Chaque fois que les Perses entrèrent en maîtres dans le royaume d'Arménie, leurs cohortes se présentèrent accompagnées de prêtres Mazdéens chargés par le Roi d'imposer les croyances iraniennes dans cet Etat qui ; chrétien, formait contre la Perse la citadelle avancée de la puissance romaine ; et les persécutions s'adressèrent aussi bien aux adorateurs du Christ, qu'aux derniers fidèles de la religion païenne des ancêtres.

Ainsi le christianisme naissant, dans l'Arménie, se trouvait-il dès le berceau menacé à la fois par le mazdéisme et par les vieilles croyances païennes qui n'étaient point encore éteintes. Faustus de Byzance nous apprend en effet que, plus d'un siècle après la mort de l'Illuminateur, les adorateurs des dieux haïkiens tentèrent des soulèvements. L'une de ces révoltes, entre autres, eut lieu sous le patriarcat de Sahag I de Manazkert (373-377) ; mais toutes les tentatives furent étouffées.

Nous ne possédons aucun monument archéologique relatif à l'Arménie datant de l'époque sassanide ; mais quelques rares monnaies, frappées par les princes de l'Ibérie, montrent que dans ces temps l'influence des Perses s'étendait jusqu'au pied de la grande chaîne caucasienne et, par suite, sur l'Arménie, pays voisin de l'Iran. L'une de ces drachmes battue au type perse, porte le monogramme de l'éristhaw Gourgen et, par la présence de l'autel du feu gravé au revers, vient prouver que les Ibériens, eux aussi, n'étaient point en dehors de la propagande zoroastrienne. Sur une autre médaille, qui porte en entier le nom de l'éristhaw Stéphane I le pyrée est remplacé par la croix des chrétiens.

« La reconnaissance du christianisme par Tiridate et la dignité de grand évêque dont avait été investi Grégoire l'Illuminateur avaient créé l'Eglise arménienne, sans intervention aucune de l'Eglise grecque, comme ce'a se fit plus tard dans les pays slaves, quand Cyrille et Mé-

LA FRANCE ET L'ARMÉNIE A TRAVERS L'ART ET L'HISTOIRE

Alors que la France se nommait encore la Gaule, un Smyrliote s'en vint, à travers les mers et les pays, d'escale en escale, débarquer à Massilia (Marseille), vers l'an 175 de l'ère dite chrétienne. Saint Irénée visita la nouvelle Athènes, dont les écoles étaient très florissantes et salua au passage la patrie de Pythéas et de Pétrone. Désireux de répandre la foi, le nouvel apôtre remonta la vallée du Rhône, s'arrêta à Lugdunum (Lyon) et ne tarda pas à être nommé évêque de cette ville. Il subit, dit-on, le martyre vers l'an 202.

Pourvu d'une érudition profonde, Irénée écrivit en grec d'importants traités contre les Gnostiques et les Valentinieniens. L'original de ces œuvres est presque entièrement perdu ; à part quelques fragments grecs sauvés de l'oubli, on a heureusement une version latine et une version arménienne. Celle-ci à son tour était tenue pour perdue, lorsque le vardapet arménien Karapet Ter-Mekertitchian en découvrit une bonne partie dans la bibliothèque de l'église de la Mère de

Dieu à Erivan, 1904. Le texte fut publié par les soins du vardapet Erwand Ter-Minassiantz (Leipzig, 1910), et une traduction française en paraissait tout dernièrement dans les *Recherches de science religieuse*, numéro d'octobre-décembre 1916. Et voilà comment les Arméniens, toujours en quête d'idées nouvelles et de documents inconnus dans leur littérature, ont conservé un des plus précieux traités d'un des premiers Primats des Gaules.

*

Quelque cent cinquante ans plus tard, l'empereur Julien, fils de Jules Constance, et né à Constantinople en 331, faisait ses études à Athènes. Il ne tardait pas à s'y lier d'amitié avec un jeune étudiant arménien, appelé à devenir le roi des orateurs de son temps. Et dans la suite, lorsque Julien eut reçu la préfecture des Gaules et qu'il eut fixé son séjour au palais de Lutèce, il se souvint de son ancien compagnon d'études et fit venir auprès de lui Parouyr. Ce dernier l'aurait même accompagné dans l'ex-

thode y prêchèrent l'évangile. La fondation de l'Eglise arménienne fut une œuvre nationale, et l'investiture donnée à Grégoire par le métropolitain de Césarée n'eut pas plus de portée qu'un simple acte d'ordination. « Cette église, qui dans les débuts se confondait comme dogme avec celle de Rome et de Byzance, se sépara de Constantinople (491) à l'occasion du Concile de Chalcédoine (482), n'admettant pas qu'il y eût en Jésus-Christ une seule personne et une seule nature. Il se forma ainsi une église à part que les orthodoxes et les catholiques désignent sous le nom d'Eglise grégorienne, du nom de son fondateur, Saint Grégoire, mais que les Arméniens nomment : Haï Yékéghétzi, ou Eglise arménienne, église qui produisit une très abondante littérature sacrée. En 1166, le patriarche Nersès le Gracieux développa, dans son Exposé de la foi arménienne, les conceptions de ses coreligionnaires au sujet de la nature du Christ.

Les divergences entre l'Eglise arménienne et l'Eglise romaine reposent sur des questions

dogmatiques : les Arméniens n'admettent pas la procession de l'Esprit saint, ne croient pas à l'existence du purgatoire ; mais c'est surtout le dogme de l'Incarnation, ou plutôt la croyance aux deux natures et une seule personne dans le Christ, qui fait que les catholiques considèrent les Arméniens comme des schismatiques ou tout au moins des dissidents. En conséquence, cette Eglise ne reconnaît pas la primauté du Pape et, de même que beaucoup d'autres chrétiens orientaux, distingue entre l'essence et l'existence de l'Eglise. Elle admet que le christianisme est un, comme son fondateur Jésus-Christ, mais que les conditions de son existence varient suivant le rite, la discipline et les usages de chaque église particulière.

Tout porte à croire que c'est pour échapper également à la domination de la papauté et à celle de Constantinople que les Arméniens se sont obstinés dans des croyances qui ne pouvaient être discutées et même comprises que par l'élite intellectuelle de la nation. Le christianisme les séparait des Perses,

pédition dirigée contre les Garmains, qui furent battus à Argentoratum (Strasbourg), en 357. L'histoire est piquante et vaut d'être narrée avec quelque détail.

Le mekhitariste Garegin Zarbhanelian retrace en quelques pages (*Histoire de la littérature arménienne ancienne...*, Venise, 1897, p. 256-265) la vie mouvementée de Prohérésios ou Parouyr.

Au IV^e siècle de notre ère, dit-il en substance, les jeunes Arméniens allaient faire leurs études à Athènes, à Rome et dans d'autres villes réputées pour leur enseignement. Un des plus célèbres parmi ces étudiants arméniens fut Parouyr, dont la vie ne nous est connue que par les sources grecques.

Jeune encore, Parouyr se rendit à Antioche où il commença par tomber dans la misère. Il s'adressa à Oulpianos qui avait fondé dans cette ville une académie d'éloquence. Admis au cours du maître, il en devint bientôt un des élèves les plus remarquables.

Puis il se rend à Athènes, où son nom commence à être connu. Il s'y lie d'amitié avec Héphestion, qui était aussi pauvre que lui. Ils possédaient à eux deux une seule tunique, un seul manteau, et quelques morceaux de tapis, usés et décolorés par le temps. Lorsque Parouyr se rendait à l'Académie, vêtu de la tunique et du manteau, Héphestion gardait le logis.

Parouyr devenait un orateur célèbre. Son éloquence ne tarda pas à faire naître les jalousies. Il fut exilé d'Athènes et retomba dans la noire misère. Athènes changea de prince et Parouyr rentra dans la ville d'où il n'aurait jamais voulu sortir, objet de l'accueil le plus chaleureux et le plus flatteur.

La réputation de Parouyr avait franchi les bornes du monde oriental et l'empereur Kostand l'appela en Gaule (i Gallia). Parouyr se rendit à l'invitation impériale et étonna par son éloquence Konstand et sa cour. Il menait une vie exemplaire, étant économe, simple et très affable. Par les hivers les plus rigoureux de la Gaule, il ne portait qu'une seule tunique, se promenant presque nu pieds, ne buvant que de l'eau froide, ne mangeant jamais d'aliments chauds.

Konstand le renvoya avec beaucoup d'honneurs à Rome, où les grands de la ville lui éle-

vèrent une statue en bronze, portant cette inscription :

Regina rerum Roma Regi Eloquentiae.

Telle était la récompense que les Romains d'alors accordèrent à l'orateur arménien qui avait fait de leur cité un éloge tel que Cicéron lui-même n'eût pas su faire mieux.

Parouyr revint à Athènes et il occupa la chaire d'éloquence. Il remplissait ces fonctions lorsque Julien fut nommé empereur. Celui-ci avait beaucoup d'estime pour l'orateur arménien et il aurait bien voulu, plus tard, que ce dernier écrivit l'histoire des exploits guerriers de l'empereur, et dont il avait été en partie témoin oculaire en Gaule. Parouyr, qui était chrétien, ne voulut pas déférer au désir de l'empereur païen, et il perdit, de ce chef, la chaire d'éloquence.

Agé de 90 ans, Parouyr eut pour élève un adolescent de 17 ans, Eunabios, qui écrivit plus tard la vie de son maître. C'est d'après ce document grec que Zarbhanelian traça le portrait de Parouyr, dont les présentes lignes ne sont qu'un faible résumé.

Avec le VI^e siècle, on se meut sur un terrain historique plus consistant.

Auguste Carrière signala en son temps (*Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études, section des sciences historiques...*, 1898) l'importance d'un chapitre de l'*Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours, relatant « la révolte des Persarméniens qui, en 571, firent défection à la Perse pour venir se ranger sous l'autorité romaine » (p. 15).

« Le roi de Perse veut imposer aux Arméniens le culte du feu. Après une discussion théologique... une émeute éclate qui amène le massacre des représentants du roi de Perse. Puis les révoltés vont demander l'amitié de l'empereur Justin...

« Jusqu'à la publication de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Ephèse, le chapitre IV, 40 de l'*Histoire des Francs* a été le seul document existant qui donnât aux troubles de Dovin leur véritable caractère, celui d'une émeute populaire provoquée par une question religieuse » (p. 19).

Enfin, ajoute Carrière, « l'évêque de Tours est le plus ancien témoin qui parle de ces événements. Le livre IV de son *Histoire des Francs*

fut écrit vers 576 » (p. 20-21). « Une ambassade envoyée à Constantinople par Chilpéric partit en 579 et revint en 581, avec de riches présents pour ce roi. Grégoire nous raconte lui-même qu'il était à Nogent lors du retour des ambassadeurs et qu'il vit les cadeaux de l'empereur Tibère... Il profita certainement de cette rencontre pour s'informer des affaires d'Orient » (p. 22).

Il en profita sûrement pour s'informer des choses d'Arménie, qui lui tenaient tout particulièrement à cœur. C'est ainsi qu'il est un des premiers à avoir fait connaître en Occident l'histoire des quarante-huit martyrs d'Arménie.

« On dit qu'en Arménie quarante-huit Chrétiens souffrirent un jour le martyre sur ces montagnes, où le froid excessif, dû à leur prodigieuse élévation, resserre la terre et les eaux. L'auteur de la loi divine nous donne une idée de leur grande hauteur, en disant que sur leur sommet s'arrêta l'arche de Noé. Là, un persécuteur creusa en terre une grande citerne qu'il fit remplir d'eau ; puis il ordonna qu'après avoir dépouillé ces hommes de leurs vêtements et leur avoir lié les mains derrière le dos (1), on les mit sur le lac solidifié par la gelée. A côté, se trouvait un bain chaud tout préparé. Alors il leur dit : « Choisissez des deux ! ou périssez de froid sur cette glace, en confessant votre Christ ! ou bien, le reniant et sacrifiant aux dieux, allez prendre ce bain afin que vous puissiez vivre et que vous ne mouriez pas misérablement pour un homme qui a été crucifié ». Comme tous refusaient de sacrifier aux démons, le gardien vit quarante-huit couronnes des plus précieuses tomber du ciel et descendre sur leurs têtes. Une pourtant remonta, car la foi de l'un d'eux avait failli. Laisant là les gardes, celui-ci courut rapidement vers le bain, immola des victimes, et, traité honorablement par le président, fut plongé dans le bain tiède. Mais le supplice du feu éternel l'attendait plus tard.

« Ce gardien dont nous avons parlé, voyant ces choses, se proclama chrétien à haute voix et

(1) *En 1915, les Turcs emploient le même procédé à l'égard des Arméniens, pour les précipiter dans la mer (à Trébizonde), ou dans les eaux de l'Euphrate.*

dit : « Je veux mourir avec eux ! ». Aussitôt on lui fait souffrir divers tourments, on le dépouille de son vêtement, mais non de sa foi, et on le place sur le lac pour souffrir avec les autres, mais aussi pour gagner la couronne que ce misérable avait perdu. Les infortunés étaient déjà mort de froid, leurs dents claquaient, la voix leur manquait. Seulement, un murmure de prière s'élevait des profondeurs de leur poitrine vers le ciel, prière qui n'était entendue que par le Dieu qui sonde les cœurs. Épuisés et tremblants par l'effet de la faim aussi bien que du froid, ils ne mettaient plus leur espoir que dans le ciel ; la chair était déjà morte. Le juge inique cependant, faisant écouler les eaux tièdes, ordonne de chauffer le bain sept fois davantage, afin que ceux qui avaient résisté au froid fussent réduits par les angoisses du feu. On les tire du lac, confessant toujours le Christ, on les fait passer à travers des vapeurs brûlantes. Mais ils souffrent courageusement tous les supplices afin de mériter une palme plus belle. Enfin, y laissant leurs corps et rendant leurs âmes au Christ, ils consomment en paix leur martyre. Alors le président, se voyant vaincu par leur constance et pensant pouvoir au moins triompher après leur mort de ceux qu'ils n'avaient pu dompter vivants, ordonna de brûler leurs corps et de les jeter dans le fleuve voisin. Quand cela fut fait, un nouveau miracle apparut aux chrétiens en pleurs ; car les ondes, faisant résistance, n'engloutirent pas ces ossements à demi brûlés, mais les soutinrent à leur surface comme quelque chose de sacré. Aussi les chrétiens eurent-ils la joie de les recueillir, et ils les enterrent avec les plus grands honneurs » (1).

Si Grégoire de Tours fut un des premiers Francs à faire connaître en Occident le martyre des quarante-huit chrétiens de Sébaste (Sivas), persécutés sous le règne de Licinius (an 320), c'est qu'il avait eu la bonne fortune d'en entendre le récit de la bouche même d'un évêque arménien. Voici dans quelle circonstance.

« La seizième année du roi Childebart et la trentième du roi Gontran (2), il vint à Tours, des pays d'outre-mer, un évêque nommé Simon. Il nous annonça la destruction de la ville d'An-

(2) *L'an 591 J. C.*

tioche, et affirma qu'il avait été captif d'Arménie en Perse. Le roi des Perses, ayant fait irruption sur le territoire des Arméniens, avait enlevé du butin, brûlé des églises, et, comme nous l'avons dit, emmené cet évêque captif avec tout son peuple. Les Perses s'étaient efforcés aussi de mettre le feu à la basilique des quarante huit martyrs mis à mort dans ce pays et dont nous avons parlé dans le livres des Miracles (1). A cet effet, ils avaient rempli cette basilique d'un amas de bois mêlé de poix et de graisse de porc, et y avaient appliqué des torches allumées ; mais le feu ne put jamais prendre aux matériaux qu'ils avaient préparés. Frappés des merveilles de Dieu, ils se retirèrent. Un autre évêque ayant appris la captivité de celui dont nous parlons, envoya sa rançon au roi des Perses par des hommes à lui. Le roi l'ayant reçue, relâcha le captif qui, en quittant ce pays, vint dans les Gaules pour y demander quelques consolations aux âmes pieuses, et nous raconta tout ce qui précède (2). »

**

Avec l'époque de Charlemagne, on aborde cette période du moyen âge où la légende côtoie de si près l'histoire. L'ambassade que le Khalife Haroun al Rachid envoya au grand empereur d'Occident, 807, exerça incontestablement une grande influence sur les esprits. Et il se peut faire que le Khalife arabe, s'adressant à un potentat chrétien ait compris des légats chrétiens parmi les membres de l'Ambassade. Les chrétiens les plus qualifiés pour faire partie de la mission étaient naturellement des Arméniens.

Le Père Alichan semble admettre (*Sisakan*, p. 456-457) l'historicité du fait. Le moine de Saint-Gall, dans ses *Gesta Karoli*, II, 8 (3), porte en effet ce passage : « At illi repetentes a

principio, narraverunt ei cuncta quae sibi in cismarinis partibus contigerunt, dicentes : *Nos Persæ vel Medi, Armenique vel Indi, Parthi et Elmitæ, omnesque orientales multo magis vos quam dominatorem nostrum Aaron timemus.* »

On observera que le moine de Saint-Gall écrivait vers 885, d'après des récits oraux, et son témoignage pourrait être plus ou moins légendaire.

D'autre part, on ne peut s'empêcher de rapprocher cette énumération de peuples de celle donnée dans le récit de la Pentecôte (Actes des Apôtres, II, 9-11) : *Parthoi kai Médoi kai Elameitai kai oi katoikountes tèn Mesopotamian, Joudain te kai Kappadokian, Ponton kai tèn Asian, Phrugian te kan Pamphulian, Aigpton kai ta merè tès Libuès tès kata Kurènèn, kai oi epidémountes Rômaioi, Joudaioi te kai prosélutoi, Krètes kai Arabes.*

On signale en effet dans les éditions critiques du Nouveau Testament, les variantes suivantes, relatives à ce passage : *Surian*, au lieu de *Joudaïan*, dans Jérôme ; — *et qui inhabitabant Armeniam*, au lieu de *Jourdaïan te* chez Tertullien et chez Augustin ; — l'addition de *kai Indoi* « et les Indiens » après *Arabes*. Cette mention de l'Arménie chez Tertullien est frappante et pourrait bien avoir influencé le Moine de Saint-Gall (1).

Elle rappelle, du reste, l'énumération des 23 pays qui échurent en partage à Darius (*Inscription de Bisoutoun*) : Perse, Elam, Babylone, Assyrie, Arabie, Egypte..., Médie, Arménie, Cappadoce etc.

Quoi qu'il en soit, même si le passages cité n'a qu'une valeur légendaire, et si on a affaire à une énumération livresque et savante, il montre à tout le moins l'importance des Arméniens et

(1) *Les livres des Miracles et autres opuscules de Georges Florent. Grégoire, Evêque de Tours... traduit par H. L. Bordier t. J. (Paris 1857) p. 263-267.*

(2) *Histoire ecclésiastique des Francs*, par Georges Florent Grégoire, évêque de Tours. Traduction Guadet et Taranne, t. IV (Paris 1841), p. 103-107, liv. X, 24.

(3) *Monumenta Germaniae scriptores, t. II*, p. 752.

(1) *S'il n'a pas connu l'œuvre de Tertullien, il a peut-être eu sous les yeux un texte de la Vulgate renfermant la mention de l'Arménie. Cependant les textes généralement connus de la Vulgate portent : Parthi et Medi, et Elamitæ, et qui habitant Mesopotamiam, Judæam, et Cappadociam, Pontum et Asiam, Phrygiam et Pamphyliam, Aegyptum et partes Libyæ, quæ est circa Cyrenen, et advenæ Romani, Judæi quoque, et Proselyti, Cretes et Arabes...*

de l'Arménie aux yeux des Occidentaux, et leur rôle important, resté encore vivant chez nos ancêtres, dans le dernier quart du IX^e siècle.

Du reste, la chose ne saurait faire de doute pour personne. M. Henri Omont a publié jadis un manuel de conversation arménien-latin qui remonte précisément à cette époque et auquel il a consacré les lignes suivantes : « La notice qui a été donnée dans le tome I du *Catalogue général des manuscrits des départements* du manuscrits 17 A du grand séminaire d'Autun est inexacte, toute courte qu'elle est... Ce manuscrit, copié vers la fin du IX^e siècle ou au commencement du X^e, ne contient en réalité qu'une série de lettres de S. Jérôme, mais à la foi (fol. 156) s'est trouvé ajouté à la même époque un manuel de conversation arménien-latin qu'il est intéressant de reproduire (1). »

Carrière devait à son tour étudier le manuscrit d'Autun, du point de vue arménien, et essayer « de l'expliquer par une restitution en caractères arméniens des mots transcrits en caractères latins, et par quelques brefs éclaircissements (2). » Pour le savant arméniste, il ne croit pas « qu'il existe un témoignage antérieur dénotant une connaissance quelconque de l'arménien en Europe. Il faut ensuite descendre jusqu'aux premières années du XIV^e siècle (1322), pour trouver cette langue enseignée à la cour des papes d'Avignon par les envoyés du roi Léon V » (*op. cit.*, p. 8). Et Carrière conclut, comme M. Omont, que la composition de ce glossaire est antérieure au commencement du X^e siècle (p. 9) (3).

(1) Cf. Manuel de conversation arménien-latin du X^e siècle, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLIII (1882), p. 563-564.

(2) A. Carrière. Un ancien glossaire latin-arménien... (Paris, Imprimerie Nationale), 1886, in-8°, p. 7-8.

(3) A cette date se rattachent les renseignements suivants : « J'aime à vénérer, dans l'Orléanais Saint Grégoire, patron de Pithiviers, archevêque arménien du X^e siècle ; à Commines, saint Chryseuil, son patron, que la tradition donne pour disciple à Saint Denis de Paris, et reconnaît arménien ; à Gand, Saint Ma-

naire, son patron, évêque arménien du X^e siècle ;

Enfin, c'est à cette époque que les Pauliciens, dont l'esprit de réforme avait fait de grands progrès, furent cruellement persécutés par la bienheureuse impératrice Théodora (1). « Très fière d'avoir restauré l'orthodoxie, elle n'eut pas moins à cœur de combattre l'hérésie ; par son ordre, les Pauliciens furent sommés d'opter entre la conversion et la mort ; et comme ils ne cédèrent point, le sang coula à flots dans les parties de l'Asie Mineure où ils étaient établis. Les inquisiteurs impériaux chargés de dompter leur résistance firent merveille : par leurs soins, plus de 100.000 personnes périrent dans les supplices » (Ch. Diehl, *Figures byzantines...*, Paris, 1906, p. 146).

Le même esprit qui avait présidé, en Arménie, à la naissance du mouvement paulicien, cette recherche de l'idée nouvelle, devait, un peu plus tard, provoquer le mouvement des Albigeois dans le Midi de la France. Là aussi, les gardiens de l'orthodoxie officielle firent preuve de la plus grande cruauté à l'endroit des dissidents qualifiés d'hérétiques. Le sang coula, l'Inquisition accomplit sa besogne coutumière et, dans la seule ville de Béziers, en 1209, on massacra plus de 60.000 Albigeois et autres habitants.

**

Un des plus anciens documents arméniens qui mentionnent l'arrivée des Croisés sur la terre d'Orient est à coup sur le mémorial du tétraévangile n° 257 de la bibliothèque patriarcale d'Etchmiadzin. « Or ce saint évangile fut écrit... lorsque les Francs vinrent à Antioche...

à Mantoue, Saint Siméon, contemporain, patron du lieu ; à Lucques, Saint Davin ; à Ancône, Saint Cyriaque ; à Padoue, Saint Phidentien, évêque du II^e siècle..., tous connus comme d'origine arménienne. » (Alishan, *Etude de la Patrie, Physiographie de l'Arménie...* Venise, 1861, p. 30. *Discours prononcé le 12 août 1861 à la distribution annuelle des prix, au collège arménien Samuel Moorat, dont le P. Alishan était le directeur, à Paris, rue Monsieur.*)

(1) Mère de l'empereur Michel l'Évrogne, fut régente de 842 à 857.

Ils campèrent autour de la ville et dans la plaine, au nombre de 440.000. La nation vaillante sort et la bataille commença. Et par le secours de Dieu ils mirent en fuite l'armée des infidèles et, pendant trois jours, l'épée des Chrétiens dévorait les infidèles... Dans la même année, ils prirent la grande et illustre métropole de Jérusalem... ».

Les historiens ont cité à l'envi les services éminents que les Arméniens rendirent aux Croisés. Il n'y a pas lieu d'insister. Les Arméniens, toutefois, n'eurent pas toujours à se louer des princes latins, et le P. Alichan (*Sissouan...* Venise, 1899, p. 43-44) a relevé à juste titre la froideur que les Croisés témoignèrent à leurs nouveaux alliés lorsqu'ils se furent emparés des côtes de la Syrie. « Les Latins, fiers des succès qui leur assuraient la paix du côté du dehors, méprisèrent la valeur arménienne, et profitant de leur force supérieure, ils chassèrent les Arméniens des villes et des forteresses dans lesquelles ils commandaient, et les dépouillèrent de leurs richesses ». Malgré cette ingratitude très regrettable des Croisés, de nombreux mariages unirent les familles arméniennes et franques, et le P. Alichan pouvait écrire (*ép. cit.*, 43, n. 2) sans crainte d'être démenti, que les reines de Jérusalem furent ou Arméniennes ou de sang arméniens ».

*

**

Au temps déjà lointain où Pétrarque, « désarmé par les coups de l'Amour », essayait, mais en vain, de chanter la beauté de sa Dame, au temps où le délicat poète célébrait les beaux yeux, les grâces, la démarche, la voix de Laure vivante, en ce temps-là, l'antique cité d'Avignon était la résidence des papes et le centre d'une civilisation très intense.

Les relations étaient presque journalières entre les pontifes français et la cour arménienne de Cilicie. « On sait l'importance attachée par les papes d'Avignon à la conversion de l'Asie occidentale, les missions de franciscains..., la diffusion qu'ils s'efforcèrent de donner aux langues hébraïques, chaldéenne, arabe, arménienne. Le Concile de Vienne, en 1312, avait décidé que dans toute ville où résiderait la Cour romaine, et dans les Universités de Pa-

ris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque, il y aurait des chaires pour les trois premières de ces langues et deux maîtres pour chaque langue. Mais l'arménien était enseigné *apud curiam*, enseigné par des envoyés du roi d'Arménie. Les rois catholiques de ce petit pays, sentinelle détachée et guerroyante de l'orthodoxie au milieu des infidèles, entretenaient surtout depuis leur alliance avec les Lusignan, des rapports presque incessants avec les princes chrétiens de l'Europe occidentale et surtout avec le pape, leur plus ferme appui. Léon ou Livon V, qui régnait alors, parent de Hâitoun ou Hétoum, ce moine prémontré, auteur du livre *De Tartaris*, dédié à Clément V, avait deux représentants auprès de son successeur : l'un européen, si on en juge par son nom, l'autre peut-être indigène, le prêtre Raynier de Constance et Alexandre Pierre, simple clerc. On leur donna, en 1322, une indemnité mensuelle de 24 florins et 12 gros tournois pour enseigner dans la curie « leurs langues »... (M. Faucon, *La librairie des papes d'Avignon...* (1366-1420), Paris, 1886, t. I, p. 31-32).

Le même historien rapporte (*op. cit.*, p.32), que le pape Jean XXII cherchait à fonder des collèges latins en Arménie, et il cite (t. II, p. 29), un « liber de questionibus Armenorum, copertus de rubeo », comme figurant dans le catalogue des livres conservés dans la chambre du cerf-volant sous Clément VII (1).

La deuxième croisade de Saint Louis (1270), clôture officiellement la série de ces aventures qui mirent aux prises, deux siècles durant, l'Orient et l'Occident. Elle ne marque pas la fin des tentatives que firent certains princes d'Europe de délivrer les Chrétiens d'Orient du joug de l'Islam. Il suffit, pour s'en

(1) *Le n° 289 des manuscrits de la Bibliothèque d'Avignon renferme un traité consacré aux Arméniens, à leur théologie, à leurs rites « De Hermenis et erroribus et ritu eorum », traité datant de fin du XIII^e siècle, attribué à Reslin de Strasbourg « fratris Reslini de Argentina », en réalité, le compendium en question est l'œuvre du dominicain Hugues de Strasbourg, XIII^e siècle.*

convaincre, de parcourir le livre de N. Jorga (*Philippe de Mézières*, 1327-1405, et la Croisade au XIV^e siècle (Paris, 1896) et de relever les expéditions faites pour porter secours aux Arméniens. « Le royaume d'Arménie, seul représentant en Asie de la foi catholique, après sa prospérité passagère sous les Roupénides, allait finir par des guerres intérieures, autant que par les armes du Soudan » (N. Jorga, *op. cit.*, p. 2), et son dernier roi, Léon de Lusignan, dépourvu d'énergie et incapable de remplir le rôle qui lui incombait, venait de finir ses jours au château des Tournelles, pour être enterré ensuite dans la basilique des rois de France, à Sanit-Denis (1393).

Jean Dardel, le confesseur et le chroniqueur du dernier roi de l'Arméno-Cilicie, était venu mourir dans sa patrie, à Etampes, le 6 décembre 1384.

Feu le P. Alichan a recueilli, dans son *Sisakan* (p. 456- b-457b) les données que l'on a des relations des Arméniens avec la France au cours du moyen âge. On peut résumer ce passage en quelques lignes :

Après avoir mentionné l'arrivée de Simon, évêque arménien au temps de Grégoire de Tours, et la présence probable de légats arméniens dans l'ambassade d'Haroun-al-Rachid à Charlemagne, le savant mekhitariste rappelle l'époque des Croisades et les relations commerciales qui s'établirent entre la Cilicie et les villes de Montpellier, Nîmes et Marseille. En 1295, un commerçant de Paris avait apporté en Cilicie des miroirs, des couteaux, des cierges. Léon IV accorde des lettres patentes et des privilèges aux commerçants de Montpellier (1321). Aux XV^e siècle, quand Jacques Cœur institua une chambre de commerce à Bourges, il y avait, entre autres commerçants orientaux, des Arméniens. A l'époque de Chah Abas, les Arméniens venaient en France. La preuve en est, la lettre patente de Louis XIII et de son ministre, le cardinal de Richelieu, qui leur a été accordée, sur leur demande et celle de Chah Abas, le 28 novembre 1629, et qui les autorise à voyager entre l'Arménie et Marseille, voyage qui est déjà mentionné à la date de 1612, dans les Ar-

chives de Venise. Un Arménien, Anton, employé de Louis Fréjus, confirme les allées et venues des Arméniens. Les lettres patentes de la Provence de la ville d'Aix (1646), confirment les mêmes faits. C'est ainsi qu'en 1639, mourut à Aix un commerçant arménien, Khodja Panos, sans laisser de testament. Ses biens furent appropriés à la Couronne, et plus tard, le 13 mai 1639, Louis XIII en fit don à un de ses fonctionnaires, Chaylan.

Le cardinal Mazarin insista beaucoup auprès de Louis XIV pour donner un essor nouveau au commerce de Marseille. A cet effet, il songea à établir une colonie arménienne. Quand l'édit de 1660 fut promulgué, le nombre des Arméniens augmenta considérablement à Marseille, au détriment des villes italiennes de Gênes et de Livourne. Ce même édit fut renouvelé en 1703 et en 1706, en faveur de l'importation des étoffes arméniennes. Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, au nombre des commerçants établis à Paris, on cite Aghazar, fils de Simon (1651), qui avait été envoyé par son frère Avétik, de Venise, pour recouvrer ses biens confisqués sur un navire du nom de *Societa* : Martiros, né en l'an 1678, dont le père, Marger Awagchents, était un noble et riche arménien de Djoulfa, emmené par Chah Abas à Nouveau Djoulfa (près d'Ispahan).— A Marseille, de 1689 à 1690, on mentionne les commerçants arméniens suivants : Margar Martirosian, Awétis Têr Astwadzadrian, Caloust Arap, Phanos fils de Malipap, Papadjan Souldhanoum ; ce dernier fut nommé, en 1691, représentant à Marseille, de Hohan Aghazar de Venise, afin de réclamer au pirate français Marên (Marin ?) deux paquets dans lesquels se trouvaient près de 2.000 agates pour bagues, et plus de 3.000 paires de boucles d'oreilles de la même pierre ; et 250 pièces de toiles des Indes.

Dans le troisième quart du XVIII^e siècle on mentionne à Marseille Astwadzatur de Galata (1749-1769), Krikor Akoulétsi (1765), Honanès Thovmadjan qui devient prêtre plus tard (1769).

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les renseignements fournis par le P. Alichan. Il est

loisible et intéressant d'enrichir cette énumération.

*

Les relations commerciales entre la France et l'Arménie sont aussi vieilles que les voyages des premiers Arméniens en France. On n'en connaît pas le détail aujourd'hui. En attendant qu'un jour heureux fasse découvrir ces précieux documents, il faut descendre jusqu'à l'époque des Croisades pour avoir des textes précis.

Edouard Dulaurier a eu le grand mérite de publier les chartes arméniennes et françaises qui donnent, tant pour la Cilicie que pour Montpellier et la Provence, des indications précieuses sur le commerce d'alors. Il traite également du tarif des douanes, de la condition civiques des étrangers dans l'Arméno-Cilicie, de l'esclavage, du cas de bris et de naufrage, du droit d'aubaine, des contestations et des procès, de l'état des personnes, etc.

Cet état de choses dura tout le moyen âge, et Richelieu ne fit que renouer la tradition lorsqu'il favorisa l'établissement d'Arméniens en France, particulièrement à Marseille, pour augmenter et développer le commerce français. L'imprimerie arménienne établie à Marseille au XVII^e siècle, en est une des meilleurs preuves (F. Macler, *Mosaïque orientale*, p. 39-75).

On trouvera de très précieux renseignements sur le commerce qui s'établit entre la France et les Arméniens, dans *l'Etat de la Perse en 1660*, par le P. Raphael du Mans..., publié par Ch. Schefer (Paris, 1890). Le P. Pacifique rapporta à Louis XIII une lettre et de riches étoffes qui lui envoyait Chah Abas ; il « fit connaître aux Arméniens, encore nombreux à Ispahan, des religieux qui purent contrebalancer l'influence des Hermites de Saint-Augustins... » (p. 41 et 285).

Lorsque Chah Abbas mourut, en 1629, ses sujets Arméniens connaissaient de longue date le chemin de l'Europe. « Ils venaient faire à Paris l'acquisition d'objets de luxe, et leur exemple était suivi par des marchands musulmans » (p. XLII). Lorsque les délégués de la Compagnie des Indes arrivèrent à Ispahan,

1665, l'un d'eux alla de préférence loger chez un Arménien (p. L). C'est à cette époque que se placent les fameux voyages de Tavernier qui vendit, rien qu'à Louis XIV, pour trois millions de pierreries qu'il avait recueillies un peu partout, mais surtout en Arménie (p. LXX). Enfin, on ne lira pas sans intérêt, dans ce même volume (p. 342-452), l'appendice intitulé : « Mémoire et relation d'un voyageur qui a été en Perse et Arménie, faisant la relation de ces pays ou commerce qu'on y peut faire ainsy qu'aux Grandes Indes, Mogol, la Chine, Moscovie, Turquie. Traité du négoce qui se peut faire en France par les Arméniens. Les sortes de marchandises que les Arméniens peuvent apporter en France du Levant. » Et ce document énumère, entre autres choses que les Arméniens peuvent apporter en France : des soies, des étoffes or et argent, du coton, des peaux de chagrin de toutes sortes de couleurs, des maroquins rouges, bleus et jaunes, des poils de chèvre, du coton non filé, des noix de Galle, etc. L'auteur de ce *Mémoire* nous apprend encore qu'en Arménie, les moines et les évêques « après la messe et l'office qui se dit de grand matin, vont travailler à la terre jusques à onze heures qu'ils viennent diner, et disent leur office jusques à deux qu'il retournent travailler à la terre. C'est là tout leur revenu ; au lieu qu'ici c'est le peuple qui leur fait l'aumône, c'est eux qui la font aux autres de ce qu'ils peuvent épargner au bout de l'année de leurs bleds, riz, vins, etc. » (p. 345). Enfin, et pour en finir avec le règne de Louis XIV, le même *mémoire* rappelle, (p. 350-351), qu'on ne fait pas en France ce qu'il faudrait pour attirer les négociants arméniens qui s'en vont faire leur négoce en Hollande, « c'est qu'aussitost qu'ils ont vendu leur marchandise, ils touchent leur argent... ».

Le Roi-Soleil avait, du reste, été le premier potentat d'Europe qui avait goûté au café et l'on se souvient que c'est un Arménien, Pascal, qui avait établi le premier café en France, à Marseille d'abord, en 1654, à Paris ensuite. Son exemple fut suivi par son compatriote Grigor (Grégoire) d'Alep.

C'est sous le règne de Louis XV, vers 1760,

que l'Arménien Jean Althen vint s'établir à Avignon, et introduisit dans le comtat Venaisin la culture de la garance.

Auparavant, en 1745, un procès amusant avait été intenté en l'hôtel de Louis-Pierre Biancard, conseiller du roi, par le Chaldéen Chammas, marchand de bijoux dans le Palais Royal, contre le « nommé Aved Diodet, marchand arménien demeurant ordinairement à Constantinople et de présent logé en cette dite ville de Paris... vis-à-vis le cadren Saint-Honoré... » lequel Diodet, ou plutôt le fils dudit Diodet secoua si fortement une caisse de pipes d'écume, quelles se brisèrent, puis il secoua si violemment ledit Chammas qu'il « ressent de grandes douleurs par tout le col auquel du costé droit et du costé gauche nous avons à sa réquisition remarqué deux noirceurs comme contusions et pressions, ayant été à ce qu'il nous a dit, si violemment serré, que depuis ce temps, il crache le sang... ».

On note, sous le règne de Louis XVI, à la date de 1778, la *Requête* de Owanès Kivork et Carabet frères, qui supplient le roi de France de les prendre en pitié et de les aider à recouvrer leur fortune, ainsi qu'à leur permettre de continuer leur commerce si fructueux de fils de chèvre (F. Macler, *Mosaïque orientale*, p. 77-81).

Avec le XIX^e siècle, les points de contact entre la France et les Arméniens sont si fréquents, au point de vue commercial, qu'on ne saurait les énumérer. On citera à titre de curiosité, que Marseille possède une rue Armény, et qu'une colonie arménienne commerciale y est très florissante. La compagnie de navigation Paquet se nomme Compagnie Arméno-Marocaine et l'un de ses bateaux a nom « Arménie ». D'importants capitaux arméniens sont engagés dans cette société.

Qui ne connaît, à Paris, le « papier d'Arménie », lequel n'a, à vrai dire, d'arménien que le nom ? Et l'on sait qu'un bureau de tabac de la rue du Hâvre porte l'enseigne « A l'Arménien », avec, comme emblème, un majestueux Arménien fumant le chibouk.

Chacune de nos expositions universelles compta des exposants arméniens. En 1867, le

commissaire de la section ottomane était l'Arménien Hohannès Tuysuzian, ancien élève de notre école de Grignon. En 1900, M. Minas Tchéráz consacré, dans son journal « l'Arménie », de nombreux articles aux exposants arméniens. Depuis lors, la colonie arménienne de Paris s'est agrandie ; elle compte, en nombre respectable, des artisans de tout genre, des artistes, des littérateurs, des médecins, des pharmaciens, des dentistes, des ingénieurs, des architectes, des étudiants. Elle a eu et elle a encore, à l'instar de l'imprimerie de Marseille, des imprimeries parmi lesquelles on cite celles de Doghramadjian, de Nercessian, de Banasêr, d'Anahit, de Turabian. Djanik Aramian, originaire d'Ismid (Nicomédie), avait été le premier typographe arménien établi à Paris. Il fit profiter son atelier des progrès de la typographie française et, dans la suite, il transporta ses presses à Constantinople où il améliora les caractères typographiques arméniens de la capitale ottomane.

*
**

On écrirait un volume, à vouloir exposer par le détail, les relations d'ordre intellectuel, politique et religieux qui rapprochèrent ou éloignèrent Arméniens et Français au cours des âges. Tel ne saurait être notre propos. Ici, comme ailleurs, il faut savoir se borner et indiquer à grands traits les principaux points de contact.

Le premier livre arménien imprimé le fut à Venise, en 1512. Un exemplaire entra immédiatement à la bibliothèque du Roy, où il fut revêtu d'une belle reliure aux armes de Henri II (1552). C'est à la même époque, en 1538, que le fameux Guillaume Postel publia une grammaire de douze langues orientales, et dans laquelle on voit apparaître, pour la première fois à ma connaissance, des caractères arméniens fondus en France. Et dans la suite, on mentionne comme arménisants français : le P. Villotte,

Richard Simon, Veyssière La Croze, l'abbé Villefroy, l'abbé Lourdet, l'abbé Garnier, Etienne Quatremère, etc.

L'érudition n'est pas seule à connaître l'Arménie. La littérature puise largement dans ce vaste domaine. Pierre Corneille avait déjà donné trois chefs-d'œuvre lorsque, entendant probablement parler de l'Arménie dans son entourage, l'idée lui vint de consulter le martyrologe arménien, pour y découvrir un thème à tragédie. Le martyre de *Polyeucte* convenait parfaitement et un nouveau chef-d'œuvre français, dont le sujet était inspiré par l'Arménie, voyait le jour en 1643.

La comédie ne devait pas rester en retard sur la tragédie et, en 1653, Scarron donnait son chef-d'œuvre comique, *Don Japhet d'Arménie*, comédie en cinq actes et en vers, dédiée au roi. Cette pièce, qui resta plus de cent soixante ans au répertoire, fut représentée en 1721 devant le roi et devant l'ambassadeur de la Sublime Porte, Méhémet-Ali, qui y prit, dit la chronique, un vif plaisir. Don Japhet est un de ces fous ou bouffons qui vivent en divertissant les grands et les rois de la terre : il signe *d'Arménie*, parce qu'il descend en ligne droite de Noé, dont l'arche s'arrêta en Arménie. Bien que bafoué par les grands qu'il amuse, Don Japhet se console et supporte tout, sur la promesse qu'on lui a faite qu'il épousera la fille de l'empereur du Pérou.

Molière lui-même n'ignore pas les Arméniens, et en 1653 (*L'Etourdi*, acte IV, scène 3), il recourt à leur langue pour expliquer comment *Tunis* doit se prononcer *Turin*.

L'intérêt que porta Louis XIV aux Arméniens est d'ordre plutôt religieux. Il s'agissait, pour ce roi très catholique, de faire rentrer dans le giron de son église des schismatiques, tel que les Arméniens. Il suffit de rappeler la publication de Renaudot sur la *Perpétuité de la foy* pour s'en convaincre aisément.

Les numéros 141 et 145 du fonds arménien des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris renferment un nombre respectable de confession de foi envoyées par des prélats orientaux, et surtout arméniens, à Louis XIV, par

l'entremise d'Olivier de Nointel, ambassadeur de France près la Porte ottomane.

Une certaine légende a voulu voir dans le patriarche arménien Awétik l'homme au masque de fer. M. Funck-Brentano (*Légendes et archives de la Bastille*, 1909, p. 107, n. 1), fait justice de cette légende et indique le registre 12745 des archives de la Bastille conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal comme contenant un certain nombre de documents relatifs à Awétik.

En réalité, Awétik était un prélat de l'église arménienne qui, à Constantinople, s'opposait à la propagande des Pères Jésuites. On s'empara de sa personne, et il fut mis sous les verrous à la Bastille, où il copia, entre autres occupatons, les numéros actuels 28, 89, 139(155, 156, 196, 197, 318 du fonds arménien du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris. Awétik poussa la galanterie jusqu'à nommer sa détention à la Bastille un « saint purgatoire » (n° 157). On ne saurait être plus poli.

Le règne de Louis XV est surtout marqué, au point de vue arménien, par l'importante mission de l'abbé François Sevin, 1728-1730, à Constantinople et en Orient. Sevin et Fourmont se rendirent acquéreurs, pour le roi, de nombreux et précieux manuscrits orientaux, parmi lesquels il convient de mentionner les arméniens.

Ces voyages et ces acquisitions de manuscrits répandaient manifestement la connaissance de l'Arménie dans la France du XVIII^e siècle, et je me demande si Voltaire ne s'en faisait pas l'écho lorsqu'il intitulait un roman philosophique, *Zadig*, mot qui, en arménien signifie *Pâques*. Je crois, du reste, me souvenir que cet écrivain parle, en quelque endroit, des vardapets, c'est-à-dire des docteurs en théologie de l'église arménienne.

La Révocation de l'Edit de Nantes commençait à faire sentir ses funestes effets, lorsque Uzbek écrivait à Mirza : « Tu sais, Mirza, que quelques ministres de Chah-Soliman avaient formé le dssin d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire Mahométans, dans la pensée que notre Empire serait toujours pollué, tandis

qu'il garderait dans son sein ces infidèles.

« C'était fait de grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avait été écoutée...

« En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire, en un seul jour, tous les négociateurs et presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Chah-Abas aurait mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol, et aux autres rois des Indes, ses sujets les plus industriels, il aurait cru leur donner la moitié de ses états.

Forcé de fuir Paris, condamné également à Genève, Jean-Jacques Rousseau se réfugia dans la principauté de Neuchâtel, à Motiers-Travers ; affublé d'un costume d'Arménien, il gagnait sa vie en faisant du lacet ; entre temps il rédigeait sa *Réponse au mandement de l'Archevêque de Paris* (1764) et les *Lettres écrites de la montagne*. Il disait de son nouveau vêtement que c'est le plus majestueux du monde ; on le dénommait couramment, dans son entourage, le « philosophe arménien ».

Pendant la Révolution, le bonnet phrygien qui fut si en vogue, était également nommé « bonnet arménien ». Est-ce à Rousseau qu'il faut attribuer cette vogue, ou au fait que les Phrygiens, ancêtres supposés des Arméniens, étaient apparentés aux Galates, d'origine gauloise ?

**

Roustan, le mameluk de Napoléon I^{er}, était né en Géorgie en 1786. Il était d'origine arménienne. La fidélité avec laquelle il servit l'empereur, incita sans doute ce dernier à s'intéresser aux gens du Caucase, de l'Arménie en particulier, et l'on ne s'étonnera pas que le gouvernement impérial ait créé une chaire d'Arménien à l'Ecole des langues orientales vivantes. Le premier titulaire en fut un Arménien, Chahan de Cirbied. J'ai exposé ailleurs (*Autour de l'Arménie*, p. 1 et suiv.) les débuts de l'arménisme officiel en France et l'œuvre de savants qui, sans être professeurs à l'Ecole

des langues orientales, donnèrent une impulsion très grande à cette nouvelle branche de nos études orientales.

En 1804, Napoléon (1) avait demandé à Chahan de Cirbied de lui désigner un Arménien capable de remplir une mission délicate en Perse. La mission était d'autant plus dangereuse que celui qui en avait été chargé auparavant, le Français Jaubert, avait été emprisonné dès son arrivée sur les terres du Chah. Chahan désigna à Napoléon Mir Daoud (David) qui partit, muni des recommandations nécessaires. Il réussit pleinement dans son entreprise et Napoléon lui témoigna sa satisfaction en lui donnant un sabre d'honneur. Mir Daoud fut envoyé dans la suite comme ambassadeur du Chah à Paris (1806-1817).

Le prestige de la France en Orient était tel, vers 1830, que les Arméniens décidèrent de fonder à Paris un Collège où la jeunesse arménienne, et plus particulièrement celle de l'empire ottoman, viendrait se former à nos idées et à nos études, et seraient autant de pionniers de notre civilisation, une fois rentrés dans leur patrie. Les distributions de prix y revêtaient une grande solennité, et Lamartine, alors ministre des Affaires étrangères, y prit quelquefois la parole.

Le P. Alichan prononça plusieurs discours, où il invitait les jeunes Arméniens placés sous sa direction, à profiter largement de l'occasion qui leur était offerte de s'instruire et de s'éduquer. Il leur disait entre autres :

« Mais c'est surtout envers le Gouvernement français que l'institution *Moorat* a contracté de douces obligations, et ses élèves, fils des anciens alliés, ne cherchent ici qu'une sage

(1) Napoléon joue un très grand rôle dans l'imagination populaire arménienne. J'en citerai ce seul exemple : « Quand Panaparte (Bonaparte) y vit les villes réduites en cendres, il admira l'habileté du plan et dit à son entourage : « Je ne crois pas les paysans russes capables de concevoir un tel stratagème. J'y soupçonne le doigt de quelque vieil Arménien ». (Minas Tchérax, *L'Orient inédit...* p. 199).

et prudente alliance du vrai progrès dans les sciences utiles, sous la généreuse protection du Gouvernement, de ses ministres et des professeurs habiles auxquels nous témoignons notre vive reconnaissance » (Alishan, *Tableau succinct de l'histoire et de la littérature de l'Arménie*. Discours prononcé à la 26^e distribution annuelle de prix du Collège Samuel Moorat. Venise 1860, p. 14).

Dans un autre discours, il prenait soin de rappeler ce que la France pouvait trouver en Arménie et il énumérait un certain nombre de produits relevant du règne minéral.

Les minéralogistes français connaissent de longue date « *le Bol d'Arménie*, cette terre roussâtre, qui fait concurrence à la terre sigillée de Lemnos, qu'elle absorbe même à présent dans son nom, et qui a son similaire tout près de nous, sur les deux rives de la Loire, à Blois et à Saumur ? Quel peintre ne connaît pas la *Terre d'Arménie*, cet ocre rouge qui entre dans les préparations des peintures à frêse ? Les peintres et les pharmaciens estiment la *Pierre d'Arménie*... connue dès les jours de Théophraste par sa belle couleur d'azur, qui l'a fait confondre quelquefois avec le lapis-lazuli... Les peintres romains connaissent encore *l'Arminium*, certain minimum, couleur bleu blanchâtre, qui ornait les parois de leurs villas, et dont ils payaient la livre jusqu'à six francs. Leurs fameux sculpteurs, pour polir le Gladiateur, l'Apollon du Belvédère, préféraient au naxien, le *Cotes arménien*, qui servait aussi à polir les perles et les pierres précieuses » (Léon M. D. Alishan, *Etude de la patrie*. Physiographie de l'Arménie... Venise, 1861, p. 9).

L'impulsion était donc donnée par les Français qui se consacraient de plus en plus aux études relatives à l'Arménie, et par les Arméniens qui venaient compléter leurs études sur les bancs de nos écoles. Le mouvement une fois donné, il n'y avait plus qu'à le continuer.

Il le fut par les travaux et les publications de Karapet *Chahnazarian*, qui, en 1862, lors de l'insurrection des Arméniens du Zèithoun, présenta à Napoléon III une requête qui eut pour résultat l'intervention de la France ; — il le

fut ensuite par les publications des deux *Caljaïan* qui, un beau jour, se trouvèrent être des aïeux presque directs des Lusignan ; par les œuvres personnelles ou les traductions de Minas Tchérax, de K. J. Basmadjian, d'Archag Tcnobanian, de Mélik David bey (Serge d'Herminy), d'autres encore, dont je m'excuse de ne pas citer les noms.

Il y eut toute une presse arménienne, publiée à Paris et à Marseille, depuis 1850 environ : *La Colombe du Massis*, *Arévelk* fondé en 1848 par Etienne Oskan de Smyrne qui, rentré dans sa ville natale, y fonda le journal arméno-français *La Réforme*, après avoir fait le coup de feu sur les barricades de Paris ; après *Arévelk* (l'Orient), il fonda à Paris le journal *Arévmoudk* (Occident), dont le style fin et délicat, contribua grandement à perfectionner l'arménien moderne. C'est ensuite *Haïastan Pariz*, *Paris-Nouvelles*, *Banasér*, *Anahit*, *Est-Ouest*, *Hérik à Jamanak*, *Hamalsaran*, *Khara-zan*, *Koutan Portz*, *Hentchak*, *Azat-Khosq*, *Haï Kianq*, *Haï Pariz*, *L'Arménie*, *Pro Arménia*, *Artzakanq Parisi*, *Maïréni Lézou*, *Véradzenound*, et enfin, à Marseille, le journal *Arménia*, fondé par M. Portoukalian.

C'est à cette époque, vers le milieu du XIX^e siècle, que la littérature arménienne prend un nouvel essor sous l'influence des écrivains français. Le grand satirique arménien. Baronian, qui possédait Aristophane et Lucien, pratiquait surtout Molière, La Bruyère, Alphonse Karr. L'humoriste Yervant Odian se déclarait l'élève des humoristes français, et Béchiktachlian, le grand poète lyrique de l'Arménie, avait subi incontestablement l'influence d'André Chénier, de Lamartine, de Victor Hugo. Enfin, une pléiade d'écrivains arméniens qui voulurent doter leur patrie d'un théâtre national, s'inspirèrent avant tout de Corneille et de Voltaire.

La colonie arménienne établie à Paris devenait de plus en plus nombreuse ; comme elle tendait à revêtir un caractère nettement sédentaire, il lui fallait un lieu de culte. La première chapelle arménienne se trouvait au Boulevard Montparnasse, dans une maison particulière où officiait le prêtre Hohannès Hunkiarbeyen-

dian, un érudit de grande valeur qui publia un dictionnaire étymologique de la langue arménienne. Les Arméniens célébrèrent ensuite leurs offices dans une salle qu'ils avaient sous-louée à un culte protestant, rue de Vienne. Enfin la générosité de Mantachian père leur permit d'édifier, rue Jean-Goujon, une véritable petite cathédrale dans le style national, et imitée d'une des plus belles chapelles de l'île d'Althamar.

Rien ne conserve le souvenir des morts comme le culte que leur rendent les vivants, et les Arméniens de Paris le montrent bien, par le soin qu'ils mettent à entretenir les monuments funéraires des leurs. Une allée presque entière du Père-Lachaise est occupée par des tombes arméniennes, celle de Hagop Balian, l'architecte du palais des Sultans, celle de Odian qui avait été chargé par Midhat pacha de missions délicates auprès de M. Thiers et de lord Derby; celle de la famille Eknayan, dont deux membres déjà sont morts au service de la France, l'un au Maroc, l'autre, Aram, sur le front français.

Les étudiants arméniens fréquentent couramment nos principales Universités : Paris, Nancy, Montpellier, Aix, Lyon-Fourvières. Les jeunes filles se rendent à Sèvres et à Versailles.

Les Arméniens s'inscrivent de longue date à nos écoles d'agriculture; ils se rendaient compte qu'il y avait un effort à faire de ce côté pour organiser ou régénérer l'agriculture dans leur patrie. L'un des plus célèbres parmi ces élèves fut Grigor Agathon qui devint plus tard conseiller d'Etat à Constantinople. Il fut le premier ministre d'Etat chrétien dans l'Empire ottoman, grâce à l'influence de Napoléon III. Mais, malade, il mourut avant d'avoir pu exercer ses fonctions de ministre des postes et télégraphes. Daghavarian, également formé à Grignon, continua ses études à Paris et devint membre du parlement ottoman. On croit qu'il a été tué lors des derniers massacres.

Plusieurs Arméniens ont fait des conférences en France, à Paris, à Nancy, à Epinal, à Lorient, à Marseille, à Lille, pour présenter les doléances du peuple arménien, surtout depuis 1896, et pour faire connaître la science et le

folklore de l'Arménie à des congrès d'orientalistes, d'histoire des religions et d'ethnographie.

Grâce aux voyages de Tavernier, de Chardin, de Texier, de Tournefort, on connaissait en France l'Arménie. On savait même où elle se trouvait; ce qui n'empêcha pas un de nos dauphins, qui avait comme devoir de dresser une carte de l'Asie, d'écrire *Amérique* au lieu d'*Arménie*, tellement le mot et la chose lui disaient peu. Cette carte est conservée à Versailles. C'est là également que l'on peut voir un tableau représentant la conversion des Arméniens au christianisme, et un autre représentant les Egyptiens qui remettent les clefs d'Avyas entre les mains de Constantin II.

Si la corde patriotique vibra tout particulièrement chez les Arméniens de France en 1914 (1), on n'aura garde d'omettre que déjà en 1870 une centaine de volontaires arméniens étaient venus de Constantinople, de Smyrne et d'ailleurs, et l'un d'eux, Issaverdian, se distingua de la façon la plus admirable à la bataille de Gravelotte.

N'avais-je pas raison de dire qu'on ferait un volume à vouloir exposer par le détail les rapports qui, au cours des âges, rapprochèrent la France et l'Arménie ?

Charlemagne avait à sa cour un architecte de grand talent nommé Odo le Fessin et qui était arménien, ce dernier avait construit en 787 la chapelle de St. Michel de Fulda en Bavière (mutilée en 1945 par l'aviation) et St. Géréon de Cologne (détruite par les bombardements en 1940), l'Empereur lui confia la construction de la chapelle Palatine d'Aix la Chapelle, laquelle est une réplique de l'art arménien, les chroniqueurs d'alors disaient avec admiration qu'il n'y avait pas de pareille dans toute la Neustrie. C'est en ces temps-là que Théodulphe, d'origine catalane, ministre résidant auprès de l'Empereur tomba veuf, il rentra dans l'ordre bénédictin et fût nommé Evêque d'Orléans et Abbé de St. Benoit sur Loire avec la qualité de « Mis-

(1) Voir mon article L'effort arménien, dans la Revue hebdomadaire du 22 mai 1913 — et Aram Turabian, Les Volontaires arméniens sous les drapeaux français (Marseille, 1917), 66 p.

sus Dominicus». Comme il était très riche il confia la construction de l'église de Germigny des Près, située à cinq kilomètres de St. Benoit, à Odo de Fessin. Elle fût commencée en 806 et fût terminée en 811, elle est la copie intérieure réduite de la cathédrale d'Etchmiadzine en Arménie (1). L'extérieur et sa coupole carrée ressemblent à la vieille église arménienne de Té-

kor datant du 5^e siècle, Germigny des Près est la plus vieille église de ce style en France et la seule conservée dans son intégrité datant du règne de Charlemagne. A la fin du 9^e siècle les plans seront repris et multipliés principalement dans le Massif Central, le fameux style roman auvergnat dont il reste de magnifiques églises, Notre Dame du Port à Clermont-Ferrand, St. Nectaire, Issoire, Brioude, Nastibal etc. avec leurs splendides coupes octogonales sont les copies exactes des vieilles églises d'Arménie ; et si un voyageur parti à la tombée de la nuit arrivant en Auvergne à l'aube s'approchant de St. Nectaire au milieu de ses montagnes verdoyantes, de ses sources d'eau vive et regardant l'église, se dirait en lui même : « Mais ce n'est pas possible je n'ai pas quitté l'Arménie ».

(1) *La cathédrale d'Etchmiadzine dont certaines parties datent de 303, fin du 4^e siècle, a été agrandie en 483 par Vahan Mamikonian, terminée en 618 par le Catholicos Komitas et Nersès III en 642, date du début du 7^e siècle, il n'y a que les deux absides des bouts du transept qui ont été ajoutées de 1653 à 1658.*

L'ART ET L'ARMÉNIE

A ce sujet Maître Henri Coulon, éminent avocat à la Cour d'Appel, avait consacré dans « La Voix d'Arménie » un fort intéressant article, dont nous extrayons les lignes suivantes :

« On est fort mal renseigné sur le passé de l'Arménie artistique. Ce n'est qu'au moyen âge que l'on rencontre des noms. C'est l'époque où les Arméniens excellent dans l'ornementation et la décoration. La description des œuvres d'art, de style, est plutôt la tâche du technicien ; des livres très spéciaux ont analysé cette période et l'on ne peut mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. M. Frédéric Macler, professeur à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, en a esquissé l'étude en 1917 dans une publication de luxe, qui est la perfection en la matière. Nous nous cantonnerons dans la période contemporaine. Elle est particulièrement brillante. Il existe à Paris une pléiade d'hommes de valeur qui sont nés sous le ciel d'Arménie, y ont commencé leurs études et sont venus en France faire connaître leur génie et leur talent, Et ceci doit nous remplir d'orgueil. Paris

n'a-t-il pas été et ne devra-t-il pas être toujours le lieu de réunion pour tous les étrangers qui veulent porter haut, encore plus haut avec nous le flambeau unique, éblouissant des Beaux Arts ?

Les Arméniens qui sont restés chez eux ne se préoccupent pas moins de mener une vie intellectuelle. Avant les événements de 1914, les écoles arméniennes ont formé une élite qui, à Constantinople, a représenté le malheureux peuple persécuté avec beaucoup d'habileté et de courage. le journalisme arménien tant en Russie qu'en Turquie a jeté un vif éclat et continue à le jeter. C'est le « Massis », fondé en 1851, qui fut pendant trente ans le plus important quotidien de Constantinople, rivalisant avec les meilleurs organes européens. C'est l'« Azatmart », le « Puzantion », le « Jamanak », feuilles de combat, qui apportent « leur obole au mou-

(1) *F. Macler. — « Anciennes Eglises d'Arménie », Paris 1923. Imprimerie « Artzakank Parisi D, 227, Bld. Raspail.*

vement intellectuel arménien». Paris a été de tout temps un centre intellectuel pour les Arméniens ; ils y ont eu le Collège Mouratian (plus tard, Haïgazian), plusieurs imprimeries, des journaux périodiques. De ces derniers, rappelons au hasard l'«Hamalsaran» (l'Université), «l'«Anahid» de M. Tchobanian, «L'Arménie» de M. Minas Tchéraz, le «Pro Arménia». Actuellement, ils ont, à Paris, deux périodiques : «Veradznount» (La Renaissance) et «Artzankank Parisi» (Echo de Paris) (1). Dans d'autres villes étrangères où l'on rencontre des groupements arméniens il y a presque toujours un périodique où l'on trouve exposées les idées les plus nobles, les plus respectables et les plus élevées.

Avant de parler des artistes arméniens, je ne veux pas oublier de rappeler les noms des écrivains les plus en vue de ces cinquante dernières années. Ce sont les historiens J. Daschian, Caloust Ter-Mekertitchian, K. Kostaniantz, les prosateurs Avedis Aharonian, Léon Chanth, les poètes Varoujan, Toumaniantz, Hovhannessian, Tchobanian, Tzatouriantz, les romanciers Raffi, Chichmanian, Atrpet, Chirvanzadé, et les publicistes Panoasian, Ardzrouni, Arpiarian, Ketchian, Leo, Vrandian, Maloumian, Eremian dont les «Vêpres Arméniennes» ont obtenu un si juste succès. Je m'aperçois que ma liste est incomplète. C'est le danger qu'il y a lorsque l'on prétend énumérer les noms des artistes courageux de ce vaillant petit peuple.

«Le théâtre, la musique, les Beaux-Arts ont exercé, de nos jours, un puissant attrait sur la jeunesse arménienne», dit M. Macler. Nous le croyons aisément si nous regardons, dans les

milieux artistiques parisiens. Qui ne se rappelle de Gulbenkian, élève de Paul Mounet, qui mourut au seuil de sa gloire ? Chahmouradian de l'Opéra de Paris est un chanteur charmant qui sut en Amérique se faire apprécier. Mlle Babaïan, en 1917, donna avec sa sœur, à la Salle Pleyel, un splendide concert qui est resté à la mémoire de tous les auditeurs (1).

Mais c'est peut-être dans la peinture et la sculpture que les artistes arméniens ont donné la meilleure mesure : Edgar Chahine comme peintre, aquafortiste et graveur, Mme Babaïan Carbonel avec son tableau de «La Lecture»; Nichanian avec son expressive scène «Mariage arménien à Mouch»; Chabanian avec son puissant «Clair de Lune»; Alhazian, nous montrant un des spectacles les plus tristes de la Finlande, Ch. Atamian avec ses deux puissantes évocations : «Debout les Morts» — «Saluez, c'est Verdun».

Pour terminer, je ne puis résister à l'envie de décrire la vie de l'un de ces artistes pour prouver le ressort des Arméniens. Ce sera, si vous le voulez bien, celle du doyen d'âge des artistes arméniens de Paris, Zacharie Zacharian.

(1) Dans les milieux artistiques de Paris brillaient et brillent encore les noms de plusieurs artistes arméniens. Citons parmi-eux : la danseuse et poétesse Mme Armène Ohanian, les cantatrices Mlle H. Torossian, Mlle Bulbulian, Mlle Alban, Mme Argoutian, les pianistes Mlle Zarapian, Raffi Petrossian, Serge Sarkisof, la violoniste Mlle L. Démirdjian, le violoncelliste D. Aléxanian, les compositeurs Komitas, Vahram Sevadjan, Kourken Alemchah, A. Bartévian, les acteurs Chahkatouny, H. de Bagratide, Maxoudian, Khoren Papazian, Latifian, A. Kempetian, Sarim Maxoudian, Kirikor Vahan, Aghazarian, Mr et Mme Aznavorian, Manbach, Dervichian, Mlle Ekizian, Ajderian, S. Sourénian, Pariloussian et Missirian, Balabanian, Bagdassarian, Avdjian, Cevadjian, Nichanian, V. Altounian, Tavitian, Bechdikian, M^{me} Nichanian, Mme Latifian, Mlle Avdjian, Mme Kutnérian, Mme Tavitian.

(1) Depuis la publication de l'article de D. Henri Coulon dans La Voix de l'Arménie (1^{re} année, N^o 1), les Arméniens de Paris ont fait paraître plusieurs revues, hebdomadaires et quotidiens, parmi lesquels citons les revues Hog, Vem, Zvarthnotz, Yergounk; les hebdomadaires Erevan, Joghovourti Tzain, Zankou; les quotidiens Abaka, Haratch, Nor-Yerguir, Nor-Guiank et Mardgotz.

Elle est d'actualité, puisqu'il était un ami intime de Degas. Elle est aussi un exemple pour les jeunes qui travaillent, qui ont des illusions, des désillusions, des échecs des succès, mais qui sont sûrs que la persévérance et le courage sont toujours récompensés, quoi qu'il arrive.

Zacharie Zacharian naquit à Constantinople en 1849. Il fit ses études primaires dans cette ville et, en 1867, il fut envoyé par ses parents à Paris. D'abord il suivit les cours au Collège Sainte-Barbe, puis il fit ses études de médecine. Mais il avait en lui le talent inné. Comme il connaissait des artistes français, ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il était fait pour être peintre. Inutile de dire que les parents de Zacharie Zacharian ne virent pas d'un bon œil son intention de se consacrer à l'art. Ils lui cou-

pèrent même les vivres. Cela ne l'empêcha pas de se mettre au travail avec « passion ». Il se forme seul, sans maître et, rapporte M. Macler, « se sont les conversations qu'il eut avec Degas sur les maîtres anciens qui firent son éducation d'artiste ».

Ainsi donc, par ce trop bref aperçu sur le mouvement intellectuel et l'art arméniens, j'ai voulu non pas faire une étude technique, mais affirmer, devant ceux que seule l'ignorance excuse, que les Arméniens sont non seulement les représentants d'un peuple qu'il ne faut pas oublier parce qu'il souffre, mais qu'il faut admirer parce que, malgré l'absence de toute organisation sociale publique, il trouve le moyen, au milieu de ses souffrances, d'avoir du talent, même du génie.

LA CULTURE ARMÉNIENNE

La culture arménienne tient une place honorable dans l'histoire et la civilisation universelle. D'éminents érudits et explorateurs étrangers, appréciant les multiples créations du génie arménien, lui ont décerné une position de premier rang parmi ceux des plus anciens peuples.

Gustave Schlumberger, membre de l'Institut, éminent byzantiniste, disait des Arméniens, en préfaçant le beau livre de J. de Morgan « L'Histoire du Peuple Arménien ».

— « C'est à peine, si, en Occident, quelques érudits bien peu nombreux, connaissent les origines arméniennes, les époques de l'antiquité et du Moyen-Age, durant lesquelles cette race, alors si belliqueuse, a joué le rôle le plus important dans l'arrière-Orient romain puis chrétien ».

Les diverses périodes de notre ancienne et nouvelle histoire nous ont laissé une appréciable somme de richesse intellectuelle. Le génie arménien a, d'un égal effort et enthousiasme cultivé la littérature et les sciences. Dès les temps les plus reculés de son histoire le peuple arménien s'est efforcé d'enrichir le pays de

l'Ararat des bienfaits du progrès. Sédentaire et laborieux, s'adonnant à la culture de son sol, la condition fondamentale de toute civilisation, nous voyons la race arménienne toujours et partout, sur les voies du Progrès, dans toutes les périodes de son histoire.

Tout en restant tributaire des influences étrangères (grecque, assyrienne, persane, romaine et même israélite), la Culture Arménienne a su créer et développer une œuvre originale, et être d'un niveau plus élevé que certaines autres, qui tiennent une place à part dans l'histoire universelle des arts, grâce à son sens très élevé de conservation, à ses dons, et surtout à son caractère énergique et à son amour illimité du progrès. Et nous l'apprécions d'autant plus qu'elle s'est développée dans des conditions défavorables.

LE PAYS

Aspect Géographique.— L'Arménie se présente comme un plateau fort élevé et surmonté de chaînes de montagnes traversant le pays en toute direction, une sorte d'île montagneuse, qui enferme le lac de Sévan, ancienne-

ment nommé « Lac de Kégham » un des plus vastes et des plus beaux de l'Ancien Monde, le lac de Van et celui d'Ourmiah.

La plupart de ses montagnes sont d'origine volcanique. Les flancs de Massis sont couverts de coulées de laves, volcan qui a enregistré une grande activité. Au nord du fleuve Araxe s'érige l'Alagheuz (Arakadz) un volcan éteint dont les flancs sont couverts de neiges perpétuelles. Toutefois de vastes vallées fertiles et fécondes, arrosées par les principaux fleuves l'Araxe et l'Euphrate, s'étendent au pied des montagnes, offrant aux laboureurs tout ce qu'ils demandent au sol.

Quant aux vallées, dit, J. de Morgan, toutes sont d'une extrême fertilité, grâce à l'abondance des eaux et aux ardeurs du soleil sous cette latitude. Dans les vallons, la végétation est le plus souvent en avance sur celle des environs immédiats d'Erivan, parce que, moins bien garantie contre la bise, cette large plaine subit des hivers très rigoureux. La vigne et les arbres fruitiers y croissent cependant en abondance, et l'on récolte encore, dans les vignobles du Massis, de ces excellents vins, dont le patriarche Noé avait abusé, dit-on ».

L'Arménie est riche aussi en minerais (cuivre, fer, or, argent, plomb, soufre, pétrole etc...). Elle possède en outre, plusieurs sources minérales réputées.

LA PERIODE PREHISTORIQUE

Le pays de l'Ararat était une vaste étendue volcanique et par conséquent ne présentait pas des conditions encourageantes à l'habitation. Les fouilles et les recherches archéologiques exécutées au début de ce siècle, nous révèlent les premiers vestiges d'une civilisation élémentaire remontant à 2.000 ans avant Jésus-Christ.

Onze siècles avant notre ère, le plateau arménien est connu sous le nom de Naïri. Mais ce pays n'est qu'une partie de l'Arménie qui s'étend du lac d'Ourmiah jusqu'à la partie occidentale de l'Euphrate.

Les inscriptions hiéroglyphiques révèlent que le premier assaillant de l'Arménie a été

Salmanassar 1^{er} (1300 av. J. C.) roi d'Assyrie. Cinq siècles après, c'est un autre roi assyrien qui attaque Naïri, brûlant tout sur son passage et dévastant le pays. Son fils Saimanassar II, à son tour, envahit le pays mettant fin au royaume d'Ourartou (845 av. J. C.). Néanmoins un autre royaume prit naissance sur les rochers de Van, toujours en lutte contre l'Assyrie, jusqu'au jour où ce pays tomba sous le joug des Mèdes.

C'est à ce moment que les Gumériens envahirent le plateau arménien en grande force. Ainsi prend fin la période pré-arménienne.

On voit ensuite apparaître les Armens ou Arméniens. Xénophon porte la date des premiers Armens au VI^e siècle avant J. C. Ces guerres ont été menées contre Ajdahag le tyran Mède et contre Cyrus.

Depuis les temps les plus reculés notre peuple est connu sous le nom Haï ou Armen.

L'histoire montre que les Haïs ont été les originaires du pays, mais les Armens sont venus l'envahir plus tard vers 600 ans av. J. C. et se mêlant aux Haïs, formèrent la nation du nom Haï, *Arménienne* pour les étrangers.

LA PERIODE PAIENNE

Nous avons déjà fait allusion aux influences exercées par les Grecs, les Persans et les Assyriens sur le caractère arménien. Nous en constatons aussi les traces dans les mœurs et les croyances de la période païenne. Les Arméniens ont emprunté à ces peuples des légendes et des divinités et dans leur district ont érigé des temples à ces dernières. C'est ainsi qu'à Eriza (Erzindjan) était adorée la Déesse Anahit, qui possédait en outre des sanctuaires à Armavir Artaxada dans les districts de Taron, à Achdichat et en bien d'autres lieux encore. Astlik (Astghik), la déesse de la volupté, était adorée sur les rives du lac de Van. Aramazd était considéré comme l'essence de la vie universelle, le Dieu de la lumière et de la chaleur. Vahagn, autre divinité, combattait des dragons, chassait les fauves et, si l'on en croit la légende, transmise jusqu'à nous par la chanson populaire ci-après, ce Dieu de la Force était né de l'union du Ciel et de la Terre :

LA FRANCE ET L'ARMÉNIE A TRAVERS L'ART

On est fort mal renseigné sur le passé artistique de l'Arménie païenne. Selon toute vraisemblance, une bonne partie des statues que l'on découvrit en Arménie sont d'origine asiatique ou hellénique. C'est le cas pour les statues de divinités trouvées en Asie et en Grèce par Artachès, e.1 Mésopotamie par Tigrane. Elles furent érigées dans les sanctuaires nationaux. Ces mêmes statues, et d'autres encore, furent détruites systématiquement, ainsi que tout vestige du paganisme arménien, lorsque Tiridate eut embrassé la foi chrétienne (A. Carrière, *Les huit sanctuaires de l'Arménie païenne...*, Paris, 1899, passim). Il faut donc descendre très bas dans le moyen âge, pour rencontrer des représentants de l'art arménien : on en trouve dans l'architecture, dans les monuments funéraires, dans la sculpture des stèles en pierre (Khatchqar). On en trouve surtout dans de nombreux manuscrits, qui ont bravé les vicissitudes du temps et qui sont précieusement conservés dans plusieurs bibliothèques de l'Europe, de l'Amérique du Nord et de l'Asie Antérieure.

Dans les arts plastiques, les anciens Arméniens ont excellé dans l'ornementation et la décoration. La flore stylisée y joue un rôle prépondérant, ainsi que les poissons et les oiseaux. Les ornements géométriques sont fréquemment utilisés et l'emploi des frises dans les khatchqars permet la comparaison avec les fines ciselures de l'art gothique.

Par contre, les anciens Arméniens sont restés primitifs et rudimentaires dans la représentation de la figure humaine, et si l'on rencontre quelques objets d'art dignes de remarque, telle la tête d'Anahit, il faut les attribuer à des artistes étrangers, notamment à des Grecs, invités par les rois d'Arménie à venir travailler dans leur pays.

Si les premiers miniaturistes arméniens se sont inspirés de modèles byzantins, on relève la ressemblance frappante qu'offrent entre eux plusieurs de ces documents. Le sanctuaire dessiné dans le manuscrit 229 d'Etchmiadzine,

avec ses quatre colonnes surmontées d'une coupole crucifère, offre une très grande analogie avec l'Évangélaire latin de Charlemagne (fig. 2), d'inspiration vraisemblablement byzantine lui aussi. Et l'on conviendra que les encadrements destinés à recevoir les canons évangéliques dans le manuscrit arménien de la reine Mlqé, datant de l'extrême fin du IX^e et du début du X^e siècle, supportent la comparaison avec les encadrements de même genre placés au commencement de l'Évangile de Saint-Médard de Soissons (IX^e siècle). Les neumes arméniens sont d'origine probablement byzantine ; ils attirent l'œil par leur ressemblance avec les neumes latins, qui remontent vraisemblablement à la même source.

Il faut donc arriver à des temps tout à fait modernes pour rencontrer des artistes arméniens qui, se mettant à l'école de l'Europe, ont produit une œuvre originale, intéressante et digne d'être signalée à l'attention du public lettré. La France entre pour une grande part dans l'attrait exercé par l'Occident sur les artistes de l'Orient, et l'on pourrait dresser une liste déjà fort respectable des Arméniens attirés par le renom de nos grands maîtres. On n'en citera que quelques-uns. Une liste complète serait longue et difficile à établir, en ce moment où plusieurs éléments d'information font sensiblement défaut.

*
**

Le théâtre, la musique, les beaux-arts ont exercé, de nos jours, un puissant attrait sur la jeunesse arménienne. Feu Gulbénkian, élève de Paul Mounet, mourut trop jeune pour donner la plénitude de son talent. Le maître forma d'autres disciples, Maxoudian, Bayazad (Bagradou-ni).

Le délicieux chanteur que fut Moughounian laissa, par sa mort prématurée, des regrets unanimes. Chah Mouradian, fut un des brillants élèves de notre Conservatoire national de musique et se fit entendre à l'Opéra. Proff-Kalfaïan, Boyadjian, Eghiasarian marquèrent leur passage à Paris par des concerts et des

publications musicologiques intéressantes. Au-dessus d'eux, se dresse, les dominant de son talent et de sa science musicologique, le P. Komitas vartapet, qui révéla à l'Occident la musique rustique de l'Arménie.

Ces maîtres étudièrent à Paris et y firent des séjours plus ou moins prolongés. Mais tous les « musicistes » arméniens ne quittèrent pas nos centres intellectuels, et l'on en peut citer qui, fidèles à leur patrie adoptive, se faisaient entendre, récemment encore, à Paris et ailleurs.

M^{me} Laloy-Babaïan, fille du D^r Babaïan, étudia le piano à Tiflis, puis à Paris sous la direction de Delaborde et de M^{me} Wanda Landowska ; elle se perfectionna en clavecin et se manifesta, avec sa sœur, Mlle Marguerite Babaïan, au concert de chanson et danses populaires arméniennes, russes, grecques et françaises, donné en 1907 à la salle Pleyel. Dans la suite, M^{me} Laloy-Babaïan se fit entendre, à plusieurs reprises, dans des concerts de musique ancienne, russe, arménienne, etc., en diverses salles de Paris.

Mlle Marguerite Babaïan, sœur de la précédente, fit ses premières études de musique au Conservatoire de Tiflis, puis se perfectionna à Dresde sous la direction du pianiste B. Scholtz ; elle travailla le chant au Conservatoire de Tiflis et vint à Paris. Mlle Babaïan se manifesta dans de nombreux concerts de musique arménienne, russe, française et italienne, à Paris, dans les principales villes de France, à Londres, en Suisse, etc. Des musicographes français éminents chargèrent Mlle Babaïan, à maintes reprises, d'interpréter et de créer devant le public des œuvres oubliées de maîtres anciens, qu'ils avaient découverts dans de vieux manuscrits, depuis le XIII^e siècle, en portant leur choix sur les anciennes musiques française, italienne et allemande. Mlle Babaïan fonda à Paris un cours de chant, patronné par de grands maîtres français ; parmi ses élèves arméniens, on citera feu Moughounian, Chah-Mouradian, Mlle Kavanoz, Berberian, etc.

Mlle Kavanoz, née à Constantinople, douée d'une belle voix de soprano dramatique, vint à Paris pour se perfectionner dans le chant et se produisit déjà dans plusieurs concerts.

On ajoutera le nom de Mlle Démirdjian, qui vient de remporter un prix d'excellence pour le violon, au Conservatoire, où elle obtenait son premier prix.

M. Diran Alexanian, de Constantinople, violoncelliste de grande valeur, étudia d'abord à Constantinople, se perfectionna à Dresde, puis à Paris, où il se fixa ; il se fit entendre dans de nombreux concerts, où les amateurs de vraie musique purent apprécier son talent. Il se révéla dans ces dernières années comme compositeur.

Né à Constantinople le 10 août 1890, M. Yacoubian manifesta, dès son jeune âge, un goût prononcé pour la musique et l'étudia chez un musicien dalmate, M. Radeaglia, ancien élève du Conservatoire de Paris. En dépit de l'opposition de ses parents le jeune Yacoubian embrasse la carrière artistique et quitte Constantinople en 1908, avec la troupe Castellano dont il est le chef d'orchestre. A la fin de la tournée de cette troupe dans les Balkans et en Italie, qui dure un an et demi, M. Yacoubian vient à Paris pour y compléter ses études musicales au Conservatoire et suit les classes de MM. Pénard, Gedolge et Widor.

M. Yacoubian est le créateur, à Paris, des Concerts Franco-Arméniens dont l'ouverture eut lieu, le 17 mai 1917, à la Salle des Hautes Etudes Sociales, où Mlle Marguerite Babaïan exécuta pour la première fois, des chants populaires arméniens avec accompagnement d'orchestre.

M. Yacoubian a acquis tout seul une grande habileté comme chef d'orchestre ; il dirigea à Paris, l'orchestre du Concert Rouge et celui du Théâtre des Champs-Élysées.

M. Haïk Gudénian, violoniste, originaire de Césarée, fit ses études à Bruxelles et à Prague ; il se manifesta à différentes reprises à Paris, où il se faisait entendre, récemment encore, à la salle Gaveau, après avoir fait de nombreuses tournées en France et à l'étranger.

*
**

Dans le domaine de la peinture, de l'eau-forte, de la sculpture, plusieurs artistes armé-

niens firent à Paris un séjour plus ou moins prolongé et y subirent l'influence de nos maîtres français. Il en est qui nous ont quittés et sur lesquels je n'ai pu recueillir que très peu de renseignements :

Sarkis Diranian, né à Constantinople, fut l'élève de Gérôme; il obtint une mention honorable en 1892 et en 1900; puis il exposa à la Société des Artistes Français, en 1910, une *Danseuse Circassienne* et un *Five o'clock*.

Sarkis Erganian, né à Trébizonde, fut l'élève de Jean Paul Laurens et de Benjamin Constant; portraitiste d'un talent remarquable, son premier envoi au Salon de la Société de A.F. de 1896 fut un portrait du Dr. Z... d'un effet saisissant, pour lequel il eut une mention honorable.

Hovsep T. Puochmanian, sujet américain, suivit l'enseignement de Tony Robert-Fleury; il exposa en 1911 le portrait de M. P., et en 1913, celui de Madame T.

Jean Grigorian, né au Caire (Egypte), fut l'élève de Bouguereau, de Tony Robert-Fleury, de Gérôme et de Gabriel-Ferrier. Il exposa en 1913, un *Portrait d'artiste*.

Panos Terlémezian, né à Van (Arménie turque), se mit à l'école de Benjamin-Constant et de Jean-Paul Laurens. Il produisit une œuvre abondante, inspirée surtout par les sites et les personnages de sa patrie. Il exposait, en 1910, *La Charité*, projet de décoration en vieux style arménien.

Il en est d'autres, vivant actuellement à Paris, dont l'œuvre peut plus aisément être signalée aux amis des arts et des Arméniens.

MLLE BABAÏAN - CARBONELL

Mlle Arminia Babaïan, naquit à Tiflis. Dès la plus tendre enfance, elle manifesta le goût le plus vif pour la peinture, et se sentit encouragée dans cette voie par ses parents, feu le D' Avétik Babaïan, et Madame, née Sophie Bayandourian.

Le premier maître de dessin de la jeune artiste fut un peintre français, homme très distingué et d'une haute culture, Napoléon Cui, professeur de dessin à Tiflis, et frère du compo-

siteur César Cui. Puis, Mlle A. Babaïan continua ses études à l'École de dessin et de peinture de Tiflis.

A 15 ans, ses parents l'envoyèrent à Dresde, où elle travailla spécialement le dessin. De retour à Tiflis, après un an et demi d'étude passé à l'étranger, Mlle Babaïan exposa avec succès des portraits. Puis elle partit pour Paris, où elle se perfectionna dans le dessin et la peinture, sous la direction de J. Lefebvre et de Tony Fobert-Fleury, à l'Académie Julian. Elle passa enfin plusieurs années à l'école d'Eugène Carrière, dont elle fut une des meilleures élèves.

M^{me} Babaïan-Carbonell exposa, en 1903, à la Société Nationale des Beaux-Arts un tableau intitulé *La Lecture*, et le portrait de M. J. C. La même année, elle était nommée Associée de la Société Nationale des Beaux-Arts. Depuis lors, elle exposa régulièrement à la Société Nationale des Beaux-Arts, au Salon d'Automne, aux Indépendants; elle prit également une large part à des expositions de province.

M^{me} Babaïan Carbonell a fait surtout des portraits, des intérieurs, des natures mortes. On remarqua les portraits de Mlles V., L., B., des docteurs W. et B., de M. Jean Périer de l'Opéran Comique (salon de 1914). Elle cherche avant tout, à rendre exactement la vie, le mouvement, le sentiment, l'expression.

Extraits de la presse. — « D'Arménie nous vient un talent neuf et original : Mlle Babaïan expose une *Lecture* qui annonce une finesse d'œil et de sentiment indéniable » (*Figaro illustré*, mai 1903).

« ... ni les *Portraits*, de Mlle Babaïan, qui semble s'inspirer avec bonheur de la manière de M. Carrière : d'un fond gris, terne, sombre, se détachent des physionomies vigoureusement peintes » (*Journal des artistes*, 22 nov. 1903).

« Nous avons également admiré les deux œuvres de Mlle Babaïan, une Arménienne d'un réel talent dont les œuvres sont empreintes d'une poésie intense; il se dégage de sa *Mélancolie* un charme profond » (*France littéraire*, 15 mai 1906).

« Après avoir, depuis ses princesses vénitiennes d'aimable mémoire, successivement emprunté les effets de lumière de Basnard, puis

les rousseurs enveloppées de Latouche, le voici qui s'achemine, — en conservant la distance, — vers la technique souple et large de Carrière, dont Mlle Arminia Babaïan, élève directe, avec un peu de coloris supplémentaire, rappelle mieux la science si discrète et les grisailles nostalgiques » (*Revue libre*, mai 1904).

« A la section coloniale de l'Exposition d'hygiène et d'économie sociales, organisée au Grand Palais par le *Journal*, on remarque une exposition particulière de huit tableaux de M^{me} Babaïan-Carbonell, une des plus brillantes élèves de M. Carrière. Quatre de ces tableaux représentant des paysages aux demi-tons mystérieux et poétiques de lumières et d'arbres, d'une conception sobre et noble. Les autres représentent des figures pleines de vie et d'expression, principalement choisies parmi les membres de la famille de cette artiste de talent » (*d'Arménie*, 1^{er} mars 1905).

« Un peu d'orientalisme, pour n'en pas perdre l'habitude. M^{me} Babaïan-Carbonell noie dans une pénombre trop compacte les belles qualités de dessin de ses *Esquisses de danse arménienne* » (*Revue théâtrale*, avril 1906).

« Ce sont aussi deux toiles de valeur que celles qu'a envoyées M^{me} Babaïan-Carbonell. Si sa *Béatitude* est un peu indécise, bien qu'excellamment posée, par contre, la *Grand'mère* est une œuvre achevée, d'une tenue irréprochable et qui aboutit droit au but qu'elle s'est proposé : nous plaire, nous émouvoir » (*Argus Salons*, 25 mai 1912).

Zakarie ZAKARIAN

Le doyen d'âge des artistes arméniens de Paris naquit à Constantinople au mois d'août 1849. Il fait ses études primaires dans sa ville natale et, en 1867, ses parents l'envoient à Paris, à Sainte-Barbe, pour se préparer aux études de médecine. Il réussit à tous ses examens, subit avec succès le concours d'externat, et est externe des hôpitaux pendant trois ans, jusqu'en 1878.

Au Quartier Latin, le jeune étudiant en médecine fréquente surtout quelques artistes français, avec lesquels il se lie de la plus vive et de la plus sincère amitié. Un jour, dans l'atelier

d'un de ses amis, Zakarian prend une palette et se met à peindre une nature morte, une cruche. On montre cet essai à Luminaix, en lui expliquant dans quelle circonstance il a été exécuté. Luminaix répond : « Cela se voit quelquefois. »

Un autre jour, dans un autre atelier d'ami, Zakarian représente sur le parquet, en trompe-l'œil, des tubes à couleur avec du blanc et du noir. C'était à s'y méprendre. John Levis Brown observe le travail et s'écrie : « Mais c'est un peintre ! »

La vocation cachée se révèle impérieuse, au désespoir des parents de Zakarian, qui, de ce chef, lui coupent les vivres. Le néophyte se met avec passion à la peinture. Il se forme seul, sans suivre les leçons d'un maître. Son intimité avec Degas et les conversations qu'il eut avec lui sur les maîtres anciens firent son éducation d'artiste. Mais le jeune maître vole bien vite de ses propres ailes. Il expose en 1879 au cercle Volney une nature morte, puis, en 1885, au salon des Champs-Élysées, deux natures mortes, dont l'une fut achetée pour le musée d'Orléans.

La réputation du maître grandit vite ; il perfectionne de plus en plus son art et une douzaine au moins de ses œuvres figurent dans les principaux musées de France. Zakarian est resté fidèle à ses premiers essais qui lui assurèrent le succès ; il ne se risqua jamais dans le portrait, non plus que dans le paysage. Il s'est spécialisé dans les natures mortes, s'inspirant surtout de Chardin.

Extraits de la presse. — « Comment, en finissant, ne pas admirer les natures mortes de M. Zakarian, d'un rendu étourdissant et d'une composition simple, mais toujours simple, mais toujours personnelle ? » (*Dépêche*, Lille, 22 mars 1888). — « M. Zakarian m'a donné vraiment soif avec son étonnante *Tranche de melon d'Espagne*, d'un vert si frais, et qui doit être si désaltérant, si fondant : — c'est avec ces tranches de melons-là, que les pauvres gens des pays chauds disent que pour deux sous « ils mangent, boivent et se lavent la figure ». — Ses *Raisins* sont succulents et ses *Prunes* semblent, dans l'ombre où il les a peintes, encore toutes chaudes du verger ensoleillé où on les a cueillies. Quant à ses *Instruments de mu.*

sique, ils sont absolument incomparables. Ce ne sont point seulement des objets aux beaux contours et aux formes bien groupées ; ils sont encore hantés par l'âme des chants lointains et des vieux airs évanouis. Ils sont restés vibrants d'une harmonie intérieure. Ils se taisent, mais ils ont une voix. Ils ont soupiré, ils ont sangloté. Cette flûte allongée a modulé tour à tour des mélodies douces ou suraiguës ; ce violon, ainsi que dans le vers de Baudelaire, a « frémi comme un cœur qu'on afflige », et son bois est d'un brun doré d'insecte luisant. Ces instruments de musique sont *vrais*, non seulement par leur apparence exacte, mais par ce que le peintre nous laisse deviner en eux de musicalement secret et de profondément sonore » (*Revue de Paris*, 1^{er} juin 1907). — « Je sais qu'une agréable surprise m'attend à chacune des visites que je fais à l'atelier de M. Zakarian et que je n'en sors jamais sans en rapporter le souvenir de quelque exquise vision d'art... » (*New-York Herald*, 30 janvier 1908). — « Zakarian expose des Natures mortes qui pourraient être signées des vieux maîtres de l'école flamande » (*Swarte*, 13 avril 1909). — « Je ne vous demande pas si vous connaissez Zakarian et ses natures mortes. Depuis qu'elle existe, la Société nationale des Beaux-Arts hospitalise, à chacun de ses Salons, une demi-douzaine de toiles où l'artiste, avec un scrupule croissant, une adresse toujours grandissante, un sens de couleur de plus en plus raffiné, renouvelle, en les traitant dans une gamme aussi sombre que jadis les Chardin furent clairs, les motifs traités sous Louis XV par notre admirable Chardin » (*Le Temps*, 13 avril 1907). — « Comme à son habitude, nous avons de M. Zakarian d'admirables natures mortes : *Instruments de musique*, des *Raisins* et des *Prunes* à croquer, dignes des David de Heem, de Heda ou de Chardin » (*Paysan de France*, 2 juin 1907). — « Je reprocherai aux natures mortes de M. Zakarian d'être un peu noires ; mais quelles choses exquisées ces études renferment ! Ses arrangements originaux d'objets divers sont éclairés d'une façon délicieuse. Devant ces toiles, on se plaît à évoquer malgré soi le souvenir de Chardin ; M. Zakarian est un Chardin moderne et ce n'est pas un mince

titre de gloire ; mais n'effarouchons pas la modestie de l'artiste et passons » (*Journal des Artistes*, 21 mars 1908). — « Plus on étudie les natures mortes de M. Zakarian, plus on leur trouve d'éminentes qualités : c'est au Chardin sans en être, et proclamer le talent qu'a eu le grand artiste moderne de faire *autre chose* après un tel maître, mais *quelques choses* qui puisse se mesurer avec des productions aussi renommées, est le plus bel éloge qu'il soit possible d'adresser à notre contemporain » (*Journal des Arts*, 21 mars 1908). — « M. Zakarie Zakarian, comme exécutant, est unique — on voudrait qu'il osât plus, sans perdre sa manière impeccable » (*Grande Revue*, 10 mai 1908). — « Combien peu parmi les tableaux du Salon supporteraient le voisinage des maîtres de nos musées ! On n'hésiterait pas à mettre à côté d'eux les natures mortes de Zakarian qui sont d'un ton et d'une matière si admirables. Tout a été dit sur ce peintre et on ne peut que se réjouir de le trouver toujours égal à lui-même » (*New-York Herald*, 14 avril 1909). — « Le bon peintre, M. Zakarian, ne se contente plus de régaler nos yeux de fruits et de victuailles que l'on croyait pouvoir saisir et goûter. Il a fait, cette année, de son merveilleux pinceau le portrait de sa cheminée, décorée d'un buste en bronze de Voltaire. Sa manière le rajeunit en ce caprice imprévu » (*Gaulois*, 14 avril 1909). — « Finissons avec une étonnante nature morte de Zakarian : un bronze sur une table, peint avec une vérité qui déconcerte... et c'est tout » (*Moniteur du Puy-de-Dôme*, 1909). — « Une *Nature morte* de Zakarian attire enfin l'attention, le sujet principal est un buste en bronze de Voltaire. M. Zakarian a su lui donner un relief, une vie intense ; la lumière se joue à souhait sur la patine avivée du modèle » (*Echo des premières*, 25 mars 1909). — « Parmi les natures mortes à la Chardin, d'une couleur profonde, où excelle M. Zakarian, nous retrouvons ce *Buste de Voltaire*, déjà vu cet hiver à l'Epatant » (*Journal de Rouen*, 21 avril 1909). — « L'œuvre de Zakarian est, je le répète, superbe, de tout premier ordre, et les grands peintres de nature morte de jadis, Snyders, Fyt et notre Chardin tout le premier, peuvent être contents » (*An-*

nales, 11 mars 1911).— « ... Enfin, de M. Zakarian, deux de ces étourdissantes natures mortes, d'exécution impeccable » (*New-York Herald*, 12 mars 1911).— « Quant à M. Zakarian, de qui les œuvres sont toujours très remarquées, on admire deux jolies natures mortes, d'une délicate et fine coloration » (*Journal des Arts*, 23 août 1913).— « La carafe et les verreries de M. Zakarian sont diaphanes à souhait, ses *Instruments de musique*, ses *Raisins* affirment la sûreté d'un métier scrupuleux » (Paul Adam, *Dix ans d'art français*).

Charles-Garabed NICHANIAN

M. Nichanian est né à Constantinople en 1861. Il prend ses premières leçons de dessin et de peinture chez Emile Guillemet, artiste peintre français que le sultan Abdul Aziz avait fait venir à Constantinople pour faire son portrait. L'œuvre achevée, Guillemet s'établit dans la capitale ottomane et y ouvre une académie de dessin et de peinture.

Désireux de poursuivre ses études artistiques, Garabed Nichanian se rend à Naples. Il y reste cinq ans, travaillant avec le maître Cav. Domenico Morelli, à l'école des Beaux-Arts, alors dirigée par le maître Palizzi.

L'élève est devenu un maître, à son tour, et il passe quelque temps à Constantinople où il exécute plusieurs tableaux et où il devient professeur de dessin de S. A. Saïd pacha. Puis il voyage en Russie, au Caucase, séjourne de préférence à Bakou et à Vladikavkas, peignant des églises et exécutant des portraits de particuliers.

Désireux d'élargir son horizon artistique et d'étudier un monde nouveau, Nichanian vient à Paris en 1906. Il travaille à l'Académie Julian, sous la direction de Jean-Paul Laurens. Depuis lors, il est resté en France, retenu par le charme artistique de Paris.

Arsène CHABANIAN

Artiste peintre, né à Erzeroum en 1864. Il reçoit sa première instruction artistique chez le maître Paoletti, à Venise. Puis, il se rend au Caucase, où il soumet ses premières œuvres à Aïvazovski ; celui-ci encourage le jeune artiste à se rendre à Paris pour s'y perfectionner,

Arsène Chabanian est admis à l'atelier du maître Gustave Moreau, et, à l'Académie Julian, il devient l'élève de Jean-Paul Laurens et de Benjamin Constant. Mais son vrai maître est la nature, surtout celle de Bretagne, d'où il rapporta plusieurs études et de nombreux tableaux, qui figurèrent à divers salons : des Artistes français, Société Nationale des Beaux-Arts, etc.

Chabanian est membre fondateur de la Société des peintres de marine ; il fait partie de plusieurs sociétés artistiques et littéraires, en France et à l'étranger. Enfin, ce maître est un des repovateurs, avec Rafaelli, de la gravure en couleurs ; il est, du reste, membre fondateur de la Société de la gravure en couleurs.

Les œuvres de Chabanian ne se comptent plus. L'Etat français en a acheté un certain nombre : *Pêcheuses de crevettes*, *Soleil couchant en Bretagne*, *La vague*, enfin *Clair de Lune*, étude très importante acquise pour le Musée de Luxembourg. Tous les trois ou quatre ans, le maître fait une exposition particulière de ses œuvres, à Paris.

Lors d'une récente exposition, à la galerie Georges Petit, le maître Chabanian fut décoré de la Légion d'Honneur. La presse française, et en particulier le *Figaro* et le *Temps*, sous les signatures d'Arsène Alexandre et de Thiébault-Sisson, reconnurent en lui le premier peintre de marine de notre époque ; il excelle, par ses études de lumière, à rendre artistiquement les clairs de lune et les couchers de soleil se mirant sur les flots.

Le *Studio* a consacré plusieurs articles au maître arménien, tout en reproduisant un certain nombre de ses œuvres dans ses publications mensuelles. Chabanian fit une grande exposition à Londres ; il y remporta le plus légitime succès, tant auprès de la presse londonienne que des amateurs éclairés.

Charles ATAMIAN

Artiste peintre, né à Constantinople, en 1872. Il fut d'abord, à Péra, l'élève des Mekhitaristes qui, voyant en lui un jeune homme doué, l'envoyèrent dans leur collège Moorat-Raphaël à Venise. Il se mit à l'école de Paoletti, puis vint en France, où il travailla, sans

maître. Il se plaît à reconnaître que sa formation artistique a été très influencée par la France ; Paris l'a conquis ; c'est la seule ville où il se sente chez lui pour accomplir son œuvre d'art.

Ch. Atamian expose au Salon, à la Nationale, des portraits, dont on remarqua tout particulièrement celui de Jean José Frappa, celui de Fernand David, ministre du Commerce, celui de Jean Rameau, et d'autres encore. Il collabore, comme illustrateur, au *Monde Illustré*, au *Graphic*, ainsi que dans les maisons d'édition telles que : Hachette, Pierre Lafitte, etc.

Sous l'influence de la guerre, Atamian a produit des œuvres qui dénotent un puissant talent de conception et une rare habileté d'exécution. On citera : *Debout, les morts !* publié par la maison Vermot et qui servit d'affiche à l'Almanach 1916, qu'édite cette maison ; — *Saluez ! C'est Verdun !* également publié par la maison Vermot pour son Almanach 1917 ; — *L'offensive devant Péronne*, peinture spécialement exécutée pour le numéro du 29 Juillet 1916 du *Sphere* ; — *L'Union sacrée*, sorte de diplôme commémoratif destiné aux soldats alliés, publiée par la maison Méricant ; — le frontispice de *Artzakank Parisi*, numéro du 10 Janvier 1917, représentant les volontaires arméniens, guidés par le sentiment de l'Arménie enfin délivrée, dont les chaînes sont définitivement brisées, et qui semble dire à ses enfants : Se battre pour la France, c'est se battre pour l'Arménie. (H. Turabian était rédacteur en chef d'*Artzakank Parisi*.)

Extraits de la presse et de lettres particulières. — « ... et de M. Atamian, un *Matin sur l'Oise à Mézières*, dans les gris-vert pâles qui est une fine étude de notre jolie vallée » (*Journal de Saint-Quentin*, 23 Octobre 1909).

« Atamian expose deux paysages (4, 5), deux belles études de nature de tons très fins » (*Saint-Quentinois*, 6 nov. 1909).

« Voici de Ch. Atamian, deux paysages d'une grande sincérité, harmonieux et bien aérien » (*Revue des Beaux-Arts*, 28 nov. 1909).

« ... Portrait de M. José Frappa, par Atamian, fort curieux » (*Gazette de France*, 16 avril 1911).

« Dans une attitude familière, et souriant, voici, prêt à accueillir chacun avec la bonne grâce qui lui est propre, M. J. José Frappa, le jeune et sympathique rédacteur en chef du *Monde Illustré* devant son bureau. Ce portrait, très sincèrement traité, est l'œuvre d'un des collaborateurs les plus appréciés du *Monde Illustré*, M. Ch. Atamian » (*Monde Illustré*, 6 mai 1911).

« Quel est ce confrère modeste

« Au sourire aimable et pimpant ?

« Jean-José Frappa ? ... Sans conteste,

« Puisque son portrait est... frappant ! ».
(*Courrier français*, 23 avril 1911).

« M. Atamian expose un portrait fort heureux de M. Fernand David » (*La Bataille*, 16 avril 1912),

« De M. Atamian, un excellent portrait du Ministre du Commerce, M. Fernand David, travaillé dans la pâte, par un artiste sincère qui ne tardera pas à conquérir une place enviée au soleil des portraitistes, pour ses belles qualités d'enveloppement et la qualité de sa matière » (*Monde Illustré*, 11 mai 1912).

« ... Pas mal, au contraire, M. Fernand David, par M. Atamian » (*Journal des Arts*, 24 avril 1912).

« Faut-il féliciter M. Charles Atamian d'avoir eu pour modèle M. Fernand David, notre national ministre du Commerce et de l'Industrie ; ou devons-nous féliciter M. David d'avoir été interprété si puissamment par M. Charles Atamian ? Pour moi qui n'ai rien à attendre du ministre, je loue M. Atamian et je le loue sans réserve » (*Argus Salons*, 25 mai 1912).

« ... le ministre Fernand David, au clair et pénétrant regard, par Atamian » (*Le Matin*, 14 avril 1912).

« Il conviendrait de s'attarder davantage sur d'autres portraits, dont certains sont excellents et dont nous nous contentons de donner la liste : ceux de MM. ... Atamian » (*La Liberté*, 16 avril 1912).

« ... au portrait de M. Fernand David, ministre de l'Agriculture, par Atamian » (*Le Temps*, 14 avril 1912).

« M. Atamian et le portrait de sa fille,

assise, vue de profil, trouvera grâce devant des juges sévères. S'il est venu chez nous, d'Arménie, apprendre l'Art de plaire, il garde dans son métier certains accents qui sont à lui et qu'il doit sauvegarder contre toutes glorieuses influences » (*Cahiers de l'art moderne*, 13 avril 1923).

« Arrêtons-nous devant de bons portraits de M. Atamian, toujours en progrès » (*Monde Illustré*, 3 mai 1913).

« Atamian expose un beau portrait d'homme peint sobrement et d'une ressemblance qui ne fait aucun doute » (*Revue artistique*, juin 1913).

« Puis-je oublier MM. Atamian, Hawthorne... ? » (*Univers*, 16 avril 1914).

« ... et une bonne *Etude à la lampe* de M. Charles Atamian » (*Renaissance*, 18 avril 1914).

« L'envoi d'Atamian, *Sous la lampe*, n'est qu'une pochade, mais de quelle vigueur synthétique ! » (*Radical*, 12 avril 1914).

« Mon ami, ce portrait de mon fils est un prodige de talent, de divination et d'affection. Vous avez fixé là, pour notre douloureuse consolation ce que Dieu a effacé. J'ai besoin de vous voir et de vous dire ma gratitude... » (Hugues Le Roux, 7 novembre 1906).

« Puisque je ne puis pas vous le dire en ce moment de vive voix, je tiens du moins à vous écrire sans tarder davantage, combien j'ai été charmé des illustrations dont vous avez orné mon *Erreur conjugale*. Elles sont délicieuses, et c'est l'avis général. Mais en dehors de leur finesse et de leur grâce, il y a une chose qui m'a particulièrement touché : c'est que vous vous êtes attaché, en dessinant mes personnages, à les exprimer exactement tels que je les avais conçus, en prenant le souci des moindres détails, et dans ceux à qui votre beau talent a donné la vie, je retrouve entièrement ceux que j'avais désiré créer... » (Jean Madeline, Préfet de la Corse, 30 septembre 1910).

M. Atamian envoie *Debout, les morts !* et *Saluez, c'est Verdun !* au général comte Luigi Capello, le héros de Gorizia, qui lui répond à la date du 20 mai 1917, par les mots suivants : « Monsieur, j'ai reçu les splendides tableaux

que vous avez eu la courtoise pensée de m'envoyer. Ils sont vraiment très réussis, tant par la conception intéressante et noble, que par la perfection de l'exécution. En ces jours où mes soldats se battent et sont vainqueurs, la vision de l'héroïsme de nos alliés apparaît à mes yeux beaucoup plus émouvante. Remerciements cordiaux et salutations... »

Tigrane ESSAÏAN

Artiste peintre, né à Constantinople en 1873 ; fait également de la sculpture. M. Essaïan reçoit sa première instruction artistique à l'Ecole des Beaux-Arts de Constantinople, où il est l'élève de l'Italien Valéri pour le dessin, et de Yarvant Oskan pour la sculpture. Jeune encore, il est nommé professeur de dessin à l'Ecole centrale de Galata.

Tigrane Essaïan vient à Paris en 1896, attiré par le renom de Jean-Paul Laurens, dont il devient l'élève. Il suit les cours de notre école nationale des Beaux-Arts et, pendant quelque temps, fait spécialement de la gravure et médaille sous la direction de Ponscarme. Celui-ci lui écrivait, à la date du 14 novembre 1902 :

« Mon cher Essaïan,

« Je suis content d'avoir de vos nouvelles, car vous êtes de ceux qu'on n'oublie pas. Je vous adresse le certificat que vous me demandez et que j'ai beaucoup de plaisir à vous délivrer, car vous le méritez à tous égards.

« Je vous remercie infiniment de votre charmant envoi. C'est superbe et je le conserverai précieusement comme mérite de l'œuvre et en souvenir de vous.

» Mes bien sincères amitiés,

« Signé : Ponscarme. »

Tigrane Essaïan prend part à quelques expositions. Il donne un *Cimetière byzantin, Au seuil de Scutari, Rue de Constantinople*, à la seconde exposition du groupe d'art *L'abbaye* (1908). A l'Hôtel des Ventes, en 1907, on vend de lui un *Paysage d'Orient*. En 1912, il participe à une Exposition internationale des Arts et Métiers féminins et expose un projet de médaille « dû aux mères », projet qui est accepté. Tigrane Essaïan réussit très bien le portrait de préférence des sujets orientaux. On a de lui un

bustè de derviche syrien (de Damas), particulièrement impressionnant.

Edgar CHAHINE

Peintre, graveur et aquafortiste de grand talent, Chahine naquit en 1874. Elève de Paoletti à Venise, Chahine passe ensuite par l'Académie Julian, où il ne fait pas un séjour prolongé. En réalité, il s'est formé seul, doué d'un rare esprit d'observation. S'il a beaucoup voyagé et visité diverses villes d'art, il se plaît à reconnaître qu'il ne peut produire qu'à Paris, la ville d'art par excellence.

Déjà, en 1905, Henri Beraldi écrivait (*Revue de l'art ancien et moderne*, numéro du 10 avril) : « Un jeune, et un jeune arrivé. Et arrivé déjà depuis des années, arrivé d'emblée ; entré dans le succès à la quatrième vitesse... Son maître, Paoletti, lui fait, entre autres exercices, copier en dessin, trait pour trait, des eaux-fortes de Tiepolo, en le contraignant même à les réduire, afin qu'il ne puisse pas calquer ; et ainsi le maître aiguille le jeune élève sur une voie spéciale ; il appose sur lui comme un cachet, qui semble définitif et sera la raison d'être de son futur succès : le serré et la finesse... »

Et si, à cette date de 1905, le travail de Chahine se chiffrait déjà par plus de deux cents pièces, le nombre s'en est, depuis lors, considérablement accru, et le talent perfectionné. Il est, depuis dix ans, sociétaire de la Nationale.

« L'art d'Edgar Chahine est puissant, sobre, émouvant, coloré. Le métier de graveur à l'eau-forte a été, pour lui, maintenu et augmenté. Il figure parmi ceux dont les noirs sont les plus profonds, les blancs les plus variés, les plus gradués, les plus chauds. Il est un des plus puissants évocateurs qui soient, de la couleur, par la force du dessin, par les simples jeux du blanc et du noir ; il a perfectionné l'art de la pointe-sèche. Il lui a donné des ombres obtenues par le trait lui-même et comme des reliefs puissants. Mais dans ses eaux-fortes et ses pointes-sèches, quelle que soit la valeur d'un métier aussi libre et varié qu'il s'en puisse trouver, c'est surtout par la qualité d'art, par son dessin qu'il s'impose et contraint l'adhésion... »

« Il est inutile de chercher à situer Edgar

Chahine parmi les autres graveurs. Est-il près ou loin d'un Lepère ou d'un Louis Legrand ? peu importe ! Il a sa grande originalité propre, qui se manifeste plus encore dans son style, dans ce mélange de vigueur et de félinité, cet accord de robustesse et de langueur, cette compréhension du décor universel et cette habileté à noter les particularités rares, par ces aspects mixtes d'indolence curieuse et de force rapide qui donnent à ses planches cette saveur si personnelle, et le classent parmi les artistes créateurs, maîtres absolus de leur métier et supérieurs à la supériorité de leur technique, la laissant oublier pour provoquer chez ceux qui regardent leurs œuvres, à travers l'émotion plastique, l'émotion idéologique » (Gustave Kahn, dans *L'Art et les artistes*, janvier 1913).

Tigrane POLAT

Tigrane Polat est né à Alexandrie (Egypte) en 1874. Il avait, dès son enfance, un goût très prononcé pour le dessin. Mais sa famille en avait décidé autrement, et il dut faire ses études de droit, qu'il poussa jusqu'au doctorat, sauf la soutenance de la thèse.

Une fois à Paris, l'ancien étudiant en droit peut suivre sa vraie vocation. Il se met à l'école de Benjamin Constant et de Jean-Paul Laurens. Puis il se rend en Italie pour se perfectionner et il en revient, professant un culte égal pour la tradition et pour la vie.

A part les premières années de son enfance, et quelques voyages, Tigrane Polat a passé presque toute son existence à Paris, et il se plaît à reconnaître qu'il doit sa formation à la France, qu'il admire et qu'il aime par-dessus tout.

Andréas TER-MAROUKIAN

Statuaire, né à Erivan, en 1875. Il travaille d'abord dans un atelier du gymnase de sa ville natale. On lui confiait les travaux soi-disant artistiques, que l'on exécutait alors au gymnase. Le jeune homme gravait sur bois toutes sortes de figures, dont les imprimeurs de l'endroit se servaient comme de clichés.

A l'âge de 19 ans, Ter-Maroukian se rend à Moscou, entre à l'Académie comme élève de dessin et, au bout de deux ans, se met à la peinture. Il fréquentait en même temps les ateliers

de modelage. Il prend goût à la chose et exécute quelques copies d'antiques des musées de Moscou. Sa vocation se décide alors, et il se destine à la sculpture. Il quitte Moscou pour Pétrograd, où il espère trouver plus de modèles dignes de l'intéresser.

Mais ce n'était pas suffisant. Fasciné par l'attrait irrésistible de Paris, sans savoir un mot de français, il arrive à l'École des Beaux-Arts et devient l'élève de Falguière. Ter-Maroukian travaille pendant quatre ans à l'atelier du maître et, au bout de sa troisième année, envoie au Salon des Artistes Français, en 1899, une œuvre intitulée *Muse présentant des lauriers aux poètes et aux écrivains arméniens*.

Le premier pas, le plus difficile, était fait. Le maître Falguière s'intéresse à son élève arménien, et dès lors, chaque année, le jeune sculpteur expose des œuvres, dont la plupart, relatives aux choses du Caucase et de l'Arménie, sont des commandes nationales. Un des premiers monuments, érigé à Nakhitchevan, sur le Don, près de Rostov, est celui de Patkarian, le célèbre poète arménien patriote, connu sous le pseudonyme de Camar-Katiba ; puis, c'est le buste de Nalbandian, à Rostov, de Tahirian, à Erivan, d'Alichian (buste particulier). Ter-Maroukian expose ensuite, au Salon de 1906, le buste très remarqué de M^{me} Viardot et, au Salon de 1905, celui du catholicos Khrimian, qui fut acheté par la colonie arménienne de Paris et offert au monastère d'Etchmiadzine. La même année (1905), le Salon recevait le buste de l'acteur Adamian et, en 1909, celui, en marbre, de M. Jules Bénard.

En 1913, Ter-Maroukian envoyait de son atelier, au Salon, le buste en marbre de M. Doloukhanian et un fragment du monument Abovian. Celui-ci, une fois parachevé, devait être érigé, dès l'hiver 1913-1914, sur la place d'Erivan. Mais les choses n'allèrent pas au gré de l'artiste, et la statue d'Abovian, père de la littérature arménienne du Caucase, attend des jours meilleurs pour gagner l'endroit qui lui est réservé.

Les événements tragiques que nous avons traversés ont inspiré à Têr-Maroukian une jolie maquette représentant l'Arménie sous le profil

d'une jeune Arménienne, et deux bustes de paysans arméniens, empreints d'un réalisme frappant. (Pour plus de détails, voir F. Macler, *Arménie, Montbéliard, Wurtemberg*, Paris, 1913).

Extraits de la presse.— « Voici le buste puissant du tragédien arménien Adamian, par M. Maroukian... » (*Actualité diplomatique*, 1^{er} juin 1905).— « ... la statue plâtre et le buste si original de M. Têr-Maroukian » (*Courrier du soir*, 9 mai 1905).— « M. Têr-Maroukian, qui a reproduit, non sans force, les traits d'un Catholicos arménien » (*Petite Gironde*, 1^{er} juin 1905).— « Des têtes expressives de vieillards, par MM. Castex et Têr-Maroukian » (*Les Salons*, 1906).— « Portrait de M^{me} Pauline Viardot, buste plâtre de Têr-Maroukian, d'une grande ressemblance, d'une très heureuse expression, d'un dessin correct, et de belles proportions » (*Union artistique*, 17 février 1906).— « ... M. Jules Bénard, par M. Têr-Maroukian ; exécuté avec une sincérité qui fait honneur à son talent » (*Magasin pittoresque*, juin 1909).— « D'autres encore, soit autour du rond-point central, soit dans les allées de côté, vous retiendront... c'est M. Jules Bénard, régent de la Banque de France, par Têr-Maroukian » (*Le Temps*, 1^{er} mai 1909).— « Mais le statuaire n'est pas seulement un sujet russe. Il est avant tout, un enfant de l'Arménie, et il ne pouvait oublier, lui qui jouit des bienfaits du gouvernement russe en Arménie, que ses frères de Turquie souffrent et meurent sous la férule cruelle du Turc. Il traduit à sa façon les sentiments de commisération qu'il éprouve pour les victimes et les martyrs de ce que l'on est convenu de dénommer le gouvernement jeune-turc, et de ses doigts d'artiste viennent de sortir deux bustes d'un réalisme impressionnant. On sent, à les regarder de près, avec quelle habileté il a rendu la souffrance d'un peuple, avec quel art il a gravé dans le front de ce paysan arménien, dans les yeux de cette pauvre vieille, toutes les douleurs accumulées, toutes les atrocités commises, toute l'horreur d'un passé de sang que nous révélèrent naguère les pages fraîchement écrites du long et séculaire martyrologe arménien » (*Foi et Vie*, 1^{er}-16 août 1916, Nos. 14-15).

Ohannès ALHAZIAN

Artiste peintre, né à Van, en 1880, où il vécut jusqu'à l'âge de seize ans. Il commence ses études artistiques à Tiflis. Attiré par la réputation d'art de la France, il vint à Paris, et se fit l'élève assidu de Cormon à l'École nationale des Beaux-Arts.

S'il réussit très bien le portrait, Alhazian s'est spécialisé dans le paysage. Il a beaucoup travaillé en Finlande, pays qui l'attire tout particulièrement. Il en rapportait *Les lacs de Finlande* (Salon 1912), *L'hiver en Finlande* (1914). Il visitait également la Hollande et en rapportait : *Les barques des pêcheurs en Hollande* (Salon 1913). Il ne négligeait pas de parcourir la France et donnait successivement *L'Eglise de Saint-Père* (Yonne), et *Détails*, de la même église.

Extraits de la presse.— « Alhazian nous livre un *Paysage de Finlande*, vivante image de cette contrée, au dire de qui l'a visitée » (*Express de Lyon*, 23 avril 1912).— « Dans la même salle, on remarquera les paysages nourris et colorés de Alhazian » (*Paris-Journal*, 20 avril 1911).— « Les paysages de Le Liepvre... Alhazian (pourtour), font passer par des sensations les plus variées : note brillante, note simple et dépouillée, finesse, charme rêveur » (*Paris-Sport*, 30 septembre 1911).— « M. Alhazian connaîtra un succès mérité avec sa *Nuit blanche en Finlande*, d'un sentiment si profond et d'un ton si juste » (*Petit Parisien*, 23 avril 1911).— « Ohannès Alhazian, chantre des terribles et splendides neiges de Finlande » (*Nu au Salon*), 1911.— « Du côté paysage, il nous faut citer *Soleil d'hiver*, toile ornée d'un curieux éclairage par M. Alhazian Ohannès » (*Journal des Arts*, 12 juin 1911).— « Il y a ici des peintres finlandais... et un peintre arménien de la Finlande, M. Alhazian, dont les toiles sont de nature à provoquer de fructueuses réflexions techniques » (*Gazette des Beaux Arts*, mai 1912).— « ... devant *L'Hiver en Finlande* et la *Dernière neige sous bois*, œuvres consciencieuses, étudiées et moelleuses d'Alhazian » (*Le Temps*, 23 mars 1912).— « M. Ohannès Alhazian a tenté la description d'un *Paysage de Fin-*

lande ; l'effort est honorable » (*Argus-Salons*, 1914).— « Mais un coin de pays enveloppé d'un merveilleux soleil et tout plein d'air passant, nous ramène vers les notes du dehors avec cette joie que l'on éprouve à prendre contact avec le grand air. Cette impression, nous la devons au peintre Alhazian qui, avec une grande sobriété de procédé trouve pourtant le moyen d'émouvoir, et qui le prouve avec cette étude *Soleil du soir en Finlande* » (*Le Populaire*, 2 mars 1914).

Abel MINASSIAN

Artiste dessinateur, né à Constantinople en 1880, Abel Minassian appartient à une famille d'artistes. Son grand-père était un architecte-dessinateur célèbre dans la capitale de l'empire ottoman. Ce sont ses encouragements et ceux de sa mère, qui formèrent l'âme artistique de Minassian.

Il fit ses études à l'école Berbérien de Scutari. Lecteur assidu de nos revues illustrées et de nos publications d'art, le jeune Minassian se forma pour ainsi dire seul. En 1894, à l'âge de treize ans, l'apprenti artiste faisait un portrait à l'huile d'un « suisse d'église », dont il avait vu le dessin dans *l'Illustration*.

Par suite de revers de fortune, sa mère vend tous ses bijoux pour permettre à son fils de venir achever ses études en Europe. Il arrive à Paris en 1900, et se met courageusement à l'œuvre. Il a très peu exposé, fuyant la réclame, et se consacrant presque exclusivement au dessin. Il suffit de jeter les regards sur un fragment intitulé : *Femme aux panthères*, pour juger de la finesse de son crayon.

Minassian n'est l'élève de personne, il s'est formé seul et a un genre bien à lui. Il est doué d'un esprit humoristique qu'il convient de relever. Il se souvient qu'un jour il lut une fable où les rats volaient les œufs de la façon suivante : un rat se mettait sur le dos et tenait l'œuf volé dans ses pattes, tandis que d'autres rats le tiraient par la queue et emmenaient de la sorte leur butin dans leur repère. On retrouvera l'inspiration de cet apologue dans une caricature d'actualité intitulée : *Vertige*. Tout commentaire serait superflu.

Hrand ALYANAK

M. Hrand Alyanak naquit à Constantinople en 1880. Il étudia la peinture, à l'École impériale des Beaux-Arts de Constantinople, sous la direction de l'Italien Valeri, le peintre officiel du sultan.

Après l'affaire de la Banque ottomane et des massacres qui s'ensuivirent. Alyanak se réfugia à Varna, Bulgarie. Il y passe deux ans, s'occupant plus de politique que de peinture. Puis il se rend à Tiflis, pour y trouver la protection qui lui permettra de venir achever son instruction artistique à Paris. Déçu dans cet espoir, Alyanak passe cinq ans à Bakou et à Tiflis, gagnant son pain en faisant de la peinture décorative.

Enfin, le jeune artiste va réaliser son rêve ; il s'embarque à Batoum à destination de Marseille, et arrive à Paris, en 1905. Sans recourir à aucun maître, il travaille seul, exécutant des copies dans les musées du Louvre et du Luxembourg, et étudiant la nature en plein air, lorsque la saison est propice.

Alyanak expose aux Indépendants et consacre une partie de son activité à faire connaître l'art français dans les revues et les quotidiens arméniens: *Azatamart*, *Hairénik*, *Chanth*, *Sokhak*, *Nawasard*, etc. Il a produit un certain nombre d'esquisses, parmi lesquelles on citera : *Le lait de la vengeance*, *La lettre du pays*, *L'Honneur du Foyer*, *L'Arménienne à la fontaine*, peintures à l'huile ; *Le Chêne séculaire* inspiré par une nouvelle tragique d'Aharonian.

Alyanak a consacré, depuis douze ans, une grande partie de son activité artistique à faire connaître à son peuple l'art français et a lui inculquer des principes justes sur les beaux arts. C'est ainsi qu'il donnait dans le *Mourtch*, revue paraissant jadis à Tiflis, sous la direction d'Aharonian, une « Histoire des Beaux-Arts », restée inachevée. Dans les suppléments littéraires du quotidien *Azatamart*, de Constantinople, le jeune maître publiait une série d'articles sur l'œuvre de Rodin. Celui-ci, malgré son ignorance de l'arménien, manifesta le désir de posséder les numéros du journal, qui lui étaient consacrés. Il fut très touché des sentiments que

le peuple arménien lui témoigna. Enfin, Alyanak a fait connaître aux Arméniens les grands maîtres du VII^e siècle, et la plupart des modernes.

Extraits de la presse.— « ..., de M. Alyanak, un nocturne, d'un effet tout poétique : *Le pont de Constantinople au clair de lune* » (*Revue des Beaux-Arts*, 12 avril 1914).— « M. Hrand Alyanak sait faire vivre, avec beaucoup de justesse et de vérité, l'âme qui anime les paysages qu'il traduit ; il sait en dégager le caractère, les traits dominants de leur particulière beauté. Il a de réelles qualités de coloriste ; il possède une palette riche et souple, chaude et sonore ; ses œuvres, d'une notation preste et bien en valeur, dégagent un grand charme » (*La Revue moderne des idées, des faits...*, numéro du 10 juillet 1913, p. 14).

M. Hrand J. Alyanak était membre fondateur du « Nouveau Salon ».

Diran GARABEDIAN

Artiste peintre, né au Caire (Egypte), en 1882. Vient à Paris en 1900 et devient l'élève de Benjamin Constant et de Jean-Paul Laurens ; il suit l'enseignement de ce dernier maître jusqu'en 1905. Il travailla également à l'Académie Julian, où il fit surtout du portrait et du nu en dessin.

Garabédian ne s'est pas spécialisé ; il est portraitiste et paysagiste, en même temps qu'il traite avec beaucoup de bonheur les natures mortes. Il passe la saison chaude en France, de préférence en Bretagne, dont les vues mélancoliques lui ont inspiré de charmantes toiles.

A l'approche de l'hiver, Garabédian gagne sa chère Egypte, dont les couchers de soleil, les horizons infinis, les plaines sablonneuses l'enchantent toujours à nouveau ; il se complaît dans les cimetières arabes, où il y a sans cesse un coin pittoresque à croquer, et de ses promenades artistiques dans les vastes nécropoles musulmanes, sont déjà sorties de ravissantes peintures.

Raphael CHICHMANIAN

Artiste peintre et dessinateur, né à Lidjé, près d'Eghine, en 1885. Il fit ses études secon-

daires à l'École Centrale de Galata, Constantinople, dont il fut un des élèves les plus distingués : il était toujours le premier de sa classe. Il passe, devant le patriarcat arménien de Constantinople, un examen pour concourir au legs du chevalier Tchount et remporte le prix. Cette fondation accordait à l'heureux lauréat une bourse de voyage de 2.000 francs par an pendant cinq ans, pour venir se perfectionner en Europe.

Chichmanian ne voit en Europe qu'une seule ville, Paris, et il s'y rend sans tarder. Il étudie à l'École des Beaux-Arts, à l'Académie Julian et à l'École nationale des Arts décoratifs. Il obtient, dans ce dernier établissement, en 1911, une première médaille de perspective.

S'il fait avant tout du portrait et du paysage, Chichmanian s'est aussi spécialisé dans l'art décoratif, partant de ce point de vue qu'en Orient, il y a beaucoup de choses à étudier pour le développement de l'art ; c'est pour lui un devoir national de faire revivre et de perfectionner la décoration arménienne, dont on a de précieux vestiges dans les frises sculptées, dans les miniatures de manuscrit et, en tant qu'art graphique, dans les *khatchqar* (stèles arméniennes) qui révèlent une véritable broderie sur pierre. Pour Chichmanian, la décoration est une branche aussi importante que les autres branches de l'art et, suivant l'exemple de Léonard de Vinci, d'Albert Dürer et d'autres, il n'aspire qu'à s'inspirer de ces maîtres, pour donner à son tour une œuvre personnelle dans l'art décoratif arménien.

Extraits de la presse.— « Je me souviens de bonnes ébauches de Berlioz et de Chichmanian » (*Paris-Journal*, 26 septembre 1912).— Nombreux articles et comptes rendus dans la presse arménienne.

Jean ERITZIANE

M. Eritziane naquit à Smyrne en 1887. Il reçut le prénom de Chnorq et signa plusieurs de ses œuvres : Chnorq Eritziane. Mais ce prénom, aux yeux des ignorants, sonnait allemand ; on le lui fit désagréablement sentir. Le glorieux blessé de la Marne décida de quitter ce prénom et adopta celui de Jean.

Jean Eritziane, portraitiste, fit ses études à Moscou, puis à l'École des Beaux-Arts de Paris. Mais il sentait le besoin de se spécialiser, et il passa successivement un an dans l'atelier du maître Bonnat, et un dans celui du maître Cormon.

Jeune encore, Eritziane avait déjà un bagage artistique fort respectable. Il n'a exposé qu'une seule fois, à la Nationale, un Nu qui fut remarqué.

La guerre éclate en août 1914 et Eritziane, tout vibrant pour sa patrie adoptive, n'hésite pas à s'engager. Il quitte son atelier et ses modèles, son repos et peut-être son avenir, et fait la campagne de la Marne. Cruellement blessé, il échappe comme par miracle, à la mort, et se remet peu à peu de ses blessures. Les forces reviennent lentement ; mais elles reviennent, et c'est l'essentiel. Le jeune maître a repris le pinceau et depuis six mois a produit différents tableaux dans l'esprit du XVIII^e siècle, avec le coloris moderne. Il s'applique avant tout, à rendre exactement les jeux de lumière et semble être sur une voie qui lui assurera le plus légitime succès. Il recherche surtout à reproduire les nus à contre-jour et à traduire fidèlement les reflets.

Eritziane est, notamment, auteur d'un portrait de M. Martin, inventeur de la mitrailleuse française, portrait acquit par l'État (1916).— « Une glorieuse composition du peintre Eritziane accompagne superbement le beau poème récité par la Comédie-Française et chantée par l'Opéra, dans le courant de l'hiver dernier, au Trocadéro » (Laurent Tailhade, *L'Œuvre*, 18 mars 1917).

H. Héran CHABANIAN

C'est un jeune, un tout jeune, le Benjamin des artistes arméniens de Paris. Né à Erzeroum, en 1888, il vient habiter Paris dès l'âge de six ans, et y reçoit toute son éducation et son instruction artistique.

Son père, Arsène Chabanian, le destinait à l'architecture. Et le fils, obéissant, en fait quelque temps à l'École des Beaux-Arts. Mais ce n'était pas sa vocation ; il préfère la peinture et se met à l'école de Cormon.

Impressioniste, le jeune Chabanian fait surtout du paysage et expose, depuis 1911, au Salon des Artistes français. S'il aime à croquer des coins de Paris, il ne répugne pas aux voyages et il parcourt successivement la Hollande, la Belgique où Bruges le retient sous son charme, les côtes de la France, Manche et Atlantique, voire notre Midi.

Héran Chabanian réussit également le portrait, et plusieurs de ses œuvres ont été éditées chez Georges Petit et chez Devambez.

Extraits de la presse.— « Un langoureux et sourd *Crépuscule au Tréport* de M. Héran Chabanian » (*Journal des Artistes*, 25 octobre 1908).— « Quoique encore hésitante sur le chemin à suivre, la personnalité de M. Héran Chabanian promet pour l'avenir : son *Crépuscule au Tréport* est sans contredit supérieur à ses essais au vernis mou » (*Journal des Arts*, 24 octobre 1908).— « Tel père tel fils, dit le proverbe. On retrouve en effet chez M. H. Chabanian, les ciels souples et doux de son père et sa

façon si réussie et si particulière d'exprimer le clapotis ou le bouleversement du flot » (*Journal des Arts*, 23 octobre 1909).— « M. Héran Chabanian se plaît aux marines et y excelle » (*Charivari*, 13 nov. 1910).— « *Le Quai à Boulogne-sur-Mer* est celui des trois envois de M. Héran Chabanian qui paraît remporter le plus de suffrages » (*Journal des Arts*, 9 nov. 1910).— « Au hasard de la rencontre, voici deux bonnes planches de M. Héran Chabanian, *Soir d'orage au Tréport* et *Sur les quais de Boulogne-sur-Mer* » (*Journal des arts*, 24 juin 1911).— « M. Héran Chabanian... donne une eau-forte en couleurs : *Sur les quais à Boulogne-sur-Mer (temps gris)*, bien mouillée et, pour nous qui sommes très habitué à ce site, puisque l'artiste est venu se placer précisément sous les fenêtres de la maison de famille que nous habitons lorsque nous allons à Boulogne, elle représente avec un grand sens des effets d'une atmosphère souvent assombrie, un horizon brumeux familier à nos yeux » (*Courrier du Pas-de-Calais*, 7 juillet 1911).



Une carte de l'Arménie ancienne

L'AGE D'OR

Le christianisme ouvrit devant la vive intelligence des Arméniens une ère nouvelle, si d'un côté il brûle et anéanti tout le trésor intellectuel et artistique de l'Arménie païenne, de l'autre côté, il rendit indispensable pour l'enseignement même de la foi chrétienne, la propagation de l'instruction et par voie de conséquence la recherche de la langue. C'est ce que réalisa Mesrob.

Si Grégoire l'Illuminateur ne fût qu'un démolisseur de la civilisation païenne, s'il dévasta d'un côté pour délivrer le pays des vestiges du paganisme, il fût aussi un grand bâtisseur. Son successeur, Nersès Bartevo le Grand, ouvrit plusieurs écoles et quand Mesrob perfectionna l'écriture arménienne, une grande ère de rénovation s'ouvrit devant la jeune génération. On fit une excellente traduction de la Bible. Grâce aux étudiants envoyés dans les grands centres de Sciences, comme Byzance, Athènes et Alexandrie, furent traduits en arménien les écrits de plusieurs écrivains grecs et assyriens.

La littérature arménienne prit donc son essor au quatrième siècle qui est considéré comme notre « *Age d'Or* ». Un grand nombre d'écrivains produisirent des œuvres capitales. Nous citerons parmi eux : Agatange, Faustus de Byzance et Zénob de Glak qui narra les luttes furieuses des prêtres païens contre les évangélistes et les satrapes qui les accompagnaient. Elisée, véritable poète épique nous laissa le récit du soulèvement de l'Arménie chrétienne contre la domination de la Perse Mazdéens et Lazare de Pharbe, dans son histoire de Vahan Mamikonian, retraça les grands actions de ce vaillant prince.

Pour la période mouvementée de la dynastie, Bagratide, nous devons mentionner le Catholicos Ohannès et Thomas Ardzrouni, comme les annalistes de leur temps, et Aristakes de Lastiverde, le « Jérémie » arménien.

C'est surtout dans la poésie religieuse qui

se manifesta le génie poétique des Arméniens. Au dixième siècle apparaît Grégoire de Narek le plus grand poète religieux et au XII^e siècle, Nersès Chnorhali (le gracieux) dont les hymnes d'une haute inspiration et d'une belle structure sont toujours chantés dans les églises.

Mais l'intelligence arménienne ne se bornait uniquement pas aux seules ressources des sujets pieux théologiens, moralistes érudits se succèdent en tous les temps. Au huitième siècle Anania de Chirak étudia les Sciences mathématiques. Le prince Grégoire Magistros traduisit des œuvres de Platon et d'autres auteurs hellènes. Au XII^e siècle c'était Nersès de Lampron grand orateur et moraliste. Au XIII^e siècle, Mekhitar Koche, maître en jurisprudence rédigea le code arménien. Mekhitar de Her traita de la médecine en arménien vulgaire.

La sculpture, la musique, ainsi que la peinture n'ont pas été négligés pour autant. Le XIII^e siècle vit de nombreux peintres orner nos églises. Les plus célèbres d'entre eux furent Arzou, Toros Roslan, Sarkis Bidzak, Toros de Taron.

PERIODE DE REGRESSION

Après ce bel effort de l'intelligence arménienne, c'est une période de calamité qui s'ouvre avec les invasions successives des hordes barbares. Dès 1605, c'est une période de massacres et de déportations ou d'émigrations forcées. Plusieurs s'en vont s'établir à Constantinople, où depuis 1451 existait le Patriarcat Arménien.

La culture arménienne perd beaucoup de son élan. Néanmoins, la poésie populaire, empreinte de nostalgie et de tristesse, plusieurs trouvères composent des chants en turc, en persan, en kurde.

Mais l'arménien ne perd pas son droit, de ces temps nous connaissons les œuvres de Saïat Nova, Djivani, Nahabet Koutchak le plus fa-

meux, Naghach, etc... qui chantent l'amour et les tendresses de la vie. Quelques ecclésiastiques, comme Hovhannès de Toulgaran, Grégoire d'Akhtamar et Frik suivent les trouvères.

La médecine enregistre quelques savants, comme Amirdovlat Bouniat et Kalousd d'Amasia.

La plus importante acquisition de ces temps est sans nulle doute, l'imprimerie. Le premier imprimeur Hagop Méghabard (Hagop le Pêcheur) imprime en 1512, cinq volumes à Venise. En 1589, Abkar transporte l'imprimerie de Venise à Constantinople. Puis c'est à Nor-Tchugha, (en Perse) que nous voyons une imprimerie. Mais des calendriers et quelques livres pieux qui sont imprimés la littérature agonise. Par contre, l'architecture progresse avec quelques ingénieurs, artisans, comme Hekamat, comme Eghiazar, qui construit en 1411 le fameux mosquée de Brousse (Yéchil Djami). Parmi les peintres et les décorateurs, Samuel, Krikor, Nackach Hovnatán (17^e siècle). Dans les provinces c'est l'industrie de broderie, l'orfèvrerie, la tapisserie etc... qui fleurissent.

PERIODE DE RENAISSANCE

Dès 1860, c'est une période de renaissance qui s'ouvre devant les Arméniens, en Turquie comme en Russie, grâce au souffle révolutionnaire qui rénovait l'Europe.

Déjà depuis 1790, grâce à l'amiral Chenork Meguerditch, des écoles communales fonctionnent à Constantinople, dans les quartiers habités par les Arméniens, et depuis malgré des charges qui incombent aux communes, des écoles se sont ouvertes dans toutes les grandes agglomérations arméniennes.

C'est vers 1850 qu'un groupe des jeunes intellectuels, instruits dans les facultés de l'Europe, surtout de Paris, se fait un devoir impérieux, d'un côté de s'occuper ardemment de l'instruction du peuple et de l'autre côté, de poursuivre son émancipation politique. Cependant la distance, le manque de moyens de com-

munications, certaines difficultés administratives et policières empêchaient des relations régulières et suivies entre Constantinople et les provinces. Les intellectuels s'informent de la situation de leurs compatriotes qui habitaient les provinces lointaines, sous le joug des tyrans turcs et kurdes. C'est en ces années que Khirmian Haïrik se rend à Constantinople pour y faire connaître la lamentable situation des Arméniens et y chercher remède en soulevant la question arménienne sous sa forme primitive. C'était pendant la glorieuse révolte de Zeïtoun contre la tyrannie turque. En 1863, la Constitution Nationale Arménienne est promulguée, grâce aux efforts et à l'habileté de Odian, Roussinian, Balian, Servitchen etc... tous inspirés des principes de la révolution française.

On peut sans nul doute considérer comme un des initiateurs de la renaissance, l'Abbé Mekhitar de Sébaste, qui en 1701 fonda l'ordre à Venise (Italie) et qui porte son nom. La congrégation a rendu de grands services aux Arméniens. Les Mekhitaristes traduisirent les grands auteurs de l'antiquité et des temps modernes. Dans leur école de St. Lazare, plusieurs jeunes gens venus de tous les coins du monde, surtout de la Turquie, s'initiaient aux sciences et à la littérature de l'Occident et portèrent dans leurs pays d'origine le fruit de leur études. Les Pères Mekhitaristes eux-même donnèrent quelques grands écrivains, comme Tchamitchian, Indjidjian, Hurmuz, Pakradouni, Alichan, Aïdinian etc.

Un autre branche de cette congrégation, fixée à Vienne (Autriche) rendit les mêmes services.

Pour nous faire une idée de la volonté progressiste des Arméniens pour marcher avec le temps, malgré toutes sortes d'entraves, nous empruntons ces quelques lignes à J. de Morgan. — « C'est dans la République de Venise, si accueillante pour les Arméniens, qui parut en 1513, le premier ouvrage imprimé dans les caractères créés par St. Mesrob. Un arménien de Cilicie nommé Hagop (Jacques) publiait dans une imprimerie vénitienne un calendrier et l'année suivante, il donnait un missel, une an-

thologie poétique et un livre d'astrologie. C'était cinquante ans environs après l'invention de l'imprimerie, longtemps avant que la Russie et avec elle tout l'Orient, adoptât ce procédé de diffusion de la pensée, qui devait bouleverser le monde. Vers 1565 sous les auspices de Catholikos Michaël, une imprimerie arménienne se fondait à Constantinople et, dès le milieu du 17^e siècle les livres de piété en langue arménienne se multipliaient, édités à Venise, à Marseille et à Amsterdam. Puis Etchmiadzin, Djoulfa près d'Ispahan, suivirent l'exemple donné par l'Occident et bientôt on vit se créer des presses arméniennes à Smyrne, au Caucase, à Madras ».

C'est en 1669 qu'une presse arménienne fonctionne en Hollande, en 1676 à Smyrne, en 1771 à Etchmiadzin, en 1772 à Madras. C'est en 1770 que Constantinople possède sa presse et devient l'un des plus grands centres du mouvement intellectuel. Toutes les grandes fonderies de caractères sont entre les mains des arméniens, produisent en même temps des caractères pour les turcs, les géorgiens et les bulgares. Le journalisme contribue largement à la renaissance et à l'instruction nationale. Au début du 18^e siècle paraît dans les Indes le premier journal *Azatarar*, *Yeghanak Puzantian*, *Kir Hero*, *Archalouys Araratian* (L'Aurore de l'Ararat, Smyrne), *Hussissapayl* (Moscou). Dès lors, chaque colonie arménienne fit paraître son journal. Le plus fameux, parut à Constantinople en 1851, fut le journal *Massis* de Karabet Utudjian, qui par son style élevé et la diversité de ses articles était considéré *Le Temps* des arméniens. Avec Utudjian nous devons citer Déroyantz, Panossian, Khrimian, K. Ardzrouni, Nazarian. Après 1850, l'instruction primaire et secondaire est répandue grâce aux initiatives personnelles et communales. Parmi les institutions secondaires citons le Collège de Scutari à Constantinople, les Collège Noubar - Chahna-

zarian, Berberian, Mezbourian, Akabian, Lazarian, Nerssessian, Moorad-Raphaël, etc.

Le théâtre connaît un bon accueil dès le début dans le public. Atamian, Adjémian, Fassouladjian, Menakian, Benglian, Tchaprassd, Heratchia, Siranouche, Félékian, Vahram Papazian et plus tard Terzian, Bechiktachlian, Hekimian, Narbey, Tourian, Adjémian et d'autres écrivirent quelques pièces de théâtre de peu d'intérêt littéraire, mais qui prouvent l'effort intellectuel dans ce nouveau domaine. C'est en 1859 qu'à Moscou est fondé le premier théâtre arménien, le plus grand dramaturge de ce temps est Sountougiantz dont le *Bebo* est un chef-d'œuvre de réalisme.

La Littérature se développe sous l'influence de l'Occident dans le sens du romantisme, qui correspond aux exigences et aux circonstances de l'époque, tout en faisant un grand effort de rapprochement au peuple. La littérature se fait un devoir de reproduire l'âme du peuple, ses multiples souffrances, ses peines, ses exigences, dans l'intention de le pousser à forger de ses propres mains sa destinée. *Le Verk Haïastani* (Les plaies de l'Arménie) d'Abovian est le premier pas de l'approcher du peuple qui ouvre une nouvelle ère dans la littérature.

Le grand romancier Raffi a eu une grande influence sur des générations. Citons encore les écrivains Badganian, Nalbandian, Chahaziz, Brochiantz, Tzérentz. La littérature enfantine connut une grande vogue sous la plume de Aghaian.

Chez les Arméniens de la Turquie, c'est surtout les poètes qui attirent l'attention, comme Bechiktachlian, Terzian, Adjémian et Tourian Bedros, d'une haute inspiration, décédé trop jeune, ainsi que Narbey et Varoujan, Médzarentz, parmi les romanciers Mamourian, M^{me} Dussap, Démirdjibachian, Berberian et Hagop Baronian qui excella dans la satire.

AVANT LA GUERRE DE 1914-1918

La chute de la tyrannie hamidienne et la proclamation de la Constitution en Turquie en 1908, devait ouvrir de larges horizons devant l'intelligence arménienne.

Mais la période de quelques années de liberté trouva sa fin tragique, avec la déclaration de la guerre en 1914, dans l'exécution du plan d'extermination des Arméniens, par les Turcs. Les meilleurs de nos intellectuels furent massacrés en même temps que le peuple. Les bourgeois turcs fauchèrent nos meilleurs écrivains et poètes, comme Krikor Zohrab, Eroukhan, Ardachès Haroutunian, Daniel Varoujan, Siamanto, Sevak, Zartarian, Kakig Ozanian, Gozikian, etc.

La littérature arménienne comptait en ces jours parmi les plus connus les écrivains Tékéyan, M^{me} Assadour (Sibil), Médzarentz, Eghiché Tourian, Varoujan, Siamanto, A. Arpiarian, Lévon Pachalian, M^{me} Z. Essayian, Gamsaragan, Tchobanián, Zartarian, Odian, Chante, Tchirakian, Berberian, Vorpérian, Telgadintzi en Turquie.

Nartos, Aharonian, Agnoui, Papazian, Chirvanzadé, Issahakian, Dérian, Toumanian, Raffi au Caucase.

Nous pourrions allonger la liste en citant les noms de plusieurs érudits, comme Adjarian et Khatchadourian, d'hommes de sciences, de hauts fonctionnaires etc...

Cette courte période nous a révélé en sa maturité prodigieuse le Père Komitas, comme compositeur, le grand chanteur Chah-Mouradian finit ses jours dans un asile à Paris. Comme d'ailleurs son ami Komitas.

D'autres compositeurs comme Ekmalian, Spendiarian, Tigranian, Kalfaian, Mirzaïantz, Alexanian laissent des œuvres appréciables.

Des acteurs de grand talent de ce temps, Menakian, Apélian. Sévoumian, Zarifian et V. Papazian firent connaître au public les chefs-d'œuvres étrangers.

Dès le début du 19^e siècle tout une génération travaillait à s'initier aux beaux-arts de

l'Occident, la sculpture, la peinture, la gravure etc... Yervant Osgan, sculpteur de talent avait longtemps dirigé l'Ecole turque des Beaux-Arts à Constantinople, Aïvazovsky, d'origine arménienne était parmi les meilleurs des peintres russe de marine.

Plus tard, Edgar Chahine, Zakarian, avec ses natures mortes, Mahokian et Chabanian dans les marines, Ch. Atamian, Alhazian de Paris, Bachintchaghian et Tadévossian de Tiflis, Terlémézian de Van et Sarian de Moscou attirèrent sur leurs œuvres l'attention du public.

Les principales institutions d'enseignement de cette période sont Sanassarian à Erzeroum et l'Ecole Centrale et Berbérian à Constantinople. L'Union Nationale de Bienfaisance sous la présidence de Boghos Nubar Pacha était fondé déjà avant cette époque. Plusieurs Sociétés Sportives travaillaient activement et les Arméniens de Constantinople firent parmi les premiers nations à adopter le scoutisme.

Pendant la guerre de 1914-1918, les déportations et les massacres nous avaient enlevés, comme nous avons dit, nos meilleurs intellectuels, mais l'étincelle n'était pas éteinte.

Le retour des survivants, affamés, dégueuillés, en piteux état, se fit pourtant dans l'enthousiasme, car à l'horizon commençait à briller l'astre de la liberté et l'indépendance de l'Arménie. Grâce aux luttes acharnées de nos soldats et aux concours de circonstances favorables, l'Etat arménien s'était rétabli en 1918 ayant pour capital Erivan, et ceci après tant de souffrances et privations de toutes sortes suffisait à regarder l'avenir avec enthousiasme. Aussitôt après l'armistice de 1918 la vie reprend à Constantinople. Les Arméniens se mettent au travail avec acharnement pour accueillir, soigner et nourrir leurs frères et sœurs, qui revenaient des lieux de supplices. Il fallait surtout s'occuper d'une centaine de mille d'orphelins de tout âge qui restaient sans soin, sous la menace d'islamisation dans des maisons privées ou dans des orphelinats turcs.

Aussitôt se formaient des sociétés, comme la Croix-Rouge Arménienne sous la présidence

de Madame Stambouljan, veuve du Ministre des P. T. T. de Turquie. La Croix-Rouge rendit de très grands services avec ses dispensaires au nombre d'une quarantaine, ses services médicaux gratuits pour les réfugiés etc...

Les orphelins furent ramassés et soignés dans les orphelinats dirigés par les Arméniens.

C'est à cette date que l'U. G. A. de culture physique et de scoutisme fût fondée à Constantinople.

Mais cette période de recueillement, d'une activité nationale débordante ne dura que jusqu'à la fin de 1922. Tout fût écroulé à nouveau d'un côté de par la duplicité de certains Alliés qui renoncèrent successivement à exécuter les engagements pris solennellement pendant les hostilités envers leur « petit allié » et de l'autre côté par suite des succès et des triomphes remportés par Moustapha Kémal qui était encouragé de toute part, surtout de la part des ennemis d'hier de la Turquie.

Constantinople, qui était occupé par les Alliés, dût être évacué, les forces Kémalistes avançaient, les Arméniens durent abandonner en hâte, une seconde fois, tout ce qu'ils possédaient et s'abriter ailleurs, en Grèce, en Bulgarie, en Roumanie, en Syrie, en France, aux Etats-Unis, etc...

De ces jours d'enthousiasme et de détresse, il nous reste fort heureusement notre patrie lointaine, aujourd'hui sous le régime soviétique, la République d'Arménie (capital Erivan) où nos compatriotes vivent et travaillent en toute sécurité.

La littérature, les beaux-arts, l'industrie et l'agriculture enregistrent un grand progrès qui attirent l'attention élogieuse des étrangers, de grands savants comme Hampartzoumian et Ali-khanian, des politiciens comme A. Mikoyan, des physiciens ainsi que des artistes comme Zarouhie Tolukhanian et Khatchadourian, ont une renommée universelle. Dans tous les domaines d'activité intellectuelle, des hommes de grands talents surgissent de jour en jour.



*Tombeau de Léon de Lusignan
dernier Roi d'Arménie*

(Basilique de St. Denis)

UNE TRAGÉDIE D'AMOUR DANS LA FAMILLE ROYALE DE TIGRANE
LE MEURTRE DE CAÏUS CESAR

« En Orient on eut plus de peine à soumettre les Arméniens. Auguste envoya contre eux l'un des Césars, ses petits-fils. Le destin ne leur accorda qu'une courte vie à tous deux ; et celle de l'un fut sans gloire. Lucius mourut de maladie à Marseille ; Caïus en Syrie, d'une blessure reçue en reconquérant l'Arménie qui venait de se livrer aux Parthes. Pompée, vainqueur du roi Tigrane, n'avait assujéti les Arméniens qu'à une seule guerre de servitude ; c'était de recevoir de nous leurs gouverneurs. Ce droit, dont l'usage avait été interrompu, Caïus le recouvra par une victoire sanglante, mais qui ne resta pas sans vengeance. En effet Domnès, à qui le roi avait confié le gouvernement d'Artaxate, feignit de trahir ce prince, et marchant avec effort, comme à peine guéri d'une blessure récente, remit à Caïus un mémoire contenant disait-il, l'état des trésors de Tigrane ; et, tandis que ce général le lisait attentivement, il se jeta sur lui — Le barbare, poussé et enveloppé par des soldats irrités, se perça de son glaive, et courant se jeter dans un bûcher, satisfit d'avance aux mânes de César. »

A lire ces détails d'un épisode dramatique arménien chez un historien latin d'origine espagnole (Florus. Livre XII) on constate à quel point le meurtre de Caïus César, fils d'Agrippa et de Julie, préoccupa les esprits dans Rome, Tacite, Dion Cassius signalent ce même épisode. Et voici ce qu'en dit un historien moins connu, Velléius Paterculus. « Caïus pénétra ensuite dans l'Arménie ; son entrée fut heureuse ; mais bientôt, dans une entrevue où il s'était rendu sans précaution, près d'Artagère, il fut blessé grièvement à la cuisse par un certain Adduus. (Paterculus C II).

Le récit de Florus, très circonstancié, frappe d'autant plus que cet historien ne prodigue pas habituellement les détails. Il faut no-

ter en sus que seul parmi les historiens latins Florus connaît le meurtrier de Caïus sous le nom de Domnès. Néanmoins à la suite de Dion Cassius tous les auteurs, y compris nos historiens modernes, ont adopté le nom d'Atton, légère altération de l'Adduus de Paterculus.

Si intéressante que soit en principe la recherche du véritable nom d'un meurtrier ayant opéré environ vingt siècles avant nous, volontiers, nous nous serions dispensé de ce soin si par ailleurs son acte, perpétré avec une froide audace, ne se ratachait intimement à l'histoire de l'Arménie. Il suffit de reconstituer le milieu, agité de vives passions, où ils vécurent pour soulever un coin du voile dérobant à notre vue la chronique palpitante de l'Arménie, du temps de sa grandeur.

Les historiens latins, émus par la tentative de meurtre dont fut l'objet un membre de la famille de César, sans en rechercher autrement les mobiles, se sont mis d'accord pour passer cet attentat au compte de la politique. En réalité, ce fut un violent drame passionnel qui, aux portes d'Artaxata, en l'an 16 de notre ère, arma du fer homicide le bras de Domnès.

Ce Domnès, qualifié de gouverneur ou de trésorier, était un fin artiste, un joueur de cithare réputé. Petit-fils d'un chanteur grec portant le nom de Thamyras, attaché à la cour de la reine Cléopâtre d'Arménie, Domnès, élevé dans la famille royale, avait grandi aux côtés de la reine Erato. Eperdument épris de sa souveraine, il commit plus d'un meurtre à l'instigation de cette étrange femme dont nul homme, si jeune ou si vieux fût-il, ne pouvait supporter, sans être ensorcelé, l'ardente flamme scintillant dans ses larges prunelles bleues.

Sur les bords de l'Araxe, cette reine d'Arménie, sous son nom de muse grecque, réin-

carné à quelques années d'intervalle, alors que toute l'Asie retentissait encore de ses splendeurs souveraines, la Cléopâtre d'Égypte.

Son frère Tigrane IV, qui entre parenthèses fut son mari, Ariobazane, le plus bel homme de son temps, Artavasde, Tibérius Néro (le futur empereur Tibère), tous les généraux romains de passage en Arménie furent littéralement subjugués par Erato. Le jeune Caius n'échappa pas aux charmes de la reine, bien qu'elle fût détronée à l'époque où le petit-fils d'Auguste vint en Arménie. Erato, dans l'espoir de ressaisir le trône, déploya toutes ses grâces. Nulle autre femme de son temps n'en possédait le secret à l'égal de cette reine déchue d'Arménie.

Aucun talent, aucun art, aucun artifice de toilette ne lui étaient étrangers. Dans sa passion effrénée de domination, sans égard à la bienséance, Erato variant ses moyens de séduction les faisait concourir tous à son but unique, celui d'être reine.

Au cours du premier siècle l'Arménie fut un pays de faste et de somptuosité. Des modes singulières, venues de toutes les régions du monde, s'y étaient introduites. La richesse et le luxe des accoutrements des mêmes y avaient atteint un tel essor que les étrangers de passage, saisis de ravissement, en étaient éblouis.

Le carthaginois Annibal qui passe pour avoir tracé les plans d'Artaxa ne s'était pas contenté de son travail de géomètre — il avait répandu en Arménie les goûts de son pays, des raffinements, des objets rares de toilette, l'u-

sage des parfums, des bijoux compliqués. Croisant leurs feux des prismes irisés, les uns incrustés dans des bracelets d'or étincelaient aux bras et aux jambes des femmes, d'autres piquaient leur longues chevelures comme des vers luisants.

Justement la reine Erato, naturellement la plus parée des Arméniennes de son temps, portait un bijou introduit par Annibal et qui n'est autre que celui-là même décrit par Flabert. Comme Salambô, la reine avait pour pendants d'oreilles deux petites balances de saphir supportant une perle creuse pleine d'un parfum liquide. Par les trous de la perle de moment en moment une gouttelette en tombait, mouillant son épaule nue.

Lorsque Caius la vit ainsi, la tête se penchant tantôt à droite, tantôt à gauche ; dans la tunique bleue flottante, le corps, d'un pur dessin s'avancant enveloppé d'une colonne de parfums, il promit tout, le trône d'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie et le reste. Ce fut des serments solennellement proférés comme celui du roi Hérode à Salomé. Il ne dépendit pas de Caius qu'il ne tint parole. Hélas des affidés veillaient. Du château d'Artakerez où cette scène se passait, ils purent gagner nuitamment Artaxata. Domnès le jaloux fut averti. Il se procura un mémoire de trésorerie, en profita pour s'approcher de Caius et le poignarda, ne balançant pas à faire le sacrifice de sa vie afin de tuer le nouvel amant de la reine.

Docteur ASLAN.

LES HOMMES CÉLÈBRES D'ARMÉNIE

(Par ordre alphabétique)

ABAS : Roi d'Arménie, de la dynastie des Pacradouni, frère et successeur d'Achod Yergate (Le Fer).

Elu roi par les Satrapes, en 923, il installa sa cour à Kars, battit les ennemis, rétablit la paix, et l'Arménie commença à prospérer.

Perr, le roi des Géorgiens, déclara la guerre à Abas et lui fit dire qu'il allait venir consacrer la cathédrale de Kars, selon les rites Géorgiens ; Abas défit son armée, l'emmena prisonnier à Kars, lui montra l'église qu'il voulait consacrer et lui creva les yeux. Il mourut en 951.

ABCAR ou **AVAC-AIR** : c'est-à-dire : Grand homme, roi arménien de Mésopotamie, de la race des Arschagouni, premier roi chrétien, succéda à son père Arscham, un an avant la naissance de Jésus-Christ, et se rendit en Perse pour rétablir la paix entre les fils du roi Ardaschir.

Tombé dans la défiance des Romains, il se ligua avec Aréatas, roi de Pétra, contre Hérode, qui ne cessait de l'accuser, remporta sur lui une éclatante victoire et envoya à Marinus, gouverneur romain en Palestine, des députés qui lui rapportèrent la nouvelle des miracles de Jésus-Christ.

Abcar envoya une lettre au Sauveur en le priant de venir le guérir de la lèpre.

Jésus-Christ lui envoya son image, accompagnée d'une lettre écrite par Saint-Thomas, en lui annonçant qu'après son ascension, il lui enverrait un de ses disciples pour le guérir. Un des soixante-douze disciples, Thadée, se rendit en effet à Edesse, capitale du roi d'Arménie. Il guérit le roi et le baptisa, en 32.

Abcar mourut après une règne de trente-neuf ans.

ABGAR : Savant arménien du XVI^e siècle, né à Tokat, ville de la Petite-Arménie, était le secrétaire du Patriarche Mikaël, qui l'envoya en mission à Rome, en 1563, auprès du pape Pie IV. Il composa, par ordre du Pontife, un livre sur les croyances et la discipline ecclésiastique des Arméniens et le lui dédia. Il ne reste de cet ouvrage que la traduction latine.

Abgar, doué d'un esprit observateur, voulut faire participer sa nation aux bienfaits de l'imprimerie. Il fit fondre par des artistes romains des caractères arméniens, se rendit à Venise, où il imprima pour la première fois en 1565, le livre des Psaumes, orné de figures.

Il ne reste plus que trois exemplaires de cette édition.

ACONTZ : Archevêque de Sunik et abbé de la congrégation des Mekhitaristes de Saint-Lazare, à Venise, né en Transylvanie en 1740, d'une noble famille arménienne, mort en 1824 à Venise. Il était très versé dans les lettres sacrées et profanes, et gouverna la congrégation avec éclat pendant vingt-quatre années.

Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : une Géographie Universelle, en onze volumes in-12, Venise, 1802-1816 ; Introduction à la Géographie Universelle, un volume in-12 ; un cours de Rhétorique, Venise, 1775, in-8 ; un Traité Historique de l'Ancien et du Nouveau Testament, en sept volumes in-8, Venise, 1819-1824 ; Histoire des Conciles Œcuméniques, abrégée de celle de Mansi.

Son éloge a été fait par Mgr Pianton, et publié à Venise en 1825. C'est sous son administration que Napoléon I^{er} visita le couvent des Mekhitaristes et, tout en supprimant tous les couvents de Venise, fit une exception en faveur des Mekhitaristes et ce, en reconnaissance des

services que les Arméniens lui avaient rendus pendant ses campagnes.

AGATHANGE : Secrétaire et historiographe du roi Dertad, auteur classique arménien de premier ordre, vivait au IV^e siècle. Il est célèbre par son Histoire de l'Arménie, dans laquelle il raconte la conversion du roi, la vie de Saint Grégoire l'Illuminateur, et l'Histoire de Saint Heripsimé et de ses compagnes, Venise 1835. Une ancienne traduction grecque de cet ouvrage existe dans la Collection des Bollandistes.

AGHAMALIAN Soukias : Arménien Me-khitariste de Venise, né à Segherte (Grande Arménie), en 1738, mort en 1789, au cours d'une mission aux Indes. Doué d'un esprit élevé, il fut un mathématicien distingué. On a de lui une Arithmétique, un volume in-8, Venise ; 1781, et un Calendrier astronomique Universel, etc...

AMIRDOVLAT : Célèbre médecin arménien du XV^e siècle, né à Amassia (Petite-Arménie), connaissait plusieurs langues et avait beaucoup étudié les livres des médecins les plus célèbres de l'antiquité. Après avoir beaucoup voyagé, il se rendit à Constantinople, et de là à Philippopolis, où il composa, en 1476, son livre sur la médecine générale intitulé : Inutile aux Ignorants, où il traite de la physiologie, de la pathologie, de la sémetiologie, de l'hygiène, de la thérapeutique. Il a inséré à la fin de son ouvrage les maximes de célèbres médecins arméniens, assyriens, grecs et arabes.

ARA LE BEAU : Prince arménien de la dynastie des Haïganiens, succéda à son père Aram. Il reçut de Ninus, roi d'Assyrie, les mêmes marques d'honneur que son père et se consacra tout entier à la prospérité de l'Arménie. En conséquence, la principale province de cette contrée, au Nord du Mont Massis, fut-elle appelée de son nom Ararad, ainsi que la montagne elle-même.

Schamiram (Sémiramis), reine d'Assyrie, éprise d'amour pour Ara, lui fit offrir sa main ; et, sur son refus, marcha contre l'Arménie, or-

donnant à ses généraux d'épargner les jours d'Ara. Mais, celui-ci, bravant tout danger, marcha à la tête de son armée et périt dans le combat. Schamiram resta maîtresse de l'Arménie.

ARAKEL, l'Historien : Docteur arménien du XVII^e siècle, né à Tavrège, est connu par son Histoire, publiée à Amsterdam en 1669, un volume in-8, où il raconte les événements de son temps depuis l'an 1601 jusqu'à l'an 1662. Son style est simple et naturel ; il se montre toujours impartial.

ARAM : Fut un des plus vaillants princes de l'Arménie, de la dynastie des Haïganiens.

Il défit Njoukar, prince de Médie, qui avait envahi une partie de l'Arménie, s'empara de ses possessions, et l'amena prisonnier à Armavir, où il le fit clouer par le front au sommet de la muraille. Vainqueur en Occident, Aram marcha contre Parscham, prince babylonien, qui avait franchi les limites de l'Arménie, le battit, le tua, soumit au tribut toute l'Assyrie, passa en Orient et conquît la Capadoce, où il laissa un gouverneur arménien, nommé Meschag, qui battit une ville appelée de son nom, Meschag, dont on a fait, plus tard, Majac, ou Mazaca, ensuite Césarée.

Ninus, roi d'Assyrie, voulut venger sur Aram le meurtre de son aïeul Bel ou Belus, que Haïg avait autrefois tué. Mais devant la supériorité et la force d'Aram, Ninus renonça à son projet, et il envoya au prince arménien les insignes de la royauté.

Aram étendit beaucoup les limites de l'Arménie. Il régna environ cinquante-huit ans. On croit que c'est de son temps que le pays de Haïg (Hayasdan) fut nommé Arménie. De toute façon, pendant son règne, l'Arménie était arrivée à une telle situation, qu'elle n'en a jamais eu de pareille pendant des siècles.

Il eut pour successeur son fils, Ara le Beau.

ARDACHES I^{er} : Roi d'Arménie, succéda à son père Archag I^{er}, vers 114 avant Jésus-Christ. Il s'empara de la Perse où il fit établir une nouvelle cour, fit frapper la monnaie à son effigie, couronna Dicran II, son fils, roi d'Ar-

ménie, donna sa fille Ardaschama à Mithridate-le-Grand, et lui confia le gouvernement du Pont.

Profitant des rivalités de Marius et de Sylla, il conquiert l'Asie Mineure, subjuguait la Thrace, la Grèce, vainquit les Macédoniens, soumit Thèbes et Babylone.

Au comble de la gloire, il pleurait en s'écriant : « Malheur à ma gloire passagère ! ».

En effet, il mourut, dit-on, dans une révolte, de la main de ses propres soldats, après un règne de vingt-cinq ans, 90 avant Jésus-Christ.

L'invasion d'Ardachès l'Arménien en Grèce est racontée par les historiens Grecs, dont les ouvrages n'existent plus.

ARDACHES II, Le Grand : Roi d'Arménie, fils de Sanadroug.

Echappé, grâce au chevalier Sempad, son tuteur, à l'extermination de sa famille par Yervant, l'usurpateur du trône, 67 après Jésus-Christ, il se réfugia à la cour de Darius, roi de Perse et y fut élevé parmi les princes. A l'âge de dix-huit ans, il reçut de puissants secours de Darius pour recouvrer ses états. Il rentra en Arménie en 88, remporta une victoire décisive sur Yervant, et fut proclamé roi.

Pour apaiser les romains, il leur paya un tribut double de celui que payait Yervant ; il fit la guerre contre les Alains, les vainquit ; épousa Saténig, fille de leur roi, et réduisit les Caspiens. Après avoir bien fortifié son royaume, il refusa de payer aux romains le tribut accoutumé, battit complètement les troupes de Domition dans la vallée de Posène et, grâce à la bravoure de Sempad, les chassa de l'Arménie. Trajan, indigné, à la tête d'une grande armée, entra en Asie, Ardachès, avec de riches présents, l'apaisa et signa une paix très avantageuse pour l'Arménie.

S'occupant alors de la prospérité du pays, il rebâtit la ville d'Ardachad, l'orna de magnifiques palais et y transféra sa cour.

Il facilita le commerce par de nombreuses voies de communications, protégea les beaux arts et l'industrie, peupla l'Arménie par de

nouvelles colonies, favorisa l'agriculture, en fit comprendre à la nation les immenses bienfaits. De ce fait, il ne resta pas, dans toute l'Arménie, un arpent de terre inculte. Ardachès mourut, après un règne glorieux, en 128, regretté de tout son peuple, qui l'avait surnommé Le Père de la Nation.

ARDACHES III ou ARDASCHIR : Dernier roi arménien de la dynastie des Arsacides, succéda à son père Vramchabouh à l'âge de dix-huit ans, 413 après Jésus-Christ. L'irrégularité de ses mœurs éloigna bientôt de lui tous les Satrapes qui, malgré les instances d'Issahag le Grand, le dénoncèrent à Vram, roi Arsacide de la Perse, qui le détrôna et l'exila dans l'intérieur du pays.

Ardachès mourut en 428, à l'âge de trente-trois ans. Avec lui s'éteignit la dynastie des Arsacides qui avait régné cinq cent quatre-vingts ans en Arménie.

ARDITAS : Un des prêtres païens d'Arménie, converti et sacré évêque en 300, par Saint Grégoire l'Illuminateur, a écrit l'histoire détaillée de ce premier patriarche chrétien, ainsi que celle de ses fils.

ARESTAKES LASDIVERTZI : Célèbre auteur arménien classique du XI^e siècle, est connu par son histoire d'Arménie, de l'an 985 à l'an 1071 ;

L'objet principal de cet ouvrage est le récit de la destruction d'Ani, ville très peuplée et florissante dans la province de Chirag (Grande Arménie) par Alp-Arslan, sultan des Turcs Seldjoucides ; 1064, Venise, 1845, un vol ; gr ; in-8.

Cette histoire se distingue par la pureté du style et renferme des passages très pathétiques.

ARESTAKES Le Grammaire : Littérateur arménien du XIII^e siècle, cultiva avec succès les Beaux-Arts.

Il a laissé un livre intitulé : Arts ou Préceptes de Bien Ecrire. Il fut le premier qui composa un petit Vocabulaire arménien.

ARSACE ou **ARCHAG** : Roi d'Arménie, succéda à son père Vagharchag I^{er} vers l'an 127 avant Jésus-Christ.

Il établit de sages institutions, fit la guerre aux peuples du Pont, et, en souvenir de ses multiples victoires, éleva une colonne au bord de la Mer Noire, et y enfonça sa lance trempée dans le sang des reptiles.

Cette colonne a été pendant longtemps adorée par les habitants du Pont, comme une œuvre divine. Il mourut après un règne de treize ans, avant Jésus-Christ.

ARSACE II ou **ARSACE TERANUS** : Roi d'Arménie, allié des Romains, se déclara neutre, quand la guerre éclata entre ces derniers et les Perses.

Pour faire la paix entre ces deux belligérants, il offrit sa médiation et partit chez Sapor II, roi des Perses qui, pendant un festin splendide, le fit charger de chaînes. Après une courte captivité, Arsace fut assassiné, et l'Arménie passa sous le joug de la Perse. 363 après J. C.

ARSEN ou **ARZEN** : Dernier prêtre païen de l'Arménie. Se défendit courageusement, avec ses partisans, contre Saint Grégoire l'Illuminateur, qui l'avait attaqué avec sept mille hommes pour lui imposer la nouvelle religion. Arsen périt carbonisé dans son temple, mais avant de mourir avait lancé à l'adresse de Saint Grégoire son fameux anathème que voici : « Vous êtes venu ici pour nous imposer, par le feu et par le sang, vos croyances, mais soyez sûr que tous ceux qui viendront après nous ne trouveront jamais la tranquillité. » C'est dans le temple de ce fameux prêtre païen que Saint Grégoire fit brûler toutes les archives de l'ancienne Arménie.

ARTABAZE ou **ARDAVAST** : Roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, succéda à son père Tigrane ou Dikran-le-Grand, l'an 50 avant J. C. A cause de ses excès et de sa folie des grandeurs, l'armée l'abandonna et les ennemis envahirent l'Arménie.

Les Romains, toujours aux aguets pour profiter des malheurs des autres, sous la con-

duite d'Antoine de Triumvir, s'emparèrent de la Syrie et de la Mésopotamie.

Sur les plaintes de la nation, Ardavast fut contraint de prendre les armes, chassa les Romains de la Mésopotamie, mais ne put complètement les vaincre. Antoine, en envahissant la Perse, réclama le secours d'Ardavast qui le promit, tout en aidant secrètement les Perses.

Antoine, vaincu, s'enfuit en Egypte. Mais, à la tête d'une grande armée, il revient bientôt en Arménie et, par des promesses et des présents attira dans son camp Ardavast, où le roi d'Arménie se rendit avec ses deux fils, sans aucune méfiance.

Antoine, traîtreusement fit enchaîner Ardavast et l'emmena en Egypte avec ses deux fils. Lorsqu'Antoine fut vaincu par Octave, il se donna la mort. Cléopâtre, furieuse, pour venger la mort de son amant fit tomber la tête d'Ardavast l'an 30.

ARDZROUNI (Thomas) : Célèbre historien arménien du IX^e siècle, homme d'une vaste érudition, composa, sur la prière de Kakik, une histoire qui s'étend depuis les premiers descendants de Noé jusqu'à l'an 338 de J. C. Quoique consacré spécialement à la gloire de l'illustre famille princière des Ardzrouni, cette histoire comprend aussi celle de la nation tout entière. C'est un ouvrage très estimé pour son impartialité, et pour la vivacité des descriptions.

ASCHOD ou **ACHOD Le Grand** : Premier roi d'Arménie de la dynastie des Pacradouni, fut élevé en 859 à la dignité de gouverneur d'Arménie par le Calife de Bagdad. Il fit tous ses efforts pour réparer les maux de sa patrie et en chasser tous les ennemis. Les satrapes arméniens prièrent le calife de leur donner Achod pour roi. Achod reçut du calife les ornements royaux ainsi qu'une couronne de l'empereur grec Basile le Macédonien, qui était Arsacide d'origine, 885. Achod établit sa cour dans la ville de Pacaran, et apporté tous ses soins à la prospérité du pays.

Il se rendit à Constantinople pour féliciter de son avènement Léon le Philosophe, qui était d'origine arménienne. De retour, il tomba ma-

lade dans la province de Chirag, où il mourut en 890, regretté de tout son peuple.

ASCHOD II ou ACHOD Yergat : Succéda à son père Simpad I^{er}, en 914. Il marcha contre les troupes de Youssouf, assassin de son père, et gouverneur d'Aderbagan, les repoussa partout, et finit par être victime, comme son père, de l'ambition des Satrapes. Incapable d'arrêter les incursions successives de Youssouf, il se rendit à Constantinople et, avec le concours de l'empereur Constantin Porphyrogénète, entra en Arménie. en 921, battit les armées de Youssouf et fut reconnu par le calife, roi des rois, supérieur aux rois de Géorgie, de l'Albanie, et de Circasie. Mais un jour, surpris par ses multiples ennemis, il s'enferma dans une forteresse d'où, menacé d'une trahison, il se réfugia dans l'île de Sevan, suivi de soixante-dix hommes, de là, poursuivit ses ennemis à coups de flèches empoisonnées, et les chassa complètement.

De nouveau maître de son royaume, il rétablit la paix et mourut bientôt, après un règne pénible de quatorze ans, en 927.

ACHOD III, dit Voghormadz : Fils et successeur d'Abas, après neuf ans de luttes glorieuses, il chasse complètement les ennemis du territoire. Les Satrapes le couronnèrent roi de toute l'Arménie. Achod battit et tua le traître Hamadoun, qui s'était révolté contre le calife. Il reçut, en récompense de ce grand service, une couronne et de riches présents.

Il choisit comme capitale Ani, qu'il embellit et fortifia. Il bâtit plusieurs écoles, des églises, des couvents, des asiles pour les pauvres et des hôpitaux dans lesquels, souvent, il servait de ses royales mains. Il admettait à sa table les pauvres et les malades. Il fut le véritable père de son peuple, pour lequel il épuisa tous ses trésors. Il mourut en 977.

ASSOGHIK ou ASSOLIK Etienne : Historien arménien du X^e siècle, on a de lui un Histoire depuis l'origine de la nation, jusqu'à l'an 1000 de J. C. Son grand mérite est l'exactitude des dates,

AVEDIKIAN Capriel : Mekhitariste arménien de Venise, né à Constantinople en 1751, mort à Venise en 1827. Homme d'une vaste érudition, profond théologien et grammairien distingué, il fit revivre dans ses écrits l'élégance et la pureté des auteurs classiques arméniens du V^e siècle. Il était membre de l'académie catholique de Rome. Ses ouvrages arméniens les plus distingués sont :

1° Commentaires sur les épîtres de Saint Paul, 3 vol. in-4, Venise, 1806-1812, regardé comme un des meilleurs ouvrages de ce genre.

2° Annotations des prières et des quatre homélies de Saint Grégoire Narégatzi, Venise, 1801 et 1827.

3° Grammaire arménienne, enrichie d'excellentes observations, Venise, 1815, in-8.

4° Explication des Hymnes de l'Office arménien, 1814, in-4.

5° Traduction de la Cité de Dieu, de Saint-Augustin, 1841, 2 vol. ; in-4.

6° Meditations sur les principales fêtes, 1836, in-24.

Ses principaux ouvrages en italiens sont :

1° Grammaire arménienne, italienne, turque, 1792, in-8, ouvrage presque introuvable.

2° Etiamen Critico, apologétique des messes et livres ecclésiastiques arméniens.

3° Traité sur Clément Galano.

4° Réfutation des erreurs de quelques Arméniens fanatiques.

5° Deux dissertations, l'une sur les monstres, l'autre sur les prodiges opérés par Moïse en Egypte.

6° Dissertation sur la procession du Saint Esprit, du Père et du Fils, démontrée par les Saint Pères et par les Conciles arméniens ; Venise, 1824.

7° Traduction italienne de la Liturgie arménienne. Venise, 1827.

Son style est élevé, brillant, pur, et plus prodigue de pensées que de mots.

AZNAVORIAN Serabion : Mekhitariste arménien de Venise, né à Constantinople en 1791, où il mourut en 1843.

Il a laissé deux excellentes traductions arméniennes du Discours sur l'Histoire Univer-

selle, de Bossuet, et des mœurs des Israélites, de Fleury.

BAROUIR : Premier roi d'Arménie de la race de Haïk. Ayant aidé Arbace Varpaguès dans la conquête du royaume de Sardanapale, roi d'Assyrie, il fut récompensé de son dévouement par le titre, non plus de Prince, mais de roi d'Arménie, vers 759 avant J. C. Il régna environ quarante-neuf ans.

BARONIAN Haïr Issahag : Mekhitariste arménien de Venise, né à Alep en 1740, mort à Trieste en 1806. On a de lui une Géométrie théorique et pratique, un vol. in-8, Venise 1794, et une Trigonométrie plane et sphérique, un vol. in-8, Venise, 1810.

CARAKACIAN Haïr Mathéos : Mekhitariste arménien de Venise, secrétaire de l'Abbé Mekhitar, né à Tokat (Petite Arménie), mort à Venise en 1772.

Son grand mérite est d'avoir restauré la pureté de la syntaxe arménienne, altérée par des latinismes.

On a de lui une importante histoire Chronologique de la Congrégation Mekhitariste, depuis son origine jusqu'à l'an 1750, ouvrage inédit ; Vie de Saint Grégoire l'Illuminateur, ouvrage très estimé pour la pureté et l'élégance du style, Venise, 1747, etc...

CATHOLICOS l'Historien : Patriarche de la Grande Arménie, mort en 925. Il est célèbre par son Histoire Arménienne, tirée de celle de Moïse de Khoren, depuis Haïg jusqu'au roi Dertad ; le reste de cette histoire est tiré d'Eghiché, de Chabouh, de Cyrion et d'autres historiens. L'ouvrage est terminé par une chronique des patriarches arméniens, depuis Saint Grégoire l'Illuminateur jusqu'à l'auteur lui-même. Son Style est éloquent quelquefois trop recherché et emphatique.

C'est cette histoire qui a été traduite par M. Saint-Martin et publiée après sa mort par M. F. Lajard.

CHOSROV ou **KHOSROES** : Roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides. Elevé au trône

en 213 après J. C., il repoussa l'invasion des Sarmates, livra plusieurs batailles à Ardaschir Sassan, qui venait d'usurper en Perse le trône des Arsacides ses parents, 226, le vainquit, le poursuivit jusqu'aux Indes, et bâtit, à son retour, la ville de Tauris. Ardaschir le fit tuer par le satrape Anag, qui était parvenu à gagner ses bonnes grâces (258). Le régicide fut mis à mort avec toute sa famille, à l'exception d'un enfant qui devait être l'apôtre de l'Arménie (Saint Grégoire l'Illuminateur).

CIBRIED, Jean Chaban, dit Terbed : Prêtre arménien, né en 1772, dans la Mésopotamie septentrionale, mort en 1834, se rendit à Rome où il reçut les ordres, puis à Livourne, où il devint un des habitués de l'église arménienne. En 1792, il s'établit à Paris, prit place parmi les prêtres assermentés, et épousa une française. En 1810, Napoléon I^{er}, en reconnaissance à la nation arménienne qui lui avait donné plusieurs aides de camp, créa une chaire d'Arménien à la Bibliothèque Impériale. Cibried en fut nommé professeur. En 1827, il remit sa chaire à son élève, M. Le Vaillant de Florival, et entreprit un voyage à Tiflis où il mourut. On a de lui :

1° Recherches curieuses sur l'Histoire Ancienne de l'Asie, puisées dans les manuscrits orientaux, Paris 1806, in-8.

2° Détails historiques de la première expédition des chrétiens dans la Palestine, sous l'Empereur Zimiscès, Paris, 1811, in-8.

3° Notice de l'Histoire Manuscrite de Mathéos Yérétz, et extrait relatif à l'histoire des croisades.

4° Tableau Général de l'Arménie, Paris, 1813, in-4.

5° Grammaire française de la langue arménienne, Paris, 1823, in-8.

6° Une traduction française de la Grammaire de Denys de Thrace, faite, sur la traduction arménienne, et publiée en trois langues : Grec, Arménien et Français, Paris, 1824.

CONSTANTIN : Prince arménien de la dynastie des Roupéniens, succéda à son père Roupén I^{er}, 1095, et, marchant sur ses traces, étendit sa conquête, repoussa l'invasion des Grecs, aida les Croisés, leur fournit des troupes

et des vivres pour la prise d'Antioche, et reçut d'eux, en récompense, le titre de Chevalier. Il mourut en 1099.

DADIAN : Célèbre famille arménienne de Constantinople, dont l'origine remonte au V^e siècle, a pour chef Hadji Arakel Dad, fils d'un riche banquier arménien, né en 1753, à Gamaragale (Grande Arménie).

Doué du génie de la mécanique, il se rendit à Constantinople où il construisit, pour la fabrication des poudres et du drap, et pour la fonderie des canons, plusieurs machines remarquables. Le Sultan, Selim III lui confia, en 1795, l'inspection de la poudrerie du village d'Azadlon, près de Constantinople.

Le Schah de Perse ne put obtenir de Mahmoud II que Dad lui fut envoyé pour construire des machines en Perse.

Après une vie laborieuse, Dadian mourut à Constantinople en 1812.

On l'avait surnommé le Vaucanson de l'Arménie. Son fils, Dadian Jean, et son petit-fils, Dadian Boghos, furent ses dignes continuateurs.

DATEVATZI Krikor : Docteur arménien du XIV^e siècle, il est devenu célèbre par son fanatisme religieux et par sa haine opiniâtre contre l'église latine qui, à l'époque, ne cessait de critiquer l'église arménienne.

Né en 1340, dans la province de Datève (Grande Arménie), il est mort en 1410, à Sébaste. Il a laissé plusieurs écrits pleins de verve.

DAVIT le Philosophe : Célèbre philosophe arménien du V^e siècle, surnommé l'Invincible par les Romains et par les Grecs, Philothée.

Elève de Mesrob, il fit ses études à Athènes et remporta plusieurs fois les prix de philosophie. On a de lui des commentaires sur Aristote, sur Porphyre, des Homélie et des Lettres. Son style est obscur, mais franc à tous les points de vue.

DUZ ou DUZIAN SARKIS : Célèbre famille arménienne de Constantinople. A donné un grand nombre d'hommes habiles et indus-

trieux. Sarkis, né vers le milieu du XVII^e siècle fut nommé par le sultan Achmed III, chef des orfèvres de l'Etat. A cause de sa haute taille, le sultan l'avait surnommé Duz (Droit), surnom que tous les membres de sa famille portèrent comme titre de noblesse.

Son digne successeur fut Tchélébi Duz, chef des orfèvres de l'Empire Ottoman.

ELISEE ou EGHICHE : Célèbre auteur classique arménien ; né en 402, mort en 480, fut un brillant élève des savants prélats Sahag et Mesrob, secrétaire et aumônier militaire du général Vartan-le-Brave, fut nommé Evêque du pays d'Amadounis (Grande Arménie). Il a écrit l'histoire de Vartanantz, dans laquelle il raconte les persécutions et les combats soutenus contre les Perses par les Arméniens et les Géorgiens, pour la défense de la religion chrétienne. Placé au premier rang des historiens nationaux, il fut surnommé le Xénophon d'Arménie. Il brille par la clarté et l'élégance du style, par la vivacité des tableaux et du récit. Cette histoire s'étend sur une période de vingt-quatre ans (439-463).

N. Garabed Kabaradjian, mekhitariste notoire, l'a traduite en français, avec de savantes annotations, Paris 1844, in-8 : M. Charles F. Néomann, de Munich, en a publié une traduction anglaise, Londres 1830, et M. Capeletti, prêtre vénitien, une traduction italienne.

On doit en outre à Eghiché, des homélie et des commentaires sur l'Écriture Sainte.

EROUANT ou YERVANT : Dixième roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides. Satrape du roi Sanadroug, il s'empara du trône à la mort de ce roi (68 ans après J. C.) et fit égorger tous ses enfants à l'exception du jeune Ardachès. Il obtint des Romains la Haute Arménie dont le roi Tiritade venait de mourir. Il bâtit la ville de Yervantachad et y établit sa cour, construisit Pacaran (villes des idoles), y transféra tous les dix d'Armavir, et construisit la magnifique ville Yervantaguerde. Informé que le jeune Ardachès à la tête d'une grande armée de Darius, roi de Perse, venait lui disputer la couronne, il marcha avec toutes ses forces con-

tre lui mais, abandonné de son armée, il fut vaincu et eut la tête fendue d'un coup de sabre, en 88.

ERZENGATZI Ohannès : Auteur classique et docteur de l'Eglise arménienne, mort en 1326, a laissé entre autres ouvrages, une explication de la Grammaire Arménienne ; un traité d'Astronomie ; deux élégies de Saint Grégoire l'Illuminateur ; un livre de Prières ; des Commentaires sur l'Evangile de Saint Mathieu ; une traduction du Livre de Saint Thomas d'Aquin sur les Sacrements ; de beaux cantiques, des élégies et des hymnes.

ETIENNE LEHATZI : Evêque et littérateur arménien du XVI^e siècle, né à Lemberg (Pologne), connaissait à fond la langue latine.

On a de lui un grand dictionnaire arménien-latin. Il traduisit aussi du latin en arménien les œuvres complètes de Saint Denis l'Aéropagite, ainsi une histoire de la Guerre des Juifs, par Josèphe.

EZNIG Goghpatzi : Auteur classique arménien, né en 406, mort en 478. Evêque de Pacrè-vante (Grande Arménie), connaissait à fond les littérateurs grecques, syrienne et persane, et en traduisit plusieurs ouvrages. Il composa une réfutation des erreurs des Persans et des Manichéens, Venise 1826, in-24, ouvrage plein d'intérêt, d'érudition philosophique et dogmatique, et qui, par l'élégance et la pureté de son style, est un modèle du plus pur haïganisme.

GREGOIRE (Saint) l'Illuminateur : Premier patriarche et apôtre de l'Arménie, fils d'Anag, né en 257, mort en 331. Il convertit au christianisme la nation arménienne, avec son roi Dertad.

En 319, il alla avec ce roi à Rome, où Constantin Le Grand les reçut avec grands honneurs.

Le pape Silvestre I^{er} confirma Saint Grégoire dans la dignité de patriarche. On a de lui une vingtaine d'homélies, Venise 1837, un vol. in-8, des Hymnes et des Prières, insérées dans l'office arménien.

GREGOIRE (Saint) de Naziantz : Un des premiers pères de l'église grecques, né à Naziantz (Capadoce, Petite-Arménie), en 328, mort vers 389. Etudia dans les écoles de Césarée et d'Alexandrie. Ami de Saint Basile, le suivit à Athènes où ils prêchèrent le christianisme. Mais, devant l'hostilité des Grecs, fut obligé de se retirer, avec Saint Basile, dans les solitudes du Pont.

Tous deux refusèrent les faveurs de Julien.

En 374, il alla défendre à Constantinople la foi chrétienne contre les Ariens.

Son élévation à l'Archevêché de Constantinople par Théodose redoubla la haine de ses ennemis, violemment attaqué au concile qui se tint dans cette ville en 381, et bientôt abandonné par l'Empereur, il se démit de ses fonctions et retourna en Cappadoce où il acheva sa vie au milieu de la retraite et de l'étude.

Grégoire Naziantz était d'origine arménienne et il est resté célèbre dans l'histoire, par ses invectives contre Julien l'Apostat. Voici la fameuse oraison funèbre de Grégoire, prononcée sur le cercueil de Julien : « Peuples, écoutez ! Soyez attentifs, vous tous habitez l'univers ! J'élève de ce lieu, comme du haut d'une montagne, un cri immense ; écoutez, nations ! Ecoutez, vous qui êtes aujourd'hui et qui viendrez demain ! Anges, puissances, vertus, écoutez ! La destruction du tyran est votre œuvre. Le dragon, l'apostat, le grand et redoutable génie du mal. l'ennemi du genre humain qui répandait partout la terreur, qui vomissait des blasphèmes contre le ciel, celui dont le cœur était encore plus souillé que la bouche était impure, est tombé ! Cieux et terre, prêtez l'oreille au bruit de la chute du persécuteur. Venez aussi, généreux athlètes, démenteurs de la vérité, vous qui avez été donnés en spectacle à Dieu et aux hommes, venez ! Approchez, vous qui fûtes dépouillés de vos biens ; accourez vous qui, injustement bannis de votre patrie terrestre, avez été arrachés des bras de vos femmes, de vos enfants ; enfin, je convoque à ces réjouissances, tous ceux qui confessent un seul Dieu, souverain maître de toutes choses. C'est ce Dieu qui a exercé un jugement si éclatant, une vengeance

si prompt ; c'est le seigneur qui a percé la tête de l'impie. Dans les saints transports qui m'animent, il n'est point de paroles qui répondent à la grandeur du bienfait. Nous verrons un jour combien les supplices de Julien, damné, sont au-dessus de ce que l'esprit humain peut figurer de tourments.

« O, Homme, qui te disait le plus prudent et le plus sage des hommes, voilà l'oraison funèbre que Grégoire prononce sur ton cercueil ! O toi, qui nous avait interdit l'usage de la parole, comment es-tu tombé dans le silence éternel ? »

GREGOIRE Narékatzi : Le Pindare de l'Arménie, né en 951, mort en 1003. Il fit, à l'âge de vingt ans, un Commentaire sur le Cantique des Cantiques, si lucide et si pur de style, qu'il peut être regardé comme un des chefs-d'œuvre de la littérature ecclésiastique ; on l'a publié à Venise, en 1789, un vol. in-12.

Son œuvre capitale est un recueil de quatre-vingt quinze prières ou élégies sacrées, nommées vulgairement Nareg. Venise, 1844, in-24 ; on y lit de profondes pensées et de sublimes allégories ; le style en est élevé, parfois obscur.

On lui doit, en outre, quatre panégyriques ou homélies sur la Sainte-Croix, sur la Vierge, sur les apôtres, sur Saint Jacques de Nisibe ; des cantiques et des odes chantées encore dans l'église arménienne.

Ses œuvres complètes ont été publiées à Venise, un vol. gr ; in-8, en 1827, avec de savantes annotations du père Avédikian.

GREGOIRE Makistros : Prince arménien de la race des Arsacides, né au commencement du XI^e siècle, mort en 1058.

Il fit ses études à Constantinople, en 1030, il entra au Conseil de Jean, roi d'Arménie, en 1042, il exerça une grande influence sur l'élection de Kakig II. A la tête d'une petite armée, repoussa deux fois l'invasion des Turcs Seldjoukides. Malgré les immenses services rendus au pays, il fut calomnié par le clergé et alla vivre à Constantinople.

Après la destruction du royaume d'Armé-

nie par Constantin Monnéaque, il reçut de cet empereur plusieurs villes de Mésopotamie et contraignit ses sujets idolâtres à se faire chrétiens.

On a de lui des lettres, une grammaire arménienne, une traduction arménienne d'Euclide, un poème sur l'Ancien et le Nouveau testament.

GREGOIRE Bahlavouni : Patriarche de l'Arménie à l'âge de vingt ans, en 1113. Dans un pèlerinage à Jérusalem, il se lia avec les princes latins, et son nom parvint à Rome. Innocent III lui envoya, avec un message affectueux, les insignes de sa dignité. Il fut aussi présent au synode de Jérusalem en 1141. Il mit en ordre le ménologe arménien, en y ajoutant plusieurs actes de martyrs.

Ses hymnes, admirables de douceur et d'élégance, sont encore chantées dans l'église arménienne. Il a composé, en outre, sur différents sujets, un grand nombre de lettres, qui sont tombées dans l'oubli.

GREGOIRE Degha (l'Enfant) : Neveu du précédent. Montra, dès son enfance, de grandes dispositions pour les études sacrées et profanes. Elevé en 1173 au patriarcat de l'Arménie, il convoqua, en 1179, à Hrom-Gla (Mésopotamie), un Concile National, pour rétablir la paix entre les églises arméniennes et grecques, puis il envoya une députation à Rome pour faire acte de dévouement au Saint-Siège ; le pape Lucius III lui donna, en 1184, un pallium. Grégoire Degha mourut en 1193. On a de lui plusieurs lettres, écrites avec pureté et élégance. Venise, 1838, un vol. in-24.

GREGOIRE Gandzaguétzi : Docteur et célèbre historien arménien du XIII^e siècle. Il est connu par son Histoire Nationale, depuis l'an 300 jusqu'à l'an 1260 de J. C. Il y a dans cet ouvrage des renseignements précieux sur les Arabes, sur les anciens Turcs et Tatares, et sur les Croisades.

HAIG ou HAIK : Père de la nation arménienne, descendait de Thorkom.

Il prit part à la construction de la tour de

Babel. N'ayant pas voulu obéir à Memrod, dit Bel ou Belus, il se rendit avec treize cents personnes de sa famille, en Arménie, son pays natal. *Bélus lui déclara la guerre, et, dans une rencontre qui eut lieu sur les bords du lac de Van, Haïg le tua d'un coup de flèche et resta maître du pays ; soumit à ses lois les indigènes, et régna pendant plus de cinquante ans. C'est de son nom que les Arméniens se sont appelés jusqu'à présent Haï ou Haïgazouk et l'Arménie, Haïastan.*

HETOUM : Premier roi d'Arménie, de la dynastie des Roupéniens, fut élevé au trône en 1222.

Malgré ses efforts héroïques, la Cilicie fut envahie par des hordes Tatares et de Sarrasins. En 1269 il remit le pouvoir à son fils Léon III, puis se fit moine et mourut quelques mois après.

HETOUM II : Roi d'Arménie. Succéda à son père Léon III en 1289. Se fit remarquer par sa piété et son peu d'attachement à la couronne. Remet le pouvoir, après quatre ans de règne, à son frère Toros, et se fit Franciscain.

HETOUM l'Historien : Seigneur de Coricos (Cilicie), parent de Hetoum III, roi d'Arménie. se fit moine en Chypre, 1305. L'année suivante, il se rendit à Rome et dédia à Clément V son *Histoire Orientale*, écrite en Français et traduite en Latin par Nicolas Saléoni, qui l'intitula *Liber Historiarum partium Orientis*. L'original fut publié à Paris en 1529, sous le titre : *l'Histoire merveilleuse du Grand Khan*, dont la traduction latine fut publiée à Haguenau, en 1529, et la traduction arménienne à Venise, en 1842 un vol. in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur raconte les victoires des Tatares, les guerres des Assyriens, quelques faits d'armes et gestes héroïques des rois Arméniens de Cilicie.

IGNACE Le Docteur : Auteur classique arménien du XII^e siècle.

On lui doit un Commentaire sur l'Évangile, de Saint Luc ; ouvrage assez intéressant, publié en 1824 à Constantinople (un vol. in-8).

Son style est concis, nerveux et très pur.

INDJIDJIAN Haïr Ghougas : Célèbre Me-khitariste de Venise — Saint Lazare, né à Constantinople en 1758, mort à Venise en 1838.

A laissé :

1° Antiquités historiques et géographiques de l'Arménie, en arménien, trois vol. in-4, Venise 1835. Cet ouvrage renferme tout ce qu'il y a de plus intéressant sur les anciens usages des Arméniens, sur l'état physique, politique et social de l'Arménie ancienne.

2° Description géographique de l'Arménie ancienne, ouvrage très précieux, 1822, un vol. in-4.

3° Histoire contemporaine, huit vol. in-8, Venise, 1828.

4° Description du Bosphore, en vers arméniens.

5° Géographie moderne de l'Arménie, etc.

IRENNE (Saint) : Célèbre évangéliste, né vers l'an 140, en Asie Mineure. On le dit d'origine arménienne.

Fut disciple de Saint Papias et Saint Polycarpe, vint prêcher l'évangile dans les Gaules, vers l'an 177, fut ordonné prêtre par Saint Pothin, évêque de Lyon, auquel il succéda, et souffrit le martyre sous l'empereur Septime Sévère. Saint Irénée prit le parti des évêques asiatiques contre le pape Victor au sujet de la célébration de la Pâque.

Il a écrit contre les Gnostiques et les Valentiens un *Traité des Hérésies*, dont il ne reste que des fragments en Grec.

Ses œuvres complètes ont été publiées par Erasme, Bâle, 1526 ; par le P. Massuet, à Paris, en 1710, in-fol. ; puis par le P. Pfaff, à Venise, en 1734, deux vol. in-fol. Elles attestent un esprit profond et une remarquable érudition.

ISSAHAG PARTHETZI : Surnommé Le Grand. Né à Constantinople, fils et élève de Nersès-le-Grand, fut élevé à la dignité de patriarche d'Arménie en 390 et, après avoir gouverné l'église arménienne avec une rare sagesse pendant cinquante ans, mourut en 440.

C'est à lui qu'est dû le chef-d'œuvre de la littérature arminienne, la traduction de l'Écriture Sainte. On a de lui, en outre, un traité des

canons ecclésiastiques et deux lettres à l'Empereur Théodose le Jeune.

Mais l'élégance, la pureté de son style, et la sublimité de ses pensées apparaissent plus spécialement dans ses hymnes, qui sont chantées encore dans les offices de l'église arménienne.

ISSAHAG PACRADOUNI : Célèbre personnage arménien, de la race des princes Pacradiantz, fut élu Marzban (gouverneur) de l'Arménie, au nom du roi de Perse, en 481. L'année suivante, les Perses ayant attaqué l'Arménie pour y abolir la religion chrétienne, Issahag Pacradouni marcha contre les envahisseurs de son pays et mourut courageusement pour sa patrie et pour sa religion.

C'est sur sa demande que Movsés Khorénatzi a composé son Histoire d'Arménie.

JACQUES EZCON (Le sage) : Evêque arménien de Nisibe (Mésopotamie), neveu de Saint Grégoire l'Illuminateur, mourut accidentellement en 361. Il fut un des pères du Concile de Nicée, 325.

Il prit part à la défense de sa ville épiscopale contre Sapor II, roi des Perses.

Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables, entre autres, les homélies dogmatiques et morales, publiées à Rome, avec traduction latine, par le Cardinal Antonelli (1756) et à Venise, en 1765.

JEAN I^{er} : Roi d'Arménie, de la dynastie des Pacradouni (1020-1039), succéda à son père Kakig I^{er} et, n'ayant ni son courage, ni son activité, ne put tenir tête à ses ennemis. Togrul-Beg envahit l'Arménie. Jean implora le secours de l'empereur grec Basile-le-Jeune. Les Grecs, sous prétexte d'arrêter les invasions de Togrul-Beg, envahirent le pays et mirent fin à la dynastie des Pacradouni.

JEAN SARGAVAK (Le Diacre) : Docteur arménien du XII^e siècle, d'un grand savoir et d'une profonde érudition.

Plusieurs de ses ouvrages n'existent plus qu'à l'état de fragments, tels qu'une Explication

de la Chronologies Nationale, une Histoire d'Arménie enrichie de plusieurs mémoires arméniens et persans ; huit homélies très élégantes, sur différents sujets, un Traité de Juridiction et de très belles prières.

KAKIG I^{er}, roi d'Arménie, de la dynastie des Pacradouni (989-1019), succéda à son frère Sempad II.

Une princesse prétendant que Sempad était vivant dans son tombeau, Kakig se vit obligé à l'exhumer, le montra à l'armée qui était en révolte contre lui. Homme courageux et très actif, par ses réformes captura l'entière confiance de l'armée et délivra l'Arménie de tous ses ennemis. Ensuite, se consacra à la prospérité du pays, embellit la ville d'Ani éleva une magnifique église en l'honneur de Saint Grégoire l'Illuminateur, tandis que la reine faisait achever la cathédrale commencée par Sempad II.

KAKIG II : Roi satellite, fut nommé roi d'Arménie par la cour de Constantinople, en 1042. Malgré son jeune âge (seize ans) était plein de courage et de fermeté. Sa révolte contre Constantin, roi de Constantinople, qui lui demandait la cession de la ville d'Ani. Sur son refus, Constantin marcha sur Ani et s'empara de la ville par ruse et par la trahison des Satrapes. Kakig put se réfugier à Bizou (Asie Mineure), où il fut assassiné par les Grecs, après trente cinq ans d'exil (1080).

KEUMURDJIAN Gomidas : Prêtre arménien, né à Constantinople en 1652, souffrit le martyre par la décollation en 1707. Son corps fut transféré en France par l'ambassadeur français. Son tombeau est vénéré de tout le monde, à Constantinople.

Sa vie a été publiée à Rome, en 1807 (un vol. in-8). On a de lui un calendrier comparé des trois nations, arménienne, grecque et latine, un Mémoire des événements arrivés de son temps à Constantinople, une poésie sur le livre des Actes des Apôtres, Constantinople, 1704, une Elégie sur la nation arménienne.

LAMPRONATZI Nersès : Auteur classique arménien du XII^e siècle, archevêque de Darson, fut appelé par les Grecs et Latins, le deuxième Saint Paul de Tarse.

Fils du Prince Ochine, seigneur du château de Lampron, en Cilicie, né en 1153, mort en 1198.

Porté à la vie ascétique, il quitta la cour de Constantinople, se retira au couvent de Esguèvre, en Arménie, et y apprit à fond les sciences, sacrées et profanes, les langues grecques, latine et Syriaque. En 1169, il se rendit à Hrom-Gla, en Mésopotamie, où il fut ordonné prêtre.

Il fut nommé archevêque de Tarse, à peine âgé de vingt-trois ans. En 1179, il assista au concile assemblé à Hrom-Gla et y prononça, au sujet de la réunion des églises grecque et arménienne, un discours éloquent, qui a été publié à Venise, en 1812 (in-8), avec une traduction italienne en regard et des notes par le P. Aucher. On a de lui :

1° Un Commentaire sur la liturgie arménienne, ouvrage plein d'érudition et d'éloquence, Venise, un vol. gr. in-8, 1847.

2° Un Commentaire sur les Psaumes, dont il indique le sens allégorique et moral, ainsi que sur les trois livres de Salomon.

3° Un Commentaire des Douze Petits Prophètes, publié à Constantinople en 1862, modèle de pur Arménien.

4° Deux homélies sur l'Ascension et sur la Pentecôte, Venise, 1838.

5° Deux lettres, dont une à Léon, roi d'Arménie, l'autre au moine Voskan, chefs d'œuvre d'éloquence et d'énergie, un vol. in-24, 1838.

6° Des Hymnes, des Poésies sacrées, etc...

LEON I^{er} : Prince arménien de la dynastie Roupéniens (1123-1144), succéda à son frère Théodose I^{er}, et fit avec succès la guerre aux Grecs. Baudoin, comte d'Antioche, paya cher la perfidie qu'il avait montrée en l'arrêtant dans un festin. Léon lui déclara la guerre, l'écrasa et lui enleva un grand nombre de villes. Les latins, effrayés, l'apaisèrent par de riches présents. Mais, quelques années plus tard, les Latins s'allièrent à l'empereur grec Jean II Comnène,

qui envahit l'Arménie avec une grande armée et s'empara de Léon par ruse et par trahison, l'emmena prisonnier à Constantinople, avec ses deux fils, Roupén et Toros (1137).

LEON II, dit Le Grand : Premier roi arménien de la dynastie des Roupéniens (1185-1219), succéda à son frère Roupén II, rebâtit la ville de Sis, y établit sa résidence, construisit des hôpitaux et des églises, aida l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse, dans la conquête de la terre Sainte, et, avec l'assentiment de Henri VI, successeur de ce prince, et du pape Célestin III, fut couronné roi de toute l'Arménie (1198).

Le Calife de Bagdad et l'empereur d'Orient Alexis l'Ange le félicitèrent de sa nomination avec de riches présents. Léon épousa la fille de Gui de Lusignan, roi de Chypre.

LEON III, Roi d'Arménie : (1269-1289), succéda à son père Hetoum I^{er}, établit sa résidence à Tarse, l'embellit, bâtit des églises, des écoles et des hôpitaux, répara les dommages causés par les Sarrasins, les battit et les expulsa complètement du pays.

LEON IV : Roi d'Arménie (1305-1308), fils de Toros III, succéda à son oncle Hetoum II, et fut tué dans un combat acharné par Bilargou, général mongol.

LEON V : Roi d'Arménie (1320-1342), succéda à son père Ochine, à l'âge de douze ans, et vit son royaume continuellement désolé par les discordes civiles et militaires, ainsi que par les invasions impunies des Mamelouks, des Tatares et des Turcomans.

LEON VI : Roi d'Arménie (1365-1393), né d'une mère arménienne et proche parent de Pierre, roi de Chypre, envoya contre les Mamelouks, en Cilicie, son connétable Libarid, qui fut tué et paya, pour obtenir la paix, une forte somme d'argent. Comme il députa des ambassadeurs en Europe pour armer les princes chrétiens, les Mamelouks recommencèrent la guerre. Sis, capitale de l'Arménie, fut assiégée et brûlée (1371) ; Léon, vaincu et blessé, se réfugia dans des montagnes inaccessibles où il se tint longtemps caché. On le crut mort, mais il re-

vint dans Tarse en 1343, au moment où sa femme Marie, parente de Saint Louis, allait épouser Othon, duc de Brunswick, qui devait être couronné roi d'Arménie. Les Mamelouks revinrent en 1374, dévastèrent le pays et contraignirent Léon à se renfermer dans la forteresse de Galeau où, après neuf mois de résistance, il dut capituler (1375). Au mépris des conventions, il fut enchaîné avec toute sa famille et conduit au Caire. Il écrivit de sa prison au pape et à Jean I^{er} roi de Castille, lequel finit par obtenir sa libération en 1382. Léon se rendit à Jérusalem, y laissa la reine, alla à Rome, en Castille, des Célestins et de là, il fut transféré à la basilique de Saint-Denis où l'on voit encore son tombeau. Son buste est au musée de Versailles. Avec lui s'éteignit la dynastie des Roupéniens.

MARAPAS GATINA : Syrien du III^e siècle avant Jésus-Christ, mais d'origine arménienne. Par ordre de Vagharchag I^{er}, roi Arsacide d'Arménie, se rendit à Ninive, pour y recueillir dans les archives, tout ce qui se rapportait à l'histoire de la nation arménienne. Il y trouva une histoire universelle traduite de chaldéen en Grec et en tira tout ce qui était relatif à l'Arménie.

D'autres monuments, des chansons populaires et ses propres connaissances le mirent à même d'écrire l'histoire des faits survenus depuis Alexandre jusqu'à lui.

Cette histoire était écrite en caractère Syriens et Grecs, l'alphabet arménien n'étant pas encore inventé.

Movsès Khorénatzi (dit Moïse de Khoren) nous en a conservé quelques extraits.

MATHEOS Yétessiatzi : Historien arménien du XII^e siècle, né en 1060, mort en 1144.

Il est célèbre par une Histoire d'Arménie, de l'an 952 à 1132, très estimé pour son exactitude, et intéressante pour l'histoire des Croisades. Elle a été continuée jusqu'en 1136 par son élève Krikor Yéretz.

Un extrait de cet ouvrage a été publié en Français par M. E. Dulaurier, en 1850, Paris.

MEKHITAR (l'Abbé) : Fondateur de la congrégation arménienne des Mekhitaristes, né en 1676 à Sébastia (Asie Mineure), mort en 1749. Visita les principaux couvents de l'Arménie, la Syrie et Chypre, puis se rendit en 1700 à Constantinople, où il travailla au rétablissement de la paix religieuse entre les Arméniens catholiques. N'ayant pu réussir, il alla se fixer à Modon, en Morée, où il éleva un couvent et une église, et le pape Clément XI reconnut le nouvel ordre.

L'invasion des Turcs en Morée (1717) l'obligea à se réfugier à Venise avec la plus grande partie de ses disciples. Il obtint du Sénat la cession à perpétuité de la petite île de Saint-Lazare, où il fonda un nouveau couvent avec une imprimerie.

On a de lui :

1^o Dictionnaire arménien (1749-1751), deux gr. vol. in-4, ouvrage d'un très grand mérite, vu la décadence où était tombée la littérature arménienne.

2^o Grammaire de la langue arménienne, un vol. in-4, 1770.

3^o Commentaire sur l'Evangile de Saint Mathieu, un vol. in-8, 1737.

4^o Une belle édition de la Bible arménienne, 1733, in-fol., etc...

MESROB dit MACHDOTZ : Célèbre docteur arménien du V^e siècle, mort en 441. Secrétaire du patriarche Nersès I^{er} et du roi Varastad, puis coadjuteur du patriarche Sahag en 390, inventa l'alphabet arménien avec l'aide de Issahag le Grand. Il traduisit le Nouveau Testament, d'un style pur, facile, et en même temps très élégant. Etablit partout des écoles, inventa pour les Géorgiens et pour les Albaniens, l'alphabet Khoutzouri.

Il composa en outre plusieurs prières qui se trouvent dans le bréviaire arménien.

MOVSES KHORENATZI, dit MOÏSE DE KHOREN : Célèbre historien arménien, né au bourg de Khorni, en 370, mort en 489, dans sa cent-vingtième année,

Il fut évêque de Pacrévant, disciple de Mesrobe, le créateur des études arméniennes. Il étudia en Grèce et même à Rome d'où il rapporta beaucoup de manuscrits, contribuant ainsi au grand travail de traduction des chefs-d'œuvre grecs.

Son Histoire d'Arménie, Londres (1736), avec traduction latine par les frères Whiston, et Venise (1841), et traduction française par M. Levaillant et Florival, contient des documents précieux. Elle s'arrête à l'an 441 de J. C., dont le quatrième livre, malheureusement, est perdu.

Le style a une concision et une énergie qui rappellent Tacite. Sa théorie nous fait connaître plusieurs ouvrages grecs aujourd'hui perdus, notamment une tragédie d'Euripide, les Pléiades. On a de lui, aussi, une géographie, pleine de citations importantes d'écrivains grecs.

MOURAD (Samuel) - Meguerditch : Célèbre arménien, né à Tokat, en 1760, mort à Madras, Indes en 1816.

Il fit ses études chez les Mekhitaristes de Venise, puis se rendit aux Indes, où il fit une fortune considérable.

Il en destina par testament une grande partie à l'éducation des enfants pauvres de sa nation, sous la direction des Mekhitaristes.

L'établissement, qui fut fondé en 1834, à Padoue, a été transféré à Paris en 1836. Il est consacré exclusivement aux Arméniens qui reçoivent l'éducation la plus convenable aux besoins de leur nation et aux progrès des sciences. On y enseigne, outre la langue arménienne, le français, l'anglais, l'histoire et la littérature universelles, les sciences, les arts.

NERSES, dit Le Grand : Arrière petit-fils de Saint Grégoire l'Illuminateur, s'est rendu célèbre par sa charité qui lui a valu le nom de Père des Malheureux. Après avoir exercé pendant quelques temps les fonctions de Grand Chambellan à la cour de Archag III, roi d'Arménie, il fut élu à l'unanimité patriarche de la nation (364), restaura les institutions et règlements de ses prédécesseurs et couvrit le pays d'hospices pour les malades, les orphelins et les vieillards. Il mourut en 383, empoisonné par

ordre de Bab, roi d'Arménie, à qui il reprochait ses désordres et sa conduite envers le peuple.

NERSES GLAETZI, surnommé Chenorhali (Le Gracieux). Célèbre patriarche arménien, poète, théologien et philosophe distingué, né vers le commencement du XII^e siècle, mort en 1173, succéda à son frère Krikor Bahlavouni en 1166. Il a laissé un poème de huit mille vers intitulé *Hisous Vorti* (Jésus-fils), Venise, 1830, un vol. in-24. Une élégante élogie en deux mille vers sur la prise d'Edessa, Paris, 1826 ; une Histoire d'Arménie en vers, Constantinople, 1824 ; des belles poésies sacrées sur différents sujets ; des Enigmes assez ingénieuses.

Ses ouvrages en prose sont :

1^o Une belle prière de vingt-quatre versets, imprimée avec une traduction en vingt-quatre langues, Venise, 1832, in-12.

2^o Une correspondance avec Manuel Comnène, empereur de Constantinople, un vol. in-24 1838.

NERSES CHAHASIAN : Patriarche universel (Catholicos) de tous les Arméniens, né en 1770, à Achdarag (Grande-Arménie), mort en 1857, à Etchmiadzine, fut élu Catholicos en 1843.

Il a joué un grand rôle dans les événements religieux et politiques de son temps. Il fut reçu à Saint Pétersbourg par le Tsar Nicolas, vers la fin de 1843, avec qui il eut plusieurs entretiens. Il fut décoré de l'ordre de Saint Alexandre Nevski, pour les grands services qu'il avait rendus aux armées russes pendant la guerre de 1828, alors vice-patriarche à Etchmiadzine. A la tête des colonnes russes et de la milice arménienne, la croix à la main, il avait marché contre l'armée persane qui avait envahi la province d'Erivan, obligeant l'ennemi à se retirer du pays.

L'abondance, l'élégance, la facilité, sont les caractères distinctifs de son style. Ses œuvres complètes ont été traduites en latin par l'Abbé J. Capeletti, deux vol. in-8, Venise, 1833.

NOE : Premier patriarche de la trentième génération des hommes, fils de Lamheck, naquit vers le milieu de 2998 avant J. C. Sa vertu trouva grâce devant le Créateur qui le sauva, avec sa famille, du troisième déluge universel. Il lui ordonna de construire une arche

assez grande pour contenir, outre lui, sa femme et ses trois fils, avec leurs femmes, un couple des animaux impurs et sept couples des animaux purs. Dès que Noé eut accompli les ordres du Seigneur, les eaux du Ciel tombèrent pendant quarante jours et quarante nuits.

Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche s'arrêta en Arménie, au sommet du mont Ararat, et peu à peu les eaux s'écoulèrent. Dieu promit alors à Noé qu'il n'y aurait plus de déluge. Noé descendit dans la plaine et se livra à l'agriculture ; dans les vallées, Noé découvrit la vigne, prépara le vin et, la première fois qu'il en but, s'enivra et s'endormit dans un état de désordre qui excita la risée de Cham. Noé, à son réveil, le maudit, et bénit ses frères Sem et Japhet qui avaient couvert sa nudité. Il mourut âgé de trois cent cinquante ans, en 2648 avant J. C.

Après sa mort, ses fils se dispersèrent : Sem alla peupler l'Asie, Japhet l'Europe, et Cham l'Afrique.

Le nom de Noé signifie repos ou consolation.

ORPELIAN : Historien arménien du XIII^e siècle, et archevêque de Sunik (Grande Arménie). Est auteur d'une histoire intitulée : Livre Historique sur la Province de Sunik, ouvrage très estimé pour l'exactitude des faits et des dates, quoi que le style en soit peu littéraire.

On a imprimé à Madras, en 1775, une Histoire des Georgiens, contenant quelques renseignements sur la famille princière des Orpéliens, que Saint Martin a attribué à Etienne Orpelian. Il l'a traduite en Français et publiée, avec l'original, sous le nom d'Histoire des Orpéliens.

OSCIN ou **OSCHINE** : Roi arménien de la dynastie des Roupéniens, fils de Léon III. Après l'assassinat de Léon IV, il se mit à la tête de l'armée, vengea sa mort, vainquit le meurtrier Bilargou, général mongol, le chassa de la Cilicie, et fut proclamé roi, en 1309. Il s'allia, par des mariages, avec le roi de Chypre, et écrivit au pape Jean XXII, à Philippe le Bel, roi de France, et à Pierre II, roi de Sicile, son parent,

pour les appeler à la conquête de la Terre Sainte. Le Sultan de Bagdad et d'Egypte, informé du dessein d'Ochine, envoya contre lui un armée, qu'il tailla en pièces (1319).

Il mourut l'année suivante, regretté de tout son peuple.

OTZNETZI Ohannès : Surnommé le Philosophe : Célèbre patriarche arménien du VIII^e siècle, un des plus élégants écrivains arméniens. A laissé :

de l'éloquence arménienne, Venise, 1833, un vol.

1^o Discours synodal, un des chefs-d'œuvre in-8, avec traduction latine, et notes explicatives par le Père Aucher ;

2^o Deux Traités contre les erreurs des Hérétiques nommés Fantastiques, et contre les Pauliniens, dans lesquels brille sa vaste érudition. Venise, 1816, un vol. in-8, avec la traduction latine. par le même Père Aucher.

3^o Explication des offices et des cérémonies de l'église arménienne.

4^o Recueil des canons d'anciens conciles.

Son style est plein d'énergie et d'éloquence.

PAGRAD : Satrape arménien, reçut vers l'an 150 avant J. C., de Vagharchag 1^{er}, roi d'Arménie, en récompense de ses services, pour lui et pour ses descendants, les titres de Takatire et d'Asbed. C'est de lui que descend la famille des Pacradouni ou Bagratides qui, plus tard, régna sur l'Arménie.

PARBETZI Ghazar : Historien arménien du V^e siècle, expose, dans son Histoire Arménienne, Venise 1807, un vol. in-8, l'invention de l'alphabet arménien, les progrès de la littérature, les différentes guerres des Arméniens contre les Perses, leurs persécutions, les exploits du Prince Vahan Mamigonian, et le bonheur de la nation sous son règne, jusqu'à l'an 485.

Son style est pur, élégant, et naturel.

ROUPEN I^{er} : Prince arménien, fondateur de la dynastie des Roupéniens, parent de Kavig II, dernier roi Pacradite. Plein de courage et de fermeté, il ranima l'ardeur de ses compatriotes, gagna leur estime, s'empara de plu-

sieurs villes (1080), et profitant des troubles de l'empire grec, releva en 1085, dans la Cilicie, la dynastie qui fut appelée de son nom roupénienne. Il s'affermir, pendant un règne de quinze ans et laissa pour successeur son fils, Constantin I^{er} (1095).

SAMUEL Yéretz : Auteur arménien du XII^e siècle, né à Ani (Grande Arménie), est connu par une Chronologie Universelle, depuis le commencement du monde jusqu'en 1179. Cet ouvrage a été traduit et publié en latin en 1818, à Milan.

SARKIS Vartabed : Auteur classique arménien du XII^e siècle, est connu par quarante-trois homélies, Constantinople, 1734, un vol. in-4, dans lesquelles il a su imiter Saint Basile, Saint Grégoire de Naziantz, et surtout Saint Jean Chrysostome. Son style est pur et fleuri.

SEMPAD : Chef de la famille arménienne des Pacratides.

Après le massacre de la famille du roi d'Arménie Sanadroug, en 67 après J. C., il se rendit auprès du jeune Ardachès II que sa nourrice avait caché dans les environs de Her ou Hour (Persarménie).

Il erra longtemps avec lui puis passa en Perse, obtint des tropes à l'aide desquelles il battit l'usurpateur Yervant (88), proclama Ardachès roi de toute l'Arménie et reçut de lui le titre d'Asbed, avec le commandement en chef de l'armée et l'intendance de la maison royale.

SEMPAD I^{er}, dit Le Confesseur : Roi d'Arménie, de la dynastie des Pacratides (890-914), succéda à son père, Achod le Grand, et reçut, comme lui, une couronne du Calife de Bagdad. Victime des dissensions de ses satrapes, il fut livré à son ennemi Youssouf, gouverneur de la Perse, qui le tint enfermé dans un cachot pendant un an pour le forcer d'abjurer le christianisme. Il résista et refusa toutes les conditions avantageuses que Youssouf lui faisait en cas d'abjuration.

Youssouf, voyant qu'il n'y avait rien à faire, le fit écorcher vivant et le mit en croix à Tevine (Grande Arménie).

SEMPAD II, dit Le Conquérant : Roi d'Arménie (977-989), succéda à son père Achod Voghormadz, agrandit la capitale Ani, l'orna d'un grand nombre d'églises, de couvents, de palais, éleva de remarquables fortifications, et fit jeter par l'architecte Dertad, les fondements d'une magnifique cathédrale, dont la mort l'empêcha de voir l'achèvement.

SOMALIAN Haïr Soukias : Archevêque et abbé général des Mekhitaristes de Saint Lazare (Venise). Né à Constantinople en 1776, mort à Venise en 1846, il fut chargé de plusieurs missions importantes à Constantinople et aux Indes, devint abbé général en 1824, et archevêque in partibus de Sunik (Grande Arménie), en 1826. C'est par ses soins qu'ont été publiés plusieurs ouvrages des auteurs classiques arméniens. On a de lui, outre une volumineuse correspondance, un tableau historique de la littérature arménienne, en italien, Venise, 1829, un vol. in-8.

SURMELIAN Haïr Khatchadour : Mekhitariste de Venise, né en 1751 à Constantinople, mort à Venise, en 1827.

C'était un mathématicien distingué. On a de lui :

1^o Un traité d'arithmétique, Venise, 1817.

2^o Un calendrier universel ecclésiastique et civil, Venise, 1818.

Il a pris une part active au grand dictionnaire arménien, publié à Venise, en 1836, deux gr. vol. in-fol.

TCHAKTCHAKIAN Haïr Manuel : Savant Mekhitariste de Venise, né à Gumuchkané, près d'Erzeroum, en 1770, mort à Venise, en 1835.

Prosateur et poète distingué, connaissait à fond les langues latine, italienne, françaises, grecque, allemande, anglaise. Ses ouvrages les plus importants sont :

1^o Dictionnaire italien, arménien, turc, Venise 1804.

2^o Dictionnaire arménien, italien, Venise, 1834-1837, deux gr. vol. in-4.

3^o Une belle traduction en prose du poème de Gessner, *La Mort d'Abel*.

4° Une traduction de *Télémaque*, 1826, un vol. in-8.

5° Une traduction de l'ouvrage du Cardinal Bona, intitulé : *Manuductio ad Coelum*.

6° Une géométrie et une algèbre en Arménien.

TCHAMITCHIAN Haïr Hagop : Célèbre Mekhitariste de Venise, né en 1724, à Constantinople, mort à Venise en 1806.

Erudit en astronomie et en chronologie, rendit un grand service à la nation en publiant un almanach arménien, comparé avec ceux des autres nations. Cet Almanach continue, depuis 1751, à paraître chaque année dans l'imprimerie de Saint Lazare à Venise.

TCHAMITCHIAN Haïr Mikael : Frère du précédent, né à Constantinople en 1738, mort à Venise en 1823, entra à l'âge de vingt-trois ans au couvent des Mekhitaristes de Venise.

Malgré de longs et pénibles travaux de missionnaire, accomplis avec éclat, il a pu composer un très grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont :

1° Grammaire arménienne, un vol. gr. in-4, Venise, 1779.

2° Histoire universelle arménienne, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1784, Venise, 1784-1786, trois gr. vol. in-4, ouvrage original et aussi remarquable par le naturel du style et l'impartialité des jugements que par l'érudition.

3° Commentaires sur les psaumes, Venise, 1816-1823, dix vol. in-8.

4° Homélie pour les fêtes de la Sainte Vierge, 1805, in-8.

TIGRANE ou **DICRAN I^{er}** : Roi arménien de la dynastie des Haïganiens (565-520 av. J.C.). Succéda à son père Yervant. D'après Marappas, il s'allia avec Cyrus et les Perses contre Astyage, rois des Mèdes, et concourut plus tard à la prise de Babylone (538).

Il a fondé la ville de Dikranagerd ou Tigranocerte.

TIGRAN II : Roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, 118-95 av. J.C. Succéda à son

père Vagharchag I^{er}, attaqua son parent Mithridate II, roi des Parthes, qui lui disputait la possession du Pont, le vainquit et soumit le Pont, la Cappadoce et le pays des Phaziens (des Lazes), puis aida les Parthes à combattre les Séleucides ; encouragea l'art et l'agriculture, donna des lois à ses sujets, et fit recueillir tous les monuments d'Arménie.

Un de ses généraux, jaloux et ambitieux, l'assassina dans une partie de chasse.

TIGRANE III, Le Grand : Roi d'Arménie, fils du précédent, 95-60 av. J. C. succéda à son père juste au moment où l'armée en révolte cherchait à mettre fin au régime royal.

Tigrane réprima la révolte et organisa une nouvelle armée. Fit alliance avec Mithridate le Grand dont il épousa la fille Cléopâtre.

Il envahit la Cappadoce en 83, soumit la Syrie en 70, et en chassa Antiochus XIII.

D'après les historiens romains, plusieurs rois captifs le servaient à table, et, lorsqu'il sortait, quatre d'entre eux couraient devant lui. Lucullus, à la tête de plusieurs armées romaines l'attaqua, pour ne pas lui avoir livré Mithridate.

Après plusieurs jours de combat indécis, Tigrane fut battu devant Artaxata et ce, par la défection de ses généraux qui ne voulaient plus se battre pour une cause qui n'était pas nationale. Pompée l'obligea à céder aux Romains la Syrie, la Cappadoce et la Cilicie, en 64.

Au comble de ses malheurs, Tigrane se vit enlever la Sophène par son propre fils que soutenaient les Perses.

TIRIDATE ou **DETTAD** : Prince arsacide, neveu de Phrate V, fut élevé par l'empereur Tibère sur le trône d'Arménie, et renversé par Artaban, roi des Parthes, l'an 36 avant J. C.

TIRIDATE I^{er} : Roi d'Arménie, frère de Volignès, roi des Parthes, enleva le trône à Rhadamiste en 52, mais il fut chassé par le général romain Corbulon ; néanmoins, Néron le lui restitua à cause des services qu'il avait rendus aux armées romaines lors de leurs attaques contre les Perses. Il mourut en 73.

TIRIDATE II : Fils de Chosrof I^{er}, échappa à l'âge de treize ans (222) aux assassins de son père, se rendit à Rome vers l'an 270, se distingua par sa valeur militaire sous Probus et Dioclétien, obtint de ce dernier une armée (286), à la tête de laquelle il ressaisit l'Arménie, et chassa Sapor I^{er}, roi des Perses, du pays, en lui infligeant une cuisante défaite.

Il fit souffrir le martyr à Saint Grégoire l'Illuminateur, puis se convertit au christianisme, tout en l'idolâtrie. Il alla à Rome féliciter Constantin le Grand pour sa conversion.

Pendant qu'il était à Rome, les Perses envahirent l'Arménie. Tiridate partit aussitôt pour défendre son trône, mais en cours de route, il fut empoisonné par les Grecs et mourut en 314.

TOMADJANIAN Haïr Yeghia : Mekhitariste de Venise, né à Constantinople en 1779, mort à Venise en 1848, connaissait à fond les langues grecque, latine, italienne, française et allemande, et fut un des plus habiles et des plus infatigables traducteurs arméniens.

Parmi ses traductions, on distingue :

1° L'Illiade Venise, 1843, deux vol. in-16, et l'Odyssée, 1847, deux vol. in-16, en vers rimés.

2° La Christiade de Vida, 1832, un vol. in-16.

3° Les tragédies d'Euripide.

4° La Biographie des Hommes illustres, de Plutarque, 1833-1834, six vol. in-16.

5° L'Histoire Naturelle et la Politique d'Aristote.

6° Plusieurs homélies de Saint Chrysostome.

7° Les discours choisis de Saint Grégoire Naziantz, ainsi que les soixante discours de Saint Léon le Grand.

VAHAKN : Roi d'Arménie, de la dynastie des Haïganiens, un des plus nobles héros de la nation, succéda à son père Tigrane I^{er}, vers 520 avant J. C.

Ses exploits lui firent donner le nom d'Hercules des Arméniens.

Les Ibériens (Géorgiens) lui élèverent une statue et lui offrirent des sacrifices ; ses descendants, appelés de son nom, Vahnouni, se consacèrent à sa mémoire.

Les traducteurs de la Bible arménienne ont partout remplacé le nom de Vahakn par celui d'Hercule.

Il à regné environ vingt-sept ans.

VAHE : Dernier roi arménien de la dynastie Haïganienne, régna vers 351 avant J. C.

Il envoya au secours de Darius, roi de Perse, quarante cinq mille fantasins et sept mille cavaliers contre Alexandre le Grand.

Quand ce dernier, après la destruction de l'armée de Darius, attaqua l'Arménie, Vahé vint à sa rencontre. La bataille, d'après les témoignages des historiens de l'époque, fut terrible, l'armée macédonienne était sur le point d'être encerclée, lorsque Vahé fut tué par une flèche perdue, 330 avant J. C.

VARTAN MAMIGONIAN le Brave : Prince d'Arménie, gouverna le pays pendant un interrègne (415-418), conserva ensuite une grande influence sur l'armée. Pour mettre fin aux ingérences de Yézdégerd II, roi des Perses, il organisa une insurrection contre ce dernier et, sur le point d'emporter la victoire, fut tué dans une échauffourée dans les plaines d'Avaraïr (451), méritant ainsi le titre de Héros National.

VARTAN l'Historien : Historien arménien de premier ordre, du III^e siècle. Il a laissé une histoire universelle jusqu'à l'an 1267. Ouvrage très précieux pour l'exactitude des renseignements et la multiplicité des faits relatifs à l'histoire des Croisades et des Tartares.

On a de lui, outre des Commentaires sur l'Écriture Sainte, des Eloges, des Hymnes, des Fables, dont la plupart ont été traduites en français par Saint Martin, et publiées par la Société Asiatique de Paris, 1825.

*

LES ARMÉNIENS HORS DE L'ARMÉNIE

Quand Rome étendit sa puissance sur les débris de l'Empire d'Alexandre, et qu'elle eut à soutenir une longue lutte contre les rois de la Perse, il se forma en même temps à Ktésiphon, comme à Rome, des colonies arméniennes nombreuses et fort actives, qui souvent intervinrent dans les affaires de l'Arménie.

Mais c'est surtout après le partage de l'Empire entre les deux fils de Théodose que les Arméniens prirent le plus d'importance à la cour romaine ; la proximité de la nouvelle capitale, Bizance, les intérêts communs entre les Grecs et les habitants des provinces orientales attirèrent de nombreux arméniens sur les rives du Bosphore et, peu à peu, par leur capacité, ces gens prirent une place si considérable dans l'état qu'ils en arrivèrent à revêtir la pourpre. Le premier arménien qui porta le titre de Basileus fut Maurice, né en Cappadoce, en 539, à Arabisse, d'une famille noble d'Arménie.

Parvenu au grade de général, se couvrit de gloire dans ses guerres contre les Perses ; reçu en triomphe à Constantinople (132), il épousa Constantine, la fille de Constantin Tibère, et fut, la même année, couronné empereur.

Ses successeurs : Flavius Heraclius (610-641), Constantin II (641-668), Constantin IV (Pagonat) (668-678), Justinien II (665-695) et (705-711), Tibère IV (705-711), Filépicus Bardanès (711-713), Ardavaste (742) et Léon V l'Arménien (813-820), régnèrent successivement sur le trône de Bizance. Léon l'Arménien fut élevé au trône le 19 Juillet 813, par l'armée à la tête de laquelle il avait battu les Bulgares. Parmi les successeurs, il y eut Jean Zimisce (du mot arménien : Zimiyès), à cause de sa petite taille (969-976), il fut le courageux défenseur de l'île de Rhodes. Parmi le grand nombre d'Arméniens qui ont joué dans l'empire un rôle considérable comme fonctionnaires de l'état, il convient de citer en première ligne l'ennuque Nersès, général de la plus haute valeur qui, en écrasant les forces des Goths et des Francs, sauva Rome et la rendit à Justinien I^{er} ; grâce à cet Arménien, l'Empire exista.

De 542 à 568, Nersès gouverna tout l'Occi-

dent reconquis ; puis, de 625 à 643, ce fut Issanag l'Arménien qui présida aux destinées de l'Italie.

Le général arménien, Samuel de Terdjan, fut, au X^e siècle, roi de Bulgarie.

Pendant plusieurs années, l'Ibérie (la Géorgie) fut gouvernée par des rois arméniens. Le premier fut Goraman (576-600), de la dynastie des Pacradounis. Le dernier roi de Géorgie, Erékli II, était encore un Arménien de la famille des Pacradounis.

Comme la Géorgie, presque tous les petits pays du Caucase, l'Aghouanie, la Mingrélie et les états Karthwéliens, furent gouvernés par des princes arméniens.

Même des pays musulmans eurent à la tête de leurs administrations des Arméniens qui rendirent ces pays arriérés, prospères et libres économiquement. Saladin était d'origine arménienne ; le premier ministre de Nasr-Eddine Chah, l'Atabeg Azam, était Arménien.

Tous les habitants de la Nouvelle Djoulfa, fondée par Chah-Abbas I^{er}, étaient des Arméniens, emmenés de force de la Grande Arménie. C'était l'époque où tous les pays d'Orient se disputaient entre eux pour avoir des colonies arméniennes car ils avaient vu de leurs propres yeux que les Arméniens, travailleurs, courageux et intelligents, transforment en paradis les pays où ils s'installent. Voici un témoignage qui confirmera cette expression :

« Bien avant la chute du royaume d'Arménie, c'est-à-dire en 1375, les Arméniens firent leur apparition chez nous, où ils furent invités par le prince de Galicie, David.

Le premier démembrement de leur patrie provoqua une forte émigration ; les émigrants arméniens prenant avec eux une poignée de leur terre natale, dans un morceau d'étoffe, se dispersèrent dans la Russie méridionale, au Caucase, au pays des Cosaques, et quarante mille d'entre eux vinrent chez nous.

A partir de ce moment, de nouveaux courants d'émigration arménienne se dirigèrent périodiquement des rives du Pont vers la terre hospitalière des Sarmates, et, il faut le dire, ces hôtes venus de si loin, se montrèrent vraiment comme « le sel de la terre », comme un élément

exclusivement utile et désirable. Ils s'établirent principalement dans les villes, et, en maints endroits, devinrent le noyau de la classe bourgeoise polonaise. La ville de Lvov, le foyer le plus patriotique de la Pologne, théâtre de tant de bouleversements historiques, doit en grande partie son éclat aux émigrés arméniens.

Kamenetz-Podolsk, cette couronne de nos vieilles forteresses, a reçu tout son renom des Arméniens qui s'y sont établis.

En Boukovine et dans toute la Galicie, l'élément arménien joue un rôle de premier ordre dans la vie politique et sociale, dans l'industrie et dans le mouvement intellectuel, ensuite dans toute la Pologne et dans la capitale, Varsovie, les descendants de ceux qui furent jadis la grande nation de l'Araxe, s'illustrèrent dans toutes les carrières. Aux combats du Grünwald et de Warna, ont pris part les pères des Alexandrovices, des Augustinovices, des Abkarovices, des Agopovices, des Alexanovices.

De leurs rangs plus tard sont sortis de célèbres polonais tels que Malakosvski, Missagovski, Grigorovitz, Baroutch, Théodorovitz, etc... »

M. Adolph Novatchinski.

(Dans le *Kurger-Poranny* de Varsovie)

Par émigrations successives les Arméniens de Pologne formèrent peu à peu une colonie, répartie dans la plupart des villes, comptant deux cent mille nouveaux venus. Aujourd'hui, de ces deux cent mille Arméniens, il n'en reste plus que cinquante mille en Galicie et en Transylvanie. Ayant oublié leur langue, leur confession, ils n'ont plus d'Arménien que le nom.

Au moment des croisades, bon nombre d'Arméniens, par crainte des Musulmans, s'expatrièrent vers l'Occident : Venise, Livourne, Rome, Milan, Naples, Gênes, Marseille et Avignon les reçurent en foule.

A Marseille, on voit encore la Rue des Arméniens. Mais de toutes ces colonies, l'une des plus anciennes, « en 1253, existait déjà à Venise la Maison des Arméniens » devenue célèbre par la Congrégation des Mekhitaristes.

Au point de vue numérique, c'est en Russie

qu'on trouve le plus d'Arméniens : 1.545.000 en Arménie ; 1.250.000 au Caucase et en Russie. Déjà en 1660, Moscou, Astrakan, la Crimée possédaient plusieurs colonies arméniennes. Les campagnes des Russes en Arménie, contre les Perses et les Turcs, de 1828, 1878, jusqu'en 1918 accélérèrent encore l'émigration des Arméniens vers la Russie et les pays du Caucase.

En 1708, Pierre-le-Grand avait accordé aux Arméniens des privilèges.

En 1746, le Sénat russe autorisa l'application du code national arménien aux Arméniens d'Astrakan. En 1765, l'impératrice Cathérine II accorda les mêmes privilèges.

L'Arménien Nazar fut le conseiller financier de cette impératrice. Il était petit-fils de Manouk Nazar venu de la Nouvelle Djoulfa avec une fortune colossale, prêta beaucoup à l'impératrice, qui lui accorda le titre de Comte. C'est de cet arménien qu'est issue la grande famille des Lazareff, de Russie.

Les Arméniens furent toujours bien en Russie, excepté du temps du général Paskievitch, qui chercha à abolir les privilèges accordés par Pierre le Grand et Catherine II. C'est ce général qui exila le patriarche Nersès. Malgré cela, Nersès fut élu Catholicos d'Etchmiadzine et fut reçu par le tsar en grande pompe.

Dans tous les domaines de la vie économique, sociale et militaire, les Arméniens rendirent de grands services à la Russie.

L'ingéniosité des Arméniens fit reculer Napoléon I^{er} devant Moscou ; en 1828, l'armée persane fut battue par la stratégie d'un officier arménien. Pendant la guerre russo-turque, de 1877-1878, deux généraux arméniens conduisirent l'armée du tsar, de victoire en victoire. En 1914, 1915 et 1916, pendant la première guerre mondiale, deux cent mille Arméniens enrôlés dans l'armée russe et conduits par le héros national Zoravar Antranik, et le général Nazarbékian, infligèrent défaite sur défaite à l'armée turque sur le front de Caucase. C'est à ce moment que le tsar nomma général d'armée le héros national des Arméniens, katchen Antranik.

Des colonies arméniennes existent dans tous les pays : aux Indes, en Chine, en Amérique du

Nord, en Amérique du Sud, en Afrique, en Egypte, Syrie, Liban, Palestine, Abyssinie et même au Japon et en Australie, dont le total dépasse cinq cent mille.

Aux Indes, bien avant les Anglais (1690), et les Hollandais, de nombreuses colonies arméniennes avaient établi des comptoirs très florissants de sorte que la ville de Calcutta, comme foyer d'affaires, doit son origine aux Arméniens. Voir à ce sujet les témoignages de N. et H. Buxton, *Travels and Politics in Arménia*.

Le nombre des Arméniens se trouvant actuellement dans les deux Amériques dépasse de deux cent cinquante mille.

C'est en 1655 qu'on voit pour la première fois des Arméniens aller au Nouveau Monde. C'étaient deux spécialistes pour l'élevage du ver à soie qui, appelés par le gouverneur de la Virginie, se fixèrent dans cette colonie britannique. Mais, jusqu'au début du XIX^e siècle, bien peu d'Arméniens avaient abordé les côtes américaines.

En 1834, un jeune homme de seize ans, Khatchadour Vosganiàn, vint à New-York pour compléter ses études. Il devint journaliste et prit part au mouvement littéraire américain ; puis ce fut Haroutioun Véhabédian qui vint y achever son instruction et fut plus tard patriarche de Constantinople, puis de Jérusalem.

De 1834 à 1867, il n'y avait pas plus de cinquante à soixante Arméniens aux Etats-Unis ; en 1870-1871, ils étaient soixante-neuf.

Durant et après la guerre russo-turque de 1877-78, plus de dix mille Arméniens émigrèrent aux Etats-Unis pour vivre en sécurité, car en Turquie, la vie était devenue infernale pour eux. Massacres et persécutions, tel fut le sort des Arméniens, dans les provinces arméniennes de Turquie.

Pour fuir les atrocités turques, après la révolution de 1908, jusqu'en 1916, le nombre des émigrants arméniens aux Etats-Unis dépassa cent mille et, après la première guerre mondiale, ce chiffre dépassa deux cent mille.

Outre aux Etats-Unis, cent quatre vingt mille Arméniens se réfugièrent en Syrie, au Liban, trente mille en Bulgarie, trente cinq mille en Grèce, vingt cinq mille en Egypte et quatre vingt mille en France.

Depuis les Croisades, c'est la première fois que tant d'Arméniens émigrent en France.

Actuellement le nombre total des Arméniens dans le monde entier dépasse trois millions cinq cent mille, dont plus d'un million sont à l'étranger.

Ces derniers ne demandent qu'une chose, retourner dans le pays de leur ancêtres et reprendre leur vie nationale.

Jamais, dans l'histoire des peuples, on n'a vu une nation aussi malheureuse et aussi persécutée que l'Arménie, et ce pour avoir trop aimé la vérité, la justice, le progrès et la civilisation chrétienne.

A.

LA CONFÉRENCE DE M. ANDRÉ MANDELSTAM

*Docteur en Droit International de Pétrograd
Associé de l'Institut de Droit International
Ancien Premier Drogman de l'Ambassade de
Russie à Constantinople, Ancien Secrétaire de
la Seconde Conférence de la Paix*

La Société de Sociologie de Paris, dans sa séance du Mercredi 13 Mars 1918, présidée par M. A. Ribot, ancien Président du Conseil, poursuivant son étude des pays balkaniques, a abordé celle de la Turquie.

M. André Mandelstam, docteur en droit de l'Université de Pétrograd, associé de l'Institut de Droit International, qui fut premier drogman de l'Ambassade Russe en Turquie, puis Directeur du Département Juridique au Ministère russe des Affaires Etrangères, fit sur ce sujet la communication que voici :

Je remercie la Société de Sociologie de Paris de l'honneur qu'elle me fait en m'invitant à lui parler de la Turquie. J'attribue cet honneur au seul fait que pendant seize ans j'ai occupé à l'Ambassade de Russie à Constantinople des postes qui me facilitaient l'observation de la vie politique et sociale de ce pays. C'est donc en cette qualité de témoin que je me permettrai de parler de l'Empire ottoman tel qu'il m'a apparu pendant les dernières dix années du règne d'Abdul-Hamid et pendant l'épopée jeune turque. Je tâcherai de vous présenter en raccourci l'œuvre accomplie par les Turcs pendant ces années et d'en tirer quelques conclusions d'ordre sociologique qui auront peut-être le don d'intéresser votre docte assemblée.

I

Les traits distinctifs de l'Etat hamidien vous sont certainement connus. C'était une despotie théocratique et nationaliste.

En premier lieu, la Turquie hamidienne était un état despotique. Tout le pouvoir réel était concentré entre les mains du Sultan. La Sublime Porte traînait une misérable existence à côté du Palais tout-puissant. C'est de ce palais que dépendaient les nominations à toutes les charges importantes de l'Etat. Et cependant Abdul-Hamid, sans aucune confiance en ses créatures, intervenait à chaque moment dans la marche des affaires. La parole, l'ordre d'un Grand-Vizir ou d'un ministre étaient à chaque moment annulés par le contre-ordre d'un secrétaire du Palais. Valis et ambassadeurs se trouvaient constamment dans l'obligation de désobéir aux prescriptions les plus formelles de leurs supérieurs directs.

L'espionnage, à l'entretien duquel le Sultan affectait une grande partie du trésor national, était devenu une véritable institution publique, qu'il fallut, après la Constitution, abolir par iradé spécial. Parents et enfants, élèves et professeurs, chefs et subordonnés s'espionnaient mutuellement au profit du Souverain. Le redoutable virus pénétrait goutte à goutte dans la moelle du peuple turc et l'empoisonnait lentement mais sûrement. On peut dire sans exagération que le mot « journal » (en turc - dénonciation) était le symbole de l'ère d'Abdul Hamid.

A l'ombre du trône impérial, les sbires, grands et petits, soumettaient le malheureux pays à des corvées et tailles sans merci. Le gouvernement hamidien a été souvent caractérisé

comme une vaste organisation pour la spoliation et pour le pillage. On ne saurait mieux dire. Il n'existait pas le moindre contrôle sur les finances. Le soi-disant budget soumis au Sultan n'était même pas publié.

Avec une logique féroce, le Sultan veillait à ce que toutes les institutions d'Etat et toute la vie sociale fussent au niveau de son système de terreur et d'exploitation. Les libertés communales et provinciales n'existaient que sur le papier. Les tribunaux fonctionnaient sous la double impulsion du bakchiche et des injonctions du Palais. La presse gémissait sous la férule de la plus grotesque et la plus impitoyable censure préventive. L'instruction publique était confiée à des personnes réputées pour leur ignorance. L'enseignement supérieur était réduit à néant ; toutes les disciplines « dangereuses », telles que la philosophie, les sciences naturelles, le droit public, étaient soigneusement bannies de la soi-disant Université de Stamboul. Mais la théologie musulmane elle-même n'était pas plus heureuse : les livres sacrés musulmans étaient bien souvent confisqués et brûlés sur l'ordre du Sultan, qui redoutait l'influence des « pensées subversives » qu'ils renfermaient sur les devoirs du Calife à l'égard de son peuple.

L'état despotique d'Abdul-Hamid était, en même temps, une théocratie musulmane opprimant tous les peuples chrétiens soumis à sa loi, et un Etat nationaliste turc, surnoisement hostile aux peuples musulmans non-turcs, tels qu'Arabes, Albanais et Kurdes. Il est vrai que sous Abdul-Hamid le panturquisme ménageait les musulmans. Il se servait des Kurdes comme complices dans l'œuvre de la destruction de la race arménienne, et des Albanais pour décimer l'élément serbe. Quant aux Arabes, la politique panislamiste inaugurée par Abdul-Hamid imposait à la Turquie une extrême prudence et tous les ménagements possibles. En particulier, l'astucieux Sultan ne se souciait nullement de provoquer par de maladroits persécutions la défection du Chérif de la Mecque, descendant du prophète Mahomet, et pouvant comme tel dénoncer le Calife touranien comme usurpateur devant le monde musulman. C'est aux Jeunes-Turcs qu'il fut réservé de porter, par les excès

de leur pantouranisme, un coup mortel au panislamisme.

A l'accusation de persécuter leurs sujets chrétiens, les Turcs ont coutume d'opposer les libertés religieuses et administratives accordées par le Sultan Mahomet II le Conquérant, le régime des Patriarcats. Il faut cependant constater que ces libertés n'étaient que la conséquence logique du caractère exploiteur de l'Etat musulman turc. En effet, il ne pouvait entrer dans l'intérêt des conquérants turcs de massacrer tous leurs nouveaux sujets chrétiens et de se priver ainsi de forces économiques taillables et rançonnables à merci ; la même raison s'opposait à la conversion de ces rayas, conversion qui, d'après la loi sacrée, les aurait rendus les égaux des vainqueurs. Force était donc aux sultans de reconnaître aux différentes nations (millels) non musulmanes des privilèges religieux, scolaires et mêmes juridiques dans le domaine où ne pouvait s'étendre, de par sa nature, le droit sacré musulman (le chéri).

Les Patriarcats Œcuménique (grec), Arménien, d'autres de moindre importance encore, purent ainsi porter à travers le temps le flambeau de leur nationalités. Mais ne nous y trompons pas. Ce n'était pas l'effet de la tolérance des Turcs, mais celui de leur incapacité à créer un Etat fondé sur l'égalité entre tous les sujets sans distinction de race ou de religion. Tout le martyrologe des nations non-musulmanes contredit la thèse ottomane d'un prétendu libéralisme ayant présidé à la création et au maintien des Patriarcats. L'autonomie spirituelle des chrétiens n'entravait pas le moins du monde l'empire absolu des Turcs sur leurs corps et leurs biens. Pendant des siècles, les chrétiens étaient l'objet d'une honteuse exploitation et de sanglantes persécutions de la part des Turcs. Il est vrai que les Patriarcats avaient le droit de porter leurs doléances à la Sublime Porte et qu'ils usaient de ce droit. Mais ces plaintes n'étaient jamais suivies que de promesse fallacieuses. On pouvait dire que les Patriarcats n'étaient que des enregistreurs officiels des crimes turcs commis envers leurs ouailles. Et le fameux droit de plainte tournait à la plus sinistre comédie.

Je suis arrivé en Turquie en 1898, lorsque l'impression des premiers massacres arméniens en 1896 était encore fraîche. Il faut dire que, comme organisation nationale, les Arméniens étaient peut-être plus favorisés que n'importe quelle autre « nation » ottomane. Ils avaient même depuis 1863, à côté de leur Synode et Conseil, une Assemblée Générale où les délégués des lointaines provinces pouvaient faire entendre leurs doléances. Mais à quoi cela leur servit-il ?

Il n'est que juste de constater qu'en Arménie, l'ère des massacres en règle et sur ordre n'a été introduite que sous Abdul-Hamid. Ce n'est pas que les Turcs des siècles précédents eussent été meilleurs. Mais les malheureux paysans arméniens, dans l'Arménie proprement dite, s'étaient accoutumés peu à peu au joug des seigneurs kurdes qui leur laissaient, pour employer l'expression d'un Consul Français, « généralement assez pour vivre ». Et dans tout l'empire, les Turcs exploitaient l'activité du marchand et du banquier arméniens et profitaient même assez souvent, dans leurs administrations, de la finesse de l'intelligence arménienne. Vers le milieu du XIX^e siècle, les maîtres étaient même tellement contents des esclaves qu'ils leur donnaient le surnom de « nation fidèle » (*milleti sadyka*) pour les distinguer des autres nations qui, comme la grecque, s'efforçaient de secouer le joug.

Pourquoi alors les massacres ? La raison en est très intéressante à constater pour la psychologie des Turcs. C'est que la « nation fidèle » arménienne commença lentement, mais sûrement à se relever sous le rapport matériel et moral, et que les Turcs virent un danger mortel dans ce relèvement, dépassant leurs buts d'exploiteurs. Ne pouvant pas rivaliser dans le domaine de la civilisation avec les Arméniens, les Turcs préférèrent les réduire à un état d'impuissance. Ils laissèrent d'abord leurs armées mettre à feu et à sang l'Arménie pendant les guerres de 1856 et de 1877. Puis, lorsque les traités de San-Stefano et de Berlin eurent imposé à la Porte l'obligation des réformes arméniennes, celle-ci entreprit contre les grandes puissances une sourde lutte dont l'enjeu était

l'existence même du malheureux peuple.

Les massacres de 1895 ne furent pas l'explosion spontanée d'un fanatisme religieux ou de race ; ils furent froidement organisés par le gouvernement d'Abdul-Hamid. Parmi tant de témoignages de ce fait historique, je me borne à citer ce passage d'une dépêche du Chargé d'affaires de France M. de la Boulinière du 3 Septembre 1896 : « Je ne pourrais citer à Votre Excellence la série interminable des faits qui prouvent jusqu'à l'évidence que c'est le Sultan lui-même qui arme les bras de ces assommeurs et leur enjoint de courir sus à tout ce qui est arménien. » Et encore ce télégramme de M. Meyrier, Consul de France à Diarbékir (3 Novembre 1896) : « Je vois de chez moi les soldats, zaptiés et kurdes en grand nombre, qui tirent sur les chrétiens... ». Environ 100.000 Arméniens périrent dans ces massacres, précédés presque toujours par les tortures les plus raffinées, les femmes subissant avant leur mort les derniers outrages et les petits enfants même ne trouvant aucune grâce devant les bourreaux. M. Lepsius, un Allemand très vieux-jeu, a constaté sur place :

1°) que les massacres ont été préparés et organisés par les autorités civiles et militaires ottomanes elles-mêmes ;

2°) que dans toute l'Arménie, les Arméniens n'avaient rien fait qui justifiât la sentence prononcée contre eux.

En 1903, j'ai été chargé, en commun avec le Consul austro-hongrois Para, d'une enquête dans le vilayet de Kossovo, provoquée par les plaintes des villageois macédoniens. Nous avons parcouru presque tous les villages de ce vilayet et nous avons constaté les plus révoltants abus des autorités ottomanes et les plus effroyables méfaits de la soldatesque turque. Le rapport résultant de notre enquête commune fut soumis aux Ministres des Affaires étrangères russe et austro-hongrois lors de l'entrevue de Murzsteeg. Cette expérience, jointe à celle d'un long service à l'Ambassade de Russie à Constantinople, me permet de témoigner que le système turc de gouverner les populations chrétiennes de l'empire était celui d'une exploitation et d'une persécution honteuse, ayant comme but évident

l'extermination progressive de la population chrétienne. Ce témoignage ne vient d'ailleurs que corroborer des faits acquis à l'histoire et j'aurais tort d'y insister.

Ce régime hamidien-despotique envers tous les sujets de l'empire, destructeur vis-à-vis des races non-musulmanes, était, sans nul doute, inspiré par un seul homme — Abdul Hamid, le Sultan Rouge. — Mais était-il contraire ou conforme aux vraies tendances et sentiments de la race turque ? voilà le problème sociologique qui se pose.

Témoin oculaire du régime hamidien et de toutes ses horreurs, j'ai cependant hésité à en confondre le caractère avec celui du peuple turc lui-même. Certes, le régime d'Abdul Hamid n'aurait pu durer trente-trois ans, si une large couche de la nation, corrompue jusqu'aux moelles, n'y avait trouvé son profit. Certes, pour ériger l'espionnage en institution d'Etat, il fallait que le niveau moral de la nation fût bien bas. Certes, les massacres en Arménie, les tueries et pillages en Macédoine, témoignaient de la cruauté non seulement des soldats turcs, mais du bas peuple qui y prenait part. Cependant vers la fin du règne, l'oreille de l'observateur attentif entendait des courants plus frais monter vers la surface de cette mare immense d'ignominie et de turpitude. La jeunesse turque, surtout la jeunesse militaire, s'agitait. Des milliers de jeunes gens étaient jetés en prison ; d'autres prenaient le chemin de l'Europe et criaient à la face du monde que le peuple turc était foncièrement bon et noble et que son gouvernement seul le déshonorait en commettant en son nom des crimes dont l'horreur faisait frémir ses sujets turcs non moins que l'Europe.

Les Jeunes-Turcs sont arrivés au pouvoir, et s'y maintiennent depuis 1908. L'histoire ne pourra donc pas dire que les crimes de ses sultans ont empêché le peuple turc de montrer à l'univers son âme véritable. En tout cas, nous sommes dans une meilleure posture pour saisir cette âme turque.

Quel est le bilan de la politique intérieure des Jeunes-Turcs depuis 1908 jusqu'à la guerre ?

Il nous semble qu'on peut diviser cette vie

politique jeune-turque en quatre périodes :

1^o) Pendant la première période, qui ne dura que neuf mois (Juillet 1908 - Avril 1909), les Jeunes - Turcs firent un sincère effort d'opposer au despotisme de la théocratie turque l'idéal d'un Etat ottoman et libéral. Cet idéal ne comprenait cependant que la reconnaissance des droits de chaque citoyen, comme ottoman, et non pas la garantie des droits des différentes nationalités de l'empire. Il ne se trouva pas parmi eux de véritables hommes d'Etat capable de comprendre que la décentralisation présentait des chances pour sauver l'empire. Au contraire, ils virent dans ce principe un ferment de désagrégation. Le 25 Octobre 1908, Hussein Djahid Bey put dire dans le « Tanine » qu'après tout la nation turque était et resterait la nation dominante en Turquie (milleti hakimé). Les relations entre Turcs et allogènes revêtirent donc bientôt et fatalement un caractère de méfiance et d'hostilité.

Mais sous réserve de cette faute capitale de vouloir ottomaniser les races de l'empire, il faut reconnaître les efforts sincères que firent les Jeunes-Turcs pendant cette période pour introduire un régime en faveur de tous les ottomans et pour émanciper la vie sociale et juridique ottomane de la tutelle pesante de la loi sacrée musulmane, le Chéri. Et c'est de cette lutte contre le Chéri que profita le Sultan Abdul Hamid, laissé sur le trône, pour grouper contre les gens de l'Union et Progrès, le bas clergé, inquiet de voir diminuer son influence, ainsi que les réactionnaires et les allogènes ; et il put ainsi évincer temporairement les Jeunes-Turcs du pouvoir, par le fameux coup d'Etat du 31 Mars (13 Avril 1909).

2^o) Il semblait vraiment, pendant la courte période précédant ce coup d'Etat, surtout pendant ses premiers mois, qu'un nouveau vent soufflât sur le pays et le secouât quelques peu de sa torpeur séculaire. La Chambre travaillait avec ardeur à l'élaboration des lois qui devaient garantir les libertés politiques et épurer l'administration ; la presse turque eut une courte, mais assez brillante floraison ; on vit renaître la littérature et le théâtre turcs, complètement baillonnées sous Abdul-Hamid ; les questions

d'intérêt général étaient avidement discutées dans de nombreuses réunions publiques... Les Jeunes-Turcs avaient-ils vraiment réveillé la véritable âme turque ?

Hélas ! Dès que se fût produit le coup d'Etat réactionnaire du 31 Mars, dès que les soldats ignorants eurent massacré leurs officiers et proclamé « la Constitution du Chéri », on put voir que le mouvement n'avait pas de racines dans le pays et que le gros des troupes jeunes-turques ne se composait que d'aventuriers prêts à trahir aussitôt que l'intérêt personnel l'exigerait. Ayant assisté de la loge diplomatique à presque toutes les séances libertaires du parlement jeune-turc, je fus aussi témoin de sa honte, lorsque après la fuite des chefs de l'Union, il s'humilia lâchement devant le Sultan Rouge et publia des appels déshonorants au pays, ce qui n'empêcha d'ailleurs pas ce Parlement de déposer le même Sultan lorsque, après 13 jours (le 21 Avril 1909), Mahmoud Chekhet Pacha eut pris Constantinople et que les Jeunes-Turcs se furent emparés définitivement du pouvoir.

Mais un revirement plus curieux encore se produisit, après ce retour, dans la mentalité des chefs jeunes-turcs eux-mêmes. C'est ce changement que je signale tout particulièrement à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux lois d'après lesquelles évolue l'âme turque. La réaction écrasée, ils étaient maintenant les maîtres absolus de la force. Et c'est justement à ce moment qu'ils commencèrent à les renier et à les trahir.

Car que firent les Jeunes-Turc pendant cette seconde période de leur règne, jusqu'à leur chute provisoire, en Juillet 1912 ? Ils abandonnèrent peu à peu les grands principes de leurs premiers jours, la tolérance religieuse et le libéralisme, et jusqu'à l'ottomanisme. Ils firent d'abord leur paix avec l'Islam militant et mirent la nouvelle constitution radicale sous la protection de la loi sacrée musulmane. En même temps, ils devinrent des panislamistes plus ardents qu'Abdul-Hamid lui-même. L'ottomanisme fit place à un nationalisme aigu qui se manifesta par des persécutions et des répressions sanglantes des éléments non turcs.

Si les Jeunes-Turcs n'ont peut-être pas organisé les massacres arméniens d'Adana, en tout cas leurs troupes y ont pris part. Et en présence de ses horreurs, les gouvernants firent preuve d'une grande lacheté, en tâchant d'atténuer les responsabilités de l'élément turc et en ne sévissant que très mollement contre les assassins. En Macédoine furent vite détruits tous les germes de la vie publique qui avaient commencé à s'y développer pendant les premiers mois de l'ère nouvelle ; et sous l'empire des lois féroces, la malheureuse population se trouva bientôt dans la même situation que sous Abdul-Hamid. Les Albanais, qui cependant avaient puissamment contribué au succès de la révolution, se virent refuser tout droit au développement national et subirent des expéditions militaires qui ravagèrent le pays. Les Jeunes-Turcs ne surent même pas gagner la confiance des Arabes qui constituaient l'élément musulman le plus nombreux de l'empire. Sous ce rapport, leur politique fut particulièrement à courtes vues, car, tout en voulant faire du panislamisme en dehors de la Turquie, ils démontrèrent clairement qu'ils plaçaient l'idéal pantouranien au-dessus de la solidarité musulmane.

*
**

Ce chauvinisme toujours croissant allait de pair avec un retour accéléré au despotisme. La lutte contre l'opposition turque elle-même prit bientôt des formes de plus en plus terroristes. Vers la fin de la période, les Jeunes-Turcs résolurent de remanier la Constitution dans un sens hostile au Parlement et favorable au Sultan, leur prisonnier docile. Et, en présence de l'opposition du Parlement, ils n'hésitèrent pas à le dissoudre et à se créer de la nouvelle Chambre, à l'aide d'élections savamment contrôlées, un instrument docile. C'est alors seulement qu'une ligue militaire, dite des « Sauveurs de la Nation », renversa le gouvernement jeune-turc et amena au pouvoir l'opposition dite libérale.

3°) Que représentait cette opposition dont le passage au pouvoir ne dura que six mois (Juillet 1912-Janvier 1913) ?

Au début du règne jeune-turc, le prince Sa-

baheddine avait fondé la ligue de l'initiative privée et de décentralisation qui fut bien vite réduite à l'impuissance par les Jeunes-Turcs. D'ailleurs cette ligue, et le parti des « Ahrar », qui la remplaça pour peu de temps, comptaient beaucoup d'allogènes et peu de Turcs ; on ne saurait donc la prendre pour un profond courant dans la nation turque elle-même. Le parti oppositionnel turc de l'Entente Libérale, qui se forma pendant la seconde période, était bien turc, mais ne correspondait à aucun idéal politique distinct de celui des Jeunes-Turcs. C'était tout simplement le groupement des intérêts et des appétits non-satisfaits.

Les programmes d'Union et Progrès et de l'Entente Libérale variaient peu et étaient également peu sincère. Les Jeunes-Turcs, radicaux et ottomans, s'étaient officiellement inclinés devant l'Islam et le turquisme ; leurs ennemis, pour la plupart des réactionnaires dans l'âme, s'affublèrent de l'étiquette libérale et se déclarèrent pour la constitution et pour le respect du droit des nationalités. L'opposition ne pouvait donc trouver sa raison d'être officielle que dans la façon dont les Jeunes-Turcs appliquaient les principes de la révolution. Mais la vraie raison de ce mécontentement d'une partie de l'opinion publique turque avait une toute autre source. Le petit groupe de politiciens tout à fait inconnus qui avait pu s'emparer du pouvoir et en usait dans son intérêt personnel, provoquait de terribles jalousies. Ceux qui n'avaient pas eu la part du butin qui leur revenait dans leur pensée, se révoltèrent contre le parti au pouvoir.

Ce jugement semblera sévère, mais il se trouve confirmé par la conduite du parti libéral, arrivé au gouvernement. Car leur règne éphémère fut animé non pas du souffle généreux qui aurait pu sauver la patrie, mais d'un esprit mesquin de rancune et de vengeance. Le sort des malheureuses populations non musulmanes ne fut aucunement adouci ; la lutte contre les ennemis politiques se poursuivait par les mêmes méthodes. Manquant, comme les Jeunes-Turcs, de véritables hommes d'Etat, les libéraux n'avaient pas même la farouche énergie de ces derniers. On peut dire que pendant les six mois qu'elle resta au pouvoir, l'opposition étala de-

vant le monde une insuffisance plus marquée encore que l'insuffisance jeune-turque. Les libéraux ne surent pas remédier à l'état de choses créé par leurs prédécesseurs et se trouvèrent impuissants devant la crise provoquée par la guerre balkanique. C'est pourquoi l'armée, véritable régulatrice de l'exercice du pouvoir, se tourna derechef du côté des Jeunes-Turcs et, le 10 Janvier 1913, ceux-ci s'emparèrent de nouveau du pouvoir.

4°) La quatrième période du régime jeune-turc, qui nous mène jusqu'à la guerre, apparaît dans le plein sens du mot, comme la période de terreur. Le triomphe temporaire de leurs ennemis n'avait pas démontré aux Jeunes-Turcs la nécessité d'un changement radical de leur politique. Et l'on peut dire que, pendant cette période, le règne d'Enver, de Talaat et de Djémal était devenu une contrefaçon de celui d'Abdul-Hamid. L'hostilité à tout progrès, à l'exception de quelques réformes inévitables, — surtout dans le domaine économique et financier, — le despotisme et la terreur comme seuls principes de gouvernement, le panislamisme comme soutien de la politique étrangère, l'octroi des privilèges aux provinces non-turques seulement sous la pression de l'Europe — et encore avec l'intention bien arrêtée de ne tenir aucun compte des promesses faites, enfin la persécution et le massacre des chrétiens jusqu'à l'intervention des puissances — voilà bien les traits distinctifs, et du régime du Sultan Rouge et de celui de Triumvirat Rouge.

C'est dans cette masse amorphe, gluante et en décomposition de l'Etat tallato-hamidien que vinrent s'enfoncer, dans la matinée historique du 29 Juillet 1914, les proues sinistres des navires de proie allemands le Gœben et le Breslau.

Leur arrivée était bien préparée en partie par le patient travail de la diplomatie allemande. Mais, et c'est le seul côté de la question qui nous intéresse ici, il l'était aussi par une prédisposition spéciale des dirigeants du peuple turc pour l'évangile allemand. L'amitié sincère dont l'Entente, dès les premiers jours de la révolution, fit preuve à l'égard de la nouvelle Turquie, ne fut appréciée par celle-ci que pen-

dant très peu de temps. La raison en était que les sympathies pour le nouveau régime ne pouvaient induire la Russie, la France et l'Angleterre à appuyer la politique jeune-turque, lorsqu'elle entra résolument dans les voies d'Abdul-Hamid, que ces trois puissances avaient toujours combattues. La persécution des peuples non-turcs provoqua donc de la part de l'Entente la même opposition que du temps du Sultan Rouge. Par contre, l'Allemagne et l'Autriche non seulement ne contrecarraient pas la sanglante politique des Jeunes-Turcs, à l'intérieur, mais encore excitaient et encourageaient leurs ambitions les plus folles et les plus effrénées, à l'extérieur. L'Allemagne poussait les Turcs vers la Perse, vers l'Égypte, vers le Caucase. Et les politiciens jeunes-turcs ne s'apercevaient pas qu'ils servaient tout simplement les visées pangermanistes ; ils ne sentaient pas que le lacet allemand entortillait de plus en plus tous leurs membres. Même la guerre balkanique, résultat de leur politique à courtes vues, ne dessilla pas leurs yeux et les jeta au contraire, définitivement, dans les bras de l'Allemagne. Il furent les misérables joutes d'une diplomatie fourbe et sans scrupules, qui sut exploiter habilement tous les côtés naïfs, grossiers et cruels de leur caractère, et qui finit bientôt par régner sur leurs conseils, comme l'état-major allemand sur leur armée. Toute la politique extérieure des Jeunes-Turcs, depuis leur avènement jusqu'à la guerre, doit donc être qualifiée, d'après ses résultats, comme anti-nationale. Car si ces politiciens ont voulu faire du panturquisme et du panislamisme au détriment des puissances de l'Entente, ils n'ont abouti qu'à livrer leur pays aux griffes du pangermanisme.

L'entrée en guerre de la Turquie a été précédée par une période de neutralité qui fut, en réalité, une violation continuelle et cynique de toutes les règles, de tous les usages de la neutralité au profit de l'Allemagne et au détriment des puissances de l'Entente. En présence de l'attitude incorrecte et déloyale de la Turquie, les puissances de l'Entente ont cependant fait preuve d'une longanimité sans précédent. Et pour ramener la Turquie à une stricte neutralité, elles lui ont proposé de sérieux avantages

et la garantie de son indépendance et de son intégrité. La Turquie a cependant repoussé ces propositions et a préféré entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne. Ses défenseurs tâchent maintenant de motiver cette entrée par la nécessité de parer au danger du dépècement de l'empire par les puissances de l'Entente et d'émanciper la souveraineté ottomane de toute tutelle. Cette argumentation est fautive par sa base, qui consiste à nier le caractère chauvin et panislamique de la jeune Turquie aussi bien que de l'ancienne. Ce sont les manifestations sanglantes de ce caractère de l'Etat turc qui ont motivé toutes les interventions de l'Europe et toutes les amputations de l'empire ottoman. C'est parce que les aventuriers jeunes-turcs savaient que la garantie de l'indépendance et de l'intégrité offerte par les puissances de l'Entente n'impliquerait jamais la liberté de détruire toutes les races non-turques de l'empire, qu'ils l'ont refusée. Et c'est parce que l'Allemagne, trahissant l'Europe civilisée, a donné carte blanche aux vieux instincts touraniens, que les Enver et les Talaat ont lié les destinées de la Turquie à celles de l'empire des Hohenzollern.

En passant maintenant à l'œuvre turque accomplie sous l'Allemagne depuis la guerre, je ne m'arrêterai qu'à l'aspect principal de la politique turque intérieure : la réalisation presque intégrale de l'idéal panturc, par la destruction des nationalités non-turques. Le gouvernement jeune-turc a décidé, de propos délibéré, de profiter de la grande guerre pour liquider la question arménienne en supprimant les Arméniens par des méthodes plus radicales que celles d'Abdul-Hamid. Le gouvernement, le Comité et surtout Enver et Talaat sont coupables d'avoir organisé, sous forme de déportation, les massacres d'environ un million d'Arméniens, lesquels massacres ont été commis par les soldats et les gendarmes turcs et la populace, ainsi que par les villageois turcs et kurdes, avec la plus grande cruauté et en recourant aux plus odieuses tortures. — La population grecque de l'Asie Mineure a été également en butte aux plus odieuses persécutions et au massacre. Le petit peuple nestorien a souffert de la part des assas-

sins jeunes-turcs un martyr qui approche celui des Arméniens. Sans l'ombre d'une provocation de leur part, le Gouvernement turc a mis à feu et à sang le pays des chrétiens syriaques du Hekkiari, en a massacré une partie, a détruit leurs humbles demeures et a forcé le reste à fuir à l'étranger. Enfin, une grande partie de la population chrétienne du Liban a succombé à la famine artificiellement organisée par les autorités turques. En outre, en Syrie, se sont déroulées d'odieuses persécutions de l'élément arabe chrétien ou musulman. Les patriotes arabes, coupables d'avoir voulu soustraire leur pays à la tyrannie turque, ont été exécutés, et leurs familles ont été déportées. — Les Juifs eux-mêmes, toujours favorisés sous l'ancien régime turc, furent en butte à des persécutions.

II

J'ai cru devoir résumer tous ces faits généraux pour donner plus de force à mes appréciations sur le caractère turc que je me permettrai maintenant de vous soumettre.

Il est évident que dans un pays aussi arriéré que la Turquie, où la masse du peuple a été toujours pliée sous l'autorité d'un seul, ou, dernièrement, sous l'autorité d'une oligarchie, il est bien difficile de démêler la véritable âme du peuple, qui ne se manifeste ordinairement que par sa passivité ou par des soubresauts occasionnels. Il faut donc absolument parler séparément des forces dirigeantes et des dirigés.

1) Les classes dirigeantes turques sont avant tout exploiteuses. Depuis la conquête, les pachas turcs ont considéré les chrétiens comme des rayas, c'est-à-dire comme du bétail. Mais le peuple turc lui-même a été de tout temps écrasé par des impôts et par les exactions des satrapes de provinces. Sous Abdul-Hamid, la vénalité et la corruption des fonctionnaires turcs, d'ailleurs presque jamais payés, étaient proverbiales. La corruption était une institution d'Etat. Le régime jeune-turc ne changea pas grand' chose à cette mentalité des gouvernants turcs. La bande d'Union et Progrès s'est enrichie aux dépens du peuple avec une désinvolture non moins grande que celle des serviteurs d'Abdul-Hamid.

Ainsi, au commencement de la guerre, le Comité Union et Progrès organisa à Constan-

tinople un syndicat des marchands de céréales et de comestibles (esnaf djémiéti) qui, malgré son caractère soi-disant privé, ne manqua pas de devenir une véritable bande d'accapareurs officiels. Et je m'en voudrais de vous priver de la lecture du passage suivant du discours du ministre des Finances Djavid Bey, prononcé en mars 1917, au Parlement ottoman : « Une partie de ceux qui ont fait fortune durant les hostilités ont réussi sans protection et sans faveur d'aucune sorte. D'autres ont acquis cette fortune grâce à la protection et à l'aide officielles directes ou indirectes du Gouvernement. Mais en tout cas, tous ont pris goût au commerce, et y prendre goût est la meilleure façon de s'y attacher et de persévérer. Le résultat de ce goût pris pour les entreprises commerciales par ceux qui ont été favorisés ou protégés — en supposant même que cette protection eût été illégale, comme d'aucuns le prétendent — assure, à mon avis, des avantages si considérables qu'ils effacent l'illégalité. »

2) L'incapacité des couches supérieures turques dans tous les domaines de la vie sociale est aussi notoires que leur rapacité. Je souscris volontiers aux paroles d'un de mes amis, l'auteur d'un livre récent, « Le Problème Turc » qui trouve qu'« il y a un trou dans leur cervelle ». En effet, ni dans le domaine des sciences, ni dans celui des lettres ou des arts, les Turcs n'ont produit des œuvres durables. Ce sont les Grecs, les Arméniens, d'autres « rayas » encore, qui leur ont construit leurs palais et leurs mosquées. De même, dans la diplomatie, dans l'administration, dans les finances, les Turcs ont largement exploité l'intelligence et le travail des races soumises. Dans l'histoire de l'empire ottoman, il est difficile de découvrir un véritable homme d'Etat de pure race turque. Les Turcs ont dû également céder aux rayas le terrain des affaires. Presque tout le gros commerce, presque tous les métiers sont entre les mains des Grecs, Arméniens et Juifs. Ce qui fait qu'il n'existe presque pas dans l'empire de classe moyenne turque, à part les officiers et les fonctionnaires. Les premiers sont bons jusqu'au grade de colonel, et les autres sont à la hauteur des postes qui n'exigent pas de vraies qualités

d'administrateur ou d'homme d'Etat. Dès qu'ils sont arrivés au sommet de leur carrière, le « trou dans la cervelle » se fait sentir, et presque tous font faillite.

Punition d'une race qui a trop vécu en vraie parasite, du sang et de la cervelle des autres.

3) Les gouvernants turcs sont presque tous imbus d'un chauvinisme aigu et d'une xénophobie stupide. Pour démontrer cette thèse, le seul exemple des massacres arméniens suffit. Comme je l'ai déjà dit, les massacres de 1895-96 n'étaient nullement dus à l'explosion d'un fanatisme religieux, mais tout simplement aux ordres d'Abdul-Hamid. De même, en 1915, les humanitaires jeunes-turcs qui, certes, ne sont pas imbus de fanatisme religieux, et dont un certain nombre adhèrent à la franc-maçonnerie, ont de propos délibéré et de sang-froid décrété l'extermination du peuple arménien. Nous ne savons pas si les mains coupées des petits enfants, les promenades des femmes nues dans le désert, les viols en présence des maris ou de parents mutilés, entraînent également dans le programme des grands chefs, ou y ont été ajoutés par les exécuteurs pour leur divertissement personnel. Des Américains ont eu l'impression que même les cruautés étaient bien organisées. Mais ce que nous savons, c'est que les massacres sur place et en route étaient commis par ordre. Les épidémies dans les camps de concentration exposés aux intempéries et laissés sans ravitaillement, étaient voulues. La décimation des convois en route par la faim, la soif et les maladies était prévue. Prévue aussi la mort lente sur place des Arméniens arrivés dans les lieux malsains de déportation. Car le gouvernement turc et les agents du Comité Union et Progrès veillaient à ce qu'aucune atténuation ne fût apportée aux rigueurs de leur système. Avec une impitoyable dureté, le gouvernement turc interdisait et repoussait toute intervention charitable des Européens qui se trouvaient dans le pays, ainsi que celle du gouvernement américain auquel il refusa même la permission de transférer les Arméniens en Amérique. Et les membres des comités locaux d'Union et Progrès étaient là pour stimuler le zèle des autrités et pour dénoncer et faire révoquer les fonctionnaires

accessibles à la pitié. D'aucuns même se dérangèrent en personne pour aller organiser sur place un petit massacre ou pour donner aux assassins un coup d'épaule utile, sans oublier de prendre ensuite un juste repos dans les bras des filles des massacrés, converties à la vraie religion.

Il faut reconnaître, la justice l'exige, qu'il s'est trouvé des fonctionnaires turcs pour refuser d'exécuter les ordres sanglants de Constantinople et même pour tâcher de les contrecarrer. Ainsi, les gouverneurs de Smyrne, de Bagdad et du Koutahie ont réussi à empêcher tout massacre. Mais pareille opposition n'a été couronnée de succès que dans ces trois cas. La résistance de quelques autres valis a été bien vite brisée, et les ordres de Constantinople ont été exécutés par des fonctionnaires plus dociles à la volonté centrale. Car le gouvernement jeune-turc avait décidé l'extermination de la race arménienne. Comme l'a dit avec une terrible justesse un témoin étranger, la déportation n'était qu'une « forme polie du massacre ». Les fonctionnaires provinciaux dévoués au gouvernement et au courant de ses intentions ne l'ont nullement caché. Ils l'ont crié à la face des Américains et des Allemands. Le moutessarif de Mouch a dit ouvertement qu'au premier moment opportun on anéantirait toute la race : « Vous ne comprenez pas ce que nous nous proposons », dit le président d'une commission de déportation à un Allemand, « nous voulons détruire le nom arménien. De même que l'Allemagne ne veut laisser subsister que des Allemands, nous, les Turcs, nous ne voulons que des Turcs. »

Que dire maintenant du rôle du peuple turc lui-même dans l'affreux drame ? La bonté tant vantée du peuple turc aurait pu se faire jour pendant la déportation des Arméniens et empêcher, sinon l'exécution, tout au moins des souffrances et des tortures aussi atroces qu'inutiles. Mais, à part quelques honorables exceptions, nous devons malheureusement constater que l'intervention des hommes du peuple, turcs et kurdes, et surtout des gendarmes turcs, a été marquée par des atrocités qui ont peut-être dépassé celles de 1909 et de 1895. En outre, la population musulmane a ordinairement cherché à

profiter des déportations pour s'enrichir par le pillage. L'on ne saurait donc pas nier que l'honneur des peuples turc et kurde n'ait subi, du fait des massacres, de nouvelles et profondes atteintes aux yeux de l'histoire.

4) A ce trait de cruauté froide, propre à la plupart des Turcs, je dois joindre celui d'une mauvaise foi insigne que je n'ai pu constater que trop souvent pendant ma longue carrière en Turquie.

La mauvaise foi, dont a de tout temps fait preuve la Sublime Porte vis-à-vis des puissances, est trop connue pour qu'il soit besoin d'y insister. Mais les premiers enthousiasmes libertaires une fois éteints, les maîtres de la Jeune-Turquie ont peut-être encore dépassé les Vieux par leur duplicité. Toutes les concessions faites aux Arméniens, aux Arabes, aux Slaves, aux Albanais n'ont été accordées qu'avec la ferme intention de les violer, et de fait ont été retirées à la première occasion propice. La perfide comédie de neutralité, jouée pendant la période qui précéda l'entrée de la Turquie en guerre, a un caractère particulièrement révoltant. Les rôles étaient distribués entre les différents membres du cabinet turc de sorte que les uns se représentaient comme « modérés » et tâchaient d'arracher aux représentants de l'Entente différentes concessions, soi-disant pour empêcher leurs camarades « activistes » d'entraîner le pays à la rupture de la neutralité, laquelle, en même temps, était chaque jour copieusement violée sous les yeux des ambassadeurs. Faut-il rappeler le rôle du Gœben et du Breslau et les messages radiotélégraphiques envoyés de Constantinople à Berlin, les séquestrations des marchandises des Alliés opérées par des autorités militaires allemandes en plein Bosphore neutre ?

5) A cette duplicité turque se joint un cynisme des plus éhontés, qui se fait jour dès qu'il pense, à tort ou à raison, rester impuni. Ainsi je me souviens que, sous Abdul-Hamid, la Porte envoya un jour à l'ambassade de Russie une note, où, tout en niant les atrocités bien avérées commises par les troupes turques contre les villages macédoniens, elle déclarait que « les fanatiques Bulgares se mutilaient eux-mêmes,

rien que pour ternir la réputation des braves troupes impériales ottomanes ». Mon chef, l'ambassadeur Zinoview, me chargea de restituer cette note à la Sublime Porte, pour indécence. L'excellent secrétaire général Nouri Bey reprit aussitôt le document tout en s'excusant de n'avoir pas pu lui-même faire la « toilette » de note, pour cause de maladie.

Mais ici encore les Jeunes-Turcs ont dépassé les Vieux. Les factums qu'ils ont publiés pendant la guerre pour se disculper des différentes accusations qui leur ont été adressées, reflètent de la plus curieuse façon leur mentalité. Ainsi, un ancien grand vizir a publié un article où entre autres il déclare que « le panislamisme turc est une légende montée contre la Turquie par de faux amis ou des ennemis cachés », ou bien que « c'est la Russie qui, en envoyant des navires pour semer des mines à l'entrée du Bosphore » a provoqué la guerre avec la Turquie. Et le Comité Union et Progrès, dans son rapport annuel de 1916, reproche à la Russie de s'être opposée à la réorganisation militaire de la Turquie par l'Allemagne !

Mais là où le cynisme atteint son comble, c'est lorsque le gouvernement ottoman tâche dans un lamentable « plaidoyer » d'excuser l'extermination des Arméniens par une prétendue révolution. Or, il est établi par d'irréfutables témoignages, qu'il n'y a eu aucune révolte arménienne, mais que, dans certains endroits, instruits par le passé, les Arméniens n'ont pas voulu se laisser massacrer sans résistance. C'est ainsi que le pamphlet ottoman se plaint amèrement de ce qu'à Chabine-Karahissar les Arméniens n'ont pas même voulu prêter l'oreille aux conseils paternels et aux propositions conciliantes des autorités turques ». Or, ces autorités paternelles les invitaient à se rendre dans le but évident de les massacrer, sans rencontrer de résistance, — comme des milliers de leurs congénères.

D'ailleurs, Talaat a dû avouer au correspondant du « Berliner Tageblatt » qu'il était matériellement impossible de faire des distinctions entre les Arméniens coupables et innocents, car ceux qui étaient innocents aujourd'

hui auraient pu devenir coupables demain. C'est d'ailleurs le même Talaat qui, en 1914 encore, soumit, par un de mes collègues de l'ambassade de Russie, de restituer un criminel politique dont son gouvernement s'était emparé à l'aide d'un faux, répondit avec le sourire cynique qui reflète si bien la mentalité turque : « Restituer, non ; tuer, oui ! » Et très content de son bon mot, il fit assassiner le malheureux dans sa prison et annonça ensuite à l'ambassade que celui-ci s'était suicidé.

Je dois aussi une mention à une variété de cynisme, spéciale, me semble-t-il, aux Turcs. C'est celle de forcer leurs victimes à glorifier leurs bourreaux. Ainsi, Djémal Pacha, gouverneur général de la Syrie, après avoir introduit la famine et la terreur dans ce malheureux pays, a obligé les patriarches chrétiens de la Syrie et de la Palestine à publier une déclaration où ils nient tous les malheurs de leurs ouailles et où ils déclarent Djémal Pacha leur bienfaiteur et sauveur envoyé par Dieu lui-même.

Je dois nécessairement terminer ici le chaquet des qualités essentielles du monde politique vieux ou jeune-turc. Je me suis étendu sur ce monde, puisque lui seul compte dans le pays. Mais on m'opposera les qualités du peuple turc. Eh bien, un écrivain grec M. Adossides, dit de lui : « Il est brave, loyal, humain, doux sauf on l'a dit cent fois, quand il coupe des têtes ». Je ne serai pas aussi méchant. Certes, le soldat turc est vraiment brave ; certes, le paysan et l'homme du peuple turc sont sobres et font une première impression de bonté et de loyauté. Mais j'avoue que mon long séjour en Turquie m'a rendu très méfiant vis-à-vis de cette « loyauté » turque qui me semble plutôt factice. Cet effet de bonté et de loyauté, produit par les Turcs sur beaucoup d'observateurs superficiels étrangers, me semble être plutôt le reflet de leur politesse exagérée. Je sais au contraire le Turc — le plus grand comme le plus humble — très hypocrite et se servant de la politesse orientale comme d'un impénétrable rempart, derrière lequel il n'arrive que trop souvent à cacher son âme véritable. Malin sera celui qui démêlera la vraie pensée de son interlocuteur turc, le-

quel tâchera toujours d'être de son avis.

Je ne pourrais donc affirmer, en raison d'expérience directe, du bas peuple turc, que son fatalisme ou sa passivité, jointe à une extrême ignorance et une grande sobriété, qui lui font supporter les plus abominables régimes. Mais est-il donc tellement injuste de juger un peuple d'après ses classes dirigeantes ? Il faut ne pas perdre de vue que la Turquie a toujours été une despotie démocratique, dans ce sens que l'aristocratie n'y existe pas et que de tout temps l'homme du peuple, le fils de scribe, de paysan ou de pêcheur, a pu devenir et est devenu Pacha ou Grand Vizir. Les classes dirigeantes se recrutent donc en partie dans le peuple. Il est vrai le sang de beaucoup d'entre eux est mélangé, les harems ayant souvent contenu des Grecques, des Arméniennes, des Circassiennes. Beaucoup de grands vizirs ont eu dans les veines du sang non turc et le cas est le même pour beaucoup des chefs jeunes-turcs. Il faut aussi faire la part de l'esprit byzantin qui survit dans les conseils et les bureaux de la Porte et qui a certainement influencé la mentalité turque. Mais il ne faut pas s'exagérer cette influence du sang ou de l'esprit étranger. Ainsi, la plupart des officiers « libérateurs » sont de vrais Turcs, et beaucoup parmi eux sont d'une très modeste origine. Et s'il faut mettre à l'actif du peuple turc leurs généreux élans des premiers jours, leur patriotisme incontestable, il faut également voir des manifestations de l'âme turque dans la conduite de ces militaires devant toutes les abominations qui ont souillé la Turquie, pendant la guerre. Se sont-ils révoltés devant le massacre des innocents, les viols et les pillages ?

Je n'ai presque pas parlé jusqu'ici de l'Islam, car je ne crois pouvoir lui attribuer la déchéance turque. Certes, la loi sacrée du Chéri a vécu son temps et est nuisible au progrès. Mais je ne crois pas que ce soit la foi islamique elle-même qui ait pu déformer un caractère naturellement bon et un esprit ouvert. Car l'expérience sociale du contraire est faite. Les Arabes et les Persans, peuples musulmans également, ont laissé au monde des trésors de civilisation.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur

le rôle qu'à joué dans l'histoire du peuple turc qui prétend encore être une race dominante, ce rôle apparaît plutôt comme tragique. Et cette « tragédie du peuple turc » consiste en ce que, depuis le jour de son apparition sur l'arène mondiale, il n'a rien fait pour légitimer son existence au point de vue de la civilisation. Il n'est entré dans la vie des autres peuples qu'en répandant des torrents de sang et de larmes. Il ne s'est affirmé dans le monde que par la guerre et par les chaînes ; les chaînes pour la race des autres peuples, les chaînes pour la pensée et pour la liberté de ses propres fils, les chaînes enfin pour la femme musulmane. Il n'a vécu que par l'esclavage. Et s'étant assuré la domination sur les vieilles race d'antique culture — Grecs, Arabes, Arméniens — s'étant érigé en maître de nations slaves pleines de forces vitales radieuses, s'étant emparé de la ville divine prédestinée peut-être, à devenir le centre du monde le peuple turc s'est figé dans une immobilité hiératique. Etreint de tous côtés par le réseau de la scolastique musulmane, il n'a pu dans aucun domaine de la pensée humaine faire jaillir les étincelles d'un génie créateur. Ayant emprunté sa religion à la nation arabe, dont l'esprit lui est complètement étranger, il n'a pu créer une Eglise nationale. La pauvre langue turque se refuse à servir de véhicule à la pensée scientifique et puise dans l'océan de la littérature arabe presque tout son fonds de notions abstraites. Et bien qu'il se soit revêtu des vêtements somptueux de la pensée arabe, bien qu'il se soit paré des pierres précieuses enlevées au trésor de la poésie persane, le peuple turc n'a enfanté aucune grande idée nouvelle. Jamais le monde n'a surpris sur les lèvres turques de nouvelles mélodies ou chansons, jamais l'esprit turc ne l'a enrichi de nouvelles formes ou images. Le peuple turc n'a pas légué à la postérité un seul grand nom de poète, d'artiste, de sculpteur, de musicien, de savant que l'humanité puisse répéter avec joie et avec amour. Il n'a déposé aucune offrande sur les autels du Beau, du Vrai, du Bien. Il a été un peuple stérile, un peuple sans fruit. Sa mission historique était de détruire, et la destruction n'exige pas une âme. Mais une âme est nécessaire pour les fondements

de la vie nationale, et c'est cette âme qui jusqu'ici a fait défaut à la Turquie.

III

La race turque a-t-elle donc vraiment le droit de prétendre à la continuation de la tutelle qu'elle exerçait jusqu'ici sur les peuples de l'empire ottomane ?

Depuis un siècle, les grandes puissances européennes sont constamment intervenues en Turquie en faveur des races opprimées. C'est dans les péripéties de la question d'Orient que s'est développée et s'est précisée la belle théorie de « l'intervention d'humanité », qui se prévaut de la loi de solidarité humaine. Cette théorie, surtout latine par ses origines, est surtout la contre-partie de la brutale doctrine allemande de l'omnipotence de l'Etat. En effet, la souveraineté de l'Etat ne saurait être absolue. La liberté, la compétence de l'Etat est circonscrite par le droit international et par le droit humain définissant les droits de l'homme. Non pas que ce droit humain se confonde avec un prétendu droit naturel immuable, éternel. Mais pour chaque époque de l'histoire, il doit exister un minimum juridique au-dessous duquel la communauté internationale ne doit pas permettre à l'Etat de descendre.

La guerre mondiale ne saurait être mieux définie que comme une lutte pour l'avènement du droit humain. Dans la conscience des peuples de l'Entente, nous voyons apparaître quelques catégories des droits de l'homme et de la nation qu'ils déclarent dorénavant inviolables, et qu'ils veulent protéger par leur force commune contre toute atteinte. C'est pour chaque homme, le droit à la vie, à la liberté personnelle et de conscience, le droit à la propriété. C'est pour chaque nation, le droit au libre développement de ses forces matérielles et de son génie individuel. Ce sont ces droits qui constituent le minimum juridique de notre temps, celui pour lequel combat l'Entente, et dont elle aspire à faire le fonds juridique de toute communauté internationale.

Le sort qui attend l'empire ottoman après la victoire de l'Entente et en application des principes par elle proclamés, a été défini nette-

ment et sans ambages, dans plusieurs déclarations solennelles. L'Entente veut « l'affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs » et « le rejet hors d'Europe de l'empire ottoman, décidément étranger à la civilisation occidentale » (Note des Alliés au Président Wilson du 10 Janvier 1917).

Ce verdict ne paraît que juste. La nation-vampire turque ne saurait plus rester tutrice des peuples arménien, arabe, grec, syrien. Le trustee turc, au nom de l'humanité entière, doit être déclaré déchu de ses droits usurpés, et si l'un ou l'autre des peuples affranchis a besoin d'une tutelle, elle sera confiée à des mains plus compétentes et plus équitables, choisies par le congrès qui arrangera les affaires du monde.

Une régénération turque est possible, dit-on — Soit. — Mais, en attendant que le peuple turc se forge une âme neuve, le droit humain s'oppose absolument à ce qu'il fasse de nouvelles expériences sur les âmes des autres nations. Les Turcs ont trop longtemps vécu en bourreaux et en parasites. Qu'ils aillent donc dans les pays purement turcs, qu'ils tâchent d'y créer un Etat turc franchement libéral, et dans ce nouveau milieu, ils trouveront peut-être le chemin de l'humanité.

La nation turque peut se régénérer. Cette régénération sera saluée avec joie par l'humanité. Mais en tous cas, l'Empire ottoman, tuteur d'autres races, doit disparaître.

LES PARTIS POLITIQUES ARMÉNIENS

C'est de cette situation intolérable qu'est né le sentiment de révolte chez les Arméniens qui étaient déçus par les promesses des Grandes Puissances et les démarches inutiles. Ils ont longtemps et en vain espéré dans l'efficacité des moyens préconisés les Grands, dans leurs réformes promises maintes fois et qui n'ont même pas connu un commencement d'exécution.

Par conséquent, ce peuple laborieux, aimant profondément la paix, essaya de défendre ses droits, l'arme à la main. C'est tout d'abord l'héroïque Zeytoun qui donna l'exemple mettant à profit les avantages de sa situation géographique. En 1860, le poète Michael Nalbandian formait à Constantinople une « Union de Bienfaisance » qui devait camoufler une organisation révolutionnaire secrète. Cette organisation avait pour but de préparer et de diriger la prochaine révolte de Zeytoun. La révolte éclata en 1862. Il semble que l'Union de Bienfaisance y ait largement participé, car Aziz Pacha, à la tête d'une armée de 87.000 hommes, en marchant sur Zeytoun, trouva devant lui une forte légion bien armée, bien équipée et exercée. Il

subit une grande défaite et dut se retirer. Quelques temps après, le Gouvernement turc envoya sur Zeytoun une armée de 100.000 hommes. Les Zeytounistes s'adressèrent à la France en envoyant une délégation à Napoléon III qui ne refusa pas d'intervenir. L'armée turque se retira et laissa Zeytoun tranquille pour quelques temps. (1)

Sur ce sujet, M. Albert Vandal, de l'Académie Française, en 1897, dans une conférence organisée sous la présidence de M. le Comte de Mun, a dit :

« En Asie Mineure, parmi les derniers contreforts de Taurus, le massif montagneux du Zeytoun forme une espèce de Monténégro arménien où vit une agglomération de tribus guerrières qui ont su se conserver une semi indépendance. En 1862, la Porte voulut détruire cette autonomie, elle envoya pour cela un pacha, des troupes, presque une armée. Dans leur détresse les habitants de Zeytoun se souvinrent de la France et invoquèrent son appui. La

(1) *Napoléon III et les Arméniens.*

France de Napoléon III prit en main leur cause, obtint leur délivrance et, lorsque huit ans plus tard, en 1870, on apprit au fond de l'Orient que la France était elle-même assiégée, envahie, en péril de mort, quelques habitants de Zeytoun quittèrent le pays, s'en furent vers la mer, s'embarquèrent et vinrent en France s'enrôler dans nos rangs pour combattre avec nous; à l'heure où les grandes nations nous délaissaient et se détournaient de notre infortune, ces humbles, ces ignorants, ces montagnards grossiers se souvenaient du bienfait reçu et venaient payer avec leur sang leur dette de reconnaissance (applaudissements répétés).

Ainsi s'est formé entre la France et les humanités souffrantes de l'Orient un contrat qui n'est inscrit nulle part, ni dans les traités, ni dans les Capitulations, mais qui s'est imprimé au plus profond de la conscience nationale. (Applaudissements prolongés).

En 1870, à Erzeroum commence à agir une « Union secrète de la Haute Arménie ».

En 1872, c'est l'« Union pour la Libération » dans la province de Van. En 1880, quand les brigands kurdes en grand nombre attaquèrent un village arménien aux environs de Van, ils rencontrèrent une forte résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas et se retirèrent en laissant sur le champ plusieurs des leurs.

En 1881, toujours à Erzeroum, est formée une autre organisation secrète « Le Conseil Suprême » qui prend par la suite le nom de « Défenseur de la Patrie ». L'année suivante un autre groupement naît sous la dénomination de « Union Agricole » ayant pour but de fournir des armes à la population pour se défendre. Van, sous l'influence des Evêques Khrimian et Servandziantz, devient de plus en plus un centre d'agitation révolutionnaire. M. Portucalian qui en 1885 commençait à publier à Marseille le journal « Arménia », en 1889 organisa lui aussi une Union qui se nomma « Armenagan ».

Les Armenagans n'ont pas eu une grande activité et se dispersèrent pour aller grossir les rangs des Démocrates. En 1887, à Genève, un Comité d'Hentchakistes se met au travail pour élaborer un projet d'activité révolutionnaire pour l'émancipation du peuple arménien.

Le Comité était composé de six étudiants ayant à leur tête Avetis Nazarbékian et sa fiancée Mlle Maro Vartanian.

Le Parti Hentchakiste était né en peu de temps, il trouvait un terrain fertile parmi les Arméniens de Turquie. Ce parti Hentchakiste organisa tout d'abord la manifestation de Koum Kapou (1), le 15 Juillet 1890, dans le but de protester publiquement contre le régime de mauvais traitements infligés aux Arméniens des provinces, et d'attirer l'attention du gouvernement sur leur sort. C'était, on le comprend aisément, une manifestation pacifique, avec la participation d'une foule immense, sans arme et sans aucune intention de révolte et de violence. Mais le gouvernement turc avait ses propres raisons de troubler l'ordre et il fit attaquer le convoi par les policiers. Il y eut des deux côtés quelques dizaines de tués et de blessés.

Le 1^{er} août 1894 la région de Sassoun est en réveil. La révolte a été minutieusement préparée par Mihran Damadian, Hampartsoum Boyadjian (Mourad) et Markar. Conduits par Mourad, les montagnards de Sassoun combattirent vaillamment l'armée turque composée de 12.000 réguliers et plus de 40.000 bachibouzouks, la plupart des Kurdes réunis pour massacrer et piller.

C'est à la suite de cette révolte suivie de massacres par les Turcs que les Grandes Puissances s'émurent, chargèrent une commission consulaire de constater les faits après enquêtes. En avril 1895 elle présenta au gouvernement turc un projet de réformes. La réplique fût les massacres.

Le 30 septembre 1895, ce fût la manifestation de Bab Ali (2) sous la direction du Parti Hentchakiste qui envoya aux Ambassadeurs des Puissances la lettre suivante :

Constantinople, le 16/28 septembre 1895
Excellence,

Les Arméniens de Constantinople ayant décidé de faire prochainement une manifestation tout à fait pacifique pour exprimer leur désidè-

(1) *Un faubourg de Constantinople où se trouvait le Patriarcat Arménien.*

(2) *La Sublime Porte — Palais du Grand Vézir.*

rata concernant les réformes à introduire dans les provinces arméniennes, et cette manifestation ne devant avoir aucun caractère agressif, l'intervention de la police et de la force armée pour l'empêcher pourrait avoir des conséquences regrettables dont nous repoussons d'avance toute la responsabilité.

Comité organisateur
(*Sceau de la Société Hentchakiste*)

*

PETITION DU COMITE HENTCHAKISTE

La population arménienne de Constantinople et celle des provinces asiatiques se trouvant dans la capitale, d'un accord unanime, ont organisé cette manifestation afin de protester solennellement contre l'état actuel des choses dans notre pays et de présenter à la Sublime Porte les réclamations du peuple arménien.

Nous voulons aujourd'hui en attirant sur nous une fois de plus son attention, dire au monde civilisé la résolution inébranlable que nous avons prise de ne plus supporter la désastreuse et inique situation qui est faite à notre peuple.

Nous protestons contre la systématique persécution dont notre peuple est l'objet, surtout ces quelques années, persécution érigée par la Sublime Porte en principe gouvernemental ayant pour seul but de faire disparaître les Arméniens de leur propre pays — fait abondamment prouvé d'un côté par les rapports des consuls et des correspondants de journaux européens et d'un autre par les rapports officiels et les plaintes continuelles qui affluent au Patriarcat national.

Nous protestons contre l'état de siège que subit notre pays depuis quelques années — siège qui est la source même de tout l'arbitraire existant dans l'administration et qui est la cause principale de la pauvreté de notre peuple.

Nous protestons contre les innombrables arrestations politiques ; contre les tortures barbares et inhumaines que l'on fait subir aux

détenus ; contre les actes de sauvageries des Kurdes ainsi que contre les exactions iniques des fonctionnaires et des percepteurs d'impôts.

Nous protestons contre le massacre de Sassoun où, c'est un fait aujourd'hui avéré, des milliers de nos frères et sœurs qui avaient osé demander une garantie de sécurité pour leurs corps et biens ainsi que la sauvegarde de leur honneur et de la libre pratique des exercices de leur culte, ont été traités en insurgés et par cela même passés par les armes et baignés dans leur propre sang.

Nous protestons également contre les incessantes attaques à main armée commises journellement par les kurdes et les troupes régulières turques, attaques contre le renouvellement desquelles aucune garantie ne nous a été jusqu'à aujourd'hui malgré toutes les promesses faites depuis les affaires de Sassoun.

Notre peuple a besoin de la paix et de la sécurité indispensables à une nation désireuse d'acquiescer justement un bien-être relatif, certes légitime, et de se mettre au niveau du progrès et de la civilisation vers lesquels marchent les autres peuples.

C'est au nom de ces légitimes aspirations que :

Nous réclamons de Sa Majesté Impériale le Sultan et de l'Europe des droits légaux nous garantissant d'une manière absolue la sécurité de nos corps et biens, la sauvegarde et le respect dus à notre honneur.

Nous réclamons la liberté de la conscience, de la presse, et des assemblées publiques ; l'égalité absolue de tout devant la loi.

Nous réclamons que toute arrestation ait sa justification immédiate devant les tribunaux ; (1) que le port d'armes nous soit autorisé. (2)

Nous réclamons la diminution du nombre des divisions administratives dans les six provinces (vilayets) arméniennes de Erzeroum,

(1) *Justification devant faire éviter la durée de la prison préventive et les arrestations arbitraires.*

(2) *Etant donné l'impossibilité de désarmer les Kurdes.*

Bitlis, Van, Sivas, Mamouret-ul-Aziz, et Diarbékir.

Cette réduction devra être effectuée de manière à répartir en divisions ethnographiques homogènes les populations des dits vilayets.

Nous réclamons la création d'un poste de gouverneur général de ces six vilayets, poste qui devra être confié dans tous les cas à un Européen, délégué par les Puissances d'accord avec la Porte. Ce fonctionnaire devra gouverner le pays confié à sa gérance au nom de S.M.I. le Sultan, avec le concours d'une assemblée locale, dont les membres seront élus par le suffrage universel, sans distinction ni de race, ni de religion, ni de position sociale.

Nous réclamons l'introduction de réformes spéciales correspondant au sens et à l'esprit général de la présente déclaration dans les parties des vilayets d'Adana et d'Aleppo, où les Arméniens forment une partie importante de la population.

Nous réclamons des réformes dans l'organisation de la police et de la gendarmerie ; des mesures suffisantes pour rendre impossible le retour d'événements pareils à celui de Sassoun.

Nous réclamons aussi que l'armée n'ait aucune ingérence dans le maintien de l'ordre public.

Nous réclamons des réformes économiques correspondant aux besoins locaux telles que la diminution des impôts ; la suppression de la corvée des travaux gratuits seigneuriaux (pour les beys et aghas) ; l'abolition du fermage de la dime ; la création d'un système unique d'impôts uniforme pour tout le pays ; la suppression des illégales contributions imposées par les Kurdes (kiafirlik, etc.), des réformes spéciales propres à l'expropriation forcée des propriétaires arméniens, et à la distribution de leurs terres aux Kurdes, ce qui a lieu surtout dans les districts montagneux ; par contre, nous demandons que des parcelles de terrain soient concédées aux paysans qui n'en ont pas.

Nous réclamons que l'on interdise aux Kurdes nomades leurs pérégrinations périodiques, et que, devenus sédentaires, ils soient contraints d'obéir aux lois existantes, et de se soumettre aux impôts que paient tous les autres



*L'évêque Nersès Daniélian
Défenseur du monastère Derevank
avec Jiraïr et ses camarades*

habitants du pays. On devra supprimer également l'organisation des Kurdes en tribus dépendant de chefs de clans (achirets). Les troupes irrégulières de cavalerie (Hamidié) nouvellement créées devront être licenciés, et les Kurdes astreints au service militaire à l'instar de tous les sujets ottomans.

Nous réclamons que les revenus du pays soient principalement, et en premier lieu, consacrés aux besoins locaux.

Nous réclamons enfin une amnistie générale sans aucune exception, pour tous les détenus exilés et émigrés politiques arméniens.

Nous sommes fermement convaincus que la réalisation des desiderata formulés plus haut est indispensable tant pour la sécurité et le bien-être général des Arméniens que pour ceux des différentes populations habitant notre pays et

notre malheureux peuple ainsi que pour tout l'empire ottoman.

Depuis les horribles événements de Sassoun, une année s'est écoulée pendant laquelle nous avons attendu patiemment une solution prompte et efficace émanant des Puissances signataires du traité de Berlin. Cette attente est la meilleure preuve de nos intentions pacifiques.

Toutefois, l'hiver arménien accompagné de toutes ses rigueurs et de ses difficultés s'approche de telle sorte qu'une action immédiate et énergique s'impose d'urgence.

C'est pourquoi nous nous sommes décidés à rappeler d'une façon décisive et démonstrative à S.M.I. le Sultan et aux Puissances la nécessité absolue d'une solution favorable et imminente de la question arménienne.

C'est pourquoi nous leur exposons d'une façon générale nos légitimes réclamations de réformes dont l'application peut seule assurer la paix et la sécurité à notre pays depuis si longtemps voué à la persécution et aux troubles les plus sanglants.

Constantinople, le 30 Septembre 1895.

*

NOTE DES AMBASSADES

L'Ambassadeur d'Autriche-Hongrie et ses collègues ont reçu des nouvelles certaines, en partie par des témoins oculaires, des faits qui se sont passés à Stamboul hier et avant-hier, à savoir :

1°) que des particuliers ont frappé et assommé des prisonniers conduits par des agents de police sans que ces derniers s'y opposassent.

2°) que des attaques des particuliers contre des gens absolument inoffensifs se sont produits.

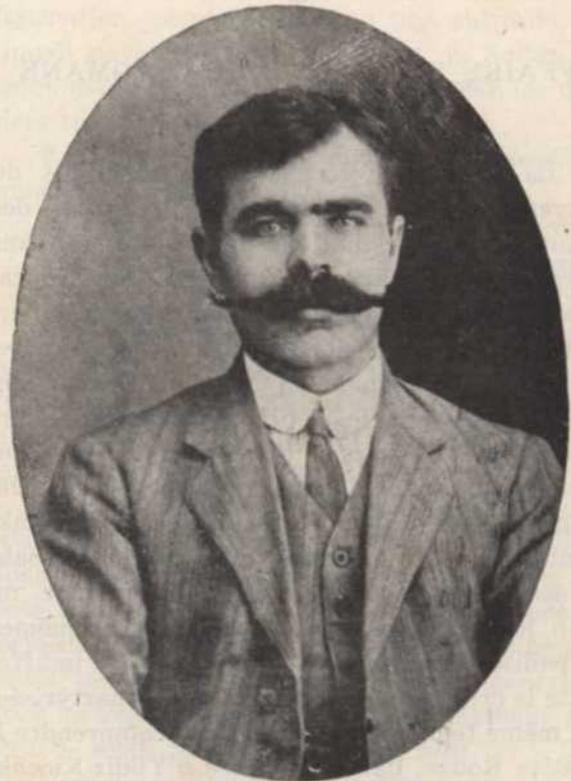
3°) qu'on a achevé de sang-froid dans les cours de la police et des prisons des prisonniers blessés.

Les Ambassades, redoutant que la continuation de pareils excès ne devienne un danger pour la sécurité publique et pour les intérêts qui leur sont confiés, croient devoir y attirer

l'attention la plus sérieuse du gouvernement impérial et de lui recommander, puisqu'il n'appartient qu'à l'autorité de se charger de la repression des désordres, de ne pas permettre aux particuliers de prendre part à la repression des troubles ni de se livrer eux-mêmes à des excès et de prendre les mesures nécessaires pour le plus prompt rétablissement de l'ordre, en évitant une effusion de sang inutile.

Ce fut ensuite la nouvelle révolte de Zeytoun du 1^{er} octobre 1895 au 1^{er} février 1896, organisée et conduite par les Hentchakistes Aghassi, Abah, Mleh, Hratchia et Nichan.

Les combattants de Zeytoun au nombre de 1500 durent résister pendant ce temps aux différentes attaques d'une forte armée turque dotée d'artillerie.



Hagop Madakdjian

Après les tortures inhumaines et pour ne pas trahir la cause arménienne, se jeta par le toit de sa prison.

La révolte de Zeytoun avait provoqué une nouvelle intervention des ambassadeurs. Le Sultan Rouge promit de nouveau de mettre en exécution les réformes que nous avons relatées dans les pages précédentes.

*

LE PARTI DACHNAKTZOUTIOUN

Ce parti se forma à Tiflis trois ans après le Parti Hentchakiste, en 1890, et se consacra lui aussi à l'amélioration du sort des Arméniens et organisa la résistance à la tyrannie. Comme les Hentchakistes, il compte à son active plusieurs luttes contre les troupes du Sultan. En 1897, dans l'intention de provoquer l'intervention des Grandes Puissances, ce parti décidait de faire occuper la Banque Ottomane par un groupe révolutionnaire.

*

AFFAIRE DE LA BANQUE OTTOMANE

Récit d'un témoin

La mauvaise foi et les tergiversations du gouvernement du Sultan dans l'exécution des réformes, les persécutions incessantes et sans merci, les arrestations arbitraires dans la capitale et dans les provinces, les massacres partiels ou totaux qui s'effectuaient dans l'empire, la situation infernale où vivaient les Arméniens, l'incurie et le mépris cynique de la Turquie officielle envers ce qui est arménien et son désir absolu de la justice, ont amené, en 1896, le parti révolutionnaire arménien, Daschnaktzoutioun, à transporter provisoirement la base de ses opérations à Constantinople et, par un coup hardi, faire retentir, aux oreilles mêmes du padischah sanguinaire et de l'Europe indifférente le cri de détresse de l'Arménie martyrisée. En même temps, on voulait faire comprendre à la Bête Rouge, dans son antre d'Yildiz-Kiochk, qu'il est éminemment dangereux de jouer avec la vie d'une nation ; tôt ou tard des profondeurs mystérieuses de la foule opprimée, surgit brusquement la vengeance légitime.

Le 14/26 août fut désigné comme le jour de ce coup mémorable.

Le mercredi 26 au matin tout était prêt. Le coup aurait lieu à une heure de l'après-midi. Pour ce fait étaient choisie une cinquantaine de personnes, dont vingt-six seulement purent arriver à l'heure fixe. Juste à une heure, six camarades armés de révolvers se dirigent vers la Banque. Il y eut un engagement avec les gardiens et les deux soldats, qui furent tués à coup de révolver. Les attaquants aussi eurent quelques tués.

Les suivants, chargés de dynamite et de bombes, arrivent et rejoignent leurs camarades, qui, par leur intrépidité, leur dévouement, avaient frayé le chemin à la conquête de la Banque.

Là-dessus, l'alarme était donnée. On croit partout que la Banque est envahie par des brigands audacieux. Les gendarmes, la police arrivent de partout, essayant d'entrer dans la Banque, mais les balles des Arméniens les repoussent, affolés. Pendant cette mêlée, quelques-uns des Arméniens ont succombé sous les balles de la police ; et l'un d'eux, Babken Suni, le chef directeur, en tombant raide mort, fit éclater dans sa chute les bombes qu'il portait dans sa ceinture ; il eut le corps tout déchiqueté.

L'éclat des bombes a semé la terreur à l'extérieur de la Banque.

Pendant cette courte accalmie les Arméniens ont eu le temps de fermer les portes, en déblayer les cadavres et les vitres brisées.

La panique s'était répandue comme un éclair par toute la ville. Les rues se désertent, les magasins se ferment. C'est un sauve-qui-peut éperdu. Tout le monde se réfugie dans les endroits sûrs. Peu après les soldats réguliers arrivent par compagnies et prennent position autour de la Banque.

A l'intérieur, le personnel de la Banque, saisi de frayeur, se sauvait sur la terrasse. Un des chefs de bande monte, les fait descendre, et les rassure sur le but de l'attaque. La tranquillité établie dans la Banque, la bande prend l'offensive contre l'armée turque, qui venait bloquer les bâtiments. Trois braves jeunes hommes, armés de bombes, furent choisis pour monter la garde sur la terrasse. Sur ces entrefaits, un camarade attendait sur la terrasse

d'une maison voisine le signal qui devait annoncer la prise de la possession de la Banque. Dès qu'il l'a reçu il se dépêcha d'aller remettre aux ambassadeurs la proclamation adressée par le comité arménien. Il s'acquitta fort bien de la mission qu'on lui avait confiée, et en même temps, malgré les mille difficultés de circulation, il alla informer le comité central de la bonne nouvelle.

Après l'arrivée des soldats ce sont les bachi-bozoucks et les mallehs qui arrivent en foule hurlant frénétiquement et menaçant les giaours. Dès qu'ils sont près de la Banque, une averse de bombes les met en déroute en leur faisant beaucoup de victimes.

Leur cris formidables, leur fuite précipitée faisaient l'impression d'un cataclysme général. Dans leur rage d'impuissance ils criaient à tue-tête : « Mort aux giaours » !

Les soldats à leur tour essayèrent de se rendre maîtres de la Banque, mais ils ont été repoussés toujours avec des pertes considérables. Le commandant avait beau les pousser en avant, les encourager, ils s'obstinaient catégoriquement en disant que « les Arméniens jouent aux pommes (bombes), nous n'osons plus nous avancer d'un seul pas ».

Jusque-là, les Arméniens n'ont eu que trois morts et six blessés. Le reste a continué la lutte inégale, mais victorieuse.

*

DECLARATION DES DROSCHAKISTES ENFERMES DANS LA BANQUE

*Le comité révolutionnaire arménien au chargé
d'affaires français*

Nous ne sortirons pas d'ici avant deux jours.

Nos exigences sont :

1. Assurer la paix partout dans le pays par l'intervention internationale.

2. Accepter les demandes représentées par le Comité Central de Constantinople de la Fédération Révolutionnaire Arménienne dite « Deschnaktzoutioun ».

3. Ne pas se servir de force contre nous.

4. Garantie complète de la vie de tous ceux qui se trouvent ici dans la Banque, et de ceux qui ont pris part aux troubles de la ville.

Le mobilier et le numéraire de la Banque seront intacts jusqu'à l'exécution de nos demandes ; dans le cas contraire le numéraire et tous les papiers d'affaires seront détruits, et nous autres, avec le personnel, trouverons la mort sous les ruines de la Banque.

Nous sommes obligés de prendre ces mesures extrêmes.

C'est l'indifférence criminelle de l'humanité qui nous a poussés jusqu'à ce point.

5. Liberté absolue des cultes, d'instruction, et de la presse.

6. Destination des trois quarts du revenu du pays aux besoins locaux.

7. Extinction de tous les impôts arriérés.

8. Exemption d'impôts pendant cinq ans et destination, pendant les cinq ans suivants, de l'impôt payable au gouvernement du Sultan au dédommagement de la perte causée par les derniers troubles.

9. Rétrocession immédiate des possessions immeubles usurpées.

10. Retour libre des émigrés arméniens.

11. Amnistie générale pour les condamnés politiques arméniens.

12. Nomination d'une Commission temporaire, formée par les représentants des Grandes Puissances, laquelle s'établira dans une des villes principales de l'Arménie et surveillera à l'exécution des articles susdits.

Voici nos demandes. Nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour arriver à notre but. Nous nous reconnaissons désormais exempts de toute responsabilité. Nous pleurons d'avance la perte de tous ceux qui, étrangers ou indigènes, seront les victimes fatales à l'alarme générale. Nous les regrettons mais devant le malheur général le deuil partiel n'a pas de sens.

Nous mourrons nous le savons, mais la révolution qui a pénétré jusque dans les os de la nation arménienne, continuera à menacer le trône des Sultans, tant que nous n'aurons pas conquis nos droits humains, tant qu'il restera un seul Arménien.

(Les représentants du Comité Central de

Constantinople de la Fédération Révolutionnaire dite « Daschnaktzoutioun »).

Cinq signatures arméniennes.

Blue Book, Turkey, numéro I, 1897, pièce annexe numéro I (lettre circulaire) et pièce annexe numéro 2 (manifeste) au numéro 25.

*

LES SIGNES PRECURSEURS DU MASSACRE

Les inspecteurs généraux prévus par l'acte russo-turc du 8 février 1914 avaient été nommés par la Porte après de laborieuses négociations avec les Puissances, et le 10/23 mai ils paraphèrent leurs contrats avec le ministre de l'intérieur, Talaat Bey. C'était un Norvégien, M. Hoff, et un Hollandais, M. Westenenk. Mais, dans ces contrats, les Turcs avaient réussi à introduire quelques dispositions qui diminuaient singulièrement les pouvoirs des inspecteurs. Ainsi la liste des fonctionnaires « supérieurs » ottomans qui échappaient à la nomination directe des inspecteurs était grossie jusqu'à rendre illusoire l'autorité de ces derniers. Et en violation flagrante de l'acte du 8 février, une clause fut ajoutée au contrat qui permettait au gouvernement de le dénoncer en tout temps, moyennant paiement d'une année de traitement (1). D'ailleurs les inspecteurs généraux n'eurent guère à exercer cette autorité amoindrie. M. Hoff seul fit le voyage de Van pour en revenir presque aussitôt. Car le gouvernement turc s'empressant de profiter de la guerre européenne pour résilier les contrats et « ajourner » l'œuvre des réformes.

En automne 1914 tous les sujets ottomans de 18 à 50 ans furent enrôlés dans l'armée, et les Arméniens, même ceux qui avaient payé la taxe d'exonération, furent du nombre. Mais au commencement de l'année 1915, après les premières défaites ottomans, tous les soldats arméniens furent sortis des rangs turcs et réunis en « bataillons ouvriers » pour être employés à construire des routes et des fortifications. En même temps, un décret ordonna le désarmement

de toute la population civile arménienne de l'Empire. Ce décret inaugura un régime de terreur dans toute la province arménienne. Quand les Arméniens livraient des armes, on annonçait à Constantinople la découverte d'un complot. Par contre, si les perquisitions ne donnaient pas les résultats désirés, on appliquait la torture ; beaucoup d'Arméniens inoffensifs durent acheter des armes à des musulmans pour les livrer aux autorités (1). Mais d'autres, prévoyants que le désarmement des Arméniens seuls était le prélude du massacre, gardèrent de quoi se défendre, décidés à vendre leurs vies plus chèrement que leurs compatriotes en 1895.

*

LES MASSACRES SUR PLACE

Contrairement aux déclarations mensongères du gouvernement turc, il n'y a eu aucune révolte ou révolution arménienne. Les Arméniens n'ont pris les armes que dans les cas où ils se voyaient menacés d'un massacre, obéissant au désir naturel de vendre leurs vies aussi chèrement que possible.

A Van, ils y recoururent après le massacre de la majeure partie de la population des villages environnants, et après le traître assassinat de plusieurs de leurs notables sur l'ordre du Vali Djévdet Bey, qui avait d'ailleurs entouré leur quartier de tranchées. Les hostilités furent couvertes par les Turcs, lesquels ne purent cependant prendre les positions arméniennes et levèrent le siège le 20 Mai 1915, à l'approche des Russes. Chassé de Van Djévdet Bey marcha d'abord avec ses bataillons de bouchers (kassab tabouri), comme il les appelait, sur Saïrt, dont il massacra (fin mai) la plupart des habitants. Le digne beau-frère d'Enver Pacha se rendit ensuite à Bitlis où il fit assassiner (fin juin) 15.000 Arméniens, qui n'offrirent qu'une faible résistance. Entre temps, les Turcs et les Kurdes de Diarbékir avaient déjà massacré les Arméniens de Slivan, Bichérik et de la vaste plaine qui s'étend de Diarbékir au pied de la montagne

(1) *Livre Bleu*, p. 635.

(1) *Livre Bleu*, p. 637-638.

de Sassoun. Mais les montagnards de Sassoun, aidés par des fuyards, résolurent de se défendre. Au commencement de juillet, les Turcs renforcés par une armée de 20.000 hommes, sous les ordres de Kiazim Bey massacrerent tous les villageois de la plaine de Mouch, malgré une résistance désespérée ; le 10 Juillet la ville même de Mouch fut bombardée ; les hommes furent tués après une résistance de quatre jours, et les femmes et les enfants brûlés vivants dans les camps où on les avait parqués. Mais la résistance des Sassouniens ne fut brisée que le 5 Août après de longs et terribles combats où périrent la plupart d'entre eux. Vers la fin de Juillet, les Turcs purent temporairement rentrer à Van et massacrer ceux de ses habitants qui n'avaient pas suivi l'armée russe dans sa retraite momentanée.

Il faut donc bien reconnaître que les Arméniens des régions de Van, de Bitlis, de Mouch et de Sassoun n'ont pas poussé le loyalisme jusqu'à se laisser massacrer sans résistance, comme « élément nuisible et dangereux » au bien et à la sécurité de leur chère patrie ottomane. Il faut reconnaître aussi que, malgré toutes les tortures infligées et toutes les perquisitions faites pendant la première période de la guerre, ils avaient pu conserver quelques armes et osé s'en servir contre leurs bourreaux, dont un certain nombre durent les accompagner dans leur dernier voyage. Mais il faut aussi constater que les Arméniens n'ont fait que se défendre et n'ont nulle part attaqué les premiers les troupes turques.

Il est encore plus faux de parler de rébellion arménienne dans les autres parties de l'Empire ottoman.

A Zeitoun, la « rébellion » se borna à la défense d'un monastère par une vingtaine d'Arméniens qu'avaient exaspérés les atrocités commises par les gendarmes, acte isolé et nullement soutenu par la population, qui fut cependant déportée.

Les Arméniens de certaines villes du vilayet de Sivas, comme Amassia et Chabin-Karahissar, firent d'abord tous leurs efforts pour prévenir le conflit avec les Turcs, mais, en prévision du massacre, ils préférèrent périr les

armes à la main. De la même façon périrent les habitants arméniens d'Ourfa. Ceux des villages de Moussa Dagh, qui se trouvèrent dans le même cas, furent sauvés par la flotte française.

Ainsi, dans tous ces cas de résistance armée, nous voyons non pas des révolutionnaires, mais des malheureux qui avaient pu conserver quelques armes et qui préféraient lutter jusqu'à la mort plutôt que de subir de lents supplices ou les misères de la déportation. On voit du reste à quoi il servait de renoncer à toute résistance et de livrer les armes, par l'exemple de la ville de H. dont le Vali, après se les être fait remettre, s'empressa d'annoncer à Constantinople l'explosion d'une révolution arménienne, qu'il fut par conséquent chargé de réprimer.

Les Arméniens ne sauraient donc être blâmés d'avoir défendu leurs vies. Cependant il ne faut pas oublier qu'une petite minorité seule fut en mesure de le faire. La plupart des Arméniens avaient déjà, au début de la guerre, dû livrer leurs armes aux autorités, et ces malheureux durent accepter sans la moindre résistance le sort atroce que le gouvernement leur avait préparé.

TEMOIGNAGES

Le mémoire turc intitulé : « La vérité sur le mouvement révolutionnaire arménien et les mesures gouvernementales » dit :

« Dans le même mois de mars, une révolte arménienne éclata dans la commune de Timar, dépendant de Van. Le mouvement se propagea ensuite aux cazas de Guvache et de Chatak. Dans la ville même de Van, le mouvement insurrectionnel fut encore plus violent ; d'importantes parties de la ville furent incendiées ; des centaines de personnes tant militaires que civiles furent assassinées ».

C'est là la vérité turque. Voici la vérité Américaine :

Une Américaine, miss Grace Higley Knapp, se trouvait pendant le siège du quartier arménien de Van par les Turcs à la mission des Etats-Unis. Son témoignage est donc de la plus haute valeur (*Livre Bleu*, p. 32-47). Elle nie que les Arméniens aient provoqué les Turcs ; bien

au contraire, leurs chefs tâchaient de prévenir le conflit. Celui-ci fut amené par le gouverneur général Djévdet Bey, lequel fit traîtreusement assassiner le chef arménien Ichkhan et d'autres de ses compatriotes, qui sur sa propre prière s'étaient rendus dans la région de Chadakh, pour apaiser les troubles qui y avaient éclaté ; en même temps Djévdet Bey fit arrêter et envoyer à Constantinople le député de Van Vramian. Ce que voyant, les Arméniens perdirent toute confiance dans le Vali et se refusèrent à lui fournir les 3000 recrues, qu'ils avaient promises auparavant, lui en accordant toutefois 400. Mais Djévdet insista sur le chiffre de 3000 et déclara qu'il vaincrait la « rébellion » coûte que coûte. Cependant, dit miss Knapp, il n'y avait encore aucune rébellion. Mais le Vali ayant entouré le quartier arménien d'une ligne de tranchées, les Arméniens, résolus à vendre leur vie aussi chèrement que possible, préparèrent une ligne défensive. Les hostilités furent ouvertes par les Turcs, le 20 Avril 1915, mais ne couvrirent pas les armes turques de beaucoup de gloire. Tandis que les 1500 Arméniens armés de Van défendaient leur quartier avec succès contre les réguliers ottomans, les Turcs et Kurdes brûlaient les villages des environs et massacraient hommes, femmes et petits enfants. Après un siège de vingt-sept jours, les Russes dégagèrent la ville, et les Turcs s'enfuirent (6/19 Mai 1915).

Le récit de Miss Knapp est confirmé par M. Yarrow, directeur de l'école des garçons de la mission américaine (voir la brochure « La défense héroïque de Van », Genève 1916, Edition Droschak, p. 3-12).

L'assertion du mémoire turc, qu'après la prise de Van par les Russes, « la population musulmane restée dans la ville fut impitoyablement massacrée » est un mensonge plus que turc. Au contraire, les musulmans, pour la plupart des réfugiés des contrées envahies, au nombre de mille environ furent soignés par les missionnaires américains et la comtesse Tolstoi, et ensuite installés par le général russe dans les villages (récit de Miss Knapp, *Livre Bleu*, p. 41-42).

Dans les intéressants récits qu'à faits de

la défense de Van l'Arménien M. Rushdouni (*Livre Bleu*, p. 48-70), nous relevons les faits suivants : Dès que l'Allemagne eut déclaré la guerre à la Russie, le gouvernement turc décréta l'état de siège à Van et appela aux armes tous les hommes de 21 à 45 ans sans distinction de race ou de religion. Les Arméniens, encouragés par leurs chefs à faire leur devoir, répondirent à l'appel, et au commencement leurs relations avec le gouvernement furent assez bonnes. Cependant la majorité des soldats arméniens et syriens fut laissée sans armes et équipement, et mal nourrie, ce qui provoqua des désertions. Après l'entrée de la Turquie en guerre, le gouvernement prit une attitude de suspicion envers les Arméniens, surtout après qu'on eut appris qu'un certain nombre de leurs frères de race combattaient dans l'armée russe. Bientôt tous les soldats arméniens furent désarmés et employés comme ouvriers. Cependant, pendant les premiers revers de l'armée turque, les autorités traitèrent les Arméniens avec bienveillance et même les flattèrent. Mais lorsque l'armée russe battit en retraite, l'armée turque extermina la majeure partie de la population arménienne et syrienne des villages évacués, tels que Bashkalé, Sarai et autres. Les massacres s'étendirent ensuite aux villages des environs de Van, Nordouz, Hazaren, Boghaz-Kessen et autres. Et cependant, en présence de ces nouvelles, les chefs des Arméniens à Van donnaient à leur peuple le conseil de souffrir en silence et de ne fournir aux Turcs aucun prétexte de massacre. De son côté, le gouvernement se servit en plusieurs occasions des chefs du parti Dachnaktzoutioun pour calmer les Arméniens, et prévenir une révolte dangereuse. Ainsi Vramian avait été envoyé comme médiateur à Vostan et Bairak, où les Arméniens s'étaient défendus contre les Kurdes. Quand le Vali Djévdet Bey revint de son expédition militaire, il le remercia Vramian de son attitude. Ceci n'empêcha cependant pas le même Djévdet, lors des troubles de Chadakh, de faire assassiner en route Ichkhan et les autres Arméniens qu'il y avait envoyés en médiateurs, et de faire arrêter traîtreusement Vramian et d'autres qu'il avait appelés chez lui pour conférer. Djévdet Bey

avait un caractère insondable. Tantôt il jurait qu'il ne voulait pas déshonorer son père, qui avait gouverné Van en paix pendant des temps difficiles, tantôt il criait que si les Arméniens ne livraient pas leurs armes et les déserteurs, il ferait tuer tout le monde. Le 19 Avril 1915, les habitants de Agantz, ville du district de Van, furent massacrés. Et le 20 les soldats turcs tuèrent à Van deux Arméniens qui voulaient les empêcher de violer quelques femmes. Ce fut le signal des hostilités. La scène entre les soldats et les Arméniens avait été observée par les missionnaires allemands, et leur chef, M. Spori, l'expliqua dans une lettre au Vali. Mais celui-ci néanmoins ordonna d'ouvrir le feu sur le quartier arménien (*Livre Bleu*, p. 63-64).

Roupen, seul chef survivant des Arméniens de Sassoun, explique les massacres de Sassoun, Bitlis et Mouch de la manière suivante (p. 80-87) : Au début de la guerre européenne, le parti arménien Daschnaktzoutioun se réunit en congrès à Erzeroum pour décider de son attitude. Les Jeunes-Turcs y dépêchèrent des délégués qui proposèrent aux Arméniens de prendre part à l'organisation proposée d'une insurrection dans le Caucase ; ils leur promettaient, en cas de réussite, l'érection d'une province arménienne composée de territoire russes et turcs, sous le protectorat ottoman. Mais les Arméniens refusèrent, à la grande fureur des Turcs. Plus tard, avant la rupture russo-turque, ces derniers engagèrent de nouvelles négociations avec les chefs arméniens, mais échouèrent de nouveau (p. 80-81). Alors ils demandèrent que les paysans rendissent leurs armes. Les Arméniens répondirent qu'ils ne pouvaient rendre leurs armes, tant que les Kurdes seraient armés jusqu'aux dents. Là-dessus les Turcs provoquèrent quelques conflits de caractère local, qui furent cependant réglés par des négociations entre les autorités et les chefs du parti Daschnaktzoutioun (p. 83). Mais vers la fin de Mai 1915, Djévdet Bey, chassé de Van, entra en Saïrt avec bataillons de « bouchers » et massacra la plupart des habitants. Ensuite Djévdet Bey marcha sur Bitlis (fin Juin). Il commença par extorquer à la ville une rançon de 5000 livres turques et par faire pendre une vingtaine

de chefs arméniens. Ensuite il fit arrêter et fusiller en dehors de la ville les hommes valides. La canaille se partagea les jeunes femmes et les enfants, et l'on chassa vers le sud tout le reste de la population qui, à ce que l'on dit, fut noyée dans le Tigre. Quelques vellétés de résistance furent facilement réprimées par les troupes. Ceux qui se défendaient, après avoir tiré leurs dernières cartouches, s'empoisonnèrent ou se tuèrent dans leurs maisons. (*Livre Bleu*, p. 84).

Les massacreurs rencontrèrent cependant une vigoureuse résistance dans le district de Sassoun. Longtemps avant les atrocités de Bitlis, les Turcs et les Kurdes avaient massacré les Arméniens de Slivan, Bisherig et de la plaine s'étendant de Diarbékir au pied des montagnes de Sassoun. Des milliers de réfugiés étaient venus prévenir les habitants de Sassoun et de Mouch du sort qui les attendait et les Arméniens avaient résolu de se défendre. Au commencement de juin les tribus kurdes se ruèrent sur la montagne de Sassoun, mais leurs assauts furent repoussés par les 30.000 Arméniens qui s'y étaient retranchés. Cependant vers la fin du mois, 10.000 hommes de tropes régulières sous Kiazim Bey arrivèrent d'Erzeroum et les Turcs procédèrent à l'extermination des Arméniens de la plaine et de la ville de Mouch sous prétexte de les désarmer. La plupart des habitants des cent villages de la plaine offrirent une résistance désespérée, mais ils manquèrent bientôt de cartouches et succombèrent. Ceux qui n'avaient pas d'armes et n'avaient rien fait contre les autorités n'en furent pas moins massacrés de sang-froid. Dans la ville même de Mouch, les Arméniens se retranchèrent et combattirent pendant quatre jours; l'artillerie turque, commandée par les officiers allemands, détruisit leurs positions et tous les défenseurs furent tués en combattant. Les femmes et les enfants furent parqués dans des camps de concentration et brûlés vifs. Les bourreaux prenaient les enfants par une jambe et les jetaient dans le feu en criant aux mères qui brûlaient déjà : « Voici vos lions ». L'odeur de la chair grillée emplit l'air pendant nombre de jours, à ce que dirent aux Russes des soldats turcs faits prisonniers

qui avaient assisté à ces scènes (p. 86).

Après l'exécution de Mouch les troupes de Khazim Bey attaquèrent la montagne de Sassoun, qui fut prise après une résistance héroïque des Arméniens dont très peu purent échapper au carnage (p. 87).

Un témoin allemand qui se trouvait à Mouch lors des événements rapporte que la ville avait été bombardée le 10 Juillet sous prétexte que des Arméniens voulaient s'enfuir. Le 11 Juillet, on donna aux Arméniens trois jours de grâce pour se préparer à l'exil, mais deux heures après les soldats commencèrent à entrer dans les maisons, à arrêter les habitants et à les conduire en prison tandis que le bombardement recommençait. On entendait les cris lamentables des personnes qui brûlaient dans les maisons. Le témoin pria le gouverneur d'avoir pitié au moins des enfants, mais celui-ci répondit que les enfants arméniens devaient périr avec leur nation. Mouch fut complètement brûlée. Quelques survivants furent envoyés à Ourfa. Chaque officier se vantait du nombre d'Arméniens qu'il avait massacrés personnellement (p. 89-90).

Le mémoire du gouvernement turc (Vérité, etc.) se tait complètement sur les sanglants événements de Mouch, de Bitlis et de Sassoun. Il se contente de dire en passant que vers la fin de l'année 1914 des gendarmes furent assaillis à main armée à Mouch et à Kisan.

A H., au commencement de Mai 1915, le vali eut recours aux bons offices de la mission protestante allemande pour déterminer les Arméniens à rendre leurs armes. A la suite de cette intervention, les Arméniens tinrent une réunion avec leurs concitadins turcs, lesquels leur garantirent la sécurité au cas où ils céderaient à cette invitation. Les Arméniens cédèrent ; même les hommes emprisonnés (400 conscrits) indiquèrent les lieux où leurs armes étaient cachés. Là-dessus le vali fit prendre des photographies des armes et les envoya à Constantinople en déclarant qu'une révolution était sur le point d'éclater à H., et en demandant des pleins pouvoirs pour la réprimer. Les ayant reçus il fit déporter les Arméniens (*Livre Bleu*, p. 259, tém. de Miss D.A., dame danoise de la Croix-Rouge allemande à H.).

Les Arméniens de Duzassar, Gavra. Khorasan, Knantzou, etc. placés dans la province de Sivas, firent tous leurs efforts pour prévenir le conflit dans les premiers temps de la guerre ; mais lorsqu'ils virent que cette attitude de résistance passive ne leur profitait pas, ils prirent les armes et se défendirent pendant des journées contre les Turcs. Les Arméniens de Chabine Karahissar et d'Amassia réussirent même à chasser les Turcs de leurs villes, mais ensuite ils périrent jusqu'au dernier sous l'assaut des forces supérieures (recit de Mourad, *Livre Bleu*, p. 324). L'affaire de Chabine Karahissar est racontée par le mémoire turc de la manière impudente et grotesque dont les Turcs ont seuls le secret : « Au commencement du mois de Juin de l'année courante, les Arméniens ont subitement et sans aucun motif (sic) attaqué la ville de Chabine Karahissar et incendié les quartiers musulmans. Huit-cents insurgés qui s'étaient enfermés dans la citadelle de la ville n'ont pas même voulu prêter l'oreille aux conseils paternels et aux propositions conciliantes des autorités impériales. Ils ont causé la mort de 150 personnes, parmi lesquelles le commandant de gendarmerie. »

Le Rév. Dikran Andréassian, pasteur de l'Eglise arménienne protestante de Zeitoun, explique les événements de la manière suivante :

Au moment de la mobilisation, en Août 1914, les Arméniens de Zeitoun furent appelés, mais beaucoup s'enfuirent à la montagne pour échapper au service militaire. Une bande de vingt-cinq d'entre eux s'attaqua à des recrues musulmanes, sur quoi le mutessarif de Marach, Haidar Pacha, vint, le 31 Août, à Zeitoun avec 600 soldats. Les Zeitounlis n'offrirent aucune résistance et livrèrent les vingt-cinq coupables. Non content de cela, Haidar Pacha exigea la livraison des armes, et, sous ce prétexte, fit battre et torturer le peuple de la plus atroce façon ; ceux qui n'avaient pas de fusils en achetaient pour avoir quelque chose à livrer. Le Pacha retourna ensuite à Marach en emmenant avec lui un certain nombre d'Arméniens comme conscrits. Mais beaucoup d'entre eux ne pouvant endurer l'horrible traitement qu'on leur rentraient à Zeitoun. La chasse aux déserteurs

faisait subir aux casernes, s'échappèrent et fournit aux Turcs un nouveau prétexte pour commettre toutes sortes d'atrocités. Cependant, lorsque quelques têtes chaudes irent, en février 1915, un complot contre les autorités, l'évêque arménien lui-même le dénonça. Et lorsque une vingtaine d'Arméniens exaspérés tuèrent en mars quelques policiers et se réfugièrent dans un monastère près de Zeitoun, toute la population de la ville les désapprouva et indiqua leur lieu de refuge aux autorités. Les Turcs prirent le monastère après avoir essuyé de lourdes pertes, mais la plupart des défenseurs s'échappèrent. Par contre, la population innocente de la ville fut déportée en Mésopotamie (*Livre Bleu*, p. 479-481).

Il est à noter que le mémoire du gouvernement turc lui-même ne produit que deux faits contre les habitants de Zeitoun :

1°) « Le 11 mars 1331 (1915) une bande arménienne, retranchée dans le monastère qui domine la ville de Zeitoun, a ouvert le feu sur un détachement de gendarmerie qui s'approchait du monastère. Le commandant du détachement, ainsi que les gendarmes qui l'accompagnaient, furent tués ».

2°) « Des bandes composées de déserteurs et de brigands arméniens attaquèrent l'hôtel du gouvernement à Zeitoun et tentèrent (sic) d'exterminer la population musulmane sans épargner les femmes et les enfants. » Ainsi donc, de l'aveu du gouvernement turc lui-même, ce n'est pas la population civile de la ville de Zeitoun mais des bandes qui se seraient livrées à des actes hostiles contre les autorités. Il faut d'ailleurs noter que le second chef d'accusation est rédigé d'une façon si peu juridique qu'il est impossible de la comprendre.

Les habitants des six villages de Moussa Dagh, près d'Antioche, résolurent de ne pas se soumettre à l'ordre de se préparer pour l'exil que leur signifiaient les autorités turques et se retirèrent au nombre de 5000 dans la montagne. Les troupes turques les y attaquèrent dès le 21 Juillet 1915, mais les Arméniens se défendirent contre la flotte française, qui avait vu leurs signaux de pendant 53 jours et furent enfin sauvés par la détresse et les transporta le 14 septembre en

Egypte (récit du Rév. Andréassian, *Livre Bleu*, p. 512-520).

Les Arméniens d'Ourfa, eux aussi, s'opposèrent à leur déportation et se retranchèrent fortement dans leur quartier. Ils se défendirent pendant un mois contre 6000 soldats turcs, mais succombèrent ensuite au nombre et furent massacrés (p. 526 et 532, *Mémoire d'un témoin étranger*).

*

L'EXPÉDITION DES DÉPORTÉS

La déportation n'a pas été exécutée uniformément dans tout l'Empire. Elle a été d'abord appliquée à la population mâle valide. En certains endroits, les jeunes Arméniens non incorporés dans l'armée étaient déjà emprisonnés depuis le printemps. Dans les autres, le délai accordé pour les préparatifs étaient ordinairement de quelques jours ou même de quelques heures, voire d'une seule heure. Très souvent, les Arméniens furent tout simplement appelés par le crieur public devant le local du gouvernement et emprisonnés; parfois on les arrêta dans les rues ou dans leurs maisons. Les femmes et les enfants furent ensuite arrêtés de la même brutale manière.

Là où les hommes furent arrachés subitement à leur travail, forcés de quitter leurs ateliers et leurs boutiques, sans même pouvoir les fermer, d'abandonner leur bétail dans les montagnes et leurs charrues dans les champs, là où les femmes furent prises au saut du lit ou au moment de la lessive; il ne pouvait évidemment être question d'un règlement quelconque de leurs affaires. Mais là, même où quelques misérables jours de grâce étaient accordés, les déportés n'en tiraient qu'un fort mince profit. Car si, dans quelques villes, contrairement aux dispositions du décret, les autorités autorisèrent la vente des biens, celle-ci se fit à des prix dérisoires, et le produit en fut d'ailleurs souvent confisqué par la police. Dans les endroits où les ventes furent prohibées, les meubles étaient, en partie entassés dans des magasins, sans le moindre inventaire, en partie pillés par la populace;

et les immeubles étaient systématiquement loués à des mouhadjirs musulmans. Quant aux commissions gouvernementales désignées pour l'administration des biens des déportés, elle ne se contentèrent pas de maintenir à son niveau habituel la réputation pourtant assez peu reluisante des autorités ottomanes; les abus signalés dépassent tout ce que l'on connaît jusqu'à présent sous ce rapport, même en Turquie.

Ainsi les malheureux déportés n'eurent, au début de leur calvaire, qu'une chance : celle d'emporter avec eux une partie de leurs biens, autant que le leur permettaient la pénurie et la cherté des moyens de transport.

*

TEMOIGNAGES

Les habitants de cent villages de la plaine d'Erzeroum ont été déportés le 4 juin 1915, après un avertissement des autorités donné deux heures auparavant. Par contre, les Arméniens déportés de la ville même d'Erzeroum, d'où les déportations se firent à partir du 18 juin, reçurent un délai de préparation (Livre Bleu, p. 223-224, témoignage du missionnaire américain Stapleton) de 15 jours (tém. arménien p. 231). Sur la décision du Vali, les Arméniens d'Erzeroum purent vendre leurs biens, les déposer chez des amis ou les emporter avec eux (p. 228-229, tém. du Consul général américain à Trébizonde). A Erzindjan quelques jours seulement furent donnés à la population pour vendre ses biens, ce qui fut fait naturellement à des prix dérisoires (p. 246, tém. de deux infirmières de la Croix-Rouge, de nationalité danoise).

A H. les jeunes Arméniens non incorporés dans l'armée (400 jeunes gens) furent jetés en prison déjà au mois de mai et déportés, quoiqu'ils eussent indiqué les endroits où étaient cachés les armes. Les autres Arméniens n'obtinent que quelques heures pour se préparer à la déportation, et les Turcs achetèrent leurs propriétés pour rien (p. 259-260, tém. d'une dame danoise au service de la Croix-Rouge allemande).

A Trébizonde, le 26 juin 1915, une proclamation officielle annonça que tous les Arméniens devaient quitter la ville, et le 1^{er} juillet

les gendarmes commencèrent à les tirer des maisons et à les conduire hors des murs, hommes, femmes et enfants; le 6 juillet toutes les maisons arméniennes étaient vides. Les exilés n'avaient pu réaliser leur avoir, car le Vali avait défendu à la population de rien leur vendre et de rien leur acheter. La police dévalisa les maisons et entassa pêle-mêle dans des magasins ce qui avait quelque valeur, sans tenter même un inventaire, démontrant ainsi nettement l'inanité de la promesse d'une restitution postérieure contenue dans le décret de déportation; le reste fut pillé par la populace (p. 286-289), tém. d'un résident étranger à Trébizonde : c'est le consul américain, comparez « Quelques documents sur le sort des Arméniens », Genève, p. 39).

A Kérassonde les Arméniens mâles furent appelés par le crieur public devant le local du gouvernement, entourés, jetés en prison et ensuite emmenés hors de la ville; les femmes furent arrêtées quelque temps après de la même manière et déportées. Le mobilier des maisons arméniennes fut partagé entre officiers et soldats turcs ou vendu à l'encan; quant aux maisons, elles furent données aux immigrants turcs (tém. arménien p. 294-297).

A Sivas, à partir du printemps 1915, 1500 à 2000 Arméniens furent jetés en prison comme « révolutionnaires ». Le reste de la population des villages fut déporté au mois de juin, les habitants de la ville, en juillet (p. 301 et 302, tém. d'un résident étranger).

A Tokat, les hommes furent d'abord jetés en prison et ensuite déportés avec les vieilles femmes; les jeunes femmes et les enfants restèrent seuls (p. 305-306, tém. de Miss Mary Graffam directrice de l'école supérieure des filles à Sivas).

A X., les gendarmes, dans la nuit du 26 juin commencèrent par arrêter avec la plus grande brutalité tous les hommes, même les malades dans les rues et les maisons; en quelques jours il n'en resta presque pas dans la ville; quand les hommes eurent disparu, vint le tour des femmes et des enfants qui furent arrachés de la même brutale façon de leurs maisons, lesquelles furent scellées par les autorités tandis

que leurs habitants étaient déportés (pp. 332-333, tém. du supérieur du collège de X. : 341-343, tém. d'un professeur du même collège : 351-352, tém. de Miss A.A. étrangère).

A Afion Kara-Hissar, tous les Arméniens ont été déportés sur un avis donné 24 heures auparavant (p. 418, tém. d'une voyageuse américaine).

Des villages entiers en Cilicie ont été déportés sur un avis donné une heure auparavant (p. 472, tém. d'un étranger résidant en Turquie). A Zeitoun, un matin les soldats forcèrent les pauvres femmes à les suivre sur le pied, à peine habillés, avec les enfants encore endormis tirés des lits. A Geben, les femmes surprises de la même manière durent abandonner leur lessive dans les maisons et leur bétail dans la montagne (475-476, tém. d'un étranger). A AC., dès que les Arméniens furent déportés, leurs maisons furent louées à des Turcs (539, tém. de Miss A. étrangère). D'ailleurs, dans toute la Cilicie, les maisons arméniennes étaient systématiquement assignées aux mouhadjirs musulmans des anciennes provinces rouméliotes de la Turquie (p. 466). Ainsi 20.000 turcs de la Thrace ont été établis à Zeitoun (dépêche de M. Henry Wood, p. 574).

Le rapport d'un résident étranger à A. E. en date du 30 octobre 1915 dit : « La nouvelle loi concernant les biens, immeubles et meubles, des déportés est exécutée d'une manière qui, je le crains, ne laissera que peu ou rien aux Arméniens. Les maisons sont louées par les mouhadjirs, fonctionnaires, etc. à des prix ridiculement bas. Les biens des marchands déportés sont administrés par des commissions désignées à cette effet et on signale toutes sortes d'abus ». (p. 452).

A Adabazar, les Arméniens durent céder leurs biens pour rien. Les maisons furent occupées par des réfugiés de la Macédoine (tém. d'un résident étranger, p. 403).

A Brousse, un délai de 3 jours ne permit aux déportés de disposer de leur propriété mobilière, et tout ce qu'ils ne purent pas emporter les Turcs se le partagèrent. Quant aux maisons, ils durent les vendre devant les autorités à des musulmans, et l'argent qu'ils recevaient leur

était pris par la police dès qu'ils sortaient du local de la vente (p. 395, témoignage d'un étranger en septembre 1915).

La revue allemande *Sonneaufgang* du 1^{er} octobre 1915 dit : « Les habitants de Schaar ont eu la permission de prendre leur mobilier. En route l'ordre fut donné d'abandonner la route pour prendre les chemins de montagne. Il fallut tout laisser sur la route, chars, bœufs, mobilier, etc. et reprendre la marche à pied dans la montagne. Vu la grande chaleur, une quantité de femmes et d'enfants ne tardèrent pas à mourir » (p. 27. Nous citons la traduction de cet endroit d'après « quelques documents », etc. p. 46).

*

LES ARMENIENS DEPORTES DE X.

Le commandant de gendarmerie, chargé de la déportation, déclara en présence de tous les missionnaires américains que pas un des déportés n'arriverait à Mossoul, et que d'ailleurs, si quelque-uns y parvenaient, ils ne pourraient y survivre, à cause de l'hostilité des nomades et de l'impossibilité de gagner leur vie dans leur état actuel, dépourvus de toutes ressources. « Orada Christianliq olmaz » (là-bas la chrétienté est impossible), disait le commandant. Le maire de X. dit à l'agent consulaire américain que le gouvernement voulait d'abord se débarrasser des Arméniens, ensuite des Grecs, enfin des étrangers, afin d'avoir la Turquie pour les Turcs (p. 341-342).

Les hommes arméniens déportés de X. au nombre de 1213 furent assassinés à quinze lieues de cette ville par les gendarmes ; le chef de la police de X. lui-même constata que pas un seul d'entre eux ne restait en vie (p. 342). Le gouvernement, dit le missionnaire américain, expliquait ces cruautés par des nécessités militaires qui ne permettaient pas de conserver un élément déloyal comme les Arméniens en l'arrière de l'armée. Mais ce n'était qu'un prétexte. Car autrement le gouvernement n'aurait pas procédé à la déportation de ce qui restait encore à X. d'Arméniens — femmes, vieillards, enfants (p. 343). Les missionnaires ne réussirent même pas à sauver leurs élèves arméniens,

En effet, sur les instances de l'Ambassadeur d'Amérique, M. Morgenthau, Talaat et Enver promirent d'envoyer des ordres à X., à l'effet d'épargner les Arméniens des écoles et de l'hôpital américain. Mais lorsque l'agent consulaire américain montra le télégramme de l'Ambassadeur au gouverneur de X., celui-ci répondit qu'il avait reçu des ordres diamétralement opposés. Ou bien donc les ministres avaient menti à M. Morgenthau, ou le pays était en état d'anarchie.

Mais il n'y avait aucun signe d'anarchie en tout cela. « Tout semblait de passer sous un contrôle parfait et être exécuté avec une précision militaire » (p. 344). Ainsi les Arméniens des écoles et de l'hôpital furent déportés, et quarante et une jeunes filles seulement purent être sauvées par la directrice de l'école, qui réussit à obtenir leur restitution du gouverneur de la province limitrophe (p. 346). Miss A.A., une étrangère qui voyagea avec les déportés de X. à Z. (10 août — 6 septembre 1915) écrit : « Je dois cependant certifier le fait que nous ne vîmes que la patience et même de la bonté chez les gendarmes escortant ces foules. L'impression générale reçue partout est que les ordres et que même les cruautés sont bien organisés » (p. 359). Un des professeurs du collège américain de X. déclare que le Kaimakam et le chef de gendarmerie à X. lui dirent à plusieurs reprises qu'ils n'étaient que des instruments, qu'ils devaient exécuter les ordres donnés ; le Kaimakam regrettait d'être en service pendant des temps pareils (p. 376).

Le Vali d'Angora refusa d'exécuter l'ordre de déporter les Arméniens ; le chef des forces militaires du vilayet et le chef de la police le soutenaient. Les notables turcs d'Angora, y compris le clergé, étaient du même avis, considérant tous les chrétiens d'Angora comme de loyaux et utiles sujets de l'empire. Le gouvernement révoqua le Vali et le chef de la police, et leurs successeurs exécutèrent les ordres donnés (témoignage d'un voyageur non arménien qui traversa Angora au août 1915, p. 382).

Un étranger qui a visité Brousse en septembre 1915 appelle la déportation des Arméniens « une forme polie du massacre ». Il ajou-

te : « Les autorités ne cachent nullement le fait que leur but principal est l'extermination de toute la race arménienne. Le Vali le reconnut franchement, en disant : « Nous sommes décidés à nous débarrasser une fois pour toutes de ce cancer dans notre pays. Il a été notre plus grand danger politique ; seulement nous ne l'avons jamais si bien compris que maintenant. Il est vrai que beaucoup d'innocents souffrent avec les coupables, mais nous n'avons pas le temps de faire des distinctions. Nous savons que cela est une perte économique pour nous, mais ce n'est rien en comparaison du danger auquel nous échappons » (p. 396).

Le Vali de Q (sur le chemin de fer d'Anatolie) est décrit par deux docteurs étrangers comme un brave homme, mais presque sans pouvoir, le comité d'Union et Progrès décidant de tout (p. 423-427).

Le Vali d'Alep résista à l'ordre de déportation, après quoi il fut transféré à Konia (témoignage étranger, p. 474).

A Adana, le gouverneur et beaucoup d'influents musulmans étaient opposés à la déportation. Sur des ordres réitérés de Constantinople, les autorités déportèrent quelques groupes d'Arméniens. Vers la fin de l'année 1915 une amélioration se produisit : un ordre arriva d'exempter les catholiques et les protestants, et on tâcha de sauver beaucoup de personnes. Mais un émissaire d'Union et Progrès arriva sur les lieux et obtint un nouvel ordre pour la déportation de tous les Arméniens (témoignage étranger, p. 503).

Un étranger qui a vu un camp de déportés près de Tarsus, dit en parlant de leur horrible situation : « Les autorités ne permettaient pas de leur venir en aide avec de l'argent, de la nourriture ou des médicaments ; quand elles apprenaient qu'on le faisait, elles s'y opposaient » (p. 506).

Un docteur demanda à un fonctionnaire turc s'il pouvait venir prêter assistance aux réfugiés, au cas où il recevrait de l'argent des Etats-Unis. Le fonctionnaire refusa nettement et à la remarque que les déportés mourraient, répliqua : « Et dans quel but donc, pensez-vous

qu'ils aient été envoyés ici ? » (témoignage étranger p. 536).

Un témoin étranger d'Alep dit : « Toutes tentatives d'aider les réfugiés sont immédiatement étouffées dans le germe par les autorités, et des espions observent continuellement les consulats étrangers (p. 554).

A un étranger résidant à Damas et demandant s'il serait autorisé à distribuer aux déportés des fonds de la Croix-Rouge américaine, Djémal Pacha, gouverneur général de la Syrie, répondit que le gouvernement turc ne donnerait pas cette autorisation parce qu'il faisait lui-même tout le nécessaire pour abriter et alimenter les déportés (p. 558).

Le D^r allemand Niepage observe (quelques documents II, p. 155) : Le but de la déportation est e'extermination de tout le peuple arménien. Cette intention ressort clairement du fait que le gouvernement turc cherche systématiquement à empêcher toute intervention secourable des missions, des sœurs de charité, des Européens qui sont dans le pays. Un ingénieur suisse a été traduit devant un conseil de guerre pour avoir distribué du pain à des Arméniens d'un convoi de déportés. Le gouvernement n'a pas hésité à déporter les élèves et les maîtres des écoles allemandes d'Adana et d'Alep, non plus que des enfants arméniens des orphelinats allemands ; il n'a tenu aucun compte des efforts faits pour les sauver par les consuls ou par les directeurs d'établissements. L'offre du gouvernement américain de transporter les déportés en Amérique sur des bateaux américains et au frais de l'Amérique a été repoussée. »

Voici encore quelques passages des notes de voyage d'un allemand, mort en Turquie (« Quelques documents », III) :

« L'attaque d'Airan-Punar eut lieu d'accord avec le Kaimakam d'Albistan, qui s'était fait payer 2000 L.T. en promettant aux Arméniens qu'il prendrait soin qu'ils arrivassent en sécurité à Aintab. Le Kaimakam de Gurun se fit remettre 1020 L.T. et donna la même assurance. J'an vu un homme qui se trouvait avec d'autres dans une salle de club à Gurun et oui versa cette somme au Kaimakam. Près d'Aintab, plusieurs femmes de ce convoi furent vio-

lentes pendant la nuit par des individus d'Aintab. Dans l'attaque d'Airan-Punar, des hommes furent liés à des arbres et brûlés. Pendant l'exode de Gurun, des mollahs, du haut des toits des églises chrétiennes, faisaient l'appel à la prière des musulmans. Un témoin oculaire me racontait comment, dans les environs d'Airan-Punar, deux individus, deux frères, se disputaient au sujet du butin. L'un disait à l'autre : « Pour ces quatre paquets, j'ai tué quarante femmes » (p. 166).

« A Marach, Kadir Pacha me disait : « Je sais que dans la région du 4^e corps d'armée, d'après des ordres reçus de l'autorité, toute la population masculine a été tuée » (p. 164).

« A Aintab j'ai vu l'ordre écrit par le gouverneur, dans lequel il interdisait aux musulmans de vendre quoi que ce soit aux Arméniens expulsés qui traversaient la ville. Le même gouverneur faisait prendre des mesures pour attaquer les convois de déportés. Deux convois furent dépouillés jusqu'à la chemise » (p. 165).

« Non seulement l'autorité ne prend aucun soin de ces malheureux, mais elle les laisse dépouiller de tout. A Ras-el-Ain, arrive un convoi de 200 femmes et jeunes filles complètement nues ; chaussures, chemises, tout leur a été prit, et, pendant quatre jours on les laisse nues sous les rayons brûlant du soleil (40° à l'ombre), livrées aux railleries et aux moqueries des soldats qui les accompagnent. M... disait qu'il avait vu lui-même dans le même état un convoi de quatre cents femmes et enfants. Quand les malheureux en appelaient aux sentiments de charité des fonctionnaires, il leur était répondu : « Nous avons reçu l'ordre formel de vous traiter ainsi » (p. 167-168).

« Le 13 septembre 1915, il fut donné connaissance d'une dépêche du commandant de la 4^e armée, Djémal Pacha, ainsi rédigée : « Toutes les photographies prises des convois d'Arméniens par les ingénieurs ou d'autres fonctionnaires de la société pour la construction du chemin de fer de Bagdad doivent être remises dans les 48 heures, avec les clichés, au commissariat militaire du chemin de fer de Bagdad à Alep. Tout contrevenant à cet ordre sera poursuivi devant le conseil de guerre » (p. 169-170).

Des faits cités plus hauts, on peut déjà conclure qu'en plusieurs endroits les musulmans eux-même étaient contraires à la déportation. Nous y ajoutons encore les témoignages suivants prouvant que c'était le gouvernement qui excitait les esprits contre les Arméniens. Des ordres sévères étaient promulgués à Erzeroum, menaçant de punir tous les musulmans qui protégeraient leurs amis arméniens, aussi sévèrement que leurs protégés. Cependant ces ordres n'effrayèrent pas tout le monde. Ainsi M^{me} Zarouhi, Arménienne, jetée dans l'Euphrate, put se sauver et retourner à Erzeroum où elle se cacha dans la maison d'une amie turque (tém. Safrastian, p. 239).

Deux Turcs à X. furent pendus pour avoir caché quelques Arméniens (tém. américain, p. 348). Pendant les massacres de 1895, dit un missionnaire américain, beaucoup de Turcs ont sauvé des Arméniens; mais cette fois-ci on n'osait guère exprimer ses sentiments ou faire preuve de bonté; ainsi on raconte qu'un Turc qui avait abrité un Arménien, fut pendu sur la porte de sa propre maison, à Vézir Kôpru, dans le vilayet de Sivas (p. 375). « Quelques Turcs influents voudraient, mais n'osent pas » écrit un autre étranger (p. 438). Et un troisième déclare que les musulmans de deux villages réussirent à empêcher pendant trois mois la déportation des Arméniens (p. 498).

*

PLAIDOYER DU GOUVERNEMENT OTTOMAN ET SA REFUTATION

§ I. Le Gouvernement ottoman a fait répandre, en 1916, un pamphlet officieux (3) où il tâche de se laver d'horrible accusation d'avoir assassiné 600.000 de ses sujets arméniens. Ce factum n'est qu'un tissu de mensonges, que l'on ne saurait guère qualifier d'habiles.

(3) *Vérité sur le mouvement révolutionnaire arménien et les mesures gouvernementales. Ce pamphlet a été publié par la Revue de Hongrie du 15 juin 1917, sous le titre : Le mouvement révolutionnaire arménien et la Tur-*

Le pamphlet débute par des reproches adressés aux Arméniens sur leur conduite déloyale envers la Turquie depuis la guerre russo-turque jusqu'à nos jours; malgré la situation privilégiée dont ils jouissaient jusqu'alors dans l'Empire, ils auraient, dès 1878, recherché la protection de la Russie et de l'Angleterre; leurs comités secrets, changés depuis la Constitution et grâce à la tolérance gouvernementale en sociétés autorisées, auraient visé à proclamer l'indépendance de l'Arménie avec le concours de l'Entente; les Arméniens auraient provoqué les événements d'Adana, en profitant des embarras du gouvernement constitutionnel; ils auraient, pendant la guerre balkanique, agi avec le plus d'hostilité envers leurs concitoyens musulmans de Rodosto; et, surtout, dernièrement, juste au moment où le gouvernement ottoman voulait doter les provinces orientales de réformes radicales, ils auraient déployé « toute leur activité à pousser l'Empire vers l'abîme, en vue de réaliser leur dessein d'ériger sur ses ruines une Arménie indépendante »; grâce à leur violente campagne, « l'intervention étrangère se manifesta dans des conditions aussi lourdes que pénibles. Après sept mois de pourparlers, le gouvernement impérial fut contraint de faire venir des inspecteurs généraux étrangers que, cette fois-ci, on lui imposait », au lieu des fonctionnaires spécialistes qu'il avait demandés lui-même. « La Russie, qui avait résolu la question macédonienne par le fer et le feu, parvenait ainsi à créer une nouvelle Macédoine dans l'Anatolie orientale... La population musulmane,

que. Une note de la Rédaction dit : « On a beaucoup parlé, dans la presse ententiste, des « atrocités » dont les Turcs se seraient rendus coupables à l'égard des Arméniens. Il ne sera donc pas inintéressant d'entendre « l'autre partie », c'est-à-dire le Gouvernement ottoman ». On remarquera que le mot « Vérité » a disparu du titre du pamphlet de 1916. Cette disparition est-elle due à un mouvement de pudeur tardive de la part du Gouvernement ottoman, ou à l'initiative de la Revue de Hongrie ?

Nous préférons citer le pamphlet d'après la Revue où le style a été amendé.

qui se rendait bien compte que c'est aux menées des Arméniens qu'elle devait la blessante ingérence étrangère dans les affaires du pays, ne pouvait s'empêcher de ressentir à l'égard de ses compatriotes félons et traîtres une haine aussi naturelle que profond. Tel était l'état des choses lorsque la guerre générale éclata. » (1)

L'exposé que nous avons fait ci-dessus nous permet de répondre à ces assertions calomnieuses que tel n'était pas l'état des choses au commencement de la guerre. Les Arméniens ne se sont tournés vers l'étranger qu'après avoir acquis la conviction que le gouvernement ottoman les avait voués à l'extermination. La vie qu'ils ont menée depuis 1895 est une foudroyante réponse au reproche d'avoir appelé de leurs vœux le contrôle étranger des réformes de 1915. En vérité, les Arméniens ne voulaient pas des réformes purement turques, nationales et « radicale ». Ils les connaissaient, ces réformes ! ... Et malgré lui, le pamphlet trahit la terrible rancune du gouvernement ottoman d'avoir failli être obligé de ralentir son œuvre de destruction, si la guerre européenne ne lui avait pas fourni inopinément l'occasion non seulement d'en accélérer la marche, mais de frapper le coup décisif.

Ayant ainsi prouvé, à sa manière, l'esprit « traître et félon » des Arméniens vis-à-vis de leur gouvernement, le mémoire turc tâche d'établir contre eux quelques chefs d'accusation plus précis. Nous verrons sur quelle base.

« Les Arméniens, dit-il, qui de tout temps, considéraient les puissances de la Triple-Entente (1) comme leurs protectrices, n'épargnèrent aucun effort et s'imposèrent toute une sorte de sacrifices pour assurer le succès de leurs armes et la défaite de la Turquie ainsi que de ses alliés. » Les comités arméniens étaient convenus de provoquer de tous côtés des révoltes, de commettre des massacres, d'allumer des incendies et de couper la retraite aux troupes turques ; les soldats arméniens devaient désertre et former des bandes pour mener des guérillas et aider les Russes afin d'amener la défaite de l'armée ottomane et la création

d'une Arménie indépendante. De leur côté, les puissances de l'Entente avaient armé les Arméniens et les avaient encouragés dans leurs desseins.

Cette thèse s'appuie d'abord sur quelques documents :

1° Sur un prétendu manifeste de l'empereur de Russie aux Arméniens de Turquie, les invitant à se soulever. Or, ce manifeste n'a jamais existé. C'est un faux.

2° Sur un prétendu rapport du conseil de Russie à Bitlis, du 24 décembre 1912, témoignant d'une grande activité du comité arménien dachnakiste en faveur de la Russie et de son action terroriste. Ce rapport, dont personnellement nous n'avons jamais eu connaissance, serait adressé à M. Tcharykow, ambassadeur de Russie. Or, en décembre 1912, l'ambassadeur de Russie à Constantinople était depuis plus de six mois déjà M. de Giers. Le consul de Russie à Bitlis pouvait-il ignorer ce changement ? Etrange fonctionnaire russe ou maladroit fabricant de dépêches turc ? ...

3° Sur différentes résolutions et publications du parti social-démocrate Hintchakiste, engageant les Arméniens à prendre part à la lutte contre la Turquie. Si ces documents sont authentiques, ils prouvent sans doute les sympathies des révolutionnaires pour la cause de l'Entente et même leur résolution d'y coopérer, mais en permettent nullement de préjuger la conduite de toute la grande masse du peuple arménien de Turquie.

Les documents cités par le pamphlet ottoman parlent, entre autres, des corps de volontaires arméniens, combattant dans l'armée russe. C'est là un thème favori du gouvernement ottoman, sur lequel il avait déjà insisté dans des mémoires écrits en 1915. En effet, comme le Livre Bleu anglais l'a très bien mis en évidence (p. 631-632), les Arméniens russes ont formé des légions de volontaires contre la

(1) « *La Revue de Hongrie* » dit, p. 42 « *multiple Entente* » ! tandis que le pamphlet parle de « *Triple Entente* ». Excusons l'anachronisme de la publication de la *Revue* par son zèle pour la « bonne cause »,

(1) *Revue de Hongrie*, I.C pp. 38-42.

Turquie, sans y être conviés par le gouvernement russe tandis que les Arméniens ottomans, sollicités par les Jeunes-Turc au congrès d'Erzeroum de participer à la fermentation d'un mouvement insurrectionnel en Russie, ont nettement refusé. La constatation de ce fait était fâcheuse, et irrita l'esprit public ottoman. Mais pouvait-on vraiment faire un reproche aux Arméniens turcs de ne pas se précipiter volontairement à l'assaut d'une puissance dont ils pouvaient attendre la fin de leur martyre ? N'était-ce pas suffisamment tragique pour les Arméniens de devoir combattre cette puissance quand ils étaient appelés sous les drapeaux turcs comme soldats ? Car ces soldats ont fait leur devoir tant qu'ils n'étaient pas massacrés par leur gouvernement « légal », et ils ont été comme nous avons vu plus haut, loués par Enver Pacha lui-même pour leur loyauté et leur courage. Et si des Arméniens turcs échappés au massacre se sont enrôlés dans l'armée russe pour venger leurs mères, leurs femmes, leurs filles égorgées ou violées, il serait vraiment difficile de les en blâmer. Il y a, il est vrai, le cas du député d'Erzeroum, le fameux Pasdermadjian (Garo), qui a passé chez les Russes avec son ami Souren. Eh bien ! M.M. Zohrab et Vartkess, députés également au Parlement ottoman, n'ont pas déserté, eux ; c'est pourquoi ils ont été traîtreusement, avant d'être jugés, assassinés en route par les sbires du gouvernement turc. M. Pasdermadjian est-il tellement à blâmer ? Talaat Bey n'a-t-il pas dit un jour au correspondant du *Berliner Tageblatt* : « On nous a reproché de ne pas avoir fait de distinctions entre les Arméniens innocents et les coupables ; mais c'était matériellement impossible, car ceux qui étaient innocents aujourd'hui, auraient pu devenir coupables demain ». Nous nous permettons de retourner son argument au jovial et spirituel Talaat Bey : Si M. Pasdermadjian, député, n'était pas assassiné aujourd'hui, n'avait-il pas à craindre de l'être demain ? Car Garo connaissait les théories de S. Ex. Talaat Bey bien avant l'honorable correspondant du *Berliner Tageblatt*. Entre vieux révolutionnaire...

§ 2. Voilà donc les « preuves » qui suffisent

à la « vérité » ottomans pour formuler contre les Arméniens de Turquie la double accusation de travailler à la création d'une Arménie indépendante et de déployer tous leurs efforts pour assurer la victoire des armes de l'Entente. Cependant, faisant une concession à l'esprit sceptique et malveillant des lecteurs européens, le mémoire allègue encore quelques faits qui, dit-il, ont motivé les mesures prises par le gouvernement ottoman.

« Bien que ces intrigues fussent ourdies au vu et au su du gouvernement impérial de Turquie, celui-ci s'abstint d'exercer une pression quelconque ou d'adopter des mesures répressives contre les Arméniens jusqu'au jour où éclata la révolte de Van, vers la mi-avril 1915. Il est nécessaire de révéler que quelques mois avant cet événement, S. Ex. Enver Pacha avait prévenu le patriarche arménien que, comme il ne lui serait pas possible de disposer pendant la guerre d'un nombre suffisant de gendarmes et de forces militaires pour le maintien de l'ordre et de la sécurité dans le pays, il se verrait obligé, dans le cas où les Arméniens tenteraient de provoquer des révoltes, de prendre les mesures plus rigoureuses pour étouffer, dans son origine, tout soulèvement ou acte révolutionnaire, et ce, en vue d'assurer la tranquillité et la défense du pays. Le président de la Chambre des Députés n'avait pas manqué, pour sa part, de tenir un langage analogue aux députés arméniens affiliés aux comités arméniens.

« L'élément arménien se trouvait donc ainsi averti, tant par l'entremise du clergé que par celle des notables arméniens, des conséquences funeste que pourrait avoir tout mouvement insurrectionnel. Cependant, en dépit de ces avertissements et recommandations, les Arméniens n'ont pas cessé de déployer leur activité révolutionnaire. C'est ainsi que la majeure partie de la jeunesse arménienne, appelée sous les armes pour remplir le service militaire, a non seulement déserté, mais, munie d'armes distribuées par la Russie, s'est jointe aux forces ennemies pour attaquer la mère-patrie.

Les jeunes Arméniens massacrèrent les populations musulmanes des régions frontalières, où l'ennemi avait réussi à pénétrer. Les Arméniens

restés dans les différentes parties de l'Empire poussèrent, de leur côté, l'audace jusqu'à commettre des actes de révolte et fomenter des troubles. Le commandant de l'armée impériale ayant constaté que les Arméniens faisaient cause commune avec les forces ennemies, se vit forcé, en vue d'assurer les dernières de ses troupes, d'ordonner le transfert vers le sud de l'élément arménien établi dans les localités considérées comme zones militaires.

« Ainsi qu'il a déjà été exposé, dès le lendemain de la Constitution, les Comités révolutionnaires arméniens, agissant librement sous forme de partis politiques, avaient réussi à introduire dans leurs organisations presque tous les Arméniens et à créer des sections dans toutes les parties du pays. C'est pourquoi le Gouvernement Impérial, qui se trouvait en présence d'une organisation révolutionnaire s'étendant sur le pays entier, s'est vu obligé de prendre des dispositions en conséquence (1). »

Ce ne sont encore que des généralités sans preuves à l'appui. Et il est aisé de répondre que « la majeure partie de la jeunesse arménienne, appelée sous les armes » n'a pas déserté et passé aux Russes, mais a été d'abord versée dans des bataillons spéciaux de travail et ensuite massacrée, comme d'ailleurs le reste de la population mâle valide, et ce dans les conditions que nous avons relatées plus haut.

Viennent ensuite quelques « preuves » de la « trahison » arménienne. D'abord les prétendues révoltes dans quelques endroits de l'Empire. Sur ces révoltes nous nous sommes déjà longuement étendu et croyons avoir démontré qu'il n'y a eu que résistance armée aux massacres et parfois à la déportation. Il est exact, comme le constate notre pamphlet, qu'à Chabin Karahissar, et aussi ailleurs, les Arméniens « n'ont pas même voulu prêter l'oreille aux conseils paternels et aux propositions conciliantes des autorités turques » (2) qui les invitaient à se rendre, pour, ensuite, les massacrer sans rencontrer de résistance. La seconde preuve matérielle est fournie par les armes, les bombes, la dynamite, les uniformes militaires et les

documents révolutionnaires saisis à Diarbékir, Sivas, Amassia, Souchéhir, Merzofon, etc. A Césarée surtout « les inculpés ont avoué que les bombes saisies étaient destinées à conquérir l'indépendance arménienne (3). »

Nos lecteurs savent comment s'obtiennent ces « aveux » en Turquie. Le fait de la possession d'armes par les Arméniens, n'avait en lui-même rien d'illégal; au contraire, c'était le désarmement de la seule population chrétienne qui était anormal. Quant aux histoires de bombes, elles sont, pour la plupart, inventées. Ainsi, dans la ville de X., d'après le témoignage d'un professeur et missionnaire américain, le forgeron du Collège américain a été torturé pour avoir préparé une bombe : or il avait simplement confectionné un poids de fer pour les exercices athlétiques du Collège (4).

Comme troisième preuve de la trahison arménienne, le mémoire turc indique l'espionnage exercé en faveur de l'Entente. Mais il ne cite que des cas isolés, par exemple à Izmid, à Adabazar, à Brousse (1). Ces cas, fussent-ils prouvés, ne sauraient être invoqués contre la masse du peuple arménien.

§ 3. Voilà tout ce que le pamphlet turc a pu trouver pour appuyer sa thèse. Mais cela lui suffit, et il continue : « La répétition de pareils faits dans toutes les parties de l'Empire turc et la nécessité primordiale d'assurer la tranquillité intérieure et la défense extérieure du pays ont rendu indispensable l'éloignement des Arméniens des endroits où leur présence était considérée comme nuisible; c'est ce qui nécessita leur transfert en des localités plus sûres et hors de l'influence étrangère. »

Le Pamphlet veut bien reconnaître que « pendant l'application de cette mesure, les Arméniens furent parfois victimes de regrettables abus et violences; mais si déplorables qu'ils soient, ces faits étaient inévitables à cause de l'indignation profonde des populations musulmanes contre les Arméniens, qui travaillaient par la révolte et la trahison à mettre en danger l'existence d'un pays dont ils étaient les natio-

(1) *Revue de Hongrie*, I. C. pp. 46-47.

2-4) *Revue de Hongrie*, I. C. pp. 46-47.

naux. Toutes les forces militaires du pays se trouvant sur les différents théâtres de guerre, les violences commises envers les Arméniens ne purent être entièrement prévenues; néanmoins, des mesures générales furent dictées sans retard pour la protection de leur vie et de leurs biens. C'est ainsi qu'un bataillon de gendarmerie fut attaqué pendant qu'il cherchait à protéger un convoi d'Arméniens qu'il accompagnait, et plusieurs gendarmes ont même été tués par la population furieuse (2).»

Et la bonté du Gouvernement ne s'est pas arrêtée là. Il a « promulgué une loi spéciale pour la sauvegarde des biens appartenant aux Arméniens transférés, et il a chargé de l'application de cette loi des commissions composées de fonctionnaires capables et expérimentés. Il a également envoyé des commissions d'inspection qui enquêteront sur les lieux et déféreront aux cours martiales tous ceux dont la culpabilité aura été établie. » Et le pamphlet cite avec fierté une longue liste de fonctionnaires civils, militaires, judiciaires, du fisc, de la police et de la gendarmerie, ainsi que d'officiers et de soldats, qui ont été, rien qu'à Sivas déféré à la Cour martiale pour abus de pouvoirs dans l'exercice de leurs fonctions lors du transfert des Arméniens... (3).

Justice est donc faite. Evidemment, elle n'est pas pour plaire aux Gouvernements de l'Entente, lesquels, « voyant que le mouvement arménien qu'ils avaient fomenté ne pouvait plus aboutir au résultat qu'ils en espéraient, cherchent actuellement à se poser en protecteurs en demandant la cessation de cet état de choses. » Mais la « Vérité » ottomane ne s'y trompe pas. « En réalité, » dit-elle sans broncher, dans une tirade finale, « ainsi que nous venons de l'exposer, le Gouvernement Impérial de Turquie a pris toutes les mesures possibles pour la protection de la vie et des biens des Arméniens dont les lieux de séjour ont été changés, et il n'a jamais cessé de respecter leurs droits légaux. Comme il a été expliqué plus haut, le dé-

placement des Arméniens de certaines régions où leur présence pouvait menacer la liberté d'action de l'armée turque et troubler la tranquillité du pays fut jugé nécessaire uniquement par les autorités civiles et militaires. Aucune mesure corrective ne fut édictée par le gouvernement ottoman contre les Arméniens jusqu'à la date de leur révolte armée, qui eut lieu à Van et dans les autres zones militaires dans le courant du mois de juin de l'année 1915, et après qu'ils eurent fait cause commune avec l'armée ennemie. En conséquence, les déclarations et les publications des hommes d'Etat et de la presse des pays ennemis d'après lesquelles une politique spéciale, inspirée par les circonstances actuelles, serait suivie en Turquie en vue d'anéantir l'élément arménien ou que, sous la poussée du fanatisme, un mouvement aurait été organisé contre tous les chrétiens de l'empire, ne forment qu'un tissu d'absurdités. Ce sont seulement les puissances de l'Entente qui, dans le but de faire éclater une révolution dans l'intérieur du pays et mettre par ce fait l'armée turque dans une situation difficile, ont encouragé et excité les Arméniens à se soulever contre l'état en faisant miroiter à leurs yeux les perspectives attrayantes d'une « Arménie indépendante ». Et ce n'est qu'avec le rêve d'atteindre leur idéal national que les malheureux Arméniens se sont jetés dans cette lutte gigantesque. Les mesures forcément adoptées à leur égard ne sont que la conséquence de leurs propres œuvres et de celles qui les ont encouragés ».

§ 4. Nous avons tenu à mettre le texte du plaidoyer ottoman presque intégralement sous les yeux du lecteur, car il offre une excellente occasion de se familiariser avec la mentalité turque, qui s'y reflète comme dans un miroir. A l'accusation d'avoir profité de la guerre pour achever d'un coup le plan d'extermination de la race arménienne, poursuivi avec patience pendant les longues années de la paix, à cette terrible accusation, le mémoire turc ne répond que par une simple dénégation de ces « absurdités ». Avec une impudence et un cynisme sans pareils, il ose affirmer que le gouvernement ottoman a pris toutes les mesures possibles pour la

(1-2) *Revue de Hongrie*, I. C., pp. 50-51.

protection de la vie et des biens des Arméniens. En présence de crimes dont la monstruosité fait frémir l'univers entier — même pendant la guerre européenne, — il se voit obligé d'avouer en même temps que ces Arméniens, « dont il n'a jamais cessé de respecter les droits », ont été parfois les victimes « de regrettables abus et violences. » Mais il en rejette la responsabilité sur ses fonctionnaires soi-disant déférés en grande quantité à la cour martiale. Il explique ces crimes également par le juste courroux de la population musulmane contre une races traîtresse et félonne envers la mère patrie ottomane. Et il fait précéder ces allégués d'un long exposé sur une conspiration générale des Arméniens contre l'Empire, que d'ailleurs il ne parvient aucunement à établir. Et pourtant quels pénibles efforts ne fait-il pas pour intervertir les rôles et pour présenter toute résistance au massacre et à la déportation comme une action révolutionnaire ! Et pas un seul moment ne paraît s'être éveillée dans la conscience des auteurs de cette sinistre apologie l'idée que les fants « révolutionnaires », fussent-ils vrais, ne sauraient jamais excuser l'exécution de tout un peuple. C'est justement ici que nous touchons le fond de la pensée turque, si éloquemment développée par S. E. Tallat Bey au correspondant du *Berliner Tageblatt*, dans sa jolie boutade sur l'impossibilité de distinguer entre coupable et innocents. C'est là l'esprit qui s'étale dans tout le pamphlet, l'esprit de suspicion, qui explique tout. Après avoir massacré, sur des rythmes variés, la malheureuse nation arménienne pendant des années, après lui avoir rempli le cœur de terreur et de haine, le gouvernement ottoman constate cette haine, pour en déduire, avec certitude, les visées révolutionnaires du peuple persécuté, et pour justifier son écrasement définitif.

*

REPONSE AUX ACCUSATIONS
FORMULEES CONTRE LA RUSSIE
PAR M. EDGAR GRANVILLE

Le Tsarisme en Asie-Mineure. Les origines du problème arménien, publié par la *Revue Politique Internationale*, 1917, No. 26, p. 149-208. (1)

M. Edgar Granville, s'il n'est pas Turc, nous semble, en tous cas, appartenir au clan des turcophile qui affectent d'excuser les crimes de la Turquie, ancienne ou nouvelle, par les prétendues ténébreuses intrigues russes, intrigues dont la mise en lumière a d'autant plus de chance d'être accueillie aujourd'hui favorablement par un certain public, qu'après le renversement de l'autocratie en Russie on peut cacher la plus féroce haine contre notre pays sous le manteau d'une sainte colère contre le tsarisme. Nous cependant, libéral russe convaincu pendant toute notre vie, ennemi juré de tout despotisme, épris de l'idéal de la liberté pour tous les hommes et pour tous les peuples, nous repoussons cette justification de la Turquie par les fautes et crimes de notre ancien régime. Non, la nouvelle Russie, qui a renversé l'ancienne et qui la renie sous tant de rapports, n'a aucune raison de renier la politique de sa devancière à l'égard de la Turquie. Elle ne rougira pas de la délivrance des peuples balkaniques du joug turc. Et si elle est appelée à faire disparaître tous les vestiges de l'ancienne politique intérieure russe vis-à-vis des allogènes en général et des Arméniens en particulier, elle n'aura pas à rougir de la politique du Ministère des Affaires Etrangères de l'ancienne Russie à l'égard des Arméniens. La lutte poursuivie pour délivrer les Arméniens du couteau des assassins kurdes et turcs restera une des pages glorieuses de notre histoire.

M. Edgar Granville dit : « On a rarement voulu comprendre que le poison de l'Orient, qui paralysa tous les efforts vers la renais-

(1) D'après certaines rumeurs, le nom de Granville serait le pseudonyme d'un haut fonctionnaire turc résidant en Suisse.



Le Comité fondateur du Parti Hintchakiste

sance islamique et vers l'amélioration des rapports turco-chrétiens, fut identique au poison que le tsarisme inocula à la Russie en la séparant moralement de l'Europe occidentale. Pendant plus d'un siècle, les médecins politiques de l'Empire Ottoman crurent à une maladie inguérissable de leur client dont ils prédirent tant de fois la mort imminente sans se douter que la méthode thérapeutique la plus simple et la plus efficace aurait été d'éliminer de l'organisme le poison de l'intrigue étrangère, dans l'espèce le dissolvant de la politique tsarienne. Ce furent constamment les visées du tsarisme en Orient qui déterminèrent toutes les intrigues de l'étranger sans ces contrées, où les puissances,

ne voulant pas être battues en brèche par le tsar, se joignirent à lui pour obtenir une part du « gâteau » tant convoité (I. c., p. 150-151)... Le dissolvant du tsarisme si magistralement manié par les adeptes du fameux général Ignatieff, chimiste en chef de la politique destructive en Orient, finit par contaminer toute la politique internationale. Ce que nous voulons démontrer ici, à la lumière de témoignages irréfutables, c'est précisément l'action souterraine de ce dissolvant dans une question particulière, qui forme un chapitre à part de l'histoire politique contemporaine » (p. 152).

Voyons les « témoignages irréfutables » de M. Edgar Granville.

Pour l'époque d'Abd-ul-Hamid, il dit : « Il y eut une époque où Nicolas II et Abd-ul-Hamid rivalisèrent de brutalité dans les contrées arméniennes soumises à leur autorité : tout le monde sait qu'en 1895-1896, ce fut l'attitude du tsar et de ses conseillers qui encouragea le « Sultan rouge » dans sa politique horrible lors des massacres arméniens. C'est alors que le prince Lobanoff-Rostowski, ministre des affaires étrangères du tsar, lança le mot d'ordre que pour la Russie il était préférable d'avoir à ses frontières une « Arménie sans Arméniens », puisque l'Arménien ne représentait pour les convoitises russes qu'un élément de trouble, sans lequel il sera plus facile au tsarisme d'avaler les provinces arméniennes le jour où s'accomplirait le partage de l'Asie-Mineure » (p. 158-159). Et encore : « Et le collaborateur le plus intime d'Abd-ul-Hamid dans l'œuvre de suppression des Arméniens fut ce prince Lobanoff-Rostowski, qui dirigea la politique étrangère du tsar aux moments les plus tragiques pour le « peuple frère » (p. 166).

M. Granville semble penser que sa simple affirmation du prétendu « mot d'ordre » du prince Lobanoff est un témoignage « irréfutable » de la complicité de la Russie dans les massacres organisés par le Sultan Rouge. Il en voit une autre preuve dans l'oppression de l'élément arménien en Russie pendant l'époque Plehve - Prince Galitzine, qu'il compare complaisamment aux libertés politiques dont jouissaient les Arméniens de Turquie. M. Granville lance donc une formidable accusation sans la prouver. A cette accusation, nous opposons d'abord les nombreuses indications concernant le rôle de la Russie à cette époque qui se trouvent dans le Livre Jaune français de 1893-1897 sur les Affaires d'Arménie, et surtout le télégramme du Comte de Vauvineux, chargé d'affaires de France à Saint-Pétersbourg à M. Hanotaux, Ministre des affaires étrangères, du 10 décembre 1896, No. 319 : « Je viens de voir M. de Nélidoff, qui avait été reçu hier par l'empereur, et qui repart demain matin pour Constantinople où il sera mercredi. Il m'a indiqué le sens des instructions qui lui ont été données verbalement, et qui lui seront remises par écrit avant son

départ. L'empereur lui a donné l'ordre d'inviter en son nom le Sultan, dans les termes les plus catégoriques, à accomplir sans retard ni arrière-pensée les réformes promises, et de lui déclarer que, s'il ne se conforme pas au vœu unanime de l'Europe, il s'expose aux plus grands dangers. M. de Nélidoff m'a dit qu'il doit faire ressortir l'accord complet des puissances au sujet des affaires turques et ne pas cacher au Sultan que, s'il ne remplit pas ses engagements et cause ainsi de nouveaux désordres, il s'expose à une intervention européenne dont les suites peuvent être désastreuses pour l'Empire Ottoman ». En général, nous recommandons très instamment à M. Granville, s'il a des doutes sincères sur les auteurs des massacres, la lecture du Livre Jaune français en question, ainsi que celle du livre de M. Lepsius. Peut-être aussi M. Edgar Granville a-t-il ignoré jusqu'à présent les théories élégantes sur les massacres émies par un des porte-voix de l'Allemagne d'aujourd'hui, M. Friedrich Naumann, et que nous avons reproduites dans ce volume (p. 199).

En arrivant à l'époque qui a précédé la grande guerre, M. Edgar Granville est quelque peu gêné par l'attitude nouvelle des Arméniens russes vis-à-vis de leur gouvernement, avec lequel ils ont conclu une paix sincère des deux côtés. En effet, le grand homme d'Etat et l'homme de grand cœur qu'était le comte Worontzoff-Dachkoff, lieutenant gouverneur du tsar au Caucase, avait remplacé l'odieuse politique des Plehve et des Galitzine par une politique d'intelligent libéralisme qui avait porté les meilleurs fruits. Il avait inauguré cette politique libérale presque de son propre chef, profitant de ses relations d'amitié avec le tsar et se butant très souvent à la sourde résistance des réactionnaires russes.

M. Edgar Granville explique autrement la politique du comte Worontzoff-Dachkoff. « Sur le conseil du comte Worontzoff-Dachkoff, lieutenant général du tsar au Caucase, ami intime de Nicolas II le gouvernement russe fit machine en arrière et rendit les biens confisqués à l'Eglise arménienne, rouvrit les écoles, mit fin aux procès politiques et aux vexations multiples, afin d'amadouer les Arméniens et de les gagner

à la politique tsarienne en Asie-Mineure. Il s'agissait de mettre fin aux agitations séparatistes parmi les Arméniens du Caucase, en faisant miroiter devant leurs yeux l'ancien programme d'un royaume de l'Ararat, élargi en royaume arménien par l'annexion d'une grande partie de l'Asie Mineure, sous le sceptre du tsar, dont on invoqua le droit au titre de « Tsar du pays arménien », titre qui figure parmi les innombrables dénominations des empereurs de toutes les Russies. Worontzoff-Dachkoff, secondé par des conseillers arméniens, s'y prit avec beaucoup d'habileté et réussit en peu d'années à créer de toutes pièces une action souterraine en Asie Mineure, dont l'importance ne se révéla qu'au moment où la guerre mondiale permit au tsarisme de cueillir les fruits d'une œuvre patiemment élaborée » (loc. cit., p. 166-167). Et M. Granville déclare avec une mélancolie singulièrement turque : « Autrefois on excitait les musulmans du Caucase contre les Arméniens : maintenant ceux-ci devaient servir d'instruments de lutte contre la Turquie. Le malheur des Arméniens vient de ce qu'ils s'y laissèrent entraîner » (p. 167).

Voici donc comment notre auteur envisage l'action réformatrice russe en Arménie : « Pour frapper à mort la Turquie, que l'on crut agonisante lors de sa défaite balkanique, rien ne semblait plus opportun que l'ouverture de cette question arménienne, à laquelle l'intérêt de l'Europe était acquis depuis les massacres hamidiens, et qui permit au tsarisme, complice du hamidisme en 1895, de se poser devant l'opinion mondiale en protecteur du peuple qu'il avait contribué à faire égorger vingt ans auparavant. Diverses circonstances facilitèrent ce jeu « diplomatique » dont nous parlerons plus loin : en premier lieu les relations arméno-kurdes, ensuite la désunion survenue depuis 1908 entre le nouveau régime turc et les révolutionnaires arméniens, désunion que les agents du tsarisme surent mettre à profit, s'ils ne l'ont pas créée (loc. cit., p. 172-173).

Nous opposons à ces affirmations générales de M. Edgar Granville tout le poids du Livre Orange russe, ainsi que toutes les considérations développées dans la publication actuelle. Mais

suivons-le un peu dans son argumentation de détail.

Pour traiter la question arméno-kurde, M. Granville s'appuie principalement sur la publication de M. Zarzecki, ancien Consul de France à Van (loc. cit., p. 174-179). Cet auteur est de l'avis que c'est le Sultan Abd-ul-Hamid qui a créé « entre les populations arméniennes et kurde, qui avaient jadis vécu pendant des siècles en assez bonne intelligence, un courant permanent de méfiance, d'antagonisme, de haine. » M. Zarzecki ! ne voit qu'une solution : le contrôle européen » qu'il préfère à l'occupation russe. Nous avons vu plus haut que le gouvernement russe lui-même préférerait ce contrôle à l'occupation par ses propres troupes. Ce n'est pas l'avis de M. Granville. Il est pour l'abstention pure et simple de l'Europe. « Si l'Europe avait sérieusement voulu les réformes, au lieu de s'en servir pour intriguer en Orient, elle aurait pu faire aboutir le mouvement réformateur en Turquie par sa simple abstention. C'est une règle générale en matière politique que les réformes imposées du dehors, sans une connaissance approfondie du pays en question, créent toujours des troubles sans aboutir à un résultat pratique ; il n'y a que les réformes imposées du dedans, par des gens possédant une connaissance intime des faits quotidiens, qui laissent leur empreinte durable sur la vie. » (I. c. p. 178). La Turchia farà da se, n'est-ce pas, Monsieur Granville ? Mais ne vous souvient-il pas que l'Europe s'est assez souvent abstenue ? Par exemple, entre 1896 et 1913, la Turquie n'a eu à subir aucune pression au sujet de l'Arménie. Et quelles sont les réformes turques appliquées pendant cette période ? ...

Venant à la période jeune-turque, M. Granville dit : « C'est le tsarisme qui avait, plus que toutes les autres puissances, un intérêt capital à mettre les bâtons dans les roues de la révolution turque. Pour lui, le rajeunissement de la dernière puissance islamique, la consolidation de l'Empire Ottoman, était en principe inacceptable, et ce n'est pas sans déplaisir qu'il vit toute l'opinion occidentale saluer dans la Jeune-Turquie l'œuvre d'un esprit démocratique susceptible de régénérer l'Orient. Certes, les fautes

bien graves que ces révolutionnaires inexpérimentés commirent pendant les premières années du nouveau régime, furent pour beaucoup dans la volte-face de l'Europe à leur égard, mais la sincérité de leurs efforts demeure hors de doute, au témoignage de ceux mêmes qui les critiquèrent le plus (voir l'étude de M. André Mandelstam sur le nouveau régime turc dans la revue russe *Rousskaya*) Myssl (loc. cit., p. 183). Nous ferons remarquer en passant, que nous n'avons reconnu, dans la dite étude, la sincérité du libéralisme jeune-turc que pour la période antérieure au coup d'Etat du 13 avril. Quant à l'assertion de M. Granville, concernant l'attitude du gouvernement russe à l'égard de la Jeune-Turquie, nous le revoyons à la première partie de cet ouvrage et, en notre qualité de modeste ouvrier de la politique russe dans le Proche-Orient pendant cette époque, nous lui infligerons le plus catégorique démenti. M. Granville a dû puiser à des sources bien empoisonnées.

Mais quel était donc « le but final du tsarisme » ? M. Granville dit d'abord qu'il s'agissait « de se rapprocher un jour du Bosphore en faisant le tour par la côte septentrionale de la mer Noire, puisque la Bulgarie, devenue indépendante, avait fermé aux Russes le chemin direct de Constantinople. » Mais il ajoute aussitôt « les convoitises russes s'expliquaient constamment par le même leitmotiv : la recherche d'une issue vers la mer libre qui, dans la question arménienne, les attira vers le golfe d'Alexandrette » (p. 184).

Nous avons donné plus haut du Livre Orange russe sur les réformes en Arménie une analyse assez détaillée pour que tout lecteur impartial puisse faire son choix entre notre définition des buts de la politique russe en Arménie et celle de M. Granville. Inutile donc d'y revenir. Par contre, nous nous arrêterons ici aux accusations inqualifiables que cet auteur adresse à la diplomatie russe au sujet des moyens qu'elle aurait employés pour atteindre les buts qu'il lui a prêtés.

A partir du jour, dit l'auteur, où l'Entente anglo-russe de 1907 laissa le champ libre aux visées russes, « les agents russes intensifièrent

en Asie Mineure leur activités à double face. Il fallait, d'une part, créer le prétexte d'une prochaine intervention du tsar, d'autre part faire croire à l'opinion internationale qui s'intéressait au sort des Arméniens que ceux-ci désiraient sa protection. Pour avoir un prétexte, il suffisait d'attiser l'antagonisme kurdo-arménien. Les consulats russes dans les six vilayets dits arméniens furent pourvus d'armes et de munitions qu'on distribua parmi les révolutionnaires, sans oublier les Kurdes, prêts à marcher avec la Russie par rancune contre le nouveau régime turc qui avait essayé d'abolir leurs privilège dans l'intérêt des Arméniens » (loc. cit., p. 185-186).

Et quelles sont les preuves de l'accusation odieuse de M. Granville ? Examinons-les une à une.

1° M. Walter Guinness, qui a voyagé en Arménie vers la fin de l'année 1913, s'est inquiété dans la *National Review* des « nombreuses indications d'une active propagande de la Russie ». Ce voyageur a constaté l'amour pour la Russie des Kurdes, dont beaucoup seraient armés de fusils russe ; il a même trouvé dans un village inaccessible un Russe habillé en Kurde et vivant la vie des Kurdes (p. 186). En avril 1913, le chef d'une mission religieuse française à Mossoul aurait fait part à ses amis parisiens qu'une réunion de chefs kurdes pour délibérer sur la question de savoir s'ils devaient « marcher » avec la Russie, qui les aurait incités à créer des troubles en vue d'une intervention russe préparée à ce moment ; un certain Rézak aurait joué le rôle d'agent provocateur de la Russie. « Ce furent les missionnaires français », s'exclame pathétiquement M. Granville, « qui s'entre-mirent en 1913 pour empêcher les massacres escomptés par le gouvernement de Nicolas II, dont les ambassadeurs étaient déjà en train de « travailler » les cabinets européens pour obtenir que l'on confiat au tsar la protection des chrétiens d'Asie-Mineure. En effet, rien ne pouvait mieux servir les visées du tsarisme en Asie-Mineure qu'une nouvelle strie de massacres kurdo-arméniens, grâce auxquels on pouvait alarmer l'Europe, enlever le dernier reste des sympathies que la Nouvelle-Turquie possé-

dait encore dans l'opinion publique anglaise et imposer l'intervention russe comme un bienfait pour la chrétienté » (p. 187).

Nous doutons quelque peu que les Kurdes aiment vraiment les Russes comme le prétend M. Walter Guinness ; pendant la guerre actuelle, ils ont plutôt donné des preuves du contraire. Quant au prétendu récit de la mission religieuse française à Mossoul, nous le reléguons dans le domaine de la plus haute fantaisie. Jamais la Russie n'a incité les Kurdes contre les Arméniens ; bien au contraire ; les agents consulaires russes avaient l'ordre du ministère de contribuer, autant que cela pourrait dépendre d'eux, à l'établissement de bonnes relations entre les deux éléments.

2° M. Granville torture le sens de certaines déclarations d'hommes d'Etat anglais, et découvre que leurs « allusions mystérieuses », « cachaient l'inquiétude de l'Angleterre de voir la Russie s'emparer de la question arménienne et de profiter des troubles qu'elles pouvait facilement annoncer à l'Europe, puisqu'elle y était directement mêlée, pour s'installer militairement dans les six vilayets » (p. 189). Nous croyons plutôt que les déclarations visées exprimaient l'appréhension de nouveaux massacres provoqués par la Turquie. Que le lecteur en juge. Lord Bryce a dit le 8 mars 1913 : « Certains indices montrent que les Arméniens ont fait sérieusement appel à une intervention russe... Supposez que les Arméniens aient à demander protection, nous opposerons-nous à la demande que présenterait la Russie de faire exécuter des réformes ? » Et Sir Edward Grey fait, le 30 mai, « discrètement allusion dans son exposé général de la politique extérieure, à une « cause d'anxiété » née de la possibilité de désordres et de massacres dans les provinces asiatique de la Turquie, anxiété qui préoccupe les milieux politiques anglais désireux d'éviter qu'une question politique surgisse relativement à l'Asie Mineure » (p. 189). Sir Edward Grey, en prononçant ces paroles, aurait pensé à des massacres provoqués par la Russie ? Vraiment, monsieur Granville ?

3° M. Granville, pour démontrer les visées annexionnistes de la Russie sur l'Arménie s'ef-

force de représenter le Catholicos d'Etchmiadzine et Boghos Noubar Pacha comme de simples agents du tsar. Il ajoute qu'en 1913, non seulement des Français et des Anglais, mais même certains Allemands (Lepsius et Rohrbach) ont fait le jeu du tsarisme, lors de la « Réunion internationale arménienne » à Paris (p. 189-192). Nous avons donné dans ce livre assez de précisions sur le rôle de la Russie dans la question des réformes arméniennes pour pouvoir y renvoyer M. Granville. Jamais la Russie n'a voulu annexer l'Arménie. Quant aux Arméniens, ils aspiraient avant tout à une amélioration de leur misérable sort. Et certainement ils auraient préféré n'importe quel régime à celui dont le maintien semble tenir tellement à cœur à M. Granville.

4° Dans tout ce qui précède il n'y a pas l'ombre d'une preuve de la formidable accusation lancée par M. Granville contre la Russie, quand il dit (p. 189) : « Mais faire attaquer la Turquie en face sans lui planter un couteau dans le dos, n'eût pas été conforme aux méthodes du tsarisme, qui trouva facilement des instruments capables d'exécuter une pareille besogne. Quoi de plus facile que de lancer Arméniens et Kurdes les uns contre les autres, en rendant la vie insupportable aux uns comme aux autres, pour qu'ils souhaitent la « délivrance » que leur apportera le tsar le jour où les conjonctures internationales le lui permettront ? »

Et voici la seule allégation d'un fait concret à l'appui de la monstrueuse accusation : En printemps de 1913, dit M. Granville, « une bande de Kurdes soudoyés par le consul russe de Bitlis, essaya d'y provoquer des massacres d'Arméniens, précisément ceux que M. Sazonov annonça aux Cabinets européens sur la foi de ses consuls d'Asie-Mineure. Ces massacres devaient donner le signal de l'intervention tsariste, mais ils furent étouffés dans l'œuf par la Porte, qui en eut vent et s'empressa de concentrer à Bitlis un fort contingent de gendarmerie afin d'être prête au moindre signe de troubles. Les rebelles Kurdes furent réduits à l'impuissance avant de pouvoir égorger un seul Arménien, mais leur chef se réfugia au consulat russe, complice et organisateur de toute l'affai-

re. Le danger d'une intervention fut momentanément écarté, mais le consul russe ne fut pas molesté par son gouvernement, bien que M. Sazonov l'eût désavoué pour la forme et rappelé de Bitlis pour avoir eu la maladresse de se laisser prendre en flagrant délit » (p. 190-191).

Et la preuve de cette accusation, la voici : « Pour ceux qui pourraient douter de l'authenticité d'un tel fait, rappelons qu'il fut porté devant la Chambre des Communes, et que plusieurs députés anglais en eurent connaissance au moment même où il s'est produit. Lord Lamington en fit l'objet d'une interpellation à la Chambre des Lords ». (p. 191 note I). Il y a donc eu une interpellation en Angleterre sur la révolte des Kurdes de Bitlis. Mais M. Granville n'en donne pas le résultat. Et c'est tout.

« Ceux qui pourraient douter » apprécieront la force de cette « preuve ». Evidemment, il y eut une insurrection des Kurdes en 1913. Ainsi que la déclaré le député Walter Guinness, cher à M. Granville, les Turcs sont haïs par les Kurdes, comme par les Arméniens, comme par toutes les races non-turques de l'Empire, ajoutons-nous. Et après la répression de la révolte, quelques chefs se sont en effet réfugiés au Consulat de Russie, qui ne les a pas livrés aux bourreaux turcs. Car les représentants de la Russie en Orient n'ont jamais livré des criminels politiques. Ni Hussein Djahid et Djavid Beys, réfugiés le 31 mars 1909 à l'Ambassade de Constantinople, ni le Dervich Vahdeti, leur adversaire, qui a trouvé peu après un asile au Consulat de Smyrne, ni les membres nombreux du parti de l'Entente libérale n'ont été livrés à leurs ennemis politiques. La seule exception est celle de Mustafa Kavakli, dont Talaat et le Préfet de police Azmi s'emparèrent en trompant lâchement l'Ambassade sur son identité. Rien donc d'étonnant que le Consul de Russie n'ait pas livré les Kurdes réfugiés chez lui. Quant à l'accusation dirigée contre M. Sazonov, elle ne tient pas debout : ce n'est certes pas M. Edgar Granville qui réussira à ternir la réputation universelle de ce parfait gentleman, de ce grand honnête homme, dont la politique a toujours été empreinte de la plus scrupuleuse loyauté. Mais comme l'accusation de M. Sazonov implique non

seulement celle de son prétendu instrument, le consul de Russie à Bitlis, M. Chirkow, mais évidemment aussi celle de l'Ambassade de Russie à Constantinople à laquelle nous avons eu l'insigne honneur d'appartenir pendant seize ans, nous déclarons catégoriquement :

Les affirmations de M. Edgar Granville sur le rôle provocateur de la Russie dans l'aire de Bitlis, et en Arménie en général, sont de ridicules et basses calomnies que nous repoussons avec la plus vive indignation et le plus parfait mépris. Notre position officielle nous ayant mis à même de connaître dans tous ses détails la politique russe de cette époque, nous opposons le plus formel démenti à ces allégations. Elle sont dictées à un turcophile trop zélé par le soin évident de rejeter sur la Russie tout l'opprobre qui s'attache au nom turc depuis les massacres arméniens. Dans la révolution russe, M. Granville a cru trouver l'occasion propice de rendre à ses amis turcs ce service, en employant le petit subterfuge de substituer le tsarisme à la Russie. Le nouveau paladin de l'Empire ottoman n'y a pas réussi. Car si, dans le domaine de la politique intérieure, le tsarisme a pu courber sous son joug le peuple russe, il a par contre, inconsciemment subi l'influence de la grande âme russe, quand il jouait son rôle dans l'armée internationale. Du fond des ténèbres de son régime tsariste, la Russie n'a jamais allumé en Orient d'autres feux que ceux de la liberté. Les vaisseaux russes qui combattaient à Navarin étaient ceux de l'Empereur Nicolas I. Et ce sont les paysans russes, presque esclaves à l'intérieur, qui ont combattu pour la liberté des Roumains, des Bulgares, des Serbes. Pour l'Orient, dit M. Granville « le renversement du tsarisme par le peuple russe est en tout cas le plus grand événement qui se soit produit depuis trois siècles. Il signifie un renouveau d'espérance pour la collaboration féconde (I. C., p. 208) d'une Europe guérie de l'influence tsarienne avec l'Orient avide de progrès. Le système d'asservissement de l'Asie sous la botte de la vieille Europe exploiteuse a fait son temps ». Nous sommes aussi ennemis de l'asservissement de l'Asie, Monsieur Granville. C'est pourquoi nous espérons qu'Ar-

méniens, Kurdes, Arabes, Syriens, Grecs et Juifs — toutes les pauvres races qui gémissent depuis des siècles sous la botte de la Turquie — seront enfin libérées par les torrents d'un sang généreux que versent depuis trois années déjà les nations de l'Entente et dans lesquels il y a tant de millions de gouttes de sang russe. Vous n'escamotez pas la gloire historique de la Russie, Monsieur Granville !

Sixième division : *La culpabilité de la Turquie.*

Nous avons raconté les crimes turcs en nous basant principalement sur les témoignages des neutres — Américains ou d'autres — et même sur ceux des Allemands. Nous avons reproduit le plaidoyer ottoman. Assurément, entre les deux récits, aucun homme impartial n'hésitera. La Turquie est jugée. Elle est coupable.

Elle est coupable d'avoir, depuis le traité de San Stéfano, poursuivi de sa haine implacable l'élément arménien de l'Empire, parce qu'il lui était supérieur aux points de vue intellectuel, moral et économique, et que, de cette supériorité, par une fausse conception de l'Etat, elle n'éprouvait que des craintes, au lieu d'y trouver un heureux complément des facultés plus primitives de l'élément turc. C'est la Turquie d'Abd-ul-Hamid, en particulier, qui a inauguré la sauvage politique de l'extermination, qui a été à son apogée lors des massacres de 1895. La Jeune-Turquie, qui a rejoint la terreur hamidienne sur la limite sanglante des tueries de 1909. — dont l'histoire ne sait encore à qui des deux attribuer la responsabilité, — est coupable d'avoir trompé et trahi les Arméniens, qui s'étaient rangés, avec enthousiasme, sous les bannières. La Jeune-Turquie est coupable de les avoir acculés au désespoir en les laissant égorger et piller par les Kurdes en introduisant d'elle-même aucune réforme pour améliorer leur sort, et en n'acceptant celles qui lui étaient imposées par les puissances étrangères qu'avec la ferme intention de ne jamais les mettre à exécution. Et en dernier lieu la Jeune-Turquie est coupable d'avoir profité de la guerre européenne pour tenter d'exterminer toute la nation haïe, en prétextant une révolution imaginaire. En fait, la Turquie est coupable d'avoir

assassiné ou laissé périr plus d'un million de ses sujets arméniens.

*

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE DANS LES MASSACRES ARMENIENS (1)

§ I. Le rôle du gouvernement allemand pendant les massacres arméniens a été celui d'un ami complaisant des massacreurs turcs. Il n'a pas organisé ou provoqué les massacres, mais quand il eût pu les prévenir, il les a tolérés et excusés devant l'opinion publique.

L'attitude de la Wilhelmstrasse, ainsi que du Baron Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, a été des plus significatives. « Quand, au mois de juillet 1915, le cabinet de Washington demanda au gouvernement de Berlin d'unir ses efforts aux siens pour mettre fin aux massacres, aucune réponse ne fut faite à cette invitation. Quand l'Ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, M. Morgenthau, s'adressa à son collègue allemand, le Baron de Wangenheim lui déclara qu'il déploirait ce qui se passait, mais qu'il ne pouvait en aucune façon s'immiscer dans les affaires intérieures de la Turquie ». (2).

Or, comme le dit avec justesse M. Gibbons (3), le seul homme dont la parole appuyée par son gouvernement eût pu empêcher l'ordre d'exterminer les Arméniens, était l'ambassadeur d'Allemagne.

« A Washington, le Comte Bernstorff commença par nier la réalité des massacres : « Ces prétendues atrocités semblent n'être que de pures inventions », écrivait-il. Et il laissait entendre que c'étaient les Russes qui obligeaient

(1) *Com. Doumergue, L'Arménie, les massacres et la question d'Orient ; Gibbons, Les derniers massacres d'Arménie ; René Pinon, La suppression des Arméniens.*

(2) *René Pinon, op. cit. p. 65.*

(3) *Gibbons, Loc. cit. p. 39.*

le catholicos d'Etchmiadzine à propager de telles fables. Le 6 juin, l'agence Wolff transmettait une déclaration officielle turque : « Il est tout à fait faux qu'il y ait eu des assassinats ou des massacres d'Arméniens. Les Arméniens d'Erzeroum, Erzinjan, Egin, Sassoun, Bitlis ainsi que de Mouch et de Cilicie n'ont, en effet, commis aucun acte pour troubler l'ordre et la tranquillité publique, ou qui ait pu nécessiter des mesures spéciales contre eux. Les consuls des Puissances neutres la savent ». Mieux informé, le Comte Bernstorff présenta au secrétaire d'Etat Bryan un rapport du consul général allemand de Trébizonde justifiant les massacres par cet argument que « les Arméniens trahissaient le gouvernement turc et aidaient et soutenaient en secret les Russes (1).

Quant au Chancelier de l'Empire allemand, il a eu l'occasion de se prononcer deux fois publiquement au sujet des massacres. A la fin de l'année 1915, en réponse à un mémoire du Comité Central catholique d'Allemagne et à une pétition présentée par cinquante représentants notables du protestantisme allemand, M. de Bethmann-Holweg, d'après les journaux allemands *Les Dernières Nouvelles de Munich* et le *Schwäbische Merkur*, aurait fait la déclaration suivante : « Le gouvernement continuera à considérer, à l'avenir, comme il l'a fait jusqu'ici, comme l'un de ses principaux devoirs d'user de son influence, pour que les peuples chrétiens ne soient pas persécutés à cause de leur foi : les chrétiens allemands peuvent avoir confiance que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il soit tenu compte des préoccupations et des désirs qu'il m'ont exprimées (2).

M. Doumergue, au beau livre duquel nous empruntons la réponse du chancelier, la fait suivre des justes réflexions suivantes : « On dirait de l'une de ces interpellations au Reichstag où questions et réponses sont préparées d'un commun accord. Le *Schwäbische Merkur* ajoute : « Cette déclaration du Chancelier sera saluée avec satisfaction dans les cercles allemands ». Si cela est vrai, — ce dont je ne suis

pas sûr, — cela prouverait que les cercles allemands, — ecclésiastiquement officiels, — ont la satisfaction facile. En effet, ce qu'il y a lieu de reprocher au gouvernement allemand, c'est de n'avoir jamais rien fait pour prévenir ou arrêter les massacres. Et le Chancelier assure gravement à ses graves interlocuteurs qu'il fera à l'avenir, comme il a fait jusqu'ici, c'est-à-dire rien. Sur quoi tout le monde est content ; surtout les Jeunes-Turcs, lesquels soutiennent précisément qu'ils ne persécutent personne pour sa foi ; qu'il prennent seulement des mesures politiques et militaires de représailles ou de défense (3).

« Aussi bien, quelques semaines après, le Chancelier s'est-il expliqué plus clairement, et a-t-il déclaré au Reichstag qu'il adoptait pleinement la thèse jeune-turque sur les massacres. Liegknecht avait posé une question relative aux massacres en Arménie. Le Chancelier a fait répondre, par un de ses directeurs au ministère (car ni l'interpellateur ni l'interpellation ne lui ont paru valoir la peine de se déranger) :

« 1° Le Chancelier sait que la Porte, il y a quelques temps, devant les menées de nos adversaires, s'est vue forcée d'évacuer la population arménienne de certaines régions de l'Empire ottoman et de lui fixer de nouveaux lieux de résidence ;

2° Certains effets de ces mesures ont donné lieu, entre le gouvernement allemand et le gouvernement ottoman, à un échange de vues ;

3° Des détails plus précis ne peuvent être donnés ». (4)

En présence de cette neutralité bienveillante du gouvernement allemand devant le crime turc, il nous semble inutile de nous livrer à des recherches sur l'attitude individuelle des consuls et des officiers allemands en Turquie, qu'il serait d'ailleurs, à l'heure actuelle, encore difficile d'établir avec toute l'exactitude nécessaire. Ces fonctionnaires ne pouvaient évidemment pas faire de la politique personnelle ; mais il ne

(3) Doumergue, *loc. cit.*, p. 143-144.

(4) Doumergue, *loc. cit.* p. 144 ; « *Journal de Genève* », 1^{er} janvier 1915. René Pinon, *loc. cit.* p. 72.

(1) René Pinon, *loc. cit.* p. 66.

(2) Doumergue, *loc. cit.*, p. 133.

paraît même pas qu'ils aient pansé à silencieusement » les blessures, comme l'avait expressément permis leur très chrétien compatriote M. Naumann ; ils ont seulement suivi son autre précepte de « laisser les choses aller leur cours ». « En tout cas ce qui est certain, dit M. René Pinon, c'est que tous les agents allemands fermèrent les yeux par ordre ; on ne trouve nulle part, dans ce déluge de crimes sans nom, l'écho de leur horreur ou le cri de leur pitié ». (1). Nous ajouterons que si, un jour, la publication des rapports des Allemands prouvait qu'il s'est trouvé parmi eux des âmes compatissantes aux malheurs des Arméniens, cette constatation ne saurait changer le verdict de l'histoire sur la politique à laquelle ils servaient d'instruments. Et nous ne connaissons pas le cas d'un seul consul allemand qui ait prouvé la sincérité de son indignation et de sa révolte par le seul moyen légal toujours à sa disposition : la démission ! Des valis et des mutessarifs turcs l'ont fait...

Nous relavons seulement les accusations suivantes :

1° Des réfugiés arméniens racontent que lors du massacre de 5000 Arméniens près du monastère de St. Garabed à Mouch, un officier allemand fit un discours aux Arméniens, leur reprochant leur attitude envers le gouvernement turc, à la grande bienveillance duquel ils auraient répondu par la demande d'autonomie ; cet officier donna ensuite le signal du massacre (*Livre Bleu*, p. 94-95).

2° Le correspondant du *Times* à Bucarest, sur la foi des récits de réfugiés arméniens, raconte que lors de la déportation des Arméniens d'Erzeroum, « parmi les dépouilles qui échurent aux Turcs il y eut quelques jeunes filles arméniennes, et une part dans ce butin vivant fut accordée aux Allemands (*Livre Bleu*, p. 300). Cette accusation est également formulée par M. Henri Barby, correspondant de guerre du *Journal*, dans son livre *Au pays de l'Épouvante*. Il dit que les officiers allemands d'Erzeroum « s'étaient emparés de quelques jeunes Arméniennes des meilleurs familles de la ville, et les avaient contraintes de se rendre à leurs désirs.

(1) *Loc. cit.* p. 65.

En quittant Erzeroum, ils emmenèrent plusieurs de ces malheureuses » (p. 28).

3° Le journal arménien *Gotchnag*, de New-York, du 1^{er} avril 1916 rend un Allemand, M. Eckhard, responsable du triple massacre des Arméniens à Ourfa. Eckhard — capitaine d'artillerie, marchand, missionnaire et espion — aurait excité la populace contre les Arméniens. Les quartiers arméniens auraient été détruits par le feu des artilleurs allemands. Un Suisse allemand, M. Kuntzer, est cité comme ayant blâmé l'attitude de M. Eckhard (*Livre Bleu*, p. 530).

§ 2. La presse pangermaniste et officielle épousa bruyamment la thèse du gouvernement de Berlin. Le comte Reventlow, dans la *Deutsche Tageszeitung*, déclara que « la Turquie avait non seulement le droit, mais le devoir de châtier les Arméniens rebelles et avides de sang ». Il écrivit encore : « Il serait grand temps que les Allemands comprissent au moins d'où provient le bruit fait au sujet des atrocités arméniennes. Qu'ils comprennent enfin que ce n'est pas notre affaire de nous apitoyer sur le sort des révolutionnaires et usuriers arméniens, qui présentent un grand danger pour notre fidèle alliée turque, et qui sont l'instrument de nos ennemies mortelles, l'Angleterre et la Russie. Si les Turcs ne se défendaient pas énergiquement contre le danger arménien, ils rendraient à leurs alliés un tout aussi mauvais service qu'à eux-mêmes. Voilà pourquoi, nous autres Allemands, nous devons considérer cette question arménienne non seulement comme intéressant la Turquie, mais encore tous ses alliés et la soutenir contre les attaques venues du dehors (1). « De son côté *La Gazette de la Croix* écrivait, le 25 février 1916 : « Les massacres d'Arméniens par les Turcs n'ont jamais été qu'un moyen de défense contre les intrigues des Arméniens, qui constituent un danger permanent pour la Turquie. La patience des Turcs a été vraiment admirable ». (2) Un certain M. Bratter crut devoir

(1) « *Deutsche Tageszeitung* », 19 décembre 1915, d'après René Pinon, p. 67-69.

(2) René Pinon, p. 69.

publier toute une brochure sur la question arménienne, pour défendre les massacreurs et insulte la mémoire des victimes par les plus perfides calomnies (1).

Et pendant que les glorificateurs des Turcs pouvaient étaler librement leurs théories sanglantes dans la presse impérialiste allemande, le Dr. Lepsius qui, fidèle à lui-même, était allé faire une enquête en Turquie, n'en a pu faire paraître les résultats que sous une forme clandestine

§ 3. C'est toutefois un Allemand, le Dr. Martin Niepage, maître supérieur à l'école allemande d'Alep, qui a dressé l'acte d'accusation le plus grave contre la politique allemande dans la question arménienne. Cet honnête homme a trouvé impossible d'«enseigner les déclinaisons et les conjugaisons» aux enfants arméniens, « quand, tout autour et tout près, leurs compatriotes succombaient à la faim » ; il a considéré que dans les conditions actuelles,

(1) *Nous croyons inutile d'analyser ici le pamphlet de M. Bratter : Die armenische Frage, Berlin 1915. Un pasteur suisse, M. Ragaz, dans les Neue Wege (janvier 1916) et le professeur français Doumergue ont déjà exécuté cette publication. Comme dit M. Ragaz : « Ce triste produit mérite surtout quelque attention comme type d'un genre actuel de littérature : la littérature de la calomnie... Accabler de calomnies des hommes frappés par une misère inouïe, est un des actes les plus misérables qu'un homme puisse commettre ». Et M. Doumergue ajoute : « Ce plaidoyer a été inspiré, peut-être dicté par le gouvernement jeune-turc lui-même ». Doumergue, loc. cit. p. 148). Après avoir lu le brochure, nous avons eu la même impression, et comme nous avons déjà reproduit et combattu la thèse jeune-turque, nous épargnerons à nos lecteurs la reproduction de celle de M. Bratter. Ainsi que le dit M. René Pinon (p. 68) « les arguments de Bratter, adoptés par Reventlow, sont vieux de vingt ans, et paraissent maladroitement remis à neuf ».*

Nous regrettons de ne pas avoir pu en prendre connaissance.

le travail des instituteurs allemands était « une insulte à la morale et la négation de toute sensibilité humaine ». M. Niepage a donc porté à la connaissance des autorités allemandes les horreurs dont il avait été témoin ; puis, devant l'inertie de son gouvernement, il s'est insurgé, lui fonctionnaire allemand, contre la loi d'airain de l'Etat-Moloch ; il n'a pas pu mettre « l'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout » — même de la conscience ! Et, démissionnaire, établi dans la libre Suisse, il a dit au monde civilisé ce qu'il pensait du plus terrible crime de notre siècle et de responsabilités de sa patrie... Aussi tout ennemi loyal devra-t-il saluer en la personne de M. Martin Niepage un des rares Germains qui émergent encore, *rari nantes in gurgit vasto*, du flot sanglant qu'a déversé sur la vieille Allemagne la haine des surhommes de la Jeune, les Guillaume II et les Bethmann, les Bernhardi et les Naumann.

Voici ce qu'écrit M. Martin Niepage sur le rôle de l'Allemagne (1) :

« Ta'alim el aleman » — « C'est l'enseignement des Allemands » — dit le simple Turc à ceux qui lui demandent quels sont les instigateurs de ces forfaits. Les Turcs plus cultivés admettent que, même si le peuple allemand blâme les cruautés, le gouvernement allemand ne fait rien pour les empêcher, cela par égard pour ses alliés turcs.

« Même les musulmans de sentiments plus délicats, Turcs et Arabes, secouent la tête et ne peuvent retenir leurs larmes en voyant passer à travers la ville un convoi de déportés par des soldats turcs qui frappent violemment des femmes enceintes, des mourants, des gens qui ne peuvent plus avancer. Ils n'arrivent pas à se persuader que c'est leur gouvernement qui a ordonné ces cruautés, et ils en rendent entièrement responsables les Allemands, que l'on considère comme étant pendant la guerre les directeurs de la Turquie. Dans les mosquées, les mollahs disent que ce n'est pas la Porte qui a ordonné les cruautés envers les Arméniens et leur

(1) *Quelques documents sur le sort des Arméniens en 1915-1916, fascicule III.*

extermination, mais les officiers allemands ».

« Les spectacles auxquels on assiste ici depuis des mois, resteront en fait, dans le souvenir des peuples orientaux, une tache de honte sur l'écusson allemand ».

« Pour éviter d'avoir à changer d'idée sur le caractère allemand, qu'ils avaient l'habitude de respecter, beaucoup d'hommes cultivés se représentent les choses de la manière suivante : Le peuple allemand, disent-ils, ne sait probablement rien des effroyables massacres qui sont en cours d'exécution partout en Turquie contre les chrétiens indigènes, car le peuple allemand aime la vérité, et comment s'expliquer que les seules nouvelles données par les journaux allemands mentionnent seulement que des Arméniens ont été arrêtés comme espions ou comme traîtres et ont été justement et légalement fusillés ? »

« D'autres Turcs disent : « Peut-être le gouvernement allemand a-t-il les mains liées par des accords sur les compétences réciproques, ou peut-être son intervention n'est-elle pas opportune en ce moment ». Nous savons que l'ambassade allemande à Constantinople a été renseignée sur tout par les consuls. Mais comme il n'y a eu jusqu'ici aucune modification dans les procédés de déportation, notre conscience nous oblige à écrire ce rapport ».

« Au moment où j'écrivais ce document, le consul allemand d'Alep était remplacé par son collègue d'Alexandrette, le consul Hoffmann. Celui-ci me déclara que l'ambassade allemande avait reçu de nombreux rapports des consuls d'Alexandrette, d'Alep et Mossoul. Il m'engageait à les compléter par le récit de ce que j'avais vu moi-même, et me promettait de faire parvenir mon rapport à Constantinople. Je l'écrivis donc en donnant une peinture exacte de l'état de choses que j'avais constaté dans le khan situé en face de notre école. Le consul Hoffmann le compléta par des photographies prises par lui-même dans le khan, et qui représentaient des monceaux de cadavres, au milieu desquels se traînaient des enfants encore en vie ».

« Sous cette forme, ce texte fut signé aussi par mes collègues, Dr. Graeter, maître supérieur, et M^{me} Marie Spiecer. Le directeur de notre école, M. Huber, a posé aussi sa signatu-

re et y ajouta les mots suivants : « Le rapport de mon collègue Niepage n'est en aucune façon exagéré. Nous vivons depuis des semaines dans une atmosphère empestée par les maladies qui sévissent et par l'odeur des cadavres. Ce n'est que l'espérance de prompts secours qui nous permet de continuer notre travail ».

« Les secours ne sont pas venus. Alors je pensai à donner ma démission de mes fonctions de maître supérieur de l'école allemande pour le motif qu'il était absurde et immoral d'être le représentant de la culture européenne, d'apporter à un peuple l'instruction et l'éducation et en même temps d'assister sans rien faire à la mort par la faim des compatriotes de nos élèves, exécutés par le gouvernement du pays ».

« Mon entourage et le directeur de l'école, M. Huber, me firent renoncer à ce projet : on me représenta qu'il était important que nous nous restions dans le pays comme témoins ; peut-être notre présence contribuerait-elle à rendre les Turcs un peu moins inhumains envers leur victimes. Je reconnais maintenant que j'ai été trop longtemps le témoin silencieux de ces horreurs. Notre présence n'a amené aucune amélioration, ce que nous avons pu faire était fort peu de chose ». (1)

« ... D'autres faits, pires encore que les exemples que nous donnons, sont consignés dans les nombreux récits des consulats allemands d'Alexandrette, Alep, Mossoul, qui ont été envoyés à l'Ambassade. L'opinion des consuls est qu'un million d'Arméniens ont péri dans les massacres de ces derniers mois ; la moitié au moins sont des femmes et des enfants, tués ou morts de faim ». (2)

« ... Ce que nos consuls allemands et de nombreux étrangers habitant le pays pensent des massacres, on le saura plus tard par leurs rapports. Sur les opinions des officiers allemands, je ne puis rien dire. J'ai souvent remarqué leur silence glacial ou leurs efforts désespérés pour détourner la conversation lorsque quelque Allemand sensible émettait un jugement indépendant sur l'effroyable misère des Arméniens ».

(1) *Ibid.*, p. 150-152.

(2) *Ibid.*, p. 154.

« Quand le feld-maréchal Von der Goltz, se rendant à Bagdad, passa par Djerablus sur l'Euphrate, il s'y trouvait à ce moment un grand convoi de déportés affamés. J'ai su plus tard à Djerablus même que, peu avant l'arrivée du feld-maréchal, on avait chassé à coups de fouet ces malheureux avec leurs malades et leurs mourants à quelques kilomètres derrière les collines. Quand Von der Goltz passa, on ne voyait plus aucune trace de la présence de ces malheureux, et quand, peu après, je visitai avec deux collègues l'emplacement, nous trouvâmes dans quelques endroits hors de vue des cadavres d'hommes et d'enfants, des restes de vêtements, des crânes, des ossements dont les chacals et les oiseaux de proie avaient en grande partie rongé les chairs. »

« L'auteur de ce rapport n'admet pas que si le gouvernement allemand avait eu la ferme volonté d'arrêter ces exécutions au dernier moment, il n'aurait pas pu rappeler le gouvernement turc à la raison. Si les Turcs sont vraiment bien disposés en notre faveur, comme on le dit, ne doit-on pas leur représenter le tort qu'il nous font devant l'opinion du monde entier si, en notre qualité d'alliés, nous regardons tranquillement les Turcs massacrer des centaines de mille de nos coreligionnaires, violer leurs fantaisies à l'Islam ? Les Turcs ne comprennent-ils femmes et leurs filles, faire passer leurs enfants pas que leurs barbaries nous sont portées en compte, et qu'on nous accuse, nous Allemands, où d'un consentement coupable ou d'une faiblesse méprisable si nous fermons les yeux devant les atrocités causées par cette guerre, et si nous nous taisons en présence de faits connus du monde entier ? Si les Turcs sont aussi intelligents qu'on le dit, est-il impossible de les persuader qu'en détruisant les peuples chrétiens de la Turquie, ils anéantissent le principal facteur de développement de leurs pays, les intermédiaires nécessaires du commerce européen et de la civilisation générale ? Si les Turcs sont aussi perspicaces qu'on le dit, ne craindront-ils pas que, lorsqu'on connaîtra ce qui s'est passé dans leurs pays pendant la guerre, les Etats européens civilisés ne jugent qu'ils ont eux-mêmes aboli leur droit à se gouverner et détruit

toute la confiance qu'on pouvait avoir en leurs possibilités de civilisation et leur tolérance ? N'est-ce pas pour le bien de la Turquie que le gouvernement de Berlin l'empêcherait de se ruiner économiquement et moralement ?

« Par ce rapport, je cherche à parvenir aux oreilles du gouvernement par l'intermédiaire des représentants attitrés du peuple allemand. Tout douloureux que soient ces faits, ils ne doivent pas être ignorés dans les séances des commissions du Reichstag. Rien ne serait plus honteux pour nous que de voir élever à frais énormes dans Constantinople un édifice consacré à l'amitié turco-allemande, alors que nous ne serions pas à même de protéger nos coreligionnaires contre des barbares, qui, même dans la sanguinaire histoire de la Turquie, n'ont pas leurs pareilles. Ne vaudrait-il pas mieux employer les sommes recueillies à élever des orphelinats pour les malheureuses victimes de la barbarie turque ? »

« Quand, après les massacres de 1909, à Adana, eut lieu une sorte de dîner de réconciliation auquel assistaient, avec de hauts fonctionnaires turcs, les sommités ecclésiastiques arméniennes, un de ces derniers se leva, à ce que raconte le consul Bûge, et dit ceci : « Il est vrai que nous, Arméniens, avons beaucoup perdu pendant ces jours de massacres, nos hommes, nos femmes, nos enfants et nos biens. Vous, Turcs, vous avez perdu davantage. Vous avez perdu votre honneur. »

« Allons-nous continuer à déclarer que les massacres de chrétiens sont une affaire intérieure de la Turquie, qui n'a d'autre importance pour nous que de nous assurer l'amitié de ce pays ? Alors nous devons modifier les lignes dirigeantes de notre politique de civilisation. Alors nous devons cesser d'envoyer des maîtres d'école en Turquie et, nous maîtres, nous devons cesser de parler à nos élèves des poètes et des philosophes de l'Allemagne, de la culture allemande, de l'idéal allemand, et ne plus rien dire du christianisme allemand.

J'ai été envoyé il y a trois ans par l'Office des Affaires étrangères comme maître supérieur à l'école allemande d'Alep. Le collège provincial de Magdebourg m'a assigné à mon dé-

part, comme devoir spécial, de me montrer digne de la confiance que l'on me témoignait en me remettant ces fonctions. Je ne remplirais pas mon devoir de fonctionnaire allemand et de représentant attitré de la culture allemande si, en présence des hontes dont j'ai été témoin, je me taisais, si je voyais sans agir les élèves qui me sont confiés chassés dans le désert et mourir de faim (1). »

« ... Le peuple arménien a droit à l'aide allemande. Lorsque, il y a quelques années, un massacre était imminent en Cilicie, un navire de guerre allemand apparut devant Mersine. Le commandant rendit visite au Catholicos arménien à Adana et lui donna l'assurance qu'aussi longtemps que l'influence allemande s'exercerait en Turquie, il n'y aurait plus de massacres comme au temps d'Abd-ul-Hamid. Les mêmes assurances ont été données par l'ambassadeur allemand au Patriarche arménien et au président du Conseil national arménien dans une audience en avril 1915.

« Indépendamment du devoir chrétien général, nous Allemands, nous avons l'obligation d'opposer une digue à la destruction complète du demi-million d'Arméniens qui survivent. Nous sommes les alliés de la Turquie; les Français, les Anglais, les Russes étant maintenant hors de cause, nous sommes les seuls qui avons encore quelque chose à dire. Nous pouvons repousser avec indignation les mensonges de nos ennemis, qui disent que les consuls allemands ont organisé les massacres. Nous n'arriverons pas à déraciner l'idée des Turcs que l'Allemagne a organisé les massacres, si nos diplomates et nos officiers ne prennent pas une attitude énergique. Il ne subsisterait contre nous que la seule accusation que la crainte et la faiblesse envers nos alliés nous ont empêchés de sauver un demi-million de femmes et d'enfants, cela suffirait à défigurer à tout jamais d'un trait hideux l'image de la guerre allemande dans le miroir de l'histoire (1). »

A ces impressions de M. Niepage, nous joignons le récit suivant d'un autre Allemand de Turquie :

(1) *Ibid.*, p. 160-161.

« A Arab-Punar, un major turc parlant allemand s'exprima en ces termes : « Moi et mon frère, nous avons recueilli à Ras-el-Ain une jeune fille qui était restée en route. Nous sommes très fâchés contre les Allemands de ce qu'ils agissent ainsi. » Et comme je protestais, ils dirent : « Le chef d'état-major général est allemand, Von der Goltz est commandant, et il y a tant d'officiers allemands dans notre armée ! Notre Coran ne permet pas des traitements tels que ceux qu'on inflige maintenant aux Arméniens. » A Nuss Tell, un inspecteur musulman parlait dans les mêmes termes à un secrétaire des mines. Comme je l'interrogeais sur ce sujet devant d'autres personnes, il déclara : « Ce n'est pas moi seulement qui le dis, c'est tout le monde (2). »

§ 4. M. Niepage constate donc que le gouvernement allemand a été parfaitement renseigné sur les massacres par les nombreux rapports de ses consuls. Et il « n'admet pas que si le gouvernement allemand avait eu la ferme volonté d'arrêter ces exécutions au dernier moment, il n'aurait pas pu rappeler le gouvernement turc à la raison. » C'est pourquoi M. Niepage comprend parfaitement que les barbaries turques soient portés en compte aux Allemands qu'on accuse « ou de consentement coupable ou d'une faiblesse méprisable ». Et il nous confirme que le simple Turc le comprend ainsi quand il prononce son terrible « ta'limi aleman » (enseignement allemand).

M. Niepage dénonce l'inertie de l'Allemagne toute-puissante devant des spectacles qui resteront dans le souvenir des peuples orientaux et imprimeront une tache honteuse sur l'écusson allemand. Mais il se refuse d'en comprendre les motifs. Est-il donc impossible, dit-il, de persuader les Turcs « qu'en détruisant les peuples chrétiens de la Turquie, ils anéantissent le principal facteur de développement de leur pays ? ... N'est-ce pas pour le bien de la Turquie que le gouvernement allemand l'empêcherait de se ruiner économiquement et moralement... ».

A ces doutes de M. Niepage, M. Herbert Adams Gibbons a répondu d'avance par les terribles lignes que voici :

« N'avoir rien fait, avoir même positive-

ment refusé de rien faire pour le salut de la nation arménienne quand seuls ils pouvaient agir, voilà donc pour le futur procès des Allemands le premier chef d'accusation. Il est grave.

« Le second grief est sinistre. Quel est le but caché qu'on veut atteindre par la destruction des Arméniens ? Impossible de ne point se poser à soi-même la question. Mais alors pleine lumière se fait, et il en jaillit, contre le gouvernement allemand, contre le peuple allemand, la plus écrasante accusation. Les Allemands, et les Allemands seuls, sont appelés à bénéficier de l'extermination du peuple arménien... ».

« J'ai fait ressortir précédemment que les Arméniens sont le facteur essentiel et la sûre garantie de l'indépendance économique et politique des Turcs en Asie-Mineure. Par là même, ils sont pierre d'achoppement aux visées dominatrices de l'Allemagne. Elevés en grande partie dans les écoles françaises et américaines, ils parlent français et anglais. En relation commerciales avec l'Europe occidentale et avec l'Amérique, et principalement avec l'Angleterre, ils font naturellement échec aux commis voyageurs allemands. De même, parce qu'à l'intérieur de l'Asie-Mineure ils forment seuls l'élément agricole au point de pouvoir résister victorieusement à la pénétration des colons européens, ils se trouvent encore, à leur issu, barrer la route à la germanisation projetée de toute l'Anatolie. Si, après les massacres de 1895-1896, le kaiser Guillaume II a fraternisé bruyamment avec Abd-ul-Hamid, il est clair que ce n'était pas seulement en vue de son chemin de fer de Bagdad, mais en vue de tout ce qui se rattache à ce chemin de fer de Bagdad.

« Je n'ai pas le moindre désir d'être injuste envers aucun Allemand en particulier, ni de faire aux Allemands en général, aucun procès de tendance nationale. Il faut pourtant admettre que les nations éclairées sont, au moins jusqu'à un certain point, responsables des actes de leurs gouvernements. Les Allemands ont ainsi assumé le poids de bien des méfaits durant cette guerre. Peut-être se laveront-ils plus tard de quelques imputations ; ils peuvent espérer qu'une fois les passions éteintes, les diverses faces des événements seront mieux connues.

Mais quel espoir de réhabilitation peuvent-ils garder quand le monde entier les accuse d'avoir permis l'anéantissement des Arméniens, crime dont, à l'évidence ils étaient seuls à pouvoir tirer profit ! (1) »

§ 5. Nous devons souscrire pleinement aux paroles de M. Gibbons. Deux pasteurs allemands ont, lors des massacres de 1895-1896, présenté à la nation allemande deux interprétations différentes de ses devoirs à l'égard des chrétiens d'Orient. L'un, M. Lepsius, a blâmé la diplomatie allemande d'avoir évité comme le « feu et l'enfer » de toucher à la question arménienne. Il s'est demandé s'il n'aurait pas été plus digne du peuple allemand d'éteindre ce feu, d'accord avec les autres, au lieu de ne penser qu'à rester en bons termes avec ceux qui l'avaient allumé. » Il a prédit que « la politique allemande, elle non plus, ne serait pas sans responsabilité, lorsque ce feu d'enfer se propagerait sous peu et dévorerait toute la chrétienté d'Orient dans ses flammes (2). » L'autre serviteur de Dieu, M. Naumann, a plaidé la neutralité devant le massacre, la Turquie ne pouvant pas « supporter la religion du Nazaréen », et l'Allemagne devait soutenir son alliée. La nation allemande, dans son écrasante majorité, a accepté, relativement à la question arménienne, l'évangile de M. Naumann.

M. Doumergue appelle les pages de M. Naumann « le bréviaire le plus révélateur de l'âme pangermaniste et le manuel le plus exact, le plus complet qui existe et qui puisse exister de la politique allemande en Turquie (2). Le distingué Doyen de la faculté de Montauban a raison. Nous ne croyons cependant pas possible de nous contenter des seules révélations de M. Naumann, malgré toute l'autorité qui s'attache à son nom. Nous rappellerons donc ici quelques autres manifestations, d'un caractère plus général, de l'âme pangermaniste, manifestations qui expliquent son attitude devant le martyre de l'Arménie et après lesquelles il n'y a plus lieu de s'en étonner.

(1) *Gibbons, loc. cit., p. 40-42.*

(2) *Lepsius, Armenien und Europa, 1896, p. 85.*

Nous empruntons les citations suivantes à la collection de documents sur le Pangermanisme, publiée sous la direction de M. Charles Andler, professeur à l'Université de Paris, 4 volumes, Paris, 1915-1917.

Dans le premier volume intitulé *Les Origines de Pangermanisme* (1800-1888) nous choisissons les pages suivantes :

L'économiste Friedrich List (1789-1846) : « La race germanique, cela ne fait aucune doute, a été désignée par la Providence à cause de sa nature et de son caractère même, pour résoudre ce grand problème : diriger les affaires du monde entier, civiliser les pays sauvages et barbares et peupler ceux qui sont encore inhabités. » (Schriften, II, p. 445, Andler, loc. cit. p. 128).

L'historien Heinrich Von Treitschke (1834-1896) : « La Prusse a le droit de mépriser profondément toutes les explosions de politique sentimentale teutonique, si ses chefs vivent dans la tranquille certitude que tout acte raisonné, tendant à accroître la puissance de la Prusse, augmentera infailliblement la puissance de l'Allemagne. » (Bundesstaat und Einheitstaat 1864, dans Historische und politische Aufsätze, II, p. 208, Andler p. 201).

« La politique est un art, elle appartient au domaine de l'action où règne la volonté servie par l'intelligence. Jamais un bon projet, une doctrine politique bien conçue ne peuvent prétendre à la même valeur morale que la décision hardie d'un homme politique qui agit et dégage de la confusion des forces favorables et adverses l'élément vital et nécessaire » (Treitschke, Das politische Königtum des Anti-Machiavelli, 1887 ; Andler, loc. cit., p. 215).

« L'Etat n'est pas une académie des beaux-arts, l'Etat est puissance... Deux conceptions radicalement différentes de l'essence de l'Etat, l'une sociale et l'autre politique, ont de tout temps été en conflit. La société bourgeoise, c'est-à-dire l'ensemble des individus, voit uniquement dans l'Etat le moyen de faciliter à chacun la réalisation de ses aspirations personnelles, tandis que pour l'homme politique ri-

gide, il n'y a dans les revendications de la société que l'avidité ; il veut soumettre à l'Etat l'activité sociale tout entière... »

« D'autre part, l'Etat est en droit de considérer lui-même comme une fin, car il sait qu'en lui est la condition essentielle de la prospérité de la vie sociale... Aucun idéalisme politique réel n'est possible sans l'idéalisme de la guerre. (Treitschke, Das konstitutionnelle Königtum in Deutschland, dans Historische und politische Aufsätze, III, p. 469-476 ; Andler, p. 224, 225, 226, 229).

Les citations suivantes sont empruntées au second volume de la Collection de M. Andler, *Le pangermanisme continental sous Guillaume II*.

L'Empereur Guillaume II (Discours pour le 25^e anniversaire de la fondation de l'Empire allemand, 18 janvier 1896) :

« L'Empire allemand est devenu un Empire mondial. Partout, sur des continents lointains habitent des milliers de nos compatriotes. Les richesses allemandes, le savoir allemand, l'industrie allemande franchissent l'Océan. C'est par milliards que se chiffrent les valeurs que l'Allemagne fait naviguer sur mer. Vous avez, messieurs, le devoir grave de m'aider à attacher fermement à notre Empire d'ici ce plus grand Empire allemand » (Andler, loc. cit., p. 96).

Le Prince Bulow (Discours au Reichstag le 11 décembre 1899) : « On nous envie beaucoup dans le monde, dans le domaine politique comme dans le domaine économique. Il y a des individualités isolées et des groupes d'intérêts, et il y a peut-être aussi des peuples qui trouvent que les Allemands étaient des voisins beaucoup plus commodes à cette désormais lointaine où, malgré notre savoir, malgré notre culture, les étrangers nous contemplaient du haut de leur grandeur politique et économique, comme d'arrogants gentilhommes regardent le modeste précepteur de la maison. Ces jours d'impuissance politique et d'humilité économique et politique ne reviendront plus. Pour dire comme Frédéric List : « Nous ne voulons plus redevenir les valets de l'humanité... » Au cours des

(1) Doumergue, loc. cit. p. 140-141.

siècles prochains, la nation allemande sera mar-teau ou enclume » (Andler, loc. cit. p. 113-114).

Friederich Lange, journaliste en vue, fondateur en 1894 du Deutschbund : « Un égoïsme allemand aux poings solides doit marquer de son empreinte tous les actes politiques, dès qu'ils arrivent au jour. Le principe suprême de notre politique, au dedans comme au dehors, doit être que les plus allemands des Allemands soient satisfaits de tout ce qui se passe et que les autres se sentent mal à l'aise. Dieu merci, notre situation dans le monde est telle que s'il devient nécessaire de faire quelque part un sacrifice à la paix, c'est aux autres peuples d'abord à le faire et aux Allemands en dernier. Seuls des cerveaux superficiels ou nébuleux suspecteront cette politique d'être brutale et appuyée par la force. En réalité, il s'agit ici d'accomplir la plus haute justice, car les décisions sanglantes qu'amène la guerre des peuples sont en même temps le verdict de la Justice universelle sur la valeur de chacun d'eux. Nous nous sommes jusqu'ici montré dignes dans la paix du verdict de 1870. Nous avons, devant la conscience des peuples, le droit suprême de réaliser pour notre race les conditions nécessaires à sa vie, contre les Russes et les Français, mais aussi contre les Austro-Hongrois, les Italiens et les Anglais. (Reines Deutschum ; voir Andler, loc. cit. p. 167-168).

Livre anonyme, paru en 1900 par les soins du Militär-Verlag de Berlin, sous le titre : Deutschland bei Beginn des 20. Jahrhunderts, von einem Deutschen. (L'Allemagne au début du XX^e siècle, par un Allemand) :

« L'Allemagne pangermanique ne sera possible, qu'une fois la grande puissance slave, la Russie, complètement battue et réduite par nous. Lorsque les armées allemandes victorieuses camperont de la Moldavie à l'Adriatique, il sera possible d'expulser simplement de Cisleit-hanie la population non allemande, en la dédommageant, il est vrai ; mais il faudra faire table rase, et faire alors de la colonisation allemande. Dans des circonstances si exceptionnelles, nous n'hésiterons pas à prendre à la France comme à la Russie de larges bandes de territoire que nous organiserons en marches sur nos frontières de l'est et de l'ouest. On ferait l'éva-

uation de la population étrangère dans ces régions (qui auraient la plus vaste étendue possible) et sans doute aussi de son indemnisation par le gouvernement vaincu, une condition de la paix. Alors nous coloniserons. Voilà comment nous nous représentons l'élargissement de nos frontières en Europe, et notre population aussi rapide accroissement en a besoin comme du pain... Un peuple qui a supporté l'incendie du Palatinat, un peuple à qui les Tchèques, depuis les jours des Hussites, ont créé des difficultés sans fin, un peuple que tous les Slaves, Russes ou Polonais, haïssent et harcèlent de concert, a de par Dieu, le droit d'agir ainsi, selon des procédés sommaires, mais certainement plus humains que ceux qu'il nous a fallu subir au temps de la guerre de Trente ans sous Napoléon... Dans l'antiquité, on détruisait complètement les peuples vaincus ; aujourd'hui c'est matériellement impraticable, mais on peut imaginer des conditions qui se rapprochent beaucoup d'une destruction totale » (Andler loc. cit. p. 218-220).

Fritz Bley, publiciste et romancier, un des fondateurs, en 1896, de la ligue pangermaniste (Alldeutscher Verband) : « Nous apparaissions comme le peuple de la pensée pure, comme des géants de l'abstraction. Sans aucun doute, l'importance mondiale du germanisme réside pour une part dans ce fait... Mais, d'autre part, l'histoire nous enseigne que ce bien suprême de l'humanité, l'idéalisme allemand ne se conserve que dans l'écorce robuste du développement national... Depuis l'Empereur jusqu'au simple maçon ou cultivateur, chacun collaborera à l'édification méthodique de l'Etat pangermanique dès qu'on aura reconnu de quelle source ont découlé dans notre malheureux passé tous nos maux, tous ! C'était le manque de volonté. Une seule chose nous a fait défaut, une seule chose peut nous guérir : le vouloir national, dur, trempé, inflexible, sans scrupule ». (Bley, Die Weltstellung des Deutschtums, 1897 ; voir Andler, p. 241, 242, 252).

Le professeur Ernst Hasse, président de la Ligue Pangermaniste (Alldeutscher Verband) : « La terre est sans cesse répartie à nouveau entre les forts et les puissants. Les petits peuples disparaissent, ils sont nécessairement absor-

bés par leurs voisins plus grands... Notre conviction, c'est que l'Empire allemand, aujourd'hui comprime entre les puissances de l'est et celles de l'ouest, est obligé, pour subsister, de s'étendre. » (*Deutsch Grentzpoliti*, 1906 ; voir Andler, loc. cit. p. 276 et 285).

Paul Rohrbach (*Der deutsch Gedanke in der Welt*) : « De l'idée allemande, il n'est pas nécessaire de dire, comme de l'idée romaine, qu'elle ne peut exister que si elle domine le monde ; mais on peut pousser la comparaison jusqu'à dire qu'elle sera l'une des idées qui domineront l'univers, ou n'existera pas » (Andler, loc. cit. p. 351).

Les citations suivantes sont empruntées au quatrième volume de la Collection de M. Andler : *Le pangermanisme philosophique*.

Fichte (1762-1813) : « L'unité du peuple allemand n'est pas encore réelle, c'est un postulat général de l'avenir. Mais elle ne consistera pas dans le triomphe d'une nationalité particulière, quelle qu'elle soit : elle réalisera le citoyen de la liberté. — Réaliser ce postulat d'une Empire unique, d'un Etat intimement et organiquement homogène, c'est la mission des Allemands, c'est leur rôle dans le plan éternel de l'univers... C'est par eux que se réalisera d'abord un véritable Empire du droit, tel que le monde n'en a jamais vu ». (*Politische Fragmente*, 1807-1813, p. 570-573. Cité par Andler, I. c ; p. 25).

« Le roi est tenu aux lois générales de la morale dans sa vie privée, comme le plus humble de ses sujets. Dans ses rapports avec son peuple pacifique, il est tenu par la loi et par le droit ; et il n'a le droit de traiter personne autrement que selon les lois existantes, bien qu'il conserve le droit de légiférer, c'est-à-dire de parfaire continuellement le régime légal existant. Mais dans ses relations avec d'autres Etats, il n'y a ni loi ni droit, si ce n'est le droit du plus fort. Ces relations déposent entre les mains du prince, sous sa responsabilité, les droits divins de la Majesté du Destin et du gouvernement du monde, et l'élèvent au dessus des préceptes de la morale individuelle dans un ordre moral supérieur, dont le contenu matériel est renfermé dans les paroles : « *Salus et decus*

populi suprema lex esto ». (Fichte, *Nachgelassene Werke*, III, p. 420 ; cité par Andler, *Le pangermanisme philosophique*, p. 33).

Dans la préface au volume sur le pangermanisme philosophique, M. Andler donne du rôle de Fichte dans la genèse du pangermanisme (p. IXXXVIII) une remarquable analyse qu'il termine comme suit : « Le dernier mot de Fichte est l'anathème aux pacifistes du XVIII^e siècle et anathème à ceux qui ont traité comme exercices scolaires ses propres écrits orientés par la pensée d'une Renaissance réaliste : « Que surgisse donc d'entre les morts un homme qui n'est ni un inconnu ni un homme sans renommée, afin qu'il montre (aux praticiens) le chemin à suivre. » Cet homme invoqué par Fichte pour définir les méthodes par lesquelles on peut réaliser le *Deutchtum* dans le monde, c'est Machiavel. Il a fallu décrire cette histoire vraiment tragique de la pensée de Fichte, puisque c'est le sophisme imaginé par lui qui s'est retrouvé durant tout le siècle, chez ses disciples, dans Treischke et Paul de Lagarde autant que dans Ferdinand Lassalle. L'histoire de sa pensée montre ce dont est capable l'orgueil allemand, quand la réalité, après lui avoir résisté, lui offre les chances dont alors il abuse. Et le raisonnement qu'il établit alors dans sa fureur vindicative, c'est celui-ci : « Le peuple métaphysiquement prédestiné à le droit moral de réaliser sa destinée par tous les moyens de l'astuce et de la force » (Andler, loc. cit., p. XXVIII).

Hegel (1770-1831) : « Comme l'histoire est l'histoire de l'esprit qui entre dans la forme du devenir, de la réalité naturelle immédiate, les degrés de cette évolution sont donnés comme des principes naturels immédiate ; ceux-ci, étant naturels, constituent une pluralité dans laquelle chacun a son existence distincte, et cela de telle sorte que chacun d'eux échoit à un peuple en particulier ; et de là son existence géographique et anthropologique.

« Le peuple à qui échoit un de ces principes naturels a pour mission de la réaliser durant une des phases du développement graduel par lequel l'esprit universel prend conscience de lui-même. Durant cette époque de l'histoire universelle (et cette époque ne se présente ja-

mais qu'une fois dans l'histoire) ce peuple-là est dominateur. Contre le droit absolu que possède ce peuple d'être le représentant d'un degré de l'évolution de l'esprit universel, le génie des autres peuples est sans droit, et leur époque étant passée, ils ne comptent plus dans l'histoire. » (Hegel, *Philosophie des Rechts*, § 346-347; Andler, loc. cit., p. 42-43.)

« L'esprit germanique est l'esprit du monde moderne, dont la fin consiste à réaliser la vérité absolue, en tant qu'autonomie infinie de la liberté, de cette liberté qui a pour contenu sa forme absolue elle-même. La destinée des peuples germaniques est de servir supports au principe chrétien. » (Hegel, *Philosophie der Geschichte*, IX, p. 415; Andler, loc. cit., p. 44.)

L'historien Albrecht Wirth : « Nous espérons et nous croyons que c'est aux Allemands qu'appartiendrait dans l'avenir l'Empire du monde... Si nous n'acquérons pas bientôt de nouveaux territoires, nous allons inévitablement au-devant d'une catastrophe épouvantable. Que ce soit au Brésil, en Sibérie, en Anatolie ou dans le sud de l'Afrique, peu importe, pourvu que nous puissions de nouveau nous mouvoir librement et joyeusement, et que nous puissions à nouveau offrir à nos enfants de la lumière et de l'air de bonne qualité et en quantité abondante. De nouveau, comme il y a deux milliers d'années, quand les Cimbres et les Teutons frappaient aux portes de Rome, retentit, tantôt plein d'angoisse et de désir inassouvi, tantôt provocant et confiant, retentit de plus en plus fort le cri : « Il nous faut des terres, des terres nouvelles ! » (*Volkstum und Weltmacht in der Geschichte*, 1904; Andler, loc. cit. p. 175.)

Le géographe Friedrich Ratzel (1844-1904) : « Parce qu'au XV^e et au XVIII^e siècle nous avons manqué les occasions favorables d'établir des colonies dans les zones tempérées, nous serions condamnés, assis sur le rivage du torrent de l'histoire, à laisser passer le flot qui apporte le bien-être ? Il y aura toujours des peuples de maîtres et des peuples de serfs. Les peuples aussi n'ont que le choix d'être enclumes ou marteaux. De savoir s'ils seront l'un ou l'autre, c'est ce qui dépend de l'intelligence qu'ils ont, en temps utile, de ce que la situation mondiale exige d'un peuple soucieux de sa grandeur fu-

ture. » (*Flottenfrage und Weltlage*, Andler, loc. cit., p. 106.)

L'historien Karl Lamprecht (1856-1915) : « Une chose est claire entre toutes : l'Empire, même comme organisme politique, n'est pas limité à ses frontières. En France, un poète a appelé Paris ville tentaculaire, la ville pieuvre qui, de ses tentacules et de ses suçoirs étroitement enserme et épuise le pays. Dans un autre sens, tout favorable, on peut dire de l'Empire allemand qu'il est l'Etat tentaculaire germanique. Ce n'est pas un être dont la sphère d'action puisse être embrassée par ses organes définis et les plus apparents, ce n'est pas un chef-d'œuvre soigneusement élaboré, dont les contours se détachent nettement de la lumière qui l'environne; c'est une force vivante qui emprunte pour se manifester dans l'histoire toutes les formes possibles d'existence et d'action. » (*Deutsche Geschichte der Jüngsten Vergangenheit und Gegenwart*, 1913, II, p. 495; Andler, loc. cit. p. 131.)

Le publiciste socialiste Ludwig Woltmann : « En conséquence, le droit est une politique de la force », pour parler comme Jhering : non pas toujours au sens d'une contrainte brutale, mais dans celui du triomphe, en dépit des obstacles, d'une puissance souveraine. La justice n'est pas autre chose qu'une conciliation sociale des droits, conforme à l'importance relative des forces individuelles qui se manifestent au grand jour et sont universellement reconnues. Le droit du plus fort n'a pas toujours besoin d'être le droit du plus parfait, pas plus que l'adaptation ne signifie toujours un perfectionnement, qu'il s'agisse du monde organique ou du monde social... L'histoire universelle n'est que de façon très restreinte un tribunal de l'humanité... » (*Politische Anthropologie*; Andler, loc. cit., p. 262-263.)

« La race nord-européenne représente le type le plus parfait du genre humain, et le plus haut produit de l'évolution organique... (Ibidem, loc. cit., p. 271). La race germanique est appelée à étendre la terre de sa domination, à exploiter les trésors de la nature et les forces physiques de l'homme, à faire des races passives de simples organes subalternes de l'évolution de sa culture. » (Ibidem, Andler, loc. cit., p. 273).

Huston Stewart Chamberlain : « Nous marcherons, conscients de notre but, en nous défendant contre les puissances anti-germanisme, et nous ne chercherons pas seulement à étendre notre empire sur la surface de la terre et sur les forces de la nature, nous viserons à nous soumettre sans réserve le monde intérieure, et nous saurons pour cela proscrire sans ménagement ceux qui, sans appartenir au même idéal, prétendraient s'ériger en maîtres de notre pensée... Le devoir le plus sacré du Germain est de servir le germanisme. Nous considérons comme les plus grands et nous célébrerons en conséquence, dans tous les domaines, ceux qui auront favorisé avec le plus de succès l'essor de l'âme germanique, ou soutenu avec le plus de ténacité la prépondérance du germanisme. » (*Les fondements du XIX^e siècle*, I, p. 854; Andler, loc. cit., p. 343).

L'écrivain anthropologiste Joseph-Ludwig Reimer : « Dans les pays où domine l'influence germanique, une double énergie apparaît sans cesse : 1° la force créatrice de l'esprit (trait persistant de la race germanique) qui nous fournit des moyens nouveaux en vue de la lutte pour la vie; 2° la force créatrice du corps, ou fécondité, génératrice de vies nouvelles...

...Allons où nous poussent notre fécondité intellectuelle et physique : à la conquête du monde !... (*Ein pangermanisches Deutschland*, 1905; Andler, loc. cit. p. 356-357).

« A l'aide de la notion de la race, j'ai replacé dans son vrai cadre le concept erroné d'humanité qui nous aveuglait sur la réelle humanité. Ce n'est que dans le cadre de l'humanité germanique que cette notion reprend toute sa valeur et toute sa clarté. J'ai substitué à l'Etat cosmopolite utopique de l'humanité l'empire mondial pangermanique allemand, l'Empire de la race et de l'humanité germaniques, le seul conforme à la nature... » (Reimer, *Ein pangermanistisches Deutschland*, voir Andler, loc. cit., p. 376).

Le sociologue et juriste Klaus Wagner : « La guerre est le seul jugement équitable; elle est la sélection naturelle dans laquelle les peuples germaniques parfaits triomphent des peuples de médiocre valeur, imparfaits et faibles,

qui se consomment en efforts injustifiés de sélection intérieure...

« Peut-être de tous les peuples germanoïdes ne restera-t-il que les Germains comme peuple d'avenir... »

« Organisons donc de grandes migrations forcées des peuples inférieurs ! La postérité nous en sera reconnaissante. La colonisation de la terre par la race la plus parfaite est la sagesse de la guerre. Prouver que nous sommes les plus aptes, c'est la le but des germanoïdes... Notre mot d'ordre, voulu d'instinct, commandé par la raison parce qu'il est créateur de culture, c'est : « La nation au-dessus de tout. » La nation est au-dessus de l'humanité. Les Allemands ne connaissent que l'Allemagne au-dessus de tout dans le monde. Et c'est parce qu'un tel mot d'ordre fut pour nos ancêtres un devoir que nous sommes Allemands...

Le Cantique des Cantiques de la guerre éternelle — cri d'alerte, appel à la joie pour les forts, glas strident pour les faibles — retentira comme un tonnerre jusqu'au dernier jour. » (Klaus Wagner, *Der Krieg*; Andler, loc. cit., p. 379, 381, 383).

Le général Bernhardt : « Nous avons reconnu en nous, Allemands, un facteur aussi puissant que nécessaire du développement de l'humanité entière. La conscience que nous avons prise de ce fait nous impose l'obligation de faire valoir aussi loin que possible notre influence intellectuelle et morale et de frayer, dans le monde entier, une voie libre au travail allemand et à l'idéalisme allemand. » (*Vom heutigen Krieg*, 1911; Andler, loc. cit., p. 386).

« L'essence de l'Etat, c'est la puissance... Sacrifier ses propres intérêts à ceux d'un Etat étranger, sous quelque prétexte que ce soit, est par suite une action toujours immorale, parce qu'elle est en contradiction avec l'affirmation de soi-même qui est le devoir plus nécessaire de l'Etat.

... « Il est non moins immoral pour la politique de négliger l'extension de la puissance, extension qui constitue la base nécessaire de la culture nationale » (Bernhardt, voir Andler, loc. cit., p. 390).

TENTATIVE D'ÉMANCIPATION

Au cours de son existence le peuple arménien n'a presque pas connu la paix et la tranquillité dans son pays. De par sa situation géographique, l'Arménie a toujours été un objet de possession pour les grands conquérants et a subi les méfaits de plusieurs invasions.

Mais elle n'a jamais volontairement supporté le poing de la domination étrangère qu'elle a maintes fois essayé de secouer. C'est surtout après la perte de leur indépendance que les Arméniens connurent toutes sortes de persécutions intolérables.

En 1045, la ville d'Ani et son royaume passaient sous la domination des Grecs. En 1064, Alp-Aslan conquiert la Grande Arménie et en 1375 le royaume de Léon VI de Lusignan en Cilicie cessait d'exister.

Après la ruine du royaume des Bagratides par les Seldjoukides, la domination turque s'étendit jusqu'au pied de la grande chaîne Caucasienne en provoquant une lutte incessante des Arméniens, des Géorgiens et d'autres éléments contre l'envahisseur.

Puis ce fut l'invasion mongole qui de nouveau sema l'effroi dans la Transcaucasie et le pays de l'Ararat.

En 1206, Genghiz Khan commençait la conquête de l'Asie. Ses généraux pénétrèrent dans l'Arménie et la Géorgie. En 1223, les Tatares étaient déjà au centre de la Russie, puis las de pillage, ils se retirèrent vers le Sud pour se joindre à leur roi Genghiz Khan, qui à la tête d'une nombreuse armée, s'acheminait vers l'Arménie, occupait tout le pays jusqu'à Gandzak, tandis que, Djélaledine envahissait le nord de l'Arménie et la Géorgie.

En 1387, c'était Timour le Boiteux qui s'empara de la Grande Arménie, semant partout la dévastation et la mort. Ce furent d'effroyables horreurs qui se poursuivirent jusqu'à la mort

de Timour le Boiteux ou Tamerlan. Alors l'Arménie devint la proie des tribus Turkmanes du Mouton noir d'abord, ensuite du Mouton blanc dont le chef Ouzoun Hassan se proclama Sultan de Perse (1468). Et pour étendre ses conquêtes il envahit la Turquie, mais il fut battu par le Sultan Mehmet II, de sorte que, les Turcs, en 1473 devinrent pour la première fois maîtres d'une partie de l'Arménie occidentale. Ensuite, c'est Suleyman 1^{er} (1520-1595) occupa toute l'Arménie ainsi que la Géorgie et une partie d'Azerbaïdjan.

Pendant ces guerres successives, les Arméniens tentèrent à différentes reprises de s'affranchir du joug étranger, sous la conduite des Catholicos Zacharia et Stéphanos Michaël, mais toutes ces tentatives restèrent infructueuses.

En 1678, le Catholicos Hagop IV de Djoulfa (1655-1680) projeta de sauver du joug persan les cinq principautés du Karabagh, ainsi qu'Etchmiadzin, afin de procurer aux Arméniens la liberté et l'indépendance. Dans cette réunion, le Catholicos proposa en vue d'obtenir l'aide de l'Europe, d'accepter la suprématie du Pape et de faire les demandes nécessaires auprès des états européens. Les assistants, six religieux et six civils, acceptèrent d'envoyer en Europe une délégation arménienne dont feraient partie le Catholicos lui-même et le fils du Mélik Israël Ori. La délégation prit le chemin de l'Europe, mais arrivée à Constantinople, le Catholicos tomba malade et mourut (1680). Les délégués découragés rentrèrent à l'exception d'Ori, à peine âgé de 19 ans, qui continua seul son chemin. Il arriva d'abord à Venise, puis en France où il s'engagea dans l'armée. Quelques années après, il tombait comme prisonnier entre les mains des Anglais, alors en guerre contre la France. Après sa délivrance, Ori entra en Allemagne où il entretenait des relations avec de

hauts dignitaires et sut gagner le concours de Jean Guillaume, prince de Palatinat, pour la cause arménienne. Le prince avant de prendre une part active pour la délivrance de l'Arménie, chargea Ori de retourner dans son pays, d'y étudier la situation et les forces disponibles des Arméniens. A cet effet, il lui remit des lettres de recommandations. Il avisa aussi de son intention le roi de Géorgie.

Après un voyage mouvementé, Ori entra dans la province de Siouniq, où il trouva un des six représentants qui avaient pris part à la réunion d'Etchmiadzin. Ce représentant, Mélik Sarraz, convoqua chez lui une dizaine de Méliks des environs, pour délibérer sur la question.

Comme jadis dans le conseil d'Etchmiadzin de 1678, l'objet principal des discussions fut de nouveau la soumission à l'autorité du Pape, qui avait alors une grande influence en Europe. Lorsque les Méliks apprirent par Ori que le nouveau Catholico d'Etchmiadzin Nahapet, refusait une telle proposition, s'adressèrent au Catholico d'Aghvanq, Siméon IV qui résidait à Gandzakar. Comme celui-ci refusa aussi de reconnaître la suprématie du Pape, les Méliks demandèrent le concours du père Minas Tigranian, supérieur de Gandzakar. Le prélat accepta et accompagna Ori, pour porter une lettre au Pape Innocent XII (1691-1700).

Ori et son compagnon, le père Minas, arrivèrent à Rome et remirent leur lettre au Pape. Puis ils se dirigèrent vers l'Allemagne. Après s'être concertés avec le prince Jean Guillaume, munis de recommandation de ce prince, ils se rendirent à Vienne chez l'empereur d'Allemagne Léopold I, pour demander aide et protection. Le monarque leur conseilla de s'adresser également à l'empereur de la Russie, Pierre le Grand. En 1700, les deux délégués furent reçus par le Tzar qui leur promit son assistance, et deux ans après il envoya Miron Vassiliev, d'origine arménienne, comme ambassadeur auprès des Méliks et le Catholico, porteur de lettres encourageantes. Il suffirait que la Russie agisse et le temps s'écoulait en lenteur. Ori retourna à Vienne alla à Dusseldorf, puis en 1706 se trouvait en Russie de nouveau et Pierre le Grand lui confia une mission auprès du Chah, mais les

Persans avertis à la longue de ce qui se passait en Arménie, l'éconduisirent tout en l'entourant d'égard et il alla mourir à Astrakhan (1711).

Pierre le Grand cependant fit partir (1722) une expédition contre la Perse, s'empara de Derbend. Ses troupes mirent le siège devant Chamakhi. Les Arméniens croyaient fermement voir leurs expériences se réaliser, mais le Tzar retira ses troupes, signa la paix avec la Perse et abandonna aux Turcs l'année suivante, la Géorgie et le Karabagh, conseillant aux Arméniens de cette région d'émigrer sur les terres de l'Empire.

Les Méliks voyant que leur sort n'intéressait plus Pierre le Grand, ne perdirent point courage et placèrent leur espoir en David Beg, qui depuis 1722 s'était rendu célèbre par ses exploits dans le canton de Kapan, au sud de Karabagh ; ils proclamèrent le soulèvement général et l'indépendance arménienne en 1724.

Le premier acte des insurgés fut de refouler et de chasser les Persans. David Beg étant menacé près de la ville de Nakhitchévan, se réfugia momentanément dans la forteresse de Halidzor, tandis que un de ses lieutenants, Stépanos Chahoumian et ses deux mille soldats exterminèrent devant la ville de Méghri, les troupes persanes. Quant aux autres généraux arméniens, ils mirent en fuite les Turcomian du pays. Trois ans plus tard, les Turcs ayant reçu du renfort, assiégèrent Halidzor, où se trouvait David Beg avec ses troupes. Le prêtre Avédik, un autre lieutenant de David Beg, accourut à son secours à la tête de trois cents hommes et infligea de terribles pertes à l'ennemi. Après cette bataille, les Arméniens se reconcilièrent avec les Persans et le Chah Tahmaz II (1722-1732) nomma David Beg gouverneur général de Karabagh, avec le titre de Prince des princes.

Cette autonomie ne dura que huit ans (1722-1730). La fin déplorable de l'indépendance de Karabagh ne découragea nullement les Arméniens de reconquérir leur indépendance.

L'idée en fût poursuivie par un arménien de Bombay (Indes) Hovsep Eminian, qui avait fait ses études à Londres et après il reçut en Russie une bonne instruction militaire. Il s'installa ensuite à Londres et dans l'intention d'as-

surer la liberté à son peuple, il adressa une lettre au roi de Géorgie Ercéli II, en lui proposant l'alliance avec les Arméniens et la formation d'un royaume uni, pour résister aux états musulmans qui les entouraient. Après avoir vainement attendu une réponse, il décida d'aller en Géorgie pour poursuivre lui-même la réalisation de son projet.

Muni de recommandations de la part d'éminent anglais, il arriva à St. Petersburg en 1760 et fit des démarches auprès des hauts fonctionnaires de l'empire. Il partit ensuite vers l'Arménie où il eut de nombreuses entrevues avec les Catholicos d'Etchmiadzine et de Aghvanq, ainsi qu'avec les Méliks. Ces démarches ne donnèrent pas le résultat qu'il en attendait et il retourne à Calcutta.

Lorsque en 1768, la guerre éclata entre les Russes et les Turcs, Catherine II pour fomentier des troubles dans toutes les parties de l'Empire Ottoman fit appel à tous les sujets chrétiens de ce gouvernement pour ce soulever. Sur son ordre, le Général Souvaroff prépara le projet d'indépendance de l'Arménie en 1780. Emine fut invité à St. Petersburg pour conférer à ce sujet, mais il était déjà mort.

La poursuite de l'indépendance nationale ne s'arrête pas là. Deux autres patriotes travaillaient à la réalisation de ce rêve. Hovsep Arghoutian Yergaïnazoug, archevêque des Arméniens de toute la Russie, et Hagop Chahamiriantz, imprimeur à Madras (Indes) qui publiait des livres et des brochures pour préparer les Arméniens à la liberté par la révolte.

De Madras, Hagop Chahamiriantz et son père adressèrent aux Catholicos d'Etchmiadzin et d'Aghvanq aux Méliks et à l'Archevêque Arghoutiantz, ainsi qu'au roi Ercéli II de Géorgie, un projet de délivrance.

L'Archevêque Arghoutiantz avait mit son espoir sur le prince Potemkine favori de Catherine II, qui devait être d'après le projet de l'Archevêque, le futur roi des Arméniens. Potemkine fervent arménophile, était chargé par l'impératrice de réaliser le projet de l'indépendance arménienne.

L'impératrice se proposait la formation de deux petite Etats en Caucase, la Géorgie et l'Arménie, qui devaient dépendre de la Russie.

Un envoyé de Potemkine, un de ses parents, le général Potemkine, arriva au Caucase pour délibérer avec les Georgiens et les Arméniens, auxquels il annonça que la Russie avait projeté pour l'été de 1784 l'invasion de la Perse, afin de délivrer les Arméniens et les invite à se tenir prêts.

L'année de 1784 que les Arméniens avaient attendu avec tant d'impatience arriva. Mais les Russes ne vinrent pas.

L'année suivante, les Méliks d'accord avec le Catholicos s'adressèrent de nouveau à la Cour de la Russie, la priant de hâter leur délivrance du joug persan. Mais Ibrahim Khan, le gouverneur de Karabagh intercepte le message, fit arrêter les Méliks dont les domaines furent saccagés par ses hommes et il fit empoisonné le Catholicos dans sa prison.

Enfin, les massacres de Caucase en 1796, émurent la Cour de St. Petersburg qui prépara une expédition contre la Perse. Le futur roi de l'Arménie, le Prince Potemkine était déjà mort depuis cinq ans. Les Arméniens ayant à leur tête l'Archevêque Hovsep, participèrent en masse à cette expédition, de sorte que les Russes grâce à leur concours, enlevèrent l'un après l'autre les villes fortes de Derbend, de Bacou, de Couba et de Gandja, ainsi que Chamakhi et Choucha. Et ainsi une partie de l'Arménie tomba entre les mains des Russes en 1797.

En 1826, lors de la guerre de revanche par Abbas Mirza, les Russes s'adressèrent encore aux Arméniens qui toujours dans l'espoir de reconquérir leur liberté politique, participèrent en masse à la guerre, ayant à leur tête Nersès d'Achtarag, archevêque des Arméniens de Russie et plus tard Catholicos. Le général Madatoff, arménien de Karabagh, marcha sur les Persans qui vaincus laissèrent aux Russes, par le traité de Turkmen-Tchaï, les provinces d'Eri van et de Nakhitchévan. Le gouvernement russe réunit ces deux provinces en une seule et la nomme « Province Arménienne » sous l'administration d'un Conseil. Mais quand Nersès d'Achtarag rappela au gouvernement que la province arménienne avait été constituée par les Arméniens, devant former un état arménien autonome, le gouverneur du Caucase le général Paskévitch l'accusa de rébellion et l'envoya en

Bessarabie. C'était l'exil pour celui qui avait tout le temps travaillé pour la victoire des Russes.

Malgré ces amères déceptions les Arméniens ne s'abstinrent pas dans les guerres russo-turques.

La guerre russo-persane a peine terminée, la Russie, se vit, la même année dans l'obligation de déclarer la guerre aux Turcs auxquels, vaincus, ils imposèrent le traité d'Adrinople (1829). Par ce traité, Anapa, Poti, Akhalkalak et Akhaltzikhé furent annexés par la Russie, qui devint ainsi maîtresse d'une partie de l'Arménie turque.

En 1877, une nouvelle guerre met aux prises les Russes et les Turcs. Les Russes envahissent l'Arménie Turque en occupant Kars, Erzeroum, Bayazid, Hassan Kalé et arrivent par l'Europe devant les portes de Constantinople et d'après le traité de paix, ils gardèrent Batoum, Adjara, Artvine, Olti, Ardahan, Kars, Ani et Kaghizman.

Pendant ces guerres contre les Persanes et les Turcs, l'Armée russe a put compter toujours sur l'appui des Arméniens. Elle avait dans ses rangs plusieurs gradés militaires dont les plus célèbres sont les généraux Madatoff, Movsès Arghoutian, Loris Mélikoff, B. Chelkovnikoff, Lazareff, Ter Ghoukassoff, Alkhazoff, Behboutoff, etc...

*

LES ZEITOUNISTES

Dans l'histoire des tentatives d'émancipation Zeïtoun, petite ville de 20.000 âmes, située sur les hauteurs du Taurus Cilicien, tient une place à part.

Ces montagnards ne se sont jamais soumis au joug des Turcs, se défendant leur liberté l'arme à la main. Mais leur amour d'indépendance n'a jamais eu les prétentions d'une idéologie nationale. Ils n'ont presque pas jeté de coup d'œil en dehors de leurs montagnes. Fortement attachés à leurs traditions séculaires, courageux jusqu'à l'héroïsme, dédaignant tout danger, les habitants de Zeïtoun ont été pour

les Arméniens un emblème glorieux de luttes libératrices.

« Les Arméniens de Zeïtoun, dit Victor Langlois (1) forment une confédération placée, vis-à-vis des Turcs dans une situation analogue à celle des Monténégrins. Retranchés dans les montagnes d'un accès difficile, ils ont toujours vécu en dehors de l'autorité du Sultan. A aucune époque, ils n'ont été conquis, et ils veulent que le gouvernement Ottoman respecte leur indépendance, ne fût ce qu'en vertu du droit de possession d'Etat ».

Le gouvernement Ottoman essaya maintes fois d'abolir l'autonomie de Zeïtoun, mais il se heurta chaque fois à une résistance vigoureuse de la part des montagnards arméniens et se vit forcé de retirer ses troupes. Toutefois, en 1862, le gouverneur turc de Marache, Aziz Pacha, sur un nouveau ordre impérial marcha sur Zeïtoun. Après avoir tué 70 rebelles arméniens qui s'opposaient à sa marche en avant, il mit le feu à Alabach et à Mikhal, villages habités par les Arméniens, mais son armée ne tarda pas à subir une défaite, et lui même prit la fuite pour échapper aux rebelles.

Albert Vandal de l'Académie Française, disait de ces montagnards, dans une conférence faite le 2 février 1897 dans la Salle de la Société de Géographie, à Paris.

— « En Asie-Mineure, parmi les derniers contreforts du Taurus, le massif montagneux du Zeïtoun, forme une espèce de Monténégro arménien, une agglomération de tribus guerriers qui ont su se conserver une semi-indépendance. En 1862 la Porte voulut raser cette autonomie, elle envoya contre elle un Pacha, des troupes, presque une armée. Dans leur détresse, les habitants de Zeïtoun, se souvinrent de la France et invoquèrent son appui. La France prit en main leur cause, huit ans plus tard, en 1870, on apprit au fond de l'Orient que la France était elle-même assiégée, envahie, en péril de mort, quelques habitants du Zeïtoun, conduits par un de leurs prêtre, quittèrent le pays ; ils s'en fu-

(1) Victor Langlois — « Les Arméniens de la Turquie et les massacres de Taurus », Paris 1863.

rent vers la mer, s'embarquèrent, ils vinrent en France s'enrôler dans nos rangs et combattre avec nous ; à l'heure où les grands nations nous délaissaient et se détournaient de notre infortune, ces humbles, ces ignorants, ces montagnards grossiers se souvenaient du bienfait reçu et devaient payer avec leur sang leur dette de reconnaissance ».

Pierre Quillard en parlant de Zeïtoun, écrivait dans son livre : « Pour l'Arménie ».

— « Mais surtout il y a deux points où le gouvernement turc est décidé à disperser et à détruire les groupes arméniens capables d'opposer une sérieuse résistance : à Zeïtoun et au Sassoun, où les montagnards ont repoussé, au prix de sacrifices, les tentatives d'extermination.

A Zeitoun, la proximité de la côte rend plus facile une intervention européenne ; et c'était jusqu'ici une tradition française de porter secours aux Zeitouniotes lorsqu'ils étaient en danger : en 1862, Napoléon III envoya au sultan Abd-ul-Aziz un télégramme énergique et presque menaçant, qui empêcha leur anéantissement alors qu'une armée de 150.000 hommes se préparait à venger les précédentes défaites turques. En 1876, en 1878, en 1884, des soulèvements eurent lieu dans ce pays jamais pacifié. Enfin quand, en 1895 la nouvelle des grands massacres se répandit dans tout l'Orient, les Zeïtouniotes prévinrent les égorgeurs du Sultan.

Le 24 octobre 1895, conduits par des jeunes gens venus d'Europe, des membres du Parti Hentchakiste, levèrent le drapeau rouge dans la vallée de Kazanlikdéré. Le 29 octobre, ils obligeaient la garnison à capituler, et dès lors traitaient leurs prisonniers comme des amis.

Je leur ai répondu que nous les considérions comme nos hôtes et qu'ils pouvaient être sûrs de leur vie et de l'honneur de leurs femmes. Nous les avons placés dans les maisons arméniennes, et nous avons rigoureusement ordonné aux combattants de ne pas toucher aux ornements et aux bijoux dont les femmes turques étaient chargées, les Arméniens leur firent, d'ailleurs, un accueil amical ; elles leur distribuèrent des fruits, des confitures, et leur donnèrent à boire.

Ce fut une journée de gloire et d'allégresse pour le peuple de Zeïtoun.

(« Zeïtoun » par Aghassi)

Le gouvernement turc feignit d'abord de traiter la révolte des Zeïtouniotes comme peu importante. Le 16 novembre, le général de division d'Alep déclarait au consul anglais qu'en dix jours tout serait rentré dans l'ordre. En réalité, une véritable armée se mettait en campagne, 50.000 hommes, dont 20.000 réguliers et 30.000 bachî-bozouks ; sous les ordres de Mustafa Remsi Pacha d'après l'évaluation du lieutenant-colonel de Vialar, qui enquêta dans le pays sur le meurtre du père Salvator. D'après lui également, le nombre des Zeïtouniotes combattants était de 1500 environ ; le nombre total des réfugiés s'élevait à 15.000 environ.

Le siège de Zeïtoun commença le 11 décembre ; le 3 janvier Remzi Pacha était destitué et remplacé par Edhem Pacha, le futur vainqueur de la campagne thessalienne. A cette date, malgré les horreurs de la faim et du froid, les assiégés tenaient tête avec un prodigieux courage. Le 6, un armistice fut conclu, et la médiation des consuls européens acceptée. Enfin, le 30 janvier, fut signée une convention, dont les principales clauses étaient :

1°) Désarmement des Zeïtouniotes et des musulmans voisins, les armes de guerre seules étant comprises, et non les fusils de chasse, pistolets et poignards.

2°) Amnistie générale des Zeïtouniotes et réfugiés. Les cinq Barons Hentchakistes chefs du mouvement, quitteront le pays.

3°) Exemption de l'arriéré d'impôts ; dégrèvement de l'impôt foncier, délai de paiement.

La note suivante était annexée à l'acte de reddition :

En ce qui concerne les garanties qu'Edhem Pacha offre aux réfugiés, les consuls devront dresser avec les commissaires ottomans un acte spécial dans la forme qui leur paraîtra offrir le plus de sécurité. Ils en surveilleront eux-mêmes l'exécution.

Au cours de l'insurrection, les Turcs avaient perdu 20.000 hommes ; les Zeïtouniotes 125 combattants et des milliers de victimes mortes

de froid et de faim. Une poignée d'hommes avait résisté à tout un corps d'armée, et il est impossible de prévoir ce qui serait advenu, s'ils avaient été acculés aux suprêmes résolutions. M. de la Boulinière, chargé d'affaire de France à Constantinople, appréciait ainsi les événements.

— C'est la seconde fois depuis les troubles que les Puissances ont rendu au Sultan le grand service de le tirer d'une situation difficile et inquiétante ; d'abord à Constantinople, lors de l'évacuation des églises par les réfugiés arméniens et cette fois-ci à Zeïtoun.

Dans le premier cas, Abd-ul-Hamid n'a pas cru devoir refuser le concours des ambassadeurs et dans le second, il a été trop heureux de l'intervention des Puissances. (Livre Jaune, 1897. Affaires arméniennes (supplément) numéro 115).

D'après Lord Bryce (1) les Arméniens avaient tout intérêt, non pas à la destruction, mais à la conservation de la Turquie. Disséminés par tout l'Empire, ils n'avaient pas l'espoir de l'indépendance, comme les Grecs et les Slaves. Par contre grâce à leurs remarquables aptitudes intellectuelles, ils pouvaient aspirer à partager dans tout l'Empire, la domination avec les Turcs qui, eux manquaient de tous les talents requis pour l'administration et l'exploitation du vaste pays. C'est pourquoi l'entente avec l'élément turc était pour les Arméniens d'une importance vitale. Et au milieu du XIX^e siècle il semblait en effet que cette entente pouvait se réaliser.

La guerre russo-turque de 1877-78, imprima cependant une tout autre direction aux relations Turquo-Arméniennes, écrit André Mandelstam (1).

« Abd-ul-Hamid II ne put jamais oublier la révolte et la perte d'une partie de ses provinces slaves. Mais au lieu d'en tirer la conclusion de la nécessité d'une politique plus bienveillante envers les nationalistes chrétiens, son esprit borné et fanatique se prononça pour leur persécution ou même leur anéantissement.

(1) Bryce — « *Traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman* ».

(1) André Mandelstam — « *Le Sort de l'Empire Ottoman* », Payot, Paris, 1917.

Au lieu d'inaugurer une politique tendant au renforcement de l'Empire par l'harmonie de toutes les races dont il est constitué, le Sultan imagina d'affaiblir les nationalités non-turques en les lançant les unes contre les autres. D'où l'excitation des Kurdes contre les Arméniens et les massacres de ces derniers.

M. Zarzecki, anciens consul de France à Van, est également d'avis que les relations entre Kurdes et Arméniens, en somme tolérables avant le règne d'Abdul Hamid, ont été envenimées par le Sultan Rouge.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les relations Arméno-Kurdes M. Zarzecki ajoute :

« La seconde période comprend le règne d'Abdul Hamid, lorsque celui-ci pressé par les puissances d'introduire en Arménie les réformes promises par le traité de Berlin, voulut étouffer la question arménienne en *supprimant les Arméniens* selon l'expression attribuée à un Grand Vezir, il trouva des auxiliaires dans les Kurdes ».

Certes, ce n'était seulement pas le massacre qui caractérise le règne d'Abdul Hamid. En même temps que les assassinats des Arméniens redoublaient toute sorte de vexations et persécutions et même la perception des impôts donnaient lieu à de multiples maltraitements.

Les échos de ces maltraitements arrivaient à Constantinople en abondance et plus d'une fois, bien avant la guerre de 1877-78, les Arméniens durent faire l'expérience que leurs institutions nationales n'existaient en somme que pour leur permettre de se plaindre sans succès au gouvernement turc des spoliations et des violences dont ils étaient les victimes.

Le droit de récriminer eut cependant « un avantage très appréciable pour les Arméniens, leur martyre arriva peu à peu aux oreilles de l'Europe, surtout après la création en 1863 de l'Assemblée Générale où les délégués des lointaines provinces orientales pouvaient faire entendre leurs doléances. C'est depuis ce temps que le monde civilisé put se rendre compte que si dans les grandes villes, comme Constantinople, Smyrne, Andrinople, Brousse, Salonique, les Arméniens menaient une vie tolérable, mettant au profit de l'Etat leur intelligence et leur aptitudes commerciales, dans les provinces éloi-

gnées, fonctionnaires turcs et Beq kurdes rivalisaient dans l'exploitation des malheureux paysans de cette nation.

Chaque Bey ou Agha Kurde régnait sur un certain nombre de villages arméniens qu'ils rançonnaient à leur guise ; ainsi le pauvre vil-

lageois était contraint de payer non seulement les impôts réguliers au gouvernement, mais encore des impôts supplémentaires et arbitraires aux Bey Kurdes, tels que le *Lafirliks* (somme fixe par an) ou *Bachlik* (somme pour la permission de marier sa fille).



Des notables

de Zeitoun

DÉPORTATIONS ET MASSACRES

Quand en Août 1914, la première guerre mondiale éclata, entre l'Allemagne et l'Entente, bien qu'un traité secret liait à l'Allemagne la Turquie, celle-ci n'entra pas tout de suite dans la guerre aux côtés de son allié. Ce ne fut que le 31 Octobre suivant, après l'attaque des ports russes de la mer Noire par les cuirassés allemands Breslau et Gueben, qu'elle prit à son tour part aux opérations militaires. Et le 13 Novembre 1914, le Sultan et le Cheikh-ul-Islam, déclarèrent le *Djihad*, c'est-à-dire la Guerre Sainte contre l'Entente.

Ce ne fut pas tout de suite le signal de l'exécution du plan d'extermination des Arméniens, car, plusieurs sources sont concordantes pour affirmer l'existence d'un plan d'extermination des Arméniens, élaboré en comité secret, par le parti Jeune Turc. Avant la fin de la mobilisation générale, c'eut été dangereux pour les Turcs d'attaquer les Arméniens chez eux, tout en défendant leurs vastes frontières contre les ennemis, d'autant plus qu'ils comptaient tout d'abord utiliser les Arméniens à mettre sur pied un plan diabolique : fomenter une révolte et une résistance armée contre le gouvernement russe au Caucase.

Quand ils furent définitivement déçus, quand ils virent clairement que les Arméniens avaient décidé de faire au Caucase leur devoir de citoyen russe, et que les Arméniens de Turquie ne voudraient à aucun prix être les instruments d'une politique dangereuse pour leurs compatriotes habitant la Russie, alors seulement les Turcs se démasquèrent. Quand le Ministre de l'Intérieur turc Talaat donna l'ordre de déportation, tous les Arméniens de 18 à 50 ans étaient déjà sous les armes.

Les premières rencontres avec l'Armée russe sur le front du Caucase, où le Ministre de la guerre Enver Pacha était accouru dans

l'espoir de cueillir quelques faciles lauriers de gloire, fut un désastre pour les Turcs. Les Russes remportèrent d'éclatantes victoires en Janvier 1915, notamment à Sarikamich. Enver faillit être prisonnier et, de retour à Constantinople, il attribua sa défaite à la participation des Arméniens aux côtés russes. C'était un prétexte. Les Arméniens russes appelés sous les drapeaux d'après la loi de recrutement obligatoire, se trouvaient sans nul doute, dans l'armée russe, comme les Arméniens étant appelés dans l'armée turque. La défaite des Turcs sur le front du Caucase provoqua des ordonnances exceptionnelles contre les Arméniens.

Les soldats arméniens furent désarmés et retirés de l'armée active et réunis en « Bataillons ouvriers » pour être employés dans la construction des routes et dans des travaux de retranchement.

En même temps, des ordres catégoriques furent dépêchés aux gouverneurs de désarmer d'urgence et sans ménagement, la population civile arménienne. L'exécution de ces ordres étaient déjà appelée à inaugurer un régime de terreur et de banditisme. Partout où les Arméniens livraient leurs armes, on annonçait la découverte des complots, des photographies d'armes ramassées et entassées étaient publiées dans les journaux. Et par contre, si les résultats désirés, c'était la torture. Et pour éviter la torture, beaucoup d'Arméniens durent acheter aux Turcs, à prix d'or, des armes pour les livrer aux autorités.

Les déportations commencèrent à Constantinople même, par l'arrestation de plusieurs intellectuels, écrivains, journalistes, avocats, médecins, professeurs, surtout les dirigeants des partis politiques. Parmi les intellectuels arrêtés et emprisonnés, le Père Comitas qui ne s'était jamais occupé de politique et qui fut libéré

après quelques temps d'exil, grâce à l'intervention du Prince héritier Youssouf Izzeddine. En deux ou trois raffles, environ 600 personnalités furent arrêtées et déportées vers trois localités du côté d'Ankara, à Ayache, à Tchangheri et Tchouroum. On les déportait ensuite plus loin encore vers l'intérieur du pays. Plusieurs furent tués atrocement en cours de route.

Seule, deux représentants à la Chambre des Députés restèrent libres au début. C'étaient Krikor Zohrab, écrivain de talent, avocat, éminent juriste, professeur à la faculté de droit et grand orateur, et Vartkès, ce dernier membre du parti Dachnaktzoutioun. Et tous deux essayaient de mettre à profit leurs relations amicales avec certains membres influents du parti gouvernemental Jeune Turc, en vue d'améliorer le sort des intellectuels déportés.

A ce propos, il n'est pas inutile de nous rappeler les réponses que tous deux recevaient de la part des ministres responsables et des cercles gouvernementaux, chaque fois qu'ils faisaient des démarches en faveur de leurs amis.

Le député Vartkès faisait une ultime démarche auprès du Ministre de l'Intérieur Talaat Pacha, dans sa résidence personnelle de Constantinople. Talaat répondait à Vartkès :

— Pendant la guerre des Balkans, après notre défaite devant Andrinople, nous sachant faibles, vous, les Arméniens, vous avez encore soulevé une question de réformes pour provoquer une intervention étrangère. A nous aujourd'hui de profiter de l'occasion pour vous mettre dans un tel état qu'il vous sera impossible, durant cinquante années, de relever la tête, pour n'importe quelle idée de réforme.

Le 21 du même mois, Vartkès rendait visite au Chef de la Police, pour lui réclamer une somme d'argent que les agents avaient saisie, lors de la perquisition exécutée dans les bureaux de la rédaction du journal *Azatamart*.

Vartkès ne devait plus sortir de la Préfecture que pour aller rejoindre ses collègues déportés. Et sa maison était perquisitionnée.

En même temps, Zohrab était chez lui. Et tous deux étaient atrocement tués sur la route de la déportation.

La déportation commencée à Constantino-

ple par l'arrestation des intellectuels, se poursuivait dans les provinces par l'envoi forcé de la population civile arménienne vers une destination inconnue, sous bonne escorte, avec le plus brutal traitement qu'il soit humainement possible.

Voici en quels termes, un témoin oculaire, le brave et courageux pasteur Herbert Gibbons, raconte les premières phases de la déportation :

Pareils ordres firent penser à ces autorités locales que les Arméniens constituaient un grand danger pour le salut de l'Empire et que la défense de l'Etat exigeait impérieusement de recourir aux mesures préventives de la plus vigoureuse sévérité, pour rendre les Arméniens tout-à-fait inoffensifs.

Dans certaines régions, les fonctionnaires répondirent qu'ils n'avaient rien observé de suspect de la part des Arméniens et rappelèrent au Gouvernement que les Arméniens n'étaient pas à craindre, vu qu'ils n'avaient pas d'armes et que, de plus, les hommes les plus vigoureux avaient été déjà pris pour l'armée. Il reste à quelques Turcs encore des sentiments de pitié et de pudeur. Mais la majorité des fonctionnaires répondit avec empressement aux suggestions venues de la Capitale. Ceux qui ne marchèrent pas furent bien vite remplacés.

« Une nouvelle ère de massacres s'ouvrit donc. Au début, afin que la tâche pût être accomplie avec le moins de risques possibles, toute la population civile arménienne qui restait encore dans les villes et dans les villages étaient mandées et réunies à l'endroit convenable, généralement hors de la ville, la gendarmerie veillait à ce que chacun répondit exactement à l'ordre d'appel. Personne n'était oublié. Et quand tous les hommes étaient rassemblés, on les égorgeait. Cette manière de procéder était réalisable dans les petites localités. Dans les centres plus importants, il n'était pas toujours possible d'exécuter aussi simplement et rapidement les ordres venus de Stamboul. Les Arméniens notables étaient alors assassinés dans la rue ou dans leurs maisons. S'il s'agissait d'une ville de l'intérieur, les hommes étaient envoyés sous escorte dans « une autre ville » et, peu d'heures après, les gardiens revenaient sans leurs prisonniers. Si c'était une

ville du littoral, les hommes étaient transportés dans des barques hors du port et conduits à « un autre port » et les bateaux revenaient vides de leurs passagers.

Pour écarter toute possibilité de résistance parmi les Arméniens, mobilisés pour les travaux du chemin de fer ou des routes, on avait adopté le système de les diviser en groupes de 300 à 500 et de les faire travailler sur différents points, distants de plusieurs kilomètres les uns des autres. Puis, les régiments de l'armée régulière turque étaient envoyés « pour étouffer la révolution arménienne ». Ils tombaient à l'improviste sur les travailleurs maniant paisiblement leurs pioches, leur leviers ou leurs pelles. Les « rebelles » étaient tués à coups de fusil, avant même d'avoir pu se rendre compte de ce qui arrivait. Ceux, en petite nombre, qui essayaient de fuir, étaient poursuivis par les cavaliers qui les fusillaient ou les sabraient.

« Les télégrammes commencèrent alors à pleuvoir sur Talaat Bey à Constantinople, annonçant qu'ici et là, et partout, les « soulèvements arméniens » avaient été étouffés, et le télégraphe, en réponse, félicitait les autorités du succès de leurs prompts mesures.

« Ainsi débarrassé de la partie virile et valide de la race arménienne, le gouvernement turc ne se sentit pourtant pas sans inquiétude. Les vieillards, les femmes et les enfants constituaient encore un danger pour l'empire. Il fallait extirper de Turquie toute la malheureuse nation. Mais, comment y parvenir de manière à permettre à l'Ambassadeur turc de Washington et à la presse allemande de dire, comme ils l'ont dit et diront encore que « tous les Arméniens mis à la mort étaient des factieux, surpris les mains rouges de sang, ou en flagrant délit de trahison, et non pas des femmes et des enfants, comme voudraient le faire croire certains « rapports » « fabriqués pour les besoins de la cause ». Talaat Bey eut un procédé génial : « La déportation, nécessité militaire, mesure regrettable, mais très humaine ». « Donc, de Mai à Octobre, le gouvernement ottoman poursuivit méthodiquement un plan d'extermination de beaucoup plus infernal que le plus sauvage des massacres. Ordre fut expédié à toutes les provinces de l'A-

sie Mineure de déporter en Mésopotamie toute la population arménienne. Les prescriptions étaient détaillées, explicites. Aucun hameau ne parut assez insignifiant pour être omis. Des crieurs proclamèrent dans les rues que tout Arménien devait se tenir prêt à partir, à telle heure, pour une destination inconnue. Aucune exception n'était faite, ni des vieillards, ni des malades, ni des femmes enceintes. Seuls, les riches négociants, les banquiers, les jolies femmes et jeunes filles pouvaient échapper en se convertissant à l'Islamisme. Soit dit à leur honneur, un très petit nombre profitèrent de la concession pour avoir la vie sauve. Les délais accordés variaient entre deux jours et six heures. Ni articles de ménage, ni marchandises, ni animaux, pas même des vêtements ne pouvaient être emportés. Les vivres et effets de couchage étaient limités à ce que chacun pouvait prendre avec soi. Et tous avaient à faire à pied un voyage de trois à huit semaines, sous un soleil brûlant, à travers des vallées desséchées ou des montagnes couvertes de neige.

Quand les déportés traversaient des villages chrétiens, où les ordres de déportation n'étaient pas encore parvenus, il ne leur était pas permis de recevoir des habitants nourriture ou assistance quelconque. Les malades et les vieillards ainsi que les petits enfants tombaient le long de la route pour ne plus se relever. Des femmes sur le point d'accoucher étaient obligées, sous la menace des bayonnettes ou du fouet, d'aller de l'avant jusqu'au moment même de leur accouchement, puis elles étaient abandonnées sur la route pour y mourir d'hémorragie. Les filles un peu attrayantes étaient prises pour les harems ou bien violées, jour après jour par leurs gardiens jusqu'à ce qu'une mort miséricordieuse vint les délivrer de ces supplices. Celles qui le pouvaient se suicidaient. Des mères devenues folles jetaient leurs enfants dans le fleuve pour mettre fin à leurs souffrances. Des centaines de milliers de femmes et d'enfants ont ainsi succombé à la faim, à la soif, à l'horreur, à la honte.

« Au début de l'itinéraire, ces pitoyables caravanes diminuaient jour par jour, bientôt c'était heure par heure, la mort devenait vite le

plus ardent souhait de tous, car comment l'espoir eût-il pu se soutenir, comment les forces n'auraient-elles pas défailli, même chez les plus résistants dans ces étapes interminables ? Et qui tentait de s'écarter à droite ou à gauche de cette route d'enfer était aussitôt tué à coups de fusil ou de lance, et qui parvenait à échapper aux gendarmes de l'escorte avait tout de suite à ses trousses des bandes de Kurdes ou de paysans à cheval ».

Ces quelques pages de Gibbons montrent suffisamment la vie infernale qui fut le sort des déportés.

De son côté, M. André Mandelstam (1) appuyé de plusieurs témoignages, résume en ces termes la situation des déportés :

« *Massacres sur place* — Contrairement aux déclarations mensongères du gouvernement turc, il n'y a eu aucune révolte ou révolution arménienne. Les Arméniens n'ont pris les armes que dans les cas où ils se voyaient menacés d'un massacre, obéissant au désir naturel de vendre leur vie aussi chèrement que possible ».

Et, après avoir cité la résistance dans les régions de Van, de Mouch et de Sassoun, de Chabin-Karahissar, d'Ourfa et de Moussa Daggh, il continue : « Ainsi, dans tous ces cas de résistance armée, nous voyons non pas des révolutionnaires, mais des malheureux qui avaient pu conserver quelques armes et qui préféraient lutter jusqu'à la mort que de subir de lents supplices ou les misères de la déportation. On voit du reste à quoi il servait de renoncer à toute résistance et de livrer les armes, par l'exemple de la ville de H. dont le vali, après se les être remette, s'empressa d'annoncer à Constantinople l'explosion d'une révolution arménienne qu'il fut, par conséquent, chargé de réprimer.

« Les Arméniens ne sauraient donc être blâmés d'avoir défendu leur vie. Cependant, il ne faut pas oublier qu'une petite minorité seule fut en mesure de le faire. La plupart des Arméniens avaient déjà, au début de la guerre, dû livrer leurs armes aux autorités, et ces malheureux durent accepter sans la moindre résistance le sort atroce que le gouvernement leur avait préparé.

L'EXPEDITION DES DEPORTES

La déportation n'a pas été exécutée uniformément dans tout l'empire. Elle a d'abord été appliquée à la population mâle valide. En certains endroits les jeunes arméniens non incorporés dans l'armée, étaient déjà emprisonnés depuis longtemps. Dans les autres, le délai accordé pour les préparatifs était ordinairement de quelques jours ou même de quelques heures, voire d'une seule heure. Très souvent, les Arméniens furent tout simplement appelés par le crieur public devant le local du gouvernement et emprisonnés. Parfois, on les arrêta dans les rues ou dans leurs maisons. Les femmes et les enfants furent ensuite arrêtés de la même brutale manière.

(1) André Mandelstam — *Le sort de l'Empire Ottoman*,

Là où les hommes furent arrachés subitement à leur travail, forcés de quitter leurs ateliers et leurs boutiques, sans même pouvoir les fermer, d'abandonner leur bétail dans les montagnes et leurs charrues dans les champs, là où les femmes furent prises au saut du lit ou au moment de la lessive, il ne pouvait évidemment être question d'un règlement quelconque de leurs affaires. Mais là même où quelques misérables jours de grâce étaient accordés, les déportés n'en tiraient qu'un fort mince profit. Car, si dans quelques villes, contrairement aux dispositions du décret, les autorités autorisèrent la vente des biens, celle-ci se fit à des prix dérisoires et le produit en fut d'ailleurs souvent confisqué par la police. Dans les endroits où les ventes furent prohibées, les meubles étaient en partie entassés dans des magasins, sans le moindre inven-

taire, en partie pillés par la populace, et les immeubles étaient systématiquement loués à des mouhadjirs musulmans. Quant aux commissions gouvernementales désignées pour l'administration des biens des déportés, elles ne se contentèrent pas de maintenir à son niveau habituel la réputation assez peu reluisante des autorités ottomanes ; les abus signalés dépassant tout ce que l'on connaissait jusqu'à présent sous ce rapport, même en Turquie.

Ainsi, les malheureux déportés n'eurent au début de leur calvaire qu'une chance, celle d'emporter avec eux une partie de leurs biens, autant que le leur permettaient la pénurie et la cherté des moyens de transports.

*

MASSACRES EN ROUTE

Les convois de déportés arméniens, composés uniquement d'hommes valides ont été complètement massacrés en route, ordinairement à peu de distance du lieu de départ. Cette sinistre besogne a été accomplie, soit par des bandits kurdes, soit par des gendarmes ou des soldats réguliers turcs. Dans les convois mixtes, ordinairement, seuls les hommes étaient assassinés tandis que les jeunes femmes étaient violées ou enlevées. Il y eut cependant des cas où tous furent massacrés indistinctement — hommes, femmes, enfants. Le professeur allemand Nièpage signale même le massacre à Ras-ul-Aïn, d'un convoi composé exclusivement de femmes et d'enfants. Les massacres étaient généralement précédés d'horribles atrocités.

Il faut stigmatiser spécialement l'assassinat de milliers de soldats arméniens, employés à construire des routes, et fusillés ou abattus par leurs « camarades » turcs.

*

TRAITEMENT DES DEPORTES PENDANT LE TRANSPORT

Les convois de déportés composés surtout de vieillards, de femmes et d'enfants, étaient dès leur départ l'objet de la plus honteuse ex-

ploitation de la part des autorités qui devaient les protéger. A une courte distance de la ville, les voituriers, de connivence avec les gendarmes les débarquaient et rebroussaient chemin avec leurs chariots, payés à poids d'or, laissant ces malheureux continuer leur voyage à pied. Les villageois turcs et arabes et les brigands kurdes, attaquaient et pillaient les convois dans la nuit, massacraient les hommes, violaient et enlevaient les jeunes femmes, violaient les enfants. Les gendarmes aidaient les brigands dans cette besogne, tout en extorquant aux victimes de l'argent pour la « protection » dont ils les couvraient. Des Kaïmakams (chef de district) se faisaient remettre par les Arméniens des sommes d'argent pour garantir leur sûreté et les laissaient ensuite attaquer. Les autorités ne faisaient presque pas de distribution de vivres ; elles empêchaient même souvent les déportés de s'approvisionner par leurs propres moyens pendant le transport. Aussi des milliers périssaient-il de faim et de soif.

Les cruautés des gendarmes et des brigands ne connaissaient pas de bornes ; dans certains cas, ils dépouillaient les déportés de tous leurs vêtements et les faisaient marcher complètement nus dans le désert, sous un soleil ardent, pendant des journées. Quand on arrivait à un puits, les gendarmes vendaient le droit de boire. Des femmes qui venaient d'accoucher devaient reprendre immédiatement leur marche. Des milliers tombaient sur le chemin, tués par la faim, la soif et la fatigue. Les cadavres, surtout des petits enfants, jonchaient la route, et souvent leurs petites mains étaient coupées. De temps en temps, les bourreaux, comme exaspérés de l'endurance des survivants, noyaient femmes et enfants dans le fleuve, les brûlaient vifs, ou les assassinaient avec des raffinements de torture. L'Euphrate roulait des milliers de cadavres ; d'autres empestaient les grandes routes, sans sépulture, faisant la joie des vautours et des chiens. Dans ces conditions, d'après les témoignages allemands, des convois de déportés qui, à leur départ de la Haute-Arménie, comptaient des milliers d'hommes, étaient à leur arrivée dans le Sud réduite à des centaines ou même à moins. De 18.000 expulsés de Kharpout,

d'Egin, de Tokat et de Sivas, 350 seulement arrivèrent à Alep, et des 18.000 déportés d'Erzeroum il en resta onze.

Il est évident que les déportations n'eussent jamais donné de pareils « résultats » sans la connivence et même l'instigation des autorités turques, lesquelles non seulement ne prenaient pas les mesures nécessaires pour le ravitaillement et la sécurité des convois, mais encourageaient ou organisaient les attaques des déportés par des bandits et employaient les gendarmes et les troupes régulières à des massacres en règle. Et si, malgré cette complicité, une partie des déportés parvenaient à leur lieu de destination, c'est simplement parce qu'il fallait prouver à l'opinion européenne l'arrivée d'un certain nombre au moins d'Arméniens, et aussi parce qu'on était certain que les survivants périeraient dans leurs nouvelles demeures.

*

DANS LES CAMPS ET DANS LES LIEUX DE DESTINATION

Les Arméniens transportés par les chemins de fer de l'Anatolie échappaient, il est vrai, tant qu'ils étaient dans les trains, aux persécutions des brigands mais leur situation n'était pas plus enviable. Parqués, plus à l'étroit que le bétail, dans les wagons à bestiaux, ils suffoquaient et mourraient de faim et de soif. Souvent, les mères jetaient leurs enfants par les fenêtres dans les rivières, pour abrégier les souffrances de ces petits êtres affamés.

Le mouvement des troupes et le nombre des déportés rendaient d'ailleurs ce voyage très lent, et sur de nombreux points, on les parquait dans les camps de concentration où ils attendaient pendant des semaines ou des mois leur réembarquement. Les conditions sanitaires de ces camps ouverts, où les déportés n'avaient que les tentes qu'ils pouvaient construire eux-mêmes avec leurs haillons, défient toute description. Les autorités ne distribuaient pas les vivres, ou ne les distribuaient que d'une façon tout à fait insuffisante. Aussi, de terribles épidémies de fièvres typhoïde, de malaria et de dysenterie ravageaient-elles beaucoup. Les autorités, en ce qui les concernait, exploitaient les déportés de la plus honteuse façon, leur faisant payer la moindre faveur, jusqu'à celle d'enterrer les morts.

Non moins horrible était la situation des Arméniens dans leurs lieux de destination, où ils espéraient trouver au moins un adoucissement à leurs souffrances. Que ce soit à Sultanie, désert malsain du vilayet de Konia, dans les districts d'Alep, de Homs et de Damas, ou dans leur plus grand dépôt à Der-el-Zor, ils continuent à subir un traitement qui ne laisse pas le moindre doute sur l'intention des autorités de les exterminer. Exténués par les souffrances de leur horrible voyage, ils meurent sans nombre, tandis que le gouvernement, loin de leur assurer un ravitaillement capable de les arracher à la mort, empêche tout secours qui pouvait leur venir de l'Etranger.

ATROCITÉS ET TORTURES

Les tortures et les atrocités dont furent victimes les Arméniens en 1915 ne le cèdent en rien à celles qui leur furent infligées en 1895 et en 1909, au point de vue du raffinement et de la variété. Atrocités bastonnades, yeux, ongles et poils arrachés, nez, mains, pieds et autres membres du corps sciés, ou coupés, brûlures au fer rouge, suspension au plafond, rien ne manquait au tableau. Les femmes étaient violées, de préférence en présence de leurs maris, mutilés, et

parfois, par un si grand nombre de soldats qu'elles devenaient folles. Donc, rien de neuf. Les caractères turcs et kurdes n'avaient pas changé. Il serait cependant regrettable de ne pas signaler ici la terrible accusation publiquement portée par les Arméniens contre le beau-frère d'Enver Pacha, le gouverneur de Van, Djevdet Bey, chef des « Bataillons de bouchers ». C'est à son excellence que reviendrait d'avoir inventé deux supplices ; l'un celui de

ferrer les pieds des Arméniens comme ceux des bêtes de somme, nouveauté qui avait valu à l'inventeur le surnom de « Maréchal ferrant de Bachkale », l'autre le supplice des chats, con-

sistant à introduire des chats sous les vêtements des torturés et à rouer ensuite ces bêtes de coups pour les pousser à enfoncer leurs griffes dans la chair de la victime ».

LE NOMBRE DES VICTIMES

Quel est exactement le nombre des victimes ? Voici la réponse de Lord Bryce à cette question, dans son livre : « Le traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman ».

« Il faut en premier lieu établir le nombre d'Arméniens qui vivaient dans l'empire ottoman à l'époque où commencèrent les déportations. Tous les autres chiffres reposent finalement sur ce premier qui est le plus difficile à obtenir, car nous n'avons aucune évaluation de source indépendante étrangère et les contradictions des évaluations venues de la Turquie sont erronées. D'après le Patriarcat arménien qui avait fait une enquête en 1912, la population arménienne de l'Empire atteignait le chiffre de 2.100.000. Le gouvernement ottoman, dans ses statistiques officielles les plus récentes le chiffre de 1.100.000 et pas plus. Des deux côtés se joue l'intérêt politique à forcer les chiffres, mais il y a lieu d'admettre que les Arméniens ont eu plus de respect pour l'exactitude ou tout au moins un sentiment plus fort de l'inutilité de falsifier les chiffres. Pour être impartial dans ces conditions, nous diviserons la différence en deux et nous prendrons momentanément le chiffre de 1.600.000 en admettant que le nombre réel est probablement compris entre ce chiffre et 2.000.000 et qu'il s'approche probablement davantage de ce dernier. Les autres nombres dont nous avons besoin peuvent heureusement être pris de témoignages d'étrangers neutres, chez lesquels des contradictions aussi déconcertantes sont plus rares.

Il faut en second lieu évaluer le nombre de ceux qui ont échappé à la déportation. Il y a des réfugiés qui y ont échappé en passant la frontière — 182.000 au Caucase russe et 4200 en

Egypte, d'après des rapports détaillés et dignes de foi. Il y a aussi deux importantes communautés arméniennes en Turquie, où les Arméniens, sauf les chefs, n'ont pas été molestés : celles de Smyrne et de Constantinople. — Il doit rester environ 150.000 Arméniens à Constantinople. Il y a ensuite les « millets » catholiques et protestants qui furent nominalement exemptés de la déportation, ainsi que les convertis à l'Islamisme, également exemptés. Il est impossible de donner des chiffres plausibles pour ces différentes catégories, car la conduite des autorités à leur égard a été des plus variables. Beaucoup de convertis à l'Islamisme, aussi bien que les Arméniens de deux autres « millets » catholiques et protestants furent traités comme les grégoriens, et il n'est pas possible d'établir un chiffre du nombre des conversions, car on les encourageait dans certains centres et on les décourageait dans d'autres, avec une perfection prussienne et le nombre de ceux qui ont échappé doit être bien faible.

Basé sur ces considérations, Lord Bryce conclut :

« En admettant que les communautés de Constantinople et de Smyrne et les réfugiés représentent ensemble un total de 350.000, nous ne serons certainement pas au-dessous de la vérité en évaluant à un quart de million le chiffre des protestants, des catholiques, des convertis et de ceux qui ont été épargnés ; et en admettant que le nombre total des Arméniens de Turquie qui ont échappé à la déportation n'est pas 600.000, insignifiant, ceci porte à 1 million environ le nombre des déportés et massacrés, et probablement à 1.200.000 et même plus ».

LES TURCS JUGÉS PAR UN ALLEMAND

Le procès des Jeunes Turcs est ouvert devant l'opinion civilisée. Sur leurs crimes, des témoignages accablants ont, depuis longtemps déjà, éclairé les esprits, il suffit de rappeler le « Livre Bleu » de Lord Bryce, traduit en français, la brochure d'Arnold J. Toynbee et celle que j'ai moi-même publiée dès 1916 (1). Des Allemands même avaient jeté un cri d'indignation en présence de l'épouvantable hécatombe ; l'histoire retiendra les protestations éloquentes du Dr. Niepage, de Harry Stuermer. Une pièce manquait cependant au dossier : une enquête complète, suivie d'un réquisitoire définitif, par un savant allemand, la condamnation sans appel des Turcs par leurs alliés et complices. Ce document existait.

Le Dr. Johannès Lepsius, Président de la Mission Allemande d'Orient et de la Société Germano-Arménienne, qui s'est depuis longtemps acquis une haute réputation dans la science allemande comme spécialiste des questions arméniennes, se rendit à Constantinople à la nouvelle des massacres et des déportations qui dépeuplaient l'Arménie ; il y recueillit les matériaux d'un long et consciencieux rapport qu'il rédigea à Berlin au cours de l'année 1916. Il fit à cette époque quelques conférences, devant un public d'invités, avec l'intention de créer, parmi les protestants allemands, un courant de sympathie pour l'Arménie et d'ammener le gouvernement impérial à venir au secours, moralement et matériellement, d'un peuple voué à l'extermination. Lepsius fut reçu en audience par l'empereur et le chancelier Bethmann-Holweg qui lui donnèrent l'assurance que la conscience de la chrétienté serait rassurée. L'empereur devait même écrire deux lettres autographes au Sultan et à Enver pour leur demander que les persécutions contre les Arméniens prennent fin. Mais le haut commandement s'opposa à l'envoi

des lettres impériales en faisant valoir qu'il s'agissait d'une question intérieure purement turque et qu'il était d'autant plus impossible d'intervenir que les Arméniens étaient coupable d'avoir fomenté des mouvements révolutionnaires et d'avoir favorisé l'invasion russe. Lepsius retourna donc sans les lettres à Constantinople où il fut assez mal reçu par Enver qui, paraît-il, lui aurait répondu : « Je ne fais que ce que les Allemands ont fait en Pologne ». Revenu en Allemagne, Lepsius fit imprimer son rapport mais, sur l'intervention du député Fuhrmann, la police saisit la brochure et en interdit la publication ; elle fut envoyée secrètement à des membres du Parlement et des Sociétés de missions. La police perquisitionna chez Lepsius qui dut passer en Hollande. Pourtant, le savant professeur avait pris toutes ses précautions pour que son rapport ne fut pas divulgué. La couverture porte les mentions les plus expresses : « Strictement confidentiel.— Toute réimpressions et utilisation dans la presse défendues. — Imprimé comme manuscrit ! » Dans son avant-propos, il insiste sur les motifs de cette pressante recommandation : « Je fais, dit-il, une obligation à ceux qui reçoivent ce rapport de le considérer comme strictement confidentiel et ne s'en servir qu'autant qu'il sera indispensable pour faire naître la conviction qu'il est nécessaire de secourir ces malheureux Arméniens et établir leur droit à la sympathie. En aucun cas nos intérêts politiques ne doivent souffrir du discrédit jeté sur la Turquie ».

Le rapport de Lepsius étant parvenu entre des mains françaises, les mêmes raisons de guerre qui poussaient l'auteur à mettre la lumière sous le boisseau, devaient engager les ennemis de l'Allemagne et de la Turquie à la placer sur le chandelier. La librairie Payot le publie donc aujourd'hui sous ce titre : « Le rapport secret du Dr. Johannès Lepsius sur les massacres d'Arménie, publié avec une préface, par René Pinon ». Dans cette préface, je me

(1) *La Suppression des Arméniens. Méthode Allemande, travail Turc.* (Perrin, Edit).

suis efforcé, complétant le travail de Lepsius, d'établir à côté et au-dessus de la responsabilité turque la responsabilité allemande. Au moment où la Conférence de la Paix va décider du sort des Turcs et de leurs anciens sujets libérés par la victoire des alliés, rien ne pouvait être plus opportun et plus utile pour les Arméniens qu'une telle publication. A ceux qui auraient pu encore alléguer que les récits de source arménienne ou alliée sont exagérés ou dramatisés, une voix allemande répond avec toute l'autorité qui s'attache au nom de Lepsius, et cette réponse est une condamnation sans réserve et sans appel des Turcs et de leurs gouvernants Jeunes-Turcs.

Dans la première partie de son rapport intitulée « Les faits », Lepsius, vilayet par vilayet, village par village, fait le récit des déportations ; il montre les fonctionnaires turcs organisant les massacres prévenant eux-mêmes les brigands Kurdes, les apostant aux bons endroits où ils pourront aisément frapper leurs victimes, faire disparaître les cadavres, achever de dévaliser les survivants ; dans les villes, nous voyons les « Bons Turcs » venir avec leur médecin et examiner les femmes et les enfants, comme bétail en foire, avant de les emmener comme esclaves ; nous suivons la marche lamentable des caravanes, à chaque étape plus clairsemées ; nous entendons les cris des mères obligées d'abandonner leurs enfants, des filles violées, des vieillards abattus à coups de bâton. Par ses récits, Lepsius ajoute des détails précis et nombreux, mais l'ensemble des faits était déjà connu ; ce qui est nouveau, c'est le tableau d'ensemble que l'auteur en a composé, la méthode vraiment scientifique qu'il a apportée à la critique des témoignages.

Un chapitre particulièrement important est le récit des événements de Van ; il en ressort clairement que la prétendue « révolte de Van » dont les Turcs font grand état, a été « un acte de légitime défense et un épisode dans l'histoire des massacres, et non point une trahison ». Les Arméniens de Van n'étaient aucunement en relations avec les Russes et l'arrivée des troupes du Général Nicolaïeff qui les délivrèrent fut pour eux la plus heureuse des sur-

prises. Quant aux Arméniens qui marchaient avec les Russes, c'étaient naturellement des sujets arméniens du Tsar, soumis au service militaire dans leur pays comme les Arméniens de Turquie l'étaient dans le leur.

La seconde partie du livre est la plus importante ; elle est consacrée à « la question des responsabilités », elle constitue le plus complet et le plus implacable réquisitoire. Lepsius y réfute avec une force singulière les divers prétextes allégués par les Turcs et développés par la presse allemande pour expliquer et justifier les déportations ; de tous ces pitoyables sophismes il ne reste rien debout ; la responsabilité entière du gouvernement central apparaît au contraire en pleine lumière ; les massacres sont organisés avec un ordre et une méthode dont on n'aurait pas cru les Turcs capables ; les valis, les mutessarifs, les caïmakams, dont plusieurs réprouvaient les massacres et répugnaient à les exécuter, sont destitués ou forcés à l'obéissance ; on arrête d'abord et on déporte l'élite qui pourrait organiser une résistance, les intellectuels, les prêtres, les riches ; puis on fait fusiller par leurs camarades Turcs les soldats arméniens mobilisés qui, organisés en compagnies de pionniers, travaillaient à la réfection des routes ; enfin quand tous ceux qui auraient pu le défendre ont disparu, le troupeau humain est rassemblé et mis en marche vers le Sud. Tout est voulu par le gouvernement, non par les populations. « L'idée qu'on se fait en Europe, dit Lepsius, qu'en Turquie les divers éléments ethniques et religieux ne peuvent vivre en paix ensemble, est absolument fausse... Les mesures actuelles qui dépeuplent un pays déjà si peu peuplé, ne consistent pas, au contraire, à exciter les uns contre les autres les différentes parties de la population, mais à procéder par voie administrative ». Le gouvernement, en l'espèce, ce sont les membres du Comité Union et Progrès, plus puissants que les fonctionnaires qui ne sont que des instruments entre leurs mains.

Le gouvernement turc d'ailleurs n'a jamais affirmé avant la déportation que le peuple arménien se soit rendu coupable d'un soulèvement révolutionnaire. Durant des mois entiers, la presse a constaté leur loyalisme et leur courage

qu'Enver lui-même a attesté, les 26 janvier 1915 dans la lettre à l'évêque de Konia. Jusqu'en septembre, le gouvernement et la presse turque n'articulent aucun grief contre les Arméniens et persistent à nier les massacres et les déportations. C'est le jeune-égyptien Dr. Rifaat qui, dans une interview publiée dans l'*Extrabladet* du 14 octobre et reproduite par toute la presse allemande, a mis en circulation la légende d'une conjuration générale des Arméniens tendant à faire tomber la Turquie aux mains des alliés et dont les Anglais auraient tenu les fils. Lepsius montre que cette histoire ne repose sur rien et que les faits qu'elle allègue se rapportent au complot de l'Association libérale turque qui remonte à 1912, qui a été découvert avant la guerre et dans lequel seulement quatre Arméniens d'Egypte se trouvaient impliqués comme complices secondaires. Ce complot a été raconté plus ou moins véridiquement par le *Tanine* et l'*Osmanischer Lloyd* en mai 1915 ; il n'a rien de commun avec les affaires d'Arménie, ni avec la politique anglaise ; il a servi de prétexte, le 17 juin 1915, pour la pendaison de 20 Arméniens soupçonnés d'être membres du Comité du Hintcyak. Telle fut l'origine de la légende accréditée par le Dr. Rifaat ; « Malheureusement, ajoute Lepsius, la presse allemande est tombée dans ce piège grossier ».

Poursuivant sa démonstration, Lepsius prouve que, si un vaste complot avait existé, le patriarcat arménien ou le parti des Daschnakzagsans, les deux grandes forces organisées du pays, en auraient été nécessairement, l'une ou l'autre, l'âme. Or le gouvernement, s'il a pendu, tué ou brûlé vifs les évêques, ne leur a jamais reproché des menées révolutionnaires. Quant aux Dachnaktzagsans, leurs chefs ont été les amis des Jeunes-Turcs quand ils travaillaient à libérer le pays de la tyrannie hamidienne ; ils ont cru, jusqu'à la fin, à leur bonne foi ; ils n'ont jamais cessé de se montrer partisans d'une Turquie forte et unie. Les Jeunes-Turcs n'ont trouvé à leur reproche qu'un fait qui est à leur honneur ; ils ont refusé d'engager leurs compatriotes sujets du tsar à trahir la Russie ; les Talaat et les Bedri Beys poussèrent l'hypocrisie jusqu'à traiter en camarades les députés armé-

niens Daschnaktzagsans, notamment Zohrab et Vartkès jusqu'au jour où ils les firent arrêter, déporter et assassiner. Après l'arrestation et la mort de tous les chefs du parti, des perquisitions minutieuses furent faites chez eux à Constantinople et dans les provinces : on ne découvrit jamais un seul document de nature à faire soupçonner l'existence d'une conjuration. La Porte, qui avait promis de publier en temps opportun des documents, pour l'édification du public, n'a jamais rien publié, et pour cause. Les communiqués turcs, reproduits et commentés par l'Agence Wolf, par lesquels l'Allemagne connut les massacres d'Arménie sont donc un tissu de mensonges, d'inventions ou de faits insignifiants qui n'apportent même pas un commencement de preuve de l'existence d'un complot : c'est le savant allemand Dr. Lepsius qui le démontre péremptoirement.

S'élevant ensuite à des considérations plus générales et plus élevées, Lepsius montre dans le programme panislamique des Jeunes-Turcs la véritable explication des massacres. Centralisation et islamisation, telle fut leur politique, en contradiction absolue avec leurs promesses ; elle les a conduits au massacre des Arméniens qui constituent l'élément chrétien le plus nombreux, le plus laborieux, le plus capable de progrès et de civilisation ; ils avaient osé réclamer des Turcs, et faire obtenir par l'Europe, la réalisation des réformes que la Porte s'était engagée par traité à accorder : c'est le crime que les Talaat et les Enver ne leur ont pas pardonné et dont la guerre leur a paru l'occasion de tirer vengeance. Politique atroce dont la conséquence est la ruine de la Turquie et la fin du régime Jeune-Turc. Les réformes, voilà le vrai crime des Arméniens : Lepsius écrit à ce sujet, avec beaucoup de force, ces lignes qu'il est bon de reproduire :

« Comme toute la nation arménienne s'est préoccupée de cette question des réformes, qui devait garantir à tous la sécurité de la vie et des biens, on peut sans doute, en interprétant ainsi les traités internationaux, la présenter comme une nation coupable de haute trahison. On n'a plus besoin, de la sorte, d'accuser et de convaincre les Arméniens de visées ou d'actes

révolutionnaires. La prétention d'un chrétien d'avoir la sécurité de la vie et des biens, l'égalité entre les citoyens et le respect de sa culture nationale et de sa langue maternelle, est déjà une haute trahison et doit être punie en conséquence, si les circonstances se montrent favorables ».

La guerre fut cette occasion favorable, et, puisque toute la nation était coupable, on supprimerait toute la nation ; s'il n'y a plus d'Arméniens il n'y aura plus de réformes. Voilà l'explication des massacres. L'extermination fut décidée vers le 20 avril 1915. Le grand vizir Saïd-Halim, le Président de la Chambre Halil Bey, le Cheik-ul-Islam y étaient opposés : le grand coupable fut Talaat, avec le chef de la Police Bedri Bey et ses adjoints Djambolat Bey et Reschad Bey. C'est Bedri qui disait à l'Arménien Zakarian : « S'il y a un massacre, ce ne sera pas comme au temps d'Abdul Hamid ; il ne restera plus un seul Arménien ».

Dans une troisième partie, Lepsius montre d'abord quel désastre économique la destruction des Arméniens est pour la Turquie, dont elle supprime l'élément le plus actif, le plus entreprenant, le plus laborieux, et pour l'Allemagne qui ne trouverait plus, le long de son chemin de fer de Bagdad, ni main d'œuvre, ni activité économique.

— Un second chapitre est consacré aux « conversions forcées à l'Islam ». Lepsius y montre comment un certain nombre d'Arméniens ont échappé en se déclarant musulmans et comment des milliers de femmes et d'enfants, enlevés de force et enfermés dans les harems turcs ou sous les tentes des chefs Kurdes, attendent avec angoisse l'heure de la délivrance. Empruntons à Lepsius cet épisode héroïque :

« Des infirmières de la Croix Rouge allemande racontent qu'à Guémerek on réunit trente des plus jolies parmi les jeunes femmes et les jeunes filles et on les mit en présence de cette alternative : « Ou vous deviendrez mahométanes ou vous mourrez ! » La réponse fut : « Alors nous mourrons ». Cette réponse fut té-

légraphiée au vali de Sivas qui donna le conseil de partager entre les musulmans ces jeunes femmes et ces jeunes filles dont beaucoup avaient reçu leur éducation dans les écoles américaines ».

Dans un dernier et très curieux chapitre, Lepsius met à la presse allemande — si l'on nous passe l'expression — le nez dans son ordure. Il analyse la brochure de C. A. Bratter : « La question Arménienne », louée et recommandée par le Comte E. Reventlow, et montre comment elle est composée de coupures de journaux, d'un démarcage de l'interview du Dr Rifaat dont nous avons parlé et de passages pillés dans un livre de MM. Ular et Insaboto, intitulé : « Le croissant qui s'éteint » ; Bratter s'est contenté d'ajouter de son cru des détails destinés à corser le récit et à rejeter mieux encore la responsabilité sur les Arméniens. C'est édifiant.

Tel est, rapidement analysé, le rapport du Dr. Lepsius. Il établit d'une façon décisive, les responsabilités turques dans les massacres et les déportations ; il apporte à l'histoire une précieuse contribution. Pour le moment, la lecture de ce livre aura l'avantage immédiat d'appeler l'attention sur la situation des Arméniens qui ont échappé au massacre méthodique organisé par Talaat et ses amis ; dans les provinces arméniennes, ce sont encore les fonctionnaires turcs, les assassins, qui administrent, et leur administration consiste à rapporter tous les obstacles possibles au retour des déportés, à la restitution de leur biens, à la délivrance des femmes et des enfants réduits en esclavage. Le *Times* du 22 janvier, par une lettre de son correspondant à Constantinople, donnait sur cette situation scandaleuse des détails incroyables. Il y a là une détresse qui appelle de prompts remèdes ; nous la signalons une fois de plus aux alliés victorieux. Il est urgent que les criminels soient enfin dépossédés du fruit de leurs crimes, que les coupables soient poursuivis et châtiés.

RENE PINON

LE TEMOIGNAGE DE M. MORGENTHAU

M. Morgenthau, qui fut ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, jusqu'en Janvier 1916, écrit ceci dans ses *Mémoires* :

« Mon seul but, en insistant sur ces horribles faits, est que, sans détails, les lecteurs anglais ne pourraient se faire une idée exacte de cette nation que l'on appelle la Turquie, et encore j'ai omis les éléments les plus affreux, car un récit complet des orges sadiques dont ces hommes et ces femmes arméniens furent victimes ne saurait être publié en Amérique. Les crimes que l'instinct le plus pervers peut imaginer, les raffinements de persécutions et d'injustice que l'imagination la plus vile peut concevoir, devinrent les malheurs journaliers de ce peuple infortuné. Je suis convaincu que l'histoire universelle ne contient pas de plus affreux épisode. Les grandes persécutions des temps passés semblent presque insignifiantes à côté des souffrances endurées par la race arménienne en 1915. Le massacre des Albigeois, au début du XIII siècle a toujours été regardé comme l'un des événements les plus tristes de l'histoire, car environ 60.000 personnes en furent victimes ; dans celui de la Saint-Barthélémy, environ 30.000 créatures humaines périrent ; les Vêpres Siciliennes qui ont toujours passé pour être l'un des plus démoniaques transports de fanatisme, causèrent la mort de 8.000 personnes. On a écrit des volumes sur l'inquisition en Espagne, au temps de Torquemada, et cependant durant les dix-huit années de son omnipotence, un peu plus seulement de 8.000 hérétiques furent suppliciés. Le seul précédent dans l'histoire qui ressemble le plus aux déportations arméniennes, semble être l'expulsion des Juifs d'Espagne par Ferdinand et Isabelle. Selon Prescott, 160.000 Juifs furent arrachés à leur foyer et disséminés au hasard par toute l'Afrique et l'Europe. Et cependant toutes ces persécutions ne sont rien comparées à celles des Arméniens, qui causèrent la mort d'au moins 600.000 et peut-être 1.000.000 de personnes. Mais l'idéal qui inspira ces barbares exécutions

pouvait être une excuse ; elles étaient le résultat du prosélytisme, et la plupart des instigateurs croyaient sincèrement qu'ils servaient fidèlement leur créateur. Sans aucun doute, la populace turque et kurde immolait les Arméniens pour plaire au Dieu de Mahomet, elle y était poussée par son zèle religieux ; mais les hommes qui conçurent le crime avaient un tout autre but ; étant presque athées, ne respectant pas plus le mahométisme que le christianisme, leur unique raison fut une raison de politique d'Etat, préméditée et impitoyable ».

M. Morgenthau intervint plusieurs fois en faveur des Arméniens auprès de Talaat. Celui-ci lui dit un jour : « Pourquoi vous intéressez-vous aux Arméniens... Vous êtes Juif et ces gens sont chrétiens. Les Mahométans et les Juifs s'entendent on ne peut pas mieux... De quoi vous plaignez-vous ? Pourquoi ne pas nous laisser faire de ces Chrétiens ce que nous voulons ? » Dans une autre entrevue, Talaat déclare à M. Morgenthau : « Ce n'est pas la peine d'argumenter, nous avons déjà liquidé la situation des trois-quarts des Arméniens ; il n'y en a plus à Bitlis, ni à Van, ni à Erzeroum. La haine entre les deux races est si intense qu'il nous faut en finir avec eux, sinon nous devons craindre leur vengeance ». Ainsi, Talaat se croyant sûr de la victoire et de l'impunité, avouait cyniquement qu'il avait décidé de supprimer purement et simplement toute une race...

Mais quelle était l'attitude d'Enver ? M. Morgenthau veut la connaître. Il feint de croire que Ministère n'est pas coupable des massacres et que sans doute les agents subalternes ont outrepassé les instructions.

— Vous vous trompez entièrement, protesta Enver en se redressant, nous sommes les maîtres absolu de ce pays. Je n'ai nullement l'intention de rejeter le blâme sur nos subalternes, et suis tout disposé à assumer la responsabilité de tout ce qui est arrivé. Le Cabinet lui-même a ordonné les déportations et je suis persuadé que nous en avons le droit, attendu que les Arméniens nous sont hostiles ; de plus, nous sommes les chefs ici, et personne de nous n'ose-

rait prendre de telles mesures sans notre assentiment.

A chaque instant, Talaat dévoile le plan des Jeunes Turcs : Profiter de la guerre européenne pour exterminer les Arméniens. « J'ai plus fait, dit-il, en trois mois, pour résoudre le problème arménien qu'Abdul-Hamid en trente ans. » La

veille de son départ, M. Morgenthau le revoit une dernière fois. L'ambassadeur hanté par une idée fixe l'interroge : — Et les Arméniens ?

— A quoi bon reparler d'eux, répondit la brute d'un ton cassant, *nous les avons liquidés, c'est fini !*

Les faits les plus horribles de l'Histoire

Les pages qui suivent sont la traduction d'un article que M. Morgenthau avait écrit dans le numéro de Mars 1918 de la revue américaine *The Red Cross Magazine* :

« Peu de Nations ont souffert autant que l'Arménie. Les atrocités dont elle a été victime ont été si terribles et si continues que le nom même d'Arménie est devenu pour la plupart d'entre nous le synonyme de martyre. Ses souffrances dans le présent cataclysme ont dépassé toutes celles relatées dans l'Histoire du monde. Aucune des plus effroyables horreurs qui ont été perpétrées dans les diverses zones de la guerre actuelle ne peut être comparée avec celles qui furent le lot tragique des Arméniens. Mon but est d'exposer dans cet article la question arménienne et de brièvement établir les raisons pour lesquelles le gouvernement turc actuel a eu le dessein d'anéantir cette nation pacifique, industrielle, inoffensive et intelligente, et de faire connaître la méthode adoptée par les autorités ottomanes pour leur œuvre d'extermination.

Quoique privés de leur indépendance politique, les Arméniens ne furent jamais absorbés par les conquérants turcs. Ils restèrent toujours attachés avec ténacité à leur traditions de race, à leur religion, à leur langue et à leur idéal. Leur antique histoire, qui embrasse des époques contemporaines à celles des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Parthes, est encore pour eux une source de fierté, et leur religion, le christianisme, est et a toujours été la plus grande force morale qui les a soutenus et fortifiés contre toutes les attaques des hordes nombreuses venues du centre de l'Asie et qui ont traversé leur territoire dans leur marche sur l'Europe.

Le succès de la révolution des Jeunes Turcs en 1908, qui amena la déposition du Sultan Abdul-Hamid, fut salué par le monde entier comme l'aurore d'une ère nouvelle pour la Turquie. Tout le monde se réjouit de voir un gouvernement moderne de progrès remplacer le régime détesté du tyran Abdul-Hamid. Et ce furent les Arméniens qui s'en réjouirent le plus. Immédiatement, ils prêtèrent leur concours au nouveau parti qui promettait des droits égaux à tous les citoyens sous un gouvernement constitutionnel. L'espace me manque ici de m'étendre sur la terrible déception que causèrent les actes du nouveau gouvernement après les si grandes espérances qu'il avait fait concevoir.

Les massacres d'Adana en 1909, la prompte manifestation d'un esprit de domination et l'attitude chauvine prise par les Jeunes Turcs firent évanouir toutes les illusions des Arméniens et les convainquirent bientôt que les mêmes anciennes pratiques entre conquérants et races conquises allaient de nouveau être mises en vigueur. Leur rêve, depuis si longtemps caressé, de liberté et d'égalité, fut loin de se réaliser. Le traitement qui leur fut appliqué devint si intolérable, en 1913, qu'ils firent appel aux Gouvernements européens pour leur porter secours. Après de longs mois de négociations, on arrive à un arrangement en vertu duquel la Porte acceptait la nomination de deux Inspecteurs européens qui devaient avoir pleins pouvoirs dans les six vilayets arméniens. MM. Hoff et Vestenenk, le premier Norvégien, le second Hollandais, furent désignés. Ils vinrent à Constantinople pour y prendre des instructions et à peine étaient-ils installés que la guerre éclata. Le gouvernement turc les renvoya immédiatement et leur enjoignit de quitter le pays.

Le mois d'Août, de Septembre et d'Octobre 1914, —la Turquie était encore neutre— furent une époque qui constitue un tournant important dans l'histoire de la Turquie. Les Turcs se hâtèrent de procéder à la mobilisation, abrogèrent les Capitulations régissant les étrangers, abolirent les services postaux étrangers, augmentèrent leurs droits de douane et, d'une façon générale, dans tous les domaines, profitèrent pour prendre avantage du fait que les Grandes Puissances étaient en guerre les unes contre les autres. Le succès qu'ils obtinrent en empêchant les Alliés de franchir les Dardanelles, leur fit prendre des airs de conquérants et les pénétra de l'espoir de redevenir une Puissance dans le monde.

*

LA GUERRE : OCCASION DEPUIS LONGTEMPS SOUHAITEE

Les conditions dans lesquelles la guerre se déroulait donnent au Gouvernement turc l'occasion depuis longtemps attendue de sévir contre les Arméniens. Dès les tout premiers jours des hostilités, il manda quelques notables arméniens et leur notifia que si un Arménien donnait la moindre assistance aux Russes, quand ceux-ci envahirent la Turquie, on ne s'arrêterait pas à des enquêtes, mais qu'on sévirait pour ce fait contre la nation tout entière. Au printemps 1914, les Turcs commencèrent à mettre à exécution leur plan de destruction de la race arménienne. Ils blâmèrent leurs ancêtres d'avoir négligé de détruire les races chrétiennes ou de les forcer à se convertir à l'Islamisme dès les premiers temps qu'ils les avaient subjuguées. Maintenant que quatre des Grandes Puissances étaient en guerre contre eux et que les deux autres étaient leurs Alliées, ils jugèrent le moment opportun de réparer l'erreur commise au XV^e siècle. Ils se disaient qu'une fois leur projet exécuté, les Grandes Puissances se trouveraient devant un fait accompli et que leur crime serait absout comme précédemment pour les massacres de 1895-96, au sujet desquels les Grandes

Puissances n'avaient même pas adressé une réprimande au Sultan.

Ils avaient enrôlé tous les Arméniens aptes au service militaire, mais sans toutefois leur donner d'armes; ils les employaient seulement à la construction des routes et à d'autres travaux similaires. Alors, sous prétexte de rechercher les armes dans les habitations, ils pillèrent les villages. Sous forme de réquisitions, ils enlevèrent aux Arméniens, sans les indemniser, tout ce qui pouvait être utile à leur armées. Ils exigèrent aussi d'eux des contributions exorbitantes au profit du Comité de la Défense Nationale.

*

CRUAUTES DIABOLIQUES

La dernière et la plus cruelle mesure prise contre les Arméniens fut la déportation en masse de toute la population, arrachée à ses foyers et envoyée en exil dans les déserts, avec toutes les horreurs commises en cours de route. Aucune disposition n'avait été prise pour le transport de ces déportés, ni pour leur nourriture. Ces malheureux, parmi lesquels se trouvaient des hommes cultivés, des femmes de condition élevée, eurent à marcher à pied, exposés aux agressions de bandes de criminels spécialement organisées dans ce but. Les maisons furent littéralement saccagées; les membres d'une même famille étaient séparés et dispersés; les hommes tués, les femmes et les jeunes filles violées ou emmenées dans les harems. Les enfants étaient jetés dans les rivières ou vendus à des étrangers par leurs mères elles-mêmes pour les sauver de la mort par la faim. Les faits relatés dans les rapports reçus par l'Ambassade de témoins oculaires absolument dignes de foi dépassent les plus bestiales et les plus diaboliques cruautés perpétrées ou imaginées dans l'histoire du monde. Les autorités turques avaient arrêté toute communication entre les provinces et la capitale dans le naïf espoir qu'elles pourraient ainsi commettre ces crimes avant que rien ne put en transpirer dans les pays étrangers. Mais des informations fil-

trèrent par le canal des Consuls, des missionnaires, des voyageurs étrangers, et même des Turcs. Nous apprîmes bientôt que des ordres avaient été donnés aux gouverneurs des provinces d'exiler toute la population arménienne qui se trouvait dans leur circonscriptions, sans distinction d'âge ni de sexe. Les fonctionnaires locaux, à peu d'exceptions près, exécutèrent ponctuellement ces instructions. Tous les hommes valides avaient été enrôlés dans l'armée ou désarmés. Le reste, vieillards, femmes et enfants, furent soumis aux plus cruels et aux plus épouvantables traitements.

J'eus l'occasion, afin de pouvoir soigneusement relater les faits, de prendre des renseignements ponctuellement précis sur les rapports qui m'étaient faits des massacres par des témoins oculaires. Ces rapports contenaient des récits de réfugiés de toutes classes, de missionnaires chrétiens et d'autres témoins. Réunis ensemble, ils constituent un compte rendu de certaines phases des massacres qui ne peut être mis en doute et qui est la condamnation de ces assassins bestiaux par le monde entier. Un grand nombre de faits que j'ai réunis ont déjà été publiés dans le beau livre si fortement documenté qu'a fait paraître le Vicomte Bryce. Je n'ai l'espace ici que d'y puiser et de reproduire un seul document. Chose étrange à dire, ce rapport m'a été fait par un missionnaire allemand. Il m'a été fait personnellement à moi-même et mis sur le papier à l'Ambassade même :

« Bien souvent, nous ne savions où nous abriter nous-mêmes ; nous étions entourés de tous côtés de voisins capables de nous fusiller par les fenêtres ; pendant la nuit c'était bien pis. La nurse malade et moi nous nous couchions sur le plancher pour être à l'abri des coups de feu. Les murs de l'orphelinats étaient troués de coups de canon. Je fus obligé de laisser les orphelins tout seuls. Vint alors un ordre du gouvernement de lui livrer tous ceux qui se trouvaient dans notre établissement, petits ou grands. Toutes mes requêtes et toutes mes plaintes furent sans résultat. On me donnait l'assurance sur parole d'honneur qu'on aurait soin d'eux et qu'on les enverrait à Ourfa. J'allai alors m'adresser au Mutessarif. Il se tenait

comme un commandant en chef, à côté d'un canon. Il ne voulait même pas m'écouter ; il était devenu une véritable monstre. Comme je le suppliais au moins d'épargner les enfants, il me répliqua : « Vous ne pouvez pourtant vouloir que des enfants arméniens restent seuls au milieu des Mahométans ! Il faut qu'ils partent avec les leurs ». Il nous permit seulement de garder trois filles comme servantes.

« Ce fut cet après-midi là que je reçus les premiers rapports des événements terribles qui se passaient, mais je n'y ajoutai pas entièrement foi. Quelques meuniers et boulangers, dont les services étaient nécessaires au gouvernement, étaient restés et ce sont eux qui reçurent les premières nouvelles. Les hommes, disait-on, avaient été tous liés et fusillés en dehors des murs de la ville. Les femmes et les enfants avaient été emmenés dans les villages des environs, mis par centaines dans les maisons, et là, ou brûlés vifs, ou précipités dans les rivières. (Nos bâtiments se trouvant dans le quartier principal de la ville nous en eûmes des nouvelles promptement). Un peu plus tard, on put voir passer des femmes et des enfants ensanglantés et tout en pleurs... Qui peut décrire pareil spectacle ? Ajoutez à cela la vue des maisons incendiées et l'odeur des cadavres brûlés.

« Dans l'espace d'une semaine, l'œuvre était à peu près accomplie. Les officiers maintenant se vantaient de leurs exploits et d'avoir réussi à exterminer tout le peuple arménien. Trois semaines après quand nous avons quitté Mouch, les villages brûlaient encore. Rien de ce qui appartenait aux Arméniens, ni dans la ville, ni dans les villages, ne devait subsister.

« Dans Mouch seulement, il y avait 25.000 Arméniens ; en outre, autour de Mouch, il y avait 300 villages largement peuplés d'Arméniens.

« Nous partîmes pour Mezreh. Les soldats qui nous accompagnaient nous montraient avec orgueil, où, comment, et combien de femmes et d'enfants ils avaient tués.

« Nous vîmes avec plaisir, en arrivant à Kharpout, que les orphelinats étaient remplis d'enfants. C'est cependant tout ce qu'on pourrait en dire. Mamouret-ul-Aziz était devenu le

cimetière des Arméniens ; tous les Arméniens des différents vilayets étaient envoyés là, et tous ceux qui n'avaient pas péri en route vinrent là pour y trouver leur tombe.

*

TORTURES DU MOYEN-AGE SURPASSEES

« Une autre chose terrible : à Mamouret-ul-Aziz, ce furent les tortures qu'y subirent les Arméniens pendant deux mois, et ce sont surtout les familles aisées qui y furent traitées avec cette sauvagerie ; des pieds, des mains, des membres déchirés, étaient cloués sur des planches. On arrachait aux victimes les doigts et les ongles la barbe et les sourcils ; on les ferrait à clous comme des chevaux ; d'autres étaient pendus dans les latrines les pieds en l'air et la tête en bas...

« Ah ! combien on voudrait que tout cela ne fut pas vrai ! Afin que la population du dehors n'entendit pas les cris d'agonie des victimes, des hommes se tenaient autour des prisons où ces atrocités étaient perpétrées et battaient du tambour en faisant retentir des sifflets.

« Le 1^{er} juillet, 2000 personnes furent expédiées de Kharpout. C'étaient des soldats et l'on disait qu'ils allaient construire des routes. La population était effrayée. Sur ce, le vali fit venir le missionnaire allemand, M... et le pria de tranquilliser la population, lui disant qu'il était désolé qu'elle eut de pareilles craintes, etc. etc. Les hommes étaient à peine en marche depuis un jour qu'ils furent mis à mort dans le défilé d'une montagne. Ils avaient été attachés les uns aux autres et lorsque les Kurdes et les soldats se présentèrent pour les tuer à coups de fusil, quelques-uns réussirent à s'échapper dans la nuit. Le jour suivant 2000 autres furent envoyés dans la direction de Diarbékir. Parmi ces déportés se trouvaient plusieurs de nos orphelins (garçons) qui avaient été occupés toute l'année à des travaux pour le compte du gouvernement. Les femmes mêmes des Kurdes venaient avec des couteaux pour massacrer les Arméniens. Quelques-uns réussirent à s'enfuir.

Quand le gouvernement apprit que quelques-uns s'étaient échappés, il laissa sans aucune nourriture pendant deux jours ceux qui étaient destinés à être déportés afin qu'ils fussent trop faibles pour pouvoir prendre la fuite.

« Tous les Arméniens catholiques de haut rang furent assassinés en même temps que leur archevêque. Jusqu'alors il ne restait qu'un nombre de négociants dont le gouvernement à besoin et que pour ce motif il ne l'est pas encore déportés ; maintenant eux aussi reçurent l'ordre de partir et furent assassinés ».

Comme, par le grand nombre des victimes ainsi que par les procédés employés, ce massacre des Arméniens a été le plus horrible de tous ceux rapportés dans l'histoire, on s'est souvent demandé combien d'Arméniens ont péri, soit par le feu soit par la faim et les mauvais traitements, combien furent misérablement déportés. A la suite de l'important recueil de documents de Lord Bryce se trouve un résumé complet des faits. La population totale arménienne de l'Empire ottoman en 1912, y est évaluée entre 1.600.000 et 2.000.000. De ce nombre, 182.000 se réfugièrent dans le Caucase Russe et 4200 en Egypte. Il y en a encore 150.000 à Constantinople. A ces chiffres il faut ajouter le nombre relativement petit des survivants qui se cachent et sont disséminés dans les provinces éloignées. Nous devons donc conclure qu'un millions d'Arméniens ont été arrachés de leurs foyers des paisibles villages et des villes populeuses d'Asie Mineure. Le nombre des massacrés va de 600.000 à 800.000. Tout ce qui a survécu se trouve dans le plus pitoyable état, totalement dépourvu des choses les plus indispensables à la vie et tend des mains suppliantes vers ses frères chrétiens d'Amérique.

*

CRIME PREMEDIATE DE L'ALLEMAGNE

Nous avons maintenant à traiter un sujet d'un intrêt douloureux. Dans quelle mesure le gouvernement allemand est-il responsable des massacres et des déportations des Arméniens ? Laissez-moi dire de la façon la plus formelle

que le gouvernement allemand aurait pu les empêcher. Tous mes efforts les plus énergiques et répétés pour éveiller l'intérêt de l'Ambassadeur d'Allemagne feu le Baron Wangenheim, en faveur des Arméniens furent vains. Dans les diverses entrevues que j'eus avec lui, j'ai essayé de le convaincre que le monde entier rendrait l'Allemagne moralement responsable des crimes commis par son alliée. J'ai fortement insisté en disant que, même au point de vue économique, il n'était pas de l'intérêt de l'Allemagne que les Turcs anéantissent l'élément le plus important du pays et qu'il s'en suivrait la ruine économique de l'empire turc lui-même ; qu'ainsi dans le cas où l'Allemagne deviendrait un jour maîtresse de la Turquie elle ne trouverait plus qu'une coquille vide. Et quand je me suis aperçu que mes arguments étaient sans poids, j'ai suggéré à mon gouvernement de faire pression auprès du département des Affaires Etrangères à Berlin afin que des instructions fussent données à son ambassadeur à Constantinople pour faire cesser les atrocités. Le seul résultat obtenu fut une note envoyée par l'Ambassade d'Allemagne à la Porte protestant contre les horreurs commises par les Turcs. Le but de cette note était simplement de décharger le gouvernement allemand de toute responsabilité. Pratiquement, elle ne devait avoir aucun effet. Il n'y a pas le moindre doute dans mon esprit que les Allemands auraient pu arrêter ces horreurs dès le début.

*

CONCLUSION

On ne peut encore formuler une solution définitive pour le problème arménien. Une seule chose est bien certaine, c'est que les Arméniens doivent être délivrés du joug turc.

Je serais surpris si 400.000.000 de chrétiens qui constituent les Etats d'Europe et d'Amérique, allaient une fois encore pardonner toutes ces atrocités commises par le gouvernement turc. Vont-ils comme l'Allemagne prendre la main ensanglantée du Turc lui pardonner et le décorer comme a fait Guillaume qui lui décerna des plus hauts ordres honorifiques ? Les actes de terreur — les cruelles tortures — la réclusion des femmes dans les harems — les viols de jeune filles innocentes — les ventes de beaucoup d'entre elles aux prix de 4 francs — l'assassinat de centaines de milliers d'êtres et la déportation dans le désert d'autres centaines de milliers qui ont péri de faim — la destruction de centaines de villages et de villes — l'exécution de ce plan diabolique et prémédité d'exterminer les Chrétiens, Arméniens, Grecs et Syriens de Turquie — tous ces crimes resteront-ils impunis ? Permettons-nous aux Turcs, que dis je, les encouragerons-nous par notre lâcheté à continuer à traiter les chrétiens sous leur domination comme des « chiens mécréants » ? Ou au contraire ne ferons-nous pas tout le nécessaire sans retard pour délivrer à jamais des griffes des Turcs les survivants de ces beaux peuples chrétiens, anciens et civilisés ?

QUELQUES TÉMOIGNAGES

Un des survivants, Arsène Jamgotchian, après avoir fait le récit des douloureuses circonstances qui précédèrent l'exécution de l'ordre de la déportation et des pillages par les habitants turcs de la localité (Indérés) devant les yeux terrifiés des victimes, trace dans le journal arménien « Le Nor Yerguir », un épisode de la vie quotidienne d'un convoi de déportés.

Les gendarmes turcs qui devaient conduire le convoi sont déjà retournés à leur poste, après l'avoir pillé durant les quelques jours de marche.

Le convoi, laissé à son sort dans un pays peuplé de bandes de brigands et d'éléments hostiles aux Arméniens, arrive devant une rivière, épuisé de fatigue, de faim et de soif.

Quelqu'un de la localité avertit les déportés de ne pas s'approcher de la rivière car elle est pleine de cadavres, et leur montre la direction qu'ils doivent prendre, pour trouver de l'eau potable.

« Et nous avançons dans cette direction. La pente nous conduit vers une forêt, où sous le feuillage de chaque arbre on voit un cadavre ou un moribond, chaque buisson abrite un fantôme qui laisse échapper un cri de douleur, une malédiction ou un douloureux gémissement. Quelques pas plus loin, je vois une femme que je connaissais ; allongée sous un arbre, elle gémit et de ses lèvres tremblantes, un seul mot se fait entendre, comme un écho lointain — de l'eau... de l'eau...

Nous lui donnons quelques prunes qu'elle suce avidement, elle mâche, et ranimée quelque peu, elle ouvre les yeux, elle nous reconnaît. Mais, épuisée elle n'a même pas la force de se lever. Il n'est donc pas question de nous accompagner. Nous connaissons déjà le sort qui sera le sien.

Mais la série noire ne finit pas. Quelques pas plus loin, c'est une autre, une jeune fille que je connaissais comme l'une des plus belles de notre ville. Elle est méconnaissable, amaigrie, épuisée.

Mais voilà que ma mère se laisse tomber par terre, épuisée à son tour, sans force, presque morte.

— Vous autres nous dit-elle dans un souffle à peine perceptible, continuez votre chemin, moi je n'en peux plus, laissez-moi et partez, de l'eau, de l'eau...

Par quel miracle il me sera possible de sauver ma pauvre mère de la souffrance de la soif jusqu'à l'approche d'une source. Une jeune femme dont le nourrisson venait de mourir lui ouvre son sein. Ma mère y puise les dernières gouttes de lait. Elle se sent ranimée. Mais ce n'est pas elle seule qui souffre du feu de la soif dans sa gorge. Nous tous nous nous sentons mourir à la recherche de quelques gouttes d'eau.

Et pourtant nous nous avançons, quand enfin, nous voyons devant nous s'ouvrir une vallée qui laisse jaillir les reflets d'un immense miroir.

C'est de l'eau. Ma mère se met à courir tout en boitant. Nous y arrivons comme des fous. Nous buvons à satiété. Mais nous n'avons rien, pas même une petite bouteille pour en emporter. Nous enlevons nos chemises pour les tremper dans l'eau. Ce sera notre provision en cours de route. Nous les sucerons quand nous aurons soif.

Et, de nouveau, nous nous mettons en route. Il nous est défendu de nous arrêter quelque part dans cet immense pays où nous devons marcher, marcher, jusqu'à la mort.

Sous un amas de pierres, le cadavre d'une jeune femme s'allonge, la poitrine ouverte, laissant voir ses mamelles, un nourrisson les suce avidement, cherchant la goutte qui lui assurera la vie, mais la source est tarie pour toujours. Que faire ? Incapables de marcher nous-mêmes, nous le laissons à son sort. Nous nous échappons comme des criminels.

Nous arrivons devant un passage où une petite fille de six ans, aveugle et toute seule, pleure et demande de l'eau. Nos chemises mouillés lui servent de verre d'eau. Nous lui en versons quelques gouttes sur les lèvres. Mais la petite fille continue toujours à pleurer. Elle demande quelqu'un qui l'accompagne et la conduise par la main. Elle n'a plus personne, les siens sont morts, ou tués. Elle est aveugle. Enfant innocente d'un couple d'Arméniens.

Nous nous arrêtons enfin dans un village.

Un Kurde veut emmener mon petit cousin. La mère y consent. Le Kurde, pour exprimer son contentement, va chercher du pain et du yaourt. Mais, après les avoir mangés, la mère refuse d'abandonner son enfant et propose de l'argent au Kurde, qui n'accepte pas. — Comme vous voudrez, dit-il. Je ne veux pas enlever votre enfant de force, dans quelques jours vous serez tous massacrés, mais votre enfant aurait été sauvé. Et il s'en va.

Le lendemain, nous arrivons à Frindjilar, un village Kurde, où d'autres déportés nous avaient devancés, et ils se reposaient sous un arbre, dans un état pitoyable, les uns gravement malades, les autres mourants.

Juste à ce moment, portant de larges cicatrices sur son cou, apparaît un déporté pour nous avertir :

— Ne vous en allez pas plus loin. Après avoir dépassé la vallée, vous serez tous massacrés. Déjà des dizaines de milliers de ma ville natale et des alentours sont massacrés, nous ne restions qu'une centaine, épuisés et mourants de fatigue et de privations.

Et nous devions marcher encore, marcher toujours vers l'inconnu, cet inconnu dont les souffrances n'avaient plus de secrets pour nous. Mais les petits enfants de mon âge, qui se regroupaient toujours et de partout, ne voulaient plus s'en aller, en préférant y rester. Les mères pleuraient à leur tour, ne voulant pas se séparer de leurs enfants, et devant l'impossibilité pour elles d'y séjourner, tâchaient de les dissuader.

Ma tante disait à ma mère : — « Pourquoi voulez-vous les empêcher ? Ne vaut-il pas mieux les laisser se débrouiller tout seuls ? Regardez combien nous étions en partant, et combien il nous en reste. Nous autres, nous pouvons mourir, les enfants peuvent se débrouiller, ils peuvent entrer partout. Si nous survivons, un jour, qui

sait, pourront-ils venir nous rejoindre. Laissons les tenter leur chance ».

Nous nous quitions enfin. Tout le monde pleurait tour à tour.

De loin, nous voyions les Kurdes qui tourmentaient et battaient nos mères, pour les chasser du village. Mon cœur fit un bond. Avec mon frère, je me précipitais pour aller embrasser ma mère qui pleurait, en tenant par la main ma petite sœur.

Pauvre mère, comment avions-nous pu nous séparer. La misère, les souffrances, les privations, nous avaient-elles abrutis à ce point. Nous avions débuté ensemble sur la route des persécutions. Ne fallait-il pas la poursuivre ensemble, jusqu'à la mort. Mais pourquoi l'instinct de conservation est-il plus fort que tous les sentiments

Nous nous séparâmes en pleurant. La pauvre femme pleurait sur les souffrances qui nous attendaient, et nous, nous ne savions pas que nous pleurions une innocente condamné à mort.

QUELQUES CAS DE RÉSISTANCE ARMÉE

Nous avons précisé que, quand l'ordre de déportation fut communiqué aux gouverneurs, les Arméniens de 18 à 50 ans étaient déjà dès le début de la mobilisation appelés sous les drapeaux et la population civile arménienne des villes et des villages désarmée.

Il ne restait donc que les hommes âgés, des vieillards, des femmes et des enfants.

D'autre part, le gouvernement turc, non content de pouvoir s'appuyer sur sa gendarmerie, sur une partie de l'armée régulière pour l'exécution des ordres de déportation, il avait aussi spécialement organisé des bandes, composées de brigands turcs et kurdes ainsi que repris de justice et des prisonniers libérés à cet effet. Dans ces conditions, toute résistance armée s'avérait, sinon impossible, au moins trop difficile.

Cependant, dans quelques endroits, les Arméniens qui avaient pu cacher leurs armes lors des perquisitionss, décidaient de mourir en combattant, plutôt que d'être tués par les bandes sur le chemin de l'exil.

Van, Sassoun et Mouch, ainsi que Bitlis,

Ourfa, Amassia, Chabin. Karahissar, Guémerek Moussa Dagh et Akdagh se défendirent.

Seul, les habitants de la ville de Van et de Moussa Dagh furent sauvés, les premiers par l'arrivée de volontaires Arméniens et des troupes Russes et ceux de Moussa Dagh par l'intervention de la flotte Française.

A Bitlis, ce fut une faible résistance car, Djevdet Bey, le beau-frère du ministre de la guerre Enver, qui devint par la suite gouverneur de Van, à la tête d'une grande force armée, avait marché sur la ville et massacré 15.000 Arméniens.

Au début du mois de juillet 1915, une armée de 20.000 hommes massacrait tous les habitants de la plaine de Mouch, malgré une vive résistance et le 10 juillet, la ville même de Mouch était bombardée. Les hommes furent tués après une résistance farouche qui dura 4 jours, et les femmes et les enfants brûlés vivants dans les camps où on les avait parqués.

La résistance de Sassoun fut brisée après un mois de défense héroïque,

Au village de Dendele, dépendant de Guémérék, ville située entre Sivas et Césarée, 4000 Arméniens se défendent pendant un mois, ayant à leur tête un des notables de la localité, Makar.

Le gouvernement envoya contre eux une force composée de 2 bataillons et il ne put les vaincre qu'en leur coupant l'eau.

A Amassia et à Chabine Karahissar, résistèrent à l'ordre de déportation. A Chabine Karahissar, la population se retira dans une antique citadelle où elle résista héroïquement aux assauts des soldats turcs. Ainsi qu'à Ourfa.

Quant à la défense de Van, voici comment un témoin la résume d'après un rapport détaillé du pasteur Yaro :

*

RECIT DU MISSIONNAIRE EN CHEF AMERICAIN, M. YARO

Monsieur Yaro, un des leaders de la mission américaine, qui depuis plusieurs années vit en Arménie, a été témoin de tout ce qui s'est passé. Il raconte ainsi la marche des événements :

« Van est une des plus belles villes de la Turquie d'Asie. Cette ville pleine de vignes et de jardins, est située dans la plaine, au bord du lac, elle est entourée de beaux sites plantés d'arbres. L'ancienne ville est dominée par la forteresse qui est construite sur les rochers.

Aïgüstan (vignoble), ainsi nommé parce que chaque maison a sa vigne et son jardin, se trouve assez loin de la ville.

La mission américaine possède deux églises, deux immenses bâtiments pour pensionnats et écoles et quatre autres maisons d'habitation ; elle est située au Sud-Est d'Aïgüstan, sur une petite colline qui domine la ville et les environs.

Au Sud, il y a de grandes casernes turques, dont nous sommes séparés par une vaste plaine.

Van était peuplé de 50.000 habitants, dont 3/5 d'Arméniens, 2/5 de Turcs ; mais les événements de ces derniers temps ont bien changé la situation.

Les Arméniens sont fiers, amis du progrès et de la civilisation ; plus nombreux dans la ville, ils y avaient une certaine influence ; le voisinage de la Russie y développa la tendance révolutionnaire. Ce parti était connu, estimé ;

il avait trois chefs qui possédaient la confiance et l'estime du peuple, c'était : Vramian, député de Van à la chambre ottomane, Ischkhan, militaire expérimenté et Aram, dont nous reparlerons dans le cours de ce récit.

Le vali, gouverneur, les consultait volontiers et paraissait entretenir avec eux les meilleurs relations.

Pendant la mobilisation, les Arméniens furent assez maltraités, les riches furent ruinés et le reste du peuple fut dépouillé de tout ce qu'il possédait. Les soldats furent méprisés dans l'armée turque ; la moitié périrent par suite de mauvais traitements, de maladies contractées dans les tranchées, qu'on leur faisait creuser, ou, à la suite de travaux pénibles et malsains. Ils furent ensuite désarmés et soumis au caprice des soldats musulmans, leurs ennemis fanatiques et héréditaires.

Il ne faut pas s'étonner si les Arméniens cherchaient à désertir. Ceux qui avaient de l'argent pouvaient essayer de fuir, ceux qui n'en avaient pas aimaient mieux ne pas se présenter.

Nous avons le sentiment que cette situation ne pouvait se prolonger, que bientôt un conflit éclaterait entre les deux adversaires.

La politique des chefs révolutionnaires était très prudente et très modérée ; les chefs surveillaient la jeunesse trop fougueuse, ils se promenaient dans les rues pour empêcher les incidents regrettables, ils raisonnaient le peuple, l'exhortaient à la patience, lui faisaient comprendre qu'il valait mieux se résigner à voir quelques villages incendiés, que d'exposer tout le peuple aux tueries et aux massacres.

Ce fut à ce moment que Djévdet, beau-frère d'Enver Pacha, ministre de la guerre, fut nommé gouverneur du Vilayet de Van. Tant qu'il ne résida pas dans la ville, il y eut peu de changement dans la situation, mais quand il vint s'y établir, au commencement du printemps, on ne tarda pas à voir les nuages s'amonceler à l'horizon ; l'orage ne tarderait pas à éclater.

En effet, dès les premiers jours, Djévdet demanda aux Arméniens 3000 soldats. Les chefs avaient résolu de faire toutes les concessions possibles pour conserver la paix ; ils promirent de trouver les hommes demandés.

A ce moment éclata l'incident de Chatakh ; ce fut d'abord une simple rencontre entre les Turcs et les Arméniens, qui dégénéra en une véritable bataille. Djevdet Bey vint prier Ischkan de bien vouloir user de son influence sur la foule pour faire cesser le désordre et les tueries et, pendant que le chef et trois de ses amis se rendaient sur les lieux, ils furent traîtreusement assassinés par l'ordre du vali. Ce fait est reconnu comme certain, il se passa le 3 avril 1915.

Le lendemain, le gouverneur fit demander Vramian pour le conseiller, disait-il, mais en réalité pour le garder et l'envoyer ensuite à Constantinople.

Ces faits étaient plus que suffisants pour enlever toute la confiance aux chefs des partis ; ils déclarèrent qu'ils ne fourniraient pas les 3000 soldats demandés par le gouvernement. Ils offrirent 400 hommes et proposèrent de payer un impôt qui les dispenserait d'en fournir d'avantage.

Cela ne convint pas à Djevdet Bey, il voulait les soldats faute de quoi il menaçait la ville des pires malheurs. Quelques Arméniens vinrent prier Monsieur Yaro et le Docteur Achard de vouloir bien intervenir, pour essayer de calmer l'irascible gouverneur et l'amener à composition. Mais le vali fut intraitable. « Ils n'ont qu'à obéir, dit-il, sinon je les briserai ; je recommencerai les massacres à Chatakh d'abord, puis à Van. Si les récalcitrants osent tirer une balle, ce sera le signal d'attaque pour la ville ».

Le gouvernement nous offrit de faire garder la Mission par un bataillon de 50 soldats ; nous devions accepter ou signifier notre refus par écrit.

Nos amis arméniens nous conseillent d'accepter cette proposition, mais les chefs jugèrent que la concentration de troupes turques au centre du quartier arménien constituerait pour eux un véritable danger, et qu'ils ne pouvaient tolérer une pareille mesure. Nous proposâmes alors à Djevdet Bey de nous donner seulement cinq soldats de garde, ou point.

Nous étions dans une situation très embarrassante, nous sentions que le moment critique s'approchait, nous ne voulions pas être rendus

responsables des malheurs qui arriveraient si notre petite garnison tirait sur la ville.

Le lundi suivant, le Docteur Achard se rendit de nouveau chez le vali. Ce dernier lui posa la question sur un ton d'impatience. Devait-il oui ou non accepter la troupe, le Docteur répondit oui ; mais il fit observer que l'arrivée des soldats pourrait bien précipiter les événements.

Les soldats ne furent pas envoyés ce jour-là.

Mardi 7 avril au matin, quelques soldats turcs attaquèrent une femme arménienne, essayèrent de la violenter ; elle appela au secours et parvint à s'échapper. Deux soldats arméniens qui avaient entendu ses cris, accoururent pour la délivrer ; les Turcs les tuèrent sur place.

Cet incident fut le signal des hostilités. A chaque instant, on entendait des coups de fusil. Les relations furent interrompues entre la ville et Aïgüstan ; pendant la nuit, plusieurs incendies furent allumés. Le siège de la ville commençait.

La population de la ville et d'Aïgüstan, bloquée par l'ennemi, était défendue par 80 positions fortifiées, sans compter les maisons, les barricades, les murs, les tranchées où l'on avait organisé des postes de défense. On comptait 1500 combattants bien exercés, expérimentés, mais mal armés ; plusieurs n'avaient que des pistolets, et on avait très peu de munitions. Ceux qui n'étaient armés que de pistolets avaient l'ordre de ne tirer qu'en cas d'extrême nécessité, pour ménager les munitions ; ils devaient provoquer le feu de l'ennemi pour l'obliger à épuiser les siennes.

On se mit avec ardeur à préparer des balles et des douilles, à peu près 2000 par jour. On prépara aussi de la poudre et plus tard des obus pour trois canons. Malgré la difficulté du travail, causée par le manque de produits, le moral du peuple était excellent ; chacun était heureux de contribuer à la défense et fier de pouvoir tenir l'ennemi à distance des quartiers arméniens.

Conformément à un règlement intérieur, le peuple devait observer les lois d'une bonne hygiène, les boissons alcooliques, furent défendues, ainsi que toutes provocations, ou discussions religieuses.

Les Arméniens lancèrent une proclamation, dans laquelle ils déclaraient que la lutte était dirigée contre le gouverneur et non contre le peuple turc voisin ; que le vali pourrait être changé, mais que les deux nations devaient continuer à s'estimer et à vivre en bonne intelligence ; qu'on espérait qu'après le départ de Djevdet Bey les bonnes relations de voisinage et d'amitié reprendraient comme auparavant.

Les Turcs répondirent qu'ils partageaient entièrement ces sentiments, qu'ils combattaient malgré eux. Cette déclaration fut même signée par plusieurs notables turcs ; mais le vali n'y apporta aucune attention.

Les Arméniens ne prirent jamais l'offensive, ils étaient trop inférieurs en nombre et très mal armés ; ils se battaient pour défendre leur foyer, leur bonheur et leur vie ; aussi nos sympathies allaient-elles naturellement à eux. Nous étions tenus cependant à beaucoup de prudence, car nous ne devions pas sortir de la neutralité.

Jusqu'à ce moment, nous n'avions jamais admis dans notre hôpital des blessés ou des soldats en armes ; le Docteur Achard visitait l'hôpital provisoire des Arméniens et soignait les blessés. Djevdet en prit ombrage, il prétendit que nous donnions asile à des soldats armés et il menaça de faire bombarder nos établissements. Nous nous attendions bien à ce que ces menaces fussent mises à exécution un jour ou l'autre, bien que nous ayions déjà donné maintes preuves de notre neutralité.

Nous correspondions avec notre gouvernement par l'intermédiaire du consul d'Italie, Mr. Spordon. Une vieille femme était chargée de lui porter nos messages et notre correspondance ; elle ne devait circuler qu'en portant en main un drapeau blanc ; la première fois qu'elle oublia de prendre son drapeau, elle fut assassinée par les soldats turcs. Nous lui trouvâmes une remplaçante ; on tira sur elle, un jour qu'elle était assise à la porte de notre établissement ; elle fut grièvement blessée.

Alors, Aram interdit toutes communications avec Djevdet Bey, jusqu'à ce qu'il ait donné une réponse à M. Spordon ; il nous était même défendu de demander des nouvelles de Sœur Clara

et de Sœur Marthe qui se trouvaient à l'hôpital turc. Ce ne fût que deux semaines plus tard que nous apprîmes par le Consul que ces deux sœurs étaient en bonne santé.

Le Docteur Achard avait toujours été en bonnes relations avec le vali, mais dès ce moment, il devint suspect et fut consciemment accusé de fautes imaginaires.

Dans une lettre qu'il adressait au directeur de la banque, Djevdet disait : « Nous avons des prisonniers russes, je vais les envoyer faire l'exercice avec leurs fusils devant les fortifications de son Excellence le Docteur Achard ; il sera content, car il désire aussi voir arriver les Russes ». Cette lettre se terminait ainsi : « Ichim yock, kéfim tchok » (je n'ai rien à faire et je suis en bonne santé).

C'est à ce moment précis, où le gouvernement se réjouissait d'avoir des loisirs et d'en user, que les soldats turcs et les Kurdes massacraient, exterminaient dans les provinces des milliers d'Arméniens, que des villages entiers étaient pillés, incendiés, dévastés, que des hommes étaient fusillés, que des femmes, des jeunes filles étaient violées, enlevées ou massacrées ; que des enfants étaient arrachés des bras de leurs mères, foulés aux pieds ou égorgés ! Quelques villages surpris n'opposaient aucune résistance, d'autres se défendirent héroïquement, jusqu'à l'épuisement complet des munitions.

Le dimanche, 12 avril, le premier convoi de réfugiés et de blessés arriva en ville. Nous ne pouvions plus fermer nos portes. Dans notre hôpital, il y avait place pour 50 lits, nous y reçûmes 140 personnes, il ne restait plus un seul espace libre et nous recevions constamment de nouvelles demandes pour des blessés qui réclamaient nos soins. 4000 personnes tant blessés que réfugiés, avaient trouvé place sous notre toit.

Une femme arménienne nous disait plus tard : « Sans vous, que serions-nous devenus pendant les massacres ? C'est la troisième fois que je me réfugie chez vous ! » La plupart de ces malheureux étaient sans ressources ; ils souffraient de la faim ; il fallait organiser des secours, se tenir en relations avec les révolu-

tionnaires, pour arriver à créer des comités qui s'occuperaient de nourrir et de soigner tout ce monde.

Monsieur Yaro organisa des comités pour les différents travaux, les bonnes volontés ne firent pas défaut, chacun s'employa avec ardeur et selon ses moyens. On apporta des provisions, des familles donnaient tout ce qu'elles avaient en réserve, ne conservant pour elle que le strict nécessaire pour vivre pendant un mois. On mit toutes les provisions en commun, on distribua des bons de pain, on organisa des soupes populaires, des fourneaux économiques.

Il fallait aussi veiller à l'hygiène et aux soins de propreté pour éviter des épidémies. Nous avons vécu des jours inoubliables occupés à soulager tant de souffrances, à calmer tant de douleurs.

Tout était à organiser, pour l'ordre et la discipline ; il fallait un tribunal pour rendre la justice, des commissaires pour surveiller l'ordre, des employés pour l'administration, puis des comités pour les secours ; on créait les charges et les emplois au moment où le besoin s'en faisait sentir.

Ce ne fut que deux semaines plus tard que nous pûmes avoir des nouvelles de la ville. Elle résistait, elle avait conservé toutes ses positions, malgré les formidables attaques de l'ennemi ; on s'était même emparé de certains établissements turcs. L'ennemi avait tiré sur la ville 1600 coups de canon ; les boulets de l'ancien système s'enfonçaient dans les murs et causaient peu de dégâts, mais la violence des coups répétés ébranlaient les maisons et faisaient crouler les étages supérieurs. Les habitants se réfugiaient dans les bas et dans les caves pendant le bombardement. 3 obus tombèrent chez nous, dont l'un dans l'appartement même du Dr Achard ; 30 personnes furent blessées, une tuée.

Le Docteur se multipliait, il soignait non seulement les blessés et les malades de notre hôpital, mais il visitait encore au dehors les malades. Les maladies contagieuses nous menaçaient, ce qui compliquait encore la situation. Il fallut installer un second hôpital et les médicaments commençaient à manquer.

Un homme qui s'était échappé d'Ardjeh, au moment des massacres, arriva à Van et raconta toutes les horreurs dont il avait été le témoin qui s'était produit dans son village et dans les environs.

Le Kaïmakam avait fait rassembler tous les hommes, en leur faisant de belles promesses, puis les avait fait massacrer par ses soldats ! D'après le récit de cet unique réfugié, nous avons compris qu'il s'était passé des choses terribles.

Les régions environnantes étaient dans une situation non moins critique ; beaucoup de réfugiés étaient restés à Chouchantz ; Aram alla les visiter et les emmena dans la ville.

Le 26 avril, le couvent de Varag était en flammes ; la population qui s'y était réfugiée, se sauva dans la direction de la ville, elle se répandit dans les rues. Djevdet favorisait, du reste, l'entrée en ville des femmes et des enfants, afin d'affamer mieux et plus vite la population, pour vaincre ainsi l'opiniâtreté des défenseurs.

Pendant la mobilisation, le gouvernement avait réquisitionné une grande partie du blé d'Aïgüstan, il ne restait que de très petites réserves et il fallait donner du pain à 10.000 réfugiés ; les munitions devenaient rares, l'avenir qui s'ouvrait devant nous s'assombrissait de plus en plus. Le vali pouvait à son gré se procurer des hommes et des munitions, les vivres lui étaient assurés, tandis que nous...

Les Arméniens envoyaient à chaque instant des messagers aux volontaires arméniens du Caucase pour demander du secours ; comme aucun de ces messagers ne revenait apporter de réponse, nous pensions qu'ils avaient été tués en route. Le bruit courut que, si les Turcs étaient victorieux, tous les Arméniens viendraient se réfugier chez nous ; nous pensions que si Djevdet était vainqueur, aucun Arménien ne serait épargné.

Le samedi et le dimanche 2 et 3 mai, on remarqua sur le lac plusieurs bateaux qui transportaient un grand nombre de personnes. Était-ce la retraite qui commençait ? Le gouvernement avait ordonné aux familles turques de quitter la ville. C'était une panique générale. Le même

LE GÉNÉRAL ANDRANIK

L'histoire arménienne compte plusieurs héros qui donnèrent, au cours des siècles passés, le glorieux exemple de bravoure, d'intrépidité et d'un patriotisme désintéressé, au service du peuple, contre les envahisseurs. Mais c'est surtout vers la fin du siècle dernier et au commencement du XX^e qu'une multitude de héros surgirent du sein du peuple arménien pour combattre la tyrannie et les persécutions turques, afin d'assurer le droit à la vie de l'Arménie.

Parmi ces héros également vaillants et

humbles, qui se dévouèrent jusqu'à la mort à la cause de la Nation, Andranik se dresse comme le géant, comme le glorieux symbole de la combattivité et de la vaillance du peuple arménien, quand il s'agit de défendre ses libertés et son honneur.

Il est le plus grand héros national et populaire, qui domine tous les autres par son activité de révolutionnaire et de militaire, sa renommée, et la pieuse adoration que le peuple porte envers son souvenir.

fait s'était produit six mois auparavant, lorsque les Russes s'étaient emparés de Saraï ; mais les fugitifs n'avaient pas tardé à rentrer. Cette fois, la fuite serait-elle définitive ?

Avant de fuir, les Turcs entendaient bien faire le plus de mal possible. Le samedi, le bombardement redoubla d'intensité, sept obus tombèrent sur nos habitations, deux autres sur les maisons d'école ; les obus en éclatant causèrent quelques dégâts, les murs furent lézardés, seul un petit enfant fut tué. Le dimanche matin, jusqu'à midi, 26 coups de canon furent tirés sur la mission, ils s'espacèrent un peu dans l'après-midi et le soir le bombardement cessa tout à fait.

Une famille arménienne, la seule se trouvant dans le quartier turc, fit prévenir les chefs que les Turcs avaient abandonné la ville, qu'une garde peu nombreuse était restée près des casernes ; on nous communiqua de suite la bonne nouvelle. Les Arméniens s'emparèrent des casernes et les incendièrent. Ils se rendirent maîtres, ainsi, de presque toutes les positions turques autour de la ville.

Ce soir-là, toute la ville fut en fête pour célébrer cette victoire. La route d'Aiguéstan était libre ; nous pûmes aller en ville prendre des nouvelles de nos sœurs de charité Clara et Marthe, mais elles n'étaient plus à l'hôpital. On nous apprit que, quatre jours avant le départ des Turcs, elles avaient été transportées à Bit-

lis avec des soldats blessés. Djevdet avait dit qu'il ne pouvait pas exposer les chères sœurs à tomber chez les féroces Arméniens où elles pourraient être exposées à mille dangers.

Nous trouvâmes à l'hôpital un grand nombre de cadavres, parmi lesquels ceux de prisonniers Russes assassinés avant la retraite.

Mardi arrivaient enfin les premiers volontaires arméniens du Caucase ; ils ignoraient encore que la ville était restée au pouvoir des Arméniens ; le lendemain arrivait le reste des volontaires ; dans la soirée, les Russes firent leur entrée dans la ville.

Les volontaires arméniens amenaient avec eux un millier de femmes et d'enfants turcs qu'ils avaient recueillis sur leur chemin ; ils nous les confièrent. Ce fait, mieux que tout ce qu'on pourrait raconter, montre bien la mentalité de ce peuple. Ces volontaires connaissent tous les crimes commis par les Turcs dans les villages, les massacres, les incendies, et pourtant, ils ne pensent qu'à sauver les femmes et les enfants de leurs ennemis, quand ils les rencontrent abandonnés sur la route !

Un Turc blessé, que nous avons soigné dans notre hôpital, nous disait avec fierté : « Moi, j'ai tué 20 Arméniens ! ». Mais il oubliait de dire que c'est un Arménien qui l'avait ramassé et apporté chez nous pour le faire soigner et le guérir.

*Journal arménien « Arev » de Bakou
du 16/29 Juillet 1915 - N° 98*



LE GENERAL ANDRANIK

Andranik était né à Chabin-Karahissar (Asie Mineure) en 1866. Fils d'un forgeron, il fréquente, pendant quelques années, l'école communale de sa ville natale, et puis il s'engage comme apprenti chez un menuisier. Mais sa carrière devait être brisée par un événement qui devait exciter en lui le sentiment de vengeance. Un turc attaque son père et le blesse grièvement. Il se venge, il est arrêté et emprisonné. A ce moment-là, il était déjà affilié au parti révolutionnaire Hentchakiste, où il était connu et estimé pour son ardeur patriotique. Il s'évade de la prison grâce à l'aide et aux efforts de ses camarades Hentchakistes, qui prennent

toutes les précautions pour l'envoyer sain et sauf à Constantinople, où, grâce à l'influence de son entourage, et surtout par suite des événements, il décida de se dévouer à la lutte contre la tyrannie turque, pour la défense et la libération de son peuple opprimé.

De Constantinople il part pour le Caucase, ayant l'intention de s'introduire clandestinement en Arménie turque, dans le but de participer aux partisans révolutionnaires, qui combattaient les forces du tyran turc, et il entra dans les bandes de quelques fameux chefs, comme Vazken, Kourkène et Sérope.

C'était vers 1894, lors des premiers mas-

sacres des Arméniens dans le district de Sassoun.

Le Sultan Rouge, Abdul Hamid, dans le but sanguinaire d'exterminer les Arméniens, avait fait organiser des formations armées jusqu'aux dents, avec la seule mission de piller, persécuter, massacrer les Arméniens. Ces bandes étaient exclusivement formées de pillards Kurdes, des montagnards sans scrupules, ne reculant devant aucune atrocité.

Et dans toute l'Arménie turque, ce fut la domination de la terreur. On pillait, on tuait, on enlevait les femmes et les jeunes filles sans être inquiété de la part des autorités. Même d'un village à un autre, le voyage s'avérait dangereux. Les plaintes des villageois et des citadins s'entassaient dans les archives du Patriarcat à Constantinople. Le gouvernement turc faisait toujours la sourde oreille, ou bien, il ne faisait pas tort de prodiguer des promesses d'amélioration, qu'il ne tiendrait jamais.

Enfin, les représentants des Grandes Puissances à Constantinople, s'émeuvent. Les Consuls font des enquêtes sur place à Sassoun et constatent irréfutablement les faits.

Les ambassadeurs élaborent un projet de réformes dont ils exigent l'exécution.

Le Sultan Rouge, après quelques hésitations, fait semblant de se soumettre aux propositions de réformes, mais ses émissaires ont reçu l'ordre de massacrer.

C'était en 1895-96. Plus de cent mille Arméniens furent massacrés, environ 2500 villages ravagés, plus de 500 églises détruites, etc... C'est dans cette atmosphère infernale que notre jeune héros se met à l'action.

Il fait déjà partie de la bande du fameux chef Sérope, qu'il adore, mais, par trahison Sérope est tombé sous les coups du chef des forces de répression, Khalil Pacha.

Andranik s'est promis de venger son chef et il guette l'occasion. On l'informe enfin que Khalil Pacha est en tournée d'inspection. Il connaît son itinéraire. Il veut l'abattre de sa main, mais le rhumatisme le condamne à l'inaction. Il demande à ses camarades de le porter dans un endroit où il pourra se mettre à l'affût. Enfin, le moment de la justice arrive. Kha-

lil Pacha, escorté de ses cavaliers, avance lentement. Andranik vise le coup part, Khalil tombe. Sérope est vengé. Dès lors, Andranik ne s'arrêtera plus. Sa renommée s'en va croissant. Les forces turques ont reçu l'ordre de le capturer coûte que coûte mort ou vivant. Les espions se mettent à l'œuvre. L'armée turque détache de fortes unités à sa poursuite.

Andranik, avec sa bande d'une vingtaine de partisans, se retranche dans un couvent (Arakélotz vank — Le couvent des apôtres), à Mouch où il est encerclé par de très forts détachements secondés par des milliers de pillards Kurdes.

Retranchée derrière les murailles du couvent, la bande encerclée résiste avec acharnement, malgré le froid très vif, en causant de terribles pertes à l'ennemi. Mais tandis que celui-ci reçoit des renforts et du ravitaillement, la bande voit ses réserves diminuer de jour en jour. Et l'encerclement dure depuis 40 jours.

Un matin, l'ennemi se met à l'assaut, leur commandant a reçu des ordres sévères et des menaces de disgrâce, par son supérieur. Mais le couvent reste silencieux. Pas un coup de fusil ne part de l'autre côté.

La veille, profitant de la nuit et de la neige qui couvrait la plaine sous une épaisse tranche, Andranik avait réussi à prendre la fuite avec toute sa bande sans attirer l'attention des sentinelles.

A ce sujet, Monsieur Pierre Quillard écrit dans la revue « Pro-Armenia » :

« En 1904, le Sultan envoyait une armée de 40.000 hommes contre Sassoun où s'était installé Andranik avec ses hommes. Ils n'étaient pas plus de 200, bien décidés à défendre la population contre les persécutions.

Les combats durèrent 2 mois. Les grandes puissances s'émurent encore une fois. Les journaux de l'Europe commencèrent à en parler abondamment. Et, après deux mois d'héroïque défense, Andranik réussissait encore une fois de sauver ses partisans et sa tête en rompant les lignes de l'adversaire et en passant pour se réfugier en Iran.

En 1908, la déclaration de la Constitution ottomane ne l'avait nullement enthousiasmé, il ne pouvait plus croire en l'honnêteté des diri-

geants turcs, vieux ou jeunes. Et les massacres d'Adana, en 1909, lui donnèrent raison. Et quand la guerre fut déclarée entre la Turquie et les Etats Balkaniques, en 1912, Andranik à la tête de volontaires arméniens, prit part aux combats dans l'armée bulgare.

C'est lors de la première guerre mondiale qu'Andranik se réleva comme un grand conducteur d'hommes et un stratège de grande envergure, et c'est en reconnaissance de ses mérites et des services rendus par lui que le gouvernement russe le nomma général-major, en lui accordant la plus grande distinction militaire russe, la Croix de St. Georges.

Immédiatement après la déclaration de la guerre entre la Turquie et la Russie, les dirigeants arméniens du Caucase lui avaient demandé de se charger de la formation des troupes volontaires arméniennes, et c'est ainsi qu'Andranik, alors capitaine de l'armée bulgare, grade qu'il avait gagné sur le champs de bataille pendant la guerre des Balkans, forme avec des volontaires, l'avant-garde de l'armée russe, agissant contre les Turcs sur le front du Caucase. Parmi les plusieurs batailles qu'il a menées contre les Turcs, c'est celle de Diliman qui restera inoubliable, car, c'est grâce à l'action vigoureuse des troupes d'Andranik que les forces turques échouèrent dans leur intention de frapper l'aile gauche de l'armée russe et de s'emparer en même temps des chemins de fer Tiflis-Bakou. C'est aussi grâce à l'initiative d'Andranik, qu'après deux vains essais sanglants de l'armée russe, Mouche et Bitlis furent prises.

Vers la fin de 1916, les autorités militaires russes prennent la décision de liquider les troupes volontaires en les incorporant à l'armée régulière. Et, au mois de décembre 1917, les Arméniens se voient dans la nécessité de ne compter désormais que sur leurs propres forces, pour défendre leur existence contre les envahisseurs turcs et leur territoire où devait naître l'Etat Arménien.

Sous le haut commandement du général Nazarbékian, la première armée régulière arménienne s'organise à la hâte. Andranik y prend le commandement d'une brigade de choc et participe presque à toutes les batailles menées contre l'armée turque. Un de ses biographes dit en parlant de lui :

— Pendant trente ans, l'insaisissable Andranik a promené le drapeau de la révolte à travers l'Arménie, partout, sur son passage, faisant reculer les troupes régulières turques. Son nom seul suffisait pour démoraliser toute une armée.

Durant cette longue épopée, Andranik n'a jamais été blessé ; on aurait dit que la bonne étoile de Napoléon I^{er} l'accompagnait partout. Plusieurs fois, sa tête a été mise à prix par le gouvernement turc, mais Andranik savait déjouer toutes les intrigues et toutes les embûches tendues sous ses pas. Son prestige avait acquis une tel degré de célébrité qu'une partie des Kurdes préférait se soumettre à la volonté de ce surhomme sur lequel les balles n'avaient aucune prise, mais, par contre, les siennes savaient atteindre ses adversaires, quand le grand justicier de tout un peuple voulait imposer un châtiment exemplaire.

Comment un drapeau sauva quatre mille Arméniens

Récit du Pasteur Dikran ANDREASSIAN

Depuis le jour où la Turquie a commencé la guerre, les habitants du Zeïtoun se sont demandé anxieusement si les Turcs traiteraient les habitants arméniens de ce district montagneux avec quelque nouvelle forme de cruauté et d'oppression.

Zeïtoun est — il faut que nous disions maintenant — était une ville de 7000 habitants, tous arméniens, entourée de plusieurs villages, chrétiens eux aussi, au centre du Taurus.

J'ai desservi pendant un an l'église arménienne protestante de Zeïtoun, et le récit sui-

vant est une expérience personnelle.

Au printemps (1915), le gouvernement prit une attitude menaçante envers Zeïtoun, appelant les anciens et les notables de la ville, et commença un système d'inquisition, renforcée de bastonnade. Des accusations absurdes furent portées contre les Arméniens dans le but de leur extorquer de l'argent.

Pendant ce temps, arrivaient environ 6000 hommes de troupes régulières dans les casernes au-dessus de la ville. Une première tentative pour prendre d'assaut le monastère arménien échoua, causant certaines pertes aux Turcs. Les jeunes gens qui l'occupaient se défendirent vaillamment, et ce fut seulement quand le monastère fut attaqué par l'artillerie de campagne qu'il put être pris.

Cinquante des principaux habitants de Zeïtoun furent sommés de se rendre à la caserne « pour conférer avec le commandant ». Ils furent immédiatement mis en prison, et l'on fit appeler leurs familles.

Chacun attendait anxieusement leur retour, mais on apprit qu'on les avait expédiés à une destination inconnue.

Quelques jours plus tard, un autre groupe plus nombreux de familles reçut l'ordre d'aller à la caserne et fut, séance tenante, chassé avec des menaces et des malédictions vers un lointain exil.

C'est ainsi que trois ou quatre cents familles furent renvoyées, sans vivres, à pied, par des routes écartées dans la montagne, quelques-unes du côté de Konia, vers le nord-ouest, d'autres dans le sud-est, vers les plaines chaudes et malsaines de la Mésopotamie.

Jour après jour, nous voyions les différents quartiers de la ville dépouillés de leurs habitants, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un petit groupe.

En plus de mes fonctions de pasteur, j'avais la direction de l'Orphelinat de la Mission. Un matin, l'officier en chef me fit appeler et me dit de faire immédiatement mes préparatifs de départ. « Et, ajouta-t-il, votre femme partira aussi, de même que les enfants de l'orphelinat »,

Nos « préparatifs » furent vite faits car on ne nous permit d'emporter que bien peu de

chose. En sortant, mon cœur saignait à la vue de notre chère église, vide et déserte. Le reste de nos 7000 concitoyens descendaient ainsi dans la vallée, s'en allant en exil ! Nous avons vu des massacres, mais ceci, nous ne l'avions encore jamais vu ! Un massacre est au moins vite fini, mais cette longue angoisse est presque plus qu'on ne peut supporter.

La première journée de marche nous épuisa tous. Dans la nuit, alors que nous étions couchés en plein air, des muletiers turcs nous prirent les quelques ânes et mulets que nous avions. Le lendemain, en piteuse condition, les enfants avec les pieds meurtris, nous atteignîmes Marash. Grâce à l'instante requête des missionnaires américains, l'ordre fut donné par le gouverneur, à moi et à ma femme, de retourner à ma ville natale ; Yoghonlook, près de la mer, à douze milles d'Antioche ; mais cela seulement parce que ma femme et moi n'étions pas nés à Zeïtoun. Mon cœur était déchiré entre mon désir de partager le bannissement de mes paroissiens et celui de mettre ma femme dans une sécurité relative, dans la maison de mon père.

Mais l'ordre ayant été donné, je n'avais pas le choix et force me fut d'obéir...

Notre dernière étape était à travers une vallée historique la fertile plaine d'Antioche. C'est là que Chrysostome avait prêché dans la ferveur du début de son ministère, avant d'être appelé à Byzance ; c'est dans une chapelle isolée sur le penchant de la montagne, qu'il se retirait pour la prière et la communion avec Dieu. Dans mon enfance j'avais souvent contemplé avec admiration et respect les ruines de la chapelle de Saint-Chrysostome. C'était dans cette même Antioche que Barnabas et Paul travaillèrent avec tant d'énergie spirituelle ; et c'est d'ici qu'ils partirent pour leur tâche solennelle de répandre la foi chrétienne. La voie romaine, le long de laquelle ils marchèrent d'Antioche à Séleucie, est encore visible dans la vallée au-dessous de ma ville natale, et les quais de pierre où les vaisseaux romains mettaient à la voile, à Séleucie, n'ont pas été entièrement détruits par les orages et les tremblements de terre des siècles passés.

L'HEROIQUE DEFENSE DE MOUSSA DAGH

Une affiche officielle du gouvernement turc à Antioche était placardée sur les murs des villages de Moussa Dagh, donnant ordre de se préparer dans les huit jours au bannissement. Vous pouvez à peine vous imaginer la consternation et l'indignation qu'elle causa. Nous restâmes debout toute la nuit, discutant ce qu'il valait mieux faire.

Il nous semblait presque sans espoir de résister au gouvernement et cependant la perspective de nos familles dispersées dans un désert lointain, parcouru par les tribus arabes, fanatiques et sans foi, était si effroyable que, hommes et femmes, nous fûmes d'avis de refuser d'obéir bravant ainsi la colère du gouvernement. Tous, cependant, ne partagèrent pas notre manière de voir. Ainsi, Haroutiune Nokhoudian, le pasteur de Beytias, vint à la conclusion que ce serait folie de résister et que la dûreté de l'exil pourrait peut-être s'atténuer en route. Il inclinait à céder. Soixante familles de son village et un nombre considérable d'habitants des villages voisins, d'accord avec lui, descendirent à Antioche sous escorte turque. Ils furent rapidement chassés vers Bas-Euphrate, et, depuis lors, nous n'avons jamais plus entendu parler d'eux.

Nos fidèles amis les missionnaires américains, étaient séparés de nous. Les communications avec le monde extérieur étant interrompues, nous fûmes livrés à nos propres ressources et comprîmes que notre seule chance de salut était dans la miséricorde de Dieu. C'est avec ferveur que nous Lui demandâmes de nous fortifier pour faire notre devoir.

Sachant qu'il nous serait impossible de défendre nos villages dans la plaine, il fut décidé que nous nous retirerions dans les hauteurs de Moussa Dagh, emportant le plus que nous pourrions en fait de vivres et de matériel. On conduisit aussi tous les troupeaux de moutons et de chèvres le long de la montagne, et chaque arme défensive fut apportée et fourbie. Nous avions cent vingt fusils modernes et à peu près

trois fois autant de vieux fusils à pierre et de pistolets ; tout ceci laissait encore plus de la moitié de nos hommes sans armes.

A la tombée de la nuit, le premier jour, nous avions atteint les rochers les plus élevés de la montagne. Tandis que nous commencions à camper et à préparer notre repas du soir, une pluie torrentielle se mit à tomber et continua toute la nuit. Nous n'avions aucun abri et tous, autant que nous étions, hommes, femmes et enfants, environs cinq mille, nous fûmes trempés jusqu'aux os, et beaucoup du pain que nous avions apporté fut réduit en bouillie. Nous avions surtout le souci de tenir secs nos fusils et la poudre et nos hommes y parvinrent très bien.

Le lendemain, dès l'aube, tout le monde se mit à l'œuvre pour creuser des tranchées aux endroits stratégiques. Là où il n'y avait pas de terre à creuser, on empila des blocs de rochers pour faire de fortes barricades derrière lesquelles se postèrent des groupes de tirailleurs. Le soleil s'était levé radieux et toute la journée nous avons travaillé pour fortifier nos positions contre l'attaque dont nous étions certains qu'elle allait se produire. Vers le soir, nous nous réunîmes pour l'élection d'un comité de défense qui aurait l'autorité suprême. Puis on forma des plans pour défendre chaque passage dans la montagne. Des éclaireurs, des messagers et un groupe central de tirailleurs furent choisis et chacun eut son poste assigné.

L'ordre gouvernemental avait été émis le 13 juillet. Les huit jours de grâce étaient presque écoulés et nous nous doutions bien que les Turcs avaient découvert nos mouvements. Toute la plaine d'Antioche est peuplée de Turcs et d'Arabes et il y a toujours une forte garnison dans les casernes d'Antioche.

Le 21 juillet l'attaque commença. L'avant-garde turque était de 200 hommes, dont le capitaine se vantait insolemment qu'il allait balayer la montagne en un jour. Mais les Turcs subirent des pertes et furent repoussés au pied de la montagne. Quand ils revinrent pour une attaque plus générale, ils hissèrent un canon de campagne, qui après quelques tâtonnements fit du mal à notre camp. Un de nos tirailleurs, un

jeune homme au cœur de lion descendit en se glissant dans les buissons et arriva tout près du canon, qui était posé sur un rocher plat. Il se fit un abri de branchages et attendit une bonne occasion. Il pouvait entendre ce que les Turcs disaient tout en chargeant le canon. Puis l'un des tirailleurs étant en vue, le jeune homme l'abattit de son premier coup de fusil. Avec cinq balles il tua quatre canoniers. Sur ce, le capitaine leva les bras au ciel, et n'ayant pas pu découvrir notre tirailleur il ordonna que le canon fut emmené et mis à l'abri. C'est ainsi que nous fûmes préservés d'une canonnade désastreuse, ce jour là et les jours suivants !

Mais les Turcs réunissaient des forces pour nous attaquer en masse. Ils avaient rascolé des hommes dans plusieurs villages musulmans, les appelant aux armes. L'arsenal d'Antioche leur avait fourni armes et munitions, et cette bande de 4000 musulmans, avides de carnage, était un ennemi vraiment redoutable. Mais la force principale des Turcs consistait en 3000 hommes de troupes régulières, disciplinées et aguerries.

Tout à coup, un matin, nos éclaireurs apportèrent la nouvelle que l'ennemi débouchait sur chaque passe de la montagne. Une attaque en masse commença par un des ravins, et les Turcs, à notre grande consternation, furent bientôt maîtres des hauteurs, menaçant notre campement. Sans cesse, de nouveaux renforts apparaissaient, et vers la fin de l'après-midi les ennemis étaient plus nombreux que nous, et aussi la portée de leurs fusils était bien supérieure à celle de nos vieilles armes. Au coucher de soleil, trois compagnies s'étaient avancées à travers les épaisses broussailles et n'étaient plus qu'à quelques quatre cents mètres de nos huttes. Un ravin profond et humide nous séparait et les Turcs se décidèrent à bivouaquer, plutôt que de continuer leur marche dans la nuit.

Nos chefs tinrent rapidement conseil ; ils parlaient très bas et avaient fait éteindre toute lumière dans le camp. Nous savions tous que nous étions à un moment décisif. Un projet très risqué fut adopté : ramper autour des positions turques à la faveur de la nuit, opérant ainsi un mouvement enveloppant, qui commencerait brusquement par une fusillade et se terminerait par un corps à corps. Nous sentions que tout

était perdu si ce plan échouait. Nos hommes se glissèrent avec une adresse remarquable dans la sombre forêt. C'est ici que notre connaissance approfondie des rocs et des buissons nous rendait possible de faire ce que les envahisseurs n'avaient pas pu tenter. Le cercle était à peu près complet lorsque les hommes se ruèrent à l'attaque avec l'énergie du désespoir.

Il fut vite évident que les Turcs étaient en plein désarroi, se précipitant dans les ténèbres, trébuchant contre les rochers : les officiers criaient des ordres contradictoires, cherchant en vain à rallier leurs hommes. Ils avaient certainement l'impression d'une très forte attaque arménienne, car en moins d'une demi-heure, le colonel donna l'ordre de la retraite, et avant l'aurore ils avaient évacué les bois.

Plus de 200 Turcs avaient été tués, nous avions pris du butin, des fusils, des munitions et une mule. Le combat ne recommença pas, mais nos ennemis ne se tinrent pas pour battus ; ils avaient seulement été repoussés.

Durant les jours suivants, ils rassemblèrent toute la population musulmane, à plusieurs lieues à la ronde ; c'était une horde de peut-être 15.000 hommes, avec laquelle ils cernèrent Moussa Dagh du côté de la terre, dans l'intention de nous affamer. Du côté de la mer il n'y avait aucun port, ni communication possible avec un port, la montagne descendant jusqu'à la mer. Notre temps était bien rempli par les soins de nos blessés et les réparations de notre camp.

Voyant notre montagne assiégée, nous commençâmes à faire le compte de nos ressources comme nourriture. Pendant la première semaine, nous avions épuisé le pain, le fromage et les olives que nous avions emportés ; nous n'avions que très peu de farine, et pendant un mois, nous vécûmes de nos troupeaux, gardant le lait pour les petits enfants et les malades ; mais nous vîmes que, même avec une ration réduite, nous ne pourrions tenir plus que 15 jours, et, pressés par cette anxiété, nous cherchâmes les moyens de nous échapper par mer.

Avant d'être complètement cernés, nous avions chargé un coureur d'une mission dange-reuse : il s'agissait de parcourir quatre-vingt milles, à travers des villages turcs pour demander aide et secours à Monsieur Jackson, le con-

sul américain à Alep. Nous avions l'espoir qu'un navire de guerre des alliés pourrait peut-être se trouver dans le port d'Alexandrette, trente-cinq milles plus au nord. Un de nos jeunes gens, qui était un vigoureux rameur, s'offrit à se glisser à travers les lignes turques portant un message en anglais fixé dans sa ceinture. Il réussit à atteindre les hauteurs dominant le port, mais ne vit aucun vaisseau, et revint.

Nous chargeâmes alors trois nageurs d'être constamment sur le qui-vive pour voir si aucun navire n'approchait, et de se jeter à la mer avec cette supplique dont nous avons fait une triple copie :

« Au nom de Dieu et de la fraternité humaine, nous implorons tout anglais, américain, français, italien ou russe, qu'il soit amiral, capitaine ou telle autre autorité que cette pétition pourrait atteindre ;

« Nous, la population de six villages arméniens, environ 5000 âme, nous nous sommes réfugiés dans cette région de Moussa Dagh, appelée Damjalik, qui est à trois heures de voyage au nord-ouest de Suidiyé, le long de la côte ;

« Nous avons fui devant la torture barbare des Turcs, mais surtout devant l'outrage de l'honneur de nos femmes.

« Monsieur, vous avez sûrement entendu parler de la politique d'extermination que les Turcs appliquent à notre nation. Sous prétexte de disperser les Arméniens, comme pour éviter une révolte, notre peuple est expulsé de ses maisons, dépouillé de ses jardins, de ses vignes et de toute ses possessions.

« Ce procédé brutal s'est déjà étendu à Zeïtoun et à ses trente-deux villages, à Albus-tan, Geoksou, Yarpouz, Diarbékirkir, Adana, Tarse, Mersine, Deurt-Yol, Hadjin etc., et cette même politique atteint le million et demi d'arméniens dans les différentes parties de la Turquie.

« L'auteur de ces lignes était le pasteur protestant de Zeïtoun, il y a quelques mois, et a été le témoin de beaucoup de cruautés inénarrables. J'ai vu des familles chassées le long de la route, les enfants les pieds nus et endoloris, des vieillards épuisés. On entendait des sanglots, des prières et des blasphèmes. Des femmes don-

nèrent le jour à leurs enfants dans les buissons au bord du chemin, et furent immédiatement contrainte de se remettre en marche jusqu'à ce que la mort compatissante vint mettre un terme à leurs souffrances.

« Ceux qui étaient assez forts pour supporter un pareil voyage étaient poussés par les fouets des gendarmes vers les plaines du Sud. Les uns mouraient de faim, les autres étaient dépouillés en chemin ; d'autres encore, atteints par la malaria, étaient abandonnés. Et comme dernier acte de cette tragédie infâme, les Arabes et les Turcs massacrèrent tous les hommes et distribuèrent les femmes et les jeunes filles parmi leurs tribus.

« Il y a quarante jours, le gouvernement nous informa que nos six villages devaient s'en aller en exil. Plutôt que de nous y soumettre, nous nous sommes réfugiés dans cette montagne. Nous n'avons plus que peu de nourriture et les troupes nous assiègent. Nous avons eu cinq violents combats. Dieu nous a donné la victoire, mais la prochaine fois l'ennemi reviendra beaucoup plus nombreux.

« Monsieur, nous vous implorons au nom du Christ ! Nous vous en prions, transportez-nous à Chypre ou dans quelque autre terre libre. Notre peuple n'est pas paresseux ; nous gagnons notre pain si on nous donne du travail.

« Si c'est trop vous demander, transportez au moins nos femmes, nos vieillards ; donnez-nous des armes, des munitions et des vivres, et nous lutterons avec vous de toutes nos forces contre les Turcs. Nous vous en prions Monsieur, n'attendez pas qu'il soit trop tard.

« Votre respectueux serviteur, au nom de tous les chrétiens ici.

Septembre

Dikran Andréassian

Mais les jours passaient, et pas même une voile n'était en vue.

Cependant, d'après mon avis, nos femmes avaient fait deux immenses drapeaux blancs. Sur l'un, j'avais écrit, en grande caractères, en anglais :

« Chrétiens en détresse. Sauvez-nous ! »

Sur le centre de l'autre, nous avions fixé une grande croix rouge. Nous les hissâmes à la

cime de deux hauts jeunes arbres et apostâmes des sentinelles pour scruter l'horizon depuis l'aube jusqu'à la nuit.

Les Turcs nous attaquèrent encore à plusieurs reprises, et nous eûmes d'autres combats acharnés ; mais les choses ne furent plus jamais aussi graves que dans notre premier engagement. De notre position élevée, nous pouvions faire rouler le long de la montagne, des quartiers de rochers, pour le plus grand dommage de l'ennemi. Notre poudre et nos cartouches diminuaient et les Turcs devaient se douter des difficultés de notre situation, car ils commençaient à nous crier d'impertinentes sommations de nous rendre. Ce furent d'anxieuses journées et de longues nuits !

Un dimanche matin, le cinquante-troisième jour de notre défense, tandis que je préparais un sermon destiné à encourager, et à fortifier nos gens, tout-à-coup je tressaillis : un homme arriva jusqu'à ma hutte, courant de toutes ses forces et criant à pleins poumons : « Pasteur, Pasteur ! un navire de guerre approche ! Il a vu nos signaux et il nous répond. Béni soit Dieu qui a entendu nos prières ! »

C'était le « Guichen », vaisseau français. Pendant qu'on abaissait une chaloupe ; plusieurs de nos jeunes gens s'étaient élancés vers la mer, et bientôt, ils nageaient dans la direction du beau navire.

Avec des cœurs qui battaient bien fort, nous descendîmes sur la plage, et le capitaine nous a invité à lui envoyer une délégation pour rendre compte de notre situation. Il lança un message de télégramme sans fil à l'amiral, et

avant bien logtemp le vaisseau « Jeanne d'Arc » apparaissait à l'horizon, suivi par d'autres navires de guerre français.

L'amiral nous dit des paroles d'encouragement et ordonna que chaque membre de notre communauté fut recueilli à bord des vaisseaux.

L'embarquement prit, naturellement, un certain temps, et un croiseur anglais fut appelé à la rescousse pour aider à nous transporter à Port-Saïd. On nous traita avec beaucoup de bonté. Nous arrivâmes en deux jours à Port-Saïd, et nous sommes maintenant installé dans un camp qui nous a été attribué par les autorités anglaises.

Un compte exacte indique le nombre des survivants :

Enfants au-dessus de 4 ans	427
Fillettes de 4 à 14 ans	508
Garçons de 4 à 14 ans	628
Femmes au-dessus de 14 ans	1441
Hommes au-dessus de 14 ans	1054
Total	4058

Nous n'oublierons pas que notre Sauveur fut amené dans son enfance en Egypte, pour sa sûreté. Et les frères de Joseph n'ont pas pu être plus reconnaissants que nous ne le sommes pour le blé qui nous est fourni.

Nous adressons nos salutations aux amis américains, et nous sommes en réalité un peuple, au nom du Christ et à l'ombre de sa Croix Rouge.

Votre respectueux serviteur,
Dikran ANDREASSIAN

TEMOIGNAGES SUR LES ATROCITES TURQUES COMMISES EN ARMENIE RECIT DE L'EPOPEE ARMENIENNE DE CHABIN-KARAHISSAR

Recueillis par

La Société des Dames Arméniennes (Azkanever de Constantinople)

La Société des Dames Arméniennes « Azkanever » (consacrées à la Nation), fut fondée en 1879 et, pendant quinze années consécutives,

ouvrit et garda des écoles de jeunes filles dans les provinces arméniennes.

Pendant le règne tyrannique du Sultan

Abdul-Hamid, la Société fut désorganisée, ses écoles fermées et les villages où elles se trouvaient incendiés, et les instituteurs ainsi que les membres de la Société persécutés.

En 1908, pendant le régime constitutionnel, la Société étant réorganisée, elle rouvrit cinquante écoles où plus de trois mille jeunes filles recevaient gratuitement l'instruction. Mais aujourd'hui, ces écoles sont détruites, et les élèves, hélas ! pour la plupart dispersées, malmenées et massacrées.

La société, mère à qui l'on a ravi ses enfants, espère que tous ces foyers supprimés seront reconstruits dans la Patrie libérée. Et cette espérance l'aide à former un livre commémoratif. Ce livre, composé du souvenir, des larmes et des traces de sang de milliers de martyrs, est dédié à Vous, grandes nations alliées ; elle vous l'offre, afin qu'à l'heure solennelle, l'heure où sera accomplie l'œuvre de justice pour l'Orient, vous ayez sous les yeux la protestation jaillie du cœur de la femme arménienne !

*

L'EXIL DES INTELLECTUELS ARMÉNIENS

Le dimanche 11 avril 1915 devait être témoin de la terreur à laquelle fut vouée la population arménienne de Constantinople. De faubourg en faubourg, des bruits circulaient à propos d'événements tristes et terrifiants ; la nouvelle de brusques arrestations était murmurée par toutes les lèvres. La veille, dans la nuit, les Turcs avaient arrêté 270 intellectuels arméniens ; des hommes de lettres, des poètes, des avocats, des journalistes, des instituteurs, des représentants de diverses associations, et nous pouvons citer : D. Varoujan, R. Sévak, Tchégurian, Aknouni, Siamanto, D. Kéléguian, R. Zartarian, Khajak, J. Saïabalian, A. Minassian, Herant, Puratt, et combien d'autres !

Après avoir passé la nuit dans la prison centrale, l'élite de la nation arménienne devait prendre la route de l'exil. Une partie devait être envoyée à Ayach et l'autre à Tchanguéré (vilayet d'Angora), noms qui restent tristement

célèbres comme lieu d'exil des intellectuels arméniens.

Trois mois après, les nouvelles des atrocités commencèrent à nous parvenir. Les premières victimes, D. Varoujan et R. Sévak, deux poètes célèbres et bien-aimés, furent massacrés dans un ravin au moment où ils étaient transportés de Tchangeré à Angora. Quelques temps après, les détenus d'Ayach étaient conduits par groupes dans le Kanlidéré, enchaînés deux à deux et là, massacrés impitoyablement à coups de fusils et de yatagans. Des tortures effroyables, ongles arrachés par des tenailles, des brûlures à l'huile bouillante, etc. leur avaient été infligées avant la mort.

Pendant ce temps, les Arméniens de toutes les provinces de l'Empire avaient été déportés. Et les hommes avaient été séparés de leur famille puis impitoyablement massacrés ; et les femmes, tuées après avoir été violées ; et de pauvres enfants jetés à la rivière ou abandonnés et qui, se traînant affamés par monts et par vaux, sont les jouets du caprice de la populace turque.

*

LA MORT DE ZOHRAB, *homme de lettres éminent et membre du Parlement Ottoman, et de son collègue VARTKES*

Zohrab et Vartkès furent conduits à Edesse (Ourfa) lors même des massacres qui y eurent lieu. Ils furent gardés dans un hôtel pendant deux jours, sous surveillance. Le troisième jour, le représentant d'Edesse, Mahmoud Nédine Bey, organise un banquet à leur honneur. D'abord, Zohrab refuse de s'y rendre, et ce n'est que sur l'insistance de Nédine Bey qu'il finit par accepter l'invitation en disant : « Nédine Bey, si je viens, je sais que je ne pourrai pas digérer ce que j'y mangerai ». Néanmoins, il s'y était rendu ; mais la fin du banquet fut interrompue par la venue de quatre gendarmes demandant à Nédine Bey de leur livrer ses deux hôtes arméniens, prétextant que la voiture étant prête, il devait les conduire à Kharpout. Entendant cela,

Zohrab dit avec émotion à Nédine Bey : « On nous emmène pour nous tuer, je vous en prie, intervenez. »

Nédine Bey donna sa promesse, mais les gendarmes conduisent Zohrab et Vartkès vers la voiture, qui attendait à côté d'une autre où se trouvaient le Père Ardavazt et deux notables de la ville, emprisonnés le même jour. Après une heure de marche, ils arrivent à Karakeupru, où une semaine avant, quatre mille soldats arméniens appartenant à « Amélé Tabour » (ouvriers soldats) originaires d'Ourfa et de Diarbékir, avaient été massacrés. C'est dans ce lieu sinistre que l'on voulut descendre les prisonniers de voiture. Zohrab résista et ce fut dans la voiture qu'on vint le tuer. Les autres prisonniers furent cloués au sol par des piques de fer, après que les cheveux et la barbe du père Ardavazt furent arrachés.

Un des gendarmes qui avaient accompli ce triste exploit, conduisit la voiture ensanglantée à Ourfa, en face de l'hôpital allemand, et, tout en nettoyant sa voiture devant une fontaine, raconta aux infirmières arméniennes tout ce qui s'était passé. Trois de ces infirmières se rendirent sur les lieux du crime pour enterrer les morts.

*

MADAME NEVART MAHOKIAN

*l'épouse d'un grand commerçant de Trébizonde,
a raconté ce qui suit :*

La déportation d'Erzinghian était déjà commencée et nous attendions, de jour en jour, d'heure en heure, l'ordre de déportation pour Trébizonde. La terreur était générale... Enfin, un matin, l'ordre vint. On nous donna un délai de cinq jours pour partir; pendant ce temps, les hommes étaient arrêtés et emprisonnés; la majeure partie des prisonniers était embarquée et jetée à l'eau. Aucune communication n'était possible entre Arméniens. Le cinquième jour, les gendarmes entrant dans les maisons firent sortir de force les habitants; les femmes, les enfants et les vieillards furent malmenés impitoyablement. C'est ainsi que, sous les me-

naces, les insultes des gendarmes, nous fûmes conduits à Déirmen-Déré.

Je n'ai jamais revu ni mon mari, ni mon fils. Les Turcs les emportèrent et les massacrèrent, et j'ignore où... Et penser que mon fils, étudiant à Paris, était venu auprès de nous pour passer ses vacances !

Notre caravane comptait trois mille personnes. Après six jours de marche, elle arriva à Daldaban-Gumuchkhané; au cours de ce voyage, les Turcs nous avaient pillés; arrivés à l'étape, les gendarmes et les policiers armés jusqu'aux dents, nous attendaient. Nous fûmes emprisonnés dans une écurie où les chefs des « tchéta » (brigands organisés et soutenus par le gouvernement) vinrent nous tourmenter par tous les moyens: les femmes furent fouillées et plusieurs violées. Le lendemain, nous nous mîmes en route et chaque jour, faisant une randonnée de 10 heures, affamés, en loques, nous arrivâmes à Erzinghian, où une scène horrible nous attendait: la terre était jonchée de têtes coupées, de membres humains épars, de chevelures de femmes...

Et pour compléter notre horreur, les Turcs, au soir, vinrent choisir les plus belles d'entre nous et les emportèrent à la clarté de la lumière blafarde de la lune qui éclairait de sinistres spectacles.

Pendant des journées entières, nous continuâmes notre marche en longeant l'Euphrate, dont les eaux lentement charriaient des cadavres humains. D'autres, en décomposition, offraient un spectacle horrible et même parfois, suprême horreur, nous étions obligés, pour continuer notre marche, de piétiner les restes sacrés de nos frères. Parfois, ces cadavres avaient une telle expression de terreur que nous fermions les yeux! Mais ce qui semblait encore plus horrible, c'était la rencontre de femmes errantes, échevelées, les yeux hagards, et tellement décharnées que l'on eut dit des revenants.

Il nous était défendu de nous désaltérer. La rivière coulait tout près de nous, mais malheur à celle qui se penchait pour étancher sa soif! La balle d'un gendarme la terrassait aussitôt. Ce n'est qu'arrivés auprès d'un puits, que les gendarmes consentaient à nous fournir

à boire, mais à quelle condition ! Ils faisaient descendre d'ignoble torchons dans le puits pour les tremper ; puis ils les pressaient dans une tasse et le contenu était vendu à cinq livres turques.

A Arabkir, tout le quartier arménien était en ruines ; partout des cadavres qui dégageaient une odeur insupportable ! La majeure partie de la population avait été massacrée dans l'église où les Turcs les avaient préalablement réunis. Leurs lamentations, leurs cris de douleur, s'étaient élevés jusqu'aux cieux, mais les cœurs endurcis de leurs bourreaux avaient refusé de les entendre. Ces martyrs laissaient ces mots à l'humanité qui leur survivait : « On nous écorche, on nous crève les yeux, on nous arrache la langue avec des tenailles, on nous tue en enfonçant des barres de fer rougies dans notre corps. Vous qui vivez, hommes ou femmes, vengez-nous ! »

A deux heures de Malatia, les « tchéta » nous surprirent, déjà plusieurs caravanes avaient disparu là. Les chefs Zeïnal et Béder nous conduisirent dans un lieu plein de cadavres où plusieurs de notre caravane furent massacrés à coup de hâche. Ceux qui étaient encore debout, étaient obligés d'escalader une montagne à peu près inabordable.

Beaucoup d'entre nous tombèrent et disparurent dans les ravins et les précipices. De nouveau, des « tchéta » nous attaquèrent. Avec une brutalité inouïe, ils fouillèrent les femmes avec l'espoir d'y trouver de l'or. Horrifiés et engoissés, nous arrivâmes à Sam-Sat, célèbre dans les annales de notre histoire par les atrocités qui y furent commises. On racontait qu'une caravane de 10.000 personnes était arrivée tout récemment. Les « tchéta » l'avaient attaquée ; les Arméniens avaient tenté de se défendre à coups de pierres et de bâtons, mais, désespérant de les vaincre, ils s'étaient jetés dans l'Euphrate plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Le fleuve en déborda...

Des centaines d'Arméniens avaient été brûlés vifs, étant imprégnés de pétrole. C'est le chef des tchéta de Sam-Sat, Zeïnadi, qui est l'auteur de ces crimes. Il en était fier et joyeux, fier d'avoir trouvé un nouveau moyen d'exter-

mination, heureux de ce qu'il était responsable de la mort de centaines d'innocents.

Nous n'étions guère nombreux lorsque nous arrivâmes à Alep, c'est par miracle que j'étais en vie ! Trois mois de marche ont été ma dernière souffrance. D'Alep, je me rendis à Constantinople.

Les atrocités et les massacres commis de Trébizonde à Sam-Sat, retombent sur les personnes suivantes : Djémal Azmi, vali de Trébizonde ; Naïl bey, membre du Comité « Ittihad » ; Ker Zadé Mustapha Bey, policier qui se trouve actuellement à Constantinople et qui s'est enrichi énormément ; Méhmed Ali, employé des douanes et bien d'autres encore. Partout, le peuple turc a participé à l'extermination du peuple arménien, sans aucun scrupule et avec une joie méchante. Tous les jours, de la Sublime Porte, venaient des instructions qui nous engageaient à nous laisser mourir de faim. — Des enfants arméniens étaient mis en vente jusqu'à 20 paras ! Malgré toutes les horreurs que je décris dans ce récit, la réalité serait impossible à rendre. Elle est au-dessus de toute imagination humaine.

*

RECIT DE BOGHOS DILVARIAN ORPHELIN DE 12 ANS ORIGINAIRE DE CESAREE

Comme partout, en 1915, commencèrent les persécutions à Césarée contre les Arméniens.

D'abord, les notables de la ville furent arrêtés et emprisonnés sous de fausses accusations. La terreur régnait dans toutes les maisons ; pendant la nuit, nul n'osait allumer chez soi, ou simplement causer à haute voix. Des espions turcs épiaient aux portes et, sous les prétextes les plus futiles, arrêtaient et torturaient la population. Bientôt, les notables de la ville furent pendus et la persécution s'étendit sur toutes les classes de la société arménienne.

La déportation commença, hommes et femmes étaient séparément expédiés ; notre tour était arrivé ; notre caravane, après avoir passé des nuits à la belle étoile, arriva à Ouzoun-

Keupri où nous arrêtàmes dans un han. Il s'y trouvait, entassés, des déportés partis avant nous. A partir de cette étape, des brigands à cheval, commencèrent à nous attaquer. Chaque fois qu'il s'approchaient de notre caravane, les gendarmes disparaissaient. Ceux qui avaient de l'argent furent pillés et ceux qui résistaient, frappés. De sorte qu'arrivés à Tarsous, notre caravane était complètement dépouillée. Nous finimes par atteindre Osmanié. Des milliers de tentes étant dressées pour les déportés. La population vivait là dans la misère la plus noire. Les épidémies emportaient de 100 à 150 personnes par jour. Les pluies de novembre avaient déjà commencé, ce qui contribuait beaucoup à la moralité. Les morts étaient jetés à quelques pas de la tente, non ensevelis, et la nuit, les hyènes venaient les dévorer.

La misère est inénarrable à Islaié. Toutes sortes de maladies provenant de la famine et du froid, emportaient des victimes sans nombre. C'est là que j'ai perdu ma mère et suis resté seul.

Arrivés à Katma, j'y rencontrai un ami qui me dit que ma grand mère et mes deux tantes se trouvaient à Kilis. On me confia à une autre caravane qui allait dans cette direction. Je finis par les retrouver ; mais à peine nous étions-nous rencontrés, l'ordre de partir pour Bab nous vint. Nous avons déjà fait deux heures de marche quand nous rencontrâmes des tentes sous lesquelles il n'y avait que des cadavres. Nous avons vu aussi des femmes pendues par leur cheveux, d'autres étaient enterrées en partie, la tête seule surgissait du sol. Sur un tronc d'arbre qu'on avait effilé comme une pique, une femme était empalée. La vue de cette supplicie était terrifiante.

Nous arrivâmes au bord d'un fleuve. Une de mes tantes qui était gravement malade, y fut abandonnée sur l'ordre des gendarmes. Sur l'eau et sur les deux rives, des cadavres sans nombre gisaient.

Quand nous arrivâmes à Bab, j'étais moi-même gravement malade. Nous fûmes enfermés dans une sorte d'écurie où les brigands ne tardèrent pas à nous attaquer, les gendarmes qui nous accompagnaient faisaient semblant de

nous défendre en tirant des coups de fusil en l'air ; non seulement, ils ne faisaient rien pour nous défendre, mais le lendemain, ils exigèrent une forte somme en compensation des balles qu'ils avaient usées.

Ma grand mère et ma tante furent séparées de moi et envoyées à Deir-el-Zor. On me garda dans un hôpital et, après ma guérison, je me réfugiai dans une famille arabe où je restai six mois. On me nommait Abdo et je menais paîtres les deux chameaux. Dans mes promenades, je rencontrais de petits camarades. Nous étions à peine vêtus. Un jour, rencontrant une caravane qui se dirigeait vers Alep, je me joignis à elle. A Alep, j'entrai à l'école du père Aharon. Dans la journée, je vendais des oranges et le soir, je remettais mon gain à l'économe.

A quelques temps de là, nous fûmes transportés tous, orphelins au nombre de cinq cents, à Balikesser. Nous étions enfermés dans une école turque qui se trouvait dans l'enceinte de l'église arménienne. On ne nous laissait jamais sortir du bâtiment ; et la plupart d'entre nous avait la gale. On nous prévint que nous serions islamisés, on m'appela Nouri.

Ne voulant pas devenir musulmans, avec quatre de mes camarades, nous nous mîmes en fuite, escaladant un mur. Après quelques heures de marche en dehors de la ville, nous rencontrâmes des paysans qui nous indiquèrent une mine de boracite où des ouvriers arméniens travaillaient. Nous nous dirigeâmes vers cette mine où, après avoir travaillé pendant quelques mois, comme ouvriers, au mois d'octobre 1917, j'ai réussi à venir à Constantinople comme Turc, avec un soldat arménien.

*

RECIT DE Mr. OHANNES MIRDJANIAN
DENTISTE QUI, COMME OFFICIER,
ETAIT ALLEE JUSQU'AU DEIR-EL-ZOR

Le nombre des massacrés dans la ville et ses environs, est de 120 à 150.000. Zeki Bey, le Mutessarif de Deir-el-Zor, est l'organisateur de ces massacres. Ses complices sont : Ali-Bey (chef des tchéta), représentant de Deir-el-Zor

au Parlement, et le féroce Turki-Mamoud, précédemment caïmacam de Ana et qui avait exterminé près de 10.000 Arméniens en les emprisonnant dans une caserne et en les faisant mourir de faim et de soif.

Tous ces sinistres assassins ont commis personnellement des exploits épouvantables. Après avoir mis à nu des jeunes filles et des enfants, ils les prirent comme cibles pour faire des essais de tir.

Les déportés de Deïr-el-Zor furent massacrés dans des conditions atroces : ils furent brûlés vifs ou enterrés vivants, ou encore privés de toute nourriture. Ce dernier procédé fut employé pour les jeunes filles et les enfants. Ces horribles brutes coupaient les seins des jeunes filles puis ils les violaient. Les Arméniens, anéantis déjà par la vue de ces horreurs qui s'étaient succédées jusqu'à Deïr-el-Zor ; affaiblis par la faim et les privations, sans armes, n'essayèrent aucune résistance.

LE RECIT D'UN TURC

Monsieur Vorpérian avait une belle jeune fille ; le chef de la déportation la demande en mariage. Vorpérian refuse de donner son consentement en lui disant : « Tu peux prendre ma vie, tu peux prendre ma femme, ma fille, mais jamais m'arracher ma volonté ». Il fut tourmenté jusqu'à la mort, tandis que sa fille se jetait dans la rivière.

Le prêtre de Kurd Bélen, Der Khoren, vieillard de 80 ans, marchait à la tête des déportés de sa paroisse. Les Turcs du village s'approchent et lui disent avec ironie : « Eh ! Prêtre, où vas-tu ainsi ? Tu as l'air de conduire un enterrement ».

— En effet, répond le prêtre, le bon Dieu est mort et je conduis son peuple abandonné.

*

RECIT DE NOURIS DILOCHLIAN, AGÉE DE 14 ANS, ORIGINAIRE DE TZITAHOKHE (VILAYET D'ERZEROUM)

J'ai vu des hommes massacrés, des enfants jetés à l'eau, des femmes coupées en morceaux, de tout petits piétinés pendant la panique. De-

vant mes yeux, les Turcs arrachèrent le nez de mon beau-frère avec des tenailles, il tomba mort. J'ai vu couper la tête de mon oncle après l'avoir mutilé. Un autre de mes oncles fut jeté dans un puits. Quant à moi, je suis restée comme une esclave méprisée et par miracle je fus ramenée à Constantinople.

*

RECIT DE VICTORIA AIVAZIAN, ORIGINAIRE DE BROUSSE

Malgré mon jeune âge, je fus déportée avec mes deux petits garçons et j'ai été envoyée à Konia, Ereyli, puis à Bab. Par suite de la famine, mes deux enfants moururent en route. Comme servante, je servis dans plusieurs maisons turques. Toujours en butte à d'ignobles poursuites, je me réfugiai à Alep où je fus obligée d'entrer au service d'un Turc avec qui je suis venue à Constantinople. Il m'est impossible de décrire toutes les souffrances que j'ai subies et toutes les horreurs que j'ai vues. Je note quelques épisodes de cette vie infernale.

A Kadma, les Turcs étranglèrent un de mes parents après s'être emparés de sa fille Ripsimé. Ils la dévêtirent, la violèrent, la blessèrent et l'abandonnèrent à son sort. A Bab, Aroutioun Fendekian fut tué sous la bastonnade ; ses trois garçons moururent d'effroi ; sa femme eut un coup d'apoplexie ; sa fille Khonarig, fut emportée par les Arabes. Aghavnie Khatchougian fut attaquée par douze arabes qui la violèrent successivement pendant qu'elle était étendue comme morte, trois autres arabes survinrent et recommencèrent à la violer. Ses deux frères furent tués à Deïr-el-Zor.

*

D'UNE LETTRE DE H. MERGUERIAN (Envoyée d'Alep)

Partis d'Adana, pendant que nous marchions des journées entières sous un soleil accablant d'été, tourmentés par la soif, les Turcs nous empêchaient de boire, même quand, à bout de force, nous voulions boire les eaux stagnantes des marécages. Un verre d'eau nous était vendu à cinq livres turques. Les dents en or

étaient arrachées. Ces bourreaux impitoyables n'hésitent pas à fouiller dans les entrailles des femmes dans l'espoir d'y trouver de l'or... Les malades sont recouverts de neige car c'est l'hiver ; des surveillants de déportation, prétextant un départ prochain, viennent détruire les tentes, de sorte que les malheureux déportés restent sans abri.

Je peux citer sans fin de pareilles histoires. Il y eut des parents qui mangèrent le cadavre de leur enfant. De petits affamés se disputaient un grin d'avoine dans les excréments des bêtes. Toutes les routes étaient jonchées de cadavres d'Arméniens. La faim, le typhus, toutes sortes de maladies contagieuses, le froid, la souffrance, la saleté et la peur, ont achevé l'œuvre des massacreurs.

*
**

Madame Kanlian raconte que sa fille était à l'agonie quand les Turcs vinrent l'arracher de force de son lit et la conduisirent jusqu'à l'église. Là, elle tomba évanouie. Malgré les supplications de sa famille, ils l'ont forcée à marcher comme les autres, mais voyant qu'elle n'arrivait pas à suivre le convoi, ils la tuèrent à coup de fusil.

*

RECIT DE MADEMOISELLE ARMENOUHI TORIKIAN DE SAMSOUN

La déportation générale commença le 24 juillet.

Des gendarmes cernèrent les rues pour couper les communications et chaque jour une soixantaine de femmes se mettaient en route pour Mossoul.

A Tchaklalegue, nous rencontrâmes les caravanes qui étaient parties avant nous et nous nous dirigeâmes vers Tokat dans un état de frayeur difficile à imaginer. Arrivés au lieu nommé Tchamb-Déré, nous fûmes attaqués. Les Turcs, après avoir séparé les hommes, les conduisirent à la mort. Les femmes étaient emportées dans les montagnes et violées. Toute résistance était inutile car elle était aussitôt réduite par des coups d'épée ou de feu. Les Turcs aban-

onnaient les femmes violées dans un état de nudité presque complet, d'autres étaient précipitées dans des gouffres affreux. Nous avons vu à Tourkhal les cadavres mutilés du Vartabed de Samsoun et des notables de la ville.

Charkla était une étape principale ; les déportés y étaient réunis et de là, dispersés par groupes pour des destinations inconnues. Les Turcs choisissaient les plus belles filles et les gardaient dans l'école arménienne. Les musulmans des environs venaient choisir pour les emporter. Le caïmacam et ses acolytes se réunissaient tous les soirs et organisaient des orgies pendant qu'ils forçaient les jeunes arméniennes à danser toutes nues. Celle qui refusait d'obéir était tuée sous la bastonnade. Un jour, tous les petits garçons furent ramassés et emportés, un de ces pauvres petits retourna horrifié et raconta que tous les petits ont été assassinés ; lui s'était réfugié derrière une pierre et avait réussi à se sauver.

Au commencement du mois d'octobre, on nous ordonna de partir de Charkechla, sans, toutefois, nous avertir que celles qui pouvaient disposer d'argent pourraient être libérées de l'exil. Nous avons donné ce que nous avons pu, mais au bout de trois heures, on ne manqua pas de nous mettre, nous aussi, en route. Nous avons formé une caravane de 11.000 personnes dans laquelle il n'y avait, du sexe masculin, qu'une vingtaine de vieillards. On nous mit en route avec une telle hâte que nous avons perdu tous nos misérables bagages. Une pluie torrentielle nous surprit. La diarrhée commença à sévir et nous laissions continuellement en route des morts qui étaient dévorés par les chiens. Un jour les Turcs comportèrent les vieillards qui étaient restés dans nos caravanes pour les massacrer. Pendant notre horrible voyage, on ne nous laissait jamais entrer dans les villes ; nous passions toujours par les montagnes, les ravins, et rarement par les villages. Partout, la population turque nous traitait avec haine et mépris. Les gendarmes qui nous accompagnaient faisaient souvent arrêter la caravane en cours de route et, choisissant quelques personnes, faisaient des essais de tir pour se distraire. Des tchètas nous attaquèrent souvent

pour violer et pour tuer, et plusieurs femmes de notre caravane étaient arrivées à un tel paroxysme de désespoir qu'elles tuaient leurs propres enfants en bas âge ou les jetaient dans les précipices ou dans le fleuve.

C'est par miracle que j'ai réussi à arriver jusqu'à Alep. J'avais perdu mes parents. On me raconta que mon frère Garabed, avec 440 soldats arméniens, avait été conduit à l'endroit appelé Han de Tchftélik, et tué avec les autres.

Mlle YOUGHAPER DJEKNAVORIAN DE TREBIZONDE RACONTE :

Mon père était orfèvre, notre famille vivait dans l'aisance. Notre vie, si paisible, fut interrompue par les persécutions arméniennes qui commencèrent dès le mois de Juin de 1915. Une partie des notables fut embarquée et noyée dans la mer ; le reste de la population mâle fut transporté à une demi-heure de la ville, au couvent Saint-Sauveur, où ils furent impitoyablement massacrés. Les parents appréhendaient le danger pour leurs enfants, et les confièrent, soit au collège américain de Mrs. Grawford, soit à l'évêché grec. Ma mère me confia à l'église grecque et nous fûmes ainsi séparées. Le lendemain même, ma pauvre maman devait prendre la route de l'exil ; depuis, je n'ai pu avoir de ses nouvelles.

Le gouvernement ne tarda pas à nous enlever de nos refuges ; nous vivions dans une terreur continuelle ; on nous classait comme de vils esclaves d'après nos âges et notre beauté physique. Nous étions sous la surveillance des Turcs qui nous gardaient affamés. Plusieurs des enfants en bas âge moururent sous nos yeux. Les garçons de 6 à 7 ans furent envoyés à une destination qui nous est restée inconnue. Plusieurs de mes compagnes étaient déjà envoyées dans des familles turques où elles étaient adoptées comme servantes.

Mon tour vint et, avec une amie, je fus conduite dans la maison d'Azmi-bey, le sinistre vali de Trébizonde. Mon amie mourut par la maladie ; une autre fillette lui succéda. On nous faisait travailler impitoyablement jour et nuit.

Les trois enfants d'Azmi-bey nous traitaient en esclaves. Nous devions servir le moindre de leur caprice et vivement, sinon nous étions battues. Le fils cadet du vali Azmi, âgé de 12 ans, ne cessait de tourmenter une fillette arménienne de 6 à 7 ans, qui recevait aussi l'hospitalité chez ces Turcs.

Il nous était défendu de lire un livre arménien et, si par hasard on nous en trouvait, ces trois monstres nous battaient. Quand le vali se rendit à Ordou, il nous emmena avec sa famille. Là, aucune trace d'Arméniens. Après une année de séjour, Azmi-bey nous emmena avec lui à Constantinople. Nous y restâmes jusqu'à la fin des hostilités, mais quand Azmi-bey, appelé à Berlin, partit, je m'enfuis...

*

RECIT DE MADEMOISELLE YERANIK SARAPHIAN, DE NIDE

Tambour battant, les Turcs nous annoncèrent l'ordre de déportation des Arméniens de notre ville. Il m'est impossible de raconter les souffrances que nous endurâmes en route. Je me contenterai d'affirmer que, jusqu'à notre arrivée à Alep, sur les deux côtés de la route, les champs étaient littéralement couverts de cadavres et de débris humains.

A peine arrivés à Alep, on nous expédia à Raka, pour nous retourner à Alep quelques jours après. Plusieurs personnes de notre convoi, ne pouvant supporter les fatigues du voyage, et surtout la faim, succombèrent en route. Ma pauvre mère et mon pauvre père furent du nombre de ces malheureux. Vous me croiriez avec peine si je vous disais que nous nous nourrissions d'herbe, de cadavres de bêtes, âne, cheval, chien, n'importe ! mais on attendait aussi la mort de quelqu'un pour manger sa chair ! Nous avions subi les attaques des tchéta, qui nous laissèrent dans un dénuement complet. Un officier turc me prit à son service et m'emmena à Constantinople. En route, on me força d'abjurer ma religion, on me donna le nom musulman Loutfié. L'officier, bourreau avec qui je fus forcée de me marier après maintes résis-

tances inutiles, se nomme Saïd Effendi. Je vous en prie, sauvez-moi !

**

L'évêque d'Erzeroum, Monseigneur Sempat fut amené au cimetière d'Erzinghian, où on le força de creuser sa fosse, après quoi, on le fit mettre nu. Les Turcs le mutilèrent, lui coupèrent bras, jambes, lèvres, nez, lui crevèrent les yeux, brûlèrent la barbe, et, après toutes ces tortures, lui donnant un coup de fusil, le jetèrent dans sa fosse.

**

Au moment de la panique, un jeune aveugle d'Arabkir avait perdu sa mère et la cherchait. Les Turcs, les féroces Turcs, trouvant là un sujet d'amusement, après l'avoir bruyamment raillé, le tuèrent à coups de fusil.

*

MADAME SATENIK GARABEDIAN,
ORIGINAIRE D'ERZEROUM, EXILÉE A
MOSSOUL, RACONTE SES SOUFFRANCES

Nos caravanes allaient d'Erzeroum à Baïbourt en piétinant des cadavres. En route, nous rencontrions des femmes, des enfants à l'agonie, qui imploraient notre secours. A Eghine, au bord de l'Euphrate, une multitude de femmes et d'enfants affolés, couverts de poux, hagarés, nous regardaient passer sans nous voir. Beaucoup s'étaient jetés à l'eau. D'autres s'étaient tapis dans les cavernes et avaient perdu l'usage de la parole. A chaque pas, nous luttions contre la mort.

A partir d'Arabkir, la plaine était couverte de cadavres. La couleur rouge vif dominait. C'était la couleur des tabliers que les villageoises d'Erzeroum ont coutume de porter. Il y avait des cadavres d'hommes. Ces malheureux s'étaient sans doute livrés à une lutte suprême puisque la terre où ils étaient tombés était fortement piétinée. Des monceaux de cadavres partout ! Sous le pont de Gumuch-Maden, un enfant de 6 ans restait accroché aux loques de celle qui avait été sa mère ; il ne voulait pas s'en séparer. Les eaux de Gumuch-Maden emportèrent dans leur courant des débris humains et des cadavres de femmes.

Les hommes de notre caravane étaient depuis longtemps massacrés. Nous n'avions qu'une centaine de vieillards et ceux-là aussi durent, sous l'ordre des Turcs, creuser leur fosse ; après quoi ils furent fusillés. Les malades étaient jetés à l'eau ; ils étaient considérés comme trop encombrants. Les femmes étaient sous la menace continue d'être jetées à l'eau, emprisonnées dans des sacs. C'était là un fait auquel les gendarmes se livraient pour s'amuser. De Kharpout à Diarbékir, nous fûmes livrés aux Tchétas ; les jeunes filles de notre caravane furent enlevées et conduites dans des harems. Celles qui résistaient, étaient tuées, lapidées. La plupart de ces jeunes filles, après avoir été violées, furent vendues aux Arabes à des prix dérisoires.

Nos bourreaux forçaient les femmes qui se trouvaient dans une grossesse avancée à marcher aussi rapidement que nous autres. Ils ne les laissaient pas arriver à terme. Par des moyens grossiers, ils les faisaient avorter et se réjouissaient en contemplant leurs souffrances. C'est dans ces conditions, et à moitié morte que j'arrivai à Mossoul.

**

La population arménienne de Mouch ne fut pas déportée, mais elle fut massacrée et brûlée vive. Les écuries remplies de paille imbibée de pétrole servirent d'autodafés à plusieurs milliers d'êtres humains. Dans le village Garni, plus de deux mille femmes et enfants des deux sexes furent brûlés. Dans le ravin d'Havadvorik, plus de 600 Arméniens furent martyrisés ; les Turcs enlevaient les cloches des églises et les remplaçaient par des chiens pendus, comme insulte à la chrétienté.

Le portail antique et célèbre du couvent d'Arakélotz fut envoyé à Constantinople pour être offert à la mosquée Ouchi, mais les Allemands l'achetèrent et l'envoyèrent en Allemagne.

Le promoteur de ces massacres était le sous-gouverneur, Vassid-bey. Ce fut lui aussi qui a ordonné le martyr du Très Révérend Père Vartan Hagopian.

**

Le Mutessarif d'Erzinghian, Mahmoud Bey, près de ville, à Mamakhatoun.Terdjan, fit creuser une grande fosse et y fit enterrer vivants 450 enfants. Un de ces malheureux ayant demandé à boire, on lui emplit la bouche de terre.

Ce fut le même monstre qui, à Erzinghian, organisa un banquet au bord de l'Euphrate pour jouir avec ses acolytes du spectacle d'un fleuve charriant des cadavres humains.

Par suite de l'engorgement des rivières d'Arménie par les cadavres, les moulins n'avaient pu fonctionner, par endroit les rivières étaient rouges du sang répandu. A Mossoul, pendant trois mois, il fut impossible de boire de l'eau de l'Euphrate.

**

La caravane des déportés était partie depuis deux jours d'Erzinghian.

Le député Halet-Bey, au moment où il se rendait à sa villégiature de Guémahk en voiture, aperçut de loin au bord de l'eau un attrouplement. C'étaient des centaines d'enfants qui pleuraient et criaient sous la surveillance des gendarmes.

Halet-Bey apprend que les parents de ces enfants avaient été massacrés et jetés à l'eau. Les gendarmes ne savaient qu'en faire. Halet-Bey, revolver au poing, ordonna de jeter les enfants à la rivière. Une fois son ordre accompli, il retourne tranquillement vers sa voiture et continue son chemin.

Cet homme, jusqu'à la clôture du Parlement, occupa sa place dans la Chambre des Députés et fut du nombre de ceux qui formèrent une cour pour protéger les criminels. Ce fut lui-même qui raconta son exploit à Constantinople à Chefket Bey, originaire d'Erzinghian.

**

Une Arménienne islamisée, originaire de Trébizonde, mêlée à la foule turque, devint le témoin oculaire des tortures d'un prisonnier.

C'était un Arménien d'Inébolou, âgé de 45 ans ; on lui presse les pieds, on met des œufs bouillants sous les aisselles, on lui donne des coups à la tête avec du fer rougi, ensuite on le fait asseoir en lui montrant deux pendus, puis

ils se mettent à lui arracher les muscles avec des tenailles. Comme le prisonnier s'obstinait à ne pas pousser un cri de douleur, les Turcs vociférèrent : « Tu ne dis rien, ghiaour, tu rêves encore de voir l'Arménie ! Nous te la ferons voir ! » En disant ces mots, ils lui crèvent les yeux. Enfin, il succomba ; et le cadavre de ce malheureux fut traîné au pied d'une montagne où il fut dévoré par les chiens.

**

Une autre Arménienne islamisée raconte ce qui suit :

Notre Hanoum, à part moi, avait pris une autre Arménienne orpheline ; elle nous donnait très peu à manger. Un jour, la petite se plaignit à une voisine en lui demandant du pain. Notre hanoum, blessée dans son amour-propre, raconta le fait à son mari. Celui-ci, pour punir la petite, la mit à nu, et commença à lui donner des coups de fouet ; puis, la forçant à tirer la langue, il la lui brûla avec des pinces rougies en lui disant que, de cette façon, elle ne répandrait plus les secrets de la maison.

*

EPHREM MARDIROSSIAN, DES DARDANELLES ECRIT A SON AMI M. ADJEMIAN

Pendant notre exil, un Turc vint et me demanda de force ma fille Antié en mariage. Refuser c'était la mort de tout le monde. Nous consentîmes donc. A peine arrivés à Raka, le commandant de gendarmerie Eumer se présenta et dit : « Je veux ta fille Ramélah, sinon ! ... » C'était ma seconde fille que l'on me voulait. Nous avons tant supplié, tant pluré... sans résultat. Hélas ! C'est le cas de tant de personnes.

Le mudir du village de Bingueul (Sivas), Ismaïl Hakki, arrache la barbe d'un prêtre, lui frappe la tête contre le mur et foule la Bible sous ses pieds en criant : « C'est moi votre Dieu ! Si vous en avez un autre, qu'il me punisse, qu'il vous délivre de mes mains. »

Les Arméniens déportés de ce village étaient de 1200. Jusqu'à Adana, il n'en restait que 500, dont la plupart étaient devenus fous, ne pouvant supporter la vue de tant d'horreurs,

*
**

Dans la province de Brousse, au village d'Atanas, les Turcs groupent 300 Arméniens choisis parmi les notables et les intellectuels, les obligent à creuser leur fosse et les fusillent après.

*
**

Comme partout, à Kirchéhir il était recommandé au mollah et aux hodjas de prêcher que proposer l'apostatise et rendre musulman un chrétien est une œuvre agréable au Dieu.

C'est à Kirchéhir qu'un hodja nommé Mondjour avait tué 57 hommes, femmes et enfants, et jeté leur tête dans un puits.

*
**

A Malatia, les Turcs conduisent un enfant de 12 ans, islamisé, originaire de Samsoun, près d'un puits plein de cadavres et lui disent : « Regarde dans ce puits, ce sont les cadavres de ta mère et de tes sœurs. » Puis en lui donnant un couteau dans la main et lui présentant une fillette de 3 ans, ils lui ordonnent de la tuer, afin d'exercer sa qualité de Turc. Le pauvre enfant perd connaissance et devient idiot. Il se trouve actuellement à Constantinople.

*
**

Près de Césarée, les Turcs rassemblent dans un bâtiment plusieurs enfants. Ils appellent leurs mères et leur disent de reconnaître leurs enfants et de les reprendre. A peine se reconnaissent-ils et poussent-ils des cris de joie, qu'ils sont surpris par les flammes. Les bâtiments flambait !

Au mois d'octobre 1915, près de Yozgat, à l'endroit nommé Kaule-Déré, sont rassemblés 6400 femmes et enfants. Sous l'instigation du gouvernement, la foule turque vient les massacrer à coups de hache et de couteau.

Après quoi, ils fouillèrent dans les entrailles des cadavres dans l'espoir d'y trouver de l'or. Ces malheureuses avaient coutume de l'avalier afin de le soustraire au vol. Les biens de ces femmes furent accaparés par les membres du club « Ittihad » et du commandant de la gendarmerie nommé Chukri.

*
**

Le 20 juin 1916, un massacre épouvantable eut lieu, les 10.000 ouvriers arméniens qui tra-

vaillaient sur la ligne de chemin de fer de la chaîne de montagnes Amanos, furent mis à mort.

Ces ouvriers devaient prendre la route de l'exil. Ils se trouvaient entre Bagché et Marach. Par ordre du commandant de la gendarmerie d'Adana, Avni-Bey (qui se trouve actuellement à Smyrne), 2000 personnes furent assassinées en quelques heures. Et chaque assassin avait 10 piastres par tête !

Ceux des Arméniens qui avaient pu se réfugier dans les forêts avoisinantes furent exterminés par les gendarmes qui avaient fonction de poursuivre les déserteurs.

Avni-Bey est retourné de Marach à Adana avec 15.000 livres turques, résultat de ce pillage.

*
**

Dans les forêts environnant Yozghat, quelques dizaines d'Arméniens s'étaient réfugiés dans une caverne ; ils y sont morts asphyxiés, parce que les Turcs, découvrant leur retraite, avaient emmuré l'entrée.

*
**

C'étaient des faits ordinaires que d'empêcher les déportés de se désaltérer, de les empêcher d'acheter du pain ; de leur défendre de pleurer leur deuil, de fustiger les mères pour les empêcher de se lamenter à propos de l'enlèvement de leur fille ; de violer la fille devant la mère et de la tuer ensuite ; de tuer la mari ou le frère sous les yeux de sa femme et de sa sœur ; d'arracher l'enfant des bras de sa mère et de lui écraser la tête sur un rocher ou de l'embrocher sur une baïonnette.

*
**

Plusieurs familles arméniennes à Ordou et à Kirassoude, en prévision du déshonneur et de la mort ignominieuse sur la route de l'exil, avaient pris du poison. Quelques uns se suicidèrent à coups de revolver. Le mari tuait sa femme, le fils son père, les frères sa sœur, ou le père ses enfants.

*
**

A Sivas, 400 enfants âgés de 2 à 6 ans, sont rassemblés par les Turcs dans un bâtiment avec l'intention d'y être soignés. Mais comme ces pauvres enfants ne cessaient de crier, de pleu-

rer, de réclamer leur mère, par ordre du vali Moamer, ils sont tués par une soupe de lentilles empoisonnée.

A Ourfa, des centaines de jeunes filles Arméniennes sont brûlées vives, enduites de pétrole, en présence des officiers allemand. La population arménienne d'Ourfa avait eu le courage de se défendre et de résister, l'arme en main, à la foule et à l'armée turques. C'étaient les officiers allemands qui avaient conseillé aux Turcs de bombarder et de détruire les quartiers arméniens pour rompre leur résistance. Cet événement a eu lieu aux mois d'août et septembre 1915.

*
**

Les soldats-ouvriers de Sivas et des environs furent rassemblés à l'école de Chiffa. Le lendemain, pendant que les soldats turcs et grecs y restaient, les 1800 soldats arméniens sont mis en route vers Bozanti, sous prétexte d'aller construire la voie ferrée.

La caravane partit tambour battant, sous la surveillance des gendarmes et accompagnée de quelques membres d'« Ittihad ». Une fois sortis de la ville, tous ces malheureux soldats sont massacrés par les gendarmes et, quelques jours après, leurs vêtements sont mis en vente par leurs bourreaux.

*
**

A Trébizonde, la femme du Dr. Aslanian, après l'exil de son mari, reste à la disposition de deux médecins turcs qui veulent la prendre en mariage. Elle refuse les deux. Le fait parvient au vali qui appelle Madame Aslanian et, après l'avoir interrogée, ordonne qu'elle soit jetée à la mer. Ce qui est accompli immédiatement, malgré les supplications de la femme et les lamentations de ses enfants.

Sali-Zéki, de Deïr-el-Zor, si tristement renommé, en passant à cheval, aperçoit un enfant sous les pieds de sa monture, il s'en empare et le montre à la foule en criant : « Fils de vipère, on ne donne pas d'importance à cette petite chose, mais il deviendra vipère à son tour. »

Après quoi, il le tue à coups d'épée.

*
**

A Deïr-el-Zor, une centaine d'Arméniens étaient enfermés dans l'école grecque. Les turcs la cernèrent. Ils les laissèrent mourir de faim et de soif, et toutes les fois qu'ils entendaient leurs cris d'agonie, les Turcs disaient : « Ce serait dommage d'user des balles pour des ghiaours ! »

*
**

Le prêtre Félékian, d'Everek, est torturé sous une presse, chaque jour, les Turcs serrent de plus en plus la presse. Des gouttes de sang suintent de tous ses pores ; c'est ainsi qu'est mort un prêtre chrétien au vingtième siècle.

*
**

Entre Adana et Alep, dans le ravin appelé Tentarlou.Boghase, des tchétras se ruent sur une colonne de déportés et, après les avoir pillés, ils enchaînent les hommes et commencent à violer sous leurs yeux les femmes et les jeunes filles de la caravane en ne cessant de crier : « C'est le règne d'Enver, c'est ainsi que nous déshonorerons toute la nation arménienne. Que vos amis, les Français et les Anglais, viennent vous délivrer ! ».

Près de Mossoul, ainsi que dans d'autres localités, les belles filles sont menées la nuit, de village en village, comme un troupeau d'esclaves.

Près de Baïbourt, les Turcs coupent les doigts de pieds de plusieurs jeunes arméniennes et ensuite enterrent celles-ci toute vivantes dans une fosse. Pendant deux jours, la terre étant molle, palpita, et quatre sentinelles veillaient afin qu'elles ne puissent s'évader.

*

ARA-PENIAMIN TORIGUIAN RACONTE CE QUI SUIT :

Ma pauvre sœur, Loussaper Toriguian, était infirmière et avait fait ses études à Londres. Pendant 25 ans, elle avait servi, avec dévouement et sans distinction, Turcs et Arméniens. Pendant la déportation de Marzevan, elle ne cessa de soulager tous ceux qui avaient besoin d'aide. Elle soigna les femmes du caïmacam et du commandant de Marzevan. Les soldats turcs venaient du front du Caucase pour se faire soigner par elle. Malgré tous les services

rendus aux Turcs, elle fut exilée avec toute la population. J'ai eu de ses nouvelles par M. Me. guerditch Andréassian qui l'avait vue au bord de l'Euphrate, presque nue, affamée, gravement malade. Elle est durement morte. J'ai demandé au commandant de Marzevan que je vis à Constantinople : « Pourquoi n'avez-vous pas épargné ma sœur ? ». — « Elle n'avait qu'à devenir musulmane » me répondit-il.

RECIT DE M^{me} GADARINEE DADOURIAN
Exilée de Gurine à Deïr-el-Zor et retournée à Constantinople après l'Armistice.

La déportation des Arméniens de Gurine fut accomplie dans les mêmes conditions que partout ailleurs.

Jusqu'à Deïr-el-Zor, notre route représentait la vue d'une immense hécatombe. Heureusement, mon mari se trouvait déjà en Amérique. J'ai pris la route de l'exil avec mes cinq enfants, dont trois moururent en route et les deux autres à Deïr-el-Zor. Au début, on nous laissa tranquilles, mais le mutessarif étant destitué, le monstre Zeki lui succéda, et les massacres de 1916 commencèrent.

Comme il n'était pas aisé d'assassiner une cinquantaine de mille d'Arméniens à la fois, d'autant plus que deux femmes de Zeïtoun avaient tué quatre tchéta pour se défendre, les Turcs groupèrent séparément les Arméniens afin de prévenir toute nouvelle tentative.

Une fois par semaine, des groupes de trois à quatre mille Arméniens, sous prétexte de les transporter ailleurs, étaient éloignés de la ville et exterminés. Le fleuve Mourad fut comblé de cadavres ; une escorte de soldats-ouvriers fut appelée sur les lieux pour dégager le fleuve dont le cours se trouvait arrêté. Les enfants de ces martyrs furent rassemblés dans un orphelinat ; ils étaient au moins 6000. Des crieurs publics avertissaient que tout Arabe qui aurait abrité dans sa maison des Arméniens, serait pendu. On était autorisé à garder des femmes seulement, sans enfants, et comme servantes.

J'étais dans la dernière caravane qui sortait de la ville ; nous savions qu'on nous con-

duisait à la mort. Après deux heures de marche on nous fit arrêter au pied d'une colline. Les Turcs amenaient des femmes par groupes vers les hauteurs. Nous ne savions pas ce qui se passait là-bas. Mon tour arriva ; tenant par les mains mes deux enfants, je montais le calvaire. Horreur ! Il y avait là un puits largement ouvert où les bourreaux jetaient immédiatement les femmes qu'ils poignardaient. J'ai reçu un coup d'épée sur la tête, un autre sur la nuque ; mes yeux se voilèrent au moment où j'étais précipitée dans le puits avec mes enfants. J'étais sur un tas de cadavres humides de sang. La blessure que j'avais à la tête saignait et j'avais la figure ensanglantée.

J'eus à peine la force de me traîner vers une cavité du puits, où je perdis connaissance.

Quand je repris mes sens, j'étais dans une maison arabe. Après le départ des Turcs, des femmes arabes étant venues fouiller dans les cadavres avec l'espoir d'y trouver des survivants. C'est ainsi qu'elles m'avaient trouvée et voyant que j'étais en vie, elles m'avaient sauvée. Dès lors, je suis restée dans cette famille comme servante.

J'étais anxieuse du sort de mes enfants. Les Arabes me dirent qu'ils avaient été recueillis par d'autres Arabes ; je les ai cherchés et ne les ai point trouvés. Comme les orphelins étaient transportés à Constantinople, je m'y rendis avec l'espoir de les trouver. Ils ont dû périr, puisque le jour de la fête de Baïram, les Turcs avaient emmené les milliers d'enfants de Deïr-el-Zor en dehors de la ville, où ils furent brûlés vifs. Quelques enfants seulement avaient survécu en se jetant dans l'Euphrate, d'où ils avaient gagné l'autre rive.

*

LES COMBATS HEROIQUES DE
CHABINE-KARAHISSAR

Récit de M^{me} Zabel Bournazian, témoin oculaire

C'était dans les premiers jours de mars 1915, le commandant d'un détachement de 400 volontaires turcs s'adressa au prêtre du village Pourk (200 habitants, aux environs d'Endiress)

lui demandant de ravitailler et de garder ses hommes pendant trois jours.

Les villageois arméniens les ravitaillèrent, non pas trois jours, mais toute une quinzaine. Mais quand les provisions furent épuisées, le Moukhtar et le prêtre se trouvèrent obligés d'annoncer qu'il n'étaient plus en état de ravitailler les soldats Turcs. Alors, le commandant des tchéta les fit fouetter à sang. Les gens du village, indignés, intervinrent. Les volontaires prirent les armes et un Arménien fut tué ; cet incident provoqua une rixe entre Arméniens et Turcs. Elle dura vingt-quatre heures et ne prit fin que par l'intervention du caïmacam d'Endiress. Les armes des Arméniens furent confisquées, et ceux qui les possédaient, emprisonnés.

Toutes sortes de tortures furent imaginées pour obliger les jeunes gens emprisonnés à faire des aveux sur la provenance de ces armes. Un jeune homme nommé Chahnazar, ne pouvant supporter les tortures, dénonça les membres du Comité Dachnakiste de Karahissar : H. Karaguezian, V. Hussussian et le frère Loukas. Ceux-ci, avertis, se trouvèrent dans la nécessité de se cacher. Cependant, les Turcs arrêtèrent, en l'absence de son fils, le père de Hussussian et d'autres personnalités qui, après avoir été emprisonnées pendant quelques jours, furent livrées au sanguinaire Mouammer, vali de Sivas.

Le vieux Hussussian fut pendu et les autres fusillés. Pendant ce temps, sur un télégramme mensonger d'après quoi, le père Vaghinak était appelé au Patriarcat de Constantinople, le malheureux prélat fut emprisonné à Endiress et tué dans d'horribles tortures.

Après quelques jours de calme, les Turcs cernèrent le Tach-Han de Karahissar et deux cents des notables Arméniens furent arrêtés. Ils furent gardés dans des cachots pendant dix jours, après quoi, sous prétexte de les envoyer en exil, les Turcs les assassinèrent. Une partie de ces prisonniers furent fusillés sur les rives du fleuve Kaïl et une partie jetée à l'eau. Parmi les prisonniers, un jeune homme nommé Karnig Beylerian arracha l'arme d'un gendarme et le tua net, tandis que son frère Sénékérim faisait des tentatives stériles de défense, n'ayant pour toute arme qu'un canif. Malheureusement, étant

cernés de toutes parts, ces tentatives partielles de défense n'ont eu aucun résultat. Ardachès Bournazian, Sétrak Hussussian et autres, seuls, réussirent à s'enfuir et à se réfugier à la forteresse. La nouvelle de ces cruautés se répandant dans la ville, les comités des Dachnakistes et des Hentchakistes Réformés tinrent une séance dans laquelle il fut décidé de se réfugier à la forteresse et de se mettre en état de défense.

Immédiatement, des circulaires furent envoyées à tous les membres de ces partis et la retraite des Arméniens de Karahissar (mille maisons) fut effectuée dans la nuit. Personne n'eut d'hésitation à obéir à cet ordre, bien que la montée à la forteresse fut très pénible pour les enfants, les femmes et les vieillards. Des sentinelles arméniennes étaient en faction sur la route. Chaque Arménien possédait le mot d'ordre « Troutzik » qui était chuchoté à chaque rencontre des sentinelles.

Avec mon bébé de sept mois attaché sur mon dos, je suivais avec grande difficulté la colonne. Etant faible, je ne me croyais pas capable de faire pareille marche. Mais nos vaillants jeunes gens étaient partout en position et, tout en veillant, ils nous aidaient le plus qu'ils pouvaient. Nous arrivâmes enfin à l'église arménienne située au pied de la forteresse. Nous primes là du repos. Ensuite vint l'ordre de continuer la montée afin d'arriver à la forteresse avant la pointe du jour.

Au matin, les Turcs furent bien surpris de trouver les quartiers arméniens évacués !

Quand les Turcs apprirent notre retraite, ils commencèrent immédiatement l'attaque. Le combat entre nos braves défenseurs et l'ennemi était inégal, mais chaque homme armé était convaincu que mieux valait mourir que d'abandonner son poste.

La situation était désespérée. Nul ne s'illusionnait. Mais, tout le monde, hommes et femmes, avaient décidé de mourir plutôt que de tomber dans les mains de l'ennemi.

Nous avons appris que le vali de Sivas avait ordonné d'incendier les maisons arméniennes et de faire pendre tout musulman qui n'obéirait pas à l'exécution de cet ordre.

Après les premières fusillades, nous nous aperçûmes que la forteresse était cernée par des hordes turques venues de toutes parts, sur l'ordre du mutessarif. Les balles tombaient sur nous comme la pluie. Nous étions abasourdis par le bruit de la fusillade. Nos défenseurs en position sur tous les passages, répondaient au feu de l'ennemi. Les combats durèrent quinze jours sans interruption, quand les renforts arrivèrent aux Turcs : six mille réguliers venus d'Erzeroum avec des canons de calibres 7 à 7/2. Le chef des tchéta, Firidin Topal-Ossman, avec 150 criminels relâchés de prison vint rejoindre les forces d'Erzeroum et aussi le commandant de garnison de Kirassoun avec quelques centaines d'hommes. Les Turcs, renforcés de cette façon, recommencèrent l'attaque. Plusieurs fois, ils essayèrent d'arriver à nos hauteurs en se servant de grenades, mais la défense héroïque de nos hommes les força à se replier avec des pertes importantes.

Comment nous étions organisés dans la forteresse ? En vérité, nous les survivants, nous n'oublierons jamais ces jours d'angoisse et d'héroïsme pendant lesquels, avec des larmes de fierté, nous avons senti l'esprit de résistance, de persévérance et de sacrifice qui n'a jamais fait défaut à nos défenseurs.

Ceux des Arméniens qui avaient déserté l'armée turque en refusant de servir la cause de l'ennemi étaient aux avant-gardes et combattaient comme des lions pour défendre la vie et l'honneur des leurs. Les membres de tous les partis se réunissant prirent de nouvelles dispositions pour faire face à la position. Après avoir examiné les positions de la forteresse, ils jugèrent nécessaire de barricader les passages, et pour exécuter leurs plans d'action, ils firent appel à chacun pour les seconder. Les femmes, les jeunes filles, et même les enfants, passaient de main en main les pierres et les matériaux nécessaires à la construction des murs ; après quoi, on a désigné les hommes qui devaient rester dans ces positions en faction.

Hemaïak Karagueuzian, avec ses hommes, gardait l'entrée de la forteresse. Des postes importants étaient confiés aussi à Léon Karagueuzian, à Vahan Hussussian, à Ardachès,

Ohannès et Nubar Bournazian, à Krikor Vartanian, aux trois frères Tutundjian, à Avak Touaikian, à Antranik Vartanian, à Yeznik Odabachian. Le chef de tous les combattants était le frère Loukas ; c'était un « fédaï » qui, sous l'ancien régime, avait été condamné à la détention perpétuelle et, après avoir passé 27 années dans les prisons de Sivas, il fut libéré aux jours où la constitution fut proclamée. Le « frère Loukas » n'avait pas été d'avis de se retirer à la forteresse, il préférait un autre plan de combat ; c'était de se rencontrer avec les Turcs sur un front plus large pour pouvoir, le cas échéant, couper l'armée désordonnée des Turcs et aller se joindre à l'armée russe que l'on croyait proche. Mais les événements n'avaient pas laissé le temps de discussion et nous fûmes forcés de nous réfugier à la forteresse.

Toute notre force était composée de huit cents personnes armées. Il était nécessaire de garder les sept passages principaux ; n'ayant pas de téléphone, les enfants de 10 à 11 ans étaient chargés d'établir la communication d'une position à une autre. Aussitôt qu'une position était avertie que l'ennemi apparaissait d'un côté, les hommes de la position menacée recevaient les munitions. La décharge s'activait et le cadavre des Turcs roulait sur les flancs de la colline.

En même temps que l'organisation de la défense, il était important de s'occuper du ravitaillement des réfugiés. Il n'était pas facile pour les enfants, les femmes et les vieillards, de passer des semaines entières en plein air. Tout le monde se mit à ramasser des pierres et former des huttes pour y abriter sa famille. La fraternité était tellement entière qu'on s'en aidait tout naturellement. Chacun avait confié sa provision de bouche au Chef et une distribution égale et régulière fut établie. Pendant 24 jours, chacun recevait 100 grammes de pain plat, une portion de viande, de sucre et de grains de blé bouillis et la distribution se faisait avec une telle discipline que personne n'eut à s'en plaindre.

Le plus difficile était le manque d'eau. Nous découvrîmes une caverne nommée Sar-Sarnitch où l'on espérait trouver l'eau en creu-

sant la terre. Nous nous mîmes immédiatement au travail, mais l'eau que nous trouvâmes dans les profondeurs de la terre était bien insuffisante.

Parfois, la nuit, nous nous trouvions dans l'obligation de construire une nouvelle barricade. Les gens de tout âge se mettaient immédiatement à l'œuvre et la construction murait le côté menacé avec une rapidité extraordinaire. Au matin, l'ennemi se rendait compte avec étonnement de l'œuvre accomplie et sa fureur redoublait. De plus en plus, il devint impossible de circuler pendant le jour, les balles innombrables de l'ennemi menaçaient nos voies de communications, mais rien ne pouvait plus nous décourager. Nous mîmes à construire des chemins étroits longés de murs par les deux côtés, d'où nous allions et venions sans danger. Il était facile de préparer les balles pour nos fusils de vieux système, un groupe de femmes et d'enfants fut enrôlé pour cette besogne ; d'autres enfants transportaient vers les rangs des bombes que nous appelions dans notre argot, des pommes. Le service que les enfants ont rendu restera inoubliable. C'est ainsi qu'avec tous les moyens possibles nous continuâmes la lutte.

Le dix-septième jour, quelques femmes arméniennes qui étaient restées à Karahissar dans un quartier éloigné, en compagnie de quelques gendarmes, furent envoyées comme déléguées pour entrer en pourparlers. Les Turcs faisaient dire par ces délégués que par « iradé » impérial, la politique de persécution avait pris fin et que nous pouvions descendre chez nous sans crainte, que nous serions indemnisés pour nos dégâts matériels, que la vie et l'honneur de tous les Arméniens seraient assurés et que, de toute manière, une vie tranquille nous attendait. Après ces déclarations, les délégués partirent. Nos chefs eurent une séance et il fut décidé qu'il était important d'avoir des renseignements certains. Une délégation composée d'un prêtre et de deux civils fut envoyée chez les Turcs. A son retour, il ne fut pas difficile de constater que les déclarations des Turcs étaient mensongères. La délégation des Turcs revint pour avoir notre réponse. Pour présenter nos conditions, nous

jugeâmes nécessaire d'envoyer nos délégués. Et nous ne les revîmes jamais...

Le bombardement commença, la fusillade de l'ennemi prenait de l'extension, nos braves faisaient des efforts désespérés pour repousser toute tentative de l'ennemi de se rapprocher de nous. Enfin, les Turcs, avec des forces supérieures, commencèrent à attaquer l'entrée de la forteresse, protégés par le bombardement. C'est alors que le soldat arménien, obligé de sortir de ses positions, commença la lutte corps à corps.

Après quatre heures de lutte impitoyable et sanglante, ce sont les Turcs qui furent obligés de se retirer en laissant beaucoup de morts. Pendant ce corps à corps, nous avons laissé Hemaïak Karagueuzian, Hagop Bournazian et quelques autres « fédais ». Nous devons notre succès inattendu, tant à l'effort surhumain de nos combattants qu'à l'abondance de nos munitions.

Nous étions à la 23^e journée, nos provisions de bouche et nos munitions d'épuisèrent de jour en jour, et les Turcs renforçaient le siège. Que faire ? Encore une fois, les chefs se réunissent et décident de faire une sortie en traversant les rangs ennemis. Tout le monde accepta cette solution désespérée. La veille de l'exécution de ce plan, tous les chefs se réunirent à la porte de la forteresse, nous y étions aussi et le sentiment d'une solennelle résignation présidait à cette heure fatale. La mère devait se séparer de son fils, la femme de son mari, la sœur de son frère. Nous nous embrassions et nos cris d'adieux s'élevaient de toutes parts. Le premier et le quatrième groupes sortirent de la forteresse, en rangs, les armes prêtes.

Les Turcs avaient deviné l'intention des nôtres. La lutte recommença, effrénée, pendant laquelle les Turcs comptèrent de nombreuses victimes. Nos 5^e, 6^e, 7^e et 8^e groupes sortirent de la forteresse à leur tour et arrivèrent au secours des nôtres. Les forces de l'ennemi étaient sur le point de faiblir, mais, malheureusement, à cause de l'obscurité et de la mêlée, une centaine d'Arméniens tombèrent par l'explosion des bombes.

Les six derniers groupes avaient réussi à se dégager. Ceux-là étaient arrivés le matin au

village de Tamsara où, après s'être munis de provisions, et après quelques heures de repos, ils avaient été de nouveau attaqués par les Turcs qui avaient envoyé des détachements à leur poursuite.

Après trois heures de combat, les Arméniens se trouvaient dans la nécessité de se retirer et ils étaient montés sur les hauteurs de Ligdessé, s'étaient répandus de Tiaibélé à Kazan-Kaïa et étaient restés dans ces montagnes inattaquables pendant cinq mois. J'ai appris que Vahan Hussussian, quand il se vit cerner par les Turcs dans le village de Ligdessé, sortit de sa cachette et, après deux heures de lutte, se voyant dans l'impossibilité de continuer, se suicida. Le Père Loukas avait réussi, par Baïbourt, à atteindre l'armée russe.

Quand nos hommes s'éloignèrent de la forteresse, une tristesse profonde succéda à la tension de volonté que nous avions déployée au moment de la séparation.

Le sort incertain de ceux qui étaient partis, et notre situation désespérante, étaient pour nous inspirer de la terreur. Les cœurs palpitants, les yeux embrouillés de larmes, nous étions dans une attente angoissée. En effet, dès la pointe du jour, les soldats et les hordes turques se ruaient sur nous, entraînaient dans la forteresse avec la rage de destruction et de carnage. Baïonnette au poing, les soldats nous cernèrent et crièrent brutalement : « Que les hommes se séparent des femmes ! ». Il ne restait d'ailleurs que des vieillards et des petits garçons. Ils les amenèrent sur une colline avoisinante et les fusillèrent. Je n'oublierai jamais le crépitement de cette sinistre fusillade. Un frémissement d'horreur nous secouait. Puis

comme des bêtes féroces, les Turcs foncèrent sur nous, en nous prenant les bijoux, l'argent, et nous dépouillant de nos vêtements avec une telle rage qu'ils les déchiraient en les arrachant. Je ne veux pas parler de l'horreur des viols commis dans des circonstances impossibles à décrire. J'avais fermé les yeux, je ne voulais pas voir ; je me souvins soudain que nous avions emporté avec nous un flacon de poison violent. Les femmes et les jeunes filles en prenaient et mouraient avec sérénité. Quand à mon tour, je demandai ce flacon libérateur, il était vide...

Après trois heures de pillage et de toutes sortes de tortures, les Turcs firent descendre les survivants de la forteresse ; une grande partie furent jetés dans la rivière Kaïl. Les femmes appartenant à des familles riches étaient séparées des autres et, après nous avoir rassemblées dans le jardin public, les Turcs nous forçaient, sous menace de mort, à dévoiler les cachettes de nos trésors. Ils nous traînaient dans nos maisons où ils prenaient ce que nous avions de précieux.

Nous envisagions déjà l'exode vers une mort certaine après avoir subi toutes les tortures de la route, dénuées de tout, affamées.

Nouvel ordre : les jeunes et belles filles furent triées de nouveau pour être envoyées dans les harems.

J'ai pu, grâce à un gendarme qui restait dans notre maison et que j'avais gagné en lui donnant des bijoux et une forte somme, passer à Kirasson avec mon bébé, ma belle-mère et quelques proches parentes. Là, une famille grecque nous abrita chez elle, où nous passâmes jusqu'à l'armistice notre triste vie pleine de cauchemars.

L'ACTION FRANCO-ARMÉNIENNE PENDANT LA GUERRE

1914 - 1918

LE SAUVETAGE DES ARMÉNIENS DU MONT MOUSSA PAR L'ESCADRE FRANÇAISE

Le 6 Septembre une rumeur court en escadre. On raconte que des chrétiens ottomans se sont révoltés contre les Turcs et que de la côte ils font appel à nous. Le « Guichen » serait déjà entré en rapport avec eux. On dit que c'est une grosse affaire. Ce qu'il y a de certain c'est que nous recevons le soir même ordre d'appareiller avec le « Desaix » et que l'Amiral me fait part, avant l'appareillage, que je vais avoir probablement un rôle intéressant à jouer sur les côtes turques.

Le 8 au matin, nous sommes dans le golfe d'Antioche, on y retrouve le « Guichen », on s'arrête ensemble devant la pointe du Raz-el-Mina, près du petit port de Suédié. C'est là qu'il se passe quelque chose.

Le « Guichen » nous met vite au courant. En passant devant ce point de la côte, son service de timonerie avait aperçu des signaux faits au moyen d'un grand drapeau blanc à croix rouge, que l'on agitait sur une des crêtes du Mont Moussa. Le « Guichen » avait stoppé et envoyé une de ses embarcations vers la terre. Celle-ci malgré la fusillade des Turcs était arrivée à se mettre en rapport avec quelques émissaires des insurgés, venus vers elle à la nage. Près de cinq mille Arméniens de divers villages s'étaient révoltés à la menace de la déportation, avaient gagné les hauteurs du Mont Moussa et résistaient victorieusement aux troupes turques depuis près de deux mois. Il y avait une très forte majorité de femmes, d'enfants et de vieillards réfugiés dans la vallée et pour les défendre, à peine 800 combattants environ, munis d'armes de tous calibres.

L'affaire était intéressante. Quelques instants après notre arrivée devant le Raz-el-Mina, la « Jeanne d'Arc » elle-même venait y mouiller

avec le vice-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de notre escadre. Un signal à bras me faisait appeler immédiatement à son bord. Je me présente à l'Amiral qui après m'avoir narré succinctement les faits, m'abouche avec les émissaires des insurgés, trois sympathiques physionomies de guerriers hirsutes aux prunelles pétillantes et fiévreuses. Je leur adresse la parole en arménien ; leur cœur bondit de joie et leurs faces s'animent ; ils parlent avec volubilité, comme si leurs poitrines longtemps comprimées pouvaient enfin exhaler un long cri retenu de souffrance et d'espoir. Je traduits fidèlement à l'amiral toutes les péripéties de l'insurrection et les desiderata des insurgés : « Voilà près de cinquante jours que nous tenons la montagne. Mourir pour mourir, nous préférons mourir avec honneur. Est-il possible seulement que vous nous débarrassiez du souci de nos femmes et de nos enfants ? Pouvez-vous ensuite nous fournir des munitions et quelques vivres pour continuer victorieusement la lutte ? Nous aimons la France de toute notre âme et nous combattons, du reste, sous son drapeau... »

L'Amiral était visiblement ému. Ce grand chef qui savait parler, eut des mots pleins d'à-propos et de sentiment, de nobles paroles d'encouragement pour répondre à ces braves. Pour la question du drapeau français, j'eus bien de la peine à leur expliquer qu'ils n'avaient pas le droit de s'en servir officiellement. Pour eux, le drapeau de la France c'était tout ce qui pouvait signifier révolte et liberté devant l'oppression et la tyrannie, c'était l'étendard de l'affranchissement. « Enlevez le rouge, leur dit l'Amiral Dartige, et continuez à vous servir du bleu et du blanc. Cela n'empêchera pas le cœur de la France d'être avec vous. Pour ce qui est du ré-

sultat de notre entrevue, je vais en référer immédiatement à mon gouvernement. »

Les délégués des insurgés furent ensuite ramenés à terre par une embarcation afin de pouvoir transmettre à tous leurs compatriotes le résultat de leur entrevue et les décisions qui avaient été arrêtées d'un commun accord avec nous. En attendant les instructions gouvernementales, il avait été convenu qu'en cas de danger immédiat seulement, les Arméniens devaient agiter un fanion spécial de secours.

La « Jeanne d'Arc » s'éloigne avec l'Amiral, laissant au capitaine de vaisseau Vergos, commandant le « Desaix », la direction des opérations éventuelles avec toutes les instructions nécessaires à cet effet. Le « Guichen » devait nous rejoindre dans les vingt quatre heures pour nous prêter son aide s'il le fallait.

Le lendemain le 9 septembre, à la tombée du soir, en repassant à nouveau devant le Raz-el-Mina, on nous faisait sur les hauteurs le signal de secours convenu. Les Arméniens agitaient le drapeau blanc. Il n'y avait pas à en douter, un nouveau et grave danger devait les menacer, et en prêtant l'oreille nous nous rendîmes vite compte qu'une vive fusillade crépitait au haut des collines. Le capitaine de vaisseau Vergos me faisait appeler d'urgence. « Faites armer une embarcation et allez prudemment vers le rivage pour voir ce qui se passe. » Ma baleinière fut vite armée et à amples coups d'aviron, tous têtes baissées, nous ne tardions pas à nous rapprocher de la côte. On ne pouvait accoster, mais comme auparavant, deux Arméniens vinrent à nous à la nage. Je les pris dans l'embarcation et m'enquis aussitôt de savoir ce qui se passait. « Les Turcs ont attaqué avec des forces très supérieures aux nôtres, des forces comme ils n'en avaient jamais employées jusqu'ici. Nous résistons, mais nous craignons pour nos femmes et nos enfants ; les munitions s'épuisent et si le combat dure longtemps... Nous avons déjà passablement de morts et de blessés ». J'écoutai ces paroles des nouveaux émissaires arméniens qui osaient à peine avouer leur détresse et je m'empressai d'aller les rapporter à mon commandant.

Que fallait-il faire ? Le commandant Vergos était un chef plein de bon sens et de sang

froid. Il causa longtemps avec moi et décida ensuite de télégraphier d'extrême urgence la situation à l'Amiral, en insistant sur le fait que les femmes et les enfants couraient surtout un danger imminent.

Le lendemain matin 10 septembre, à la première heure l'ordre nous parvenait de prendre toutes mesures utiles pour protéger les insurgés arméniens et opérer leur sauvetage en cas de nécessité. Le commandant du « Guichen » fut convoqué à bord du « Desaix » où se trouvaient déjà les délégués des insurgés. Ces derniers nous donnèrent toutes les précisions voulues concernant les positions des Turcs et celles de leurs compatriotes. On demeura d'accord d'envoyer au préalable des embarcations vers la terre pour ramener les blessés arméniens et de bombarder aussitôt après les principales positions turques de façon à briser d'abord l'effort des assaillants et de nous permettre ensuite d'évacuer plus sûrement les insurgés ou tout au moins leurs familles. Il y avait un intérêt majeur à exécuter ces opérations dans les délais les plus brefs car la situation pouvait s'aggraver à tous moments.

Notre plan d'action fut scrupuleusement mis à exécution. Dès que les blessés furent ramenés à terre le « Guichen » ouvrit le feu dans la direction du village de Kaboussieh sur la gauche des positions arméniennes et le « Desaix » sur la droite, et pressant les Turcs des deux côtés à la fois comme dans un étau qui allait sans cesse en se resserrant davantage.

Grâce à la précision de notre tir qui porta en pleins buts, les résultats ne se firent pas attendre. Les Turcs, affolés par la chute de nos obus de gros calibres, prirent la fuite de toutes parts et du bord nous pouvions suivre avec nos jumelles ce spectacle intéressant de débandade en même temps que la poursuite des Arméniens qui étendirent leurs positions dans de notables proportions.

Le bombardement terminé, nous ne tardâmes pas à avoir son compte-rendu détaillé par les Arméniens qui nous envoyèrent aussitôt de nouveaux délégués. Ceux-ci, débordant de joie, se précipitèrent sur nous, serrant la main de tous, officiers et marins. « Merci, merci pour les canons » disaient-ils naïvement, et ils em-

brassaient leurs puissantes volées, comme des enfants ivres de joie et de bonheur. Désormais le sort de nos braves Arméniens pouvait nous paraître hors de danger, l'ennemi était suffisamment éloigné pour nous permettre d'envisager la possibilité du sauvetage.

II

L'OPERATION DU SAUVETAGE

Le 11 septembre au soir, toutes les mesures de précaution ayant été effectuées, le sauvetage des Arméniens du Mont Moussa fut décidé. Par ordre de l'Amiral et du Commandant Vergos, commandant du « *Desaix* » qui avait la direction de l'opération, j'étais désigné pour procéder à terre même à l'évacuation des Arméniens.

Le lendemain à 4 heures du matin, une première embarcation me conduisit vers la terre pour prendre mes fonctions. Mais la mer était houleuse comme jamais elle ne l'avait été jusqu'alors, la petite plage caillouteuse où l'on devait accoster était inabordable. Déjà une foule bigarrée et impatiente grouillait là, attendant les événements. En vain notre frêle embarcation essayait d'approcher la côte; les lames qui venaient se briser contre les récifs environnants la repoussaient et menaçaient de la détruire contre eux. Les radeaux que nous avions effectués par nos moyens de bord et que l'on essayait d'amarrer à la terre, craquaient à chaque instant avec leurs amarres. Et l'on était là au milieu des clameurs de la mer, au milieu des cris de la foule, le visage fouetté par de continuels embruns qui dépassaient de très haut notre embarcation, persévérant malgré tout à aborder coûte que coûte le rivage et à y installer, dans le plus bref délai, nos moyens de sauvetage.

Soudain un mouvement anormal se produisit à terre. La cohue grouillante des femmes et des enfants s'agita dans un sens puis dans l'autre, des hommes au pas de course s'élancèrent vers la montagne, des voix distinctes parvinrent jusqu'à nous : Les Turcs attaquent ! les Turcs attaquent ! L'instant était critique ; il pouvait

être tragique ; quelle immense et facile cible pouvait être pour le Turc défait et inexorable se troupeau serré de femmes et d'enfants !

Sans perdre mon sang-froid et d'accord avec mes camarades dirigeant le manœuvre je filais aussitôt à toute vapeur, avec mon embarcation, pour aviser le commandant du *Desaix* de ce fait nouveau et prendre ses instructions.

Le commandant Vergos comprit et envisagea calmement la situation. Il me fit donner un cordial, et pendant que je changeais mes effets, car j'étais trempé d'eau de mer jusqu'aux os, il me détailla ses précises instructions.

J'allais quitter le *Desaix* et le commandant donnait des ordres aux autres bâtiments qui nous environnaient de défendre utilement les Arméniens menacés, lorsqu'une seconde embarcation accosta le *Desaix* et nous annonça que les Arméniens avaient immédiatement repoussé les Turcs et que tout danger était passé.

Cela était préférable et arrangeait bien des choses. Je retournais aussitôt sur les lieux du sauvetage, frais et dispos, pour exécuter ma mission, dont les débuts avaient été, avec la mer, suffisamment houleux.

La mer s'apaisa du reste quelque peu avec l'ascension du soleil et après quatre heures encore d'efforts, nous pûmes enfin accoster la plage par l'entremise des radeaux que l'on était parvenu à installer tant bien que mal.

L'opération de l'évacuation pouvait régulièrement commencer. J'avais fait donner la veille des ordres à tous les combattants arméniens de conserver jusqu'à la dernière limite la totalité de leurs positions ; seuls quelques-uns d'entre eux devaient venir nous aider sur la plage, mais aucun homme ne devait embarquer avant les femmes et les enfants. C'est grâce à cette mesure de discipline que les Turcs avaient été si vite repoussés dans leur tentative du matin, c'est grâce à cette mesure ensuite que nous devions avoir jusqu'au bout et malgré la fureur de la mer et toutes les difficultés qu'elle nous occasionnait, le succès le plus complet.

Aussitôt débarqué sur la plage, je m'occupais de canaliser l'évacuation des réfugiés village par village. Il n'y avait pas une minute à perdre, car à tout instant les Turcs pouvaient

recevoir du renfort et recommencer leurs attaques. Accompagné par quelques insurgés et par mes braves matelots, j'exhortais de partout la foule à la patience, assurant que chacun partirait à son tour et que tout le monde serait évacué. Les femmes et les vieillards m'embrassaient les mains et les pieds, d'autres criaient en français ou en arménien : Vive la France ! et se pressaient autour de moi pour me poser mille questions enfantines : Dois-je emporter mon beurre ? Avez-vous de l'eau à bord ? Inconscience sublime et bien compréhensible du danger menaçant !

Devant cette multitude d'héroïques révoltés qui avaient eu le courage de préférer la lutte à la reddition et qui voyaient maintenant apparaître à l'horizon la voie et les vaisseaux de la délivrance, comment ne pas s'émouvoir ! Il me sembla que cette mission de les sauver m'avait été confiée par un mystérieux destin qui, sous mon uniforme d'officier français, remuait en moi tout ce qu'il y avait d'idéal, de sentiments profonds, généreux et peut-être ataviques. La voix de la France, cette grande voix qui m'a tout entier formé et bercé, faisait écho dans mon cœur à la voix souffrante de l'Arménie, qui, elle, avait dû jadis bercer les rêves de mes lointains et fiers aïeux.

Bien que toujours gênée par l'état de la mer, l'opération de sauvetage se continua pendant toute la journée. Les braves matelots encadraient et accompagnaient à la nage les radeaux sur lesquels se tenaient entassées de véritables grappes humaines ; parfois une planche du radeau se brisait ; quelques cris ; la grappe s'égrenait à la mer, mais les matelots avaient vite fait de tout remettre en état et d'emener jusqu'aux embarcations, souvent sur leurs épaules mêmes, tous les passagers du départ.

A la tombée de la nuit nous avons évacué près de 3000 femmes, enfants et vieillards sans le moindre accident.

Ma journée avait été bien remplie. Il restait pour le lendemain 13 septembre à évacuer encore les femmes et les enfants d'un village, puis en dernier lieu tous les combattants. Ceux-ci ne voulaient pas quitter leurs chères montagnes ; ils nous avaient redemandé, comme lors de leur

première entrevue avec l'Amiral, des armes et des munitions pour continuer la lutte jusqu'au bout, mais nous n'étions pas en état de les aider immédiatement et l'ordre était venu de les évacuer aussi. Cet ordre les avait consternés mais il leur fallait s'y plier, sous la menace de se trouver désarmés en face de l'ennemi. Leur évacuation fut certainement la phase la plus émouvante de nos opérations.

III

UNE MISSION SACREE

L'évacuation des Combattants

Quand la dernière des femmes, le dernier des vieillards ou des enfants fut embarqué, les vingt postes arméniens abandonnant au même instant leurs positions montagneuses rejoignirent de divers côtés la plage, et je vis alors déboucher des vallons, par petits paquets, de solides et fiers guerriers, la poitrine ornée de cartouchières. Soudain le bruit d'une fusillade nourrie se fit entendre au sortir de l'un de ces vallons et comme je m'enquerais de ce qui se passait (j'avais expressément interdit tout bruit d'armes à feu pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi) on me répondit que les insurgés saluaient ainsi leur chef ; et je l'aperçus s'avancant au même moment sous le pli d'un étendard blanc et bleu, le drapeau français sous les couleurs duquel les insurgés du Djebel Moussa avaient mené la lutte contre les Turcs et à qui, suivant les ordres de l'Amiral, on avait enlevé la bande rouge. Ce chef c'était Esaïe Yacoubian, un homme admirable de calme et de dignité simple, le front ceint d'une étoffe qui retombait en couvre-nuque comme les insurgés arméniens du Sassoun, la poitrine bourrée de cartouches, le regard à la fois triste et allumé. Un petit états-major de héros hirsutes le suivait et il avançait lentement sous l'arc des fusils que ses hommes entrecroisaient sur lui tout au long de sa route. J'allais vers Yakoubian et après lui avoir affectueusement serré la main et l'avoir félicité de sa courageuse résistance, je lui faisais part des ordres de mes chefs. Il fallait quit-

ter le Mont Moussa et embarquer immédiatement. La montagne était maintenant sans défense et nos mouvements d'embarcations pouvaient être pris sous le feu de l'ennemi si celui-ci avait le temps de s'approcher de la côte. « L'ennemi est loin, le lacne turc s'est terré depuis votre bombardement, son attaque d'hier n'a été qu'un simulacre, n'ayez crainte — me reponcit racoubian — mais, voyez-vous, nous ne pouvons abandonner de gaité de cœur notre patrie aimée, ces lieux qui sont les nôtres depuis des siècles et où nous venons de lutter victorieusement pendant cinquante jours contre un ennemi bien supérieur en nombre. Ah ! si vous nous laissiez continuer la lutte ! » Comme je lui laissais comprendre qu'il n'y avait pas à insister, tous alors, chefs et soldats adressèrent un dernier adieu à leurs chères montagnes.

Sur la plage un immense autodafé flambait déjà. Des réfugiés, avant de s'embarquer, l'avaient allumé après avoir entassé pêle-mêle tous les objets encombrants qu'ils ne pouvaient emporter et qu'ils ne voulaient pas laisser entre les mains des Turcs. Matelas, couvertures, provisions de bouche, articles de ménage, tout était là confondu sous l'action du feu et les flammes montaient, montaient toujours plus haut. Les insurgés du mont Moussa avaient aussi avec eux un important troupeau de bétail ; la plupart des bestiaux avaient déjà été poignardés, mais d'autres restaient encore vivants ; on les a parqué sans issue près du foyer de l'incendie et leur chair alimenta aussi l'infurnal autodafé, comme un holocauste sublime à la liberté naissante...

Lorsque le dernier des insurgés du mont Moussa eut été évacué au milieu d'un brouhaha plus tragique que celui du début de l'opération, râles sinistres d'animaux brûlés vifs, crépitements d'objets de toutes sortes qui se brisaient sous l'action des flammes, avec, par dessus tout, sans cesse, le bruit de la mer démontée, je quittais la plage à mon tour. Un nuage d'épaisse fumée la voila bientôt à mon regard, et pendant que les vaillants réfugiés du mont Moussa voguaient déjà vers la terre hospitalière d'Égypte, après avoir recueilli leurs blessés nous continuions, nous, notre croisière réglementaire.

Septembre 1915

IV.

EPISODE DE SAUVETAGE

L'Enfant arménien

Victor Hugo a chanté l'enfant grec qui demandait de la poudre et des balles pour défendre l'indépendance de son cher pays. Quel autre poète chantera l'héroïsme de ce gamin de douze ans qui nous fut un jour, de force, amené par les chefs insurgés arméniens. Blessé au bras d'une balle turque qui le lui avait traversé de part en part, n'ayant pour tout pansement sur sa blessure qu'une feuille de frêne, il continuait depuis une semaine, sans interruption et sans vouloir se faire soigner, à faire le coup de feu contre les Turcs avec un antique fusil de chasse.

A peine conduit à bord et transféré à l'infirmerie, l'enfant a gagné toutes les sympathies. Je l'interroge, il s'appelle Enovk, il est orphelin de père et de mère ; ceux-ci ont été massacrés par les Turcs. On l'entoure, on le questionne encore ; il n'est point timide, son regard est celui d'un lionceau et ses sourires qu'il distribue à profusion sont ceux d'une fillette. On lui offre des douceurs, on lui demande ce qu'il désire. « Donnez-moi un bon fusil et laissez-moi retourner me battre » répond l'enfant... On lui panse sa blessure béante ; son visage se contracte, il se tord de douleur, mais ne pousse pas un seul cri ; puis quand c'est fini, il sourit comme tous les jours.

Enovk est resté une semaine avec nous. Nous voulions en faire l'enfant du bord, mais cela n'a pas été administrativement possible. Il est maintenant au camp des réfugiés de Port-Saïd.

L'Immersion

On vient d'amener à bord tous les blessés sérieux du Mont Moussa. Les moins grièvement atteints ont été embarqués sur le *Guichen*. Les docteurs se dépensent sans compter avec un admirable dévouement. Vanian, un des chefs les plus vaillants de l'insurrection, succombe le premier dans les affres de la gangrène gazeuse. Sans hésitation, le commandant Vergos ordonne

l'immersion immédiate sous les plis du pavillon français. L'équipage et les officiers sont rangés, tête nue; un Arménien récite un « pater », les clairons sonnent aux champs et la dépouille du malheureux descend lentement vers les profondeurs de cet immense tombeau qu'est la mer. La cérémonie est terminée. Au loin nos bâtiments sauveteurs appareillent en file vers la terre de repos et de liberté, pendant qu'un cri de reconnaissance émue s'élève de ces milliers de cœurs meurtris et opprimés : — Vive la France !

A bord du *Desaix*,
Septembre 1915

V.

COMMENT EST NEE LA LEGION ARMENIENNE

Les Arméniens du Djebel Moussa que nous avons sauvés, n'avaient pu supporter volontiers de quitter leurs montagnes et d'abandonner la lutte contre le Turc maudit. Leurs cœurs débordaient de haine et du désir de vengeance. Chaque jour je recevais des délégations d'entre eux qui venaient m'exposer quelques aventureux plans d'action. Mes chefs comprirent aisément qu'on ne pouvait laisser toute cette vaillante jeunesse piétiner sur place dans le sable du camp de Port-Saïd. L'Etat-Major naval de Port-Saïd s'intéressa à elle, et bientôt on commença à donner à ceux qui le désiraient une instruction militaire spéciale, au camp même des réfugiés. Le capitaine de frégate Benoit d'Azy, commandant du *Jauréguiberry*, fut chargé de cette mission. Il déploya toute son énergie bien française à augmenter le nombre des recrues, en intensifiant progressivement l'instruction militaire. L'Etat-Major m'adjoignit au commandant Benoit d'Azy pour la direction de ce mouvement et nous pûmes enregistrer bientôt de surprenants résultats.

En peu de temps une compagnie fut parfaitement instruite et prête, en cas de besoin, à l'action. C'est alors que se posa la question de l'utilisation de cette jeunesse ardente, et grâce à nous, militairement éduquée.

La compagnie des Arméniens du Djebel

Moussa fut le noyau de la Légion. Les Arméniens doivent beaucoup à la mâle énergie de ces montagnards aguerris qui surent d'abord tenir en échec les Turcs dans leur pays et s'organiser ensuite, sous nos ordres, avec beaucoup de patriotisme et de discipline.

Le chef de bataillon Romieu, de la Légion Etrangère, arriva de Paris avec la mission de prendre en mains non seulement le mouvement déjà créé parmi les réfugiés du Djebel Moussa par la Marine, mais aussi le mouvement arménien d'Egypte qui, encouragé par l'appui militaire prêté par la France à la jeunesse du Djebel Moussa, se manifestait dans le sens d'une instruction militaire plus étendue.

La Marine transmet donc sa mission à celle du commandant Romieu et me détacha à cet effet auprès de sa personne. Les Arméniens du Djebel Moussa, voyant leurs aspirations se réaliser graduellement, répondirent les premiers à notre nouvel appel qui leur reconnaissait la qualité officielle de soldats français auxiliaires. La totalité des hommes en état de porter les armes, près de six cents volontaires, s'inscrivirent et l'effectif de la compagnie initiale instruite par la Marine fut ainsi largement doublé.

Pour les Arméniens d'Egypte la situation était plus délicate. Je pouvais, vis-à-vis de mes chefs, me porter garant de la jeunesse du Djebel Moussa que je connaissais à fond depuis le jour mémorable où il m'avait été donné de contribuer à son sauvetage, mais pour celle de l'Egypte je ne pouvais tant m'avancer. Les rivalités de partis politiques m'effrayaient de prime abord et le commandant Romieu s'en préoccupait aussi beaucoup.

Avant tout et puisque c'était un mouvement national arménien qui naissait sous l'égide de la France, il fallait faire l'union des partis arméniens, pour travailler plus sûrement et d'accord avec eux. Je connaissais suffisamment le patriotisme des Arméniens d'Egypte comme d'ailleurs. L'heure était solennelle, la Haute-Arménie était déjà libérée du joug turc par les troupes russes victorieuses, un désir immense d'action arménienne organisée et nationale secouait tous les cœurs. L'atmosphère était favorable.

Des amis arméniens me prièrent, en ma qualité d'officier français d'origine arménienne, de provoquer moi-même l'union désirée, certains que je réussirais. Malgré la certitude que je possédais aussi, je préfèrai cependant m'abstenir de jouer un rôle trop direct. J'étais militaire avant tout, j'avais un chef plein de tact et de clairvoyance que j'aidais de mon mieux et dont le prestige allait grandissant.

Nous étions en correspondance avec les diverses organisations arméniennes d'Égypte. J'avais assez d'amis et de relations sûres parmi elles et je savais qu'individuellement tous les Arméniens étaient d'accord et sentaient l'impérieuse nécessité de l'union pour l'action, en face surtout du mouvement militaire naissant que la France s'offrait de diriger. De l'avis des uns et des autres telle était bien la situation. Je me hasardais un jour : « Mon commandant, l'union arménienne se fera ici comme ailleurs, elle se fera sur le nom de la France. Demandez-la en son nom aux organisations arméniennes et vous l'obtiendrez. » Le commandant Romieu écrivit, et comme par un miracle pressenti, l'union des partis arméniens était scellée en Égypte quelques jours après. Des comités de recrutement entrèrent en fonction au Caire et à Alexandrie et avec l'addition des nouvelles recrues des colonies arméniennes d'Égypte, nous eûmes alors l'effectif d'un premier bataillon.

Chargé à Port-Saïd de la surveillance morale et politique du recrutement de la Légion, j'eus la grande joie de voir arriver ensuite, après son transfert à Chypre, ces admirables volontaires arméniens d'Amérique que je ne cesserai de louer suffisamment, les vaillants rescapés de la Légion étrangère de France et les prisonniers libérés de Mésopotamie et de Palestine qui tous vinrent graduellement grossir les rangs de la Légion d'Orient, qui après la disjonction de la compagnie syrienne devint la Légion Arménienne.

Celle-ci était désormais une force bien établie et disciplinée dont pouvaient être fiers leurs chefs et les Arméniens. En septembre 1918, au moment de l'attaque décisive sur le front de Syrie, la Légion Arménienne pouvait prêter au général anglais Allenby deux de ses bataillons parfaitement entraînés et qui surent

se couvrir de gloire sous les ordres du chef de bataillon Romieu promu, à la satisfaction de tous, lieutenant-colonel.

La tâche d'instruire ces recrues a été certes assez pénible, et il a fallu beaucoup de doigté et de tact de la part de nos officiers et de nos sous-officiers pour dissiper souvent des malentendus inévitables et maintenir intacte la discipline. Je dois ajouter qu'ils furent aidés aussi dans cette voie par les Comités arméniens et par l'élite des volontaires arméniens de la Légion qui dépensèrent tous leurs efforts à transformer la Légion arménienne en un corps bien uni et bien discipliné. Les uns et les autres ont bien mérité de leur patrie respective et leur œuvre comptera dans l'Histoire.

VI.

LES GRANDS ARTISANS DE LA LEGION

Quand l'Amiral Darriens quitta le commandement de l'Escadre de Syrie, il emporta avec lui les regrets de tous ses subordonnés et de tous ceux qui avaient pu apprécier sa lucide intelligence et son excellente politique française dans les milieux orientaux qu'il s'était donné la peine d'étudier minutieusement et où il s'était acquis d'unanimes sympathies. Comprenant très bien toute la valeur de l'édifice moral qui lui était laissé en charge et dont une bonne partie reposait sur l'action de notre sauvetage des Arméniens du Mont Moussa qui restaient nos protégés, le nouvel état-major confia la direction de nos rapports avec les réfugiés arméniens du camp de Port-Saïd au capitaine de frégate Benoit d'Azy, commandant du *Jaureguiberry*, dont j'ai eu l'honneur d'être le modeste collaborateur et à qui revient certainement la paternité de l'œuvre de la Légion d'Orient.

Le commandant Benoit d'Azy, ancien attaché naval à Washington, avait séjourné auparavant longtemps en Orient aussi. Il avait notamment visité tout le territoire de la Haute-Arménie jusqu'aux frontières caucasiennes. Descendant d'une très ancienne et illustre famille nivernaise, gendre du marquis de Vogüé, cousin du baron Denys Cochin, le grand apôtre de la cause française en Orient, il avait de qui tenir et toute la compétence voulue pour diriger d'une façon prestigieuse et résolue la mission

qui lui était confiée et dont j'ai eu l'occasion de parler déjà dans le chapitre précédent. Jouisant parmi les Arméniens du camp des réfugiés d'une grande et respectueuse popularité, il est resté parmi eux le *Grand Commandant*. Pour moi qui ai servi sous ses ordres, c'est un devoir de proclamer qu'il fut avant tout et simplement un grand Français comme il en faudrait beaucoup pour représenter la France à l'extérieur.

Si le commandant Benoit d'Azy a été le père de la Légion d'Orient, le colonel Romieu en a été l'organisateur et, une fois celle-ci définitivement constituée, le chef intelligent et affectionné. Toujours alerte, très éloquent, passionné pour son œuvre sacrée, il a su, malgré tous les nuages du début, l'orienter vers le plus entier succès. Je me rappelle qu'aux premiers temps du recrutement, ce patriote et ce fin lettré arménien qu'était Son Excellence Yacoub Artin Pacha, ancien ministre de l'Instruction Publique en Egypte, lui avait prédit, dans une entrevue, qu'il deviendrait un jour le Connétable de la Cilicie comme à l'époque moyenâgeuse où seigneurs francs et arméniens dirigeaient en commun les destinées du royaume arménien de Cilicie.

Cette prédiction s'est réalisée et après avoir conduit ses troupes à la victoire, le colonel Romieu administre aujourd'hui avec elles les verdoyantes plaines de la Cilicie, libérées du joug turc et prêtes au renouveau.

*

LA BATAILLE D'ARARA

Il y avait longtemps que la Légion Arménienne voulait donner des preuves de sa valeur combative et militaire. Son chef, le colonel Romieu, ne manquait pas une occasion de demander qu'elle monte au feu. Cela a été enfin décidé. La Légion Arménienne a eu l'honneur de prendre part à la grande attaque de Palestine sous les ordres du généralissime anglais Allenby. Elle s'est couverte de gloire.

Les bataillons arméniens avaient pour mission de défendre la position d'Arara. Ils avaient en face d'eux de sérieuses forces turco-allemandes dont ils ont brisé l'assaut et enfoncé les lignes, en laissant sur le terrain qu'une cen-

taine de morts et de blessés. La voie est libre maintenant et les Arméniens de la Légion, avec les autres contingents français et les troupes anglaises, avancent rapidement dans l'intérieur de la Palestine et de la Syrie. Les voilà à Beyrouth, en pays libanais. Des lettres me parviennent, enthousiastes et résolues. « Nous approchons des territoires arméniens... Enfin on a constaté que nous n'étions pas des lièvres... Vive la France et vive l'Arménie !... » C'est le même thème, les mêmes phrases, la même unanimité de sentiments dans toutes ces lettres.

Une grande cérémonie a eu lieu à l'emplacement où ont été inhumés tous les légionnaires tués au cours de l'action. L'aumônier arménien officiait ; le Colonel et le Capitaine Azan, si aimé de tous les légionnaires, ont prononcé des discours émouvants sur les tombes fraîchement creusées. La nouvelle s'est répandue aussi dans les colonies arméniennes de l'Egypte ; un service funèbre sera célébré à la foi au Caire et à Alexandrie.

Le général Allenby dans son ordre du jour célébrant la victoire, n'oublie pas les contingents arméno-français dont il loue l'action courageuse dans des termes très flatteurs. Le Ministre de France au Caire, M. Lefèvre-Pontalis, adresse aussi des félicitations publiques aux bataillons de la Légion Arménienne qui ont admirablement fait leur devoir avec les autres contingents français et la compagnie syrienne.

Voilà donc encore une légende de détruite, celle qui tendait à représenter ces braves garçons de la Légion comme des embusqués qui ne voulaient pas voir le feu. J'étais sûr de tous, aussi bien des chefs que des soldats. Il n'est même plus nécessaire de les défendre maintenant contre certains détracteurs de profession. Tout le monde s'incline devant leur bravoure que je connaissais par une longue expérience. La Légion Arménienne a fait ses preuves, elle s'est battue aussi héroïquement sur le sol syrien que sur son propre sol national, non seulement parce qu'elle avait en face d'elle le même ennemi, mais parce que, commandée par des chefs français, elle avait conscience que, sous son uniforme, elle défendait aussi en Orient le prestige de la France tant aimée. Octobre 1918

DECLARATIONS DE M. BALFOUR

*A la Chambre des Communes en date
du 6 Novembre 1917*

Après avoir déclaré, en réponse à une question qui lui avait été posée, qu'il n'y avait pas de traité secret concernant la rive gauche du Rhin, M. Balfour continue en ces termes :

Les honorables collègues auxquels je répons ne prennent-ils donc aucun intérêt à ces éléments, par exemple, de l'Empire turc qui ont souffert et qui souffrent non seulement d'un mauvais gouvernement, mais aussi de la tyrannie la plus brutale et la plus barbare ? N'est-ce donc rien que l'Arménie ? N'est-ce rien que l'Arabie ? Ils parlent de démocratisation.

La démocratisation est un prix inestimable lorsqu'elle s'applique à des Etats jouissant d'un certain degré d'avancement. Elle est, à mon avis, une garantie de bon gouvernement et de progrès. Mais elle n'est pas applicable à toutes les formes de collectivités humaines, et en tous cas vous ne pourriez pas démocratiser la Turquie. Ceci est tout à fait évident.

La Turquie est entrée en guerre. Nous est-il indifférent que l'Arménie, ainsi que le désire mon honorable collègue, auteur de la motion, soit remise sous la domination turque. (M. Snowden dit que non). Le premier point de la motion propose que tous les territoires occupés par les armées belligérantes, quelles qu'elles soient, soient rendus à leurs propriétaires originels. Cela n'a qu'une signification, et c'est que vous voudriez remettre l'Arménie et l'Arabie sous la domination turque. Nous ne voulons détruire aucun élément turc composé de Turcs, gouverné par les Turcs et pour des Turcs, d'une manière qui convient aux Turcs ; mais d'aucune façon il ne faut perdre de vue que l'un des buts que nous devons poursuivre, maintenant que la catastrophe internationale pèse sur nous, est la possibilité, le devoir d'arracher au Gouvernement turc les peuples qui ne sont pas Turcs, qui ont été désorganisés par les Turcs, dont le développement a été arrêté par les Turcs et qui, j'en ai la conviction, prospéreront s'il leur était donné d'avoir un gouvernement propre et de suivre leurs propres coutumes.

DECLARATIONS DE M. LLOYD GEORGE

*Au Parlement Britannique en date du
21 Décembre 1917*

Se référant à son discours de Glasgow, à propos des buts de guerre, M. Lloyd George, après avoir parlé des autres pays a dit :

Ces temps derniers, on s'est plaint que le Gouvernement n'avait pas pleinement fait connaître ses buts de guerre. Or, pas un mot n'a été dit de nos buts de paix, que j'ai pourtant nettement expliqués à Glasgow.

Voici cinq des points sur lesquels j'ai alors insisté et que je sou mets à nouveau à ceux qui me critiquent :

J'ai réclamé d'abord expressément la restitution complète de tous les territoires conquis par l'Allemagne et la réparation des dommages causés...

J'ai dit en second lieu que la question de Mésopotamie devrait être laissée pour être résolue au Congrès de la Paix, tout en spécifiant cependant que cette région, ainsi que l'Arménie, ne devraient jamais être replacées sous la domination néfaste des Turcs.

*

EXTRAIT DU DISCOURS DE
M. LLOYD GEORGE

*Prononcé le 5 Janvier 1918 devant les
Délégués de Trade-Unions*

... Hors d'Europe, nous croyons qu'il faut appliquer les mêmes principes. Sans doute nous ne contestons pas le maintien de l'Empire Ottoman dans les pays habités par la race turque, ni le maintien de sa capitale à Constantinople, les détroits unissant la Méditerranée à la Mer Noire était internationalisés.

L'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, suivant nous, ont le droit de voir connaître leur existence nationale séparée. Nous n'allons pas discuter ici la forme exacte que pourra prendre dans chaque cas particulier la reconnaissance de cette existence. Bornons-nous à dire qu'il serait impossible de rendre ces pays à leurs anciens maîtres,

*

LE DOUZIEME ARTICLE DU PROGRAMME DE PAIX DE M. WILSON

Une souveraineté sûre sera assurée aux parties turques de l'Empire Ottoman actuel, mais les autres nationalités qui se trouvent en ce moment sous la domination turque devront être assurées d'une sécurité indubitable d'existence et d'une occasion exempte d'obstacle de se développer d'une façon autonome, et les Dardanelles devront être ouverts d'une façon permanente et constituant un passage libre pour les navires et le commerce de toutes les nations suivant des garanties internationales.

DECLARATIONS DE M. BALFOUR

En réponse à une question de M. Ramsay Mac Donald (député de Leicester, travailliste), M. Balfour a fait le 11 juillet 1918, à la Chambre des Communes, les déclarations suivantes :

Le Gouvernement de Sa Majesté Britannique suit avec la sympathie et l'admiration les plus profondes la vaillante résistance des Arméniens dans la défense de leurs libertés et de leur honneur. Il fait tout son possible pour leur venir en aide.

En ce qui concerne l'avenir de l'Arménie, je rappellerai simplement les déclarations publiques faites par les principaux hommes d'Etat des Puissances Alliées. Cet avenir sera décidé suivant le principe indiqué par l'honorable membre : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

HOMMAGE DE M. LLOYD GEORGE A LA VAILLANCE DES ARMENIENS

En réponse à une adresse présentée par la colonie arménienne de Manchester, lors de la visite de M. Lloyd George au mois d'août 1918, ce dernier a fait les déclarations suivantes :

L'esprit de confiance qui anime vos paroles démontre d'une frappante manière la résolution invincible de votre nation éprouvée. L'Arménie impose la pitié et son appel est irrésistible.

Mais ce qui lui donne le plus grand titre à l'appui sans réserve de ceux qui combattent pour les libertés de l'humanité, c'est que la détermination de ses fils à atteindre leur but ne faiblit jamais. En dépit des persécutions, des désastres et de répressions sans pitié, l'Arménie revendique toujours la justice devant le monde et dédaigne d'implorer son oppresseur pour qu'il lui fasse grâce.

Je vous prie de croire que ceux à qui le Gouvernement de la Grande-Bretagne est confié ne sont pas oublieux de leurs responsabilités envers votre race martyrisée.

REPOSE DE LORD ROBERT CRICIL

*Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères
à la lettre de l'Hon. Lord Bryce*

*Datée de Hundleap, le 30 Septembre 1918
Ministère des Affaires Etrangères*

3 Octobre 1918

Cher Lord Bryce,

... D'autre part, les services rendus par les Arméniens à la cause commune, services auxquels vous faites allusion dans votre lettre, ne peuvent assurément pas être oubliés. Je mentionnerai ici quatre points, que les Arméniens peuvent, à mon avis, considérer comme constituant la charte de leur droit à la libération par les soins des alliés :

1° En automne 1914, les Turcs envoyèrent des émissaires au Congrès National des Arméniens de Turquie, siégeant à Erzeroum, et lui firent la promesse d'accorder l'autonomie à l'Arménie, si les Arméniens s'engageaient à aider activement la Turquie durant la guerre. Les Arméniens répondirent qu'ils feraient individuellement leur devoir comme sujets ottomans mais qu'en tant que nation ils ne pouvaient pas soutenir la cause de la Turquie et de ses Alliés ;

2° C'est en partie à cause de ce courageux refus que les Arméniens de Turquie ont été systématiquement massacrés en 1915 par le gouvernement turc. Les deux tiers de la population, plus de 700.000 hommes, femmes, ainsi

que les enfants ont été ainsi exterminés par les méthodes les plus infernales et avec sang-froid ;

3° Dès le commencement de la guerre la moitié de la nation arménienne qui vivait sous la souveraineté russe, a organisé des corps de volontaires qui, sous le commandement d'Andranik, leur chef héroïque, soutinrent le choc de quelques-uns des plus lourds combats de la campagne du Caucase ;

4° Après l'écroulement de l'armée russe à la fin de l'année dernière, ces mêmes forces arméniennes se chargèrent de la défense du front du Caucase et retardèrent pendant cinq mois l'avance des Turcs, rendant ainsi un service signalé à l'armée britannique de Mésopotamie. Ces opérations de guerre dans les régions d'Alexandropol et d'Erivan n'avaient, bien entendu, aucun rapport avec les opérations de Bakou.

Je puis ajouter que des soldats arméniens servent, aujourd'hui encore, dans les rangs des forces alliées de Syrie. On les trouve de même dans les rangs aussi bien des armées britanniques et françaises qu'américaines et ils ont eu leur part de la grande victoire du général Allenby en Palestine. Dois-je dire après tout cela, que la politique des Alliés envers les Arméniens n'a pas varié ? Si votre lettre et celle de Nubar Pacha demandent une pareille déclaration du gouvernement britannique, je suis prêt à affirmer de nouveau notre détermination de mettre fin aux méfaits dont l'Arménie a souffert, et de rendre leur renouvellement impossible.

Sincèrement votre,

Robert CECIL

DECLARATION DU COMTE GRAWFORD

A la Chambre des Lords, le 13 Novembre 1918

Milords, je ne puis répondre en détail aux questions posées par Lord Bryce, mais je puis lui donner d'une manière générale une assurance qu'il trouvera, je pense, satisfaisante. La question que le noble Vicomte a soulevée est une de celles qui en ce moment sont l'objet de la sérieuse attention du Gouvernement de Sa Majesté se concertant avec ses Alliés. Je regrette de ne pouvoir préciser en ce moment l'action qu'il

sera nécessaire ou désirable d'entreprendre en vue de la situation qui vient d'être exposé par Lord Bryce ; mais je suis heureux de saisir cette occasion pour l'assurer que le gouvernement de Sa Majesté donne toute son attention aux graves intérêts dont il s'agit tant au point de vue politique qu'humanitaire, et qu'il est décidé à n'épargner aucun effort afin d'assurer entière satisfaction aux légitimes revendications des Arméniens.

DECLARATIONS DE LORD ROBERT CECIL

A la Chambre des Communes, le 18 Nov. 1918

En réponse à un grand nombre d'interpellateurs, Lord Robert Cecil a fait les déclarations suivantes devant la Chambre des Communes le 18 novembre 1918 :

... Il serait superflu que j'exprime au nom du Gouvernement la profonde satisfaction avec laquelle j'ai entendu d'abord l'assurance de sympathie pour le peuple arménien et puis la condamnation des outrages indescriptibles que les Turcs, avant et à présent encore, font subir à ce peuple. Nous reconnaissons certainement aux Arméniens le droit de formuler toutes les revendications de protection et de secours aussi bien auprès de ce pays, qu'auprès des autres contrées civilisées de l'Europe, et si je ne m'arrête pas sur la description de toutes les horreurs qui ont été commises là et sur les souffrances que les Arméniens ont endurées, ce n'est pas par manque de sympathie, mais parce que tout cela est déjà très bien connu, ainsi que, je l'espère, les sentimens du Gouvernement Britannique à ce sujet.

On m'a demandé quelles sont les mesures qui ont été réalisées ou qui sont en train de l'être, pour protéger immédiatement le peuple arménien, indépendant de son futur gouvernement. On a émis quelques critiques concernant les termes de l'armistice.

Je crois qu'il y a eu pas mal de méprises à ce sujet.

Premièrement une clause a été stipulée pour les Arméniens internés ou exilés par les Turcs, demandant qu'ils soient rapatriés ; en

ceci, les Arméniens ont été distingués de toutes les autres nationalités et ont été mis sur le même pied que nos propres prisonniers de guerre.

Je ne me rappelle plus les termes exacts, mais je crois que c'est dans les paragraphes 5 et 16 de l'Armistice que cette clause a été stipulée. Par le paragraphe 5, on prend des dispositions pour la retraite générale des forces turques, au delà de celles actuellement exigées pour maintenir l'ordre dans le district de Cilicie. Ceci ne devrait pas être oublié, et afin d'être sûr que les Turcs ne pourront revenir, toutes les communications de chemins de fer, entre l'Arménie et Constantinople, devront être coupées ; et je crois que c'est une question importante au point de vue de l'éloignement du soldat turc du sol de l'Arménie. Quand on sera en possession, du moins on le dit, de la plus importante position stratégique de la Cilicie, ceci sera réalisé et quant à la position stratégique même, elle va être occupée sans délai, comme il a été prévu, je crois, par le paragraphe 10 de l'Armistice. On peut ajouter que nous avons en général le droit d'occuper les points stratégiques partout où il se créerait une situation pouvant mettre en danger la sécurité de l'alliance.

Il est par conséquent clair que, s'il y avait quelque désordre ou quelque trouble, il est dans le pouvoir des Alliés d'occuper n'importe quel point stratégique.

Sir G. Groenwood.— N'est-ce pas vrai que les Turcs, en ce moment, maltraitent les Arméniens ?

Lord Cecil.— Si c'est vrai, on interviendra sans aucune doute. Je n'ai pas de nouvelles indiquant que ceci soit en plus de ce que nous avons vu dans la presse. La clause à laquelle je viens de me rapporter donne un droit, et un droit qui je suis certain, sera exercé autant que les considérations militaires le permettront pour occuper n'importe quelle position nécessaire en Arménie.

Ce sont les principes les plus importants concernant la protection immédiate des Arméniens. Je puis assurer la Chambre que le Gouvernement prend très au sérieux cette question. D'abord ils compatissent, je l'espère, aux revendications, ils

sentent qu'ils s'exposeraient eux-mêmes, et ceci avec justice, à l'indignation du pays s'ils permettaient qu'il se produise en Arménie de nouvelles atrocités, quand ils ont le pouvoir de les empêcher par des moyens militaires.

Il y a deux ou trois questions importantes concernant le futur gouvernement de l'Arménie. Un des membres honorables a dit, que la base de cette question est l'expulsion du Gouvernement turc de Constantinople. J'admets parfaitement qu'il y ait beaucoup à dire pour la défense de ceci ; mais, tout de même, que mon bon collègue n'oublie pas, qu'après tout, Constantinople est surtout turc. C'est un point qui doit être considéré dans l'élaboration de cette question, si nous ne voulons pas être en faute, avec toutes les déclarations que nous avons faites à propos des questions de ce genre.

Le gouvernement s'occupera de la question du futur Gouvernement turc avec un esprit absolument impartial ; pour ma part, je crois que toutes ces considérations doivent être présentes à l'esprit au moment où on traitera cette affaire. Il a été fait une autre suggestion à propos du futur gouvernement de l'Arménie.

Mon honorable collègue le député de Donegal (*M. Law*), disait qu'il espérait qu'on se servirait de la Société des Nations, comme d'un organe, pour le Gouvernement de l'Arménie. Dans cette question, je parle pour moi-même j'ai déjà dit en public, et je ne crains pas de le répéter, que je crois péremptoirement que c'est une des questions que nous devrions avoir sous notre contrôle et qui devrait être confiée sous une forme ou sous une autre à la Société des Nations. Cela devrait être un fait, mais je n'ai pas la prétention, en traitant cette question, d'être le porte-parole du Gouvernement. J'exprime mes propres opinions.

Colonel Wedgwood.— L'Arménie Mineure en fera-t-elle partie également ?

Lord R. Cecil.— Je parlais simplement d'une façon générale. Quant à l'extention du nouveau Gouvernement d'Arménie quelle qu'elle puisse être, je vais dire un mot. On a très peu parlé, au cours des débats, des frontières du nouvel Etat d'Arménie.

Je reconnais pleinement la valeur de l'ob.

servation ; nous ne devons pas permettre aux Turcs de diminuer par leurs méfaits le patrimoine des Arméniens. C'est le principe général. Je reconnais la force de ce qu'a dit notre honorable député qu'il ne devrait pas y avoir de divisions en Arménie, et qu'elle devrait être traitée comme une seule unité. Ayant dit tout cela je ne crois pas que je devrais aller plus loin et essayer de fixer sur la carte la frontière qui serait le résultat de l'application de ces principes. Tout ce que je dirai est ceci : mon honorable collègue, le député de Donegal, m'a demandé si le Gouvernement, en déclarant qu'il libérerait l'Arménie de la tyrannie des Turcs, avait fait une réserve dans son esprit, signifiant qu'il permettrait aux Turcs de les gouverner, sans les tyranniser ? En ce qui me concerne, et je crois que dans cette question je puis parler au nom du Gouvernement, je serai profondément déçu si une ombre ou une atome du Gouvernement turc était laissé en Arménie.

M. H. Law.— Et partout, n'importe où, les Turcs ont gouverné.

Lord R. Cecil.— Il y a certaines populations éparpillées, répandues dans la contrée turque, pour lesquelles il ne sera pas possible d'avoir un gouvernement séparé ; mais en parlant en général, notre but est la libération de tous ces peuples ; ce ne sont pas seulement les Arméniens, ce sont aussi les Kurdes, les Arabes, les Juifs, qui ont droit à notre assistance. En ce qui concerne l'Arménie, j'ai exposé ma manière de voir très clairement. Je puis en dire autant des Arabes. Pour les Kurdes, j'espère le même résultat. Les Grecs ont sans aucun doute droit à notre protection et ils devraient, je crois, être assistés ; mais comme l'honorable député le sait, la solution est difficile, parce qu'ils sont éparpillés le long de toute la côte.

Colonel Wedgwood.— Avez-vous l'intention de dire qu'ils ne seront pas sous la domination turque ?

Lord R. Cecil.— Mais certainement, en ce qui concerne l'Arménie.

Je ne parle bien entendu que du point de vue du gouvernement britannique. Personnellement, je partage entièrement les vues exprimées ici, qui montrent que l'ennemi en cette ma-

tière est le Gouvernement turc. Je tiens pour vrai — et aussi profondément que j'ai examiné l'affaire, l'évidence même le démontre — que les atrocités commises en Arménie n'ont pas été le résultat de la férocité accidentelle de brigands turcs isolés, mais qu'elles ont été chaque fois ordonnées à Constantinople, autant que je puis le savoir. Celui qui veut se rendre compte de la situation doit comprendre d'abord ce fait capital. La politique turque a toujours consisté à créer des désordres pour les réprimer ensuite. Et ce n'est pas une question de religion. Les Arabes, par exemple, ont toujours protégé les Arméniens et quand nous sommes arrivés à Alep, nous y avons trouvé plusieurs groupes d'Arméniens vivant sous la protection des Arabes. Je crois qu'il n'y a pas de raison pour que les Arméniens et les Kurdes ne puissent pas, de la même façon, vivre en amitié, une fois libérés de l'influence turque. Il y a déjà des indices montrant que les Arméniens et les Kurdes se préparent à se réconcilier et à vivre ensemble, en amitié. Mais le trait caractéristique de la politique turque était de semer la discorde parmi les races assujetties, pour les rendre moins puissantes et aussi pour pouvoir justifier les atrocités que les Turcs commettent toujours. Je suis donc entièrement d'accord pour affirmer que le gouvernement turc a donné des preuves abso- lues de son incapacité à gouverner les races soumises à sa puissance, que les jours de sa domination touchent à leur fin, et j'espère qu'on ne lui donnera plus jamais l'occasion de recommencer.

Il y a des symptômes que, même maintenant, les Turcs n'ont pas profité de la leçon et que, actuellement encore ils montrent des signes de vouloir continuer leur vieille politique d'at- termoïement en soulevant avec une fertilité prodigieuse toutes sortes d'objections à toute di- rectives qui peut produire des améliorations durables ; et s'ils en ont l'occasion, ils essaie- ront sans aucun doute toutes sortes de ruses pour mettre en conflit les Puissances européennes occidentales. Mais j'ose dire — que ces jours sont passés et que les Turcs se tromperaient grandement s'ils ne comprenaient pas que la possibilité d'at- termoïement et de résistance aux

réformes est définitivement finie pour eux. Ils sont, à l'heure actuelle, en notre pouvoir absolu, et le seul moyen par lequel ils peuvent encore espérer d'obtenir notre clémence ou notre considération, c'est qu'ils nous montrent qu'ils ont redressé leur voie, qu'ils s'empresseront d'exécuter les termes de l'armistice qu'ils ont accepté et les autres conditions qui leur seront imposées par la justice des vainqueurs, et ce sans hésitation sans essayer d'éviter les actes qu'ils seront certainement forcés par nous d'accomplir.

TROIS TÉMOIGNAGES DE SYMPATHIE

En réponse à ses télégrammes de félicitations à l'occasion de la signature de l'armistice, le Président de la Délégation Nationale Arménienne, S. E. Boghos Nubar Pacha a reçu les lettres suivantes de MM. Clemenceau, Balfour et Pichon.

Réponse de M. Balfour

Je remercie très cordialement Votre Excellence pour son message de félicitation et saisis cette occasion pour vous exprimer combien j'apprécie les grands services rendus par les soldats arméniens à la cause commune ainsi que ma profonde sympathie pour les terribles souffrances que le peuple arménien a si courageusement endurées et ma ferme confiance en son avenir.

J. A. BALFOUR

Réponse de M. Georges Clémenceau

Très sensible aux félicitations et aux vœux de la Délégation Arménienne, je vous prie de croire à la gratitude et à l'amitié de la France pour tous les peuples qui ont souffert et lutté avec elle pour la Liberté et le Droit.

Georges CLEMENCEAU

Réponse de M. S. Pichon

Mon cher Président,

J'ai bien reçu votre beau télégramme du 12 de ce mois par lequel vous me transmettez les félicitations de la Délégation Arménienne à l'occasion de l'armistice imposé à nos ennemis.

Comme vous le dites si justement, le triomphe de la France doit sonner l'heure de la libération de tous les opprimés. Vous pouvez être assuré que le Gouvernement de la République, profondément ému des souffrances endurées par le peuple arménien, ne négligera rien pour lui préparer un avenir digne de sa civilisation.

Croyez bien, mon cher Président, à mes sentiments les plus dévoués.

Paris, le 21 Nov. 1918

S. PICHON

DECLARATION FRANCO-ANGLAISE

(Novembre 1918)

Le Gouvernement français, d'accord avec le Gouvernement britannique, a décidé de faire la déclaration conjointe ci-dessous pour donner aux populations non-turques des régions entre le Taurus et le golfe Persique, l'assurance que les deux pays, chacun en ce qui le concerne, entendent leur assurer la plus large autonomie afin de garantir leur affranchissement et le développement de leur civilisation.

« Le but qu'envisagent la France et la Grande-Bretagne en poursuivant en Orient la guerre déchaînée par l'ambition allemande, c'est l'affranchissement complet et définitif des peuples si longtemps opprimés par les Turcs et l'établissement des gouvernements et administrations nationaux puisant leur autorité dans l'initiative et le libre choix des populations indigènes. Pour donner suite à ces intentions, la France et la Grande-Bretagne sont d'accord pour encourager et aider à l'établissement de gouvernements et d'administrations indigènes en Syrie et en Mésopotamie actuellement libérées par les Alliés ou dans les territoires dont ils poursuivent la libération et pour reconnaître ceux-ci aussitôt qu'ils seront effectivement établis. Loin de vouloir imposer aux populations de ces régions telles ou telles institutions, elles n'ont d'autre souci que d'assurer par leur appui et par une assistance efficace le fonctionnement normal des Gouvernements et Administrations qu'elles se seront librement données. Assurer une justice impartiale et égale pour tous, faciliter le développement économique du

pays en suscitant et en encourageant les initiatives locales, favoriser la diffusion de l'instruction, mettre fin aux divisions trop longtemps exploitées par la police turque, tel est le rôle que les deux Gouvernements Alliés revendiquent dans les territoires libérés.»

TELEGRAMME DE M. SONNINO

Ministre des Affaires Etrangères d'Italie
A BOGHOS NUBAR PACHA

La Délégation Nationale ayant adressé aux Gouvernements Alliés une note pour attirer leur attention sur certaines conditions qu'il y aurait lieu de stipuler, dans le cas où un armistice serait signé avec la Turquie, le télégramme suivant a été adressé par le Baron Sonnino, ministre des Affaires Etrangères d'Italie, au Président de la Délégation Nationale Arménienne, et qui a été publié par les journaux d'Italie :

Rome, 13 Octobre 1918

J'ai reçu le télégramme que Votre Excellence a bien voulu m'adresser pour m'exprimer les vœux de la Nation Arménienne dans l'éventualité d'une demande d'armistice et de paix de la part de la Turquie.

Je tiens à assurer Votre Excellence que le Gouvernement Royal s'appliquera avec la plus vive sollicitude à sauvegarder les intérêts de l'Arménie dont les souffrances ont eu un retentissement profond parmi nous.

J'ai donné toute mon attention aux demandes que Votre Excellence a bien voulu me formuler concernant les conditions de l'armistice.

Je prie Votre Excellence de croire à la vive sympathie que la cause arménienne inspire au Gouvernement Royal et à la Nation Italienne.

SONNINO

EXTRAIT DU COMPTE RENDU

de la Séance du 26 Novembre 1918

de la Chambre des Députés d'Italie

d'après les journaux : « La Epoca »,

« Il Corriera Della Sera » et « Il Secolo »

Au milieu de la plus grande attention de la Chambre qui se remplit tout à coup, se lève

pour parler l'honorable Luzzati. L'honorable Luzzati développe l'ordre du jour suivant :

« La Chambre exprime sa confiance que le Gouvernement, fidèle à la tradition nationale et non oublieux des liens historiques, soutiendra l'indépendance politique de l'Arménie, affranchie de la triple tyrannie séculaire ».

L'honorable Luzzati dit :

« Gladstone, qui sentait les souffrances de tous les peuples opprimés, avait dénoncé le martyre des Arméniens avec des paroles cuisantes, inspirées de cette même bonté rédemptrice qu'il témoigna jadis à nous Italiens, et, en mourant, il recommandait leur cause sacrée à tous les hommes libres du monde.

« Si la convenance de clôturer cette discussion ne m'imposait pas la plus grande brièveté, je voudrais démontrer à la Chambre que, dans la graduation du martyre, les Arméniens avec les Juifs, tiennent la première place ; on pourrait les appeler les protomartyrs ».

« Inénarrables sont les malheurs de ce peuple supérieur en civilisation et dominé par des demi-barbares. Même après l'armistice, auquel suivra — on aime à l'espérer — la fin du gouvernement turc, les Alliés n'ont pas pensé à sauver les Arméniens des Ottomans qui, pour faire acte de souveraineté, se livrèrent à nouveau dans ces dernières semaines même, aux tueries habituelles. C'est le massacre des Arméniens qui a ouvert cette guerre épouvantable, et qui, peut-on dire, en marque aussi la fin. En effet, c'est après l'Assemblée d'Erzeroum où tous les représentants du peuple arménien réunis, avec un geste magnanime qui restera dans l'histoire, refusèrent les offres des délégués turcs les tentant par l'alléchante promesse d'une autonomie, pourvu qu'ils prissent position contre les Alliés, que fut inauguré ce terrible carnage dans lequel les Kurdes, les sicaires des Turcs, massacrèrent environ 700.000 Arméniens. Cette tuerie, par son mode d'exécution et par sa férocité, n'a pas de précédent dans l'histoire.

« Le temps me manque pour raconter comment les volontaires arméniens, rangés de notre côté, ont accompli dans le Caucase et en Palestine des actes héroïques et d'heureux fait d'armes, qui ont mérité d'être cités à l'ordre du jour

de la Chambre des Communes, à Londres.

« Il est permis de s'étonner que les Gouvernements Alliés qui reconnurent (et ils firent bien) l'autonomie et la représentation politique des Polonais, des Tchèques et des Yougo-slaves, n'aient pas encore consenti ces mêmes droits aux Arméniens, investis du privilège de l'infortune. Mais le jour de la libération est imminent. Le prochain congrès de la paix effacera les dernières traces de la Sainte Alliance des Princes de 1815 contre les peuples opprimés.

« L'initiative de cette rédemption doit revenir à l'Italie qui, suivant les enseignements de Mazzini, des rois libérateurs de la Maison de Savoie, de Cavour, de Garibaldi, ne s'est jamais enfermée, comme firent les Allemands, dans un égoïsme national, mais ayant elle-même l'expérience des longues douleurs a désiré et poursuivi sa propre indépendance en même temps que celles de toutes les nations subjuguées.

« *Haud ignara mali, miseris succurrere disco* ». (1)

« Et mon âme d'Italien s'est réjouie quand, il y a quelques jours, le Président du Conseil à qui j'apportais les vœux de la Société Italienne « *Pro Armenia* », et qui, en l'austère compagnie de son illustre collègue des Affaires Etrangères, s'impose la plus grande réserve dans ces problèmes très délicats, me lança cette réponse : « Dites aux Arméniens que je fais mienne leur cause. » (Très vifs applaudissements sur tous les bancs de la Chambre.)

« M'étant adressé aussi à MM. Pichon et Bourgeois, j'eus des réponses très favorables pour la cause arménienne. (Très bien).

« Quelle nouvelle gloire pour l'Italie si, se souvenant des liens qui resserraient ses grandes Républiques médiévales à l'Arménie, elle obtenait l'affranchissement de ce « petit grand peuple » tant de fois leurré avec de vaines promesses diplomatiques et qui, dans sa pleine indépendance seule peut retrouver cette paix, à laquelle depuis des siècles il aspire en vain. L'Italie libératrice de l'Arménie, c'est cet insigne honneur que je souhaite à ma Patrie ».

(1) *Connaissant le malheur, je sais secourir les malheureux,* Virgile (Eneïde)

L'éloquent discours, prononcé avec une profonde émotion par l'orateur et fréquemment interrompu par des applaudissements fut accueilli à la fin par une longue et chaleureuse ovation. Un grand nombre de députés ont exprimé leurs félicitations à l'honorable Luzzati.

En répondant à M. Luzzati, le Président du Conseil, M. Orlando a dit :

« ... Je dois maintenant une parole à l'illustre orateur qui a ému hier la Chambre avec la description du martyr subi par les Arméniens.

« Lui, qui est un grand esprit, mais qui en même temps est aussi un grand négociateur, a voulu, par l'applaudissement qu'à suscité à la Chambre mon affirmation qu'il lui a plu de répéter, a voulu, dis-je, que cet engagement personnel de ma part, devienne un engagement devant le Parlement, je lui en sais gré, et cet engagement je le maintiendrai ». (Vifs applaudissements.)

LETTRE DE M. RAYMOND POINCARÉ

Président de la République

à S. B. Mgr. TERZIAN

« ... L'Arménie n'a pas douté de la France comme la France n'a pas douté de l'Arménie, et, après avoir supporté ensemble les mêmes souffrances pour le triomphe du Droit et de la justice dans le monde, les deux pays amis peuvent aujourd'hui communier dans la même allégresse et la même fierté. Le Gouvernement de la République ne considère pas comme étant aujourd'hui accomplie la tâche qui lui incombe vis-à-vis des populations arméniennes. Il sait le concours que l'Arménie et plus particulièrement le noble pays de Cilicie, attend de lui pour jouir en toute sécurité des bienfaits de la paix et de la liberté, et je puis assurer Votre Béatitude que la France répondra à la confiance qu'Elle lui a témoignée à cet égard ».

LETTRE DE M. PICHON, *Ministre des Affaires Etrangères* à M. ALBERT THOMAS
(Juillet 1919)

La Délégation Nationale Arménienne qui groupe tous les Arméniens de toute origine et

de toute opinion dans une admirable union sacrée, a tenu un contact étroit avec mon Département et a pu assurer ses compatriotes des sentiments que la France nourrit en leur faveur et des efforts qu'elle fait pour leur assurer un avenir meilleur.

La création de la Légion d'Orient où ont été affectés les volontaires Arméniens, qui forment trois bataillons affectés au détachement français de Syrie-Palestine, a bien marqué aux yeux de tous que la France considère les Arméniens comme des Alliés luttant pour secouer le joug du militarisme germano-turc.

S. PICHON

EXTRAITS DE LA REPONSE
ADRESSEE PAR M. CLEMENCEAU

*Président du Conseil Suprême, à la Première
Délégation Turque, le 25 Juin 1919*

... Le Conseil est bien disposé envers le peuple turc.. Mais il ne peut compter, au nombre de ses qualités, l'aptitude à gouverner des races étrangères. L'expérience a été trop souvent et trop longtemps répétée pour qu'on ait le moindre doute quant au résultat... On ne trouve pas un seul cas en Europe, en Asie, ni en Afrique, où l'établissement de la domination turque sur un pays n'ait été suivie d'une diminution de sa prospérité matérielle et d'un abaissement de son niveau de culture, et il n'existe pas non plus de cas où le retrait de la domination turque sur un pays n'ait été suivi d'un accroissement de prospérité matérielle et d'une élévation du niveau de culture... Le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout... Jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné par la guerre... La conclusion évidente de ces faits semblerait être la suivante ; La Turquie, sans la moindre excuse et sans provocation, a attaqué de propos délibérés les Puissances de l'Entente, et ayant été battue, elle a fait tomber sur les vainqueurs la lourde tâche de régler la destinée des populations variées qui composent son Empire hétérogène. Ce devoir, le Conseil des Principales Puissances alliées et associées désire l'accomplir, autant du moins qu'il concorde avec les vœux et les intérêts permanents des populations elles-mêmes.

EXTRAITS DE LA REPONSE DE
M. MILLERAND
AUX CONTREPROPOSITIONS TURQUES

M. Millerand à Spa, le 16 Juillet 1920

Les Alliés voient clairement que le temps est venu de mettre fin et pour toujours à la domination des Turcs sur d'autres nations... Durant les vingt dernières années, les Arméniens ont été massacrés dans des conditions de barbarie inouïe... Pendant la guerre, les exploits du Gouvernement ottoman en massacres, déportations et mauvais traitements de prisonniers de guerre, ont dépassé encore immensément ses exploits antérieurs dans ce genre de méfaits... Le Gouvernement turc n'a pas seulement failli au devoir de protéger ses sujets de race non turque contre le pillage, la violence et le meurtre ; de nombreuses preuves indiquent qu'il a lui-même pris la responsabilité de diriger et organiser les attaques les plus sauvages contre des populations auxquelles il devait sa protection. Pour ces raisons, les Puissances Alliées se sont résolues à émanciper du joug turc tous les territoires habités par des majorités de race non turque. Il ne serait ni juste, ni de nature à amener une paix équitable dans le Proche-Orient que de contraindre de nombreuses populations non turques à rester sous la loi ottomane.

REPONSE DU PRESIDENT WILSON

A S. E. BOGHOS NUBAR PACHA

Mon cher M. Nubar,

J'ai reçu votre très touchante lettre du 20 Janvier et, en réponse, je tiens à vous assurer que je trouve partout parmi les Délégués de la Conférence de la Paix la plus sincère et la plus franche sympathie pour les Arméniens. Il est vraiment très difficile, comme vous pourrez vous en rendre compte vous-même, d'assigner des représentants aux unités politiques qui n'ont pas encore été reçus dans la famille des nations. C'est la seule raison, j'en suis sûr, pourquoi le droit de représentation n'a pas été reconnu aux Arméniens. Mais j'ai pleinement confiance pour

vous assurer que ceci n'implique nul abandon des intérêts de l'Arménie et que vous pouvez être certain que les points de vue des Arméniens seront pris en considération aussi pleinement que s'ils étaient représentés en personne.

Très sincèrement votre

Woodrow WILSON

Paris, le 23 Janvier 1919

UNE LETTRE DE M. ORLANDO

Le Comité Italien pour l'Indépendance de l'Arménie a communiqué à M. Orlando, Président du Conseil, l'ordre du jour voté dans sa dernière séance plénière et dans lequel est exprimée la confiance que l'appui du Gouvernement Royal ne manquera pas à une cause aussi juste que celle de la reconstitution de l'Arménie en Etat Indépendant.

L'Italie fidèle à ses traditions, ne peut manquer de considérer avec sympathie toutes les causes d'indépendance et de liberté des peuples opprimés ; et il en est ainsi de la cause de la noble nation Arménienne que votre Comité défend avec tant de ferveur.

*

UNE LETTRE DU MINISTRE MEDA

En réponse à la lettre qu'il avait reçue du Président de l'Union des Etudiants Arméniens de Rome, S. E. M. Meda leur écrit :

La Déclaration que le Ministre des Affaires Etrangères a faite en réponse au télégramme de la Délégation Nationale Arménienne est une attestation formelle du très vif intérêt et de la profonde sympathie avec lesquels l'Italie ainsi que tous les autres Etats conscients de leur civilisation, s'occupent du sort d'un peuple qui désormais le droit d'espérer que pour lui aussi est enfin arrivée l'heure de la justice. Je dis qu'il a ce droit, soit pour les terribles souffrances qu'il a endurées, soit pour les magnifiques preuves de fidélité qu'il nous a données en tenant tête à la barbarie musulmane dont le but était d'étouffer les protestations de son indestructible conscience nationale ; il y a droit

aussi pour le tribut de sang qu'il a payé si généreusement à la cause de l'Entente durant cette guerre qui touche à sa fin par la défaite complète des Empires Centraux et de leurs Alliés.

Je ne suis certainement pas en mesure de prévoir quelles seront exactement les solutions que recevront les divers problèmes qui seront soumis à l'examen international, mais il n'est pas possible de croire qu'on puisse oublier de prendre les mesures nécessaires pour mettre à jamais les très fidèles Arméniens à l'abri de l'oppression de leur ennemi irréductible, et pour leur permettre de renaître à la dignité de nation dans le libre développement de leurs propres énergies ; et je souhaite de tout cœur que cette renaissance se produise dans sa plus grande ampleur, car je ne doute pas que les Arméniens dans un avenir prochain seront le boulevard de la civilisation chrétienne en Asie contre tout retour du péril turc.

EXTRAITS DE L'INTERPELLATION DE M. BRIAND

A la Chambre, le 27 Mars 1920

Je m'excuse, Messieurs, d'interrompre M. Lenail, mais il faut pourtant qu'on se décide à avoir une politique en Asie-Mineure, particulièrement en Syrie et en Cilicie. Si la France n'y va pas, qui donc y sera ?

M. Lenail.— C'est la question.

M. Aristide Briand.— Lorsque les Turcs y étaient les populations qui gémissaient sous leur joug suppliaient qu'on les en débarrassât, je me rappelle nombre de conférences, faites par des socialistes parmi les meilleurs et les plus éloquents pour dénoncer cette situation et réclamer la libération de ces peuples.

Or, par quoi les accords de 1916 ont-ils été inspirés ? D'abord par le souci de sauvegarder les grands intérêts traditionnels et séculaires de la France, par la préoccupation légitime de lui garder, dans la Méditerranée, la large part d'influence qu'elle a le droit d'y avoir, mais aussi parce que les délégués les plus autorisés de ces populations de l'Orient — et c'était à l'honneur

de mon pays qu'il en fût ainsi — venaient supplier celui qui avait alors la responsabilité de diriger le Gouvernement de la France, de ne pas les abandonner, de jouer en Asie-Mineure le rôle séculaire de protectrice et de libératrice qui a mérité à notre patrie, dans ces pays, la grande autorité et la confiance absolue dont elle y jouit. Oui, c'est l'influence de ces considérations qu'en pleine guerre, appliquant un principe que je croyais bon et qui consistait, au fur et à mesure que les événements se déroulaient, à régler entre alliés les questions qui devaient se poser entre eux à la fin de la guerre, qu'au moment de l'expédition d'Orient j'ai demandé à nos alliés anglais et russes que fussent établies les trois zones d'influence de la Grande-Bretagne, de la Russie et de la France. Quelle zone a été attribuée à notre pays ?

Elle comprend la Cilicie, Adana, Mersine, Alexandrette, puis, remontant, elle englobe une partie de la région arménienne — ceci à la sollicitation suppliante des Arméniens les plus autorisés — Diarbékir, les régions jusqu'à la pointe du lac de Van : plus bas, Mossoul...

M. Aristide Briand. — Mais en réclamant pour mon pays sa part d'influence et d'intérêts en Asie-Mineure, je n'étais mû par aucun sentiment d'impérialisme. Il a toujours été éloigné de nos préoccupations. Nous y allions, appelés par ces peuples, sollicités par eux, dans leur intérêt au moins autant que dans le nôtre. Nous agissions en conformité avec les grands principes qui ont dominé cette guerre.

Si nous ne nous étions pas sentis d'accord avec les populations, nous n'aurions rien fait pour nous imposer à elles. Tous ceux qui sont allés dans ces régions savent comment y résonne le nom de la France.

Or, il se trouve par surcroît que la Cilicie est un pays d'une grande richesse.

Si nous n'y sommes pas demain, Messieurs, je pose alors cette question : Qui y sera ? Et nous, une fois partis sous l'influence de fausses considérations de sentiment, quand nous y verrons d'autres installés à notre place, c'est alors que nous connaissons notre erreur, et que nous déplorerons les conséquences d'une faute désormais irréparable.

Nous saurons alors ce que nous aurons perdu, et nous le regretterons amèrement. Trop tard.

Eh bien, oui, Messieurs, on l'a dit, la Cilicie, c'est le coton, le coton dont nous manquons, c'est bien d'autres richesses encore. Nous aurons, dit-on, de la peine à nous y installer. Peut-être ? Surtout si nous y commettons des fautes. Mais je crois ces difficultés plus artificielles que réelles, et parmi elles, il en est, sans doute, qui sont suscitées pour nous détourner du désir de rester dans cette région.

LEGION D'ORIENT ET LEGION ARMENIENNE

En 1916, le Gouvernement Français a commencé la création de la Légion d'Orient. « Créée pour répondre au vœu des populations arménienne et syrienne désireuses de combattre les Turcs, elle sera composée d'hommes de troupe auxiliaire d'origine ottomane, recrutés par voie d'engagement volontaire ». (Instruction Ministérielle N° 7966-9/11 du 26 novembre 1916). Cette même Instruction fixait en même temps les conditions de service de la Légion d'Orient.

On voit clairement que cette Légion devait se composer, outre les Arméniens, de tous les autres éléments, chrétiens ou musulmans, de l'Empire Ottoman, provenant des régions arménienne et syrienne. Mais, en réalité, sur un total de 5500, il y avait à peine 400 légionnaires non-arméniens ; le reste, c'est-à-dire l'écrasante majorité, 5100 sur 5500, était formé par les Arméniens venus un peu de toutes les colonies.

Le premier noyau de cette Légion a été formé par les Arméniens montagnards de Djebel-Moussa (au nord de la Syrie), lesquels, après s'être défendus vaillamment contre les bandes turques, avaient, presque miraculeusement, trouvé le salut sur des bâtiments de guerre français, qui les avaient débarqués à Port-Saïd en 1915. La colonie arménienne d'Egypte vint grossir le nombre de ce petit noyau, pendant que les militaires arméniens prisonniers des

armées turques, qui se trouvaient dans des camps de concentration aux Indes ou en Egypte, exprimaient leur désir de venir servir dans cette nouvelle armée. Mais le plus grand nombre de volontaires de cette Légion arriva de la colonie arménienne des Etats-Unis, où le nombre des inscrits s'élevait à plus de 5000 en 1917, tous prêts à partir ; mais, faute de transports, ils ne purent rejoindre la Légion qu'en petits paquets, et très lentement. Au moment de la déclaration de guerre des Etats-Unis, il y avait encore à New-York et ailleurs, plusieurs milliers de ces inscrits, qui attendaient leur tour d'embarquement, quand le Gouvernement leur interdit le départ et les incorpora dans son Armée.

Ce mouvement de volontaires pour la Légion d'Orient ne se borna pas seulement aux colonies de l'Egypte et des Etats-Unis ; celles de la Grèce, de la France, de la Suisse, de l'Italie et même de l'Amérique du Sud, ne restèrent pas indifférentes ; ainsi, on a eu plus d'une trentaine de volontaires qui, partis de Buénos-Aires, vinrent rejoindre leur poste d'honneur dans la Légion d'Orient.

Ces inscrits s'engageaient « à servir comme volontaires sous le drapeau français en Asie Mineure, contre les Turcs, pour toute la durée de la guerre » (texte primitif de l'acte d'engagement). Leur instruction était donc confiée à un cadre malheureusement très restreint d'officiers français, mis sous les ordres de l'éminent Lieutenant-Colonel Romieu, commandant la Légion d'Orient.

Ils tinrent garnison, pendant la période de leur instruction, à Monarga, en Chypre, jusqu'en juin 1918, puis, sur leur désir unanime, le 1^{er} et le 2^e bataillons, avec leur peloton de canon 37, furent embarqués pour Port-Saïd et dirigés ensuite sur Medjed, pour y rejoindre le régiment (de deux bataillons) mixte de tirailleurs algériens (Lieutenant-Colonel Rénié) et quelques autres détachements de spahis, de génie, d'artillerie de campagne et de service sanitaire, et pour former ainsi, sous le commandement du Colonel de Piepape, la seule brigade française sur le front allié de Palestine ; on la nomma détachement français de Palestine et de Syrie (D.F.P.S.)

Le 3^e bataillon resta en réserve en garnison.

La D.F.P.S. fut placée dans le secteur de Rafat, à une quarantaine de kilomètres de la Méditerranée. Les légionnaires, après s'y être retranchés plus de vingt jours, participèrent à l'attaque générale du 19 septembre 1918, attaque qui détermina l'effondrement complet des armées turques (la 4^e Kutchuk Djémal Pacha, la 7^e Moustafa Kémal Pacha, et la 8^e Djéval Pacha) du front de Palestine et précipita ainsi la capitulation de la Turquie.

« Notre infanterie tenait sur le front d'attaque le secteur de pivot du saillant de Rafat, dominé par deux centres de résistances puissants en eux-mêmes et garnis de mitrailleuses, le mont Arara défendu par le 146^e régiment allemand, par les trois seuls bataillons allemands, les 701, 702 et 703, de tout le front et les trois Buissons. Au nord de la profonde coupure de Wady el Ayun, une courtine reliait le mont Arara aux trois Buissons et à d'autres hauteurs fortifiées.

« A droite opéraient les légionnaires, au centre la Compagnie Syrienne et un peloton à pied de mitrailleuses de cavalerie, à gauche les tirailleurs.

La « croupe » 26, attaquée par le premier bataillon de la Légion d'Orient (capitaine Azan) fut conquise en vingt minutes : les « Trois Buissons » le furent en 45 minutes, par le 8^e bataillon du 1^{er} tirailleur (capitaine Pariat), qui captura 150 prisonniers, dont 10 officiers, appartenant à 8 compagnies différentes, le mamelon 546 et les ouvrages de la colline de Sourry restaient au bout de 45 minutes également entre les mains du 9^e bataillon du 1^{er} tirailleurs (capitaine Mathiot). Les mitrailleuses allemandes du mont Arara, soutenues par de nombreuses batteries lourdes qui inondèrent de mitraille le lacis des ravins, résistèrent plus longtemps ; mais dans leur élan superbe, nos bataillons atteignirent bientôt tous leurs objectifs, les dépassant même par endroits. » (*La France en Syrie et en Cilicie*, par le Capitaine Gautherot, chef du Bureau des Opérations des Troupes françaises du Levant, pp. 43-44).

Le 12 octobre, le Général E. Allenby, commandant en chef du front de Palestine, télégraphiait à la Délégation Nationale Arménienne

à Paris : « Je suis fier d'avoir eu un contingent arménien sous mon commandement ; il a combattu très brillamment et a pris une grande part à la victoire. »

Le colonel Romieu qui, évacué pour fièvre, était rentré depuis deux jours et qui commandait en personne pendant l'attaque, s'écria devant les tombes des gradés et soldats, morts sur le champ d'honneur et sous le drapeau français : « Nous saurons être dignes de vous, j'en fais le serment sur votre tombe devant ce cimetière, dont nous ferons un monument de gloire et que nous appellerons le cimetière d'Arara, pour réunir dans ce nom le souvenir de nos morts, de leurs sacrifices, de leurs victoires et de l'honneur qu'elle ouvre aux aspirations nationales de leurs compatriotes. » (*La France en Syrie et en Cilicie*, p. 45).

La bataille était finie, l'ennemi écrasé ; il restait la poursuite. Elle fut dure. Il fallait marcher en avant par la chaleur lourde et particulièrement fiévreuse du mois d'octobre de la Syrie, sur un terrain couvert de sable, où les sources sont si rares, et dans des conditions de ravitaillement difficiles par suite des destructions et du mauvais état des voies de communication. Cette marche, longue de plus de 250 kilomètres, se termina par l'occupation de Beyrouth, le 20 octobre 1918.

En ce moment, la Syrie venait d'être libérée. Des Arméniens qui s'y trouvaient (les survivants de ceux qui, pendant la guerre, avaient été déportés par les autorités turques dans les déserts de la Syrie et les militaires arméniens de l'Arménie turque, échappés pendant la retraite) se pressaient déjà de tous les côtés pour grossir les rangs de leur compatriotes. Ainsi se forma le 4^e bataillon, la compagnie de Génie et le détachement des élèves-officiers, composés tous par les engagés arméniens de la ville de Damas. (Le nombre des volontaires arméniens inscrits dans les villes de Damas et d'Alep s'élevait à plus de 4000, dont le recrutement fut empêché par l'armistice.)

Ainsi la Légion d'Orient, après avoir tenu garnison à Beyrouth et participé aux diverses colonnes dans le Liban, fut dirigée en Cilicie sous le nom de « Légion Arménienne ». Les

quelques centaines de Syriens de la Légion d'Orient (à peine 300) restèrent à Beyrouth pour y former le noyau de la Légion Syrienne.

D'après les conditions de l'armistice turc, « les Alliés devaient occuper militairement le système de tunnels de Taurus, et contrôler le chemin de fer ; la région serait évacuée par les troupes ennemis selon une progression que le G.Q.G. britannique régla ainsi à la date du 28 novembre ; le 13 décembre, le retrait devrait être achevé à l'ouest de Jeyhoun (Djihoun) ; le 17, à l'ouest de Seihoun et au nord de la ligne Adana-Tarsous ; le 21, à l'ouest de Bozanti (tunnels de Taurus). (La France en Syrie et en Cilicie, du Capitaine Gautherot, page 174).

Dans ces régions, les forces turques se composaient de la III^e armée (Moustafa-Kémal Pacha) dont une division (la division composite) barrait la route Alexandrette-Beylan-Alep, entre Beylan et Alexandrette, les trois autres divisions (la I^{re}, 2^e et 24^e) franchissaient l'Amanus entre Islahié et Osmanié ; de la II^e armée (Nehad Pacha) dont le 41^e division occupait, au nord d'Alexandrette, le couloir de Sakal-Toutan, et la 23^e était déjà répandue dans la plaine d'Adana. Mais ces unités étaient très affaiblies par suite de la démobilisation, et, surtout, par les désertions en masse.

Le 5 décembre, le Général Bulfin, commandant le 21^e corps britannique, « autorisait le général Hamelin, commandant le D.F.P.S., à talonner l'ennemi, et à occuper la Cilicie si le nombre et l'état de ses troupes le lui permettaient ». (*La Cilicie et le Problème Ottoman*, par Pierre Redan, page 74).

Ce fut aux quatre bataillons de la Légion Arménienne qu'incomba l'honneur de ce « talonage ». Le 1^{er} bataillon, débarqué à Alexandrette du 21 au 30 novembre, occupa, d'une part, Beylan et s'avança dans la haute vallée de Kara-Sou jusqu'à Islahié, où il laissa une Compagnie, d'autre part par le couloir de Sakal-Toutan (les Portes Amaniaques ou Palier de Jonas) vers Dort-Yol-Toprak-Kalé, d'où il détacha une autre Compagnie vers Osmanié-Bagteché, et avec le reste du bataillon, il vint occuper Hamidié.

Le 4^e bataillon, débarqué à la suite du pre-

mier, détacha une Compagnie dans la région de Kirk-Han, et une autre dans celle de Deurt-Yol ; le reste du bataillon, avec la 13^e compagnie-dépôt de la Légion, tint garnison à Alexandrette. Ainsi toute la région orientale de la Cilicie était occupée.

Quant à la région occidentale, elle fut occupée par les 2^e et 3^e bataillons de la Légion Arménienne qui furent débarqués, le 18 décembre, à Mersina.

Le 2^e, avec l'Etat-Major de la Légion, occupa Adana où le Lieutenant-Colonel Romieu, commandant la Légion Arménienne, « était nommé commandant des troupes d'occupation et chef de l'Administration, au nom des Alliés ». (*La France en Syrie et en Cilicie*, capitaine Gautherot, p. 176).

Le 3^e bataillon, après avoir laissé une compagnie à Mersina, occupa Tarsus pour y tenir garnison et détacha une autre compagnie à Bozanti, le port le plus avancé dans le Taurus, pour y garder les tunnels.

Ainsi donc ; la Légion Arménienne eut l'honneur d'être la première escorte du drapeau français dans la Cilicie entière. Son arrivée causa une immense joie à toute la population chrétienne en général, et aux Arméniens en particulier qui, confiants commencèrent à retourner à leurs foyers détruits ; quant à la population musulmane, confiante sur le cadre français, elle garda en général, une attitude expectante. Seul le parti Jeune-Turc entreprit, dès le premier jour, une forte campagne de fausses nouvelles pour exciter la population musulmane.

En novembre 1919, après une démobilisation partielle de la Légion pendant l'été et l'automne de 1919, au moment de la relève des forces britanniques (Deserts Mounted Corps) par les troupes françaises, dans les régions de Marache, Aïntab, Ourfa et Djarablous, la Légion Arménienne forma l'un des avant-gardes.

L'Etat-Major de la Légion s'installa, avec le 3^e bataillon, à Aïntab, où le Colonel Flie Sainte-Marie était nommé chef d'administration des Sandjak d'Aïntab et de Marache, et d'où il détacha une compagnie à Kilis et une autre à Djarablous. Le 2^e bataillon (capitaine Fontaine)

occupa à lui seul la ville de Marache.

« Les opérations de relève des forces britanniques à Marache, Aïntab et Ourfa furent conduites par le Colonel de Piépape qui, avec des moyens très réduits, parvint à occuper Marache, Aïntab, Kilis, Biredjik, Soroudj, Ourfa, Djarablous, et la gare d'Alep... Nos détachements d'occupation se qualifiaient d'avant-garde. Celui de Marache, ville de 60.000 habitants, était de 200 hommes commandés par un capitaine. Parmi les légendes qui ont courru au sujet des événements du Levant, est celle du soulèvement kémaliste causé par l'emploi des Légionnaires Arméniens. Il faut ramener les choses à la vérité : la Légion Arménienne, très diminuée, comprenait alors deux petits bataillons, 400 à 500 hommes au total. Elle n'entra dans la composition des colonnes que pour une fraction infime. Et, ni à Aïntab, ni à Marache, elle ne donna lieu à des plaintes. Le Commandant Français lui adressa même des félicitations pour cette bonne tenue. A noter que la seule artillerie de cette expédition se composait du canon 37 de la Légion Arménienne, dont l'équipe s'était déjà distinguée : en octobre 1919 dans l'Amanus, en mettant en batterie sous un feu d'infanterie assez vif, ce qui avait dégagé une compagnie indienne, coincée dans un défilé ». (*La Cilicie en 1919 et 1920*, par le Colonel E. Brémond, page 28).

La révolte bien connue des Turcs de Marache, ne tarda pas longtemps à se produire. Pendant cette révolte les légionnaires eurent une rude épreuve à subir, non pas pour y déployer leurs qualités guerrières, mais surtout au moment de la retraite pour y démontrer leur esprit de discipline, car cet ordre malheureux leur fut communiqué après que les Turcs avaient arboré le drapeau blanc, et que leur représentant, le chef du Parti Union et Progrès de Marache, le Docteur Moustafa, était venu chercher les conditions de la capitulation. Les légionnaires se virent ainsi obligés de lâcher la victoire acquise au prix de tant de rudes sacrifices et d'abandonner des milliers de leurs compatriotes à la barbarie bien connue des Turcs.

La révolte de Marache (février 1920) peut être considérée comme la dernière opération à

laquelle la Légion Arménienne a participé. Son effectif était très réduit, par suite des pertes à Marache (plus de 150 morts ou gelés). Elle fut rassemblée à Hamidié en vue de la reconstitution.

Le Traité de Sèvres étant considéré comme la fin virtuelle des hostilités avec la Turquie officielle, vint mettre terme aux actes d'engagement des légionnaires.

Elle fut donc dissoute en août 1920.

Comme conclusion, il serait utile de citer l'opinion du Chef de Bureau des Opérations des Troupes françaises du Levant, la personne la mieux placée pour apprécier la valeur guerrière du légionnaire arménien.

« Peut-être les bataillons (de la Légion) ainsi composés auraient-ils pu rivaliser avec la

Légion Etrangère s'ils avaient été fortement encadrés et longuement façonnés à notre discipline militaire ; mais entre nos officiers et sous-officiers et leurs « auxiliaires » resta dressée une double barrière : celle de la langue, empêchant le contact moral, et celle de l'esprit arménien, opposé au nôtre. Certes, l'Arménien tel que nous l'avons pratiqué à la Légion, possédait-il des qualités précieuses pour un soldat ; intelligent, instruit, occupant souvent dans la vie civile une solide situation, il paraissait apte à un rapide dressage, amoureux du maniement des armes et des exercices guerriers, il était fier de son uniforme volontaire et impatient de se rencontrer avec les Turcs ; il l'emportait à cet égard sur le pacifique Syrien ». (*La France en Syrie et en Cilicie*, par le Capitaine Gautherot, p. 135).

LA CONFERENCE DE M. ALBERT VANDAL LES ARMÉNIENS ET LA REFORME DE LA TURQUIE

Le 2 février 1898 a eu lieu, dans la salle de la Société de Géographie, la conférence de M. Albert Vandal sur « Les Arméniens et la Réforme de la Turquie ».

M. le comte de Mun présidait. Au bureau avaient pris place, entre autres notabilités, MM. le marquis de Vogué, ancien ambassadeur de France à Constantinople, membre de l'Institut ; le comte Benedetti, ancien ambassadeur à Berlin ; le marquis Costa de Beauregard, le comte d'Haussonville, Lavis, Gaston Paris, le vicomte E. M. de Vogué, membre de l'Académie française ; G. Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales ; A. et P. Leroy-Beaulieu, Levasseur, P. Viollet, S. Reinach, membres de l'Institut ; Denys Cochin, Delafosse, J. Reinach, députés ; le R. P. Charmetant, directeur général des œuvres d'Orient ; Zadoc-Khan, grand rabbin de France ; Marillier, professeur à l'École des hautes études ; Gaston Deschamps, de Maulle et Henri Bérard.

M. le comte de Mun, président, ouvre la séance en prononçant l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Je n'aurai pas l'indiscrétion de présenter M. Albert Vandal à l'assemblée qui va l'entendre, et qui connaît trop bien les œuvres par où son nom s'est fait connaître pour ne pas attendre sa parole avec un empressement dont je ne me pardonnerais pas d'oublier l'impatience. Mais je sens trop vivement l'honneur qu'il m'a fait en me demandant de l'assister ce soir pour ne pas l'en remercier devant vous, et puisque la présidence qu'on m'a confiée m'en donne le privilège, j'en veux user aussi en offrant à l'historien dont la plume a si merveilleusement servi l'étude et la pensée, l'hommage de ses lecteurs d'hier et de ses auditeurs d'aujourd'hui.

Laissez-moi donc, avant de lui donner la parole, saluer, en votre nom comme au mien, l'écrivain dont ses contemporains avaient senti l'avenir quand il les entraînait en Karriole, dans les pays scandinaves, et qui, depuis, s'acheminant à sa rencontre à travers l'Orient et la Russie, l'a conquise décidément sur cette route tour à tour grandiose, émouvante

et tragique, qu'il à tracée pour nous des rêves de Tilsit et des enivresments d'Erfurt aux épouvantes de Moseou. (Applaudissements).

Jamais peut-être le savoir et le talent n'avaient eu fortune plus heureuse, car jamais, sans la chercher, ils n'avaient plus fortement saisi cette actualité qui leur est, pour le grand public, un cortège presque nécessaire.

Si nul n'a découvert plus profondément dans l'histoire de la première alliance franco-russe les pensées de l'avenir et dégagé du passé un plus salubre enseignement, en montrant les causes qui peuvent déjouer ou rendre infécondes les vastes espérances, nul aussi n'a mieux dit ce que furent jadis dans les échelles du Levant le rôle et l'action de la France, et quel héritage glorieux de droits imprescriptibles, de devoirs inoubliables, le temps lui a légué sur ce promontoire illustre par où l'Asie s'avance dans l'Europe! (Applaudissements).

C'est de cette terre que vous allez nous parler, Monsieur, de cette terre assise dans la prestigieuse lumière de l'Orient et sous sa couronne de souvenirs héroïques ou sacrés, au fond de la mer dont vous avez décrit, d'un trait si puissant, la position politique qui la fait sujette des rivages où elle s'enferme, de cette terre où, pendant de longs siècles, le nom chrétien s'abrita sous notre drapeau, où malgré la différence des temps et des situations, nos missionnaires font toujours, — c'est encore vous qui rappelez ce mot d'un homme d'Etat de l'empire ottoman, — où nos missionnaires font toujours « germer la France sous leurs pas » (Vifs applaudissements) : de cette terre enfin, toute palpitante dans son linceul sanglant, de misère, de douleur et d'effroi, qui attend, anxieuse, ce que saura, ce que voudra faire pour elle, pour son honneur et sa sécurité, la diplomatie de l'Europe.

Nous ne sommes point ici pour entraver par d'intempestives paroles l'œuvre qu'elle prépare, mais bien plutôt pour apporter à ceux, dans le conseil des puissances chrétiennes, parlent au nom de la France, l'appui moral du sentiment public et la force d'une opinion réfléchie, consciente des obligations de l'heure présente, pour qui le souci des droits et des devoirs séculaires est la meilleure garantie d'une paix

honorable et d'une alliance féconde. (Applaudissements).

On dit qu'il y a près d'un demi-siècle le père de Joseph Karam, de celui qui devait être le héros du Liban, se sentant mourir, dit à son fils : « Youssef, quand les chrétiens de France viendront au secours de leurs frères du Liban, va au cimetière et, agenouillé devant ma tombe, tu me diras tout bas la bonne nouvelle pour que sous la terre, je tressaille de la joie du pays ». (Applaudissements).

Combien sont-ils du Taurus à l'Ararat qui dorment entassés dans un hideux mélange, victimes des massacres sans nom des deux dernières années, clients ou protégés indirects de la France, qui en mourant ont prêté l'oreille à la voix de l'Occident et attendent encore qu'elle les fasse tressaillir sous la terre. (Applaudissements).

Trop longtemps cette voix est restée silencieuse. Le charme singulier qui la tenait captive est heureusement rompu, et c'est pourquoi, répondant à l'appel du comité arménien, qu'il faut remercier de nous offrir l'occasion de telles manifestations, nous sommes ici sans distinction d'opinion ni de croyances, tous animés de la même généreuse émotion, pour faire cortège à l'orateur qui va, dans le beau langage auquel l'historien nous a accoutumés, donner à nos pensées intimes l'expression qu'elle attendent, avec la mesure d'un esprit rompu à la science diplomatique et la clairvoyante sincérité d'un cœur épris de la grandeur nationale. (Applaudissements).

Je donne la parole à M. Albert Vandal.

CONFERENCE DE M. ALBERT VANDAL

Mesdames, Messieurs,

Je ne viens pas faire ici le procès d'une religion qui a sa grandeur, l'Islam, ni d'une race qui a ses qualités nobles, la race turque. Je voudrais faire le procès de l'odieux système de gouvernement qui sévit en Turquie et qui aboutit aujourd'hui à l'assassinat de tout un peuple. (Triple salve d'applaudissements). Oui, l'extermination préméditée, méthodique, persévérante

d'une race d'hommes, les Arméniens, voilà le spectacle que l'Orient nous présente depuis deux ans et demi. Jamais, dans ces pays, l'humanité, la civilisation, le christianisme n'ont subi pareille injure, et la France commence seulement à s'en douter, à s'émouvoir.

Aujourd'hui que la lumière se fait, il est à peine besoin de vous rappeler ce que sont les Arméniens. Vous savez que cette nationalité chrétienne, appartenant en majorité au culte grégorien, est en partie diffusée, disséminée dans les grandes villes du Levant et de l'Europe, mais que le gros de la population est resté aux lieux de son habitat primitif, sur le haut plateau montagneux qui s'élève à la base de la péninsule d'Asie Mineure et que nous nommons l'Arménie. L'Arménie est divisée entre la Perse, la Turquie et la Russie. Les Arméniens de Turquie, qui sont dans leur pays au nombre de deux millions environs, agriculteurs et commerçants, sont principalement répartis entre six provinces ou vilayets, dans lesquelles, s'ils ne forment point la majorité des habitants, ils constituent le plus important des divers groupes en présence. A côté d'eux vivent des populations musulmanes et surtout des tribus de race kurde, race guerrière, parfois héroïque, mais indomptée et turbulente.

Les Arméniens ont eu de tout temps à souffrir de ce voisinage, mais ils avaient au moins autant à souffrir de l'administration turque, du préfet déprédateur, du collecteur d'impôts rapace, du juge concussionnaire, trois variétés de brigands. (Rires et applaudissements).

Leur détresse appela pour la première fois l'attention de l'Europe après la guerre russo-turque de 1877, et le traité de Berlin contient une disposition, l'article 61, par laquelle le Sultan s'engage à « réaliser, sans plus de retard, les réformes nécessitées par les besoins locaux dans les pays habités par les Arméniens, et à donner connaissance de ces mesures aux grandes puissances qui en surveilleront l'exécution ». Donc, il y a obligation pour le Sultan de réformer. droit et devoir pour les puissances de surveiller et, au besoin, d'assurer la réforme : voilà la base légale de toute la question, le titre ir-

réfragable conféré aux revendications arméniennes.

Dans les années qui suivirent le traité de Berlin, jusqu'en 1881, les puissances cherchèrent à faire valoir ce titre par des efforts collectifs et vains. Après 1881, l'effort collectif fut remplacé par une action isolée de l'Angleterre, qui, dans la convention relative à l'occupation de Chypre, avait fait insérer un article par lequel le Sultan s'engageait à se concerter avec elle pour l'amélioration du sort des provinces asiatiques. De 1881 à 1890, il y eut, dans la souffrance arménienne, des alternatives, des rémissions courtes et à peine sensibles, des recrudescences. En somme, l'état général resta mauvais, précaire, douloureux. Cependant, parmi les Arméniens établis en Europe, des comités s'étaient formés. Les uns se bornaient à une propagande sentimentale, travaillaient à ranimer chez leurs compatriotes la conscience de leur nationalité, à réveiller l'âme de la patrie; d'autres entrèrent franchement dans les voies révolutionnaires. De leur part, il y eut, en Arménie même, des sévices, des attentats, des crimes, un commencement d'agitation. On ne saurait donc dire que les atrocités turques aient été spontanément commises. Elles furent provoquées par l'action des comités; mais cette action avait été provoquée elle-même par des abus, des vexations sans nom, et par l'inexécution des traités. C'est ce qui arrive toujours en Orient où l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Les abus de l'administration turque et la tendance invincible des nationalités chrétiennes vers l'autonomie amènent des soulèvements, des désordres, et comme moyen de répression, la Turquie n'en connaît qu'un : l'extermination en masse sans discernement entre les innocents et les coupables.

Dans le cas actuel, la responsabilité de ce procédé n'incombe point au ministère ottoman, mais à une coterie de subalternes qui se sont emparés de l'esprit du maître et que l'on nomme le Palais par opposition au gouvernement officiel la Sublime Porte. Exploitant les frayeurs d'Abdul Hamid hanté sans cesse par la crainte d'une révolution et d'un assassinat, exploitant son perpétuel cauchemar, ces hommes ont per-

verti son cœur, altéré sa raison, et de ce souverain qui naguère se refusait à signer toute sentence capitale, ils ont fait l'un des plus grands destructeurs d'hommes que le monde ait connus. (Applaudissements). Il se laissa persuader que, pour supprimer la question arménienne, devenue gênante et menaçante, il n'y avait qu'un moyen : supprimer les Arméniens ; et l'on vit cette chose monstrueuse : le complot d'un souverain contre la vie de toute une partie de ses sujets. (Applaudissement).

L'affaire se prépara de loin. On se chercha des agents d'exécution. Les Kurdes ne passaient pas suffisamment dociles ; on ne les avait pas assez dans la main : on fit, parmi eux une sélection pour le crime. On leva dans leurs rangs des régiments armés et disciplinés à l'euro péenne, que le Sultan baptisa de son propre nom et qui furent appelés les régiments *Hamidié* : c'étaient autant de groupes organisés que l'on dressait au meurtre. De 1892 à 1894, les explosions isolées commencent, et déjà, à des signes irrécusables se trahit la connivence entre le Palais et les massacreurs qui se font la main. Voici un fait, par exemple : dans la petite ville d'Adjila, près de Césarée, on vit arriver un jour une bande d'hommes armés qui venaient tuer les Arméniens. Les autorités locales, n'étant pas dans le secret du Palais, arrêtaient les assaillants ; le Sultan les fit aussitôt relâcher et leur fit distribuer à chacun 3 livres turques. Mais tout ceci n'est qu'un prologue ; voici le drame qui s'annonce. En août 1894, dans le district de Sassoun, quelques villages chrétiens ayant refusé d'acquiescer l'impôt déjà payé, des troupes irrégulières et des *Hamidié* s'abattirent sur le pays. Plus de trente villages furent incendiés, la population exterminée en masse, et lorsqu'une commission d'enquête en partie internationale pénétra sur les lieux, elle trouva un charnier humain, un sol gonflé de cadavres. Emus de ces faits les ambassadeurs à Constantinople élaborèrent, en mai 1895, un projet de réorganisation des provinces arméniennes, qui eût profité à la fois aux chrétiens et aux musulmans. Le Palais sut le faire échouer, et tout aboutit à des promesses illusoires, tandis que Cyakkir Pacha, le chef des

massacreurs du Sassoun, recevait de son maître une haute distinction.

Le 18 septembre 1895, quelques milliers d'Arméniens de Constantinople ayant eu le tort de faire une manifestation tumultueuse, la police, la troupe, réprimèrent cette manifestation, ce qui était leur droit, mais se deshonorèrent en assommant ensuite ou en laissant assommer plusieurs centaines d'Arméniens inoffensifs. Ce fut le signal de l'exécution du plan d'ensemble en Asie et de la grande tuerie. On commença par les villes. Le 4 octobre, on tue à Trébizonde, le 18 à Erzeroum, où s'entassent trois mille cadavres ; on tue ensuite à Diarbékir, on tue à Mouch, à Ourfa, à Bitlis, à Van, à Sivas, à Césarée, à Malatia. Ces paroles partout répandues : « Le maître permet de tuer les Arméniens », circulent comme un mot d'ordre exterminateur et, en quelques semaines, rien que dans les localités où résident des consuls européens, font plus de trente mille victimes. La surface de l'Arménie s'étoile de points rouges qui se multiplient, grossissent, se rapprochent et correspondent à l'emplacement des villes. Dans les villes, les agents d'exécution sont les troupes et la population musulmane fanatisées. Elles se ruent sur les chrétiens, elles tuent les hommes, les femmes, les enfants, et ce sont des abominations, des cruautés inouïes : des enfants coupés en morceaux sur les genoux de leurs parents liés et immobilisés ; des bouchers exposant à leur étalage et détaillant de la chair d'Arménien ; des fantaisies néroniennes, des Arméniens enduits de pétrole et allumés comme des flambeaux. Du haut des minarets, les « muezzins », au lieu d'appeler le peuple à la prière, l'appellent au massacre, à la curée ; ils montrent ensuite aux assassins le chrétien qui s'ensuit qui se faufile entre les maisons ; ils le désignent aux traqueurs, et la chasse à l'homme, la chasse infernale continue.

Tout se fait à l'instigation, par ordre du Palais. Pour le Palais, le fanatisme est une machine à tuer qu'il monte, qu'il active, qu'il modère à son gré. Une preuve entre cent : à Diarbékir, dans cette grande fournaise de fanatisme, après plusieurs jours d'égorge ment, le massacre cessa subitement et à la minute, sur un ordre

expédié du Palais et rendu sous la pression des ambassades. Les ambassadeurs, le nôtre en particulier, les consuls français firent ce qu'ils durent et s'honorèrent en sauvant un assez grand nombre de vies humaines, mais leur action ne pouvait s'étendre qu'à certains points, à certaines villes. D'ailleurs, entre les villes, dans les campagnes, la consigne et la fureur de tuer s'étaient répandues. Là, ce sont surtout les Hamidié qui opèrent. Ils attaquent les villages, assassinent d'abord, pillent ensuite, incendient enfin. Autour de Diarbékir, cent vingt villages flambent à la fois. On se croirait revenu au temps où les hordes turcomanes passaient sur l'Asie civilisée et chrétienne. Ils étaient sortis, ces nomades, des déserts de l'Asie centrale ; ils dévastaient tout sur leur passage. Ils allaient, ils allaient toujours, et le désert marchait avec eux. De même, c'est le désert encore qui s'est fait dans les campagnes d'Arménie, un désert taché de sang, noyé de sang ; où gisent les débris d'un peuple. (Applaudissements).

Pendant ce temps, l'Europe ignorait tout ou ne voulait rien savoir. A quoi servaient donc le télégraphe, la vapeur, les moyens de communications rapides, tous les agents d'information et d'instruction ? Sauf en Angleterre et dans quelques milieux français, tous avaient été paralysés par la plus savante, par la plus formidable organisation du mensonge et du silence qui ait jamais existé. (Longue salve d'applaudissements).

Les résultats de cette organisation sont parfois à peine croyables. Il y a peu de temps, causant avec une personne habitant la province, mais tenue fort exactement au courant, par la lecture de plusieurs grands journaux, du mouvement des esprits chez nous, de la littérature, des arts, je lui parlais des atrocités orientales : « Tiens, me dit-elle tout étonnée, il y a donc eu des massacres en Turquie ? (Applaudissements). — Oui, madame, il y a eu des massacres : 150.000 Arméniens au bas mot, d'après les calculs les plus modestes ont été tués ou sont morts de faim et de misère, par la suite de la déportation de leur pays ».

Le carnage battit son plein et dura sans interruption pendant les trois derniers mois de

1895 ; il se continua ensuite fort avant dans le cours de 1896. En août de cette même année, de l'année dernière, quelques Arméniens de Constantinople, voulant à tout prix forcer l'attention de l'Europe, préparèrent un attentat. Ils résolurent de s'emparer de la Banque ottomane, espérant provoquer un désordre général. Le Palais fut averti de leur intention par des traîtres, mais la tentative s'opéra, afin d'en prendre prétexte pour un massacre général d'Arméniens, d'Arméniens inoffensifs. En vue du grand jour, des bandes, de véritables équipes de massacreurs furent formés, soudoyés, et eurent à se tenir prêts. Le 30 août, tandis que la tentative contre la Banque éclatait et manquait, tandis que les insurgés obtenaient une sorte de capitulation et la vie sauve, les massacreurs à la tâche se mettaient à leur besogne dans d'autres quartiers, avant que la nouvelle de l'attentat eût eu matériellement le temps d'y arriver : preuve évidente que tout avait été préparé, fomenté, machiné d'avance. Les massacreurs se répandirent surtout dans le quartier d'Haskeuï, où habitent les Arméniens pauvres, des humbles, des artisans, songeant uniquement à leur labeur, et pendant vingt-quatre heures, le quartier fut transformé en un abattoir humain. Les Arméniens étaient tirés de leurs boutiques, de leurs échoppes, de leurs pauvres logements et, tranquillement, méthodiquement, on leur écrasait la tête à coups de bâton. Plusieurs milliers de victimes périrent ; leur nombre eût été plus grand, si quelques musulmans généreux, notamment des prêtres et des dignitaires, comme jadis Abd-el-Kader à Damas, n'eussent protégé les chrétiens et osé désobeir au Commandeur des croyants.

Puis, comme l'année précédente, il y eut répercussion en Asie. Au cours de cet automne, on massacrait encore à Eghin, à Everek. Depuis, les nouvelles hécatombes ne nous ont pas été signalées, mais ne croyez pas que l'ère sanglante soit close. On est revenu au procédé de l' homicide individuel. Si l'Arménien défend son foyer contre les soldats ou les brigands qui veulent s'y installer, on le tue ; s'il va dans les forêts couper du bois pour se chauffer et faire cuire ses aliments, on le tue ; au moindre signe

d'existence, on le tue. Il lui faut se cacher et se terrer, comme une bête pourchassée, et la faim, une famine atroce, créée par la destruction des cultures et la défense de les renouveler, achève l'œuvre des bourreaux. A Diarbekir, vingt-cinq ou trente malheureux meurent de faim par jour. En ce lieu seul, dit-on, près de trente mille personnes sont vouées à ce genre de supplice. Le contre-coup de ces calamités se fait sentir dans tout l'Orient. Il y a effervescence en Macédoine, en Albanie, sur la frontière grecque, dans les îles, en Syrie. L'incertitude de l'avenir pèse aussi cruellement sur les musulmans que sur les chrétiens de l'empire. A chaque instant, des tressaillements qui sont comme les frissons de fièvre de ce grand corps malade, des paniques, des bruits de massacre, et aussitôt la population des villes tourbillonnant affolée comme les feuilles au vent d'automne ; dans les milieux officiels, l'incohérence, la délation, la suspicion, les bons instincts paralysés, les instincts pervers débridés, et enfin, au sommet de toutes ces misères, l'homme qui portera dans l'histoire le surnom de Sultan rouge (Applaudissements redoublés) ; l'homme jeté par la peur aux pires excès, l'homme effaré et tremblant, prisonnier de ses craintes, prisonnier de son entourage, enfermé dans son palais qu'il a transformé en une espèce de ville forte et où pourtant il ne couche jamais deux nuits de suite dans le même appartement, l'homme, enfin, condamné à une vie pire que mille morts et, dans cet empire où tant d'êtres humains souffrent, se haïssent et s'entre-tuent, le plus coupable et le plus malheureux de tous. (Applaudissements).

Voilà ce qu'est l'Orient, d'après des témoignages qui nous arrivent enfin, qui se pressent, s'accumulent et font masse. Que cette immense détresse, que cette désolation sans bornes appelle un secours, un remède énergique et prompt, nul n'en disconvient. Ce remède, quel peut-il être ? quel doit-il être ?

Supprimer la Turquie ? Nous ne pensons pas qu'aucun esprit sage, en Europe et surtout en France, puisse y songer. Un dépècement violent, un essai de partage entre les grandes puissances déchaînerait sur l'Europe un torrent d'ambitions et de rapacités, provoquerait peut-

être une guerre générale, et si quelqu'un avait la pensée de nous entraîner dans une telle aventure, il serait de notre devoir de nous y refuser énergiquement. (Applaudissements). Dans cette voie, il serait de notre devoir strict, à nous, France, de ne suivre personne, entendez-vous bien, personne. (Applaudissements).

Cela étant, et le maintien de la Turquie admis comme une nécessité, que faire ? Depuis quelque temps, on parle beaucoup de la réforme de la Turquie. Quest-ce que cela au juste ? D'après l'interprétation qu'on en donne généralement, ce serait le fait d'obtenir que le gouvernement de Constantinople, procédant sous l'impulsion et avec l'appui des puissances, mais procédant par action personnelle et par mesure pulsion et avec l'appui des puissances, mais provinces un mode d'administration régulier, uniforme, identique, relativement humain et libéral. Eh bien, si la chose est d'actualité, on ne saurait dire que ce soit une nouveauté. Voilà soixante ans et plus qu'elle fait l'occupation périodique et le tourment des chancelleries. La réforme, la pseudo-réforme plutôt, à déjà son histoire. Parcourons-la à grands traits, cette histoire, et nous acquerrons la conviction que la réforme générale et volontaire de la Turquie, malgré les efforts d'hommes d'Etat ottomans qui parfois ont fait honneur à leur pays, n'a jamais abouti et ne peut aboutir qu'au néant. (Applaudissements).

Sans remonter aux essais de Sélim III dans les premières années du siècle, aux tentatives fantasques et violentes de Mahmoud II, le point de départ du mouvement soi-disant réformateur fut le firman ou « hatti-chérif » de Gulhané, rendu par le sultan Abdul Medjid en 1839, au début de son règne, sur les insinuations des puissances. Gulhané veut dire « le kiosque des roses » : c'est le nom du pavillon de plaisance où le firman fut solennellement lu et promulgué. Ce firman proclamait l'égalité entre tous les sujets du Sultan, sans distinction de race et de culte. Il promettait à tous garantie de leur vie, de leur honneur et de leurs biens. Belles promesses ; mais le « hatti-chérif » de Gulhané n'était pas un code de dispositions positives, susceptibles d'application immédiate :

c'était simplement une annonce, un programme, l'énoncé des principes sur lesquels devait reposer une législation encore à faire. Dans cet ordre d'idées, de 1839 à 1856, rien ou presque rien ne fut fait, et ce qui fut fait fut plus nuisible qu'utile. Au nom de la réforme, l'autorité gouvernementale se centralisa et se renforça. Elle brisa les autonomies locales qui constituaient, pour certains groupes de population, des remparts contre l'arbitraire ottoman. Elle fit passer sur tout l'empire le rouleau niveleur d'une administration vexatoire, tyrannique, si bien que le sort des peuples en fût moins amélioré qu'aggravé.

Telle était la situation lorsque intervint, de 1854 à 1856, la guerre de Crimée. A Sébastopol, la France et l'Angleterre sauvèrent la Turquie, mais elles n'entendaient pas la sauver telle qu'elle était. Elles se rendaient parfaitement compte que l'empire turc, avec ses vices mortels, c'est l'empire de Sisyphe, qu'il retombe toujours sur les épaules de ceux qui le soutiennent, qu'il en sera ainsi éternellement, si l'on n'introduit en lui un principe de vie propre et de résurrection. (Applaudissements.)

Les puissances estimaient donc que la Turquie devait se réformer au plutôt, se transformer, se métamorphoser, et dans les jours qui procédèrent le traité de paix, le traité de Paris du 30 Mars 1856, elles obtinrent du sultan Abdul Medjid une nouvelle promesse d'ensemble le « hatti-humayoun » du 18 Février 1856. Les « hatti-houmayoun », ce sont les firmans de l'espèce la plus ajuuste, de l'espèce ultra-solennelle. Celui de 1856 renouvelait, en les amplifiant, toutes les promesses de Gulhané. Il fut communiqué au congrès de Paris, et mention de cette communication fut faite dans le traité. Dès lors, un contrat véritable se forme entre l'Europe et la Turquie. L'Europe garantit le maintien, l'intégrité de l'empire ottoman, mais la Turquie, par contre, s'engage à se comporter en Etat européen, à se régénérer, à se civiliser, d'après la règle qu'elle venait de se tracer à elle-même.

Trois ans après, aucun des principes énoncés dans le « hatti-humayoun » de 1856 n'avait été mis en application, et la situation avait plu-

tôt empiré. Les puissances se mirent à agir par voie de représentations, de rappels, et, en 1895, entamèrent une première campagne diplomatique pour l'accomplissement de la réforme générale. Cette campagne se poursuivait, lorsque soudain un cri effroyable s'éleva de l'Asie, le cri d'une population que l'on égorgéait, des Maronites du Liban exterminés par les Druses, et cela par la faute du gouvernement ottoman, qui depuis vingt ans, pour mieux établir son autorité au Liban, avait excité les Druses contre les Maronites et crée l'antagonisme des races et des religions dans un pays où il n'existait nullement auparavant. Devant ce forfait, l'Europe courut au plus pressé. Une armée française débarqua en Syrie, par délégation européenne, et une commission internationale rédigea pour le Liban une constitution particulière, ce que l'on appelle en Orient un règlement organique. En vertu de ce statut, le Liban a possédé, depuis lors, un gouverneur chrétien assisté de conseils électifs et d'une force armée locale. La nomination des gouverneurs successifs a toujours été soumise à l'assentiment des puissances, et, grâce à ce système, dans cet Orient où si grande est souvent l'honneur de vivre, le Liban a joui d'un à peu près de sécurité et de bien-être.

Parallèlement à cette réforme locale qui, en somme, à réussi, les puissances continuaient leur campagne diplomatique en faveur de la réforme générale, et n'aboutissaient point à un concert actif. Sur ces entrefaites, en 1861, Abdul Medjid mourut et fut remplacé par son frère Abdul Aziz. En tout pays, un changement de règne apparaît comme une époque de rajeunissement et de renouveau. Le jeune sultan passait pour avoir des tendances, des mœurs quasi européennes et un membre de la Chambre des lords allait jusqu'à lui décerner, sur des documents fort contestables, un brevet de monogamie. (Rires). Dans l'avènement d'un tel prince, les puissances trouvèrent un prétexte pour suspendre leur action : elles interrompirent leur campagne et résolurent d'attendre le nouveau gouvernement à ses œuvres. On s'imagina qu'un changement de sultan allait changer la Turquie.

Dans les années suivantes, de 1861 à 1867,

quelques mesures ostentatoires dans le sens de la réforme furent prises à Constantinople, mais prises sur le papier ; dans le fond des choses, rien ne fut changé, et un de nos agents les plus distingués traçait en ces termes le tableau d'une province : « Les beys turcs volent, assassinent et incendient ; le primat chrétien vole ; l'évêque vole ; les prêtres volent ; le cadi vole ; le muphti vole ; tout le monde vole, excepté le pigeon, c'est-à-dire le « rala » toujours plumé ». (Rires). Aussi vit-on les insurrections se reproduire avec une fastidieuse monotonie. En 1861, insurrection de la Bosnie ; de 1866 à 1868, grave insurrection de la Crète, qui ne s'apaisa que lorsque le gouvernement turc eut accordé à l'île un statut particulier se rapprochant, en certains points, de celui du Liban, très insuffisant, mais constituant néanmoins pour l'île un commencement d'autonomie.

Toutefois, les puissances, au lieu de s'entendre pour assurer définitivement le régime de la Crète, préférèrent rouvrir, en 1867, une seconde campagne diplomatique en vue de la réforme générale. Elle est très curieuse, très instructive, cette campagne de 1867. Ce fut comme une consultation de médecins autour du lit d'un malade. Le malade, l'éternel valétudinaire, c'est la Turquie ; les puissances sont les médecins ; chacun de ces médecins tâte le pouls au malade, examine le cas, prononce doctoralement son avis, puis rédige son ordonnance ; chacun prétend posséder sa recette, son spécifique infailible, et, comme il arrive toujours, les remèdes proposés diffèrent essentiellement. Deux plans de réforme complets se trouvèrent en parallèle et en opposition, l'un émané du gouvernement impérial français, l'autre du gouvernement impérial de Russie. La France voyait toujours le salut de la Turquie dans l'adoption, pour toutes les provinces, d'un régime uniforme, centralisé, devant aboutir, suivant elle, à la fusion des races et, par cet amalgame, à la création d'une espèce de nationalité ottomane. La Russie, mieux inspirée à notre avis, faisait observer que, dans cet Orient essentiellement multiple et divers, poursuivre l'unification était un rêve dangereux, qu'il valait mieux reconstituer autant que possible les anciennes

autonomies locales, accorder à chaque province un régime différent, approprié à ses besoins, à son passé, à ses compositions ethniques et entouré de soldats garanties. Le chancelier prince Gortschakoff voyait là l'unique moyen, pour la Turquie, d'échapper à une dissection violente, et il condensait sa pensée en ce dilemme énergique : « Autonomie ou anatomie ». (Rires).

Entre les deux systèmes qu'on leur proposait, les Turcs choisirent naturellement le plus facile à éluder. Ils déclarèrent se rallier au plan français et, de 1867 à 1870, parurent s'inféoder à notre influence. Durant ces trois ans, ont vu se créer à Constantinople quelques institutions centrales, séduisantes à l'œil : une Cour des Comptes, un établissement type d'instruction publique, le lycée de Galata-Séraï, où s'asseyaient fraternellement sur les mêmes bancs des élèves de toutes races, ce qui ne les empêchait point de s'entre-tuer plus tard, lorsqu'ils avaient grandi ; un conseil d'Etat à la française, dont les membres opinait toujours dans le sens du gouvernement, si bien qu'on les appela les « Evet, efendim », ce qui veut dire : Oui, Monsieur. (Rires).

Mais toutes ces innovations n'étaient qu'une façade derrière laquelle le vieil édifice oriental subsistait, vermoulu et difforme. On le vit bien lorsque après 1879 la main stimulatrice de la France se fut retirée ; le vernis européen se détacha d'un seul coup ; les abus, des abus sans nom et sans nombre, suivant le mot d'un de nos agents, s'étalèrent de nouveau au grand jour, si bien que dès 1875 éclatait en Bosnie et en Herzégovine, une nouvelle insurrection, plus tenace et plus grave que toutes les précédentes.

A cet instant, l'Allemagne, la Russie et l'Autriche-Hongrie formulèrent un projet de réformes modestes, mais pratiques, devant s'appliquer exclusivement à la Bosnie et à l'Herzégovine. Le gouvernement ottoman, selon sa coutume, essaya de parer le coup en opposant un projet de réforme générale. A la fin de 1875, Abdul Aziz signa successivement un firman, puis un iradé, qui étaient la réédition de plus en plus solennelle des déclarations de 1839 et de 1856. Dans les actes nouveaux figuraient les promesses les plus mirifiques et parfois les

plus naïves, comme celle-ci : « Désormais, dans tout l'empire, les gendarmes seront choisis parmi les honnêtes gens ». (Rires). Puis, se retranchant derrière cette démonstration platonique, les Turcs se déroberent à toute concession positive au sujet des deux provinces révoltées.

Les trois cours du Nord voulurent alors accentuer leur action et rédigèrent une remontrance plus sévère, le « Memorandum » de Berlin. Ce « Memorandum », approuvé par toutes les puissances à l'exception de l'Angleterre, allait être remis à son adresse, c'est-à-dire présenté par les ambassadeurs à la Porte, lorsque, au jour fixé pour la notification, les ambassadeurs trouvèrent plus personne à qui parler : dans la nuit, le gouvernement qu'ils devaient admonester s'était effondré, évanoui : Abdul Aziz avait été détrôné. Quelques jours après, il se suicidait, ou plutôt on le suicidait (Rires), son neveu, Mourad V, qui lui avait succédé, fut bientôt remplacé lui-même par Abdul-Hamid, actuellement régnant. Devant ce double changement à vue exécuté avec une prestigieuse adresse et appuyé de formelles promesses, les puissances remirent en poche leur « Memorandum » et accordèrent un nouveau sursis.

Ceci se passait au printemps de 1876. Durant l'été et l'automne de la même année, on apprit que, quelques districts de la Bulgarie s'étant soulevés, un flot de soldats irréguliers, de hordes asiatiques, avait été précipité sur cette province et la dévastait. Quinze à vingt mille Bulgares furent pendus ou égorgés. Ce furent les horreurs célèbres de la Bulgarie, et toujours la répétition du système qui consiste, pour punir quelques torts individuels, à supplicier tout un peuple.

Cette fois, il y eut un mouvement d'indignation et d'horreur en Europe, surtout en Angleterre et en Russie. Les puissances reprirent leur projet d'intervention, et on convint de s'assembler en conférence à Constantinople, au mois de décembre 1877, pour aviser. Les plénipotentiaires qui formaient la conférence se mirent d'accord sur un projet de réformes contrôlées et garanties, devant s'appliquer exclusive-

ment aux trois provinces slaves, Bosnie, Herzégovine, Bulgarie. Le 22 décembre, ils s'étaient rassemblés en conférence plénière avec les ministres du Sultan ; ils s'apprétaient à exposer leur plan et à en détailler les beautés, lorsque soudain, au dehors, des salves d'artillerie retentirent. Salves d'allégresse, salves joyeuses, elles saluaient la promulgation de la constitution ottomane, dictée par Midhat Pacha et revêtue de la signature impériale. Cette constitution ne prétendait à rien moins qu'à introduire en Turquie le régime parlementaire et représentatif, avec tous ses raffinements : division du pouvoir législatif en deux Chambres, responsabilité ministérielle, concession de toutes les libertés nécessaires.

Que cette conception, au moins prématurée, ait été sincère chez certains musulmans qui aspirent à la réconciliation de l'Islam avec le progrès, je l'admettrai volontiers ; il n'en est pas moins certain que, chez le Sultan et ses conseillers intimes, c'était avant tout un moyen, un truc ingénieusement machiné pour se dérober aux demandes de la conférence. Ils pouvaient répondre aux plénipotentiaires, et ils ne s'en firent nullement faute : « Que venez-vous nous parler de réformes locales, de réformes pour certaines provinces, quand nous accordons à toutes le bienfait d'une administration libérale ? Ces statuts privilégiés, dont vous nous parlez, ne cadrent pas avec l'ensemble harmonique de nos nouvelles institutions. Point de privilège au sein de la liberté ». Les plénipotentiaires, il est vrai, ne furent pas dupes de cette manœuvre et insistèrent sur l'adoption de quelques-unes au moins de leurs demandes, mais ils furent éconduits. La conférence avorta. Au lendemain de cet échec, la construction, après un simulacre de mise en œuvre, était reléguée au rang des accessoires désormais usés de la comédie qui se jouait, et rien n'était changé dans la plus mauvaise des Turquies. Ce fut alors que la Russie, se détachant du concert européen, prononça son action, lança ses troupes au delà du Danube, afin d'arracher les provinces slaves à l'anarchie ottomane, et vint procéder à cette expropriation pour cause d'humanité. (Applaudissements).

On sait ce qui suivit : la résistance héroïque et souvent heureuse des armées turques, leur effondrement final, l'arrivée des Russes aux portes de Constantinople, la paix de San Stefano, enfin le congrès et le traité de Berlin, qui vinrent limiter l'effet des victoires russes et prirent à tâche de réorganiser l'Orient. Le traité de Berlin, dans cette œuvre, eut la sagesse de ne point s'acharner à l'idée chimérique de la réforme générale. Il n'en parla que pour mémoire, s'efforçant surtout d'améliorer le sort de certaines provinces nominativement désignées et particulièrement exposées. C'est dans ce but qu'il édicta sa disposition en faveur des Arméniens, — qu'il prescrivit le remaniement du statut crétois, — que l'Europe confectionna de ses propres mains le statut de la Roumélie orientale, — qu'enfin un article du traité vint promettre à toutes les provinces laissées à la Turquie en Europe (et c'était la Macédoine que l'on avait surtout en vue) un règlement du même genre, approprié aux besoins locaux. Par malheur, dans les années suivantes, pendant la période d'application du traité, les difficultés extrêmes que rencontra la délimitation des nouvelles frontières turques vinrent épuiser, lasser l'ardeur intervenante des puissances. Il n'en resta plus guère pour résoudre les questions soulevées à l'intérieur de l'empire. De plus, on voyait à Constantinople un sultan d'aspect doux, point voluptueux ni dissipateur, un travailleur infatigable, plongé du soir au matin dans la besogne d'Etat, dans les détails et les minutes du gouvernement. On s'imagina, une fois de plus, que la Turquie avait trouvé son régénérateur, et que l'activité paperassière d'Abdul Hamid allait tout sauver. Résultat net de cette erreur : cent cinquante mille Arméniens mis à mort, c'est-à-dire une hécatombe auprès de laquelle les massacres de Chio en 1822, du Liban en 1860, de la Bulgarie en 1876, n'étaient que jeux d'enfants. (Applaudissements).

Devant cette terrible leçon, succédant à tant d'autres, l'Europe reconnaîtra-t-elle enfin que la réforme générale et volontaire de la Turquie, de la Turquie agissant sur elle-même et par elle-même, est un leurre, une impossibilité, une duperie, un trompe-l'œil, avec des envers sinis-

tres ? Pour nous, le doute n'est plus permis, la démonstration est faite, faite par l'histoire : la Turquie est incapable de se réformer : conclusion, il faut la réformer d'autorité. (Salve d'applaudissements).

Imposer ce régime à l'ensemble de l'empire, par exemple sous la forme d'un « condominium » financier qui équivaldrait à une mainmise administrative, pourrait être un remède efficace, mais qui se heurterait vraisemblablement à des résistances désespérées, un remède, d'ailleurs, d'une application lente, et le temps presse. Donc, sans préjudice des efforts qui pourront être tentés dans ce but, revenons au seul système qui ait donné des résultats, au système des réformes locales, strictement contrôlées et garanties. Ce qui s'est fait au Liban ne saurait nous servir de modèle, vu la différence des temps et des lieux, mais peut nous servir d'exemple. Allons au point particulièrement endolori, meurtri, ulcéré, saignant, c'est-à-dire à l'Arménie, et procédons à une réorganisation des provinces arméniennes, assurant à la fois la sécurité des chrétiens et celle des musulmans. Point d'autonomie complète pour ces provinces, point d'autonomie proprement dite, mais le régime de la distinction et de la spécialisation administratives.

Le temps et la compétence locale nous manquent pour entrer dans tous les détails de cette réorganisation ; contentons-nous de dégager quelques bases. D'abord, une précaution préalable s'impose : ce sera de faire savoir au Sultan qu'on le tiendra personnellement responsable, lui et son entourage scélérat, de tout renouvellement des massacres ; qu'il n'est point de tête, si haute qu'elle soit, qui ne puisse être atteinte et décrétée d'accusation pour crime de lèse-humanité. (Applaudissements prolongés). Simultanément, il est de toute nécessité d'obtenir que les six vilayets arméniens reconstitués dans leurs limites normales qui ont été arbitrairement modifiées, reçoivent chacun un gouverneur agréé par les puissances, que ces gouverneurs soient nommés pour une durée de temps limitée, qu'au bout de ce temps ils ne puissent être maintenus ou remplacés sans l'assentiment des ambassades, qu'en un mot les puissances

s'arrogent indéfiniment la haute main sur le choix des gouverneurs, c'est-à-dire, en fait, la surveillance de leurs actes. En même temps, qu'on procède à une réforme radicale dans le mode de collection des impôts, qui n'est que le brigandage organisé. Qu'on établisse une justice juste, devant laquelle l'usage de la langue arménienne sera légalement autorisé ; qu'on organise une force armée locale, une gendarmerie composée en partie d'éléments chrétiens et même étrangers et que tout s'opère sous la surveillance et par l'action de commissaires européens, investis des pouvoirs les plus étendus. Enfin, que ce changement de régime soit imposé à la Turquie sous la menace de mesures coercitives ; qu'on lui fasse envisager, comme un mode d'action prévu et accepté d'avance par l'Europe, le recours à « l'ultima ratio », à la force. (Applaudissements).

Hâtons-nous, car l'Arménie ne saurait d'avantage attendre et languir. En vain nous dit-on que depuis longtemps, depuis des siècles, elle est façonnée à l'infortune et habituée à souffrir ; est-ce une raison pour prolonger indéfiniment sa souffrance ? Est-ce à nous, peuples civilisés et chrétiens, qu'il appartient de damner toute une nation en ce monde ?

Après avoir pourvu au sort de l'Arménie, on pourra s'occuper de la Macédoine dans le même esprit, et lorsqu'on aura fermé ces deux plaies béantes, qui altèrent l'économie du corps social tout entier, il est vraisemblable que l'Orient entrera dans une ère d'apaisement relatif. Hors de là, point de salut. Si l'Europe ne s'entend pas sur cette œuvre de miséricorde, de justice et de raison, elle devra s'en prendre à elle-même des maux que déchainera sur elle, dans un avenir prochain, imminent peut-être, une conflagration générale de l'Orient. (Applaudissements).

Que, dans cette œuvre indispensable, une part considérable d'action et d'initiative incombe à la France, à notre France, c'est ce qui nous reste à démontrer. (Applaudissements). A cet égard aussi, ne nous payons pas de formules, de mots, défions-nous d'exagérations diverses, et tâchons, s'il est possible, de remettre la question au point. On parle volontiers, en ces jours,

du protectorat de la France sur les chrétiens d'Orient. Ecartons d'abord ce mot de protectorat qui, par l'acception qu'il a prise dans la langue coloniale, prête à confusion, et tâchons de préciser quelles sont les bases légales et morales de notre situation à l'égard de la chrétienté d'Orient.

Elles sont au nombre de trois.

Premièrement, la France, en vertu de ses anciennes Capitulations et surtout d'une longue possession, d'une longue usance, exerce un droit de protection officielle sur les missions catholiques, c'est-à-dire sur les établissements fondés en Turquie par des religieux latins venus de toutes les parties de la catholicité, vivant dans le Levant en étrangers et non sujets du Sultan. Voilà un premier point bien précis, mais nettement circonscrit et limité.

En second lieu, la France, toujours en vertu d'une longue tradition, exerce un droit de patronage, non pas officiel, mais officieux, sur les groupes de catholiques indigènes, de catholiques orientaux, qui sont parsemés et clairsemés dans les Etats du Sultan, par exemple les Maronites du Liban, les Arméniens catholiques, etc. Vous voyez que le gros de la nation arménienne, qui est de culte grégorien, échappe à ce patronage, et que, de ce chef, on ne peut dire que la question arménienne soit une question spécialement française.

Seulement, il y a encore autre chose, il est un troisième côté de la question, plus vaste, plus ample : il y a ce fait que la France, en Orient, a été de tout temps la main secourable tendue aux opprimés, quels qu'ils soient, aux faibles, aux humanités souffrantes. On a dit que la France avait grandi dans le monde par la conspiration des opprimés ; c'est particulièrement exact en Orient. Là, ce sont nos œuvres qui ont fait nos droits, nos devoirs, et l'histoire de nos interventions successives, c'est l'histoire du progrès de l'humanité. ((Applaudissements).

Sous l'ancienne monarchie, au début de nos relations avec la Porte, l'ambassadeur du Roi se faisait à Constantinople l'avocat des chrétiens de tout genre, lorsqu'ils étaient par trop opprimés. Plus tard, sous la Révolution et l'Empire, lorsque la France débordait sur le monde, lors-

qu'elle vient toucher matériellement l'Orient, c'est ce contact qui donne le brame aux premières espérances des Grecs, aux premiers tressaillements de leur nationalité. Notre établissement éphémère en Illyrie provoque le même élan chez les Slaves du Sud, chez les Serbes, et il semble que, d'un bout à l'autre du littoral de l'Adriatique, le clairon de la Grande Armée sonne le réveil des peuples. (Applaudissements).

Plus tard encore, sous la Restauration, lors de l'insurrection grecque, le philhellénisme se fait le grand allié de l'hellénisme, et c'est en France qu'il trouve l'un de ses centres principaux, un lumineux et rayonnant foyer. Un impétueux mouvement d'opinion se produit. Au début, le gouvernement de la Restauration se montrait faible, incertain, timoré. M. de Villèle, qui était à la tête des affaires, homme de paix et de finances, ne comprenait rien à ce généreux enthousiasme, et quand on lui parlait de la Grèce, mère de la civilisation, il répondait par cette phrase, perle de style administratif : « La Grèce mais quel intérêt peut-on bien prendre à cette localité ? » (Rires). Ce fut le mouvement de l'opinion dirigée par des hommes illustres de tous les partis, entraînée par les écrivains et les poètes, qui força la main du gouvernement et le fit s'associer avec l'Angleterre et la Russie pour l'œuvre émancipatrice.

Plus récemment, après la Guerre de Crimée, c'est la France de Napoléon III qui s'occupe à relever sur le Danube une nationalité sœur de la nôtre, la nationalité roumaine. En 1860, c'est l'intervention armée en Syrie ; en 1862, c'est une intervention sur un plus petit théâtre, sur un très petit théâtre, mais qu'il est bon de rappeler aujourd'hui. En Asie Mineure, parmi les derniers contreforts du Taurus, le massif montagneux du Zeitoun forme une espèce de Monténégro Arménien, une agglomération de tribus guerrières qui ont su se conserver une semi-indépendance. En 1862, la Porte voulut raser cette autonomie ; elle envoya contre elle un pacha, des troupes, presque une armée. Dans leur détresse, les habitants du Zeitoun se souvinrent de la France et invoquèrent son appui. La France prit en main leur cause, obtint

leur délivrance, et lorsque huit ans plus tard, en 1870, on apprit au fond de l'Orient que la France était elle-même assiégée, envahie, en péril de mort, quelques habitants du Zeitoun, conduits par un de leurs prêtres, quittèrent le pays ; ils s'en firent vers la mer, s'embarquèrent ; ils vinrent en France s'enrôler dans nos rangs et combattre avec nous ; à l'heure où les grandes nations nous délaissaient et se détournaient de notre infortune, ces humbles, ces ignorants, ces montagnards grossiers se souvenaient du bienfait reçu et venaient payer avec leur sang leur dette de reconnaissance. (Applaudissements répétés).

Ainsi s'est formé entre la France et les humanités souffrantes d'Orient un contrat qui n'est inscrit nulle part, ni dans les traités, ni dans les capitulations, mais qui s'est imprimé au plus profond de la conscience nationale. Et c'est en grande partie ce qui fait l'influence, le prestige si particulier dont jouit la France en Orient. Cette influence ne ressemble à aucune autre. Là-bas, si l'on respecte, si l'on vénère la France, ce n'est point que, comme d'autres empires, elle pèse sur l'Orient par sa contiguïté et par sa masse ; ce n'est point qu'à l'exemple d'autres nations, elle ait su surprendre et ravir des positions dominantes, où ses canons sont braqués. Ce qui fait son prestige, s'est l'idée qu'on se fait d'elle. On se dit qu'au loin, très loin, en Europe, il y a quelque chose de très fort et de très doux, de puissant et de maternel, qui s'appelle la France, et que, lorsque la France vient en Orient, ce n'est pas pour conquérir, mais pour délivrer. (Applaudissements). Et dans les moments d'angoisse suprême, de crise violente, on la cherche des yeux au loin et on l'attend.

Voilà ce qui constitue la grandeur morale de la France en Orient. (Applaudissements). Cette grandeur morale, ne la laissons pas périliter entre nos mains, sous peine de laisser à nos successeurs qu'un patrimoine diminué. (Applaudissements). Sans doute, la France, en ce siècle, a fait trop souvent de la politique d'idéal pur et de sentiment. Elle l'a fait et elle en a été durement, cruellement punie. Les idées qu'elle avait versées sur le monde se sont re-

tournées contre elle, à l'état de forces hostiles et brutales. Après avoir été le soldat de ses propres idées, elle en a été le martyr. (Applaudissements). Tout cela est vrai, mais après nous être fait une règle beaucoup trop absolue d'une générosité chevaleresque, ne tombons pas dans l'extrême opposé, ne versons pas dans une réaction aveugle, ne nous faisons pas une règle de l'égoïsme, qui apparaîtrait chez nous comme un signe d'affaiblissement, comme un déclin moral, comme une espèce de déchéance souscrite et prononcée par nous-mêmes. (Applaudissements). Qu'on ne dise pas que la France, naguère l'initiatrice universelle, la grande semeuse d'idées, n'est plus susceptible de s'enflammer pour des conceptions nobles et élevées, qu'elle n'est plus susceptible de vibrer aux mots d'équité internationale et de pitié vengeresse ; qu'on ne dise pas enfin que l'étranger, qui a mutilé notre chair, est parvenu aussi à rétrécir le cœur de la France. (Applaudissements prolongés).

J'éprouve d'autant moins de scrupules à vous tenir ce langage qu'en Orient nos traditions humanitaires s'accordent avec notre intérêt le mieux entendu, le plus pratique. Nous voulons, avec raison, éviter la chute de la Turquie, mais, pour faire vivre cet empire, ne faut-il pas cultiver et développer ce qui vit chez lui, les éléments de vie propre et locale, c'est-à-dire les nationalités indigènes en voie de reformation et de réveil ? De plus, quoi que l'on fasse, le rétrécissement graduel est devenu depuis des siècles, une loi fatale pour la Turquie. La Turquie, c'est la peau de chagrin de Balzac ; elle va toujours se resserrant, se diminuant. Eh bien, ce qu'il nous faut empêcher, c'est que les territoires, les positions abandonnées par elle passent aux mains des grandes puissances, deviennent la proie de grandes ambitions copartageantes, puisque, nous-même, nous n'avons pas à désirer un seul morceau, un seul pouce du territoire ottoman. (Applaudissements). Donc, favorisons les nationalités indigènes, soutenons-les dans leur lente ascension ; mettons-les en mesure de devenir plus tard des Etats, des Etats indigènes, qui viendront combler le vide que le recul progressif de leur ancien maître laissera peu à peu sur la carte du monde. C'est

le seul moyen pour nous d'empêcher un partage qui altérerait gravement, à nos dépens, l'équilibre et les rapports respectifs des grandes forces européennes. L'Orient aux Orientaux, telle doit être notre maxime, notre devise dans le présent et pour l'avenir, et nous pouvons la mettre en pratique au nom de l'humanité, sans avoir à sacrifier la raison au sentiment. (Applaudissements).

Donc, à quelque point de vue que l'on se place, intérêt d'honneur, intérêt politique proprement dit, intérêt commercial, car, ne l'oublions pas, les Arméniens sont depuis des siècles et demeurent les intermédiaires indispensables de notre commerce avec la haute Asie, — à tous points de vue, la question arménienne mérite notre attention et sollicite notre activité. Assurément, c'est pour notre gouvernement une obligation primordiale que de faire concorder ce devoir particulier avec la direction générale et l'ensemble de notre politique, fondée sur un accord intime avec la Russie. En ce fait, on a voulu voir l'obstacle, l'empêchement, le côté scabreux et presque inabordable de la question. Là encore, ne laissons pas l'opinion errer, se perdre en conjectures hasardées, et, qu'on nous passe le mot, s'énerver.

Il est certain que l'Orient est en dehors de l'objet spécial de l'alliance franco-russe, de la Double Alliance. Il est certain aussi qu'en Orient les intérêts ne sont pas identiques, mais j'ai la ferme conviction que, dans la crise actuelle, ils peuvent parfaitement se concilier. Si la Russie a péché au début de la crise, si elle a fermé les yeux systématiquement sur le mal et l'a laissé s'aggraver, si certains de ses hommes d'Etat ont encouru de ce chef une responsabilité lourde (applaudissements), c'est par l'exagération d'une politique qui, dans son principe, est compatible avec la nôtre. Ce qui serait souverainement dangereux, ce qu'il faudrait répudier avec énergie, ce serait chez les Russes une reprise d'ambitions, de cupidités territoriales, qui pousserait à une dislocation de l'empire turc et à une subversion totale de l'Orient. Or, depuis plusieurs années, la Russie suit, au contraire, une politique tout opposée et a opéré une évolution remarquable. Après sa grande déception de

1878, après tant d'efforts et de sang dépensés pour des résultats contestables, elle a profité de la leçon, elle en a même trop profité. Attirée par de hauts intérêts en Extrême-Asie, désireuse de paix en Europe, séparée de certaines nationalités du Levant et, notamment, des Arméniens, par de graves malentendus, elle s'est rapprochée de la Turquie, son ennemie traditionnelle. Elle a moins cherché désormais à la démembrer matériellement qu'à l'attirer sous sa dépendance morale. Elle lui a laissé entendre qu'elle l'aiderait à vivre, ou, du moins, à voter, pourvu que l'on fit, à Constantinople, une part large, très large à son influence.

Eh bien, je le répète, dans son principe, cette politique n'a rien d'incompatible avec la nôtre. La Russie veut actuellement le maintien de la Turquie, nous le voulons aussi. Son influence et la nôtre peuvent se combiner à Constantinople, sans s'exclure l'une l'autre, et se combiner pour une action conservatrice. Mais cette constatation appelle une réserve. La politique conservatrice, lorsqu'elle l'est à outrance, lorsqu'elle se fige dans l'immobilité, se dénature et manque son but ; elle arrive à être le plus révolutionnaire des politiques, puisqu'elle laisse les abus se propager, s'aggraver, devenir insupportable, et qu'elle provoque par la suite, des cataclysmes et des explosions. Donc, pour faire vivre la Turquie, il ne faut pas s'illusionner sur la gravité de ses plaies ; il faut les envisager d'un œil ferme et, puisque les palliatifs sont désormais remèdes usés, appliquer le remède énergique et cautériser. On doit sentir — il faut faire sentir, à Petersbourg comme à Paris, qu'une action à deux et même une initiative en ce sens seront, pour l'une et l'autre puissance, aussi utile qu'honorables. Quelle plus belle occasion, pour la Double Alliance, de prendre, en quelque sorte, la tête de l'Europe, et de la prendre dans une voie où les autres groupes seront forcément obligés de nous suivre, ne serait-ce que par respect humain et pudeur. Les affaires d'Orient, ainsi comprises et traitées, peuvent servir à cimenter, à féconder, à illustrer l'alliance, à lui faire produire des effets bienfaisants et insignes. Il ya quelques mois, dans ces jours où Paris faisait à ses hôtes impériaux un

accueil si cordial et si délicat, où la nation française fêtait si dignement son ami très cher et son puissant égal, l'alliance a fleuri pour le plaisir des yeux et des cœurs ; elle a fleuri ; qu'elle fructifie aujourd'hui ; elle a porté ses fleurs ; qu'elle porte aujourd'hui ses fruits, et ce seront des fruits bénis entre tous, ceux qui se cueilleront au profit de l'humanité, de la civilisation et de la paix. (Applaudissements).

Cet accord, au reste, et cette initiative à deux que nous souhaitons, ne doivent pas être exclusifs ; ils peuvent, ils doivent se chercher des auxiliaires. Le rôle de l'Angleterre, dans les débuts de la crise et la genèse des massacres, ne peut encore, à notre avis, être l'objet d'une appréciation rigoureusement motivée. Il a bien semblé que l'Angleterre s'inspirait souvent de mobiles intéressés, qu'elle cherchait, en cette affaire, à créer une diversion, qu'elle a peut-être aigri et envenimé les choses, qu'elle a aussi sa part de responsabilité. C'est possible, et c'est à l'histoire d'en juger souverainement. Mais, du moment que l'Angleterre soutient aujourd'hui la cause humaine, ne lui en laissons pas le monopole. Concertons-nous avec elle sur ce qui nous rapproche ; après, il sera peut-être moins difficile de nous entendre sur ce qui nous divise. (Applaudissements). Je dirai plus : je dirai que la France, par cela même qu'elle ne saurait être soupçonnée par personne de nourrir en Orient des pensées conquérantes et spoliatrices, peut servir de lien et de médiatrice entre des politiques moins désintéressées, qu'elle peut ménager des concessions réciproques, fournir un terrain d'entente, donner à toutes les bonnes volontés un centre, un point de ralliement.

Mais, pour qu'elle réussisse dans cette tâche, il importe qu'au sein même de l'accord à deux son individualité, son aisance de mouvements, sa personnalité s'accusent nettement. Que notre politique ne se mette jamais à la remorque de projets anodins, de réserves captieuses, de réticences funestes. Si elle le faisait, elle ne serait plus elle-même, elle ne serait que l'ombre d'une ombre. (Applaudissements).

Et surtout que derrière le gouvernement on sente la nation, attentive et informée, qu'on sente la France, émue, vibrante, passionnée de

justice, cette France que les étrangers cherchent toujours à connaître et à découvrir à travers ses gouvernements. D'où cette conclusion finale : nécessité d'un mouvement d'opinion, d'un grand et libre mouvement des esprits ; pour appuyer et renforcer l'action gouvernementale, pour applaudir à ses énergies, pour la stimuler si elle faiblit, pour l'encourager toujours et ne l'entraver jamais. (Applaudissements).

Ce mouvement, vous tous qui m'écoutez, aidez-nous à le créer, sans exception de croyances politiques ou religieuses, sans distinction de parti. Vous Mesdames, soyez les messagères d'espérance et de charité. Grâce à vous, qu'on parle de ceux qui souffrent, des victimes de la grande persécution d'Arménie, qu'on en parle au foyer familial, qu'on en parle dans les lieux de réunion où la société brille et s'épanouit. Hommes de pensée et de plume, écrivains, publicistes, sentez vos devoirs, éclairez, formez l'opinion. Vous, prêtres, faites retentir des paroles de pitié, de ces paroles qui, jadis, suscitaient en France de si généreux élans. Tenez, laissez-moi évoquer un souvenir personnel. En 1860, lors des massacres du Liban, j'étais tout jeune, un enfant. Un dimanche, j'assistais à la messe dans une église de village, aux environs de Paris, au prône, le prêtre se mit à parler de ceux qu'on égorgeait là-bas, de ces humbles, de ces pauvres gens, des secours qu'il fallait leur donner. A mesure qu'il parlait, je voyais une émotion commune se peindre sur tous les visages de paysans, visages délicats de femmes, visages halés par la vie et le labeur au grand air, tous se mouillaient de larmes ; une même étreinte d'indignation oppressait les poitrines, et, dans mon âme d'enfant, j'avais l'impression d'assister à quelque chose de nouveau et de grand ; sur toute cette foule, je sentais passer déchaîné par les paroles dites au nom du Christ, le grand souffle de la solidarité humaine. (Applaudissements). Qu'il se lève à nouveau parmi nous, ce souffle vivifiant, qu'il nous anime, qu'il se répande au delà de nos frontières, se propageant avec l'ardeur communicative de notre race, et la France, en poussant l'Europe dans les voies d'une intervention sage et modérée dans son but, hardie dans ses moyens, aura

fait preuve de cœur, de noblesse d'âme et de vitalité. (Longue salve d'applaudissements).

Après la conférence de M. Albert Vandal, M. le Président, avant de lever la séance, a prononcé les paroles suivantes :

Je n'affaiblirai pas, par de longues paroles, l'émotion dont M. Albert Vandal a rempli nos cœurs. Mais je dois à l'auditoire qui l'a écouté avec tant de plaisir de le remercier en son nom. Il n'a pas seulement parlé en orateur éloquent, en Français généreux et clairvoyant ; il a fait plus : il a montré que l'étude sincère et loyale de l'histoire est la meilleure préparation pour une politique sage, prévoyante, généreuse et patriotique. (Applaudissements).

Je le remercie au nom de ce bel auditoire, qu'il a tour à tour intéressé, ravi et enflammé. Je le remercie — qu'ils me permettent de le faire — au nom des hommes publics qui sont ici, qui, chacun dans la mesure de ses forces, agissent sur le gouvernement du pays. Au milieu des tristesses de la politique et des discordes inévitables qu'elle engendre, ce sont des heures fortifiantes que celles où on peut sentir battre à l'unisson le cœur de la Patrie. (Applaudissements).

Vous nous avez donné, Monsieur, cette joie et ce réconfort, et je vous en remercie. Votre conférence, que vous voudrez, je l'espère, rendre publique, retentira bien au delà de cette enceinte trop étroite. Elle ira ébranler et former cette opinion à laquelle vous faites appel, et, par là, elle ira seconder ceux qui ont la charge de la grandeur et de l'honneur de notre pays. Elle franchira les frontières, soyez-en certain, et l'écho en sera recueilli par les gouvernements de l'Europe comme un symptôme, peut-être comme un enseignement. Elle ira aussi, et ce sera votre récompense, elle ira consoler ceux qui pleurent ici les deuils de leur Patrie, elle ira là-bas donner l'espérance aux vivants et faire tressaillir les morts. (Triple salve d'applaudissements).

Je vous remercie, je vous félicite, je m'associe de tout mon cœur à votre langage. (Applaudissements prolongés).

MASSACRES EN ROUTE

Un groupe d'Arméniens déportés d'Erzeroum, le 16 Juin, a été massacré entre Kighi et Palou (*Livre Bleu*, p. 223-224, tém. de quelques survivants donné au Rév. Stapleton ; témoignage d'Américains vivants à Kharpout et d'un Grec) ; mais la plupart des Arméniens du vilayet d'Erzeroum ont été massacrés dans le défilé de Kamakh à 12 heures d'Erzindjan.

Sur ces massacres, deux infirmières de la Croix-Rouge allemande, de nationalité danoise, ont recueilli différents témoignages à Erzindjan, entre autres ceux de deux institutrices arméniennes qui avaient échappé à la tuerie du 14 Juin, organisée par les Kurdes et les irréguliers turcs, mais à laquelle prirent part également des troupes régulières. Les dames danoises ont aussi recueilli de la bouche même des soldats l'aveu qu'ils avaient massacré indistinctement hommes, femmes et enfants. Elles affirment que depuis ce temps arrivaient constamment des caravanes d'expulsés dont on apprendait ensuite le carnage. Pendant leur retour d'Erzindjan à Constantinople, les infirmières recueillirent de quelques rescapés et des Turcs eux-mêmes d'importants témoignages sur les massacres et rencontrèrent des convois d'exilés dont elles purent constater les terribles souffrances. Quelques petites boucheries se passèrent presque sous leurs yeux. Le témoignage de ces femmes courageuses est des plus accablants pour les Turcs. De son côté le Rév. Stapleton, missionnaire américain, rapporte un massacre à Kamakh dans lequel ont dû périr presque tous les hommes d'un grand convoi. En effet, de cette place Stapleton ne recevait que des lettres de femmes annonçant pour la plupart la « mort » de leurs maris et de leurs fils.

Une dame arménienne déportée de Baïbourt le 1/14 Juin donne d'horribles détails sur son calvaire. Le convoi dont elle faisait partie fut pillé en route par des bandits kurdes et villageois turcs ; les hommes furent massacrés, les jolies femmes violées ou enlevées.

Un résident étranger à H. ville située sur la route des convois qui vont d'Erzeroum à Erzindjan, a visité leurs camps presque entière-

ment composés de femmes et d'enfants, et rapporte les monotones et terribles récits des déportés sur leur voyage ; d'abord les Kurdes ou Turcs leur prenaient leur argent, leurs chevaux et leurs effets, souvent leurs habits ; les hommes étaient ensuite massacrés. Le sort des Arméniens expédiés de H. même a été semblable ; ainsi d'après le même témoin, 800 hommes de H. et G., liés ensemble avec des cordes, ont été massacrés par les gendarmes le 7 Juillet, le surlendemain de leur expédition de H. et la même chose a été faite systématiquement dans les villages.

Une partie des Arméniens de Trébizonde a été déportée par mer et noyée en route — au bout de quelques heures, les bateaux rentrèrent vides, dit un « résident étranger » qui n'est autre que le consul d'Amérique ; des centaines de cadavres d'exilés étaient trouvés chaque jour sur la route que prenaient les convois de terre, rapporte le consul d'Italie. Tous les déportés ont dû être massacrés près de Djevizlik puisqu'on les a vus passer par cette place, mais pas plus loin, tandis que la rivière Yel-Deyirméni portait chaque jour des cadavres à la mer, témoignage du Kawass monténégrin de la Banque Ottomane.

Miss Mary Graffman, supérieure de l'école américaine de filles à Sivas, qui a accompagné un convoi d'Arméniens protestants, déclare que les hommes ont été séparés des femmes et des enfants à Hassan Tchélébi et ensuite, au dire de tous les villageois, massacrés. Un sujet ottoman naturalisé témoigne que des milliers d'Arméniens incarcérés à Sivas dont les femmes et les enfants étaient déjà exilés, ont été extraits par groupes de la prison et expédiés aux alentours, les voitures revenant toujours quelques heures après, remplies de vêtements, et les soldats donnant des descriptions du massacre.

Un professeur du collège américain de X. apporte des preuves accablantes du massacre, vers la fin de juin 1915, de 1213 Arméniens déportés : 1°) le commandant de la gendarmerie chargé de la déportation déclara en présence de tous les missionnaires américains que pas un seul des déportés n'arriverait à Mossoul et que d'ailleurs, si même quelques-uns y parvenaient ils ne pourraient survivre dans un milieu de

nomades hostiles, « la chrétienté y étant impossible » ; 2°) le maire de X. dit à l'agent consulaire américain que le gouvernement voulait se débarrasser d'abord des Américains, ensuite des Grecs et enfin des étrangers ; 3°) les 1213 hommes furent expédiés de X. et assassinés à coups de hache à douze lieues de la ville, par les gendarmes et les tchéta de bandits. Le chef de la police de X. constata qu'aucun des 1213 n'avait survécu. Un des gendarmes se vantait au professeur de français du collège américain d'avoir tué à lui seul 50 Arméniens, sans oublier de leur prendre 150 livres turques. L'agent consulaire américain visita la scène du massacre en août et en rapporta les certificats d'identité tachés de sang pris sur les cadavres.

« Peu de temps avant mon départ d'Alep, dit l'Allemand Niepage (Quelques documents, etc... III, p. 161) en Mai de cette année (1916), à Ras-ul- Aïn, sur le chemin de fer de Bagdad, les convois de déportés qui y étaient accumulés, environ 20.000 femmes et enfants, ont été massacrés ».

Dans le village de Tel-Armen (sur le chemin de fer de Bagdad) près de Mossoul et dans les villages environnants, environ 5000 personnes ont été massacrées, jetées dans des puits ou brûlées (*Livre bleu*, p. 26. extrait de la revue allemande *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, n° de Novembre 1915).

« Durant tout un mois, on pouvait observer presque chaque jour des cadavres flottant sur l'Euphrate, souvent en paquets de deux à six liés ensemble. Les cadavres masculins sont en beaucoup de cas affreusement mutilés (organes sexuels coupés, etc...) les cadavres féminins éventrés. L'autorité militaire turque qui a le contrôle de l'Euphrate — le Kaïmakam de Djarablous — ne permet pas d'enterrer ces corps sous le prétexte qu'il est impossible d'établir s'ils appartiennent à des musulmans ou à des chrétiens. Il ajoute n'avoir pas d'ordres à ce sujet. Les cadavres qui sont jetés sur la rive sont dévorés par les chiens et les vautours. Beaucoup d'Allemands ont été témoins de ce fait ». Un employé du chemin de fer de Bagdad a apporté la nouvelle que les prisons de Biredjik sont remplies régulièrement chaque

jour et vidées chaque nuit — dans l'Euphrate. Entre Diarbékir et Ourfa un capitaine de cavalerie allemand a vu d'innombrables cadavres gisant sur la route (*Livre bleu*, p. 25, extrait de la revue allemande *Allgemeine Missions-Zeitschrift*).

Un témoin allemand raconte qu'«aux premiers jours de Juillet 1915, 2000 soldats arméniens reçurent l'ordre de partir pour Alep pour construire des routes. Les habitants de Kharpout furent effrayés à cette nouvelle, et une panique se déclara dans la ville. Le Vali fit venir le missionnaire allemand M. Ehemann et le pria de tranquiliser le peuple, en répétant à plusieurs reprises qu'aucun tort ne serait fait à ces soldats. M. Ehemann crut à la parole du Vali et tranquilisa les hommes. Mais dès qu'ils eurent quitté la ville nous apprîmes qu'ils avaient été assassinés. Quelques-uns seulement purent se sauver. Il était inutile de protester auprès du Vali. Le consul américain à Kharpout crut devoir le faire plusieurs fois, mais le Vali ne fait aucun cas de lui et le traite de la plus honteuse manière. Quelques jours après, un autre groupe de 2000 soldats arméniens fut expédié via Diarbékir et pour prévenir plus sûrement leur fuite on les laissa en route sans nourriture, de sorte qu'ils n'eurent pas la force de s'échapper. Les Kurdes furent prévenus que les Arméniens étaient en route et les femmes kurdes arrivèrent avec leurs couteaux de bouchers pour aider les hommes ». (*Livre bleu*, p. 90.91).

Deux Danoises, sœurs de charité de la Croix-Rouge allemande, ont eu, sur le chemin entre Erzindjan et Sivas, des gendarmes turcs eux-mêmes, des renseignements précis sur l'assassinat de 250 soldats arméniens employés à construire des routes, et ont vu, deux fois d'autres groupes de ces travailleurs au moment où les Turcs les alignaient pour le massacre (p. 251.253).

Un résident étranger à H. déclare que les soldats arméniens dans cette ville ont été arrêtés et envoyés quelque part pour construire des routes, mais que depuis lors personne n'a jamais eu de leurs nouvelles (p. 263).

Le correspondant du *Times* à Bucarest a appris d'un Arménien rescapé de H. qu'environ

13.000 soldats de sa nation, avec des civils, ont été expédiés à Ourfa pour exécuter des travaux, mais ont été fusillés en route (p. 268).

Un sujet ottoman naturalisé raconte que les soldats arméniens de Samsoun, partis avec leurs régiments de cette ville (1000 hommes), ont été massacrés en route ; ce récit est basé sur le témoignage de quelques survivants (p. 313).

*

TRAITEMENT DES DÉPORTÉS PENDANT LE TRANSPORT

D'après la déclaration du missionnaire américain Stapleton, dès que les premiers déportés arméniens d'Erzeroum eurent quitté la ville, leur argent leur fut pris « pour plus de sûreté ». (*Livre Bleu*, p. 223). M^{me} Zarouhi, dame arménienne faisant partie du troisième convoi de Baïbourt, raconte que le 1/14 Juin 1915, deux heures après le départ, le convoi fut attaqué par des villageois et des brigands et pillé à l'aide des gendarmes qui l'accompagnaient. Les hommes furent tués et toutes les jolies femmes enlevées ; quant au reste du convoi, il dut endurer les plus atroces souffrances ; en route on ne pouvait coucher qu'en dehors des villages ; beaucoup de personnes moururent de faim ou sous les coups. La vie des Arméniens était à qui voulait la prendre ; ainsi une femme turque, veuve d'un officier, qui passa en voiture, tua de sa propre main un Arménien ; d'autres femmes turques prenaient des petites filles arméniennes. A une petite distance d'Erzindjan, tous les déportés furent dépouillés de leurs vêtements et ne conservèrent que leur linge ; quand on arriva à Kamakh, les gendarmes et les brigands jetèrent dans l'Euphrate tous les enfants au-dessous de quinze ans qui étaient restés dans le convoi. Près d'Erzindjan, des milliers de cadavres avaient créé un tel barrage dans l'Euphrate que le fleuve s'était détourné de son cours sur une distance de cent yards. Entre Erzindjan et Enderessi, les champs et les collines étaient pleins de cadavres noirs et gonflés qui empestaient l'air.

Deux infirmières allemandes de la Croix-Rouge, de nationalité danoise, ont recueilli de la bouche de soldats et de gendarmes turcs eux-mêmes le récit du massacre (14 Juin 1915) de 3000 femmes et enfants au défilé de Kamakh (p. 248-252). Ces deux dames racontent aussi leur rencontre avec un convoi composé de femmes et d'enfants se dirigeant vers Kamakh ; des Turcs arrivaient et enlevaient des enfants avec ou sans le consentement des parents ; c'était un véritable marché d'esclaves (p. 249).

Une autre sœur de charité, danoise également, au service de la Croix-Rouge allemande, déclare qu'environ 700 enfants arméniens de l'orphelinat allemand de H. avaient été d'abord transférés dans un orphelinat turc, puis avaient disparu ; la sœur apprit qu'ils avaient été envoyés à une distance de six heures de H. et noyés (p. 260).

Un mémoire présenté par un résident étranger à H. donne des détails sur le sort d'un convoi de 3000 personnes composés principalement de femmes et d'enfants, et parti de H. le 1^{er} Juin 1915 sous l'escorte de 70 policiers et d'un certain K. Bey, Turc influent. Ce mémoire décrit d'une manière typique la « protection » dont les autorités couvraient les convois en route. Le lendemain du départ, le Bey rançonna le convoi de 400 livres, prix auquel il taxa sa protection jusqu'à Ourfa ; cependant il s'en fut avec l'argent le même jour. Dès la troisième journée, les Arabes et les Kurdes des montagnes se mirent à piller, à violer et à enlever les femmes et à voler les enfants, encouragés à cet égard par les policiers qui, eux-mêmes, violaient les femmes ouvertement. Le neuvième jour, les chevaux loués et payés jusqu'à Malatia furent renvoyés, de sorte que les déportés durent louer des chariots à bœufs ; beaucoup d'animaux leur furent volés ; près de Malatia leur escorte leur prit 200 livres turques et les abandonna complètement à la merci des Kurdes. Le quinzième jour, 150 hommes du convoi furent massacrés. Le 17^e jour, le convoi, grossi des exilés de Sivas, d'Egin et de Tokat et s'élevant à 18.000 hommes, reprit sa route et fut continuellement attaqué par les Kurdes, qui le pillaient et enlevaient les jolies femmes, Le 40^e

jour, les déportés arrivèrent au fleuve Mourad, où flottaient 200 cadavres, et où le chef d'un village leur fit payer une rançon pour ne pas être jetés dans le fleuve. Le 52^e jour, les Kurdes leur prirent tous leurs vêtements, de sorte que tout le convoi dut marcher pendant cinq jours complètement nu sous le soleil brûlant, privé d'eau et de nourriture. Par centaines, les malheureux tombaient morts de faim et de soif. Quand on arriva, enfin à une fontaine, les gendarmes vendirent le droit de boire ; dans d'autres cas, les femmes se jetaient dans les puits et y périssaient, ce qui n'empêchait pas les autres de boire l'eau où flottaient les cadavres. Des villageois arabes couvrirent de leurs haillons la nudité de quelques-uns de ces malheureux. D'autres marchèrent nus jusqu'à Alep ; les brigands trouvaient moyen de piller même ceux-ci, en leur enlevant les pièces d'argent qu'ils cachaient dans leurs cheveux ou dans leur bouche. Le 60^e jour, quand ils atteignirent Viran-Chehir, il en restait 300 sur 18.000. Le 64^e jour tous les hommes, ainsi que les femmes et les enfants malades, furent brûlés ou assommés. La première distribution de pain de tout le voyage fut faite par le gouvernement le 65^e jour, à Ras-ul-Aïn ; le 70^e jour, à l'arrivée à Alep, il restait 35 personnes du convoi de 3000 parti de H., et 150 femmes et enfants du convoi de 18.000 (p. 265-267).

Une dame Arménienne déportée de C. (près H.) à Alep, raconte que les hommes furent séparés en route des femmes et des enfants ; que les gendarmes prirent aux femmes tout leur argent, leurs bijoux, leurs étoffes ou leurs objets de valeur, ne leur laissant que quelques piastres ; que chaque nuit les Turcs ou Kurdes des villages près de la route attaquaient le convoi, pillaient, violaient et enlevaient les femmes et volaient les enfants. Le quart du convoi mourut en route de faim et de soif (p. 272-275).

Les enfants des Arméniens déportés de Trébizonde ont été distribués parmi les Turcs ; les jeunes filles jolies faisaient la joie des membres du Comité d'Union et Progrès (*Livre Bleu*, p. 228, rapport d'un résident étranger — le consul d'Amérique — comp. quelques documents sur le sort des Arméniens, p. 41).

Le convoi de femmes de Kirasonde se vit

enlever en route tous les enfants entre trois et quinze ans, les mères ne pouvant conserver que les petits au-dessous de trois ans (p. 295, récit de témoins oculaires arméniens).

Miss Mary Graffam, directrice de l'école américaine de filles de Sivas, qui accompagna les Arméniens protestants jusque près de Malatia, témoigne du pillage des déportés par les villageois turcs le long du chemin ; ânes, vaches, tapis, couvertures, tout disparaissait (p. 305) ; plus tard ce fut le tour des Kurdes (p. 307).

Avec la plus grande cruauté, les institutrices et élèves arméniennes du Collège de la mission américaine de X. furent entraînées par les gendarmes turcs ; mais la courageuse directrice suivit le convoi et réussit à obtenir du gouverneur de la province de Z. la restitution de 41 jeunes filles. Ces 41 jeunes filles étaient tout ce qui restait à X. des 12.000 habitants arméniens (p. 346). De même furent déportées presque toutes les sœurs de charité arméniennes qui soignaient les soldats turcs malades à X. ; le médecin en chef américain n'en put sauver que quatre qu'il dut désigner par le sort (p. 336-337). Le professeur américain du collège de X. qui témoigne de ces faits, rapporte également qu'entre X. et Constantinople, en août 1915, il vit un convoi de 50.000 personnes aux trois quarts femmes et enfants, qui étaient campées sans abri, malades, périssant de faim et de soif, le long du chemin de fer en attendant d'être embarquées dans des wagons à bestiaux (p. 337-338). Les femmes et les enfants de X. étaient d'abord déportés en chariots ; au bout de quelques jours, ces chariots firent demi-tour et femmes et enfants durent continuer la marche à pied ; les kurdes violaient et enlevaient les jeunes filles et parfois s'emparaient des enfants (témoignage de Miss C. C., arménienne (p. 378-379).

La revue allemande *Sonnenaufgang* du 1^{er} Octobre 1915, rapporte que dans les caravanes de déportés qui passèrent par Alep entre avril et juillet 1915, presque toutes les jeunes filles étaient enlevées par les soldats ou auxiliaires arabes ; les femmes qui accouchaient en route, étaient forcées de reprendre leur marche immédiatement. Les enfants abandonnés sur la route

à la suite de la colonne étaient innombrables (Livre bleu, p. 27).

Une autre revue allemande, l'*Algemeine Missions-Zeitschrift* déclare que le 30 Mai 1915, 674 Arméniens arrêtés dans les vilayets de Diarbékir et de Mamouret-ul-Aziz, et embarqués sur le Tigre dans des barques à destination de Mossoul, furent dépouillés par les gendarmes de tout leur argent (6000 livres turques) et de leurs vêtements et ensuite noyés; les vêtements furent vendus au marché de Diarbékir (Livre bleu, p. 25).

Les conditions des déportés par chemin de fer n'étaient guère meilleures. Quelques exemples raconte un voyageur américain: «A chaque station où nous nous arrêtions, nous nous trouvions à côté d'un de ces trains. Il était formé de wagons à bestiaux, et les visages de petits enfants regardaient à travers les minces fenêtres grillées. Les portes de côté étaient grandes ouvertes et l'on pouvait clairement voir les visages des deux sexes, les jeunes mères avec leurs bébés émaciés, les hommes, les femmes et les enfants, tous entassés comme des moutons ou des porcs; êtres humains traités moins bien que du bétail (p. 419). Les Arméniens d'un de ces trains dirent aux voyageurs américains que depuis trois jours ils n'avaient rien mangé et qu'une vingtaine de bébés avaient été jetés du train dans une rivière par leurs propres mères qui ne pouvaient les entendre leur demander de la nourriture (p. 420).

Un autre voyageur étranger, qui a rencontré des milliers d'Arméniens déportés en route pour Alep, donne de terribles détails sur leurs privations et la grande mortalité qui sévissait parmi eux; la plupart étaient des femmes et des enfants. «En un endroit où je m'arrêtais pour déjeuner, je fus entouré par une foule de petits enfants demandant du pain. Beaucoup parmi ces pauvres êtres sont obligés de marcher nu-pieds, et beaucoup portent un paquet sur le dos. Ils sont tous émaciés leurs habits sont en loques et leurs cheveux sales. La saleté a favorisé l'éclosion de millions de mouches et j'ai vu plusieurs visages de bébés couverts de ces insectes, les mères étant trop fatiguées pour les essuyer...». «J'ai vu un petit garçon de sept ans

montant un âne avec son frère — un bébé — dans les bras. C'était tout ce qui restait de la famille». (p. 462).

En Cilicie, les femmes avec leurs bébés sur les bras étaient chassées avec le fouet comme du bétail; parfois on les forçait de continuer leur route dès l'accouchement et elles mouraient d'hémorragies. Quelques-unes exténuées, abandonnaient leurs enfants. Un commandant de la gendarmerie dit ouvertement aux hommes chargés d'un convoi, qu'ils pouvaient disposer des femmes à leur aise (témoignages d'un étranger, p. 472-473).

D'un convoi qui comptait 5000 personnes au départ de Kharpout, il n'en restait que 213 à l'arrivée à Alep. Les hommes avaient été assassinés et les femmes mises complètement à nu. Nues, elles traversèrent les fleuves à gué; nue, elles dormirent pendant les nuits froides, et nues, elles affrontèrent le soleil. Un jour, comme elles voulaient boire au fleuve, les gendarmes, tirant leurs revolvers, ne leur permirent qu'à celles qui payèrent un médjidié (récit des déportés recueillis par une voyageuse étrangère, p. 543). Un autre témoin étranger, d'Alep, dit: «On apprend par leurs propres récits que beaucoup de femmes noyaient leurs enfants en route parce qu'elles ne pouvaient les nourrir» (p. 553).

A Angora, le directeur de la succursale de la Banque Ottomane montra des banknotes trempées de sang et percées de poignards avec du sang autour du trou; d'autres, déchirées avaient été sans doute arrachées des habits des assassinés. Ces banknotes avaient été déposées à la banque par des officiers turcs (récit d'une voyageuse étrangère, p. 385-386).

M. le Dr Martin Niepage, maître supérieur à l'école réelle allemande d'Alep, un Allemand écrit: (*Quelques documents sur le sort des Arméniens en 1915-1916*, publié par le Comité de l'œuvre de secours 1915 aux Arméniens, fascicule III)... «Des convois de déportés, qui à leur départ de la Haute Arménie, comptaient 2000 à 3000 hommes, femmes et enfants, sont réduits à 200 ou 300 à leur arrivée dans le Sud. Les hommes sont tués en route, les femmes et les filles, à l'exception des vieilles, des laides et des

toutes petites, sont violées par des soldats et des officiers turcs, puis elles disparaissent dans les villages turcs et kurdes, où elles doivent accepter l'Islam. Le reste des caravanes est décimé par la faim et la soif. Même au passage des rivières, on ne leur permet pas de boire. Pour toute nourriture, on leur verse dans la main, comme ration de chaque jour, un peu de farine qu'ils lèchent avidement et dont le seul effet est de retarder leur mort. En face de notre école, se trouvent dans un de ces khans les restes d'une de ces colonnes de déportés, environ quatre cents êtres émaciés, parmi lesquels une certaine d'enfants de cinq à sept ans. La plupart sont malades du typhus et de la dysenteries. Si l'on entre dans la cour, on croit entrer dans une maison de fous. Si l'on apporte de la nourriture, on voit qu'ils ont désappris de manger. Leur estomac, affaibli par une faim qui a duré des mois, ne supporte plus la nourriture. Si on leur donne du pain, ils le laissent de côté avec indifférence ; ils restent là tranquilles en attendant la mort (p. 148,149)... Le Consul allemand de Mossoul raconta en ma présence au Casino allemand d'Alep qu'en venant de Mossoul à Alep il avait, en plusieurs endroits de la route, vu tant de mains d'enfants coupées qu'on aurait pu en paver la route. A l'hôpital allemand d'Ourfa se trouve une petite fille qui a eu les deux mains coupées. M. Holstein, consul allemand de Mossoul, a vu près d'un village arabe, voisin d'Alep, des fosses remplies de cadavres arméniens. Les arabes du village lui racontèrent qu'ils avaient tué ces Arméniens par ordre du gouvernement. L'un d'eux se glorifiait d'en avoir massacré huit. Dans beaucoup de maisons d'Alep qui étaient habitées par des chrétiens, je trouvais cachées des jeunes filles arméniennes qui, par quelque hasard, avaient échappé à la mort, soit qu'épuisées elles se fussent arrêtées en route et eussent été laissées pour mortes, lorsque le convoi avait repris sa marche, soit que des Européens aient eu l'occasion de les acheter pour quelques marcs au soldat turc qui les avait dés-honorées en dernier. Presque toute étaient comme folles. Beaucoup ont vu les Turcs couper la gorge à leurs parents. Je connais de ces pauvres être dont pendant des mois on n'a pu tirer

une seule parole et que rien ne peut faire sourire maintenant ». (p. 153).

Enfin voici des extraits des notes de voyage d'un Allemand mort en Turquie (*Quelques documents sur le sort des Arméniens en 1915*. 1916. Fascicule III).

« Le 6 Août le village arménien de Fundachak, près de Marach, avec ses 3000 habitants fut complètement détruit. La population, presque entièrement composée de muletiers, avait dû transporter dans les derniers mois, un grand nombre d'Arméniens vers l'Euphrate. Ils avaient vu de leurs propres yeux les morts dans l'Euphrate, et avaient été témoins de la vente des femmes et des jeunes filles et des violences exercées contre elles ». (p. 163).

« Hier soir, je faisais une visite à une personne de ma connaissance. Il y avait chez elle comme hôtes, une mère et son enfant chassés de Sivas ; c'étaient les survivants d'une famille de vingt-six personnes qui avaient été expulsées de Sivas trois mois auparavant, et qui étaient arrivées récemment ici.

« A Aïntab, j'ai vu l'ordre écrit par le gouverneur, dans lequel il interdisait aux musulmans de vendre quoi que ce soit aux Arméniens expulsés qui traversaient la ville. Le même gouverneur faisait rendre des mesures pour attaquer les convois de déportés ! Deux convois furent dépouillés jusqu'à la chemise.

« 2800 expulsés de Gurum furent dépouillés à Aïran-Punar (à douze heures de Marach) par huit brigands, portant, les uns l'uniforme d'officier, les autres celui de soldats. A Kyzyl-Guétchid, à une heure et demie de Aïran-Punar, des gendarmes firent séparer les gens, les quelques hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Les femmes furent mises à nu et dépouillées ; quatre femmes et deux filles furent emportées dans la nuit et violées : cinq revinrent le lendemain matin. Dans un défilé de l'Engissek-Dagh, le convoi fut complètement pillé par les Turcs et les Kurdes. Dans cette attaque 200 personnes environ furent tuées ; 70 grièvement blessées durent être laissées en arrière, et plus de 50 blessés furent enlevés avec le convoi. Je rencontrai les 2500 personnes qui restaient à Karabojuk. Ces gens se trouvaient dans un état

lamentable, indescriptible. A une heure de Karabojuk, deux hommes tombèrent sur la route, l'un avec deux blessures de sabre, l'autre avec sept. Plus loin tombèrent deux femmes épuisées, plus loin quatre autres ; parmi elles, une fille de dix-sept ans, ayant dans ses bras, enveloppé de haillons, un enfant de deux jours. Un homme de soixante ans, abandonné sur la route, avec une profonde blessure de poignard, longue d'un doigt et large de deux, en pleine figure, me disait qu'il était parti de Gurun avec treize animaux. Toutes ses bêtes et ses marchandises lui avaient été prises à Airan-Punar, et il s'était traîné à pied jusqu'à une heure de Karabojuk où il s'était affaîssé, épuisé. Tous ces gens avaient été dans l'aisance ; on estime la valeur des animaux, des marchandises et de l'argent volé à plus de 6000 livres turques (la livre turque vaut environ 23 frs.). Les épuisés étaient laissés sur la route, des deux côtés du chemin on apercevait des cadavres. Dans ce convoi de 2500 personnes, je ne vis que 30 à 40 hommes. Les hommes au-dessus de quinze ans furent emmenés avant les femmes et vraisemblablement tués. Ces malheureux furent intentionnellement poussés sur des chemins détournés et dangereux ; au lieu d'atteindre directement Marach en quatre jours, ils furent près d'un mois en route. Ils durent voyager sans animaux, sans lits, sans nourriture ; ils recevaient une fois par jour un pain mince et insuffisant pour pouvoir se nourrir ; 400 personnes de ce convoi, des protestants, atteignirent Alep, il en mourait deux ou trois chaque jour. (P. 165-166).

« Des 18000 expulsés de Kharpout et de Sivas (350 femmes et enfants) arrivèrent à Alep et des 19.000 chassés d'Erzeroum, onze y parvinrent : un enfant malade, quatre jeunes filles et six femmes. Un convoi de femmes et de jeunes filles dut faire à pied, le long de la voie ferrée, les soixante-cinq heures de route de Rasul-Aïn à Alep, bien que pendant ce temps les trains servant au transport des troupes revinssent à vide. Des voyageurs musulmans, qui ont suivi ce chemin, racontent que la route est impraticable à cause des nombreux cadavres qui y gisent des deux côtés et dont l'odeur empoisonne l'air. De ceux qui stationnent à Alep,

il est mort jusqu'à présent de 100 à 200 déportés par suite de fatigues du voyage. Lorsque les femmes et les enfants, affamés et maigris, au point d'avoir l'apparence des squelettes arrivent à Alep, ils se précipitent, comme des bêtes sur la nourriture. Mais chez beaucoup, les organes intérieurs ne fonctionnent plus, et après une ou deux bouchées, la cuillère est jetée de côté. L'autorité a prétendu qu'elle avait fourni de la nourriture aux expulsés ; le convoi de Kharpout, cité plus haut, n'a reçu en trois mois, qu'une seule fois du pain ». (P. 167).

« Un tschaouch (maréchal des logis), du nom de Suliman, s'empara de dix-huit femmes et enfants, qu'il livra à des Arabes pour deux ou trois médjidiés (huit à douze francs). Un commissaire turc me disait : « Nous n'avons plus aucune idée du nombre de femmes et de jeunes filles qui ont été enlevées par les Arabes et les Kurdes, de force ou après entente avec les autorités. Cette fois, nous avons accompli notre travail avec les Arméniens comme nous le souhaitions : « De dix il n'en reste plus un seul vivant ».

« Pendant que j'écris ces lignes, ma femme revient d'une course en ville, et, toute en larmes, me raconte qu'elle a rencontré un convoi de plus de 800 Arméniens, les pieds nus et les vêtements déchirés, se traînant en portant sur leurs épaules les petits enfants et le peu de choses qui leur restent.

A Besne, 1800 personnes (toute la population), surtout des femmes et des enfants, furent expulsés ; ils devaient être déportés, disait-on, à Ourfa. Au Goksu, affluent de l'Euphrate, ils durent se déshabiller ; puis on les abattit tous et on jeta leurs corps dans la rivière.

« Récemment, on a vu flotter un jour sur l'Euphrate 170 cadavres, un autre jour 50 ou 60. L'ingénieur A. dans une course, en aperçut 40. Les corps qui s'arrêtaient sur les rives étaient dévorés par les chiens ; sur les bancs de sable dans le fleuve, les vautours s'en rassaiaient.

« Les 800 Arméniens mentionnés plus haut, avaient été chassés des environs de Marach. On leur avait dit qu'ils seraient déportés à Aïntab, et qu'ils devaient s'approvisionner pour deux

jours. Lorsqu'ils s'approchèrent d'Aintab on leur dit « Nous nous sommes trompés ; nous devons préparer de vivres, et on ne leur avait pas fourni l'occasion d'en acheter. A Nissibin on leur dit : « Nous sommes dans l'erreur ; nous devons aller à Membidj ». Là, on leur dit de nouveau : « Il y a erreur, il faut aller à Bab etc... ». Ils durent ainsi errer dix-sept jours, abandonnés au caprice des soldats qui les accompagnaient. Pendant ce temps, ils ne reçurent rien, en fait de vivres, de l'autorité, et durent échanger contre du pain le peu qu'ils possédaient.

« A une femme on enleva de force sa fille aînée. Désespérée, elle prit avec elle ses deux autres enfants et se précipita dans l'Euphrate ». (P. 171-172).

« Le dimanche 12 Août 1915, j'avais affaire à la gare de Damas, à Alep, et j'eus l'occasion de voir comment un millier de femmes et d'enfants furent chargés dans des wagons à bestiaux. Chez nous, en Allemagne, le bétail a droit à plus de place que ces pauvres gens. 90% de ces malheureux portaient la mort inscrite sur leur visage. Il y avait parmi eux des gens auxquels on

ne laissait vraiment pas le temps de mourir. La veille, on avait transporté un convoi ; le lendemain matin on trouva deux morts, des enfants d'âge moyen qui avaient succombé pendant le chargement, et dont les corps étaient restés dans le wagon ». (P. 169).

« J'ai vu quelquefois des femmes et des enfants chercher dans des tas d'immondices des débris de nourriture qu'ils dévoraient aussitôt. J'ai vu des enfants ronger des os qu'ils avaient ramassés dans des coins où les passants allaient satisfaire leurs besoins.

« Entre Marach et Aintab, la population musulmane d'un village voulait donner de l'eau et du pain à un convoi de cent familles, mais les soldats accompagnant le convoi s'y opposèrent. Les quatre cinquièmes des expulsés sont des femmes et des enfants, la plus grande partie des hommes sont enrôlés dans l'armée.

« 20.000 expulsés, passant par Marach, n'eurent pas la permission de se rendre directement à Aintab, ni d'être ravitaillés, bien que la route de caravane conduise en droite ligne à Aintab ». (P. 170).

*

TRAITEMENT DES DEPORTES DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION TEMPORAIRES ET AUX LIEUX DE DESTINATION

A P. sur le chemin de fer d'Anatolie, plus de 15.000 déportés étaient campés à ciel ouvert, sans abri sinon celui des tentes qu'ils avaient pu se fabriquer de leurs vêtements, manteaux, draps ou tapis ; l'état sanitaire de ce camp, couvert, comme celui de Q., d'une couche épaisse d'excréments, était horrible, cette région étant d'ailleurs infectée par la malaria. Au bout de quelque temps, une partie des déportés de P. reçut la permission de s'installer dans la ville ; mais subitement ils en furent délogés par la police sous le prétexte d'un transport à Bozanti ; en réalité une petite quantité seulement fut expédiée ; le reste dut acheter à la police le droit de rentrer en ville. En général, les autorités exploitaient les malheureux dé-

portés de la manière la plus honteuse. Continuellement les réfugiés, sur l'ordre des policiers appuyé par le fouet, devaient lever leurs misérables « tentes » sous prétexte qu'ils devaient être déportés plus loin ; et la crainte du terrible voyage leur faisait acheter le droit de rester encore quelques jours et de dresser de nouveau leurs « demeurs ». Le même système d'extorsion était appliqué à ceux qui portaient : voituriers, police et même administration du chemin de fer s'unissent pour dépouiller les malheureux de leur argent (rapport du D' D. du 8 Septembre 1915, *Livre Bleu*, p. 421.425).

A Eski Chéhir, au commencement de septembre 1915, de 12.000 à 15.000 déportés se trouvaient dans les champs près de la station,

en grande détresse ; ils devaient acheter leurs provisions à des prix exorbitants ; il en mourait de 30 à 40 par jour. A Alayund, environ 5000 étaient dans une semblable condition ; le gouvernement y avait fait deux distributions de pain en deux semaines, chacune ne suffisant que pour un jour. A T'chai, la pluie avait provoqué des maladies, surtout parmi les enfants ; d'autres personnes étaient devenues folles. Dans le camp de Q., le même état de choses produisit un grand nombre de cas de malaria et de dysenterie. Jusqu'à ces derniers temps le gouvernement n'avait absolument rien fait pour les déportés, ce n'est que tout dernièrement qu'il a commencé à leur donner la somme insuffisante d'une piastre par adulte et d'une demi-piastre par enfant (rapport du Dr E. daté du 3 septembre 1915, p. 426-428). Le même Dr. E. écrit le 27 octobre de Q. que la mortalité parmi les Arméniens admis dans son hôpital est de 30%, tandis que la moyenne de la mortalité dans les années ordinaires n'était que 4%, et même parmi les soldats turcs traités en 1915 de 6% ; et cependant on n'avait pas admis des déportés atteints d'une épidémie ; le docteur conclut : la nation est systématiquement mise à mort par une cruelle et astucieuse méthode, et son extermination n'est qu'une question de temps (p. 432).

Mlle M., une Suissesse, rapporte avoir le 16 novembre et le 1^{er} décembre 1915, parcouru la plaine Baghtché-Osmania où des milliers de déportés étaient couchés sur les routes et dans les champs, complètement à la merci des brigands ; Mlle M. a trouvé toute les personnes d'un petit camp affreusement blessées à la suite d'une incursion nocturne des brigands ; d'horribles épidémies de fièvre typhoïde éclataient partout ; il fallait acheter des gendarmes la permission d'enterrer les morts (p. 455). Dans le camp d'Islahié, on ensevelit 580 personnes pendant une seule journée (p. 457). Quand Mlle M. distribua du pain aux déportés, ils se le disputèrent comme des loups (p. 457). Lorsque ces malheureux devaient se remettre en marche, ils n'en pouvaient plus, mais les soldats les pourchassaient avec leurs baïonnettes (p. 455).

Un étranger écrit à Alep : « Ils (les Arméniens) sont absolument sans nourriture et meurent de faim. Quand on jette un regard sur les places où ils vivent, on voit une masse confuse de mourants et de morts, parmi des haillons, des rebuts et des excréments, et il est impossible d'en détacher une partie et de la décrire comme une personne vivante ». (P. 552).

Un voyageur étranger qui a visité personnellement les places où étaient logés les déportés à Alep, témoigne (p. 460-461) que leur situation dépassait toute description ; aussi mouraient-ils journellement par centaines de faim et des suites de leur affreux voyage. A Damas, le même voyageur a pu constater le même état de choses (p. 461). Un autre étranger atteste la grande mortalité parmi les Arméniens déportés à Kara-Pounar, un des endroits les plus malsains du vilayet de Konia (p. 489). Un étranger résidant à Konia écrit le 17 juillet 1915 que le gouvernement laisse mourir de faim les habitants de Zeïtoun, déportés à Soultanié. D'abord, il est vrai, on leur servait des rations de pain, mais depuis quatre semaines cette distribution a cessé complètement ; les malheureux se nourrissent en partie d'herbes et de racines et pour une autre partie vivent de la charité de leurs plus riches congénères de Konia ; mais cette ressource s'épuise. Le ministère de la guerre a donné des rations aux familles des Arméniens employés à Sultanié dans les bataillons de travail, mais les autres 6000 ne reçoivent rien des autorités. (p. 490).

La sœur Mohring, missionnaire allemande dit, en décrivant la misérable situation des Arméniens déportés à Der-el-Zor, dans le désert : « L'Arménien est lié à son sol natal : chaque changement de climat est très nuisible pour lui, et il ne se passe de rien plus difficilement que d'eau fraîche. Pour cette raison déjà, le séjour dans le désert est insupportable. Les mères préfèrent voir mourir rapidement toute leur famille que de voir s'approcher lentement d'elles et de leurs enfants la mort par la famine ». (*Livre Bleu* p. 568, extrait de la Revue allemande *Sonnenaufgang*, septembre 1915).

**L'ORDRE DU GOUVERNEMENT TURC
POUR MASSACRER TOUTE LA POPULATION ARMENIENNE
HABITANT LA TURQUIE**

« Il a été précédemment communiqué que le gouvernement, sur l'ordre du Djémiet, a décidé d'exterminer entièrement tous les Arméniens habitant en Turquie. Ceux qui s'opposeraient à cet ordre ne pourraient plus faire partie de la forme gouvernementale. Sans égard pour les femmes, les enfants et les infirmes, quelque tra-

giques que puissent être les moyens de l'extermination, sans écouter les sentiments de la conscience, il faut mettre fin à leur existence ».

Le Ministre de l'Intérieur

TALAAT

Le 15 Mai 1915

*

L'AVEU DE MUSTAPHA KEMAL

*Le 27 Janvier 1919 devant la Cour Martiale
Turque de Constantinople*

« Les Pachas qui ont perpétré des crimes inouis et inconcevables et qui ont ainsi entraîné le pays dans sa situation présente pour assurer leurs intérêts personnels, suscitent encore des troubles. Ils ont instauré toutes sortes de tyrannies, organisé les déportations et les massacres, brûlé avec du pétrole les enfants à la mamelle, violé des femmes et des jeunes filles en présence de leur parents garottés et blessés, séparé les jeunes filles de leurs pères et mères, confisqué leurs biens et les ont exilés jusqu'à Mossoul dans un état lamentable, en exerçant toutes sortes de violences. Ils ont embarqué à bord des caïques des milliers d'innocents et les ont jetés à la mer. Ils ont fait proclamer, par des hérauts, la nécessité pour les non musulmans fidèles au gouvernement ottoman, de renier leur religion pour embrasser l'islamisme ; ils les ont contraints à cette conversion ; ils ont fait marcher pendant des mois entiers des vieillards affamés ; ils les ont astreints à des travaux forcés ; ils ont fait jeter les jeunes femmes dans les maisons de tolérance, établies dans des conditions épouvantables et sans précédent dans l'histoire d'aucune nation ».

A ce sujet, Paul du Veou écrit dans son livre *La Passion de la Cilicie* :

« Des gendarmes ont assoiffé des hommes pour se distraire, à leur faire boire le sang des morts. Près d'Aïntab, tous les hommes d'un convoi furent liés à des arbres et brûlés, les femmes furent violées. Près d'Ourfa, cinq à six cents paysannes chrétiennes furent mises à nues par les soldats, et à leur joie, elles durent pendant dix jours marcher ainsi nues à travers les déserts, par quarante degrés de chaleur... Un turc arracha l'enfant qu'une mère portait encore dans son ventre et l'écrasa contre la paroi ».

A Besnes, dix-huit cents personnes (toute la population), surtout des femmes et des enfants, furent emmenés vers Ourfa, disait-on. Au Gôksous, affluent de l'Euphrate, elles durent se déshabiller ; puis on les abattit toutes et on jeta leurs corps dans la rivière.

Un convoi de cinq mille femmes nues, partit de Kharpout, ne comptait que deux cent treize survivantes lorsqu'il parvint à Alep. Nues, pressées par le fouet, les femmes traversaient les fleuves, les fleuves à gué ; ainsi nues, elles dormaient ; nues elles affrontaient le soleil. Entre Alep et l'Euphrate, c'est le désert. Des sables,

QUELQUES EPISODES DES EVENEMENTS DE CESAREE

De 1915 à 1916, la Cour martiale de Césarée se range parmi les organisations fameuses, grâce auxquelles toute l'Anatolie se transforma en une arène de crimes inouïs et de tortures dépassant l'imagination. Il n'y a pas eu de tribunal qui ait commis plus d'injustices et d'atrocités au nom de la justice elle-même. M. Gazar Gazarian sous le pseudonyme de Marzbed, nous en a donné la description fidèle et sincère, en dehors de toute recherche littéraire.

Amené à Césarée et jeté en prison, il a noté les événements qui se sont déroulés en quelque sorte sous ses yeux. En proie à une inquiétude compréhensible, à une crise morale, il a confié ses idées au papier, sans même avoir l'espoir de les transmettre aux personnes auxquelles il les destinait. Cependant, grâce à l'expérience et à l'habileté qu'il avait acquise dans la pratique d'une activité nationale aux prises avec la police turque, il a pu faire parvenir ce document à ses amis abrités en lieu sûr. Les mémoires de Marzbed sur la Cour martiale de Césarée sont donc d'une sincérité entière.

Marzbed, né en 1878, à Tomarza, près de Césarée, perdit ses parents dès sa plus tendre enfance. Son oncle le plaça dans une école communale à Constantinople, puis l'envoya, à ses frais, à l'Université de Munich pour y suivre des cours de pédagogie. Ses études terminées, Marzbed se rend en Bulgarie où il occupe une place de maître d'école. En 1906, nommé plénipotentiaire du comité révolutionnaire fédératif de la région de Hoï, il se rend en Perse.

La proclamation de la Constitution turque, en 1908, lui permet de rentrer en Turquie et de s'établir sur la frontière, à Bitlis, où il s'adonne au développement de l'instruction. Puis, il rentre à Constantinople où il prend la direction de l'école d'Yéni-Kapou.

Le 11 avril 1915, il échappe, par un heureux hasard, à la déportation générale des intellectuels. Mais, peu de temps après, il commet l'imprudence de quitter sa cachette. Il est arrêté

et déféré à la Cour martiale de Césarée. C'est là qu'il subit les tortures auxquelles étaient soumis les accusés et assista aux faits qu'il a décrits dans son rapport.

Cependant Marzbed trouve le moyen de se faire expédier à Constantinople, en déclarant qu'il a d'importantes révélations à faire. Son but était de prendre la fuite en cours de route. On s'en aperçut à Constantinople. Il fut réexpédié à Césarée par la voie de Konia sous une sévère escorte. Marzbed trouve cependant le moyen de tromper la vigilance de ses gardiens et de se cacher à Konia. C'est à cette époque qu'il écrit ses mémoires et qu'il les fait parvenir à ses amis de Constantinople.

Tandis que sa piste était recherchée par les espions, Marzbed se mêle aux émigrés et gagne Alep. Là, mettant sa propre personne en danger, il rend de grands services aux déportés ; et, comme il courait le risque d'être envoyé à Der-Zor, il passe enfin à Nissibin, déguisé en chef arabe, sous le nom de Hadji Husséin. Il y fonde une fabrique de tissage et assure ainsi le pain quotidien à des centaines de déportés arméniens des deux sexes. Un des notables de l'endroit, prenant ombrage de la sollicitude particulière que Marzbed témoigne aux Arméniens, se donne la tâche de découvrir l'identité de cette personne mystérieuse. Mais, l'ingénieur révolutionnaire, prétextant une maladie, s'enferme dans un hôpital. Les soupçons dissipés, il quitte l'hôpital pour trouver brusquement la mort dans un accident fortuit.

Le cheïkh Hadji Husséin ne pouvait, selon les habitudes locales, s'abstenir de prendre part à une course de chevaux. Mais Marzbed était mauvais cavalier. Sa monture le jette à terre ; son crâne est fracturé.

On enterre l'intrépide révolutionnaire, avec tous les honneurs dus à un cheïkh.

Marzbed a laissé, outre ces pages, des manuels où se révèlent ses talents de pédagogue.

LES ÉVÉNEMENTS DE CÉSARÉE

*L'herbe ne reverdit plus
là où le Turc a passé.*

Pendant le carnaval de 1915, une bombe éclata à Evérègh, dans la maison d'un jeune homme du nom Kévork, nouvellement retourné d'Amérique, et le tua net. Quelques jeunes Arméniens de l'endroit, craignant que les troubles résultant de la guerre ne dégénéraient en massacres, songeaient aux moyens de défendre leur vies, le cas échéant. L'expérience malheureuse de Kévork a été probablement faite dans le même but.

Le gouvernement commença une enquête, et une commission vint à cet effet de Césarée. Le gouverneur, qui avait confiance dans l'élément arménien, fit preuve de bienveillance, et tâcha d'étouffer l'affaire, en ne lui attachant que l'importance qu'elle comportait.

Lorsque, le 12 avril, les persécutions générales commencèrent par l'arrestation en masse des Arméniens, tant à Constantinople que dans les provinces, ce kaïmakam fut révoqué et remplacé par un monstre sanguinaire du nom de Zéki, Circassien de naissance, et bachelier de l'école Mulkié de Constantinople.

Toute la jeunesse fut jetée dans les prisons, et soumise à la bastonnade et à des tortures. C'était une faute aux yeux des autorités que d'être membre d'un comité, d'être riche, ou d'avoir une certaine position.

Le gouverneur exige qu'on lui remette les armes, les bombes, les plans de la révolte fomentée par les Arméniens. Il sait parfaitement que ceux-ci ne possèdent rien de ce qu'il leur demande, mais il lui faut des chefs d'accusation pour les anéantir.

Les Arméniens remettent aux autorités leurs armes, quelques vieux fusils de chasse, la plupart inutilisables. Ils livrent également 20 à 30 bombes, de celles qui avaient été fabriquées lors des événements du 31 mars, avec la connaissance du gouvernement et sur la demande du Comité de l'Union et Progrès

Le gouvernement, en vue d'exciter l'élément turc contre les Arméniens, augmente ces chiffres dans des proportions démesurées. Ce ne sont pas 30 bombes mais 30,000 qui ont été livrées. D'une machine à moulin du sucre, on fait, pour les besoins de la cause, un canon plus puissant que ceux du calibre 42 ; les métiers des tisserands arméniens deviennent des machines à fabriquer des bombes.

Cependant, les persécutions s'étendent aux villages voisins. Les femmes y sont violentées, les hommes roués de coups. Plusieurs personnes succombent ainsi à Tomarza, Evérègh et Césarée.

Hadji Agop, de Tomarza, ne pouvant endurer les tortures qu'on lui inflige, déclare qu'il a caché les papiers qu'on exige de lui, dans le clocher de la paroisse. Il s'y fait conduire et saute dans le vide, cherchant la délivrance dans la mort. On le relève avec une jambe brisée, et on le confie aux soins d'un médecin. A Césarée un malheureux est battu avec une telle violence qu'il en perd la raison.

Les prisons de Césarée, d'Evérègh et de leurs environs, deviennent un véritable enfer. On voit leurs portes s'ouvrir de nuit et le convoi des victimes se diriger vers l'abattoir, où les attendent leurs bourreaux, les gendarmes, les agents de police, et les veilleurs de nuit.

Les organisateurs de ces atrocités étaient à Evérègh, le gouverneur Zéki bey, à Césarée le commissaire de police Sami et le chef de la gendarmerie Loutfi, et à Tomarza le mudir.

Les tortures qu'on infligeait aux patients étaient pour la plupart renouvelés du moyen-âge. On leur appliquait jusqu'à deux cents coups de gourdin sur la plante des pieds. Les chairs se détachaient en lambeaux, les pieds se brisaient. On leur enfonçait des coins entre les jambes pour faire éclater les os.

Le photographe Minass Minassian, d'Evé.

régh, est soumis d'abord à la bastonnade. Les gendarmes étaient passés maîtres en cet art : ils arrosaient les plaies d'eau froide, afin de rendre les souffrances intolérables. Après lui avoir rompu les jambes, on le couche par terre, on le piétine, on lui met des charbons ardents sur la poitrine. Puis, au moyen d'une pompe, on le gonfle comme un mouton qu'on voudrait écorcher. Le malheureux vivait encore quand on le mena à la potence. Hovaghim Varbed, Haroutioun Dayian, Krikor Gazadoughian subirent les mêmes tortures.

Un jeune homme du nom de Garabed était rentré en congé au village d'Yénidjé. Le gouverneur le fait saisir comme déserteur. On le soumet, deux nuits durant, à la bastonnade et à la torture. Le gouverneur se délecte au spectacle des souffrances du malheureux, en buvant du *raki* avec ses satellites. Garabet meurt, après avoir subi des tortures innombrables. Le gouverneur fait venir le docteur Kéchichian qui avait été aussi écroué, et lui enjoint de rédiger un rapport certifiant que Garabet s'est pendu.

Chapkali Krikor reçut 1500 coups de bâton pour s'être promené dans les rues avec un chapeau.

Peu après, le *kaïmakam* exigea des paysans arméniens du village de Khédjia, qu'ils lui remissent les armes et les bombes qu'ils étaient accusés de détenir, et fit battre jusqu'au sang le prêtre, sa femme, le *moukhtar* et d'autres notables, pour leur faire avouer un complot qui n'existait pas. Les paysans, affolés, supplient le gouverneur, puisqu'il leur faut à tout prix livrer des armes, de leur permettre d'en acheter à prix d'argent et de les lui remettre. Peine inutile. Sur l'ordre du gouverneur, une troupe de gendarmes se répand dans le village, violant les femmes et les filles, et ligottant les hommes, afin de les conduire en prison.

En outre, le *kaïmakam*, mis en gaieté, tire son revolver et le décharge dans la foule des captifs : 16 hommes tombent. Il fait déposer des fusils de chasse à côté de leurs cadavres, et invite une commission à venir constater, sur les lieux, qu'il a dûment châtié les rebelles arméniens qui avaient gagné la montagne avec leurs armes.

Quelques notables arméniens désireux de porter ce fait à la connaissance du vicaire de Césarée, dépêchent vers cette ville un émissaire qui se fait prendre en route, et qui, soumis à la torture, finit par tout avouer. Haroutioun Kéléchian, principal promoteur de l'affaire, reçoit 500 coups de bâton sur la plante des pieds. Le même sort attendait son frère et quelques autres. Un cadeau de 3000 livres turques fit tomber la colère du *kaïmakam* qui, peu après, ayant mis fin à la question arménienne par la déportation et le massacre des Arméniens, se rendait à Constantinople pour y jouir des richesses qu'il venait d'acquérir.

De nombreuses femmes furent aussi soumises au régime de la prison, de la bastonnade, des tortures. Il en fut qui accouchèrent dans la prison même.

A Césarée, les persécutions se poursuivaient d'une façon méthodique. Mourad, l'ex-député, y fut d'abord soumis à la bastonnade. On le frappa sur la plante des pieds, avec une telle violence, que les orteils lui tombèrent. On lui tordit ensuite les entrailles en lui enfonçant un bâton dans l'anus. Des négociants, des prêtres furent traités de la même façon. Les persécutions étaient spécialement dirigées contre les intellectuels, les commerçants, les membres des comités arméniens et en général les personnes appartenant à la classe aisée.

Le pansement des plaies de centaines de victimes était laissé au soin des médecins et des pharmaciens arméniens qu'on avait également incarcérés. Quant aux remèdes et aux pansements, on se les procurait au moyen de collectes organisées parmi les détenus. Parfois aussi, il était défendu de secourir les victimes : leurs plaies s'envenimaient et la gangrène s'y mettait.

Les détenus d'Évérégh, Césarée et des environs furent entassés dans le vaste dépôt de munitions de Césarée. Leur nombre atteignait 2000. Beaucoup étaient contraints aux travaux forcés. 2000 détenus avaient, chaque jour, à charrier de la terre, sous une grêle de coups, afin de combler les fossés, et construire les routes. On les laissait sans boire ni manger. Le gouvernement leur refusait jusqu'au *taïne* (ration) des prisonniers. Ceux qui se sentaient in-

capables de travailler, devaient se payer un remplaçant. On vit de riches négociants, des notables fortunés, que les dénonciations et les calomnies avaient arraché à leurs familles et à leurs foyers, travailler, comme des portefaix, 12 heures par jour, sous un soleil de plomb.

J'ai encore, devant les yeux, le spectacle lamentable d'un vieillard de 70 ans, Sarkis, *kéhiak* (maire) de son village, qui alla se jeter aux pieds du sous-officier de gendarmerie, le suppliant de l'épargner.

Un vieillard respectable et considéré de Boghazlian, Ohannès Kehya, qui souffrait d'une grave maladie interne, mourut en prison, après y avoir languï durant des mois.

Aux maladies, à la faim, à la vermine, aux tortures raffinées, vint s'ajouter un autre genre de supplice. On défendit aux détenus de se rendre aux latrines durant la nuit. C'était là une nouvelle invention du gendarme turc, qui s'ingéniait à faire de la prison un véritable enfer.

Cette situation durait des mois entiers, sans que rien ne vint alléger les souffrances des malheureux détenus. On se lassa bientôt de la bastonnade, et l'ère des gibets fut inaugurée. Une nuit, vers trois heures à la turque, les prisonniers sont réveillés en sursaut. On procède à l'appel. Le gendarme en service fait sortir 12 des détenus, qui, par leur âge, leur position sociale ou leur fortune, jouissaient de la considération générale. Au matin, les détenus purent voir de leurs fenêtres les corps de leurs camarades se balançant aux potences dressées sur la place du marché. La population turque se pressait autour d'eux, manifestant une allégresse et une satisfaction sans bornes. A voir le sourire qui s'épanouissait sur leurs lèvres, on aurait cru qu'il venaient de défaire l'armée russe.

Dès lors, nous oubliâmes les insultes des gendarmes, les mauvais traitements, la corruption des géôliers avides comme des sangsues. Une nouvelle terreur s'était emparée de nous : celle de la potence.

Quand trois heures sonnaient à l'horloge de la prison, et que les chiens de garde se mettaient à hurler, le sang se glaçait dans nos veines. La porte s'ouvrait, on choisissait, parmi nous, ceux que leur position ou leur fortune mettait le plus

en vue, et le convoi se dirigeait vers les potences.

Voici les liste des pendus :

Le 2 juin 1915

1 groupe de 12 personnes, entre autres Hadji Garabed Djamdjian, un des négociants les plus riches et les plus influents de Césarée, Kévork Vichabian, agent du comité Taschnaktzoutioune, Hagop Khoyian, du même comité, Minass Minassian, instituteur et agent Hintchakiste, Zambakdjian, etc. etc.

Le 24 juillet 1915

1 groupe de 8 personnes, formé d'habitants d'Évéregh : le photographe Manass Minassian, Haroutioun Dayian, Haroutioun Keuléyan (Taschnakiste), Krikor Momdjouhanian, Krikor Gazaroughian (Hintchakiste).

Le 24 août 1915

1 personne : Mourad (Hampartzoum Boyadjian) Hintchakiste.

Le 30 juillet 1915

1 groupe de 15 personnes, parmi lesquelles : le docteur Toross Nazlian, Ohan et Avédiss, du comité Taschnaktzoutioune, Vahan Amadouni, directeur de l'orphelinat d'Hadjin, Hadji Kévork, Hadji Mardiross, le R. P. Khévont, etc.

Le 31 juillet 1915

1 personne : L'artisan Sarkiss.

Le 20 août 1915

1 groupe de six personnes : Vahan Kurkdjian, le directeur de l'école supérieure de Césarée, Ohannès Boyadjian, l'instituteur Hagop, Garabed Sevadjian etc.

Le 25 septembre 1915

Une personne : Le docteur Sourène Nechian, condamné précédemment par contumace pour avoir acheté une arme, huit ans auparavant. On le fit venir d'Angora, quoiqu'il fût atteint de paralysie et malade, et on le pendit sans avoir instruit son procès.

Le 13 septembre 1915

1 groupe de 3 personnes : Garabed Taschdjian, Mardiross Koundakdjian, l'horloger Sarkiss de Talass. Les deux premiers étaient à peine âgés de 25 ans. Sarkiss était chef d'une nombreuse famille.

47 personnes furent pendues jusqu'à la mi-octobre, et la liste de leurs noms parut dans le journal *Kaïsséri*,

Les condamnés allaient à la mort avec le plus grand courage. Quand il entendit le bourreau lire son nom, le Docteur Nazlian se leva de son lit, s'habilla tranquillement, et s'avança à pas fermes, en criant à haute voix : « Camarades, vengez-nous ».

Au pied de la potence, s'adressant à des bourreaux, il s'écria : « Vous pouvez nous pendre, mais vous êtes appelés à disparaître tôt ou tard de la surface de la terre. J'ai un enfant de deux ans qui me vengera ».

C'était par fournées de 50 à 60 personnes que les détenus comparaissaient devant la cour martiale. La procédure ne durait pas plus d'une heure.

On posait au prévenu ces quatre questions-réponses :

- « Tu fais partie d'un comité ».
- « On a trouvé des armes chez toi ».
- « Tu as fait des collectes pour le comité ».
- « Tu as donné de l'argent au comité ».

Les prévenus étaient condamnés avant même de comparaître, et ces quatre questions étaient les seules qu'on leur posât avant de leur infliger la peine de mort ou celle des travaux forcés. Ceux qui n'étaient pas condamnés à la pendaison, étaient envoyés à la forteresse de Diarbékir pour y être incarcérés.

En même temps que le premier groupe de 12 personnes étaient envoyés au supplice, environ 25 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des intellectuels, des négociants et des prêtres, furent condamnés à la détention dans la forteresse de Diarbékir.

Le voyage de Césarée à cette ville durait environ 30 jours. Les voituriers à qui les prisonniers avaient été confiés, revinrent, peu après, déclarant que les voituriers de la station voisine s'étaient chargés de leur transport. Longtemps on n'entendit point parler de ces malheureux. Puis un jour, un rescapé raconta que ses camarades avaient été massacrés en route.

Dans la suite, les condamnés étaient envoyés à Ourfa, via Nigdé-Adana-Alep. Au-delà de cette dernière ville, on perdait leurs traces. Nous apprîmes, plus tard, que les bandes unionistes les massacraient entre Alep et Ourfa. C'est là

que Krikor Zohrab trouva la mort, ainsi que le vicaire de Césarée, Khosrov Behréghian, l'avocat Arsène Kalfayan, le Docteur Léon, le négociant Nichan Haladjian etc. etc.

Il suffisait d'être membre d'un comité, intellectuel ou négociant, pour être condamné à mort. Le négociant Hadji Garabed Djamdjian, un des notables de Césarée, auquel le gouvernement avait à mainte reprises, confié des postes importants avant la guerre, fut arrêté sous l'inculpation d'avoir acheté 2 ou 3 ans auparavant un fusil dont il avait fait ensuite cadeau à un officier turc. On tenait à le condamner à tout prix. On fit venir deux criminels turcs détenus dans la même prison. Ils déclarèrent, sous la foi de serment que Djamdjian s'était écrié : « Où sont les 70.000 volontaires arméniens qui devaient venir nous délivrer ? » Leur témoignage suffit aux juges, qui condamnèrent Djamdjian à mort.

Kévork Vichabian, l'incomparable agent du comité Taschnaktzoutioune, réclama la responsabilité des fautes qu'on imputait à ses camarades, afin de les sauver en se perdant. Les paroles qu'il prononça devant les juges furent un éloquent plaidoyer en leur faveur. Il demanda à la Cour ce qu'elle voulait d'eux : — C'est moi qui suis l'agent du comité, et partant, le seul que vous ayez à tenir responsable. Les bombes que vous recherchez sont chez moi, mais elles ont été fabriquées lors des événements du 31 mars, à la demande et à la connaissance du gouvernement unioniste. La conduite des autorités, ajouta-t-il, est injuste et inique ». Ces paroles jaillies d'un cœur noble et pur, et prononcées avec force, firent une certaine impression sur la Cour. Le président lui promit de l'entendre après la séance, afin d'élucider ces faits. Il n'en fut rien. Vichabian fut condamné à mort. Devant la potence, il entonna un chant patriotique et se passa lui-même la corde au cou en criant : « Vive le comité Taschnaktzoutioune ».

A la suite d'une dénonciation, l'agent du comité Hintchakiste, l'héroïque Mourad fut mandé d'Avache où il était déporté. Après l'avoir cruellement battu, on lui fit subir un interrogatoire sur les affaires Sabah-Gulian. Mourad déclara être président du Comité central des

Hintchakistes, lequel était officiellement reconnu par le gouvernement. Il dit que les Hintchakistes de Constantinople n'entretenaient aucune relation avec ceux de l'étranger et en particulier avec Sabah-Gulian, et qu'entin le ministre de l'intérieur, lui-même, l'avait, un an auparavant, interrogé lui et ses camarades, et s'était convaincu de leur innocence.

C'était là parler en pure perte. Mourad était condamné d'avance. Quelques codétenus lui conseillèrent de présenter une requête au gouvernement, et de protester de son innocence, en invoquant l'acquiescement que les tribunaux avaient prononcé naguère en sa faveur.

— Je n'ai jamais prié ces scélérats, aujourd'hui non plus je ne le ferai pas.

Telle fut sa réponse. Le lendemain du jour où les habitants d'Évérégh avaient été pendus, Mourad se rendit auprès du vieux prêtre d'Évérégh, père de l'un des suppliciés. « — J'envie leur sort, lui dit-il ; qui sait ce qui nous attend ? ». La même nuit, il fut conduit à la potence. Il alla à la mort à pas fermes et dit à ses bourreaux qu'il leur serait demandé compte, plus tard, de l'injustice commise.

Dans la prison, Mourad s'était montré tout le temps pessimiste, mais son énergie ne l'abandonna jamais.

— Je suis heureux que nous ne soyons pas restés à Ayache, disait-il ; ici, nous sommes au milieu du peuple, nous partageons ses souffrances et ses peines.

Au matin, la nouvelle de la mort de Mourad se répandit dans la prison ; les détenus étaient réunis dans la cour, mornes et silencieux, la mort dans l'âme. Le gendarme Kel-Ahmed, un vrai criminel, brandissait sa matraque et grommelait :

— Tas de scélérats, je vous apprendrai à porter le deuil de ce chien !

Comme les chefs d'accusation manquaient lors du procès des huit Arméniens d'Évérégh, le gouverneur fit venir un délateur qui déclara :

— Moi aussi je suis Hintchakiste. Ces gens-là nous avaient remis des armes afin d'assaillir et de massacrer les soldats turcs qui reviendraient fatigués de la guerre.

Krikor Momdjanian et Krikor Ghazarossian répondirent, point par point, aux calomnies et aux accusations du délateur et le confondirent. Ils n'en furent pas moins condamnés. La mère du premier et la femme du second se trouvaient dans la prison des femmes. Longtemps, on leur cacha la mort de ceux qui leur étaient chers. Chaque fois que M^{me} Ghazarossian se rendait au cachot où se trouvait son fils, elle le suppliait en pleurant de lui dire la vérité. L'enfant jurait que son père avait été envoyé en exil, et tâchait de la tromper, et ses affirmations donnaient quelque courage à la pauvre femme.

Lorsqu'on sépara Krikor Ghazarossian de son fils âgé de 18 ans, il lui dit :

— Mon pauvre enfant, cette séparation n'est pas semblable aux autres ; je ne reviendrai plus, souviens-toi de mes conseils.

Ce disant, il lui remit les objets qu'il avait sur lui, jusqu'à son peigne, afin qu'ils ne tombassent pas aux mains de ses bourreaux.

Tandis que le convoi des 10 habitants d'Évérégh s'acheminait vers les potences, le *kaïmakam* les suivait, ne cessant d'exiger les documents ayant trait à leur soi-disant complot.

— Laissez-nous la paix, lui dirent-ils.

On avait trouvé dans la cour de l'église, un de ces poids en fer, qui servent à peser le bois de chauffage. On en fit une bombe, pour les besoins de la cause, et cela suffit pour condamner à mort le R. P. Ghévont.

On découvrit deux fusils dans la maison d'un jeune homme de 22 ans, Avédiss. Celui-ci déclara aux juges qu'il avait conservé ces armes, afin de défendre la Constitution ottomane. Ces paroles le perdirent, car la Cour raisonnait ainsi : « Avédiss et ses pareils voulaient défendre la Constitution contre les Vieux-Turcs. Ils avaient donc l'intention de faire usage de leurs armes contre des musulmans, ce qui est passible de la peine de mort ».

On accusa le vicaire patriarcal d'avoir dit dans un sermon, à son retour d'Etchmiadzin. « Ne craignez rien, vos frères de Russie travaillent à votre délivrance ». Il fut condamné à mort. Cette peine avait été commuée à Constantinople à 101 ans de travaux forcés ; mais on assassina le vicaire en route.

Le fils de Vahan Amadouni, âgé de 13 à 14 ans, suivit son père à Césarée, quand on l'arrêta pour avoir fait autrefois partie du comité local des Hintchakistes. L'enfant apportait en cachette des vivres à son père, qu'on avait jeté en prison.

Un matin, le pauvre enfant vit, en passant par le marché, son père pendu à une potence. Pleurant de douleur et de rage, il courut à la prison, et jura devant les gendarmes, qui riaient de ses larmes, qu'il tirerait d'eux une vengeance éclatante.

Quand les prisonniers apprirent dans leurs cachots l'étendue du désastre, quand les déportations commencèrent et que 30 familles d'Évèreggh et 50 de Césarée se furent converties à l'islamisme, plusieurs d'entre eux renièrent leur foi et firent quatre fois par jours leurs dévotions comme de bons musulmans. Les habitants de Toumdigh, voyant qu'on brûlait leurs chaumières, qu'on emmenait leurs femmes et leurs enfants en esclavage, se convertirent pour la plupart à l'islamisme, malgré l'opposition acharnée de certains. Le premier qui se convertit fut un père de famille, Hadji Hatchadour Yezedjian qu'on amena à la prison centrale afin d'édifier ses compatriotes. Il s'était fait musulman pour sauver sa vie et celle des siens.

Le fameux Hodja-Séïd.Zadé, de Césarée, fut conduit en prison, pour avoir, sans l'ordre du gouvernement, villégiaturé chez un notable arménien. C'était un vieillard, encore vert, de 80 ans, semblable d'aspect à un ours. Les Arméniens le surnommèrent Oulou.Haïvan (grande bête). Cet actif prédicateur se fit dans la prison l'apôtre de la conversion à l'islamisme. Il initiait les détenus aux mystères de la religion musulmane, et leur apprenait à faire leurs dévotions. Le Hodja était un ennemi acharné du gouvernement d'alors. Il appelait les unionistes des Ghiaours, mécréants sans foi ni loi. Il n'était point partisan des persécutions contre les Arméniens et avait coutume de dire que Dieu ne tarderait pas à châtier les Turcs. « Voyez ces milliers de sauterelles qui se sont abattues sur nos maisons, disait-il ; cela n'est rien en regard de ce qui nous attend ».

Il entreprit de convertir le prêtre arménien

et M. Ipranossian qu'on venait d'écrouer. Il passait des heures entières auprès d'eux, leur faisait « toucher du doigt » les erreurs de l'Évangile, les beautés du Coran. Les deux Arméniens restèrent sourds à son éloquence. Chaque nuit, les prêtres arméniens célébraient la messe dans la prison, et les détenus chantaient le *Miserere* en chœur. Hadji Marouké Ipranossian était l'un des plus fervents parmi les prisonniers et ne manquait pas une messe. Puis, un jour, on apprit qu'il s'était converti, lui aussi.

Nous connûmes, plus tard, les motifs de sa conversion. Le directeur de la succursale de la maison Ipranossian à Césarée, avait, quelque cinq ans auparavant, remis 5 à 6 livres au comité Hintchakiste de l'endroit. Le tribunal chargé de le juger l'acquitta moyennant un fort pot de vin. Mais l'on se saisit de ce prétexte pour faire venir Ipranossian de Constantinople qu'on savait immensément riche. On commença par lui demander de but en blanc 10.000 livres qui devaient être affectées à l'érection d'un orphelinat turc. Hadji Marouké se refusa à payer la somme. Des intermédiaires reprirent en sous-main les pourparlers qui traînèrent en longueur. Finalement, Ipranossian comparut par devant la cour martiale de Césarée. Il déclara ne rien savoir des 5 livres perçues par le comité Hintchakiste, n'avoir jamais donné ordre de payer une pareille somme, et ajouta qu'on pouvait, au besoin, consulter ses livres. Le tribunal, convaincu de son innocence l'acquitta, mais lui enjoignit de se convertir à l'islamisme. Ce qui fut fait.

Tandis que, sous nos yeux, des fournées de victimes étaient journellement conduites à la potence, un autre drame se jouait dehors, dont nous n'avions point connaissance. Une commission spéciale déportait en masse les Arméniens vers les déserts de l'Arabie. On réunissait les prisonniers. Puis, la gendarmerie débattait avec les voituriers le prix que chacun aurait à payer pour le voyage. On extorquait ainsi 18 à 20 livres or à chaque personne. Le convoi se mettait en route. Deux jours après, on voyait réparaître les voituriers. A quelque distance de la ville ils avaient livré les Arméniens, pieds et poings liés, aux bandes unionistes qui se char-

geaient de les faire disparaître, après les avoir dépouillés. Ceci se renouvelait chaque deux jours. Le convoi était toujours composé d'un minimum de 100 prisonniers.

Ceux qui échappaient à l'exil, étaient entassés dans les cachots des villes voisines. Parfois, pour sauver les apparences, ou peut-être par une suprême dérision, le *kaïmakam* faisait une tournée d'inspection, et ordonnait de relâcher quelque vieillard octogénaire ou quelque malheureux dont la prison avait fait un squelette. Les convois suivaient généralement la route de Sivas. Aucun de ceux-ci n'arriva à destination. Un groupe de 84 déportés, des négociants pour la plupart, furent expédiés par voie de Nigdé. Par une chance extraordinaire, la plupart arrivèrent sains et saufs à Alep, après des tribulations sans nombre, mais sans qu'on les eût dépouillés.



C'était là la méthode suivie par les Turcs dans leur tentative d'exterminer l'élément arménien. Entasser les victimes dans les prisons, les déporter, les anéantir en route, les pendre. D'Erzeroum à Césarée, de Constantinople à Diarbékir, on appliqua ce système à la lettre. Les Arméniens n'avaient aucune chance d'échapper à leur bourreaux. On les exterminait par le fer, par le feu, à coups de pierres, avec des pioches, le premier bâton venu. Le proviseur de l'Ecole Normale de Van fut soumis à des tortures inouïes ; on lui coupa les bras, puis les oreilles et la langue. Il criait qu'on lui fendit la tête pour mettre fin à ses souffrances. Les Turcs riaient aux éclats. Ils se mirent à le dépecer. Au bout de 3 heures, le malheureux vivait encore.

Beaucoup furent témoins d'atrocités similaires. Avant de les mettre à mort, on dépouillait les victimes de tout ce qu'elles possédaient. On leur enlevait jusqu'à leur chemise.

A une distance de 12 heures de Césarée, il y a un petit village appelé Roumdéguine. 50 à 60 hommes de ce village se trouvaient emprisonnés à Césarée. Pendant longtemps, ils restèrent sans nouvelles des leurs. Puis, un jour, une vé-

ritable caravane de femmes et d'enfants arriva à Césarée. Ceux-ci donnèrent des détails sur le drame qui s'était joué à Roumdéguine. Tous les hommes avaient été conduits hors du village et égorgés. Les cadavres avaient été laissés sur place, et achevaient de pourrir. Pour échapper au massacre, les femmes s'étaient faites musulmanes et les Turcs se les partageaient. Quelques-unes donnaient le sein. On prit les nouveaux nés, on les tua sous les yeux de leurs mères. Un des gendarmes saisit un enfant de six mois, le jeta sur la route et le fit piétiner par son cheval jusqu'à ce qu'il l'eût tué. On procéda de la même façon dans chaque village arménien. Les soldats arméniens qui servaient dans les bataillons d'ouvriers cantonnés sur la route de Yozgate, furent dispersés dans les villages turcs des alentours et égorgés de nuit par les habitants qui obéissaient ainsi aux instructions des autorités.

Parfois, le gouvernement ne parvenait pas à s'entendre avec les chefs de bande sur le partage du butin. Il les faisait alors écrouer, les retenait quelques jours en prison et quand il les voyait venir à résipiscence, il les relâchait.

Parfois aussi, quand un gendarme avait, au su de tout le monde, des exploits par trop criminels à son actif, les autorités lui remontraient la nécessité de comparaître devant la cour martiale et le persuadaient de se laisser enfermer pendant un certain temps. Le gendarme se laissait faire, sachant qu'on le tirerait de prison au bout d'un mois ou deux. Le gouvernement tâchait en général de sauver les apparences. C'est ainsi qu'il accorda aux Arméniens l'autorisation (ou plutôt il les y obligea) de se défaire de leurs biens avant de les envoyer en exil ou à l'abattoir. On vit alors des malheureux vendre ce qu'ils possédaient à des prix dérisoires. On put avoir un mouton pour 2 pts., une vache, pour 5 pts., 1 tapis de 10 L. trqs. pour 20 pts. L'ocque du cuivre se vendit à 60 paras. Les gendarmes se partagèrent le troupeau des habitants de Tomarsa, composé de 23.000 têtes.

Les autorités se saisirent des monastères de Sourp-Garabed et de Tomarsa qui renfermaient d'immenses richesses. On transforma l'un en caserne, l'autre en mosquée. Les villages

arméniens furent rasés, leurs habitants égorgés ou emmenés en esclavage. Dans les villes, les Arméniens étaient pourchassés comme des bêtes fauves et entassés dans les prisons. Des po-

tences se dressaient à leur intention, sur chaque marché. Il n'a pas tenu au Turc qu'aucun d'eux n'échappât à la mort.

MARZBED

TABLEAU STATISTIQUE DES ARMÉNIENS DE TURQUIE

(Novembre 1922)

Nombre des Arméniens qui se trouvent encore en Turquie, d'après les chiffres établis en 1921 par l'ambassade Britannique à Constantinople et par les Agents du Near East Relief Américain :

1.— A Constantinople 148.998

2.— Dans les Vilayets :

Angora 13.254

Konia 9.994

Kastemouni 5.542

Sivas 14.458

Trébizonde 19.927

Diarbékir 3.000

Kharpout 35.000

Van 500

Bitlis 13.000

Erzeroum 1.500

Cilicie (Marache, Aïntab, Kilis,
etc.) 15.000

131.175

3.— Arméniens de l'âge de 18 à 45 ans dans des camps de concentration et dans des services à l'arrière de l'armée kémaliste, dont le nombre ne peut être déterminé.

4.— Arméniens de Turquie qui ont dû se réfugier à l'étranger de 1914 à 1921.

1° En Syrie (réfugiés de Cilicie) 75.000

2° En Palestine 3.000

3° En Mésopotamie 6.000

4° Réfugiés en Russie :

Dans la République d'Erivan 200.000

Dans la Rép. de Géorgie 40.000

Au Caucase du Nord 60.000

Sur le littoral de la Mer Noire,

Crimée, Odessa, etc. 60.000

360.000

5.— Réfugiés en Perse, en

Amérique et ailleurs 20.000

464.000

6.— Arméniens de Turquie qui se sont réfugiés à l'étranger à la suite des derniers événements de septembre et d'octobre 1922.

(Le nombre des Arméniens dans les vilayets turcs occupés par l'armée hellénique était d'environ 100.000, mais beaucoup d'entre eux ont péri à Smyrne ; d'autres ont été massacrés à Balikessir (Brousse) et à Bigha (Dardanelles) à l'arrivée de l'armée kémaliste.

Chiffre approximatif des réfugiées de cette catégorie :

En Thrace Occidentale

et Macédoine 30.000

A Salonique 5.000

A Chio et Mytilène 7.000

En Crète 2.000

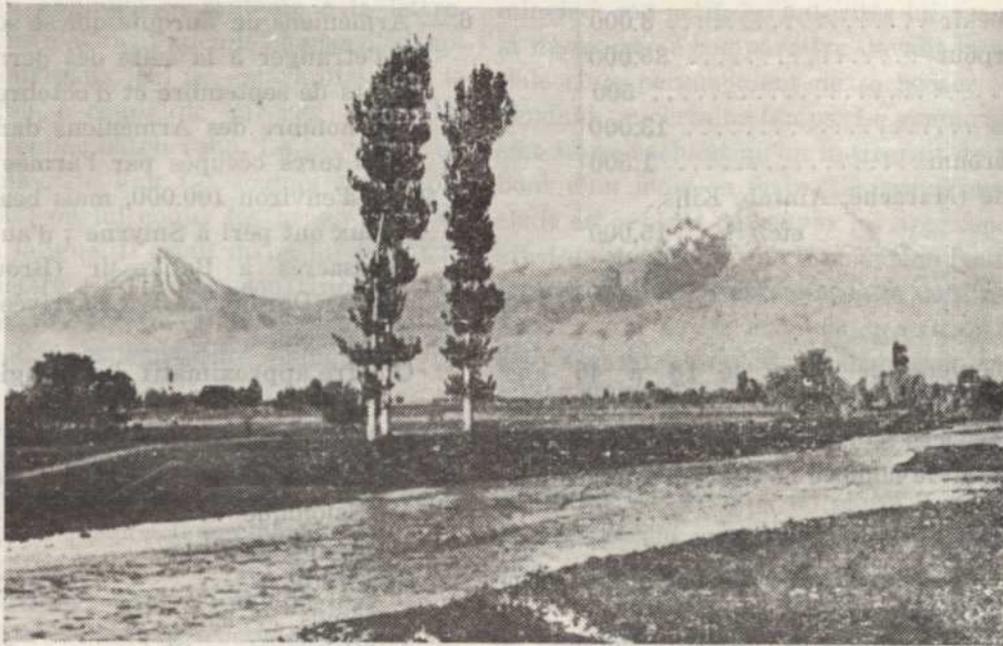
A Samos 1.000

A Athènes et au Pirée 15.000

En Bulgarie 10.000

En Algérie, Tunisie, Egypte .. 1.500

En France	1.350	3.— En Syrie, Palestine et Mésopotamie	104.000
En Italie	850	Egypte, Soudan, Abyssinie ..	28.000
	73.700	Indes, Java et Australie	12.000
	817.873	Perse	50.000
Nombre approximatif des Arméniens dans le monde entier au 1^{er} novembre 1922			194.000
1.— En Turquie :			
Constantinople	150.000	4.— En Grèce et Chypre	79.000
Asie-Mineure	131.000	Bulgarie	46.000
	281.000	Roumanie, Transylvanie et Bessarabie	43.000
		Pays de l'Europe (France, Angleterre, Italie, Hongrie, Allemagne, Belgique, etc.)	38.000
2.— En Russie :			
République d'Erivan	1.200.000	5.— Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada	125.000
Géorgie	400.000	Amérique du Sud	3.000
Azerbeïdjan	340.000		
Région Transcaspienne	30.000		
Autre parties de la Russie ..	225.000		
	2.195.000		
			128.000
			3.004.000



La plaine d'Ararat

Tableau approximatif des Réparations et Indemnités

Pour les dommages subi par la Nation Arménienne

I

ARMENIE DE TURQUIE

Pour bien comprendre les chiffres ci-dessous il faut dire tout d'abord :

Qu'au cours de cette guerre mondiale, nulle part on n'a mis plus d'acharnement à incendier, à dévaster, à piller, et nulle part on n'a suivi un système officiel d'anéantissement comme on l'a fait en Arménie ;

Que nulle part on n'a officiellement donné à une partie de la population faculté et liberté complète de massacrer et de piller, comme le gouvernement turc l'a permis aux Turcs et aux Kurdes de le faire dans les régions arméniennes ;

Et que, enfin dans les pays dévastés, il n'en est pas un où l'œuvre de reconstruction et réparation présente d'aussi multiples difficultés qu'en Arménie, en raison de sa situation géographique, du manque de moyens de communications et de la ruine totale du pays.

NOMBRE DES FAMILLES EPROUVEES

Au début de la guerre, le nombre des Arméniens dans l'Empire ottoman était de 2.026.000. (Voir annexes 1 et 2 du mémorandum). En déduisant de ce chiffre ceux qui, dans la suite, n'ont pas été déportés et qui sont restés à Constantinople, à Smyrne et dans quelques autres localités, environ 226.000, le reste soit 1.800.000 Arméniens, ont été massacrés ou déportés, ou se sont réfugiés au Caucase, en laissant tous leurs biens, meubles et immeubles. Ces 1.800.000 personnes forment, d'après les règles de statistique 360.000 familles, dont 1/4, soit 90.000 dans les villes, et les 3/4, soit 270.000, dans les villages. Le Dr Lepsius, un auteur allemand, évalue ce chiffre, après enquête sur les lieux, à 1.640.350 et le *American Comittee for Armenian and Syrian Relief* l'évalue, dans son 5^e Bulletin, à 1.736.000 personnes.

	Prix moyen antérieur	Prix moyen actuel
	Par famille	
	Francs	Francs

A. Pertes subies par les populations des campagnes :

1.— Biens immeubles

Maisons, écuries, granges, moulins, huilleries, forêts, jardins, plantations de mûriers, etc.

Par famille	475 »	2.850
-------------	-------	-------

2.— Biens meubles

Mobiliers, habillement, bijoux, etc.

Par famille	600 »	3.000
-------------	-------	-------

3.— Instruments agricoles

Charrues, chariots, charettes, etc.

Par famille	300 »	1.500
-------------	-------	-------

4.— Pertes de récoltes d'une année

D'après le Bulletin officiel de l'année 1911 de la chambre des Députés Ottomane, la dîme payée par les 6 provinces arméniennes a été de 992.583 liv. t., pour une population de 3.550.000 âmes, formant 707.000 familles. Les 3/4, soit 530.250 familles habitent les campagnes et la dîme de 972.206 liv. t. doit être répartie sur elles, ce qui donne 186 piastres environ par famille. La dîme payée étant de 12 1/2 % de la récolte, la valeur de la récolte doit être calculée en multipliant le chiffre ci-dessus de 186 piastres par 8, ce qui donne 1.488 piastres ou 338 francs.

Par famille	339 »	338
-------------	-------	-----

5.— *Bestiaux*

En Arménie, une paire de bœufs de labour produit une récolte de céréales d'une valeur de 10 liv. t., soit 230 fr.

Donc, pour obtenir une récolte (comme ci-dessus) de 338 francs, il faut que la famille ait possédé 1 paire 1/2 de bœufs ou buffles. La paire de bœufs coûtent environ 250 francs. En conséquence, il faudra compter par famille :

a) Bétail de labour 1 paire 1/2 à 250 francs, soit 375 » 3.000

b) En général, chaque famille possède en outre des vaches, veaux, chevaux, etc., d'une valeur égale à la moitié de celle de ses bœufs, soit 187.5 1.500

c) Moutons, chèvres

Les moutons et chèvres sont soumis en Turquie à une taxe de 4 p. par tête. Or, d'après le même Bulletin officiel, le gouvernement ayant encaissé en 1911 des 530.250 familles précitées une somme de 294.339 liv. t., il s'ensuit que chaque famille a dû payer 55 piastres. Elle avait donc 14 moutons, d'une valeur de 20 francs chaque, soit 208 » 1.680

6.— *Provisions*

Vivres pour 6 mois, pour le paysan et pour son bétail, que chaque famille avait en réserve et dont elle aura besoin pour recommencer son travail 287.5 2.875

7.— *Capital*

Capital en circulation 300 » 300

Total 17.043

Ce qui fait, pour 270.000 familles, 4.601.000.

B. *Domages des populations des villes et leurs besoins de reconstructions. (Commerçants, industriels et artisans.)*

8.— *Biens immeubles*

Maisons, magasins, khans, fabriques, ateliers, boutiques, moulins, jardins, forêts 1.900 15.200

9.— *Biens meubles*

Mobiliers, habillements, bijoux 1.800 9.000

10. *Provisions*

Vivres pour 6 mois que chaque famille avait en réserve et dont elle aura besoin pour la reconstruction 575 » 5.750

11.— *Capital*

Numéraire, valeurs, marchandises et fonds de roulement des commerçants et des industriels et artisans.

Par famille 6.000 6.000

35.950

Soit, pour les 90.000 familles, un total de 3.235.550 francs.

DOMMAGES GENERAUX

C. *Pertes humaines*

12.— Indemnités aux ayants-droit survivants (et à leur défaut à la nation) de 1.000.000 de personnes massacrées, à raison de francs 5.000 5.000.000.000

13.— Indemnités pour les mutilés, blessés en infirmes incurables, nombre 50.000, à raison de francs 5.000 par personne 250.000.000

14.— Indemnités aux survivants des déportés, nombre 346.350, à raison de francs 1.000 p. personne 346.350.000

15.— Indemnités par suite de privation de travail aux survivants de déportation, aux réfugiés à l'étranger, privation du libre exercice de tout droit de propriété et de toute profession et toute occasion de travailler, nombre 800.000, soit 160.000 familles, à raison de fr. 4.000 par famille 640.000.000

16.— Indemnités pour les réquisitions, les souscriptions forcées, pots-de-vin, etc., aux personnes non déportés	200.000.000	y compris leurs biens mobiliers, antiquités religieuses et manuscrits	75.000.000
17.— Dépenses faites pour les réfugiés à l'étranger. Entretiens d'hôpitaux, d'orphelinats et des asiles sanitaires, etc.	200.000.000	19.— Canaux d'irrigation, fontaines, puits et autres travaux	50.000.000
18.— Indemnités pour la destruction totale ou partielle des établissements nationaux et pour les religieux :			6.761.350.000
83 Sièges épiscopaux,		RECAPITULATION	
1.860 Eglises et Chapelles,		Total du Chapitre A	4.601.610.000
229 Couvents,		Total du Chapitre B	3.235.550.000
26 Lycées et Séminaires.		Total du Chapitre C	6.761.350.000
1.439 Orphelinats,		Total général de l'Arménie de Turquie	14.598.510.000

II

RÉPUBLIQUE DE L'ARMÉNIE

ET PROVINCES DE CAUCASE HABITÉS

PAR LES ARMÉNIENS

Le décompte que nous avons l'honneur de présenter ci-joint, concerne les Arméniens de la République de l'Arménie et des autres provinces du Caucase, lesquelles ont supporté les lourdes conséquences de la guerre.

C'est en se basant sur ces données que la République de l'Arménie déploie actuellement tous ses efforts en vue de créer, dans chaque foyer des agriculteurs, artisans, commerçants et autres travailleurs exerçant des professions différents, une vie économique régulière. Elle s'efforce de même de reconstituer et de remettre en état les églises, écoles et autres institutions gouvernementales, sans lesquelles un peuple tant soit peu civilisé ne saurait exister.

Les sommes indiquées ne sont naturellement pas la représentation exacte des dommages énormes supportés par la Nation. Les calculs ne sont qu'approximatifs et pourront, par la suite, si cela est nécessaire, être établis de façon détaillée et exacte quand il nous sera possible de

puiser les renseignements aux sources officiels des administrations gouvernementales et privés.

Il convient, en outre, de rappeler que les Arméniens de l'invasion des Turcs et des Allemands, quand les Russes, ne voulant plus se battre, abandonnaient le front, eurent à supporter les sévices de plus de trois millions de Musulmans qui se joignirent, dans leur triste besogne, aux troupes envahissantes turques. Leur acharnement fut d'autant plus grand qu'ils avaient en face d'eux un peuple qui, malgré son petit nombre, était demeuré le dernier à se battre pour la cause des Alliés, leurs ennemis.

A.— *Localités absolument dévastées et détruites et dont la population a été chassée*

121.800 familles, dont 1) 97.440 s'occupaient d'agriculture et 2) 24.360 de commerce, d'industrie et de profession diverses. Total : 121.800 familles.

1) Ces 97.440 familles ont besoin, *chacune*,

en moyenne, et en se basant sur les prix actuels, pour la création d'un nouveau foyer, de :

1) *Biens immeubles*

Habitations, écuries, granges, moulins, jardins, forêts et plantations d'arbres divers Fr. 3.000

2) *Biens meubles*

Mobilier, habillement, etc. 1.600

3) *Instruments agricoles*

Charrues, faux, serpes charettes, etc. 1.200

4) *Bestiaux*

Bêtes de sommes, vaches, cheval, mulet, moutons et chèvres 4.500

5) *Capital de roulement*

Provisions de bouche, grains, semences, foin, paille pour bestiaux engrais, etc. 3.250

Fr. 13.550

soit, au total, pour 97.440 familles

la somme de Fr. 1.320.312.000

II.— Les 24.360 autre familles qui s'occupaient de commerce, d'industrie et de diverses professions, ont besoin, chacune, en se basant sur les prix actuels :

1) *Biens immeubles*

Maisons, ateliers, usines, magasins diverses, entreprises commerciales, jardins, etc. Fr. 10.000

2) *Biens meubles*

Mobilier, habillement, instruments de travail etc. 5.000

3) *Capital*

Provisions pour la nourriture, matériaux, capital de roulement 6.000

Fr. 21.000

Soit, au total, pour 24.360 familles, une somme de Fr. 511.560.000

B.— *Localités non abandonnées par la population mais ayant souffert des événements de guerre, réquisitions, et des effets de la diminution de la population ouvrière.*

154.000 familles, dont 1) 123.200 s'occupaient d'agriculture et 2) 30.800 familles de commerce, d'industrie et de professions diverses. Total : 154.000 familles.

I.— Ces 123.200 familles ont besoin, chacune, en moyenne, pour la reconfection de leurs foyers, de :

1) Pour l'achat de bêtes de somme et autres animaux domestiques Fr. 3.000

2) Instruments agricoles 800

3) Réparation des constructions et augmentation du capital de

roulement 4.200

Fr. 8.000

soit, au total, pour les 123.200 familles, la

somme de Fr. 985.600.000

II.— Les 30.800 autres familles ont besoin chacune en moyenne :

1) Pour la réparation des immeubles, ateliers, usines, entrepôts et diverses entreprises industrielles, chaque famille Fr. 4.000

2) Pour la réorganisation des entreprises commerciales et industrielles. 6.000

Fr. 10.000

soit, au total, pour 30.800 famille,

la somme de Fr. 308.000.000

Fr. 1.293.600.000

C. *Pertes générales*

1) *Soldats et officiers tombés sur les champs de bataille.*

Environ 35.000 hommes.

Indemnités et pensions aux familles, orphelins, ascendants et descendants, à raison de Fr. 5,000 Fr. 175.000.000

2) *Officiers, soldats et civils mutilés, blessés et infirmes.*

Environ 90.000 personnes.

Indemnités et pensions, à raison de Fr.

5.000 Fr. 450.000.000

3) *Personnes massacrées et ayant péri par suite de la famine et des conséquences de la déportation.*

Environ 100.000 personnes.

Indemnités et pensions, à raison de Fr.

1.000 Fr. 500.000.000

4) *Indemnités pour violences et mesures attentatoires à l'honneur.*

Environ 12.000 personnes.

A raison de Fr. 1.000 Fr. 12.000.000

5) *Indemnités par suite de la privation de travail, aux déportés, réfugiés ; privation du libre exercice de tout droit de propriété et de toute profession, et de toute occasion de travailler, pour 35.000 familles.*

A raison de Fr. 4.000 Fr. 140.000.000

6) *Dépenses faites pour les Réfugiés arméniens du Caucase et de la Perse.*

Entretien d'hôpitaux, points de ravitaillement, orphelinats, asiles sanitaires, secours médicaux Fr. 100.000.000

7) *Reconstruction et réparation des Ecoles, Eglises et autre édifices publics*

Fr. 10.000.000

8) *Remise en état des voies de communication et de la ligne de chemin de fer traversant le territoire de la République*

Fr. 20.000.000

Fr. 1.407.000.000

RECAPITULATION

Total du Chapitre A F. 1.831.873.000

Total du Chapitre B 1.293.600.000

Total du Chapitre C 1.407.000.000

Total général de la République arménienne du Caucase Fr. 4.532.472.000

RECAPITULATION GENERALE

Total général de l'Arménie de Turquie Fr. 14.598.510.000

Total général de la République arménienne du Caucase 4.532.472.000

Total générale de l'ensemble Fr. 19.130.982.000

A l'appui des chiffres de ces tableaux, nous croyons utile de rappeler que les Arméniens, par leur amour du travail, leur esprit d'économie, leur aptitudes notoires pour le commerce et l'industrie avaient une situation de beaucoup supérieure à celle de tous leurs voisins.

Les statistiques que nous avons présentées dans notre Mémoire à la Conférence de la Paix établissent que l'immense majorité du commerce et de l'industrie était entre les mains des Arméniens en Asie Mineure et au Caucase.

Ce sont ces foyers d'activité construits par des siècles de labeur obstiné qui sont réduits en ruines et que les Arméniens ont à réédifier.

A. AHARONIAN
Président de la Délégation
de la République Arménienn
à la Conférence de la Paix

BOGHOS NUBAR
Président de la
Délégation National
Arménienne

*



Général Andranik photographié à Etchmiadzine après avoir remis ses armes à S. S. Catholicos de tous les Arméniens

(Les revendications soutenues par S. E. Boghos Nubar et M. Aharonian, représentants de la nation à la Conférence de la Paix (séance du 26 février 1918).

HISTORIQUE

Après des siècles d'oppression et de souffrance, la nation arménienne se trouve, aujourd'hui, au terme de la conflagration universelle, déchirée, ensanglantée, mais vivante et aspirant avec une foi plus ardente que jamais à se libérer et à réaliser son idéal national grâce à la victoire des puissances alliées et associées qui inscriront sur leurs drapeaux « Liberté et Justice » et proclameront le droit des peuples à disposer de leur sort.

Se fondant sur ces grands principes, la Délégation nationale arménienne, interprète du vœu unanime de toute la nation, dont une partie s'est déjà constituée en République indépendante au Caucase, a proclamé l'indépendance de l'Arménie intégrale et l'a notifiée aux gouvernements Alliés par une note du 30 novembre 1918.

L'Arménie a conquis son droit à l'indépendance par sa participation volontaire et spontanée à la guerre sur les trois fronts du Caucase, de Syrie et de France, et par les centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui sont tombés victimes de sa fidélité à la cause de l'Entente, qu'elle considéra, dès le début, comme sa propre cause. Par ses pertes énormes sur les champs de bataille, sur les champs de massacre et le long des routes de la



*Réception de l'Etat-Major Arménien par la Mission Française du Caucase
Au centre se trouve le général Nazarbékian, généralissime de l'Armée de la Rép. Arménienne*

déportation, elle a payé à la mort un tribut plus lourd qu'aucune nation belligérante.

Toute l'Histoire de l'Arménie sous la domination ottomane n'a été qu'un long martyrologe. Ces persécutions prirent un caractère particulièrement grave dans les cinquante dernières années.

Les traités de San-Stéfano (1877) et de Berlin (1878), la Convention de Chypre, le projet de réformes présenté à la Porte par les ambassadeurs en 1895, sont autant d'actes internationaux destinés à réformer les abus du régime turc ; ils se sont tous révélés insuffisants, la diplomatie européenne s'étant toujours contentée de demi-mesures. Toutes les fois que l'Europe parla de réformes, la Turquie répondit par des massacres et l'Europe se tut.

Ce n'est qu'en 1912-1913, après les guerres

balkaniques, à la Conférence de Londres réunie pour la solution du problème des Balkans, que les grandes puissances, répondant aux instances de toute la nation arménienne, intervinrent auprès de la Porte pour obtenir la mise à exécution des réformes stipulées par l'article 61 du Traité de Berlin.

Les ambassadeurs à Constantinople furent chargés d'étudier un projet et d'en arrêter le texte définitif. Les négociations, pour vaincre les résistances de la Porte, furent longues et laborieuses. On finit pourtant par lui faire accepter un texte, mais amoindri et défiguré par l'intervention de l'Allemagne, qui n'avait pas cessé de prêter son appui à la diplomatie turque. Cet accord, signé le 8 février 1914, les Jeunes-Turcs s'empressèrent de le déchirer dès que l'Allemagne eut provoqué la guerre.

LES ARMÉNIENS RÉFUGIES EN FRANCE

Le poète Arménien A. Tchobanian avait écrit un article paru en septembre 1943 dans le journal « Marseille-Soir ». En le rééditant sous forme de brochure, préciset-il, nous y avons recopié les quelques paragraphes supprimés par la censure centrale de Vichy, paragraphe qui font allusion aux persécutions, massacre et déportations qui, de 1894 à 1922, ont décimé la population arménienne de l'Empire Ottoman, événements qui sont connus des gens informés au monde entier et auxquels de nombreux articles et livres ont été consacrés en France. Sans ces quelques paragraphes, un lecteur français qui n'est pas au courant de ces événements ne comprendrait pas pourquoi la colonie arménienne de France, qui était très peu nombreuse à la veille de la guerre de 1914, compte maintenant 80.000 âmes.

A la veille de la guerre 1914, on ne comptait que 2.000 ou 2.500 Arméniens dans toute la France.

Les Arméniens émigrés dans de lointains pays étrangers, et dont la plupart n'ont quitté leur pays natal que pendant les persécutions dirigées par le Sultan Abdul Hamid contre la population arménienne de l'Empire, atteignaient un total de 250.000 hommes.

L'idéal des Arméniens n'était pas d'aller chercher fortune dans les pays lointains. L'idéal des patriotes arméniens consistait à vouloir obtenir la libération d'une partie au moins de leur antique pays ancestral, afin que leur peuple pût y vivre d'une vie purement arménienne et développer son âme nationale et sa vieille culture, que d'éminents Français comme Clémenceau, Anatole France, Paul Adam, Maurice Barrès, Jaures, Albert Vandal, Anatole Leroy-Beaulieu, Severine, Deny Cochin, Albert de Mun, Paul Painlevé, le Cardinal Touchet, le Cardinal Baudrillart, Meillet, Ernest Lavisse, Victor Berard, Charles Brun, René Pinon, Charles Richet, Gustave Schlumberger, Charles Diehl, Jacques de Morgan, René Grousset, Louis Marin, le Général Brémond, Gabriel Mourey, Camille Mauclair, Gabriel Millet, Edouard Sou-

lier, Amédée Gastoué et tant d'autres ont appréciées.

Pendant la Guerre de 1914, les Arméniens de France ont donné des volontaires, qui se sont battus aux côtés des Français, avec l'espoir que la victoire de ceux-ci aurait parmi ses résultats la reconstitution d'une Arménie libre. Les dirigeants des nations alliées ont promis, par des déclarations solennelles, la libération de l'Arménie turque, mais après leur victoire ils n'ont pas tenu leur promesse, et le gouvernement jeune-turc de cette époque, constitué par le parti « Ittihat », dont les chefs furent pendus par Moustafa Kémal à cause des intrigues qu'ils ourdissaient contre lui, a décidé de supprimer la population arménienne de l'Empire Ottoman, élément laborieux et industriel qui depuis quelques siècles rendait de précieux services à l'Empire et dont la grande majorité, femmes, enfants, vieillards, ou paisibles travailleurs, ne prenait aucune part à la lutte. De 1915 à 1919, ce sinistre projet a été presque entièrement réalisé par des déportations et des massacres officiellement organisés (voir à ce sujet les effrayants récits de témoins oculaires étrangers absolument impartiaux que contient le *Livre Bleu* britannique de cette époque, et notamment les récits de M. Martin Niepage, maître supérieur de l'Ecole Reale allemande d'Alep, et de M. Gorrini, Consul d'Italie à Trébizonde).

Des deux millions d'Arméniens qui existaient dans l'Empire Ottoman à la veille de la guerre de 1914, il n'y reste aujourd'hui qu'une centaine de milliers à peine, groupés à Constantinople et dans quelques localités de l'Asie Mineure. Quelques centaines de milliers ont pu échapper à cette catastrophe sans exemple et se réfugier au Caucasse ou bien aller, plus tard, demander l'hospitalité à la Syrie et au Liban, à la Bulgarie et à la Grèce, à la Roumanie, à la Belgique, à l'Italie, à l'Amérique du Sud et à quelques autres pays.

Quelques dizaines de milliers de ces rescapés sont venus en France, qui les a généreuse-

ment accueillis ; il en est même plusieurs milliers, des orphelins de la guerre de 1914, des jeunes gens pleins de vigueur et d'ardeur qui ont été invités par le gouvernement français lui-même à venir travailler et s'établir en France.

Les provinces arméniennes de l'Empire Ottoman sont aujourd'hui complètement vides d'Arméniens, et aucun des Arméniens réfugiés en des pays étrangers n'obtient l'autorisation de rentrer dans son pays natal.

La France, à laquelle le peuple arménien a témoigné son attachement depuis l'époque des Croisades est devenue pour ces réfugiés une véritable seconde patrie et le Maréchal Chef de l'Etat dans une lettre qu'il adressait il y a un an au Président du Comité Central des Réfugiés Arméniens disait : « Les Arméniens doivent jouir sur notre sol d'un traitement de bienveillance particulière ».

Les mariages entre Arméniens et Français ne sont pas fréquents ils seront nécessairement plus nombreux dans l'avenir. Les Arméniens pour le moment se marient généralement entre eux. Mais je ne crois pas que les unions franco-arméniennes aient donné de mauvais résultats, ni dans le passé à l'époque des Croisades, lorsque dans le royaume arméniens de Cilicie des croisés français et des membres de la famille royale ou de la noblesse arménienne ont contracté des mariages (voir le monumental ouvrage de René Grousset), ni à l'époque actuelle, depuis qu'une nombreuse colonie arménienne s'est établie en France.

La race arménienne, un des membres des anciens et des plus purs de la famille des peuples aryens ou indo-européens, dont les Arméniens émigrés de Thrace ont formé le principale élément constitutif, est restée saine et vigoureuse physiquement et moralement. Le foyer familial est sacré pour tout Arménien.

Ceux qui, ne connaissant pas de près le peuple arménien, le montrent comme un ramassis de mercantis, de jouisseurs sans idéal, commettent une lourde erreur et une grave injustice. Chez lui, ce peuple était composé, — et c'est toujours dans l'Arménie transcaucasienne — avant tout d'agriculteurs, de travailleurs, et l'immense majorité des Arméniens réfugiés en

France sont des ouvriers, des artisans, de petits commerçants, et les artistes, les intellectuels, que contient cette communauté, forment une brillante pléiade.

La colonie arménienne a donné à la France des savants comme Manouélian, bactériologiste-histologiste, Sevadjan, chimiste, Dervichian, physiologiste, tous les trois attachés à l'Institut Pasteur, Arakel Tchakirian, chimiste (Sorbonne), le Docteur P. Cololian et le Professeur K. Agadjanian, auteurs de travaux sur les maladies nerveuses ou psychiques, les peintres Zakarian, Edgar Chahine, Tigrane Polat, Atamian, Alhazian, Mahokian, Chabanian, Kebedjian, Mutafian, M^{me} Arminia Babaïan-Carbonnel, Carzou, Chichmanian, Bakalian, Kavafian, Chahnazar, les sculpteurs Agop Gurdjian, M^{me} Daria Gamsaragan, Mouradoff, les architectes Nafilian, Kandjian, Tahtadjian, Guévrekian, Hagopian, les acteurs Maxudian et Chakatouny, la « danseuse persane » et la poëtesse Armène Ohanian, le chanteur Chah-Mouradian, les cantatrices Mlle H. Torossian, Mlle Bulbulian, Mlle Alban, M^{me} Argoutian, la cantatrice et professeur de chant Mlle Marguerite Babaïan, les pianistes Raffi Petrossian, Mlle Zarpian, Serge Sarkissov, le violoncelliste Diran Alexanian, le violoniste Aghazarian, les compositeurs Komitas, V. Sevadjan, Bartevidan, Alemchah, Berberian, les écrivains de langue française Marianne Damad, Tigrane Yergat, le Dr. J. C. Mardrus, Henri Troyat, Janine May, Léon Guérand, Mérioujan Barsamian, M^{me} Iskouhi Minasse, Arthur Adamoff, professeur Mentor Bouniatian, Mademoiselle Anna Toumaniantz, Christian Dédéyan, Madame Georgette Paul (née Agadjanian), Hrand Thorossian, Arsène Yergath, Astour Navarian, Charles Dédéyan, Jean Minassian, Arménag Sakisian, Mlle Sirarpi Der-Nersessian, Mlle Guendji.

D'autre part, la jeunesse arménienne, qui a été appelée, en 1938, par le gouvernement, en exécution de la loi du 31 Mars 1928, à faire le service militaire tout comme citoyens français, s'est distinguée par son dévouement et son courage pendant la guerre de 1939. Nombreux sont les soldats arméniens qui ont obtenu de belles citations, des croix de guerre ou des médailles.

Je ne reproduirai ici, comme exemple, que les quatre citations obtenues par un seul de ces soldats arméniens, M. Edouard Ohanian :

« 11^e Division d'Infanterie, Citation à l'ordre de l'Armée N° 161-1 du Général Commandant la 11^e Division :

« Ohanian Edouard, matricule 2384, soldat de 2^e classe, a montré dans la bataille les plus belles qualités de courage et de décision dans la nuit du 9 Septembre 1939 ».

« Citation à l'ordre de la Division 11,830 du Général Commandant la 11^e Division :

« Caporal-chef : a fait preuve, en toutes circonstances, de beaucoup de dévouement et de courage ; au cours de la bataille de l'Aisne et dans la nuit du 7 au 8 Juin, a réussi à ravitailler en munitions, sous un violent bombardement, son bataillon en ligne ».

« Citation à l'ordre du Régiment 4621-A :

« Caporal-chef, plein d'allant et de courage, volontaire pour toutes missions périlleuses, au cours de l'attaque du 17 Juin, malgré sa blessure, a donné aux hommes de son groupe le plus bel exemple de simplicité et de courage ».

« Citation à l'ordre du Régiment :

« Par ordre général du 23 Juin 1940, de la VII^e armée, notifié par ordre N° 167 du Général commandant la 11^e Division d'Infanterie, transmit par E.M. 1^{er} bureau N° 15,491-I :

« A fait partie, du 5 au 25 Juin, de la VII^e Armée, dans les rangs de la 11^e Division, et dans une situation difficile, au prix des plus dures fatigues, a rempli courageusement son devoir ».

Les Arméniens réfugiés en France, qu'on appelle « apatrides » non point parce qu'ils sont des sans-patrie, mais parce qu'ils se trouvent privés de la possibilité de vivre dans leur propre pays, seraient heureux, pour la plupart, d'aller vivre sur la terre de leurs ancêtres, si le destin leur accordait demain la réalisation de ce noble rêve. Tant que les dirigeants de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques ont permis le rapatriement en Arménie transcaucasienne d'une partie des Arméniens réfugiés dans des pays étrangers, il y a quelques dizaines de milliers de réfugiés qui de Mésopotamie, de

Grèce, de Bulgarie et de France y sont allés. En 1936, 1.800 Arméniens ont été rapatriés de France en Arménie transcaucasienne, et le gouvernement français a pris part aux frais de rapatriement. Ces « apatrides » qui se rendaient en Arménie, y étaient poussés avant tout par le désir patriotique de vivre et de travailler sur le sol sacré de leurs ancêtres. Mais depuis huit ans le gouvernement soviétique a fermé les portes devant toute nouvelle caravane de réfugiés, il a même rompu toutes relations avec les colonies arméniennes établies dans des pays étrangers.

Nous souhaitons de tout cœur, que des possibilités de rapatriement soient renouvelées et renforcées dans un proche avenir pour les Arméniens réfugiés en France et en d'autres pays. Mais, même si cela arrive, il y aura une partie de la colonie arménienne qui, profondément attachée à la France, intégrée dans la vie française, désirera continuer à demeurer dans ce pays dont elle a fait sa patrie adoptive, non seulement ceux qui sont naturalisés français, mais encore ceux que de profonds liens moraux, des liens culturels ou des intérêts personnels respectables unissent à ce pays. Ceux-là sont de bons Français, ou de sincères et fidèles amis de la France. « Sur trois millions d'Arméniens existant, écrivait dernièrement M. Georges Mondon, l'anthropologue bien connu, dans un article publié par le « Soir » de Bruxelles, il n'y en a pas beaucoup plus d'un demi-million qui soient disposés sur le globe, où ils ne constituent aucun danger social ou politique pour les pays qui les hébergent, tandis que deux millions et demi d'entre eux restent enracinés sur l'étendue des trois pays (Russie, Turquie, Perse) dont fait partie l'Arménie, et l'ethnie arménienne met avec persévérance ses dons et ses efforts au bénéfice presque exclusif du Proche Orient et de sa terre d'origine ».

Cela est parfaitement exact, sauf en ce qui concerne l'Arménie turque, qui ne contient plus, hélas ! beaucoup d'Arméniens. Non seulement les Arméniens réfugiés dans les pays étrangers ne constituent pour ces pays aucun danger, mais ils forment pour ces pays un élément utile et fidèle. Dans l'Empire Byzantin, les Arméniens ont joué, pendant quelques siècles, un rôle de

premier ordre pour la défense, le renforcement de cet Empire chrétien (voir les magnifiques ouvrages de Charles Lebeau, de Gustave Schlumberger, de Charles Diehl). Quant à la suite des formidables invasions seldjoukides le royaume des Bagratides d'Arménie s'écroula, une partie de la noblesse et de la bourgeoisie arménienne émigra en Pologne, en Hongrie, en Rou-

manie ; allez demander à ces trois peuples ce qu'ils pensent de l'élément arménien qui est venu s'établir chez eux, ils en parleront avec la plus cordiale sympathie ; ces réfugiés ont donné à ces pays hospitaliers de bons et dévoués citoyens et des hommes de talent, des personnalités marquantes dans toutes les branches de l'activité humaine.

MANIFESTATION DE SYMPATHIE ENVERS LES ARMENIENS

LA CONFERENCE INTERNATIONALE PHILARMENIENNE DE PARIS

Le 23 juin 1920, le Comité Central de la Fédération des Comités Suisses amis des Arméniens : d'accord avec le Sénateur Victor Bérard, prenait l'initiative de convoquer, en une Conférence à Paris, les Arménophiles de tous les pays, afin d'appuyer les revendications arméniennes par une manifestation internationale imposante et d'organiser une action concertée du philarménisme mondial et pour assister l'Arménie dans ses efforts possibles de reconstitution.

La Conférence eut lieu à Paris, le 6 et le 7 juillet, dans les Salons de l'Hôtel Lûtétia, au même moment où se réunissait le Conseil Suprême à Spa.

Etaient présents :

Victor Bérard, sénateur ; Léopold Favre, président d'honneur du Comité central de la Fédération des Comités Suisses amis des Arméniens ; Auguste de Morsier, président ; A. Krafft-Bonnard, secrétaire général ; Edouard Naville, membre du même Comité ; Preisweék, professeur à Berne ; Dr A. Vischer, médecin de l'hôpital suisse à Ourfa ; Dr W. Vicher, membre du Comité arménophile de Bâle ; Gustave Schlumberger, membre de l'Institut ; Abbé J. Dejarue ; Pierre Bernus, rédacteur au Journal des Débats ; Charles Couyba, ancien ministre ; Raoul Allier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris ; A. Meillet, professeur au Collège de France ; A. Ferdinand Hérold, vice-

président de la Ligue des Droits de l'Homme ; Frédéric Macler, professeur d'arménien à l'École des langues orientales vivantes ; René Pinon, publiciste ; Jean Guirand, rédacteur en chef de *La Croix* ; Capitaine Poidebard, représentant à Erivan de la mission militaire française au Caucase ; M^{me} Avril de Sainte-Croix, présidente du Conseil national des Femmes françaises ; Right Hon. Rev. Harold Buxton, membre de British Armenia Committee ; Miss Mable Buxton, membre de Armenian Refugees (Lord Mayor's) Fund ; Miss Emily Robinson, secrétaire honoraire de Armenian Refugees and Red Cross Fund ; M. A. M. Murray, publiciste ; M. A. F. Caldwell, membre du Comité arménophile américain de New-York ; Miss Harriett Smitt, membre de Armenian Red Cross de Boston ; M. G. Triantaphylidès, Léon Maccas, J. Metaxa, membres du Comité hellénique.

Le Danemark était représenté par M. A. Benedicsten, professeur, président du Comité des arménophiles danois et par M^{me} Inga Nalbandian.

De la part des Arméniens, prenaient part à la Conférence Boghos Nubar Pacha, Président de la Délégation Nationale Arménienne, Mr. A. Aharonian, Président de la Délégation de la République Arménienne, etc...

A la première séance de la Conférence, le Président Mr. de Morsier exposa le but de la Conférence.

A la même séance, le sénateur Victor Bérard situait, comme suit, la question Arménienne du point de vue international.

Quand on a accepté les 14 articles du président Wilson, on a posé en principe que l'on organiserait un sultanat turc dans lequel ne seraient comprises que les provinces turques de l'ancien empire ottoman. Voilà la loi publique de l'Europe à laquelle tout le monde s'est rallié. Nous devons prendre cette déclaration du 12^e article comme le point de départ et le point d'arrivée. Ce que nous demandons, c'est que les puissances tiennent leur parole à l'égard de toutes les populations de l'empire ottoman, c'est-à-dire du régime de massacre, d'infamies et d'atrocités, et nous voulons l'établissement d'une série de compartiments dans lesquels chacune des nationalités grecque, turque, arménienne, kurde et arabe pourront vivre en pleine sécurité, d'une part, et évoluer dans la civilisation, de l'autre. Voilà notre point de départ, et nous devons jusqu'au bout réclamer l'application de l'article 12. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point. Vous savez ce qui s'est passé le jour où, en face de cet article 12, les puissances occidentales, en particulier la France et l'Angleterre, ont sorti leurs fameux accords secrets du 1916. D'après ces accords, on avait séparé de l'empire ottoman, d'une part, toute la région arabe et, d'autre part, l'ensemble des régions arméniennes et des régions Kurdes ; on avait donc tracé une ligne qui partait de la mer de Chypre à Mersina, qui atteignait la mer Noire aux environs de Samson, et tout ce qui était à l'est et au sud de cette ligne était remis sous le contrôle des trois puissances ; Russie au nord, France au centre, Angleterre au sud, si bien que cet ensemble de régions arménienne, kurde et arabe était divisé entre trois mandataires ou trois propriétaires ; mais on n'avait pas fait ce partage suivant la ligne ethnique, on n'avait pas consulté les commodités ou les droits des indigènes ; on n'avait consulté que le désir des puissances partageantes, si bien que l'Angleterre ayant reçu ou pris la plus grande partie des provinces arabes, la Russie ayant reçu la plus grande partie des provinces arméniennes et kurdes, on nous donnait à nous, Français, un

morceau de provinces arméniennes et kurdes et un morceau des provinces arabes. On était donc en face d'un autre système que le système du 12^e article ; ce second système, le système anglo-franco-russe a fait faillite le jour où la Révolution russe a déclaré qu'elle entendait ne pas remplir les accords de 1916, si bien qu'on n'a plus pensé à un partage à trois mais à un partage à deux. Ce partage à deux est resté indéfini pendant toute l'année 1917-18, mais au mois de septembre 1918, quand on a vu approcher la Victoire, les co-partageants de Paris et de Londres déclarèrent aussitôt qu'ils n'entendaient pas appliquer le partage dans leur intérêt à eux, qu'ils ne voulaient consulter que les intérêts et le bonheur des populations indigènes. Cette déclaration du mois de septembre 1918, fût suivie d'un autre traité secret du mois de novembre 1918, par lequel Londres et Paris arrangèrent autrement leurs zones qu'ils appelaient « d'influence », et l'on resta sur ce terrain. Jusqu'en septembre 1919, l'Angleterre et la France occupaient un certain territoire ; leurs accords, ou publics, ou secrets, leur attribuaient d'autres territoires peut-être que ceux qu'ils occupaient réellement. En septembre 1919, la France et l'Angleterre décidèrent que chacune des puissances occuperait les territoires qui lui étaient dévolus, et l'on eut une nouvelle politique qui vient d'avoir son couronnement à la fin de mai 1920. Nous assistons à l'heure actuelle à l'incapacité, à l'impuissance où se trouvent, aussi bien les Anglais que les Français, à obtenir à eux seuls les territoires revendiqués, si bien qu'à l'heure actuelle, le problème se présente intact. Nous pouvons remonter à l'article 12 du président Wilson et dire ; « Cet article 12 n'est pas seulement la parole engagée, ce n'est pas seulement la morale perpétuelle, c'est encore le seul moyen que l'expérience vient de nous prouver valable pour obtenir le règlement de la question ottomane. Cet article 12 est en réalité la sagesse, en même temps que c'est l'honnêteté. Dans ces conditions, nous devons réclamer l'application de cet article 12, nous devons, comme premier corollaire, réclamer la suppression du pouvoir turc dans toutes les provinces qui ne sont pas turques, et en particulier dans tout ce

qui est ou arménien ou kurde comme vilayet. Nous allons nous buter, vous le savez, à ce projet de traité turc dont voici la carte, et par lequel les puissances occidentales, après avoir donné leur parole à l'Amérique qu'elles ne feraient plus qu'un sultanat turc, ont inventé la nouvelle politique de la suzeraineté turque, c'est-à-dire qu'au lieu de prendre simplement les vilayets peuplés de Turcs sur lesquels on devrait établir la suzeraineté du sultan, on a admis qu'on joindrait à ces vilayets turcs un certain nombre de vilayets qui n'étaient pas turcs, mais qu'on baptiserait turcs pour la circonstance, et c'est ainsi qu'on attribuât dans ce traité au sultanat turc le vilayet de Sivas, une partie d'Erzeroum, une partie d'Adana, sans compter Kharpout, Diarbékir, qui n'ont jamais été turcs. Il est à remarquer, chose admirable, que ces apports donnés à la vassalité turque correspondent exactement avec les vilayets où la finance européenne avait obtenu des concessions ; je ne dis pas que ce fut la réalité, mais tout s'est passé comme si, aux vilayets turcs, on voulait ajouter les vilayets financiers. C'est cette politique qui a conduit le gouvernement français à signer l'armistice consenti à la fin de mai 1920. Quand on a consulté M. le Président du Conseil sur le texte de cet armistice, il a répondu qu'il n'avait jamais été signé. Par conséquent, nous n'avons pas à en tenir compte. La politique de vassalité turque a fait faillite, comme la politique de partage. Nous pouvons donc revenir encore à l'article 12 et dire ; c'est de l'article 12 que nous réclamons la solution ; mais il y a deux sortes de faits à considérer ; les faits extérieurs à l'Arménie, c'est-à-dire la situation des Puissances et les faits intérieurs à l'Arménie. Je ne parlerai que des premiers ; je n'ai plus que cinq minutes à vous retenir. Extérieurement, l'Arménie, si on la considère, se compose de trois morceaux ; au nord du Caucase, la République indépendante d'Arménie ; cette république est formée des territoires autrefois russes que l'ensemble des puissances a reconnu comme arméniens ; de ce côté, les puissances ont été obligées de céder, elles ont reconnu officiellement cette République arménienne qui a pour capitale Erivan ; elles lui ont donc attri-

bué officiellement une partie de l'ancien empire russe, elles lui ont promis un certain nombre de débouchés sur la mer dans les rivages qui furent autrefois turcs, elles lui ont promis en outre une frontière qui serait déterminée par le président Wilson et qui doit joindre aux territoires russes, une partie de l'ancien territoire ottoman. Ces frontières n'ont pas été déterminées par les Puissances, mais les Puissances s'en sont remis complètement à M. Wilson. Enfin, les Puissances ont attribué au président Wilson la faculté de prendre le mandat sur l'Arménie ; à défaut du mandat américain sur l'Arménie, les Puissances ont admis que la Société des Nations serait consultée et que la Société des Nations désignerait le mandataire qu'il lui plairait. Si la Société des Nations voulait prendre en mains l'offre directe, elle était libre ; si elle voulait un intermédiaire, elle n'avait qu'à le déterminer. De sorte que nous avons un premier morceau d'Arménie composé d'une sorte de nébuleuse dont le noyau est formé par l'Arménie russe autour d'Erivan, dont la périphérie encore à déterminer devra être constituée par le vilayet maritime de Trébizonde et par les vilayets continentaux de Van, d'Erzeroum et de Bitlis, suivant les limites que voudra tracer le président Wilson. Il s'est trouvé, en outre, que la force des choses a obligé le gouvernement français à constituer une autre Arménie ; cette Arménie, nous ne la connaissons pas encore, c'est-à-dire que les dépêches nous annoncent depuis trois semaines que sur la rive du golfe d'Alexandrette, donc à l'autre bout du domaine arménien, le commandement français a installé une République arménienne. Cette République semble avoir son siège dans l'Amanos ; je dis « semble », parce que nous n'en savons rien ; cette République possède tout le pourtour du golfe d'Alexandrette, en particulier ce port de Payas vers lequel les Arméniens et les arménophiles ont toujours regardé comme vers le véritable port méditerranéen de l'Arménie. Il semble que, dans cette Arménie, nous avons à l'heure actuelle un gouvernement et une armée arménienne, si bien qu'en face de la grande Arménie d'Erivan, nous aurons la petite Arménie de Payas. Entre les deux, subsiste l'ensemble de ces vilayets armé-

niens et kurdes dans lesquels, vous le savez, on a des cantons entièrement arméniens et d'autres entièrement kurdes. Tout près de la petite République de Payas, nous avons toujours ce centre arménien de la haute Cilicie : Zéitoun, Marache, qui ont été reconnus comme autonomes en pratique par les gouvernements européens depuis 1867 et qui sont aujourd'hui dans une situation tout à fait indéfinie ; nous ne savons pas en effet si ces villes sont encore occupées par les troupes françaises ou les troupes arméniennes enrôlées par la France, ou par des bandes arméniennes indépendantes, ou si elles ont été envahies par les troupes nationalistes de Mustafa Kémal. Au nord de ces cantons arméniens, vous avez toute la bande de territoire qui doit rejoindre un jour la petite Arménie de Cilicie à la grande Arménie du Caucase. Vous voyez que le problème arménien se présente à vous d'une façon tout à fait intacte. Vous avez pour vous le droit, puisque vous pouvez invoquer l'article 12 ; vous avez, si vous le voulez, les moyens, puisque vous avez d'une part la République du Caucase, et d'autre part, celle de Cilicie, vous avez même les nécessités des puissances qui, à elles seules, ne peuvent plus se tirer d'affaire. Ce que vous avez à déterminer, ce sont les moyens pratiques de faire entrer dans la politique courante les règles imposées par l'article 12, et ces moyens pratiques ne peuvent être que d'une sorte : il faut que vous trouviez les moyens d'assister financièrement, militairement, politiquement et surtout moralement les deux Républiques arméniennes d'Erivan, d'un côté de Payas de l'autre, de façon à ce que, par un moyen que vous tâcherez de déterminer, soit installé auprès d'elles, non pas un contrôle, non pas un protectorat, mais une protection efficace et que, par l'assistance des Puissances européennes et de l'ensemble du monde civilisé, vous arriverez à donner aux Arméniens ce qu'ils méritent, c'est-à-dire la récompense de leurs efforts, le paiement de leurs souffrances et la porte vers la liberté.

Le Pasteur Krafft-Bonnard examina longuement la question de secours immédiat et désintéressé à l'Arménie, et celle du mandat.

M. Krafft-Bonnard a lu le texte de l'adresse

à envoyer au Conseil suprême, et de la lettre au Conseil de la Société des Nations, rédigée par le Comité organisateur. Ces textes, avec quelques modifications et additions proposées par les délégués, ont été adoptés à l'unanimité.

De même, le texte de la dépêche adressé au gouvernement français, rédigée par M. Bérard, et celle adressée au gouvernement britannique au sujet de Batoum, rédigée par le Rev. Harold Buxton, ont été adoptés.

Ont été également adoptés à l'unanimité les textes d'une dépêche, au gouvernement américain, demandant la continuation de l'envoi de farine en Arménie, et d'une autre, adressée au nom de la Conférence aux colonies arméniennes, proposées par le Comité organisateur, ainsi que celui d'une dépêche au président Wilson, lui exprimant la gratitude des amis de l'Arménie, rédigé par M. Calwell, représentant des Arméniophiles américains.

M. Vischer, sur la demande de M. Bérard et de nombreux délégués, fit une relation détaillée des récents événements d'Ourfa, dont il fut témoin. Il établit l'inexactitude des notes parues dans les journaux et accusant les Arméniens de la ville d'avoir trahi la garnison française et subitement cessé de la ravitailler ; il démontra que tout au contraire, la population arménienne eut l'attitude la plus loyale et courageuse, et assista jusqu'à la fin de toutes ses forces la garnison française contre les bandes kémalistes.

Le même jour, à 4 h. 30, eut lieu, dans la salle de la Société de Géographie, la réunion publique, en présence d'une nombreuse affluence.

A cette réunion prirent la parole Victor Bérard, comme président, Léopold Favre, M^{me} Inga Nalbandian, Prof. A. Meillet, etc...

Nos lecteurs trouveront ci-dessous le pathétique discours que M^{me} Inga Nalbandian a prononcé dans cette réunion :

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

C'est la veuve d'un Arménien qui vous parle ; voilà mon seul droit de vous parler, et aussi mon devoir sacré.

On m'a chargée, on m'a fait l'honneur de me charger de vous parler de l'héroïsme arménien. Mesdames et Messieurs, j'en suis bien in-

digne et bien incapable ; vous me pardonnerez la hardiesse que j'ai eue en acceptant cette tâche, cet honneur et vous me prendrez, je vous prie, tout simplement comme une interprète, en comprenant que dans un tel sujet il n'y a rien à créer, rien à présenter de soi-même, car on n'a qu'à peindre la réalité, l'histoire glorieuse et douloureuse, depuis bien des siècles, mais surtout depuis le dernier quart de siècle (et non seulement durant toute la guerre mais, notez le bien, jusqu'aujourd'hui), de l'héroïsme arménien.

Or, je n'aurai qu'à vous citer quelque-unes des pages de l'histoire de l'héroïsme arménien. Ces pages, Mesdames et Messieurs, sont écrites d'abord par le sang de 200.000 soldats arméniens qui se sont battus glorieusement sur tous les fronts des Alliés ; ensuite par le sang d'un peuple entier qu'on a mis à mort, un peuple innocent, travailleur, intelligent et dont les souffrances ont fait des héros ; ensuite, ces pages ont été écrites par les larmes des survivants.

Devant cette héroïsme arménien, nous tous, Arméniens et étrangers, n'avons qu'à nous incliner avec une émotion silencieuse qui est la seule fleur que nous puissions poser sur les tombes de ceux qui ne sont plus...

Dès la déclaration de la guerre, le 2 août 1914, l'active sympathie des Arméniens de tous les pays fut acquise aux nations libérales de l'Occident.

Dans ce pays de France, que tous les Arméniens aiment comme une seconde patrie, la jeunesse universitaire et laborieuse arménienne courut aux armes pour la défense du sol sacré de la France.

Les Légionnaires arméniens se comportèrent héroïquement, prouvant ainsi les qualités guerrières de leur race. Si bien qu'en 1917, quand il fallut les retirer du front français pour former les cadres de la Légion arménienne destinée à la campagne de Palestine et de Syrie, le Commandant de la Légion étrangère ne se soumit pas de bonne grâce à cette mesure, ne voulant pas se priver de ses soldats d'élite.

D'ailleurs, les multiples citations, les croix de guerre, les médailles militaires qui ornent les boutonnières des rares survivants — à peine 80 sur 900 — témoignent éloquemment de l'hé-

roïsme de cette phalange de braves entre les braves.

A l'appel de la Délégation Nationale Arménienne, à qui les gouvernements alliés avaient promis la délivrance de l'Arménie du joug et des yatagans des Turcs, des milliers d'Arméniens des Etats-Unis traversèrent les mers pour venir combattre l'ennemi héréditaire : le Turc. Unis aux Arméniens du Mont-Moussa et d'autres régions de la Turquie, ils formèrent les bataillons de cette Légion arménienne qui prit une grande part à la victoire des Alliés en Palestine et en Syrie.

C'est un bataillon arménien qui, sous la direction d'officiers français et sous les plis glorieux du drapeau tricolore, enleva la position supérieurement organisée et âprement défendue du Mont Arara. L'héroïsme des Arméniens y fut admirable. Le centre de résistance turco-germain céda à l'assaut de ces Légionnaires arméniens qui étaient animés par le souffle du patriotisme le plus pur et l'ardent désir de secouer une fois pour toute la tyrannie des Osmanlis. Aussi, les vainqueurs de Verdun ne ménagèrent-ils pas leurs félicitations aux héros arméniens.

Mais c'est surtout au Caucase que cet héroïsme arménien a rendu d'inappréciables services à la cause des Alliés.

Dès le début de la guerre, les Arméniens y furent mobilisés dans les armées moscovites comme citoyens russes, au nombre de 175.000 environ. Ils prirent part à toutes les batailles contre les Austro-Allemands, remarquables de bravoure, de discipline et d'endurance.

En outre, dans les armées russes de ce front, il y avait 40.000 mobilisés arméniens.

Le Caucase fut le centre d'un grand mouvement de volontaires, qui aurait été plus grand encore sans les difficultés soulevées par le gouvernement de Pétrograd. Les Arméniens réussirent quand même à former 6 colonnes (12 à 15.000 hommes) dont la première était commandée par le général Andranik, le héros nationale arménien, dont la vie depuis trente ans n'a été qu'une suite glorieuse de luttes contre les Turcs. Ces volontaires arméniens fourniront une aide précieuse aux armées russes, dont ils formaient

les avant-gardes pendant la marche en avant et les arrière-gardes pendant les retraites. C'est ainsi qu'ils contribuèrent pour une large part à la victoire russe de Sarikamich, à la prise de la ville de Van et de Bitlis et de la forteresse d'Erzeroum.

Après la révolution russe et le traité de Brest-Litovsk, le front caucasien fut défendu uniquement par les Arméniens qui disposaient de très peu d'armes et de munitions et n'avaient aucune communication avec les Alliés pour recevoir du secours.

Mais n'importe, de Bakou à Trébizonde, en passant par Bitlis, Van, Erzeroum, Gumuchhané, les héros arméniens affamés, nu pieds, brûlèrent leurs dernières cartouches et réussirent à retarder pendant sept mois l'avance des Turcs, immobilisant ainsi d'importantes forces ennemies qui auraient été utilisées sur les fronts de Mésopotamie et de Syrie. La défense héroïque et désespérée de Bakou pendant quatre mois contre les bandes turco-tatares restera comme un des symboles de l'héroïsme arménien.

Mais même à l'heure actuelle, plus d'un an après l'armistice, alors que les autres armées du monde entier ont pu retrouver le calme et le repos, l'armée régulière organisée par le gouvernement de la République et placée sous le commandement du général Nazarbékian se bat contre des bandes turco-tatares et kurdes qui envahissent le territoire de la jeune république à l'instigation des meneurs nationalistes Jeunes-Turcs.

Dans les hautes sphères alliées, l'effort militaire et l'héroïsme des Arméniens ne sont point ignorés. Lord Robert Cecil le reconnaissait dans une lettre rendue publique, adressée à Lord Bryce. Tous les Français qui purent l'apprécier, témoignent de l'héroïsme arménien. M. Henry Barbey, correspondant de guerre du « Journal » qui vient de publier un fort beau volume sur l'Épopée arménienne, et le docteur Dartigues, chef de la mission sanitaire française au Caucase, qui reviennent de ces lointaines contrées, témoignent de la fidélité arménienne à la cause des Alliés.

De son côté « Le Temps » du 10 octobre 1918, a publié le communiqué suivant :

« Parmi les troupes qui, sous le commandement français prennent une part active à la libération des territoires syriens, se trouve la Légion arménienne, encadrée et commandée par des officiers français. Dans toutes les opérations de ces dernières semaines, ces troupes arméniennes ont fait montré des meilleures qualités militaires et de la plus grande valeur. Le général Allenby, commandant en chef des troupes alliées en Syrie, a tenu à reconnaître cette valeur dans un télégramme qu'il adressa au Président de la Délégation Nationale Arménienne. De son côté, le chef des détachements français, sous les ordres duquel ils combattent, a mis en lumière les qualités d'endurance et d'ardeur des soldats arméniens, dont la fidélité à l'Entente ne s'est pas démentie ».

Les funérailles des volontaires arméniens, tombés au champ d'honneur, ont eu lieu en grande pompe, le 20 septembre 1918, devant des détachements de toutes les troupes.

Le lieutenant-colonel a prononcé les mots suivants à ces héros endormis pour toujours :

« Au nom de tous les chefs, gradés et soldats du sous-secteur de droite, je salue nos morts arméniens du combat d'hier. Ils sont tous tombés sur cette position où nous venons de faire un poignant pèlerinage. Le bataillon a abordé cette position d'un bel élan inopiné ; il s'y est maintenu sous les rafales de l'Arara ; la belle contenance du bataillon, pendant plus de douze heures, malgré des pertes, a permis de réaliser la mission qui était de fixer l'ennemi. J'admire la tenacité de votre race, qui a fait votre survie à travers des siècles d'épreuves.

« Sur ce terrain où hier le moindre geste appelait la mort, nous avons la fière consolation d'ensevelir les héros Arméniens, tous tombés au premier rang face à l'ennemi, en donnant l'exemple. Tous méritent la croix de guerre, tous sont les patrons, les saints de la Légion d'Orient.— Dormez dans votre gloire ; vous aurez ouvert la route à la Justice et au Droit chassés de ces régions depuis des siècles. Nous saurons être dignes de vous, pour que cette réparation soit complète et durable. J'en fais le serment sur votre tombe, devant ce cimetière dont nous ferons un monument de gloire et que nous appellerons

le Cimetière de l'Arara pour réunir dans ce nom le souvenir de nos morts, de leur sacrifice, de leur héroïsme, et de l'horizon qu'elle ouvre aux aspirations nationales de leurs compatriotes ».

Le capitaine, commandant le 1^{er} Bataillon de la Légion, a fini son discours par ces mots : « Ce matin, dès l'aube, en visitant le champ de combat où vous êtes tombés, j'ai eu une fière satisfaction de constater que tous vous avez été frappés dans l'attitude du héros qui se bat, le fusil à la main, face à l'ennemi. Votre bravoure est écrite sur ce terrain où vous allez maintenant reposer ; votre héroïsme est là dans ces abris que vous avez construits sous un marmitage effrayant, sous la pluie des balles que lançaient sur vous les mitrailleurs, sur un terrain criblé de trous d'obus. Votre héroïsme est le symbole de l'héroïsme de votre race. Vous avez manqué de chance et vous n'avez pas eu la joie du triomphe ; mais l'immense succès des troupes alliées vous a largement vengés et cette victoire nous approche de la restauration de l'Arménie. Votre sacrifice n'a donc pas été inutile, et votre mémoire sera sacrée dans le souvenir de vos frères d'armes ».

Ah ! rappelons-nous le témoignage de cet officier français... et n'oublions surtout pas, qu'encore actuellement, longtemps après la signature de la paix, la signature des traités et des assurances, les Arméniens ont dû rester « des héros qui se battent, le fusil à la main, face à l'ennemi ». Aidons-les, soutenons leur cause juste et sainte ; soyons dignes d'eux, comme l'a juré devant leurs morts cet officier de l'armée française...

*
**

Mesdames et Messieurs, nous aurions pour des mois et non pas pour une pauvre demi-heure d'une séance limitée, si nous voulions pénétrer plus profondément dans ce sujet, d'une beauté incomparable ; celui de l'héroïsme arménien. Laissez-moi seulement vous rappeler qu'il y a aussi un autre héroïsme que celui du soldat arménien, que celui des armes. Il y a celui de toutes ces âmes simples, modestes, fidèles jusqu'à la mort ou jusqu'à la torture à leur idéal de pa-

triotisme ou de foi chrétienne, ou, quant aux femmes, à leur honneur et à leur dignité. Bref, l'héroïsme de ces martyrs, dont le nombre dépasse un million, qui ont subi l'horreur inouïe des déportations et des massacres en Arménie turque. Ne les oublions pas, Mesdames et Messieurs, lorsque nous rendons hommage à l'héroïsme arménien.

Ils n'ont reçu ni la croix de guerre, ni même une croix sur leur tombe... Car on ne leur a même pas accordé une tombe. Mais certes, les pages où est écrit leur sort, dans nos cœurs, sont en elles-mêmes les monuments d'un héroïsme qui égale celui des héros militaires. Malgré le temps bien limité qui m'est accordé, je ne me refuserai pas la douloureuse satisfaction de vous en donner — parmi des milliers — un exemple :

Dans le quartier arménien d'une grande ville en Asie-Mineure, une femme scandinave avait travaillé depuis de longues années et y avait partagé avec les Arméniens le bien et le mal. Lorsque les déportations commencèrent, en 1915, cette femme — je suis fière de vous dire que c'était une Danoise — a non seulement protégé et sauvé d'innombrables femmes et enfants, mais elle a eu le courage et la chance bien rare d'arriver à cacher dans sa maison particulière, ou plutôt en un trou de terre dans son jardin, des hommes, donc selon des Turcs des criminels, et elle a pu les garder, au nombre de onze, toute une année. Il y avait, parmi eux, deux personnes distinguées de la Communauté arménienne, entre autres un prêtre qui jouait un rôle important auprès de ses compatriotes. Eh bien, — l'espionnage se trouve partout, et spécialement sous le ciel turc, — le jour vint où l'endroit du prêtre recherché par les Turcs fut sur le point d'être trahi. Et cette femme dut appeler le prêtre et lui dire : « Il m'est impossible de vous garder plus longtemps, les autres en seraient les victimes ». Elle n'avait pas besoin d'en dire davantage. Le prêtre lui répondit seulement : « Je l'ai su. Et tu n'as pas besoin de me dire quoi que ce soit. Je suis prêt. Nous nous en allons à l'instant même ». « Pourquoi vous deux ? » demanda-t-elle. Car la jeune femme du prêtre était avec lui. « Ah ! dit-il, les femmes

ne peuvent pas se taire ». Et il partit avec sa femme. Il s'en allait avec elle dans la forêt à l'entrée de la ville. Là, il sortit de sa poche deux cachets d'un poison d'effet rapide. Il en fit prendre un à sa femme ; il lui tenait la main jusqu'à ce qu'elle eût rendu son dernier souffle ; puis il prit lui-même le second cachet, et ainsi il était sûr que ceux qu'ils avaient laissés dans la misérable cachette sous la terre, ne seraient pas compromis par lui.

Ah ! je pourrais continuer ce sujet à l'infini...

Mesdames et Messieurs, je disais au début de ce discours que les pages des héros arméniens étaient écrites par le sang des morts et par les larmes des survivants. Mais je tiens à vous témoigner aussi — et je fais cela en qualité d'étrangère et non pas comme Arménienne — que c'est chose bien étrange de constater l'héroïsme muet, la résignation extraordinaire, la patience unique par laquelle cette nation infiniment martyrisée porte sa croix et cache ses larmes. L'Arménien ne se lamente pas, en général ; je pourrais vous en citer maints exemples. Mais est-ce donc pour cela que leurs souffrances nous font doublement souffrir ? ... Je ne le sais pas ! Mais je me souviens d'avoir lu une fois, dans les mémoires d'Ernest Legouvé, les paroles suivantes : « Béranger a dit quelque part : « Pour qu'un auteur me fasse pleurer, il faut qu'il ne pleure pas ». Et Legouvé ajoute alors : « Rien de plus vrai. Mais il faut qu'il ait pleuré ! ... ».

Mesdames et Messieurs, mon sujet est tellement tragique : l'héroïsme arménien ! — car quel a été jusqu'aujourd'hui le fruit de cet héroïsme, la récompense de ses sacrifices innombrables ! Sa récompense a été des catastrophes toujours nouvelles, des souffrances à l'infini, et dans les cas les meilleurs, une incertitude, une attente fiévreuse pendant cette existence qui est, me semble-t-il, celle de l'homme à qui on a construit une cabane sur un volcan en lui disant : « Tu ne bougeras pas ! Car il vaut mieux que la victime du feu de l'enfer, soit toi et non pas nous. Et il faut nous laisser d'abord le temps d'aller cueillir les fruits de vos jardins voisins ».

Encore une dernière forme de l'héroïsme arménien, que je voudrais rappeler à votre souvenir, en terminant. C'est celle de la mère arménienne.

Le poète arménien Aharonian, le Président de la Délégation de la République, celui qui, en collaboration avec S. E. Boghos Nubar Pacha, l'éminent Président de la Délégation Nationale et avec leurs collègues et amis, lutte en ce moment pour le salut de l'Arménie, — le héros et le poète Aharonian, a chanté dans une de ses petites perles en prose, intitulée « La Mère », le deuil de la mère arménienne. Et le poète arménien Tchobanian finit son sublime poème intitulé « Berceuse pour notre Mère l'Arménie » par ces lignes : « O mère, relève-toi ! bénis-nous ! Étends sur nous tes mains immenses ! Que notre sang tariisse et que nos vies soient immolées pour ton bonheur ! »

Et je vous demande : Peut-on parler de l'héroïsme arménien, sans s'incliner devant celui des mères arméniennes, elles qui ont élevé les héros, elles qui ont vu les bébés arrachés de leur sein et mis à mort devant leurs yeux, elles qui ont donné leurs fils, même le dernier, à la cause de la patrie ! C'est à elles que M. Aharonian s'est adressé, à Tiflis, avant les nouveaux combats terribles de Bakou, d'Erivan et d'Alexandropol. Il leur a dit, à ces pauvres mères qui avaient la mort dans l'âme :

« Sur tous les fronts, vos enfants sont tombés, tués ou blessés ! Donnez encore à la Patrie ceux qui vous restent... Donnez-lui vos derniers enfants, même les plus jeunes... L'ennemi féroce et sans pitié avance... Coûte que coûte, il faut nous défendre... Il faut l'arrêter... Mères, vous avez souffert, mères, vous souffrez le martyr dans votre chair, mais la Patrie est une mère plus grande et plus douloureuse encore. Sacrifiez-vous, sacrifiez-lui vos derniers enfants ».

Et toutes les pauvres femmes arméniennes qui écoutaient en pleurant le Président du Conseil National, séchèrent leurs larmes pour l'acclamer. Et elles se sont sacrifiées...

Mesdames et Messieurs, c'est aussi une mère qui vous parle — et je suis fière de vous dire, une mère arménienne, une mère de quatre

enfants qui seront des Arméniens, je l'ai promis à leur père, je le promets aujourd'hui devant les représentants de la Nation. Hier soir, un des orateurs du banquet de la Délégation Arménienne a parlé de l'enfant arménien sur les genoux de la Mère-Arménie, cette image très connue, cet enfant qui est le symbole de l'avenir arménien.

Moi, j'ai chez moi mon tout petit, mon bébé grand comme ça, qui a maintenant cinq ans. Lorsque je devais partir pour Paris, il n'y comprenait rien — ce Paris, il ne savait ce que c'était — et l'Arménie, il n'en savait pas beaucoup plus. Bref, j'ai compris qu'il y avait dans son petit cœur le germe d'un certain étonnement qui pouvait s'approcher de la jalousie vis-à-vis de cette Arménie dont sa mère lui parlait si souvent et qui était maintenant la cause de son départ : « En somme, maman, qu'est-ce que tu aimes le plus : moi ou l'Arménie ? ». Je lui ai répondu : « Mon petit, lorsque je t'aime, c'est l'Arménie que j'aime, et lorsque j'aime l'Arménie, c'est toi que j'aime, j'aime... car toi, tu es l'Arménie, tu es l'enfant arménien, tu es l'avenir arménien, toi et tes mille et mille petits frères et sœurs là-bas, que nous voulons sauver ! »

Mon bébé, naturellement, ne m'a pas comprise encore, mais ses grand frères m'ont comprise, et l'aîné qui a douze ans, m'a dit « C'est bien, Maman, tu peux partir ! va-t-en, puisque je sais que c'est pour la patrie de Papa que tu travailles ».

Mesdames et Messieurs, j'ai trois fils, trois petits garçons, et en terminant ces paroles sur l'héroïsme arménien, je voudrais vous affirmer ceci, qui est le témoignage d'un cœur de mère, que dans l'éducation de mes enfants je n'ai rien trouvé de plus haut et je ne trouverai très certainement jamais aucun idéal plus noble, plus pur à dresser devant leurs yeux que celui de l'héroïsme des compatriotes de leur père : l'héroïsme arménien ! »

M. Victor Bérard. — La parole est à M. Meillet.

M. A. Meillet, Professeur au Collège de France. — Mesdames et Messieurs, si je m'écoutais, je vous laisserais sous l'impression des pa-

roles émouvantes que vous venez d'entendre, mais on m'a chargé de vous exposer brièvement quel est l'état actuel de la question arménienne. Je vais essayer de m'acquitter de cette tâche aussi simplement que je le pourrai. Ce n'est pas un orateur qui vous parle, c'est un historien, un historien qui essaiera de vous présenter les faits tout simplement. D'ailleurs les faits sont suffisamment éloquents par eux-mêmes pour n'avoir pas besoin que celui qui parle y ajoute une éloquence.

Nous sommes réunis ici sur l'invitation du Comité Suisse. Je crois que ce qui a déterminé d'abord le Comité Suisse à s'intéresser à l'Arménie, c'est que les malheurs de l'Arménie ont dépassé la mesure commune et qu'il a trouvé là de quoi manifester, encore plus qu'ailleurs, l'amour de l'humanité qui caractérise son pays.

Le nom d'Arménie nous apparût la première fois il y a bien longtemps, sur un des plus beaux textes historiques, sur les inscriptions du roi Darius, au VI^e siècle avant J. C.

Darius disait « Armina » ; les Grecs ont dit sans doute, sous l'influence des Perses, « Armenos », et nous disons encore « Arménien ». Ce nom, ce n'est pas celui que les Arméniens se donnent, mais c'est la première forme sous laquelle l'Arménie nous apparaît dans l'histoire.

Le début de l'histoire arménienne, c'est en réalité un début tout à fait analogue à celui de l'histoire d'Angleterre. La première dynastie arménienne est aussi peu arménienne que la dynastie de Guillaume le Conquérant est une dynastie anglaise, et pendant des siècles et des siècles, ce sont ainsi des aristocrates parthes qui ont gouverné l'Arménie ; mais un jour, les parthes ont perdu leur pouvoir en Perse, tandis qu'ils conservaient le leur en Arménie. De ce jour-là, l'Arménie se trouve avoir une civilisation tout à fait différente de celle que possédaient les Perses. L'Arménie avait d'ailleurs commencé à devenir chrétienne. Au moment où la Perse devenait un pays profondément nationaliste, se fermant aux influences du monde hellénique, l'Arménie, au contraire, s'ouvrait aux influences du monde occidental, et la barrière qui s'était dressée entre la Perse et l'Arménie, cette barrière aboutissait à ce que l'Ar-

ménie regardé de plus en plus du côté de l'Occident. Enfin, cette aristocratie parthe, qui n'avait plus de soutien au dehors, a disparu et une culture proprement arménienne s'est instituée. C'est là le fait fondamental du développement de l'Arménie. Le trait essentiel, celui dont la nation vit encore, c'est que, quand il a été créé un alphabet, une langue littéraire, il a été créé toute une littérature, il a été créé toute une civilisation propre à la nation arménienne. A quel moment précis a eu lieu ce grand fait ? Il est malaisé de l'indiquer d'une manière bien exacte. Peu importe ; ce qui est sûr, c'est qu'au VII^e siècle après J. C., nous sommes en présence d'une littérature très considérable, qui comprend tant de traductions de tous les livres saints du christianisme que des œuvres originales de toutes sortes, des livres de théologie, des œuvres historiques, tout ce qui, à la date où a été constituée cette littérature, représentait la civilisation normale des hommes de ce temps. L'Arménie a possédé une tradition à elle de ce jour-là. La nation arménienne a eu dès lors ses titres de noblesse qu'elle ne devait plus oublier. Au moment où s'est constituée ainsi cette littérature, aucune des grandes nations de l'Europe moderne n'existait encore : il n'était question ni de France, ni d'Angleterre ; rien de pareil n'était même imaginé. Les titres littéraires de la nation arménienne ont une antiquité qui dépasse de plusieurs siècles ceux de la plupart des nations de l'Europe occidentale. Cette culture a provoqué à son tour la création d'un état arménien, mais non plus d'un état arménien qui, comme l'état précédent, était aux mains d'une aristocratie étrangère ; non, c'est un état arménien qui était profondément arménien, dont les chefs se sentaient arméniens, et il y eut alors, au IX^e et X^e siècles, une grande renaissance de la littérature arménienne. A ce moment-là même, non seulement il y a eu ainsi une nouvelle floraison littéraire, mais il y eut toute une brillante architecture, il y a eu tout un art arménien extrêmement original et dont les églises qui couvrent le sol arménien nous ont conservé le souvenir ; et puis, les circonstances historiques, les difficultés où s'est toujours trouvée la nation arménienne, du fait de son territoire extrême-

ment difficile, ont amené, une fois de plus, la ruine de cet Etat arménien qui avait eu quelques siècles de durée.

Mais de nouvelles circonstances, une fois de plus, allaient déterminer ailleurs l'existence d'un état arménien. Cette fois, ce furent les Croisades. Quand les Croisés sont venus essayer de reconquérir pour le Christianisme les Saints Lieux, ils ont trouvé à leurs côtés les Arméniens qui étaient arrivés jusqu'à la Méditerranée. Les Arméniens ont été pour les Croisés des aides précieux, et eux mêmes se sont appuyés sur les Croisés pour constituer un Etat nouveau, ce royaume de Cilicie qui a vécu aussi longtemps que les Croisades ont continué. Et puis, les Croisades, peu à peu, ont échoué, on a renoncé à reconquérir les lieux saints. Privés de secours extérieur, de nouveau les Arméniens ont perdu leur état propre, et depuis que les Croisades ont définitivement échoué, il n'y a plus eu, jusqu'à hier, d'Etat Arménien. Mais il est resté une nation arménienne. Nulle part, les Arméniens ne disposaient d'une force à eux, nulle part, ils n'avaient un gouvernement à eux, mais il s'était constitué un esprit national qui vivait dans leurs monuments, leur église qui ne ressemble à aucune autre église, qui vivait dans leur littérature, une littérature qui a sa langue propre ; et l'absence de toute espèce d'Etat arménien, la perte de tout pouvoir propre, n'a jamais pu entamer le sentiment national qui a subsisté à travers les siècles. Tous les malheurs ont pu intervenir, toutes les persécutions ont pu se faire sentir, jamais la nation n'a oublié qu'elle existait par elle-même et qu'elle avait une âme à elle.

Enfin, nous voici au XIX^e siècle. Au XIX^e siècle, vous le savez, toutes les nations qui avaient une langue à elles ont essayé de retrouver leurs titres de noblesse ; des langues qui semblaient en train de disparaître, le Tchèque par exemple ont retrouvé leur existence, grâce au travail des philologues et des maîtres d'école qui ont rendu à la vie une langue en train de s'évanouir. Les Arméniens ont travaillé ; tous les vieux textes ont été édités, re-édités, étudiés ; l'histoire nationale a été développée devant les yeux du monde, et l'Arménie qui n'a-

vait jamais perdu le sentiment profond de son existence, l'Arménie est apparue aux yeux du monde avec tous ses anciens titres qu'elle avait soigneusement conservés ; il n'y avait qu'à les mettre en évidence, et on ne s'est pas contenté de reprendre les titres anciens ; on s'est aperçu que la langue ancienne ne suffisait plus au sentiment du monde moderne ; pour rendre à la culture arménienne sa vie, son activité, il a fallu la rapprocher de l'état actuel de la langue, et il a été créé des langues littéraires toute modernes, et en peu d'années, deux littératures ont été créées : l'une dans le centre de Tiflis et d'Érivan, l'autre dans l'Arménie turque. Ainsi, le sentiment national grandissait d'année en année, mais ni au Caucase, ni en Turquie les Arméniens ne disposaient d'un pouvoir. Les meilleurs, les plus actifs d'entre eux avaient été obligés, dès le Moyen-âge et constamment, d'émigrer au dehors. La nation arménienne a été saignée constamment par une émigration qui n'a jamais cessé, une émigration qui a fait connaître au dehors toute l'activité, tous les dons intellectuels d'une race puissamment douée, mais qui, aussi, enlevait au pays même les meilleurs de ses éléments et qui faisait que, dans le pays, il ne restait que les éléments les plus tranquilles, les moins actifs, les moins novateurs. Néanmoins, et en partie sous l'action de l'émigration, en partie sous l'action des missions des différents pays qui cultivaient la nation arménienne, sous l'action des maîtres arméniens eux-mêmes, qui faisaient un si grand effort pour redonner à la nation le sentiment de sa culture propre, peu à peu les Arméniens ont renforcé le sens de leur existence nationale ; mais du coup, les Turcs qui étaient tolérants aussi longtemps que l'on se pliait sous leur pouvoir sans aucune espèce de résistance, dont la tolérance était faite d'ailleurs d'ignorance et d'indifférence, immédiatement les Turcs ont réagi, et ils ont réagi brutalement, par les massacres, par l'oppression qui devait anéantir la race, puisque c'était une race qui prétendait retrouver son existence nationale, et c'est ainsi que s'est posée la question arménienne. Elle s'est posée le jour où une nation qui avait une vieille culture, qui l'avait conservée à travers tout le Moyen-âge, et qui la

restaurait dans tout son éclat et avec une forme nouvelle au XIX^e siècle, ne voulait, ne pouvait plus se plier à une domination étrangère ; de ce jour-là, la question arménienne était posée, et elle était posée dans le sang.

Je ne vais pas vous retracer l'histoire du problème au cours du XIX^e siècle ; ce sont des tentatives toujours vaines pour concilier deux inconciliables ; le pouvoir absolu des Turcs d'une part, de l'autre, la volonté inflexible d'une nation qui savait qu'elle a le droit de vivre et qu'elle représente dans l'Orient proche l'avant-garde de la civilisation occidentale.

Comment maintenant se pose le problème ? Nous avons la nation arménienne et nous la trouvons divisée entre des États divers ; nous la trouvons représentée par un noyau de ses enfants demeurés dans le pays, et par une émigration immense où sont les meilleurs de ses enfants. Nous trouvons des missions qui s'efforcent d'élever la nation arménienne, de lui apporter toute la culture occidentale, cette culture dont elle était assoiffée elle-même, mais qui, du même coup, développait l'esprit national et qui donnait aussi un peu à la nation le sentiment que, si elle faisait un effort, elle trouverait au dehors un appui qu'elle était destinée ne réaliser à ne jamais trouver. Et c'est là qu'est intervenue la responsabilité et de l'Europe, et de l'Amérique, une responsabilité dont on n'a peut-être toujours eu le sentiment aussi profond qu'on aurait dû l'avoir ; par ce fait même qu'on a soutenu la nation arménienne, qu'on a admis qu'elle avait un droit moral d'exister, on lui a inspiré confiance, on lui a donné le courage de résister à l'oppression, et le jour où l'oppression s'est manifestée dans toute sa violence, le jour où elle s'est traduite par des massacres systématiques, par des massacres répétés, vous le savez, le monde civilisé n'a pas réagi, et les espoirs qu'il avait laissés entrevoir, il n'a pas aidés à les réaliser. Au moment où la guerre allait éclater, vous savez cependant qu'on faisait un petit effort, un effort bien modeste : on avait imposé au gouvernement turc un petit essai, un petit commencement de réforme. Vous savez que des inspecteurs, des représentants de l'Europe, étaient sur le point de partir pour l'Ar-

ménie ; ils étaient désignés ; ils ne sont pas partis, la guerre a éclaté.

Quel rôle allait alors jouer, je ne dis pas l'Arménie (il n'y avait pas d'Arménie), mais la nation arménienne ? Elle était divisée entre deux états principaux, deux états dont l'un a été belligérant dès le premier jour, très nettement dans le camps de nos adversaires ; il y est entré officiellement peu de temps après. Vous savez que les Arméniens de Russie immédiatement se sont sentis alliés aux Alliés, qu'ils ont pris part à la guerre de toutes leurs forces, de toute leur âme, et en effet, la Russie leur avait fait quelques promesses, et on pouvait espérer alors que le succès des Alliés, y compris la Russie, vaudrait aux Arméniens, non pas seulement aux Arméniens du Caucase, mais aussi aux Arméniens de Turquie, sinon l'indépendance, sinon l'autonomie qui ne pouvait guère être espérée dans le cadre de l'empire des Turcs, du moins l'affranchissement du joug turc, du moins la possibilité de vivre d'une manière pacifique, la possibilité de travailler, et pour les Arméniens de Turquie, la possibilité de réaliser ce qu'ils avaient réalisé si brillamment dans la Caucasic russe, de devenir les éléments les plus actifs, les plus progressistes, les meilleurs hommes d'affaires, ceux qui faisaient marcher réellement le pays. Les Arméniens de Turquie ne pouvaient rien, entourés de populations armées contre eux, ils ne pouvaient qu'attendre les événements. Vous savez ce qui est arrivé. Je n'ai pas à reprendre les événements de la guerre, vous savez l'avance des armées russes du côté d'Erzeroum, vous savez comment la révolution russe est intervenue, comment elle a abandonné immédiatement, sans lutte, toute la conquête qui avait été faite, et comment l'Arménie, non seulement l'Arménie turque mais même les provinces russes de Transcaucasie, se sont trouvées abandonnées à l'invasion turque.

C'est de ce jour-là que le problème arménien est apparu sous une forme nouvelle ; de ce jour-là, la question comment allait-elle se poser ? On s'est aperçu très vite du fait que les différents éléments qui composaient la Transcaucasie russe ne pouvaient vivre ensemble. L'essai de collaboration qui avait été fait d'abord a ra-

pidement été interrompu par la divergence des intérêts et des manières de voir. On est donc arrivé à constituer très vite une petite Arménie qui a déclaré son indépendance, et de ce jour-là, la question s'est posée de savoir quelle étendue aurait l'Arménie nouvellement constituée, comment elle existerait.

Il y a eu deux moments successifs dans les pourparlers qui ont amené la situation actuelle ; tout d'abord les Arméniens ont pensé qu'ils se devaient à eux-mêmes de réclamer tout ce qui pouvait constituer une Arménie aussi étendue que possible, une Arménie comprenant toutes les parties arméniennes de l'ancien empire russe, et celles de la Turquie où les Arméniens sont réellement chez eux ; et c'est ainsi qu'à été posé ce grand projet d'une Arménie intégrale allant de la mer pour ce qui subsiste d'Arméniens, mais il est vrai aussi que s'il n'y avait pas eu, non seulement les derniers massacres, mais des massacres ininterrompus depuis le début du XIX^e siècle, et une situation intolérable depuis des siècles et des siècles, la nation arménienne aurait une tout autre importance au point de vue numérique qu'elle ne l'a actuellement. Les massacres ne peuvent pas constituer un titre de possession pour les Turcs.

Voilà pour le premier essai. Mais si les massacres ne constituent pas un titre de possession, s'ils ne constituent pas un droit pour les massacreurs, il n'en reste pas moins que la nation a souffert, que ses forces sont restreintes, et que, par elle-même, elle est hors d'état de défendre, de mettre en valeur, un pays immense et singulièrement difficile. Il fallait trouver une grande nation ou un ensemble de nations qui voudraient bien prendre l'Arménie, pour ainsi dire, par la main, pour l'aider à franchir les quelques dizaines d'années difficiles qui ne pouvaient pas manquer de lui rendre les commencements singulièrement pénible ; il fallait trouver un mandataire pour l'Arménie. Mais vous savez aussi que, s'il y a eu pendant les années de la guerre un certain sentiment de désintéressement chez les nations et surtout chez les peuples, les gouvernements ont retrouvé depuis tout leur égoïsme, un égoïsme qu'ils ont volontiers qualifié de sacré, et cet égoïsme a suffi pour que l'Ar-

ménie, qui représente aujourd'hui une charge, ne trouve aucun défenseur, ne trouve personne qui veuille se charger de soutenir ses pas et de lui faire retrouver la situation que les massacres lui ont fait perdre. La difficulté actuelle, c'est qu'il n'y a personne qui puisse rendre à l'Arménie ses frontières naturelles, il n'y a personne qui soit prêt à lui donner des moyens de transports, les capitaux dont elle a besoin pour commencer à se développer. On a donc été amené, devant le refus des plus grandes puissances d'accepter le mandat arménien, on a été amené à un projet plus modeste, beaucoup plus restreint : c'est celui qui est maintenant soumis aux puissances, c'est celui que le projet de traité remis aux plénipotentiaires turcs a enregistré, et celui dont on peut essayer aujourd'hui d'obtenir la réalisation. Ce projet, vous le savez, est beaucoup plus restreint, et non seulement restreint, mais il est même un peu incertain, un peu indécis. Les limites de ce qui doit constituer l'Arménie ne sont pas fixées ; mais si le gouvernement américain n'a pas accepté le mandat pour soutenir l'Arménie, son Président, au moins, a accepté de délimiter l'Arménie du côté de la Turquie. Nous sommes donc pour le moment devant une incertitude assez grande, mais il n'en reste pas moins vrai que l'Arménie, telle qu'elle doit être constituée, renfermera, outre les provinces arméniennes de l'ancien empire des tsars, plusieurs des provinces turques, et notamment le centre, profondément arménien, de Van et de Bitlis ; et la question qui se pose encore est de savoir quel sera le débouché de l'Arménie sur la mer. Et ce n'est pas tout. Puisque désormais, on ne peut espérer que l'Arménie ait toute l'étendue qu'on avait envisagée pour elle, puisque des vilayets, comme celui de Sivas, par exemple, où il y avait tant d'Arméniens, et des Arméniens qui jouaient un si grand rôle, puisque ces vilayets ne seront pas attribués à l'Arménie, il faut que les Arméniens qui y ont pu rester, ceux qui y viendront retrouver leur ancienne place, il faut que ces Arméniens soient protégés, il faut que les Arméniens de Cilicie trouvent, eux aussi, une protection. Le problème devient ainsi très complexe. Il y a deux éléments nettement distincts :

d'une part, comment établir l'Arménie proprement dite, l'Etat arménien ? quelles frontières lui donner ? Quel appui lui donner ? Car maintenant, vous le savez, il existe un état arménien, et de l'autre, quel secours donner, et quelle protection donner aux Arméniens qui ne seront pas dans les limites de cet Etat arménien qui est constitué, qui existe et qui déjà a, pour la première fois depuis les Croisades, une existence officielle. Voilà où en est maintenant le problème arménien. Les difficultés, elles viennent toujours de cet égoïsme sacré dont je vous parlais tout à l'heure ; on n'a toujours pas trouvé les forces qui aideront l'Arménie à sortir de sa situation actuelle, de la situation cruelle où ses malheurs immérités l'ont plongée. L'Europe, l'Amérique, n'ont pas encore senti la nécessité de rendre à l'Arménie son existence ; elles savent bien que l'Arménie doit exister, elles ont reconnu en droit un Etat arménien ; il reste maintenant à le faire durer en fait. C'est pour maintenir ce fait que nous sommes réunis ici, c'est pour que cette réalisation aboutisse enfin, d'une manière certaine, qu'on va nous faire tout à l'heure des propositions précises, et c'est cela que nous demandons de soutenir.

Je laisse à Monsieur Bérard le soin de vous exposer ce que nous comptons faire et ce qui va vous être proposé.

M. Victor Bérard.— Mesdames, Messieurs, M. Favre vous disait tout à l'heure que, s'il y a vingt-cinq ans, nous avions vu toute la besogne que nous aurions à faire, plus d'un courage aurait faibli. Quand je regarde à vingt-cinq ans en arrière, ce n'est pas la grandeur de la tâche que je vois, c'est la grandeur du résultat. Il y a tout juste vingt-cinq ans aujourd'hui que Pierre Quillard a publié son premier article sur les massacres. Pierre Quillard a eu beaucoup de lecteurs, il n'eut ou'un seul disciple et quand l'année suivante, Pierre Quillard ne pouvant pas rentrer à Constantinople, envoya ce disciple à sa place, je tombais en plein massacre arménien, et quand je vins raconter au peuple de France l'étrange politique que nous suivons là-bas, j'eus des lecteurs à mon tour, mais je n'eus pas de disciple, si bien que pendant deux ans, on montrait presque du doigt sur la terre

française ces deux fous qui venaient parler d'indépendance arménienne, qui croyaient qu'un jour on tirerait l'Arménie des mains de ce monstre où on l'avait plongée, qui croyaient qu'on retirerait le peuple arménien de la double tyrannie Russe et Turque, étant donné, disait-on, que, quand les Turcs disparaîtraient, d'autres viendraient à leur place sous le nom d'Allemands et que la puissance russe était tellement solide que jamais elle ne disparaîtrait. Voilà ce qu'on nous disait il y a vingt-cinq ans. Aujourd'hui, nous avons fait de la bonne besogne ; il n'y a plus de monstre turc, il n'y a plus d'empire russe, il n'y a plus d'empire allemand, et il y a deux Arménies. Nous n'en voulions qu'une et nous n'en voulons toujours qu'une ; les diplomates nous en ont donné deux. Nous n'en voulons qu'une, parce que nous voulons l'unité arménienne. Nous voulons que tout ce qui fut jadis le domaine de la race le redevienne ; comme vous le disait M. Meillet tout à l'heure, le massacre n'est pas un titre de propriété, et quand on vient nous dire que, dans les villes où jadis régna la civilisation arménienne, le couteau turc et la méthode allemande ont fait aujourd'hui le désert, c'est une raison suffisante pour refaire l'Arménie. Nous regardons en arrière et disons : « Nous referons l'Arménie partout où l'Arménie a existé ». (Applaudissements). Nous voulons donc que de la mer de Chypre à la mer Noire, nous voulons que du plateau anatolien où vivent les Turcs jusqu'au plateau de l'Ararat où vivent les Persans, nous voulons que, de la plaine arabe jusqu'à la plaine géorgienne, un jour, un Etat arménien existe dans lequel on fera sa place à l'élément kurde, mais dans lequel on aura l'unité de langue, de civilisation et l'unité de lois. Nous voulons un seul Etat arménien. (Applaudissements). Nous voulons que cet Etat arménien ait un jour sa pleine indépendance ; nous savons que de la dispersion présente à l'unité future, et de la servitude actuelle à l'indépendance complète, il y a beaucoup de temps encore : nous sommes patients. Nous avons vécu vingt-cinq ans sans espérer ; maintenant que nous voyons se lever au bout de la côte le soleil de la liberté, nous aurons de la patience ; nous savons que si nous n'assistons pas,

nous, au couronnement de notre œuvre, notre œuvre se dressera un jour pour nous rendre justice, et que si nous n'avons rien fait dans notre vie que de nous occuper du peuple arménien, nous pourrions nous présenter devant le grand Juge et devant l'Histoire avec la conscience nette. (Applaudissements). Mais à l'heure actuelle, par le travail des diplomates, on nous présente deux République arménienne : l'une dans ce qui fut autrefois la Grande Arménie, l'autre en Cilicie, au golfe d'Alexandrette. La république arménienne de l'Ararat est aujourd'hui reconnue par l'Europe ; elle a son territoire, elle a son indépendance, elle a sa Chambre des députés, elle a le président de sa Délégation que je salue ici en votre nom ; elle a son armée dont nous avons connu l'héroïsme, dont nous espérons toujours le succès ; elle a son territoire qu'elle revendique, et c'est ce territoire que le Conseil Suprême a chargé le Président Wilson de délimiter d'une façon plus exacte. Nous avons donc de ce côté un Etat existant, des provinces actuelles et des nations futures ; et à l'autre bout du domaine arménien, on nous annonce que les Français, dans la zone d'influence qui leur a été concédée par les accords, viennent d'établir tout au bord du golfe d'Alexandrette et dans les montagnes de l'Armanus une autre République arménienne. Elle existe, nous le savons. Qu'est-elle ? Comment vit-elle ? De qu'elle pays, et de qu'elle forces dispose-t-elle ? Nous n'en savons rien, car les procédés de silence que l'on employait contre nous il y a vingt-cinq ans n'ont pas changé beaucoup : on nous ouvrait nos lettres, on supprimait les télégrammes ; on nous ouvre nos lettres et on les supprime ; tout de même, les journaux nous publient les nouvelles en nous disant que la France a mis son intérêt et son honneur à constituer au bord du golfe d'Alexandrette la nouvelle république arménienne de Cilicie, pour les Arméniens qui l'ont servie dans la légion arménienne. Voilà donc la seconde République que nous aurons bientôt. (Applaudissements).

Or, tout auprès de cette République, il y a des cantons arméniens dont le gouvernement français depuis 1867, par la bouche de son mi-

nistre des affaires étrangères, M. le marquis de Moustier, à la tribune du corps législatif, a publié que l'indépendance et l'autonomie de ces cantons, qu'en particulier l'autonomie politique de Zéitoun, était à l'égard de votre tradition nationale une partie intégrante du droit au Levant. Nous réclamons donc purement et simplement que la France tienne sa parole, et qu'elle adjoigne le plutôt possible à sa République arménienne de Cilicie ces cantons arméniens auxquels elle a promis son assistance et leur autonomie depuis plus de cinquante ans (Applaudissements).

Et tout auprès de ces cantons arméniens s'étend cette plaine de Cilicie où les villes de Tarse, d'Adana et de Sis ont été les capitales vénérées d'une civilisation arménienne. Nous demandons, de la même façon, que le pouvoir arménien soit rétabli dans ces villes historiques, et que la République de Cilicie soit constituée de tous les territoires qui doivent lui revenir. Quand nous aurons ainsi, aux deux extrémités du territoire arménien, deux Républiques existantes, nous aimons mieux le dire ouvertement, nous savons bien ce que nous aurons fait. En 1871, l'ingéniosité des diplomates s'était arrangée pour empêcher les Bulgares de faire un Etat unique ; les puissances avaient partagé le territoire en deux parties, on avait tiré une ficelle rouge, on avait mis des cachets à tous les passages ; un beau jour, la volonté populaire

brisa les cachets ; l'unité bulgare fut faite. Nous savons bien qu'avant dix ans l'unité arménienne sera faite d'Erivan à Alexandrette. (Applaudissements). Et nous savons d'autre part que si, à l'heure actuelle, l'Arménie n'a peut-être pas les moyens financiers et militaires d'entreprendre à elle seule la défense et la mise en valeur de tous ces territoires nous savons que l'Arménie a la valeur physique, la valeur intellectuelle et la force morale qui font qu'un peuple se gouverne lui-même et doit arriver à disposer, lui seul, de toutes ses destinées. Nous savons que l'indépendance arménienne n'est qu'une question d'années ; mais puisqu'on nous reproche quelquefois d'être des rêveurs et que nous voulons être des réalistes, des gens pratiques, nous disons, sans le penser toujours, qu'entre la servitude actuelle et l'indépendance prochaine, il ne faut pas avoir la prétention de sauter ; il faut prendre l'escalier de la diplomatie avec les paliers qui doivent nous arrêter à tous les étages. Nous acceptons de passer par le mandat, le contrôle, l'autonomie limitée, l'autonomie complète, l'indépendance protégée, l'indépendance contrôlée pour arriver jusqu'à l'indépendance ; nous le disons du bout des lèvres, nous n'en pensons pas un mot au fond du cœur ; nous pensons que nous arriverons à l'indépendance avant vingt-cinq ans, nous pensons que cette indépendance s'imposera d'elle-même aux puissances.

BANQUET DES AMIS DE L'ARMENIE

Le 25 Juin 1920, à 8 h. 30 du soir, à l'hôtel Lutétia, un banquet, offert par la Délégation Arménienne, en l'honneur des amis de l'Arménie, réunit tous les membres de la Conférence, ainsi que plusieurs notabilités parisiennes arméniophiles et les membres du Congrès National des Arméniens de Turquie, réunis au même moment à Paris.

Etaient présents : MM. Léopold Favre, Victor Bérard, Charles Couyba, Rév. Harold Buxton, A. Meillet, Gaston Deschamps, capi-

taine A. Poidebard, Edouard Naville, Auguste de Morsier, pasteur A. Krafft-Bonnard, Miss Emily J. Robinson, Abbé J. Delarue, M^{me} Inga Nalbandian, MM. J.-H. Rosny aîné, H. Guernut, J. Charles-Brun, André Chéradame, Pierre Bernus, A. Ferdinand Hérold, Ludovic de Contenson, Frédéric Macler, Paul Desfeuilles, Jean Guirand, Bertrand Bareilles, A. Augustin Rey, A. M. Benedictsén, A. M. Murray, V. Videt, C. Noeser, Heiberg, Preiswerk, D^r A. Visher, Miss Mabel Buxton, D^r W. Vicher, G. Triandaphylli,

dès, Léon Maccas, S. E. Boghos Nubar Pacha, président de la Délégation nationale arménienne ; A. Aharonian, président de la République arménienne et M^{me} Aharonian ; S. E. M. Gabriel Noradounghian, président du Congrès national arménien ; MM. D^r Nevrouz, G. Sinabian, membres de la Délégation Nationale arménienne ; le général Gorkanian, Enfiédjian, D.Tchayan, Assadourian, R. Berbérian, Z. Khanzadian, conseillers de la Délégation arménienne ; M. Papadjanian, S. David Bey, Der Stépanian, A. Terzibachian, R. Vorpérian, Der-

bédérian, Prof. Toumayan, Bezdikian, A. Par-seghian, membres du Congrès national arménien ; A. Tchobanian, président de l'Union des Intellectuelles arménienne de Paris, N. Kaleb-djian, attaché au ministère des Affaires étrangères ; A. Djévahirdjian, président du conseil de l'Eglise arménienne de Paris ; H. Turabian, directeur du journal *Artzakank Parisi* ; L. Hampartsoumian du journal *Veradzenount* ; M. Gumuchian, Ghazarian, Tchopourian.

Au dessert, des toasts ont été prononcés.

DISCOURS DE M. PAUL PAINLEVE

Député, ancien Président du Conseil

Mesdames, Messieurs,

Nous sommes réunis aujourd'hui pour rendre hommage à l'Arménie, non pas seulement à l'Arménie martyre, mais à l'Arménie héroïque !

Au mois d'août 1914, lorsque l'aventurier de grand chemin que son audace et ses forfaits avaient porté au pouvoir, Enver Pacha, méditait déjà le mauvais coup par lequel il allait forcer la Turquie à la guerre, il envoya des émissaires en Arménie.

Son plan était grandiose : il s'agissait, à travers le nord de la Perse et le Caucase, de gagner le Turkestan et l'Afghanistan et d'organiser, de créer un vaste empire pantouranien au service de l'Allemagne, ce qui aurait rendu intenable la position en Asie des puissances alliés. Il demandait aux Arméniens leur alliance ou, tout au moins, leur bonne volonté, leur neutralité, un passage sûr ! Mais la vieille nation qui, depuis plus de deux mille ans, a été comme la sentinelle avancée de la civilisation gréco-latine en Orient, celle qui, plus tard, fut comme une marche chrétienne, la vaillante nation qui avait subi, combien de fois l'invasion de toutes

les hordes de barbares, qui avait été piétinée par les Mongols, les Turcs et qui, pourtant vivait, et gardait sa puissance civilisatrice, la vieille nation refusa avec dégoût l'offre qui lui était faite et ne voulut pas consentir à servir ses bourreaux contre les nations qui, depuis des siècles, étaient ses protectrices !

C'est ce refus, c'est cet acte de courage et d'indépendance que l'Arménie devait expier pendant ces cinq années de guerre par un martyrologe qui n'a rien de comparable dans l'histoire ! Il faut, en effet, remonter aux plus sanglants jours du Moyen Age, au XIV^e et XV^e siècles, pour trouver quelque chose qui rappelle de loin le drame qui s'est passé pendant cinq années de guerre à travers les plateaux de l'Arménie. Lorsqu'un Gengiskhan, un Tamerlan accumulait au milieu des steppes des pyramides de têtes qui représentaient les populations de villes entières, il obéissait à je ne sais quel esprit de destruction, il se plaisait dans le sang, l'opium et la mort. Mais ce qui s'est passé en Arménie, de par les ordres de Berlin, est quelque chose de pire, de bien pire, et par l'ampleur des meurtres, et par le plan prémédité et comme stratégique de destruction. Car c'est en

effet un plan stratégique de destruction, qui s'est accompli pendant cinq années. Il s'agissait, puisque la terre d'Arménie était fertile, puisqu'elle se trouvait sur la route du fameux Bagdad-bahn, de rendre ces terres libres pour le colon supérieur, pour le colon allemand, et comme la race Arménienne était trop civilisée et trop cultivée, représentait un passé trop instruit pour fournir une main-d'œuvre servile, pour rendre ces terres libres, il fallait que cette race disparût ! Et c'est ainsi que le char de triomphe germanique devait passer sur cette population douce, civilisée que, jusque-là, les peuples d'Europe s'étaient honorés en protégeant de leur mieux contre la barbarie ! (Applaudissements).

Vous connaissez ce plan sinistre, satanique, de déportations, ce plan par lequel 1.500.000 Arméniens furent chassés dans des déserts lointains, sans vivres, et massacrés le long des routes, sans pitié ! Vous savez que des milliers de femmes et d'enfants furent jetés dans l'Euphrate et que le spectacle de ce qui s'est passé défie toute imagination. Nous savons cela par les récits de missionnaires allemands et allemandes qui en ont gardé l'horreur. Il faut lire les descriptions de tel missionnaire de Munich qui déclare que, de ses yeux ne peut s'effacer le spectacle de ces longues files d'enfants si doux, aux longs cheveux blonds, aux regards candides, qui s'en allaient vers le fleuve où ils allaient être précipités ! tous ces petits anges qui, aujourd'hui, sont autour du trône de Dieu et élèvent leurs plaintes !

Mais ne parlons plus de ces horreurs ; nous les connaissons, elles sont, oserai-je dire, trop connues, parce que la simple description des faits apparaît comme le martyrologe de tout un peuple, au point que, dans l'imagination de beaucoup, il semble que de l'Arménie il ne reste rien que le souvenir d'un peuple qui n'est plus ! Je suis convaincu même que cette idée se glisse dans certains esprits que l'Arménie était un pays voué à la destruction, que les Arméniens, c'était comme une longue file d'esclaves qu'on menait à l'abattoir, parce qu'ils étaient trop doux, incapables de se défendre, et il y a peut-être des consciences qui s'accommoderaient du vieux mot de je ne sais quel sous-Machiavel,

qu'après le bourreau ce qu'il y a de plus odieux dans la persécution, ce sont les victimes, qui auraient bien pu se défendre !

Il faut dissiper cette légende : le peuple arménien n'est pas un peuple sans force, sans courage, sans résistance, qui se laisse massacrer et tend le cou au couteau du boucher ! Rien, au contraire, dans l'Histoire, n'est plus admirable que la résistance qu'il a opposée à toutes les forces de destruction et, en particulier, je voudrais que cette parole fût comme le leit-motiv de ce bref discours, c'est parce que l'Arménie s'est mise entravers du plan pangermaniste, parce qu'elle n'a pas voulu laisser passer la horde touranienne vers les Indes, qu'elle a supporté les massacres odieux dont l'Histoire n'avait pas donné jusqu'ici d'exemple ! (Applaudissements).

Nous ne devons pas oublier non plus que des millions de femmes ont subi de cruels supplices, parce qu'elles refusaient de se laisser imposer la conversion forcée. Oh ! certes, le peuple arménien est un peuple profondément artiste, un peuple doux, un peuple qui hait la violence ; mais ce n'est pas seulement un peuple dont la liturgie admirable dit le cri de douleur et la pensée ; ce n'est pas seulement un peuple de poètes et de grands poètes, comme vous pourrez vous en rendre compte tout à l'heure en applaudissant les gracieuses artistes qui veulent bien nous apporter aujourd'hui le concours de leur talent auquel on ne fait jamais appel en vain. Ce n'est pas cela seulement ; l'Arménien est un peuple vaillant, et dès qu'il a eu des armes, il a lutté héroïquement par tous les moyens, et je voudrais vous en donner des exemples, des exemples vrais, des exemples que l'Histoire enregistrera comme les hauts faits d'un peuple qui a droit à la vie.

Au début de la guerre, il y a en France quelques milliers d'Arméniens : les jeunes s'engagent. Une colonne de 800 hommes est formée. Savez-vous combien il en reste ? Une centaine, dont 50 intacts et 50 blessés.

Dans l'armée russe, c'est par 150.000 hommes qu'on compte les légions arméniennes qui marchent sur les traces de Loris-Mélikoff, et, d'après l'avis des chefs russes, ils combattent

de façon à faire payer à leurs adversaires toutes les cruautés qu'ont subies leurs ancêtres. A Van, alors que les Russes ne sont pas encore en état d'attaquer, les massacres commencent à se déchaîner autour de la ville. Il n'y a pas d'armes : on en forge, on en improvise, et avec ces armes de fortune, la ville chasse les Turcs et les Kurdes, et pendant de longues semaines tient tête à des forces dix fois supérieures, jusqu'au moment où les Russes viennent la délivrer.

En Cilicie, sur une colline isolée, près de la mer, il y a 3.000 femmes et enfants qui se sont réfugiés pour échapper aux massacres turcs. Il y a là 500 jeunes gens, avec quelques fusils, quelques projectiles, des armes insuffisantes ; courageusement, à force d'héroïsme, ils tiennent tête pendant un mois, malgré la faim, aux attaques réitérées des hordes turques, jusqu'au moment où la flotte française vient les délivrer.

Il est une page plus belle, plus grande, dans la défense arménienne. Il existe en Arménie un héros légendaire, c'est Andranik, nommé par le peuple « le héros de la liberté arménienne ». Au début de la guerre il avait été le principal organisateur de corps de volontaires ; jusqu'au dernier jour, il luttera contre la cruauté et la tyrannie des persécuteurs. Au moment où la défense russe s'effondre, où le bolchévisme triomphe, l'Arménie se trouve dans une position qui découragerait les plus grands héros ! Elle est isolée, elle souffre de la faim, des épidémies, des attaques incessantes et des Bolchéviks russes et des Turcs qui l'attaquent par derrière ! Néanmoins, les Arméniens décident, sur l'appel d'Andranik et sur l'ordre du Conseil National, de résister jusqu'au bout ; dans le Caucase une armée arménienne se forme et lutte pendant plusieurs mois contre les Turcs ; au même moment, les Arméniens dirigés par le général Bagratouni jouent le principal rôle dans la défense épique de Bakou, et lorsque l'armistice aura lieu, les troupes arméniennes n'auront pas cédé, elles seront encore maîtresses d'un lambeau du sol arménien, malgré les Turcs, les Tartares et les Bolchéviks russes ! (Applaudissements).

Aujourd'hui nous avons la victoire. Il semble que le péril soit passé ; il semble que ce cau-

chemar de massacres soit à jamais dissipé ! ... Eh bien ! le péril reste grand, le péril reste immense, et si nous sommes ici aujourd'hui, ce n'est pas seulement pour pleurer et célébrer des morts, c'est avant tout pour sauver les survivants ! La race arménienne mérite de vivre, elle doit vivre et elle est encore aujourd'hui sous un péril mortel, le même péril qui menace d'ailleurs et les Grecs et les Syriens, et tout ce qu'il y a de chrétien en Asie, là où la férocité turque n'est pas muselée, en quelque sorte, par la présence des troupes alliées ! (Applaudissements).

Quelle est, en effet, la situation actuelle de l'Arménie ?

L'Arménie russe s'est déclarée indépendante. Elle a su jusqu'ici et elle saura dans l'avenir défendre son indépendance contre toutes les attaques comme elle a su lutter courageusement contre la famine et les épidémies. Mais il y a l'ancienne Arménie turque. Il est entendu, c'est la volonté des puissances alliées, qu'une Arménie indépendante, intégrale, devra être constituée, qui englobera toutes les terres de race arménienne : l'ancienne Arménie russe, l'Arménie turque, la Cilicie. C'est très beau. Nous applaudissons tous à cette constitution qui permettra aux peuples qui seront enfin gouvernés par une civilisation humaine, de vivre côte à côte, en concorde et en fraternité (Applaudissements). Mais il faut atteindre la période où ce régime idéal sera réalisé. Or, dans l'intervalle, dans cette Arménie anciennement turque, si nous exceptons la Cilicie, où il y a des troupes alliées, et où un ordre parfait règne, dans toutes les autres provinces, c'est encore le meurtre, la violence, c'est encore la torture : en un mot, c'est le massacre à l'état sporadique qui risque de devenir général si l'Europe n'y met bon ordre. Et les populations arméniennes qui viennent de subir l'extermination méthodique dont je parlais tout à l'heure, ont le choix aujourd'hui entre deux périls égaux : sur 1.600.000 déportés, jetés dans les déserts de l'Arabie, il y en a 800.000 qui survivent. Ceux qui restent là-bas meurent de faim ; ceux qui rentrent dans leur pays pillé, dévasté, risquent le massacre. Il ne faut pas que cela soit ! Il faut que des mesures immédiates soient prises, qui ne permet-

tent plus que le sang coule sur cette terre si cruellement ensanglantée déjà.

Vous savez que de tout temps ce fut un gros effort de la part de la civilisation occidentale de faire régner la paix dans les populations de vieil Orient. La France, parmi toutes les nations, a été celle dont l'œuvre humaine a été la plus persistante et en même temps la plus largement généreuse. La France, en Orient, et c'est de là que lui vient son prestige, n'a jamais cherché à défendre des intérêts égoïstes, elle n'a jamais cherché que le bien de l'humanité, qu'à faire régner la paix et la concorde aussi bien la France chrétienne, la France des Croisades, que la France de la Révolution, et c'est pourquoi dans ces dernières années, lorsque tant de malheurs s'abattaient sur l'Arménie, les hommes

de tous les partis en France, sont venus de leur mieux au secours de la nation persécutée et vous avez pu entendre les paroles éloquentes d'un Jaurès, d'un de Mun, d'un de Pressensé, d'un Marcelin Berthelot, de tant d'autres ! et il y avait autour de ce nom sacré : l'Arménie, comme une sorte d'union sacrée ! (Applaudissements). Eh bien ! il faut que la France, de par son passé, soit la première à élever la voix pour que le péril que je signalais tout à l'heure soit enfin écarté ! Il faut que le drapeau tricolore et les autres drapeaux alliés abritent enfin sous leurs plis les orphelins et les femmes de l'Arménie ! Il faut que sur cette terre vénérable où se lève le soleil, se lève enfin le soleil de la Justice et de la Liberté ! (Applaudissement prolongés).

ALLOCUTION DE S. E. BOGHOS NUBAR

*Président de la Délégation Nationale
Arménienne*

Après l'éloquent et vibrant discours de l'illustre savant et éminent homme politique que nous venons d'entendre, je n'aurais aucune excuse à prendre la parole, si je n'avais le devoir de le remercier au nom de la Délégation Nationale Arménienne et de tous les Arméniens. En toute occasion nous avons trouvé en lui un ami chaleureux de l'Arménie.

Je n'ai pas besoin de rappeler la grande part qu'il a prise, en 1916, à l'inoubliable cérémonie Pro-Arménien à la Sorbonne, où son magnifique discours avait fait passer sur toute l'assemblée un grand frisson d'horreur et de pitié. Je suis particulièrement heureux de rendre hommage à la fidélité de son amitié pour nous pendant toute la durée de la guerre et jusqu'à ce jour où il nous en donne une si touchante preuve.

J'adresse aussi nos plus chaleureux remerciements à la Direction de l'« Effort de la France et des Alliés », — en particulier à M. Klobukowski et à M. Paul Labbé, l'infatigable défenseur de toutes les causes nobles et justes, — ainsi qu'aux éminentes personnalités qui,

avec eux, ont organisé cette belle fête aujourd'hui.

Le sort de l'Arménie sera bientôt décidé. Après des siècles de souffrances, après quatre années de guerre, au cours desquelles nous avons passé des plus riantes espérances aux sombres découragements et aux plus cruelles angoisses, nous voyons enfin luire le jour radieux de la libération et de l'indépendance. Nous comptons fermement aujourd'hui sur la réalisation de nos aspirations nationales. La lettre que M. Clemenceau, Président de la Conférence de la Paix, vient d'adresser aux Délégués Ottomans, au nom des Plénipotentiaires, nous en donne la nouvelle et ferme assurance.

Cette lettre est en effet l'expression du jugement de la Conférence de la Paix, et jamais jugement plus fondé n'avait été porté sur les oppresseurs séculaires de notre nation.

Dans le Memorandum remis au Conseil des Dix, le Grand Vizir avait essayé de plaider les circonstances atténuantes. Il avait tenté lui aussi, comme les Allemands l'ont fait pour eux-mêmes, de séparer le Gouvernement, — qui se-

rait innocent. Ce seraient les Jeunes-Turcs, d'où viendrait tout le mal ; eux seuls auraient voulu la guerre, eux seuls les massacres ; leurs méfaits ne sauraient être imputés au peuple turc. Le Gouvernement Jeune-Turc n'est plus au pouvoir et conséquemment, déclare le Grand Vizir, « la politique non moins que la justice recommande de rétablir intégralement ces territoires dans leur état d'avant-guerre ».

La Turquie demande encore le maintien de l'intégrité de l'Empire.

A de telles prétentions la Conférence par l'organe de son Président a fait la réponse qui convenait ; elle l'a fait en des termes si nets, si incisifs, que je ne puis résister au plaisir de vous en relire les passages suivants :

« Le Conseil, dit M. Clemenceau dans sa réponse, ne peut accepter ni cette conclusion, ni les arguments sur lesquels elle se fonde. Je ne met pas en doute un seul instant que le Gouvernement actuel de la Turquie ne réprouve profondément la politique suivie par ses prédécesseurs ; même si le Gouvernement Turc n'y était pas engagé par des considérations de moralité (et il y est évidemment) il y serait décidé par des considérations d'opportunité. Pris individuellement, ses Membres ont toutes les raisons et tous les droits de répudier les actes dont le résultat s'est montré si désastreux pour le pays. Mais d'une façon générale, une Nation doit être jugée d'après le Gouvernement qui dirige sa politique étrangère et dispose de ses armées. La Turquie ne peut pas non plus prétendre être dispensée des injustes conséquences de cette doctrine, simplement parce que ses affaires, au moment le plus critique de son histoire, sont tombées aux mains d'hommes qui, entièrement dénués de principes et de pitié, ne pouvaient même pas commander au succès. »

Voilà pour ce qui est des responsabilités ; voici maintenant un jugement formel sur la capacité des Turcs de gouverner les races étrangères. Je cite encore textuellement :

« Le Conseil est bien disposé envers le peuple turc, dont il admire les excellentes qualités. Mais il ne peut compter au nombre de ces qualités, l'aptitude à gouverner des races étrangères. L'expérience a été trop souvent et trop

longtemps répété pour qu'on ait le moindre doute quant au résultat. L'histoire nous rapporte de nombreux succès turcs et aussi de nombreux revers turcs ; nations conquises et nations affranchies. Cependant dans tous ces changements, on ne trouve pas un seul cas en Europe, en Asie, ni en Afrique, où l'établissement de la domination turque sur un pays n'ait été suivie d'une diminution de sa prospérité matérielle et d'un abaissement de son niveau de culture ; et il n'existe pas non plus le cas où le retrait de la domination turque n'ait pas été suivi d'un accroissement de prospérité matérielle et d'une élévation du niveau de culture. Que ce soit parmi les chrétiens d'Europe ou parmi les Mahométans de Syrie, d'Arabie et d'Afrique, le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout où il a vaincu. Jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné par la guerre. Ce n'est pas dans ce sens que ses talents s'exercent ».

Faut-il rappeler que je ne fais que citer et que ce jugement est signé : Clemenceau ?

Je m'en voudrais de laisser passer, sans le lire aussi, le paragraphe suivant :

« Dans un passage frappant de son Memorandum Votre Excellence déclare que la mission de son pays est de se consacrer à une *intense culture économique et intellectuelle*. Nul changement ne saurait être plus sensationnel et plus saisissant, aucun ne saurait être plus profitable. Si Votre Excellence peut prendre l'initiative de cette importante évolution chez les hommes de race turque, elle méritera et recevra certainement toute l'aide qu'il est en notre pouvoir de lui donner ».

Voici enfin, pour finir, la conclusion pratique de la lettre, qui est particulièrement intéressante pour nous, — en ce qu'elle indique la décision de principe de la Conférence sur les mesures qu'elle considère comme de son devoir de prendre pour le règlement du sort des populations de l'Empire :

« La conclusion évidente de ces faits semblerait être la suivante ; la Turquie, sans la moindre excuse et sans provocation, a attaqué de propos délibéré les Puissances de l'Entente, et ayant été battue, elle a fait tomber sur les

vainqueurs la lourde tâche de régler la destinée des populations variées qui composent son empire hétérogène. Ce devoir, le Conseil des principales puissances alliées et associées désire l'accomplir, autant du moins qu'il concorde avec les vœux et les intérêts permanents des populations elles-mêmes ».

Telles sont les conclusions de la Conférence de la Paix ; et nous avons ainsi la formelle assurance que les peuples chrétiens en général et les Arméniens en particulier seront à jamais délivrés du joug ottoman, qu'ils seront rendus à la liberté, afin de faire renaître, avec leur vie nationale, la prospérité et la richesse de leur pays, dont le Turc n'a jamais poursuivi que la ruine et la dévastation.

L'Arménie, heureuse et libre, laborieuse et prospère, étendra d'une mer à l'autre son territoire où, sur les ruines d'aujourd'hui, des villes et des villages renaîtront sous une démocratie équitable pour tous. Je songe à ce qu'ont été dans l'antiquité ces pays d'Anatolie, de Syrie, de Mésopotamie, quelles richesses ils ont créées, quelle haute civilisation s'y est développée. C'est par les Turcs que la ruine et la stérilité sont venues. Elles partiront avec eux. Il faut l'affirmer

bien haut. Depuis cinq siècles rien ne s'oppose à l'essor des peuples de l'Asie occidentale, rien, si ce n'est le Gouvernement destructeur et infécond qui leur a été imposé par la force.

Dans cette Asie renouvelée, les Arméniens seront un élément de progrès et de civilisation. Quel que soit le régime que le Traité de Paix assurera à l'Arménie libre, quelle que soit la Puissance à qui la Société des Nations donnera mandat d'assister, dans sa résurrection, notre peuple martyr, nous demanderons à la France de nous aider à greffer notre civilisation si vieille et si jeune à la fois sur sa brillante et noble civilisation. Nous voulons que dans toute l'Arménie résonne la langue française, organe des grandes pensées et de l'émancipation des peuples.

L'Arménie doit sa libération à la victoire des soldats de la France et de ses Alliés. Et je vois dans la belle manifestation de ce jour et dans les chaleureuses paroles de M. Painlevé un gage des liens d'amitié de la part de la France, de profonde reconnaissance et de filiale affection de la part de l'Arménie, qui resserreront dans l'avenir les liens qui ont toujours rapproché nos deux nations.



A la veille de la guerre de 1914 on ne comptait que 2500 Arméniens en France. Les jeunes s'engagent, une Colonne de 800 hommes est formée. Il en reste une centaine, dont 50 intacts et 50 blessés.

POURQUOI L'ALLEMAGNE A PERDU

LA GUERRE DE 1914.1918

Suivant les Mémoires de Von Ludendorff (le généralissime Allemand) l'un des facteurs de la défaite allemande a été le manque de combustible et que *les Arméniens y ont apporté leur contribution en retardant de huit mois l'occupation de Bakou par leur vaillante résistance.*

Mr. Gérard (ancien ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique à Berlin) à déclaré de son côté que les contingents Arméniens, placés sous son commandement en Palestine, avaient combattu brillamment et pris une grande part dans la victoire. La France ne possédait qu'un seul bataillon d'Algériens en Palestine. Ce sont des contingents Arméniens qui occupèrent pour la France les côtes syrienne et la Cilicie. Ainsi donc l'obligation des Alliés et de l'Amérique envers l'Arménie n'est pas une simple obligation d'humanité puisqu'elle se trouve basée sur les services rendus par l'Arménie sur le champ de bataille.

*

A TRAVERS LA PRESSE
De « Paris.Midi » (10 Avril)

Du moins avons-nous eu la consolation de célébrer, à la Sorbonne, une injustice plus grande encore que la nôtre : celle qui a été faite à l'Arménie. Combien Enver Pacha, armé du coutelas béni par Guillaume II, a-t-il torturé d'Arméniens avant l'arrivée vengeresse des armées du tsar ? Six cent mille ? Huit cent mille ? on ne le saura jamais exactement. Que l'Arménie ait survécu à un pareil massacre en grand, c'est un miracle arménien, comme il y a le miracle serbe. On a dit des Arméniens qu'ils étaient intelligent et laborieux, mais qu'ils se laissaient égorger comme des moutons, par manque de courage. C'est une calomnie. Les habitants de

l'Arménie russe fournissent au tsar quelques-uns de ses meilleurs généraux. Seul l'esclavage turc avait pu comprimer ce peuple ingénieux et fier, qui reflurira demain comme refluriront les roses de Sivas, la ville aux cent mille rosiers.

Il le faut pour le soulagement de la conscience humaine ! Il faut qu'Enver Pacha, l'assassin à jolie figure de mignon du Bas-Empire, assiste à la résurrection arménienne, comme le fourbe Ferdinand de Sofia assistera à la résurrection serbe, comme déjà le kronprinz est écartelé, tout pantelant, devant la résurrection de la France.

Maurice de WALEFFE

*

D' « Exelsior » (11 Avril)

De tous temps, les Turcs ont massacré les Arméniens ; mais six cent mille Arméniens massacrés depuis le début de la guerre européenne jamais les massacreurs n'avaient inscrits un tel chiffre à leur tableau d'atrocité !

Faut-il croire comme l'a dit M. Painlevé au cours de la belle cérémonie de protestation en faveur des Arméniens qui eut lieu dimanche à la Sorbonne et comme l'a répété après lui l'abbé Wetterlé, qu'à la cruauté ottomane est venue se superposer la méthode allemande ? Que si les Turcs ont fait mieux, c'est-à-dire pire, c'est sous l'impulsion et la direction des nouveaux maîtres que, dans leur folie, ils se sont donnés ?

On serait tenté de l'admettre. Mais, jadis, un Turc m'a ingénument livré une explication de ces crimes qui a beaucoup de chances d'être vraie :

— Vous comprenez, me dit-il paisiblement, les Arméniens font beaucoup d'enfants, et les

Ottomans de moins en moins. De plus, ils sont plus intelligents. Quand, dans une même école, il y a de petits Arméniens et de petits Turcs, les premiers sont toujours à la tête de leur classe, et les petits Turcs à la queue. Si donc on laissait aller les choses, il viendrait un moment où les Arméniens seraient tout et feraient tout en Asie-Mineure, noyant les Turcs sous leur nombre et les dominant, par surcroît, en raison de leur valeur intellectuelle... Alors, il faut en tuer beaucoup, de temps en temps. C'est la seule manière de rétablir l'équilibre !

C'est bien simple, comme vous voyez. Les Turcs avaient depuis longtemps institué le système. Mais la guerre européenne empêchant les puissances civilisées — dont l'Allemagne n'est pas — d'intervenir en faveur des Arméniens, ils se sont empressés de l'appliquer en grand. Et l'Allemagne, leur alliée, les regarde avec indulgence : ayant massacré les Belges, elle n'a aucun droit de leur rien reprocher.

Pierre MILLE

*

De « LA DEPECHE » (18 Avril)

Une réunion solennelle s'est tenue, le dimanche 9 avril, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous le patronage de l'Association des Amitiés Franco-Etrangères, pour apporter à l'Arménie l'hommage de la France, pieux hommage de sympathie et de pitié douloureuse. De toutes les victimes de cette terrible guerre, qui fait tant de victimes, nulle n'est plus touchante et plus déplorable que l'Arménie. Elle a connu plus que les horreurs de la guerre : sans armes, sans résistance possible, elle a été livrée aux bourreaux. Hommes, femmes, enfants, vieillards, par troupeaux, ont été massacrés dans une volonté systématique d'extermination.

Paul Deschanel, président de la Chambre, Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique : Anatole France, notre grand écrivain, tour à tour ont pris la parole pour dénoncer et flé-

trir cet assassinat de tout un peuple dont l'Allemagne s'est faite la complice. Entre ces discours, l'audition de mélodies populaires, où passe la mélancolie d'une race autrefois glorieuse, depuis des siècles persécutée, faisait comme présente l'âme de la nation martyre.

L'Arménie n'est pas enfermée dans des limites précises, mais l'Arménie est une patrie, parce que les Arméniens sont un peuple, parce que même vaincus, soumis au joug étranger, ils se sont fait une indépendance morale, parce qu'ils sont restés unis par la communauté de langage, par la fraternité des sentiments, par l'amour de leur religion nationale et de leur Eglise démocratique.

Le supplice, c'est encore la vie, la vie lente, douloureuse, toujours menacée, mais la vie enfin qui laisse une place à l'espérance. Pour son malheur, l'existence de l'Arménie connaîtrait les projets grandioses de l'Allemagne. L'Arménie est la route qui, du Caucase russe conduit à Alexandrette, port vaste, bien abrité, débouché possible de la Russie sur la mer libre. Mais la ville d'Alexandrette, raccordée au chemin de fer de Bagdad, doit devenir une ville allemande, « le petit Hambourg méditerranéen ». Il faut fermer la route aux Russes, dresser devant eux l'obstacle de populations hostiles, pour cela, chasser les Arméniens du pays qu'ils occupent, les y remplacer par des musulmans et des colons allemands.

Paul Deschanel a dit : « C'est l'Allemagne, d'abord, que nous rendons responsable de ces forfaits », et Painlevé, avec une forte éloquence, a justifié l'accusation.

« Il s'agit de savoir, a dit Painlevé, si les gens qui ont fait cela seront demain les maîtres ou ils seront châtiés ». Notre résolution dès longtemps est prise. Le mal à réparer fait plus clair et plus impérieux le devoir que nous avons choisi. Nous tiendrons dans la bonne fortune les engagements que nous avons pris dans l'épreuve. Nous resterons les champions du droit et de la liberté des peuples.

Gabriel SEAILLES

*

LE MASSACRE DES ARMÉNIENS A TREBIZONDE

« *Le Temps* » (7 Mai 1916)

Une dépêche de Pétrograd aux journaux anglais donne des détails terribles sur les massacres des Arméniens à Trébizonde, avant la prise de cette ville par les Russes. Les Russes ne trouvèrent plus que 50 orphelins arméniens, 15 femmes et environ 1000 hommes cachés dans les villages avoisinants.

Le consul américain déclare qu'il a vécu longtemps à Trébizonde et qu'il n'aurait jamais cru les Turcs capables de pareilles atrocités.

Les enfants arméniens furent poussés à la mer comme des petits chiens, les Arméniens adultes furent conduits hors de la ville et fusillés par paquets ; les jeunes filles furent vendues pour les harems et les biens des Arméniens riches mis aux enchères dans la cathédrale de Trébizonde ; les Grecs ayant refusé de les acheter, la vente ne put s'effectuer.

Les Grecs ont confirmé que les Turcs les avaient terrorisés, les menaçant de les fusiller jusqu'à ce que le moindre enfant arménien caché dans Trébizonde leur fut abandonné. Les femmes turques se tordaient les mains, déclarant qu'Allah avait abandonné les Ottomans à cause de leur cruauté contre les Arméniens.

Le 7 juin 1920, 7500 réfugiés arméniens de Sis arrivaient à Adana, après avoir été protégés de Sis à Missis par la colonne française ; le capitaine Taillardat arriva aphone et épuisé, mais n'ayant pas laissé derrière lui ni une femme, ni un enfant. Ces gens, ruinés, déçus, irrités d'avoir dû abandonner la capitale de l'Arménie mineure, le siège pontifical du Catholicos, allaient être un élément de désordre dans la ville d'Adana, où on les casait qu'à grand' peine, et où leur arrivée ne faisait qu'accroître une disette chaque jour plus marquée. Le même soir, la garnison de gendarmes et de volontaires arméniens d'Indjirlik, première station à l'est d'Adana, était attaquée par quelques groupes kémalistes venus de Sis et qui avaient suivi la retraite, et après une fusillade se repliait sur Adana ; il

fallut plusieurs jours pour réorganiser ce poste important que notre canon ne pouvait protéger, et qui couvrait la ville à l'est.

LA DEPORTATION DES ARMÉNIENS DE ZEITOUN

On sait que le gouvernement kémaliste avait dernièrement envoyé des troupes pour assiéger le Zeitoun où étaient rentrées, après la victoire des Alliés, 1500 ou 2000 personnes, le reste des 15.000 habitants de Zeitoun et des environs ayant péri, pendant la guerre, le long du calvaire des déportations.

Après le départ des troupes françaises qui ont un moment occupé le Zeitoun, les Arméniens qui y restaient ont accepté de redevenir sujets turcs, mais ils voulaient garder les quelques armes qu'ils possédaient pour se défendre en cas d'agression de la part des bandes pillardes. Le gouvernement kémaliste n'ayant point obtenu la livraison de ces armes a décidé de les prendre par la force, malgré l'attitude paisible et inoffensive que gardaient les Zeitounistes. Les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes, au nombre de 600 personnes, sont restés dans la ville et se sont rendus aux Turcs ; les hommes valides se sont retranchés dans les montagnes, où ils ont soutenu de longues et âpres luttes contre les Turcs qui les ont attaqués, et un certain nombre d'entre eux ont pu arriver dans les régions occupées par les Français (118 à Aïntab, 23 à Adana). On croyait que ceux qui s'étaient rendus aux Turcs auraient été épargnés. Mais voici le sort atroce qui leur a été réservé, d'après une lettre que nous recevons d'Aïntab d'un témoin oculaire :

« Le gouvernement turc a réuni et enfermé le 23 août, dans l'église de Saint-Stépanos, les six cents Arméniens qu'on avait amenés à Marache, et le lendemain, on les a déportés, d'après le système pratiqué pendant la guerre. Les représentants du Comité américain Near East Relief voulaient leur donner au moins quelques provisions pour la route. On ne le leur permit pas d'abord ; ensuite, après de vives instances

ils furent autorisés à remettre 50 grammes de pain à chacun ; tous, vieillards, enfants, femmes ont été déportés, et pas une monture n'a été mise à leur disposition. Au cours du voyage, le premier jour, onze personnes périrent ; une jeune femme fut donnée par les gendarmes à un Circassien, du village Lezghi. Une autre jeune femme avec ses deux petits a disparu ; une vieille femme, ne pouvant marcher assez

vite pour suivre la caravane, est morte sous les coups des gendarmes. Un vieillard, torturé par la soif, est mort en demandant de l'eau, qui lui fut refusée. Avant quinze jours, tous les 600 auront péri. Il est défendu de donner à ces malheureux déportés du pain et de l'eau : si l'un d'eux essaie en route d'en acheter à un paysan, il est roué de coups ».

« *Journal des Débats* », le 26 Sept. 1921

*

POPULATION ARMÉNIENNE TOTALE EN 1914

<i>En Arménie :</i>		Total
Arménie de Turquie	1.403.000	2.699.000
Arménie Caucasienne	1.296.000	
 <i>Dans les régions limitrophes de l'Arménie :</i>		
Les autres régions de la Turquie d'Asie	440.000	
Les autres régions du Caucase	508.000	1.088.000
En Perse	140.000	
 <i>Dans les régions plus éloignées :</i>		
A Constantinople et en Turquie d'Europe	183.999	
En Russie et au Caucase septentrional	250.000	683.000
En Europe, en Egypte et aux Indes	120.000	
En Amérique	130.000	
		<hr/>
Total général		4.470.000

*

L'Épopée d'Akdaghe



A. ARABIAN

(Originaire de Guémérek, diplômé du Collège de Saint Garabed de Césarée).

Comme chef de groupe il a été emprisonné vingt mois et après sa libération s'est dévoué à l'organisation des volontaires d'Ak Dagh, dont nous parlerons dans notre 2^e volume.



Groupe des volontaires à la montagne



Le chef de groupe A. Demirdjian



Groupe des volontaires à Akdagh



*Le chef Hadji bey Papazian
dirigeant les combats de Koum-Kouyou*



L'épouse du chef A. Demirdjian



Mgr Ormanian et Mgr Elisée Tourian entourés des intellectuels arméniens à Armache



Les héros et les chefs révolutionnaires Hintchakistes

LA FEMME ARMÉNIENNE

L'Arménie, première nation qui ait embrassé le christianisme, eut ses adeptes fervents et ses martyres qui laissèrent une trace lumineuse dans son histoire.

Dans les temps modernes, la femme arménienne garda, au milieu du monde musulman, la tradition nationale, la langue maternelle et sa morale toute chrétienne.

Intelligente, chaste, vertueuse, elle a joué son rôle magnifique avec une vaillance admirable et contribué puissamment à la propagation de la civilisation européenne dans le Proche Orient.

Le théâtre fut créé en Turquie par les Arméniennes. Dans ce pays les actrices ont toujours été exclusivement des Arméniennes : Hratchia, Astrik, Siranouche et tant d'autres célébrités.

La littérature arménienne s'honore de femmes-écrivains de grand talent. Madame Dusap, la première femme de lettres de la littérature arménienne moderne, prit la défense des droits féminins et tenta de solutionner la question féministe par le travail des femmes. Ma-

dame Sibil, poétesse célèbre, contribua, par son style impeccable, à l'enrichissement de la langue moderne.

Pendant la guerre, les femmes arméniennes prirent souvent les armes pour la défense de la patrie, et nombreuses se suicidèrent plutôt que de se rendre à l'ennemi. En Transcaucasie, les femmes arméniennes prodiguèrent leurs soins aux réfugiés. Beaucoup d'entre elles tombèrent victimes de leur noble dévouement, fauchées par les épidémies. Elles organisèrent des orphelinats, des hôpitaux, des dispensaires et des cantines pour les réfugiés et les volontaires et mirent toute leur énergie et leur savoir dans l'accomplissement de cette œuvre de haute humanité.

En général, belle, d'une beauté altière et captivante, possédant à un haut degré le sentiment de la dignité personnelle et de l'amour national, vaillante, virile, l'esprit ouvert et apte à la civilisation, la femme arménienne est appelée à jouer un grand rôle dans la renaissance de la nation arménienne.

(« L'Image »)

PRIERE

(Un poème du grand barde populaire Djivani)
(Traduction de A. Tchobanian)

Mon Dieu, donne aux faibles une âme nouvelle,
pour qu'ils se fortifient ;

Que les justes ne succombent point en ces
temps chargés de crimes.

Toi, le seul protecteur des nations déchues et
orphelines,

Défends les brebis contre les bandes de loups.

Je te conjure, Seigneur, enlève la force aux
cruels ;

Que les sots pleins d'arrogance ne raillent point
ton troupeau.

Vivant à l'ombre des troncs desséchés et pourris,
Les plantes ne peuvent devenir des arbres
droits et élancés.

Les pécheurs, pauvres ignorants, recevant de
toi la force, Seigneur,

Se sont vus remplis de vaillance et de génie.
Sauve de l'abîme, Seigneur, tes fidèles
serviteurs ;

Que sur les hommes éclairés ne dominent plus
les ténébreux.



La danseuse - poétesse arménienne A. Ohanian

A LA FRANCE

Poème de Mlle Armène OHANIAN

Récité par l'Auteur, en costume arménien

à l'Amphithéâtre de la Sorbonne

Avant de vous lire mon poème, je voudrais vous dire quelques mots.

Je suis une des nombreuses Arméniennes qui ont vu des massacres. Je les ai vus, et j'ai perdu les êtres qui m'étaient chers. J'ai perdu mon père,

J'ai vu aussi dans la maison de mes parents neufs personnes massacrées dans la même journée, pendant une fête de famille. De toute la famille, il n'est resté qu'une aïeule qui recueillit dans un cercueil les ossements des neufs personnes tuées et brûlées.

J'ai vu beaucoup d'autres choses encore. J'ai vu les étrangers qui restaient tout à fait indifférents à tout ce qui se passait sous leurs yeux, sous l'influence d'idées politiques ou diplomatiques.

J'avais alors à peine quatorze ans. Et j'aurais perdu, pour toute la vie, ma foi en l'humanité, si je n'avais vu en même temps les bons, les généreux Français, pareils à ceux qui ont parlé tout à l'heure avec tant de générosité, venir vers nous pour nous défendre.

Français, je suis heureuse d'être devant vous aujourd'hui pour vous dire de la part de toute l'Arménie mon remerciement profond, ému et sincère.

Dédié à la belle et chère France

J'étais exilée de ma patrie et j'errais sur la vaste étendue de la terre en cherchant une patrie.

Et je suis arrivée dans un pays où il n'y avait qu'un long printemps et un long automne, où on ignorait les chaleurs accablantes de nos étés et les froids mortels de nos hivers.

Et parmi les vignes et les champs ensoleillés, je voyais travailler les gens de ce pays, toujours jeunes, souriants et hospitaliers.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays heureux ? »

Et on m'a répondu : « La France, la Voluptueuse ».

Et je me suis approchée des villes, pleines de monuments splendides, de châteaux gigantesques, d'arcs fiers des triomphes de leur passé, et au-dessus de tous, je voyais toujours les cimes des cathédrales géantes qui montaient vers le ciel dans un désir extatique de saisir leur Dieu,

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays merveilleux » ?

Et on m'a répondu : « La France, la Glorieuse ».

J'avancerais toujours, lorsque je fus frappée de la couleur rouge d'une large rivière — horreur ! C'était une rivière de sang tiède, qui apportait de très loin ses ondes épaisses.

J'ai avancé encore. Devant moi, les nuages de fumée noire couvraient le soleil au-dessus d'un champ de combattants, dont les uns tombaient en souriant à la mort et les autres les remplaçaient en chantant.

Et j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays chevaleresque » ?

Et on m'a répondu : « La France, la Courageuse ».

Enfin, je suis arrivée dans une cité immense, dont je ne voyais ni le commencement, ni la fin, une cité pleine de palais somptueux, de parcs et de bassins. Le soleil brillait sur le mar-

bre des pavés et caressait les visages sereins et résignés des femmes voilées de deuils profonds. Les cloches des nombreuses églises remplissaient l'air de sons graves et les mots inconnus pour moi, *Te Deum*, sortaient du sein des milliers de milles.

Et respectueusement, j'ai demandé : « Quel est le nom de ce pays de deuil ? »

Et on m'a répondu : « La France, la Victorieuse ».

J'ai embrassé alors le sol de ce pays et j'ai dit : « J'ai trouvé ma patrie, la seconde ».

Armène OHANIAN

C'est alors que Mlle Armène Ohanian qui avait ému profondément l'auditoire, déposa devant M. Deschanel, dans un geste d'une grâce adorable et d'une infinie délicatesse, la gerbe de fleurs qui venait de lui être offerte. Elle en fut remerciée par des ovations prolongées.



Le Général Sempate, le héros de Bitlis, entouré de quelques camarades de Marseille, en visite à Erivan (Arménie)

QUELQUES DATES HISTORIQUES

521. Darius 1^{er} Hystaspe. Mention de l'Arménien Dadarchich sur l'inscription de Bissoutoun.

— Darius envoie un Persan, son serviteur, en Arménie (Bissoutoun).

484-406. Hérodote. Il donne de précieux renseignements sur les mariniers arméniens, qui pratiquaient la navigation fluviale sur l'Euphrate, d'Arménie à Babylone.

401. Xénophon, à la tête des Dix-Mille, traverse une partie de l'Arménie.

190-10. L'Arménie sous la dynastie d'Artaxias (Ardachèse).

51-50. Cicéron, gouverneur de la Cilicie. En un an, il tire de cette province quasi ruinée la somme de 2.200.000 sesterces (1 sesterce : 0 fr. 20).

2-53. Dynasties étrangères.

53-287. Arsacide d'Arménie. Époque païenne.

287-428. Arsacides d'Arménie. Époque chrétienne.

301 (?) Conversion officielle de l'Arménie au christianisme, sous le règne du roi Tiridate III. Œuvre de Grégoire l'Illuminateur.

414. Invention de l'alphabet arménien, par Mesrop et Sahak.

428. Chute de la dynastie arsacide d'Arménie.

429-88». L'Arménie sous les dominations perse, byzantine et arabe.

450. Premiers essais de traduction de la Bible en arménien.

867-1025. Empereurs byzantins, d'origine arménienne : Maurice, Basile 1^{er}, Constantin VII, Porphyrogénète, Jean Tzimiscès, Basile II, etc. constituent la période de l'histoire byzantine que Krumbacher a dénommée « der Höhepunkt oströmischer Machtfulle unter des armenischen Dynastie ».

885-1080. Dynastie des Bagratides en Arménie, avec Ani pour capitale.

914-1080. Dynastie des Ardzrouniq dans le Vaspourakan, avec Van pour la capitale.

962-1064. Dynastie des Bagratides à Kars (branche cadette).

XI^e siècle. Royaume arménien en Albanie du Caucase.

2^e moitié du XI^e siècle. Invasion des Seljoukides Turcs en Arménie. Ils s'emparent d'Ani, 1045.

1080-1196. Principauté arménienne en Cilicie. Barons.

1196-1342. Royaume d'Arméno-Cilicie, sous les dynasties arméniennes Roubénienne et Héthoumienne.

1342-1375. Royaume d'Arméno-Cilicie, sous les Lusignan.

1393. Léon VI, dernier roi d'Arménie meurt à Paris.

XIII^e-XV^e siècle. Invasion et domination des Mongols dans la Grande Arménie. Tamerlan, Gengis than.

1453. Prise de Constantinople par les Turcs Ottomans. Création du patriarcat arménien de Constantinople.

XVI^e-XIX^e siècle. L'Arménie sous les dominations turque et persane.

1715. Fondation de la Congrégation Mekhitariste à Venise, qui devient le foyer de la culture arménienne.

1828. L'Arménie partagée entre la Russie, la Perse et la Turquie.

1863. Constitution nationale, octroyée aux Arméniens par le sultan.

1878 (Mars). Traité de San Stéfano. Promet des réformes aux Arméniens (article 16).

1878 (13 Juillet). Traité de Berlin (article 61).

1878. Fondation du premier parti politique arménien, Hintchakiste.

1894. Début de la politique de massacre.

1908. Avènement des Jeunes-Turcs. Turquisation et islamisation à outrance.

1913-1914. Projet des grandes Puissances (France, Russie, Angleterre, Allemagne) présenté par les ambassadeurs de ces puissances à Constantinople, divisant l'Arménie en deux régions, ayant chacune à sa tête un gouverneur chrétien européen.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

L'Arménie intégrale s'étend : à l'est, jusqu'à la mer Caspienne ; à l'ouest, au vilayet actuel d'Angora ; au nord, à la mer Noire et à la Géorgie ; au sud, à la mer Méditerranée, à la Syrie, à la Mésopotamie et à l'Azerbeïdjan. Elle se divise en trois territoires : l'Arménie Majeure ou Grande Arménie, l'Arménie Mineure et la Nouvelle Arménie ou Cilicie. Sa superficie totale est de 350.000 kilomètres carrés. (La France a 537.000 kilomètres carrés). Avant les derniers massacres et les déportations en masse, le nombre des Arméniens dispersés dans les différentes parties du monde étaient de 4.160.000.

Les Arméniens sont surtout agriculteurs, ils sont attachés à leur terre dès leur enfance ; pendant l'été, les enfants quittent l'école pour aider leurs parents aux travaux agricoles, toute la famille cultive. De plus, les Arméniens travaillent aussi pour leurs voisins : les seigneurs kurdes et les profiteurs turcs qui les exploitent en leur faisant labourer et cultiver leurs champs.

Le pays est fertile et produit toutes sortes de céréales et de légumes, des fruits, du tabac, du coton. L'Arménie est le pays d'origine de l'abricotier (*prunus Armenica*), de la garance (*Athénie*) et de l'hermine (*Armenius*). Les produits du sous-sol, tels que les minerais d'argent, de plomb, de fer, de cuivre, etc., sont abondants dans le pays, mais sous le régime turc, ces richesses ne pouvaient pas être exploitées ou ne pouvaient l'être que très imparfaitement.

L'origine des Arméniens remonte aux temps les plus reculés de l'histoire. On trouve tout d'abord leur trace en Europe (Thrace), puis, au XIII^e siècle environ avant notre ère, ils traversèrent le Bosphore pour aller en Asie. Les Arméniens sont donc Européens d'origine. Leur langue appartient, comme le latin et le grec, à la tranche occidentale des langues indo-européennes.

Les inscriptions cunéiformes de Darius I^{er} (521-485 av. J. C.) prouvent que l'Arménie for-

mait déjà un Etat indépendant à cette époque. Darius, à plusieurs reprises, fut obligé d'envoyer ses meilleurs généraux contre les Arméniens pour empêcher leurs attaques continuelles contre les Perses.

Après la conquête de leur pays par l'armée de Darius, les Arméniens devinrent tributaires des Achéménides.

L'Arménie fut érigée en royaume au IV^e siècle av. J. C., elle a eu, avec quelques interruptions, plus de dix-sept siècles d'existence.

La page la plus glorieuse de l'histoire d'Arménie s'est écrite sous Tigrane II, qui porte, à juste titre, le nom de Tigrane-le-Grand, d'après ses monnaies : « Rois des Rois », qui porta en même temps la couronne des Séleucides, et fit de l'Arménie le plus grand empire de l'Orient.

Sous le règne du roi Vramchabouh l'alphabet arménien fut inventé et mis en vigueur grâce à saint Sahak et à saint Mesrop en 414, et marque l'éclosion d'une ère proprement nationale et intellectuelle.

En 451, eut lieu la grande bataille d'Avaraïr, combat d'émancipation du joug persan, combat de liberté de religion et de conscience. Chrétiens depuis 294, les Arméniens étaient menacés par les Sassanides qui voulaient les contraindre à renier leur religion pour embrasser le maztéhisme et s'assimiler à eux. C'est à ce moment que sous le commandement de Vardan Mamikonian, le héros d'Avaraïr, l'Arménie entière se souleva contre l'opresseur et sauva sa nationalité. Lors de son invasion par les Barbares, en 636, les Arméniens se défendirent vaillamment, commandés par le héros national, Théodore Rechtowni.

Ainsi, les Arméniens, pour conserver leur foi et sauver leur indépendance politique, luttèrent non seulement contre le maztéhisme, mais aussi contre la nouvelle religion de leurs différents envahisseurs : les musulmans arabes, persans, mongols, turcs, etc.

L'aide donnée par les Arméniens du royaume de Cilicie aux Croisés fut considérable, tant moralement que matériellement ; le dernier roi de la Cilicie arménienne, Léon VI de Lusignan, de race française, fut enterré à Paris en 1393 dans la basilique de Saint-Denis.

Sous l'Empire byzantin, les Arméniens jouèrent un grand rôle dans le gouvernement de Byzance. S'élevant aux plus hautes dignités de l'Etat, ils occupèrent à maintes reprises le trône de cet empire ! L'Histoire enregistre treize empereurs et neuf impératrice d'origine arménienne sur le trône de Byzance. L'époque la plus brillante et la plus glorieuse de l'Empire byzantin fut celle de la dynastie arménienne. Tous ces empereurs disposaient d'armées composées de soldats arméniens, avaient des ministres arméniens, des aides de camp arméniens et

d'autres fonctionnaires arméniens de tous grades.

Au XVII^e siècle, les Arméniens du Karabagh tentèrent de s'affranchir du joug étranger pour former un état indépendant. Leur tentative réussit en 1722, mais après huit années d'existence, ce petit état prit fin en 1730.

De nos jours, depuis le Congrès de Berlin, les Arméniens ont cherché par tous les moyens à améliorer leur triste sort, sous le régime des Turcs, mais leurs efforts ont été vains, car le gouvernement ottoman répondit à chaque tentative par des persécutions et des massacres. Enfin la grande guerre de 1914-1918 a ressuscité de nouveau, dès le mois de mai 1918, dans la région du Caucase, sous le nom de « République Arménienne », avec pour capitale Erivan, l'Etat Arménien qui était mort à l'indépendance depuis 1375.

(« L'IMAGE »)



La cérémonie du serment des volontaires arméniens

ARMÉNIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Langue, littérature, arts)

Langue.— Bien qu'établis en Asie Mineure, les Arméniens parlent une langue européenne. Le lexique, la morphologie, l'ordre des propositions et l'esprit de la langue arménienne prouvent qu'elle fait partie de la grande famille des langues indo-européennes ou européennes tout court. L'usage constant des termes de la langue ancienne, moyenne et moderne, la variété des modes et des temps des verbes, et la facilité de former à l'infini des mots composés, font de l'arménien une langue extrêmement riche, apte à exprimer toute les idées, les nuances les plus subtiles de la poésie et partout un instrument de culture de premier ordre.

Toutefois, l'arménien, dont l'origine peut remonter jusqu'au XII^e-XV^e siècle avant le Christ, ne devint réellement un instrument de culture qu'avec son alphabet spécial, composé de 37 lettres pouvant transcrire toutes les consonnes de n'importe quelle langue, qui fut créé par le savant Mesrop, à l'aurore du V^e siècle de notre ère (404.406).

Littérature.— L'invention de l'alphabet fut pour l'Arménie le début d'un merveilleux essor intellectuel. L'écriture permit à l'Arménie — où le christianisme était religion d'Etat dès 305 — de posséder d'abord l'une des premières et des meilleures traductions de la Bible et de créer ensuite une vaste littérature qui commence au V^e siècle et arrive jusqu'à nos jours. La littérature écrite — car avant l'invention de l'alphabet l'Arménie avait une littérature orale, d'une inspiration épique, glorifiant les dieux et les héros — embrasse donc une période de 15 siècles. Pour se faire une idée approximative de l'importance et de la valeur de cette littérature,

il aurait fallut l'étudier siècle par siècle ou par catégorie. Le cadre de cette publication ne permet ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes, il suffit de noter que dans l'espace de ces 15 siècles, l'Arménie a produit un très grand nombre d'écrivains traitant de toutes les connaissances humaines ; la théologie comme la philosophie, l'histoire comme la démographie, la poésie comme le roman, la grammaire comme la lexicographie, la jurisprudence comme la médecine, les sciences exactes comme la physique, la chimie, la géométrie, la minéralogie et l'astronomie, voir même l'alchimie, l'astrologie, la magie et toutes sciences dites occultes ont eu de nombreux et éminents représentants dans la littérature arménienne. Nombre de ces auteurs, particulièrement les théologiens, les philosophes et les historiens ont été traduits dans les cinq principales langues européennes.

Si la vaste littérature arménienne n'avait rien d'autre pour se faire valoir et attirer l'attention du monde intellectuel européen : les œuvres des *Achoughs* (trouvères arméniens) qui, du XIV^e à la fin du XVIII^e siècle inondèrent l'Arménie et les pays environnants de leurs poésies aussi admirables qu'originales, seraient suffisantes pour marquer une place des plus honorables à l'Arménie parmi les plus belle littérature du monde. Tous les genres de poésies y sont traités : l'amour, le vin, la nature, les travaux des champs, badinages, couplets satiriques, humoristiques, chants mystiques, funèbres prières ; chansons pour la naissance, le mariage, les fêtes, les banquets, les danses ; contes versifiés, chants historiques, géographiques, nationaux, etc.

L'adaptation de l'imprimerie en 1513, c'est-

à-dire près de 50 ans après son invention, donna une grande impulsion au mouvement littéraire, artistique et scientifique entretenu par les écrivains didactiques et les achough, que le premier journal arménien *Azatarar* (l'Informateur), paru en 1794, allait accentuer davantage et mettre définitivement l'Arménie dans le mouvement moderne des peuples occidentaux.

Aujourd'hui, en dépit des grandes difficultés suscitées par les gouvernements Ottomans, l'ensemble du peuple arménien possède plus de 120 quotidiens et périodiques et la littérature arménienne contemporaine est très dignement représentée par une pléiade d'écrivains remarquables (poètes, romanciers, conteurs, publicistes, philosophes, historiens, linguistes etc.)



Manuscrit arménien
Histoire d'Alexandre le Grand

dont beaucoup ont été traduits dans les différentes langues européennes.

Arts.— Un peuple si épris de littérature et de poésie ne pouvait rester indifférent aux beaux-arts. Le génie du peuple arménien s'est manifesté dans *l'architecture, la musique, la peinture, la sculpture, la danse et l'art industriel.*

L'architecture arménienne est *religieuse* pour les églises, chapelles et couvents, répandus à profusion sur tout le territoire de l'Arménie : *civile*, pour les palais et les monuments publics; *militaire*, pour les forts et les fortifications. Quelques savants affirment que l'architecture religieuse de l'Arménie est le prototype de l'architecture gothique. Les premières églises d'Arménie datent du V^e siècle.



LA RENAISSANCE DE L'ARMÉNIE

La musique arménienne est aussi ancienne que le peuple arménien lui-même. Trois genres de musique ont été et sont encore cultivés chez les Arméniens : la *musique religieuse* ou *lithurgique*, employée dans les églises, la *musique populaire* pour les chants et les danses populaires et la *musique moderne* pour les compositions d'œuvres musicales contemporaines. Divers instruments à cordes et à vent sont employés pour son exécution.

La *peinture* se manifeste chez les Arméniens par les *fresques*, les *enluminures*, les *miniatures*, les deux dernières dans d'innombrables manuscrits.

La *sculpture* se relève particulièrement dans les monuments funéraires, les pierres tombales.

La statuaire très en honneur dans l'Arménie païenne disparaît à l'époque chrétienne.

La danse a toujours été très cultivée chez les Arméniens. Aux anciennes danses *religieuses*, *funèbres* et *guerrières* ont succédé les danses modernes à 2, 3, 4 et 6 temps.

L'*Art industriel* très avancé chez les Arméniens se manifeste dans l'*orfèvrerie*, la *poterie*, la *tapisserie*, la *faïencerie*, la fabrication des tissus, des meubles et des bibelots.

Aujourd'hui la race arménienne compte un grand nombre de peintres, de sculpteurs, de musiciens, d'architectes, de graveurs, dont quelques-uns ont une réputation mondiale dans les différentes capitales de l'Europe.



Premier groupe de volontaires arméniens Hentchakiste
venus de l'Amérique pour se battre à Ararat

LE PEUPLE ARMÉNIEN AU TRIBUNAL DES GRANDS PEUPLES

Le peuple arménien comparaitra à la Conférence, devant le tribunal des grands peuples, le front haut et la conscience tranquille ; il comparaitra tout à la fois comme un petit allié des vainqueurs et comme partie lésée. Il rappellera ces belles paroles de W. Wilson :

« Nous ne déposerons pas non plus les armes avant que les peuples opprimés par la Turquie ne recouvrent leur liberté. La Turquie, par ses cruautés, a dépassé ses maîtres et a prouvé ainsi que son droit à l'existence en Europe est sujet à caution. Elle s'est faite la fidèle et digne servante du Kaiser. Le massacre méthodique des Arméniens nous oblige à balayer de la surface de l'Europe cette bande ignorante, malsaine. A l'Arménie doit revenir ce à quoi elle a un droit historique. Elle a plus de droits à l'existence que la Turquie, car elle saura mieux se gouverner elle-même. Tôt ou tard, la Turquie comparaitra devant le tribunal et rendra compte de ses actes et alors on exigera d'elle qu'elle rende les choses pillées à leur possesseur depuis un temps immémorial ». (*Retch*, N° 33, du 5 novembre 1918).

Ce que la Turquie répondra au tribunal, je ne le sais, mais je réponds pour l'Arménie. Elle a depuis longtemps mérité par ses souffrances le droit de disposer d'elle-même, et si la quantité de sang, de larmes, de douleurs et de malheurs, qui fut notre partage, pèse de quelque poids dans la balance, notre sort alors est fixé.

Ce n'est pas comme un esclave fatigué, mourant, qu'étouffent les lourds ceps, que ce peuple arménien martyr se tient devant le tribunal des grands peuples, et ce n'est pas seulement au nom du christianisme, de la morale et de la justice qu'il prie, cherche, demande et attend, mais c'est en particulier au nom de cette force réelle, bien que petite, qu'il a été et qu'il est encore, et au nom de cette aide réelle que lui, peuple petit mais allié, fidèle, a prêtée aux Russes, aux An-

glais et aux Français, en un mot à la cause commune des vainqueurs. Nous n'avons pas seulement su, à l'égal des soldats russes, mourir comme sujets de la Russie, mais nous avons fourni des volontaires par dizaines de mille. Dans l'Arménie livrée à ses seules forces, nous avons fait une guerre de partisans, nous avons amoindri la force de résistance de l'ennemi. En Palestine, nous avons combattu aux côtés des courageux Français. Nous avons rempli une tâche pleine de responsabilité à Bakou et, côte à côte avec les Ecossais et les Anglais, nous avons soutenu les intérêts mondiaux. Quand le sort a fait temporairement pencher la balance du côté de l'Allemagne et que, au pied du vieil Ararat, s'est constituée la République de l'Arménie, nous avons vidé le calice jusqu'à la lie, nous n'avons pas passé dans les rangs des vainqueurs, nous n'avons pas couru après leur char, mais les meilleurs de nos fils ont continué avec les alliés la grande œuvre générale, œuvre aujourd'hui couronnée de succès. Avant le début de la guerre avec la Turquie, à Erzeroum, lors des pourparlers avec les représentants de la Turquie, nous avons repoussé avec indignation leurs propositions : la liberté pour nous en trahissant la Russie et en créant des complications aux alliés ; de même, plus tard, quand a commencé la campagne de la Turquie, et plus tard encore jusqu'à la fin fatale pour nous, nous sommes restés fermes, fidèles à l'orientation russo-alliée, fidélité qui a suscité une si violente tempête de haine pour nous parmi les Tartares et les Géorgiens. Par la bouche de leurs organes officiels et semi-officiels, la *Borba*, l'*Ertoba* et l'*Atchyk.Soz*, les Géorgiens et les Tartares ont dit : « Aussi longtemps que les Arméniens ne changeront pas leur orientation et ne détourneront pas leurs regards de l'Angleterre et de ses alliés, il ne peut y avoir de paix et de réconciliation avec eux ».

Il n'y a pas eu trahison semblable de notre part.

Voilà pourquoi dans ce moment pénible, quand la position des fugitifs arméniens était critique en Géorgie et que le chef de la mission allemande von Kress offrit sa médiation et sa protection au représentant diplomatique de la République de l'Arménie en Géorgie, celui-ci repoussa avec dignité une telle intervention qui nous aurait imposé certaines obligations. Voilà pourquoi les représentants de l'Allemagne ont plus d'une fois relevé le fait qu'ils n'intervenaient pas dans les affaires arméniennes, puisque les Arméniens ne s'adressaient pas à eux. Rappelons enfin cette conférence projetée entre les Etats transcaucasiens. L'Arménie refusa d'y prendre part, parce que les représentants des Cosaques du Kouban et du Térék, c'est-à-dire des alliés, n'avaient pas été invités, et aussi parce qu'on y avait mis à l'ordre du jour la solidarité de la défense des intérêts de tous les Etats transcaucasiens contre la brigade de tierces personnes ; on sous-entendait la France et l'Angleterre dont les flottes victorieuses avaient déjà forcé le passage du Bosphore.

Quelle était la force réelle de l'Arménie ?

Le tribunal a-t-il une balance au moyen de laquelle il lui serait possible de mesurer, de peser, de déterminer la grandeur, la valeur des secours arméniens, quelles furent la grandeur et la valeur de ses services ? Rappelez-vous les paroles du leader des cadets P. N. Milioukoff dans son discours de mars 1916 :

« En avril 1915, dit-il, Enver pacha déclara à l'ambassadeur allemand Wangenheim qu'en Turquie on était *profondément convaincu* que les insuccès des Turcs sur le front du Caucase devaient être attribués aux Arméniens dans une large mesure et que, si ces derniers n'avaient pas soutenu avec une telle opiniâtreté la cause russe au Caucase, la marche sur Tiflis aurait été singulièrement facilitée ».

Dans les montagnes de l'Arménie, où nous connaissions chaque buisson, chaque colline, chaque sentier, où nous connaissions nos voisins, leur genre de vie, leurs dialectes, leurs coutumes, notre aide a dû être précieuse, ce qui ressort des relations des autorités militaires, si avares dans l'appréciation de nos mérites.

Quand on évalua les unités des forces, quand chaque petit peuple mit son petit poids dans le plateau de la balance de l'histoire du monde, il y eut aussi un poids pareil pour nous. Nous le mimés ouvertement, honnêtement, directement, au début même de la campagne, nous le mimés sur le plateau de votre balance, chers puissants alliés, et nous ne le reportâmes pas sur le côté opposé, comme tant d'autres. Nous nous souvînmes toujours des belles paroles du représentant de la belle France, nous appelant ses « petits alliés ». Nous fûmes profondément touchés de cette haute attention et nous tendîmes tous nos efforts physiques, moraux, pour remplir entièrement nos obligations comme alliés.

Mais si nous fûmes vos « *petits alliés* » au point de vue de la force réelle, brutale, nous fûmes vos *grands alliés* au point de vue des souffrances inouïes, des malheurs, des horreurs qui furent notre partage. Incontestablement, il y aura des sceptiques qui compteront pour rien le rôle des Arméniens comme force vivante dans cette guerre mondiale où, de chaque côté, combattirent des millions d'hommes, mais il ne se trouvera personne qui pût nier la grande et incontestable signification des souffrances, des tourments, des persécutions, des martyres et des horreurs dont les Arméniens ont été les victimes. En effet, dans cette lutte pour les intérêts généraux, non seulement des Arméniens, mais principalement des Russes, des Français, des Anglais, des Italiens, des Japonais, des Américains, des Belges, des Grecs, des Serbes, des Monténégrins, nous, Arméniens, nous n'avons pas seulement, comme tous ces peuples, versé notre sang sur les champs de bataille, mais nous l'avons versé comme habitants pacifiques, victimes du yatagan, de l'épée, du couteau, du feu et justement parce que nous étions *du côté* de nos frères aînés, les alliés. On nous a égorgés parce que nous vous aidions. On nous a exterminés, égorgés, martyrisés pour nous punir de notre fidélité à *votre égard*, de notre foi *en vous*.

Quand nous avons parlé des horreurs arméniennes, nous n'avons soulevé qu'un tout petit coin du voile qui les cache. Décrire tout, toutes

nos souffrances, toutes nos horreurs, les forces humaines n'y suffiraient pas, car dans ce monde tout a sa mesure, ses limites. Mais les horreurs arméniennes furent immenses, illimitées. Devant elles pâlisseraient l'inquisition du Moyen-Age, et l'enfer de Dante, et le douloureux Golgotha de Jérusalem nous apparaît comme une belle, touchante, mais petite légende. Si l'on nous avait crucifiés une fois, nous Arméniens ! Mais voilà plus de vingt ans qu'on nous crucifie, avec une cruauté inouïe, une férocité indicible, on nous a crucifiés sans fin, avec un sadisme raffiné, désirant pour toujours déraciner en nous les espoirs et les rêves *en la résurrection*.

Les pogroms, les pillages, l'extermination complète, les fugitifs, les orphelins, tout cela rend notre peuple semblable à une chandelle que l'on brûle par les deux bouts. Nous l'avons tenue ferme. Nous nous sommes efforcés de renverser toutes les barrières, de vaincre tous les obstacles, tous les éléments. Mais la chandelle brûlait par les deux bouts. Nous ne l'avons lâchée, mais notre peau s'est carbonisée et nous avons crié de douleur, nous avons crié comme les Espagnols le disent si bien : *Por la boca de su herida*, des lèvres de nos blessures, profondes, larges et sanglantes. Nous avons crié au monde, par les lèvres de nos blessures, tant les crimes étaient inouïs, infâmant, vils, monstrueux, tant nos bourreaux étaient impitoyables. Le monde a entendu nos gémissements. Est-ce que les honorables participants à la conférence, à ce tribunal, les fils des grandes nations, est-ce qu'ils pourraient ne pas entendre nos cris ? Certes, ils les ont entendus !

Ces cris ne pouvaient pas ne pas soulever votre indignation, ils ont révolté le monde entier.

Notre rôle passif dans cette guerre mondiale a été énorme. L'opinion publique recevait les nouvelles affreuses de l'Orient, réagissait, et enfin ses réclamations prenaient corps. L'Allemagne et la Turquie étaient jugées. Elles pouvaient se justifier de tout, mais il leur était impossible de se justifier des atrocités arméniennes, tant leurs dimensions étaient grandes. Nous avons exprimé l'hypothèse que la participation de l'Amérique dans cette guerre, qui a eu une si grande influence, doit être jusqu'à un certain

point expliquée justement par les cruautés arméniennes, qui ne pouvaient ne pas soulever la réprobation des sensibles Américains. Ils avaient leurs collègues en Arménie, ils connaissaient de près les mœurs turques et les procédés de leur administration.

L'Arménie turque était semblable à une mer profonde, sans fond, remplie de sang et de larmes, qui rejetait sur le bord les cadavres des Arméniens martyrisés. Les Arméniens ont toujours cru qu'avec le temps, ce sang et ces larmes se mélangeraient dans l'océan des souffrances humaines et deviendraient un triste héritage de l'histoire des peuples et des siècles. Nous avons cru en même temps que du fond de cette horrible mer surgiraient de nouvelles sources et que lorsque, au lieu de sang et de larmes, les eaux recouvriraient les espaces, elles rejetteraient une perle : notre liberté.

Mais peut-être que nos assassins, nos oppresseurs, nos pillards oseront aussi se présenter à la Conférence et, par leurs représentants intelligents, parlant excessivement bien vos langues, prouveront-ils que le nombre des Arméniens a diminué, mais ils cacheront que ce sont eux qui les ont exterminés.

Le nombre des Arméniens a diminué, c'est pourquoi la justice exige que vous teniez compte de la statistique, des chiffres, que vous ne nous rendiez pas notre beau pays auquel nous avons si souvent rêvé !

Voulez-vous, vous, la fleur de la culture humaine, la raison, le cœur, la conscience des grands peuples de l'Europe et de l'Amérique, approuver, justifier et légaliser ces crimes inouïs commis contre nous et considérer les fruits de ces crimes comme étant les fruits d'un travail honnête dont il faut tenir compte ?

Vous, que nous, Arméniens, peuple ancien, avons toujours estimés avec la simple confiance d'un enfant, voulez-vous charger nos consciences des tombeaux de nos martyrs et nous dire maintenant : « On les a égorgés, ils ne sont plus, votre nombre est diminué, les bandes de brigands qui vous ont fusillés exterminés, sont aussi nombreuses qu'auparavant, c'est pourquoi qu'à eux reviennent la liberté, la vie, le bonheur, et à vous de nouvelles douleurs, de nouvelles larmes, la

honte et la mort ! ... »

Peut-être ont-ils raison ceux qui disent que les diplomates ne s'intéresseront pas à tout ce qui a été commis contre les Arméniens.

Mais il ne s'agit pas seulement des Arméniens, il s'agit de tous les peuples. Il s'agit de savoir si la morale, la justice, la vérité, le bien existent ou si ce ne sont que de vains mots creux inventés par les visionnaires et les rêveurs. Comment, en fin de compte, l'humanité agira-t-elle et qu'est-ce qui la guidera ? La conférence n'estimera-t-elle pas à sa juste valeur la vieille opinion courante qui eut une si grande vogue en Allemagne : la force prime le droit ?

N'eut-il pas raison, dites, le très estimé Doumergue, en prononçant à notre adresse ces belles paroles : « Vos morts seront mis à votre actif ! »

Oui, qu'il nous soit permis de dire que les tombes anonymes des martyrs de notre peuple doivent être nos meilleurs défenseurs. Que chaque tombe compte pour deux vivants !

C'est là ce qu'exige la plus élémentaire justice.

Que l'hypocrisie ne s'enquière pas de statistique et de chiffres. Comment peut-on parler de statistique et de chiffres dans le pays de l'épouvante où l'on a égorgé et où la fuite a été l'unique moyen de salut ?

Quand dans notre pays d'Arménie, où la justice n'existe pas, dont il fut défendu de prononcer et d'écrire le nom, où l'on nous a constamment opprimés, persécutés, et où notre sang vermeil a coulé à flots rougissant la source même de l'Euphrate, nous aurons notre coin à nous, notre morceau de terre, les Arméniens afflueront de toutes parts et peupleront bien vite ce pays. Ce peuple entreprenant, énergique, industriel, sobre, intelligent, cultivé, rendra bien vite la vie à ce pays.

Comme le sphinx, il renaîtra des cendres.

Avec quelle nostalgie maintenant déjà nos fugitifs exténués et des milliers de petits orphelins attendent, attendent depuis longtemps l'heure désirée de la liberté, de la possibilité de rentrer dans leur terre promise, que la Turquie, même après l'armistice, livre au pillage, à la dévastation d'un Nouri pacha, gendre d'Enver pacha.

Pensez donc, ces fugitifs, ces orphelins ne sont-ils pas les héritiers directs de ces martyrs, de ces tombeaux qui demandent justice ?

Le monde entier connaît la vie patriarcale, la vie de famille des Arméniens ; quand les conditions de l'existence leur seront assurées, que leurs biens seront protégés, il est incontestable que leur nombre augmentera rapidement et que leur développement intellectuel prendra un vif essor.

Les Arméniens viennent à la Conférence comme partie lésée et comme petits alliés des vainqueurs ; il demandent, ils exigent et ils attendent : la liberté, l'indépendance.

Ils désirent avoir un territoire où il serait possible de réunir tout ce qui est arménien.

La division artificielle et accidentelle des Arméniens, en Arméniens russes, perses, turcs, est on ne peut plus injuste.

Les Arméniens forment un seul peuple, ayant une seule langue, une seule culture, un seul passé, une seule histoire.

Il faut les réunir tous comme cela a été fait pour les Polonais..

Les Arméniens désirent avoir une issue sur la mer, pour ne pas se trouver dans une impasse comme en ces jours-ci, où ils sont pour ainsi dire étouffés par la Géorgie.

On doit leur venir en aide financièrement dans une large mesure.

Cette aide doit leur être prêtée aux dépens de la Turquie par qui ils ont été ruinés. La vie économique du pays doit être restaurée, il doit être rendu, à eux les maîtres autochtones, tout ce qui leur a été enlevé pillé : les terres et les biens.

Comme il sera souvent impossible de retrouver les maîtres de ces biens, qu'il est probable que beaucoup d'entre eux auront péri, tout ce qui leur appartenait sera déclaré biens nationaux des Arméniens. Le fisc turc doit être obligé de payer tous les dédommagements en entier. La Turquie doit répondre du massacre de Bakou, car Nouri Pacha, à l'encontre même du traité de Brest-Litovsk, partit en guerre contre Bakou. Nouri pacha a sciemment autorisé le pogrom et le massacre des Arméniens, et le gouvernement turc doit répondre de toutes les per-

tes causées aux Arméniens à Bakou.

L'affaire, cela va sans dire, ne doit pas être limitée à la seule responsabilité quant aux biens.

Les assassins ne peuvent pas être acquittés, grâciés pour la seule raison qu'ils ont commis un grand nombre d'assassinats.

Tous ceux qui sont coupables de faits, tous ceux qui sont coupables moralement, et ces derniers, les premiers de tous, doivent être déférés à un tribunal international où les Arméniens, comme partie lésée, doivent être admis.

Les assassins doivent être punis, que leur nom soit Guillaume Enver, Talaat ou Nouri, sans aucune considération de la position occupée par l'assassin.

Quel malheur serait-ce si dans quelque coin du monde, au détriment d'un autre peuple, les atrocités arméniennes se répétaient.

Mais cela ne sera pas.

Que le tribunal des grands peuples rende son grand verdict.

(« *Le Livre Rouge* »)

FIN du 1^{er} TOME



Les volontaires arméniens Hentchakistes sur le front Russo-Turc en 1915

Imp. Araxes - 46, Rue Richer. Paris (9^e)

